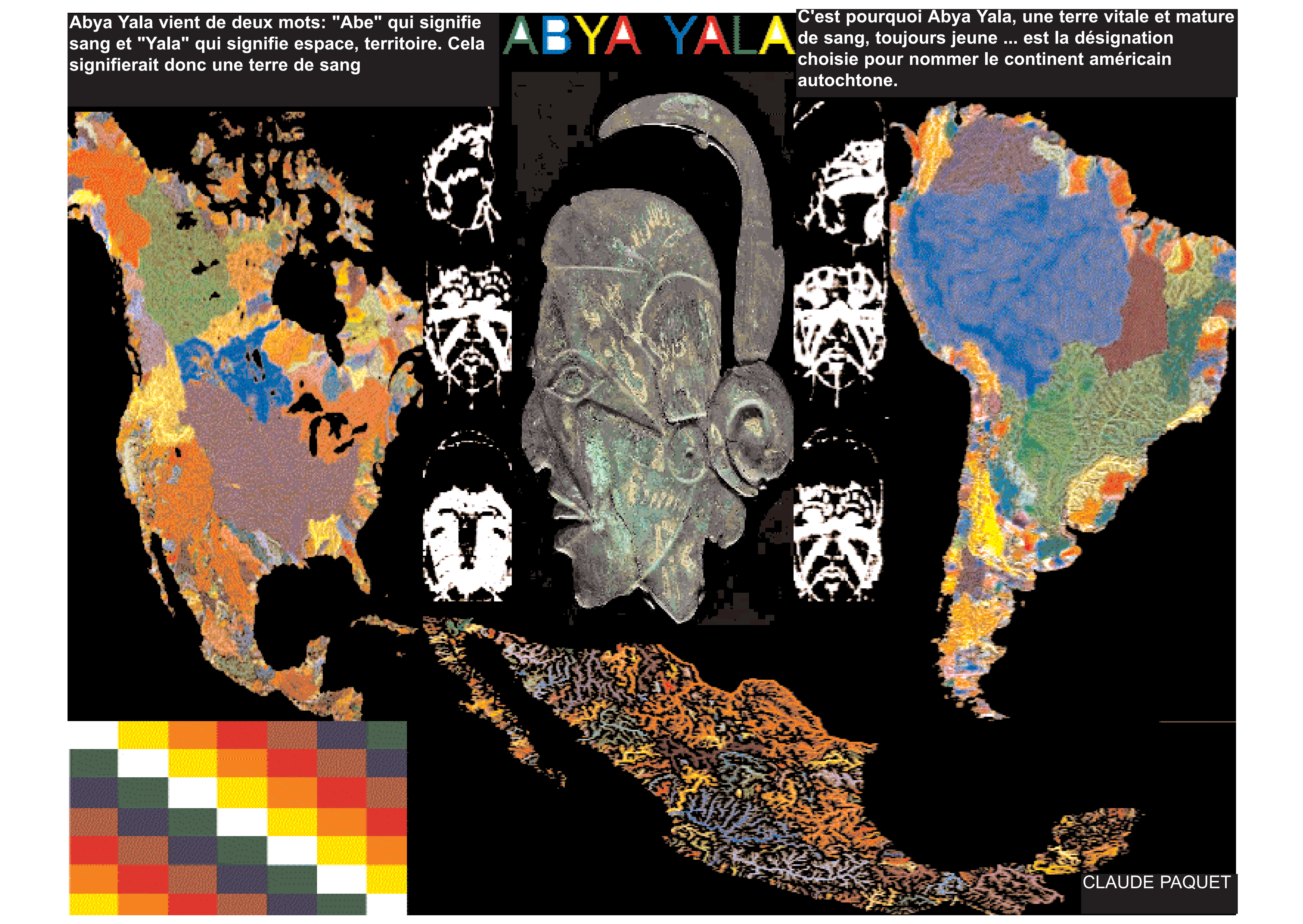

Abya Yala vient de deux mots: "Abe" qui signifie sang et "Yala" qui signifie espace, territoire. Cela signifierait donc une terre de sang
ABYA YALA
C'est pourquoi Abya Yala, une terre vitale et mature de sang, toujours jeune ... est la désignation choisie pour nommer le continent américain autochtone.
CLAUDE PAQUET

ABYA YALA ANCESTRALE

(PRÉ-COLOMBIENNE)

Abia Yala ou Abya Yar (terre de sang, jeune terre, toujours en train de naître): Nom que les Kunas donnent au continent américain. Selon l'histoire orale du peuple Kuna, la Terre a, jusqu'à aujourd'hui, traversé quatre étapes historiques de son évolution. Un nom différent du continent appartient à chaque étape: Gwalagun Yala, Dagargun Yala Yaladingua Yala et enfin, Abia Yala, terre de sang dans son sens le plus large.

Etymologiquement, le mot Abya Yala vient de deux mots: "Abe" qui signifie sang et "Yala" qui signifie espace, territoire. Cela signifierait donc une terre de sang. Cependant, il a d'autres significations telles que: terre en pleine maturité, terre de sang vital, terre de vie, terre noble qui accueille tout le monde. Territoire aussi sauvé, préféré, aimé, et comme terre en jeunesse permanente. Les autorités traditionnelles, les Sailamar (grands poètes) ont palabré ainsi : "ils utilisent tous le nom d'Amérique pour notre continent, mais nous avons déposé le vrai nom qui pour nous est Abya Yala, et qui signifie terre en jeunesse permanente, terre de sang ... Placer des noms étrangers sur nos villes et nos continents équivaut à soumettre notre identité à la volonté de nos envahisseurs et de leurs héritiers". Depuis les peuples autochtones et leurs organisations, ainsi que les mouvements sociaux et les groupes culturels d'Amérique latine et d'autres régions du monde, utilisent dans leurs discours et documents politiques, le nom d'Abya Yala.

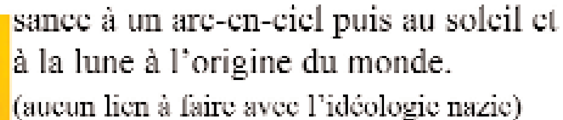
Et c'est pourquoi Abya Yala, une terre vitale et mature de sang, toujours jeune ... est une désignation qui gagne en force et adoptée par de nombreux peuples chaque jour. Appelant l'Amérique Abya Yala, ils récupèrent également la lutte pour l'affirmation de leurs territoires en hommage aux Kuna; les pionniers avec leur révolution de 1925, et la création de la première autonomie indigène en 1930.

Ensuite, l'utilisation du terme "Abya Yala" au lieu de "Nouveau Monde" ou "Amérique" a des implications idéologiques indiquant un soutien aux droits des peuples autochtones. Aujourd'hui, Abya Yala est devenu un concept universel pour les peuples autochtones, une auto-désignation, comme contrepoint à l'Amérique et donne un sentiment d'unité et d'appartenance. Il s'inscrit dans un processus de construction identitaire politique, part de ce processus de décolonisation de la pensée, qui constitue l'une des caractéristiques de ce nouveau cycle de luttes et de mouvements des peuples autochtones. Abya Yala est un symbole de lutte, de construction et de récupération de territoires et de nouveaux lexiques politiques, car la langue aussi territorialise, génère l'identité, donne son propre nom; il constitue une forme d'appropriation de l'espace, de son histoire, de ses mondes.

Cette histoire commence il y a des milliers d'années, cette histoire est longue, elle est riche, elle est pleine de sagesse, de leçons pour la vie, pour diriger notre peuple correctement, pour défendre la Terre Mère. Ces sagesses ont été léguées par de grandes personnalités, hommes et femmes, qui nous ont laissé le "Anmar danikid igar" ou notre histoire



RÉVOLUTIONNAIRES KUNA

Le svastica kuna symbolise la légende de la poulpe KIKIR dont les tentacules en tourbillonnant aux quatre points cardinaux donna nais-

sance à un arc-en-ciel puis au soleil et à la lune à l'origine du monde.
(aucun lien à faire avec l'idéologie nazie)







MANIDINIWIEBINABBI
1907 - 1993

MANIBINIGDIGINYA
1907 - 1973

CEFERINO COLMAN
1897 - 1983

NIBAGINYA CABÚ
1882 - 1974

AMMA IED
1908 – 1999









NIGA KANTULE
1890 - 1977



OLOMAILI
1881 - 1974

IGWANAISI
1890 - 1972

IGWANABIGINYA
1897 - 1989







NUGELIBBE
1902 - 1980



OLODEBILIGINYA
1892 - 1970

YABILIGINYA
1882 - 1972

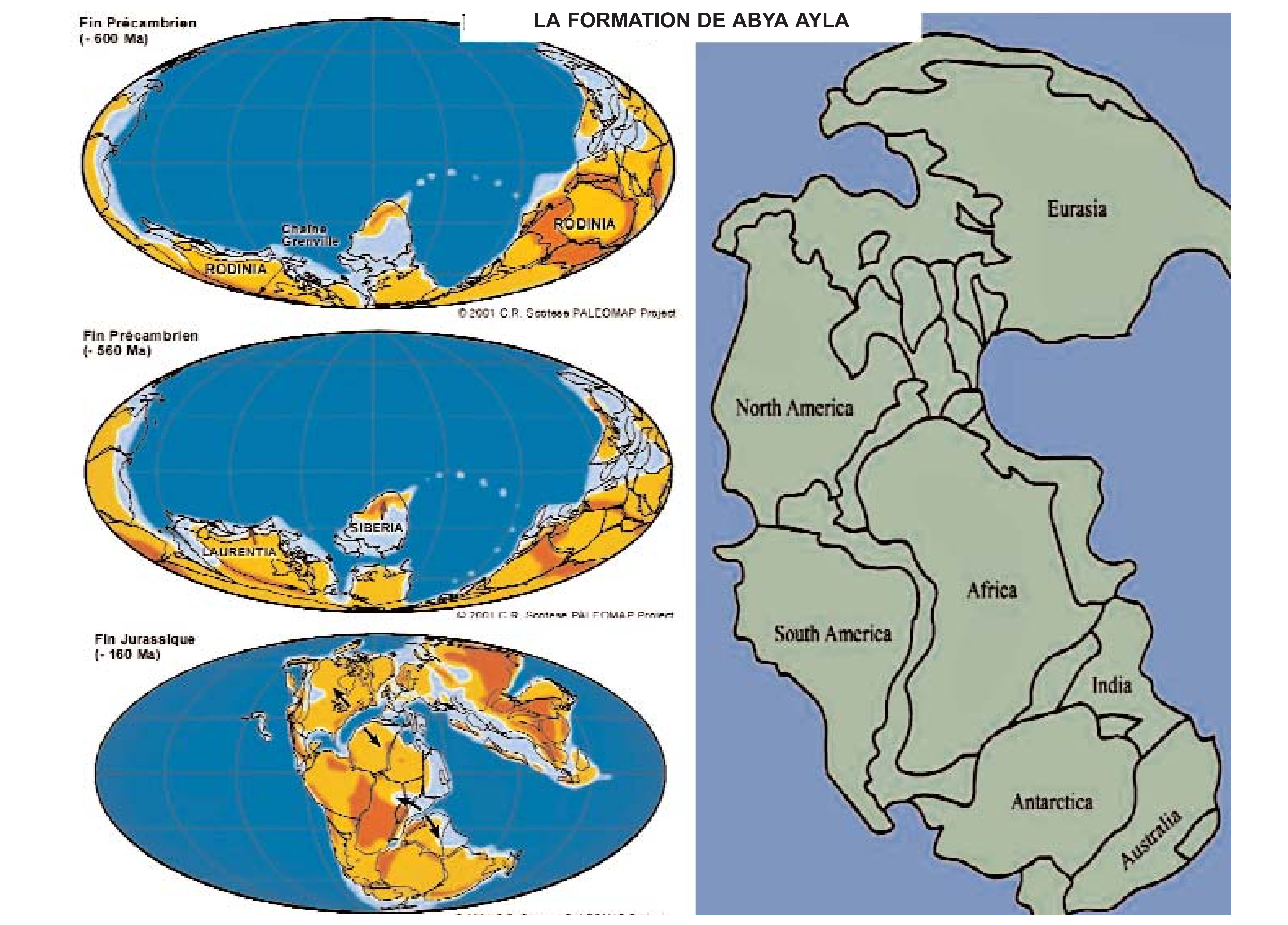
IGWADINGIBBILER
1890 - 1973

ILLUSTRATION : OLOGWAGDI

LA RÉVOLUTION KUNA (1925)

La révolution Kuna a commencé le 25 février 1925 lorsqu'un groupe armé a attaqué la police panaméenne qui avait participé à la répression violente des pratiques culturelles kuna et avait abusé des populations de diverses communautés. Les Kunas se soulevèrent en armes afin de contrer les politiques assimilationnistes du gouvernement national. Première étape dans un long processus d'affirmation identitaire et de revendications territoriales, ce soulèvement est aujourd'hui connu sous le nom de Révolution kuna (Revolución Dule). Après le soulèvement, la région a été reconnue comme la réserve de Guna Yala avec un statut autonome. Ils ont été les premiers peuples autochtones à être ainsi organisés au Panama. Le statut autonome des Kuna a été officiellement reconnu en 1930 en réponse à la pression politique des dirigeants Kuna. La Comarca de Kuna Yala a été créée en 1938, sous le nom de Comarca de San Blas. La comarca a été formée à partir des provinces de Colón et Panamá. La structure gouvernementale de Kuna Yala est définie dans la Carta Orgánica, de la loi 16 de 1953. Ils sont actuellement gouvernés par les autorités traditionnelles.

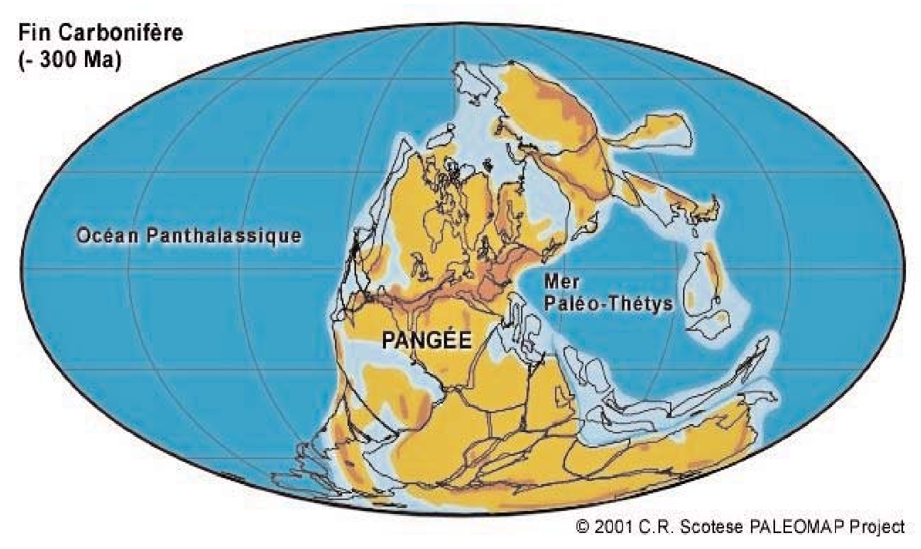
LA FORMATION DE ABYA AYLA



ABYA YALA PANGÉENNE

LA PANGÉE

Au cours des 3,5 milliards dernières années, plusieurs supercontinents se sont formés et se sont brisés, modifiant radicalement l'histoire de notre planète. Il y a plus d'un siècle, le scientifique Alfred Wegener proposait la notion d'un ancien supercontinent, qu'il nomma Pangée. Comme preuve, des fossiles, des plantes identiques - certaines éteintes - se trouvent également sur des continents aujourd'hui très disparates. Il en est de même pour les chaînes de montagnes : les Appalaches aux États-Unis, et les montagnes de l'Atlas au Maroc, faisaient autrefois partie des montagnes de la Pangée centrale. Elles ont pu être formées par la collision des supercontinents



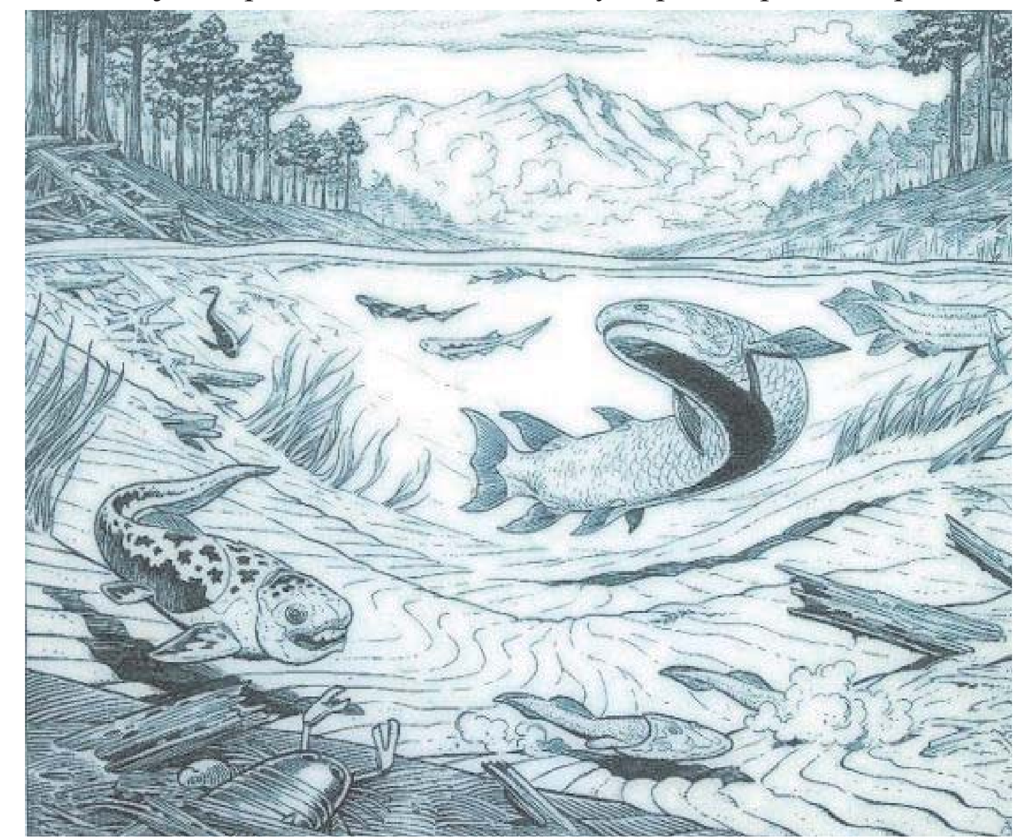
Gondwana et Laurussia. Près de l'équateur, la (future) Pangée commence sa formation avec le rapprochement de Gondwana et Laurussia. L'océan Panthalassa couvre le reste de la planète. Quelques océans mineurs existent : Paléotethys, Prototéthys, l'océan Rhéique, l'océan Ouralien fermé par la collision de Siberia et de Baltica.

FAUNE

Une importante extinction massive, l'extinction du Dévonien, a lieu au Dévonien supérieur, entre le Frasnien et le Famennien, qui affecte jusqu'à 70 % des espèces vivantes. La cause d'une telle extinction conjecturée comme d'origine extraterrestre, d'un impact de météorite, des traces crédibles d'un tel impact n'ont pas été découverte. Il s'agirait probablement d'un "panache géant", un océan de magma qui transperce la croute terrestre, surgie des entrailles de la Terre. Au début de la période Dévonien, le climat était très chaud, puis vers la fin la température se refroidira tranquillement, poussant ainsi les espèces marines à sortir de l'eau pour se réchauffer, c'est aussi lors de cette période que les espèces marines ont commencé à avoir des nageoires et des poumons les aidant donc a sortir de l'eau puis a respirer.

BIOTOPES MARINS

Le niveau de la mer est élevé. La faune marine est dominée par les ectoprocta, diverses sortes de brachiopodes et des coraux. Les trilobites sont encore communs mais moins diversifiés que dans les époques précédentes. Les grands poissons à plaques, les placodermes, ont été rejoints pendant le Dévonien moyen par les premiers pois-



sons à écailles, qui se sont ensuite diversifiés. Les premiers requins apparaissent au début du Dévonien. Les poissons à arêtes, certains de taille importante, les rejoignent bientôt. Pendant le Dévonien supérieur, nos ancêtres, les poissons à arêtes lobés ont évolué vers les premiers tétrapodes, tel le Tiktaalik roseae, qui ont marché sur les terres à la fin du Dévonien. Les Ammonoidea apparaissent au Dévonien tardif ou à la fin du Silurien mais ne deviennent abondantes que durant le Mésozoïque. Les formes les plus évoluées de graptolites disparaissent.
Comparable au désert africain du Namib et au bassin du lac Eyre en Australie, le climat de la Pangée - semble-t-il - était généralement aride avec des périodes humides courtes et récurrentes qui incluaient parfois des énormes crues.

BIOTOPES TERRESTRES
Sur terre, les bactéries et les algues du Silurien sont rejoints pendant cette période par des plantes primitives qui ont créé les premières terres grasses et hébergé des arthropodes, comme les mites et les scorpions, et des myriapodes, les arthropodes étaient déjà présent sur terre avant le Dévonien. Les premières traces fossiles d'insectes datent du Dévonien récent. À la fin du Dévonien les premiers amphibiens et les arthropodes sont solidement établis sur terre. Au dévonien supérieur des forêts de plantes primitives existent : lycophytes, sphénophytes, fougères et des progymnospermes sont apparus. La plupart de ces plantes ont de vraies racines et feuilles. Les fougères se sont spéciées en formes géantes semblables aux arbres. À la fin du dévonien les premières plantes à graines sont apparues.



L'apparition rapide de tant de groupes de plantes différentes est connue sous le nom d'explosion du Dévonien. Les arthropodes primitifs co-évoluent avec ces plantes diverses. La dépendance évolutive entre les insectes et les plantes à graines est caractéristiques du monde vivant moderne et a ses racines dans le Dévonien.

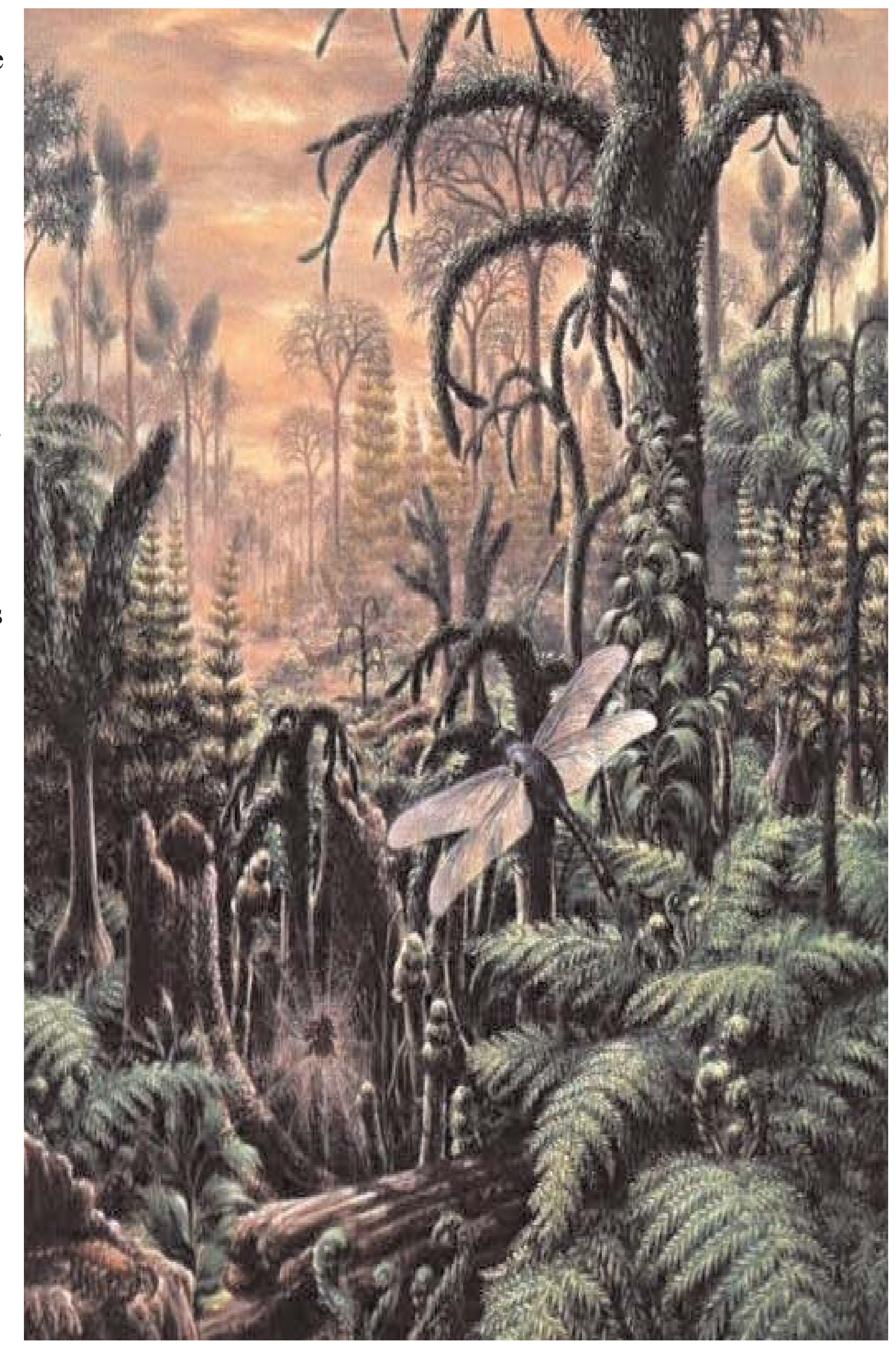


Pour coloniser la terre ferme, il faut pouvoir s'y reproduire. Comment se passer de l'océan ? Plantes et animaux font preuve d'une imagination débordante. On n'efface pas si facilement ses origines, en particulier lorsqu'il s'agit de se reproduire. Vestige de cette manie qu'avaient les poissons de libérer leur semence dans l'eau les premiers amphibiens, après des millions d'années de colonisation terrestre, retournent encore au marécage, comme les grenouilles actuelles, pour s'accoupler et pondre leurs œufs.

L'autre branche des tétrapodes - les vertébrés amniotes - qui donnera plus tard les fameux dinosaures, les oiseaux ou les mammifères, suit une voie plus hardie. Pour mieux s'affranchir de l'océan primordial, elle le recrée artificiellement. "Ces animaux ont inventé l'œuf qui peut être pondu hors de l'eau", explique un peu énigmatique Philippe Janvier, au Museum national d'histoire naturelle. Que contient cet œuf de si original ? Une membrane remplie d'eau, l'amnios, qui protège l'embryon et lui permet de se développer en milieu aquatique. Une innovation que les mammifères ont conservée sous la forme du liquide amniotique et qui a permis aux vertébrés de quitter définitivement les rivages pour conquérir des terres plus hautes et plus sèches.
Pour les végétaux, il s'est passé exactement la même chose : une sorte d'intériorisation de l'océan primordial à travers ce qu'on peut appeler la chambre pollinique de l'ovule."

Car comme les amphibiens, les premiers végétaux terrestres restent étroitement inféodés, pour leur reproduction, au milieu aquatique. Ce sont des cryptogames, un vaste groupe de plantes sans fleurs, dont le représentant le plus connu, la fougère, a encore besoin d''eau, aujourd'hui, pour se reproduire ; ne serait-ce que de la rosée du matin. Pourquoi ? Parce que ses anthérozoïdes, équivalents des spermatozoïdes pour les végétaux, doivent nager dans le milieu extérieur, grâce à leurs cils vibratiles jusqu'à l'oosphère, ou gamete femelle, que l'un d'eux ira feconder. Une fécondation qui reproduit celle qui avait lieu, des millions d'années auparavant sous les profondeurs marines. L'apparition de l'ovule permettra aux végétaux de s'affranchir de l'océan primordial en le recréant comme le feront plus tard les vertébrés amniotes. De nouvelles fougères dites fougères à ovules qui prospereront quelques dizaines de millions d'annees avant de s'éteindre, se mettent à produire des spores femelles inedites qui germent pour constituer un organe clos - l'ovule - dans lequel les oosphères vont se développer. Les spores mâles, elles constituent des grains de pollen libérés par le vent. Ceux qui parviennent à se fixer sur l'ovule libèrent des anthérozoïdes, qui vont devoir nager dans la goutte d'eau baignant la chambre pollinique, à la rencontre de l'oosphère. Une simple gouttelette en guise d'océan.

Il faut attendre les phanérogames, il y a 300 millions d'années, pour voir les végétaux terrestres couper définitivement les ponts avec leurs origines aquatiques. Chez ces plantes apparues au Carbonifère - et qui ont fini par protéger l'embryon dans ce véritable coffre-fort qu'est la graine - le noyau reproducteur mâle n'a plus besoin de nager. Ni même d'ailleurs, de se déplacer par lui même : il est livré "clés en main" par un tube pollinique qui se fraie un chemin dans les tissus de l'organe femelle. Pour la première fois dans l'histoire de la vie, un organisme peut se reproduire dans un milieu complètement sec. Les animaux, eux, en sont toujours incapables. Ces phanérogames perfectionneront ensuite le procédé en protégeant les graines dans un fruit, comme les pépins d'une pomme. Un raffinement qui fera de ces phanérogames dits angiospermes, les maîtres incontestés de la flore terrestreé



FALAISE DE JOGGINS - NOUVELLE-ÉCOSSE - CANADA

Il y a environ 300 millions d'années, l'actuelle rive est de la baie Chignectou, au nord de la baie de Fundy, était une forêt tropicale humide située près de l'équateur. Connues sous le nom de " Galápagos de l'âge du charbon ", les falaises fossilifères de Joggins offrent un exemple remarquable de l'évolution de la vie sur Terre durant la période appelée la période pennsylvanienne de l'histoire de la Terre,Ce site paléontologique est reconnu depuis le milieu du 19ième siècle, lorsque Sir Charles Lyell déclara que la " forêt d'arbres-charbon fossiles " exposée dans les falaises longeant la mer était " le phénomène le plus merveilleux que j'ai peut-être vu. " Né en Écosse, Lyell est le père de la géologie moderne. Son examen de cette forêt fossile a résolu la théorie alors chaudement débattue sur l'origine du charbon, confirmant que celui-ci était formé sur place à partir de matière décomposée provenant d'anciennes forêts. Ces arbres de 300 millions d'années étaient surtout des lycopodes, ou arbres à écailles, ainsi appelés à cause de la forme de leur écorce. Ancêtres des mousses club d'aujourd'hui, ces géants de l'âge du charbon (Carbonifère) s'élevaient jusqu'à 30 mètres de haut.

Lyell était accompagné d'un jeune Nouvel-Écossais, William Dawson, qui devint par la suite Sir William et le plus éminent géologue canadien du 19ième siècle. En 1852, Lyell et Dawson ont découvert, dans une souche d'arbre fossilisée, les restes du plus vieux reptile connu parmi les fossiles. Un siècle et demi plus tard, cet animal de la taille d'un lézard et appelé le Hylonomus lyelli, ou " l'habitant de la forêt ", demeure encore la plus vieille créature vraiment terrestre jamais trouvée. Elle fut apparemment piégée dans une souche d'arbre creuse, où elle fut préservée quand les boues d'un système de rivières sinueuses furent emportées dans ce que Dawson qualifie de " dépôt bizarre". Le site renferme les plus importants vestiges au monde des deux éléments caractéristiques de l'" âge du charbon " : les tétrapodes terrestres, notamment les premiers reptiles et les premiers amniotes, et les " forêts humides carbonifères " qui leur servaient d'habitat. L'apparition des amniotes, les premiers vertébrés à acquérir la capacité de se reproduire hors de l'eau, a été l'un des évènements les plus marquants de l'histoire de la vie sur Terre



Les premières formes de vie, probablement des bactéries, seraient apparues voilà près de 3,5 milliards d'années. 97% de tous nos atomes sont d'origine stellaire, donc extra-terrestre. Il y a 600 millions d'années des organismes à corps plats, des algues et mousses végétales apparaissent. Ensuite des invertébrés marins, qui grâce au calcium intergalactique produit par des explosions de supernova dont les nuages cosmiques atteignent la Terre, commencent à muter vers les vertébrés : des crustacés et des poissons. Sans calcium, pas d'os et de dents, pas de squelettes, pas de vertébrés.

SCHISTE DE BURGESS

Découverts en 1909 par le paléontologue Charles Doolittle Walcott, les schistes du Burgess sont des roches sédimentaires formées de particules d'argile et de limon déposées le long d'un récif il y a environ 505 millions d'années, c'est-à-dire juste après la fameuse explosion Cambrienne. La couche de schistes est encastrée dans une paroi des Montagnes Rocheuses dans le Yoho National Park, sur la pente occidentale du mont Stephen au Canada.

Ces schistes sont devenus célèbres car ils contiennent des fossiles extraordinairement bien conservés d'animaux vivant à cette époque et qui nous semblent aujourd'hui très étranges. Ces fossiles sont particulièrement remarquables car on y voit les empreintes des parties molles des animaux de l'époque, et en 3D, ce qui rarissime. Charles Walcott affirmait au début que les organismes de la faune de Burgess appartenaient à des catégories éteintes, au sein de groupes d'animaux existant encore de nos jours. Toutefois, beaucoup de ces animaux nous semblent plutôt bizarres et les descriptions détaillées qui en ont été faites par la suite ont fait ressortir la difficulté de leur appliquer les définitions correspondant aux groupes modernes.

D'aucuns, et tout particulièrement Stephen Jay Gould, y ont vu la preuve que l'explosion cambrienne a été une période d'expérimentation, puisque les organismes de cette époque présentaient un bien plus grand nombre de plans d'organisation que de nos jours (et témoignaient donc d'une plus grande disparité évolutive). Le hasard a fait que seuls certains de ces plans d'organisation ont survécu, constituant les embranchements que nous connaissons actuellement. Si Gould a vu juste, et si les créatures bizarres des schistes de Burgess - qu'il appelait des " étranges merveilles " - représentent bien des embranchements éteints, l'explosion cambrienne a été une période d'innovations évolutives de bien plus grande ampleur qu'on ne le soupçonnait auparavant.

Les chercheurs ont analysé les schistes millimètre par millimètre et concluent que ces roches sédimentaires ne se sont pas formées lentement mais à la suite d'une série de brusques coulées de boue enfouissant rapidement les animaux qui vivaient à la base du récif. La boue s'infiltra dans les organes et grâce à des couches fines de sédiment, ils se séparèrent du corps dans différents micro-niveaux. C'est pour cela qu'une certaine structure tridimensionnelle fut conservée, même lors de fortes compressions des boues. De plus, en isolant brusquement les parties molles de l'oxygène contenu dans l'eau, cet enfouissement rapide a ralenti leur décomposition. Voilà pourquoi, aujourd'hui, les scientifiques peuvent y étudier à loisir plus de 65.000 spécimens appartenant à 120 espèces.

Les schistes de Burgess apportent des preuves fossiles directes de l'apparition d'une série de groupes d'animaux dans les milieux marins pour la plupart inoccupés avant l'explosion cambrienne. Cette radiation évolutive s'est produite au même moment qu'une intensification soudaine de la complexité des écosystèmes, marquée par la survenue de nouveaux types d'interactions entre espèces découlant d'innovations écologiques - comme des modes d'alimentation et de locomotion inédits.

L'explication de l'explosion cambrienne ne réside peut-être ni dans l'environnement, ni dans les gènes régulateurs, mais bien dans les interactions écologiques complexes entre les animaux. L'explosion pourrait avoir résulté de la coévolution, les différents habitants de l'écosystème cambrien ayant été " poussés " à évoluer par des

changements survenus au sein de cet écosystème.

Par exemple, l'apparition de prédateurs pourrait avoir stimulé l'évolution du squelette (y compris les plaques minéralisées) pour se protéger ou, dans le cas de la natation, comme moyen de fuite. Avant que la prédation ne se répande, différentes " expérimentations " de plans d'organisation ont pu se produire, dans un contexte d'interactions entre espèces probablement encore assez limitées. L'installation dans des milieux jusque-là inexploités devait autoriser la survie d'organismes même piètrement adaptés, peut-être dotés de l'un des curieux plans d'organisation observés au Cambrien. L'interaction des organismes avec l'environnement a sans doute créé de nouvelles niches écologiques (places particulières qu'occupent des espèces dans un écosystème).

On peut penser à l'apparition du zooplancton, apportant de la matière organique aux organismes benthiques, ou à celle du fouissage, qui a rendu possibles de nouvelles interactions avec les sédiments. Mais, au bout de dizaines de millions d'années, la multiplication des organismes occupant ces niches a entraîné une concurrence qui a éliminé ceux qui étaient dotés de plans d'organisation moins bien adaptés, ne laissant subsister que les ancêtres des embranchements actuels. À la fin de l'explosion cambrienne, les structures écologiques fondamentales des écosystèmes marins modernes étaient fermement implantées.



Miguasha

Les Micmacs de la Gaspésie appelaient le secteur Megouasag: falaise rouge. Devenu Miguasha avec le temps, l'endroit est toujours aussi rouge. À l'extrémité ouest de la Baie-des-Chaleurs, du côté nord de la rivière Ristigouche, Miguasha doit sa coloration rouge à la formation géologique de Bonaventure. Mais l'endroit doit plutôt sa renommée à la formation qui se trouve juste en dessous, au niveau de la plage. Depuis 125 ans, la Formation d'Escuminac est célèbre chez les paléontologues du monde entier. Et pour cause: elle a livré des milliers de fossiles étonnamment bien conservés,



principalement des poissons qui ont vécu au Dévonien, il y a 380 millions d'années.

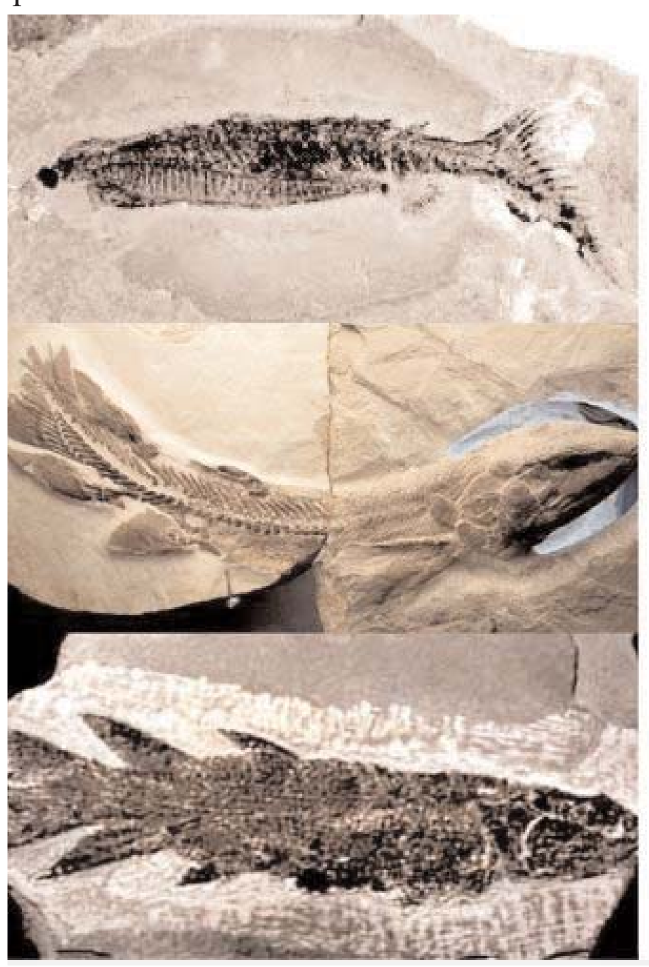
Vers 360 millions d'années, l'eusthenopteron foordi, le fameux poisson fossile découvert vers 1960 à Miguasha en Gaspésie au Québec possédant une respiration terrestre et pouvant ramper, entreprend la difficile et périlleuse sortie de l'eau et se retrouve dans un milieu totalement différent où des fougères, entre autres, atteignent plus de 30 mètres de hauteur. À cette période du Dévonien supérieur, Miguasha était un immense lac d'eau douce peu oxigénée et pauvre en bactéries ce qui aurait facilité la fossilisation des espèces.

La dérive des continents vient à peine de commencer. Tous les continents sont réunis en une masse compacte sous l'Équateur. Des rapprochements entre les spécimens retrouvés à Miguasha et ceux d'Écosse, du Groenland, d'Allemagne du nord et de Russie indiquent que ces fossiles sont les premières preuves biologiques démontrant que les continents étaient réunis entre eux à cette époque et possédait un climat de type tropical. Est-ce bien la Terre cette planète aux continents méconnaissables, dont l'hémisphère nord est couvert d'un océan sans fin ? Les six continents que l'on connaît, les deux grands océans, tout ça n'existe pas encore. Et le climat semble plus chaud qu'aujourd'hui...il n'y a pas de glace au pôle nord! Même les jours n'ont pas la même durée! Ce continent unique la Pangée s'est pas la suite disloqué. Bienvenue au Dévonien supérieur. Pour cette visite de la Terre d'il y a 380 millions d'années, il faut oublier ce qu'on a l'habitude de voir sur notre planète et se mettre dans la peau d'un voyageur de l'espace qui arrive sur une nouvelle planète. Le dépaysement est en effet plutôt complet.



Un coup d'oeil aux espèces vivantes est aussi déroutant. Si les régions tropicales sont par endroits couvertes de forêts, les arbres qu'elles contiennent ne sont pas très diversifiés. Au sol par contre, les petites plantes non ligneuses présentent une plus grande variété. Et il faut être très attentif pour voir des animaux. Cachés dans la litière du sol, quelques invertébrés vivotent. Mais dans l'eau, c'est

une autre histoire. Les invertébrés sont bien sûr nombreux, mais les poissons aussi sont abondants et variés. Mais ils ont de drôles d'allures et peu d'entre eux ressemblent aux espèces d'aujourd'hui. À juste titre, le Dévonien a été surnommé l'Âge des poissons, en référence au foisonnement évolutif qu'ils ont opéré au cours de cette période.





On retrouve aujourd'hui des descendants du « Dipneuste », un autre poisson à poumons et pouvant rampé, en Australie, en Afrique et Amérique du Sud.

Plus incroyable encore, en plus de respirer, notre premier ancêtre se déplace en s'appuyant sur des os articulés (nos membres, pattes et avant bras actuels). Cette découverte scientique nous incite à tout un questionnement philosophiqe : Nous descendons bel et bien du poisson.

Oui, l'homme descend bien du poisson et l'évolution pendant plusieurs autres millions d'années se complexifia davantage : amphibiens, dinosaures, oiseaux, primates (50 millions d'années) et finalement l'Australopithèque arboricole, (5 millions d'années) notre ancêtre primate suivi de l'Homo erectus (un million d'années) et de l'homme de Neandertal (300 000 ans) et finalement l'Homo sapiens, notre ancêtre immédiat vieux de 40 000 ans.

Ainsi se dégage un constante incontournable, la but de la vie est d'accroître la Conscience du vivant et chaque cellule échange continuellement de l'information avec son environnement pour accroître ses “points de mémoires”. La construction du cerveau humain dont les 10^{13} neurones une fois déployés dans le conjonctif cérébral sont reliés par 10^{15} synapses constitue une performance qui défie toute imagination. Suite au théorème broglien, il va de soi d'affirmer que dorénavant, création et évolution vont de pair.

Création et évolution se présentent alors comme deux infinis : l'Univers comme grandeur infini et la nature de notre monde terrestre comme infini de formes temporelles possibles et de diversité du vivant. Deux univers en apparence contradictoire et pourtant réuni à l'intérieur d'une totalité unique : «élan vital» et «évolution créatrice» formant un Tout lui-même en «création continue d'imprévisibles nouveautés» comme l'écrit le philosophe Bergson dans *L'évolution créatrice*.

La faune de Miguasha est l'une des plus représentatives du Dévonien. Elle est reconnue comme une fenêtre sur l'embranchement des vertébrés pendant l'Âge des poissons, mais elle témoigne également de l'embranchement des invertébrés dans les domaines aquatiques et terrestres, en ce temps charnière où le règne animal quittait le milieu aquatique pour faire la conquête des continents émergés. Depuis les premières fouilles recensées, à l'été 1879, plus de 17 000 spécimens de vertébrés, d'invertébrés et de plantes ont été extraits de la falaise. De ce nombre, environ 10 000 spécimens font partie de la collection du musée d'histoire naturelle

du parc national de Miguasha. Le reste est dispersé dans les collections d'une trentaine de centres de recherches, de musées et d'universités au Canada et dans plusieurs pays dans le monde. Cette faune comprend une vingtaine d'espèces de poissons essentiellement endémiques, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas trouvées dans d'autres régions du globe. Ces espèces témoignent de différents stades de l'évolution des vertébrés et elles appartiennent à différents groupes dont plusieurs sont maintenant éteints. Ils comprennent des formes parmi les plus primitives ainsi que d'autres parmi les plus spécialisées et perfectionnées de l'histoire évolutive des poissons. Toute une panoplie de formes se côtoie. Avec de grands carnivores au corps puissant et aux dents acérées, de petits poissons de fond filtrant la boue pour dénicher leur subsistance, de rapides petits poissons à épines vivant en banc, l'écosystème compte autant de prédateurs que de proies.

Au pied des Appalaches nouvellement formées, un large estuaire s'étend et sert de trait d'union entre un fleuve qui prend ses sources dans les montagnes, et la mer qui s'étend plus loin. L'eau est plutôt pauvre en oxygène, si bien qu'avoir des poumons semble être la norme chez plusieurs espèces de poissons. L'oxygène qu'ils n'arrivent pas à obtenir par les branchies, ils vont le puiser dans l'air en quelques bouffées. Tant et si bien que certaines espèces de Miguasha étaient possiblement aptes à survivre hors de l'eau pendant une courte période, et peut-être même à ramper sur le rivage à l'aide de leurs fortes nageoires pour revenir dans l'eau. Preuve que l'homme descend non seulement du singe mais aussi du poisson. Ensemble, ces vertébrés et ces invertébrés aquatiques et terrestres faisaient partie intégrante d'un écosystème aujourd'hui disparu mais dont les traces sont suffisamment abondantes et détaillées pour qu'il soit possible de le reconstituer avec précision. En terme de nombre, le placoderme Bothriolepis canadensis est l'espèce la plus nombreuse. Au musée d'histoire naturelle, cette espèce compte pour 28% des 10 000 spécimens de la collection nationale, un véritable sanctuaire à Bothriolepis! Même un poisson culte comme Eusthenopteron était représenté par 1600 spécimens en 2006. Et l'on a compté jusqu'à 600 spécimens au mètre carré du petit acanthodien Triazeugacanthus affinis à la surface de certaines couches! C'est donc dire la concentration très élevée de fossiles que l'on retrouve à Miguasha. Un tel site est une richesse "quasi renouvelable", puisque seulement une petite fraction de la formation a été fouillée et que de nouveaux affleurements ont été repérés à l'intérieur des terres au cours des récentes années. Que nous réservent les fouilles au cours des prochaines années?

Et voici que les contes mythiques de la préhistoire viennent jouer les troubles fêtes.

Lorsque l'archéologue Henry Lothe croit reconnaître sur une fresque primitive dans le désert Thassali un astronaute en combinaison spatiale qu'il baptise le « dieu martien », il se trompe. Car des rouleaux très anciens écrits en écriture cunéiforme et des pictogrammes découvert par le prêtre Bérosus de Babylone raconte que des êtres dotés de pouvoirs extraordinaires ont vécu sur les rives du golfe Persique. L'un d'eux appelé Oannès est un poisson vivant hors de l'eau le jour doté de raison et qui possède comme nous un langage articulé. Grâce à lui, nous aurions appris à écrire et à maitriser, les arts et l'alchimie. Amphibien, Oannès se retire le soir au fond de la mer jusqu'au lendemain. L'histoire pourrait en rester là jusqu'au jour où l'on découvrit une histoire similaire chez les Dogons, tribu africaine vivant au nord du Mali et qui eux, adorent Nommos, un dieu-poisson originaire de Sirius qui nous aurait apporté jadis la civilisation. Son cerveau ressemble à celui d'un cétacé, plus développé que le nôtre et équipé d'un sonar, héritage de ses lointains ancêtres aquatiques. Son nez est situé juste entre les deux yeux, héritage de son temps amphibie, qui lui permettait alors de respirer en nageant en surface et en étant le moins visible possible pour chasser. Ses narines sont d'ailleurs verticales et à fermeture réglable. Il a une grande bouche garnie de dents pointues, héritage du temps où il avalait des animaux marins. Il communique par clics avec les autres animaux marins et par un langage articulé avec nous. L'autre type de contact se fait en sens inverse. L' esprit du dieu-poisson, est appelé par le chamane qui le contrôle. Il vient à lui et en lui. La nature du

chamane est alors double, à la fois humaine et animale. On voit que la perméabilité s'exerce aussi entre l'humanité et le monde animal, dont le rôle est particulièrement important. Ce concept d'une perméabilité entre les mondes se retrouve en effet très souvent dans les croyances, et cela dans le monde entier. Il fonctionne dans les deux sens. Comme nous venons de le voir, le chamane pourra se rendre dans le monde-autre pendant la transe ou recevoir certains esprits.

Voici un texte écrit en 1926 de Ludwig Bolk qui écrit « que d'un point de vue strictement d'anatomie évolutive, le singe est plus évolué que l'homme sauf pour son développement célébral.» Maintenant mettons en parallèle ce texte avec cette légende des indiens Urus, un tribu primitive péruvienne en voie d'extinction qui eux pensent qu'ils sont les descendants dégénérés d'Hommes-singes géants. Maintenons comparons, plutôt synthétisons ces deux éléments. Que la science nous apprenne que le singe est anatomiquement plus évolué, ça va mais rien sur le développement du cerveau. Les Urus, eux, se pensent dégénérés comparés aux Hommes-singes antérieur aux singes. On peut donc spéculé que des êtres, peut être des singes, plus intelligents que nous ont existé. Appelons-les « Les Grands Anciens » mais que comparé à eux, nous sommes en processus d'arrièration mentale en arrêt au stade intermédiaire du développement…dégénérés comme le croient les Urus. Est-ce possible ? Et voici que les recherches génétiques les plus récentes nous apprennent la découverte d'un géniteur archaïque jusqu'ici inconnu. Qu' il y aurait eu métissage voilà un million d'année entre cet ancêtre inconnu avec Homo erectus qui a son tour transmet les gènes de l'ancêtre inconnu aux Néandetaliens qui à leur tour s'accouplent avec Hommo sapiens. Alors ces Grand Anciens ? Une nouvelle race de singe avec un cerveau évolué dont les extra-terrestres auraient été les géniteurs ? Que dire de plus ! Ah oui ! Les prophéties Hopis des kachinas qui voyaient en ces êtres mythologiques des extraterrestres ayant véritablement ensemencé la Terre dans un lointain passé. Que dire de plus si non que les grandes pyramides égyptiennes étaient alignées sur la position des étoiles du baudrier d'Orion, tout comme les villages et sites sacrés Hopis étaient eux aussi une projection sur terre des étoiles de la constellation d'Orion. Une prouesse technique difficile à concevoir sauf à penser que les Anciens détenaient une connaissance qui leur venait d'un autre monde. Et voilà la table est mise !

Pendant plusieurs milliards d'années, le vivant fera des bonds de plus en plus complexe pour se diversifier : le passage de l'unicellulaire au binaire, passage de l'invertébré aux vertébrés, amphibiens, dinosaures, oiseaux, primates et finalement l'Australopithèque arboricole, notre ancêtre.

Nous devons notre existence à notre perception des couleurs. Elle fait partie intégrante des fonctions mises en marche par l'évolution pour garantir notre survie. Notre champ de vision se situe entre 400-800 nanomètres depuis des millions d'années, depuis l'ère de nos ancêtres australopithèques arboricoles. Pourquoi voyons-nous les couleurs spécifiques à ce champ ? En effet certains animaux voient les infrarouges, au delà de 800 nanomètres, d'autres les ultraviolets, en deçà de 400, pas nous. Les insectes, principalement les papillons, reconnaissent une large gamme de couleurs tandis les animaux nocturnes dont une grande partie des mammifères et les herbivores diurnes distinguent une gamme restreinte. Seuls les primates et les hominidés font exceptions, ils sont frugivores et, comme les papillons, doivent percevoir une gamme élargie de couleurs et de formes qui correspondent aux fruits qu'ils ont besoin de consommer pour vivre et à ceux qu'ils doivent rejeter car dangereux ou toxiques pour leur santé. Nous percevons donc les couleurs et les formes en fonction de notre stratégie d'exploitation des ressources naturelles qui assure notre survie. De plus, nous "colorons" les autres animaux et végétaux de la création en fonction de leur utilité ou non, de leur dangerosité ou non, sans parler de l'utilisation des parures éclatantes entre animaux de la même espèce à des fins de reproduction. Les couleurs perçues par les hominidés ont une signification cruciale pour leur existence propre : nous percevons des intensités lumineuses que nous organisons en signes utiles pour notre survie. Les couleurs se manifestent grâce à nos organes de perception conçues en fonction des nécessités de l'évolution. Chez tous les animaux, le spectre visible s'étend du bleu



au rouge. La chlorophylle que nous voyons verte, absorbe les rayonnements bleus et rouges. Cela veut dire que la photosynthèse à la base de toute vie sur terre se situe dans une fenêtre qui correspond exactement à celle des possibilités visuelles des animaux. La couleur est essentiellement une lumière organisée qui n'est perceptible que par des êtres organisés.

LA TERRE MÈRE

C'est l'ère de l'errance ; errance de l'Australopithèque primordial de 7 à 2 millions d'années. Pendant des millénaires, l'Australopithèque fut essentiellement végétarien et vivra une errance de la cueillette, se déplaçant d'un endroit à l'autre à la recherche de la nourriture nécessaire. Cette activité était essentiellement individualiste, chacun étant responsable de sa survie. Nous pouvons parler ici d'une relative coexistence pacifique entre les groupes hominidés dans un monde totalement cruel. L'agressivité était essentiellement de nature défensive. (Chatwin) Il s'agit de s'imaginer notre ancêtre arboricole vivant dans un environnement de prédateurs carnivores, pour comprendre qu'il soit régulièrement attaqué et que toute son agressivité de végétarien soit pointée vers la défense pour sa survie. On pense aussi à l'agressivité défensive de la mère protégeant sa progéniture.

C'est l'ère du matriarcat centré autour de la femelle, car non seulement, elle donne la vie mais surtout, elle la protège, elle est la garantie de l'évolution de l'espèce. Cette ère matriarcale durera près de 5 millions d'années, durée plusieurs fois supérieure à celle du patriarcat qui date lui d'environ 2 millions d'années jusqu'à nos jours. Le régime alimentaire matriarcal est essentiellement basé sur le végétarisme (la cueillette) tandis que celui du patriarcat est axé principalement sur la viande (la chasse). La femelle sera de tout temps associée au monde végétal, à la terre nourricière, à l'agriculture, à la fécondité de la vie.

Les périodes de surpopulation dans les groupes d'Australopithèques végétariens enclenchaient des mécanismes de régularisation dont le principal était l'exclusion sociale des jeûnes mâles, par le mâle alpha, classés comme surnuméraires et poussés à vivre aux limites du territoire revendiqué par le groupe. Ces "superflus" n'ont pas accès aux ressources alimentaires du groupe, ni accès aux femelles pour l'accouplement. Non-reproducteurs, les superflus, souvent solitaires, privés de la protection du groupe, subissent cruellement les menaces du monde extérieur et sont plus exposés à devenir la proie de féroces prédateurs carnassiers. Exclus également des territoires nourriciers où abondent les ressources, ils font face souvent à la disette si bien qu'ils doivent régulièrement parcourir de longue distance pour satisfaire leur besoin.

"Le chemin se fait en cheminant"

Puisqu'ils ne peuvent plus compter sur le groupe pour les aider et les soutenir, ils sont condamnés à reformer avec les autres exclus une nouvelle communauté susceptible de pourvoir à leur besoin. Parce que jeunes, ces superflus sont plus aptes à expérimenter de nouveaux comportements et ont souvent le loisir d'observer le comportement des prédateurs afin de mieux se protéger contre eux.

Dans l'ensemble, ils découvrent ainsi non seulement des nouveaux comportements mais aussi de nouveaux aliments. En période de famine, ils n'hésitent pas à aller goûter aux carcasses d'animaux délaissés par les carnassiers. D'abord accidentels, ces comportements deviennent progressivement habituels : piller le nid des oiseaux pour y dérober les oeufs ou dévorer les oisillons, manger le placenta et les fœtus avortés naturellement, consommer de jeûnes animaux naissants. Ainsi se met en place un régime alimentaire de remplacement qui deviendra rapidement complémentaire au végétarisme initial.

Lorsque des changements climatiques importants comme les glaciations se pointent à l'horizon, surviennent alors avec eux des perturbations qui bouleversent tout l'écosystème de la flore et de la faune : les strictes carnassiers meurent de la rareté des animaux, les



strictes végétariens meurent de la pénurie des plantes et fruits, seuls les superflus, à la fois carnivores et végétariens, ont su s'adapter au nouvelles conditions environnementales. Les exclus sont devenus les dominants d'un nouveau paradigme existentiel, ils forment des communautés "du futur" et adoptent des comportements tels que l'action directe de prédation en groupe, ancêtre de la chasse. Ainsi, tout s'est passé comme si les mécanismes d'exclusion avaient "programmés" les mécanismes transformateurs qui ont permis la naissance des hominiens. En somme, les marginaux ont sauvé notre espèce de l'extinction naturelle en lui offrant un meilleur équilibre écologique qui a accru notre autonomie vis-à-vis le milieu naturel ambiant.

Des différentes familles d'Australopithèques, seule la lignée de l'Australopithèque africanus et ses descendants comme Homo habilis, Homo erectus, Homme de Neandertal et finalement Homo sapiens appelé aussi Cro-Magnon intègrent la viande à leur menu; devenant ainsi omnivores. L'intégration de la viande dans leur régime alimentaire est d'une importance capitale dans l'histoire de l'évolution et marque les débuts de la chasse après une longue période de charognerie dont le cannibalisme. En effet, seule la lignée de l'Australopithèque omnivore (Homo habilis) survivra; les végétariens stricts disparaîtront, incapables de compenser les effets néfastes des périodes de glaciation sur les plantes qui les nourrissaient; affaiblis, ils deviennent des proies faciles pour les carnivores. Homo habilis doit sa survie aussi à un changement anatomique majeur : l'allongement des jambes qui lui permet d'atteindre éventuellement la station debout, libérant ainsi les mains vers d'autres occupations. Son seul code de "conduite" est la nature, il est le langage de la nature où tout se joue au niveau des instincts et des comportements innés. De végétarien à omnivore donc aussi carnivore, il adapte son comportement à son nouveau régime alimentaire et adopte la chasse comme autre moyen de subsistance.

Pour la première fois, peut-être, une activité (la chasse) requiert la coopération des membres du groupe en vue d'un objectif précis et l'association dans le partage du gibier abattu. Ainsi naîtra la notion de groupe, de tribu ou si l'on préfère de la sociabilité nécessaire à l'attaque mais aussi à la défense contre les autres prédateurs.

L'arrivée de la viande dans le régime alimentaire introduit dans le comportement l'agressivité offensive nécessaire à l'attaque du gibier (prédation) qui vient compléter l'agressivité défensive des arboricoles végétariens. Dorénavant, le développement de l'agressivité chez l'Australopithèque suivra les règles de la chasse. On assiste ainsi pour la première fois à un partage des tâches : l'agressivité maternelle défensive servira principalement à protéger le camp et les nouveaux-nés et cueillir les baies, les noix, les tubercules et les fruits pendant que le mâle prédateur chassera; bien que la femelle puisse participer parfois à l'effort de prédation par la chasse aux petits gibiers aux alentours du camp de base. (ici point de sexisme, l'agressivité de la femelle étant identique à celle du mâle en intensité du moins)

Mais avant d'y arriver, tout un processus évolutif, réparti sur des centaines de milliers d'années, a du se réaliser comme le passage à la station debout qui facilite la course, la création d'outils par le développement d'un cerveau capable aussi de mémoriser des concepts abstraits nécessaires à la planification (de la chasse) et leur transmission par un mode de communication rudimentaire, bref, l'émergence de l'esprit par lequel il peut agir de manière prévisible sur l'environnement et pressentir les forces qui régissent la nature, le cosmos et l'émergence des archétypes fondamentaux comme hiéroglyphes de l'inconscient.

Avec la chasse, le cerveau de l'Australopithèque double de volume, non pas du jour au lendemain, mais répartie sur quelques centaines de milliers, voire millions d'années. (À cette époque, on prenait le temps nécessaire pour bien faire les choses). Patiemment, l'Australopithèque désavantagé par la nature, créera, à partir d'os (couteaux, massue) et de branches (sagaie), les armes nécessaires à sa survie. Sans les armes, il est fort à parier que nous n'existerions pas. Car les hordes de la préhistoire vivent dans un monde de terreur et de cruauté sans merci

où la mort était non-pensée, elle arrivait tout à coup, "tuer pour vivre" point final. L'Australopithèque avait peur, oui ! par instinct mais la peur de mourir n'existait pas.

" Avec l'Australopithèque (Homo Habilis), entre 3 million et 1 million d'années, les premiers outils apparaissent, traces d'un comportement technique, extérieure à l'anatomie. La reproduction des mêmes gestes organisés en séquences logiques et efficaces prouve l'existence des premiers concepts. La manipulation et l'usage de ces outils formaient un moteur à l'enchaînement des idées. On retrouve des restes de chasse et de ramassage montrant l'observation et la prévision du comportement animal. En particulier des abris aménagés indiquent l'existence d'un lieu de retrouvailles, d'un endroit protégé où les jeunes pouvaient être éduqués et les femmes nourries par les chasseurs, Ceci implique l'existence de processus d'apprentissage prolongé par rapport aux autres primates donc d'un mode éducatif permettant la transmission d'un comportement social acquis. Les éléments aux origines des premières expériences métaphysiques étaient donc présents : l'émergence de la conscience entraînant la création (la révélation) de son équivalent dans le domaine sacré (inconscient) inaccessible par la raison". (Bernard G. Campbell ed., Humankind emerging, 4e ed., Boston-Toronto, 1983, p. 228)

Si bien que l'outil est indissociable du sacré. Non seulement, il assure la survie et le développement de l'espèce mais il produit tout un univers de relations mythico-religieuses, ne serais-ce que la maîtrise de la distance par le lancé de la sagaie, qui nourrit l'imagination créatrice. L'anthropologue économiste Marshall Sahlins (1972) estime que "le chasseur-ceuilleur pouvait amasser ce qui était requis pour vivre (nourriture, abri, plantes médicinales, outils) après quinze heures d'effort par semaine; ainsi le reste de son temps il l'utilisait librement pour le jeu et le repos. Telle était la société d'abondance originelle." Notre ancêtre avait donc le temps de jouer mais aussi de se concentrer et de réfléchir sur sa condition et surtout d'expérimenter. La connaissance des techniques de la chasse entraîne Homo érectus à conquérir de nouveaux territoires en suivant la migration des animaux. En quittant son alma mater ; l'Afrique (paradis terrestre), Homo érectus entreprend une longue période d'errance (errance de Gilgamesh, d'Adam et Éve) qui le conduira vers une conquête, une expansion immense de son territoire vers l'Asie jusqu'en Chine et la Russie, vers l'Europe jusqu'en Espagne. Grâce à cette expansion prodigieuse, l'espèce humaine acquiert un bagage fabuleux de connaissance et d'adaptation à différents environnements tant climatiques qu'alimentaires. Ces nouvelles connaissances disséminées dans l'espace correspondent aux fondements des populations actuelles ; l'espèce humaine se divise en branches raciales (modifications anatomiques) et développe des spécificités culturelles inhérentes à la fréquentation des nouveaux territoires. (nourritures, habitats, etc,).

Rappelons-nous, plus la vie évolue, plus le vivant se diversifie. Il en sera de même du territoire. On parlera de territorialité, de territoire culturel lié à un groupe spécifique : Caucasien relié aux conditions particulières du sud-est de la Russie, négroïde au sud du Sahara en Afrique et mongoloïde au steppes de l'Asie centrale; les Amérindiens sont apparentés au groupe mongoloïde au début et acquerront de plus en plus des caractères spécifiques.

Le passage de l'homme archaïque de la préhistoire à l'homme antique s'échelonna donc sur plusieurs siècles. De cette longue évolution naquit toute une panoplie de concepts allant de l'échange économique à l'organisation sociale en passant par une technique primitive axée principalement sur l'utilisation de l'eau, du feu, de la terre. Naquit tranquillement l'expérience de la civilisation fondée sur un choix conscient de l'individu vers la vie collective régie par des lois et règles.Toute une série de concepts spirituels suivaient le même cheminement évolutif allant du rêve, de la magie, de l'animisme totémique aux dieux. Le monde grouillait de Dieux, eux-aussi spécialisés: Dieu de la chasse, de l'agriculture, de la guerre, des forêt, de la pluie etc.Ainsi l'aspect astrologique, approche plus intuitive, près du mythe et de la tradition connut lui aussi un essor considérable. Tandis que les penseurs védiques et bouddhistes mettaient en évidence la relation corps/âme-cosmos/esprit, des philosophes arabes eux

entreprirent d'établir les correspondances entre le corps, les cieux et la nature.

Les astres et les étoiles font partie de l'univers familier de l'homme. Ne pouvant atteindre physiquement le cosmos, l'homme s'y projette symboliquement pour étendre le territoire de son royaume. Le ciel se peuple d'apparences humaines et animales. Les constellations d'étoiles deviennent signes du zodiaque avec son bestiaire de taureau, bélier, poisson, lion, scorpion et tressent un réseau de correspondances avec le corps humain divisé en douze parties reliées aux signes astrologiques. Chaque membre et organe trouvent son homologue dans les cieux. Ainsi le bélier gouverne la tête et le visage de l'homme, taureau, le cou, la gorge ; Gémeaux, les épaules, les bras, les mains ; Cancer, la poitrine, les côtes et les poumons ; Lion, l'estomac, le cœur, et le dos ; Vierge, le ventre et les entrailles ; Balance, le bas ventre sous les hanches, les aines, le nombril ; Scorpion, les organes sexuels, la vessie, l'utérus ; Sagittaire, les cuisses ; Capricorne, les genoux ; Verseau, les jambes jusqu'aux talons et finalement, Poisson, les pieds.

Le respect du corps et de ses organes étaient profondément enraciné chez les sociétés traditionnelles. Tout un rituel de la vie s'accomplissait autour de lui. Le mouvement des astres, la position des planètes principalement l'influence de la lune, rythment les interventions médicinales et les thérapies anciennes. Le cosmos pénètre même au plus intime du corps de la femme, l'influence des planètes sur le gestation se présentait ainsi : " Pendant le premier mois, Saturne domine la conception de l'embryon. Jupiter prend sa place dans le second, fait la chair et les membres. Au troisième mois, Mars avec sa chaleur, sépare les membres les uns des autres et dispose la tête, les bras et les jambes. Le Soleil dominant au quatrième mois, crée le cœur et donne le mouvement à l'âme sensible. Au cinquième mois, Vénus forme les oreilles, le nez, le pénis et testicules chez les mâles, seins et vulve chez les femelles, raffermit les os et vertèbres et forme les doigts de mains et de pieds. Pendant le sixième mois, sous l'influence de Mercure se forment les organes de la voix et de la vue, les cheveux et ongles commencent à croître. En sept, la lune remplit d'eau tous les vides de la chair donnant la nourriture qui lui est nécessaire. Au huitième mois et neuvième mois, retour dans l'ordre de Saturne qui refroidit et Jupiter qui réchauffe en alternance le fœtus pour mieux l'acclimater à sa nouvelle vie.

C'est par l'énergie vitale irradiant son corps que l'homme prend conscience de la Vie Universelle. Le renier c'est aussi renier l'esprit et l'âme qui habite la nature terrestre. Nous vivons donc dans un tissu de théophanies, de signes et d'informations que l'esprit analyse, l'homme en ce sens est un pontifex, un constructeur de pont entre la réalité intérieure et extérieure.

"Le corps est semblable à la terre, ses os sont des montagnes, sa moelle des mines, l'abdomen est comme la mer, les intestins comme des fleuves, les veines sont des rivières, la chair est comme la poussière et la boue. Les poils du corps sont comme des plantes, les lieux où ils poussent sont semblables à un sol fertile et ceux sur lesquels rien ne pousse à une terre saline. De son visage à ses pieds, le corps est une ville peuplée, son dos en est la région déserte, le devant est l'est, son dos l'ouest, sa droite le sud et sa gauche le nord. Son souffle est comme le vent, ses mots sont le tonnerre, ses cris des éclairs. Son rire est comme la lumière du midi, ses pleurs comme la pluie, sa tristesse est pareille à l'obscurité de la nuit et son sommeil à la mort, tout comme sa vigilance est semblable à la vie. Les jours de son enfance sont le printemps, (suit) l'été, la maturité en est l'automne, et la vieillesse est comme l'hiver. Ses mouvements et ses actes sont pareils aux mouvements des étoiles et à leurs rotations. Sa naissance et sa présence sont comme des constellations naissantes, et sa mort et son absence sont semblables à leur coucher".

Plusieurs civilisations orientales, d'Océanie et d'Amérique ont adopté d'emblée une tout autre vision où "la tâche de l'homme est de s'intégrer dans le monde des phénomènes; son devoir, c'est de trouver le lieu et la place qui sont les siens dans cette totalité qu'est la terre.

LES PÉTROGLYPHES - SIGNES DE VIE ET DE MYSTÈRES



Les pétroglyphes et les pictogrammes sont les archives d'un peuple sans langue écrite et sont des liens rares avec les anciennes cultures autochtones de la province. Ils enregistrent des cérémonies de passage à l'âge adulte, exécutées par des jeunes, et étaient des marqueurs funéraires ou des gardiens pour les morts. Ils commémorent les potlatchs et les événements semi-secrets survenus pendant les cérémonies d'hiver. D'autres ont marqué les limites des territoires de chasse et de pêche. Certains sites peuvent avoir fait partie de rituels chamaniques secrets. Quelques-uns étaient des enregistrements de catastrophes: inondations, glissements de terrain, tempêtes et guerres. Beaucoup semblent avoir été les archives personnelles des expériences individuelles. Bien que dans quelques cas, il existe des explications ethnographiques sur les raisons pour lesquelles une sculpture ou une peinture particulière a été réalisée. L'âge de très peu de pétroglyphes et de pictogrammes est connu.

Origine de l'homo

Homo habilis, notre plus ancien ancêtre identifié (3 millions d'années), est situé dans le berceau africain. Homo erectus qui a d'abord migré d'Afrique vers l'Asie il y a deux millions d'années... puis une seconde fois en Europe un million d'années plus tard. A partir de -500 000 tous les fossiles trouvés en Afrique confirment que l'Homo erectus évolue vers l'homme moderne. Il y a 100 000 ans, en Asie et au Moyen-Orient on retrouve ce type d'évolution vers l'Homo sapiens. En Europe, autour de -40 000 apparaît Cro-Magnon. Tous ces fossiles font l'unanimité... et les méthodes de datation viennent le confirmer.

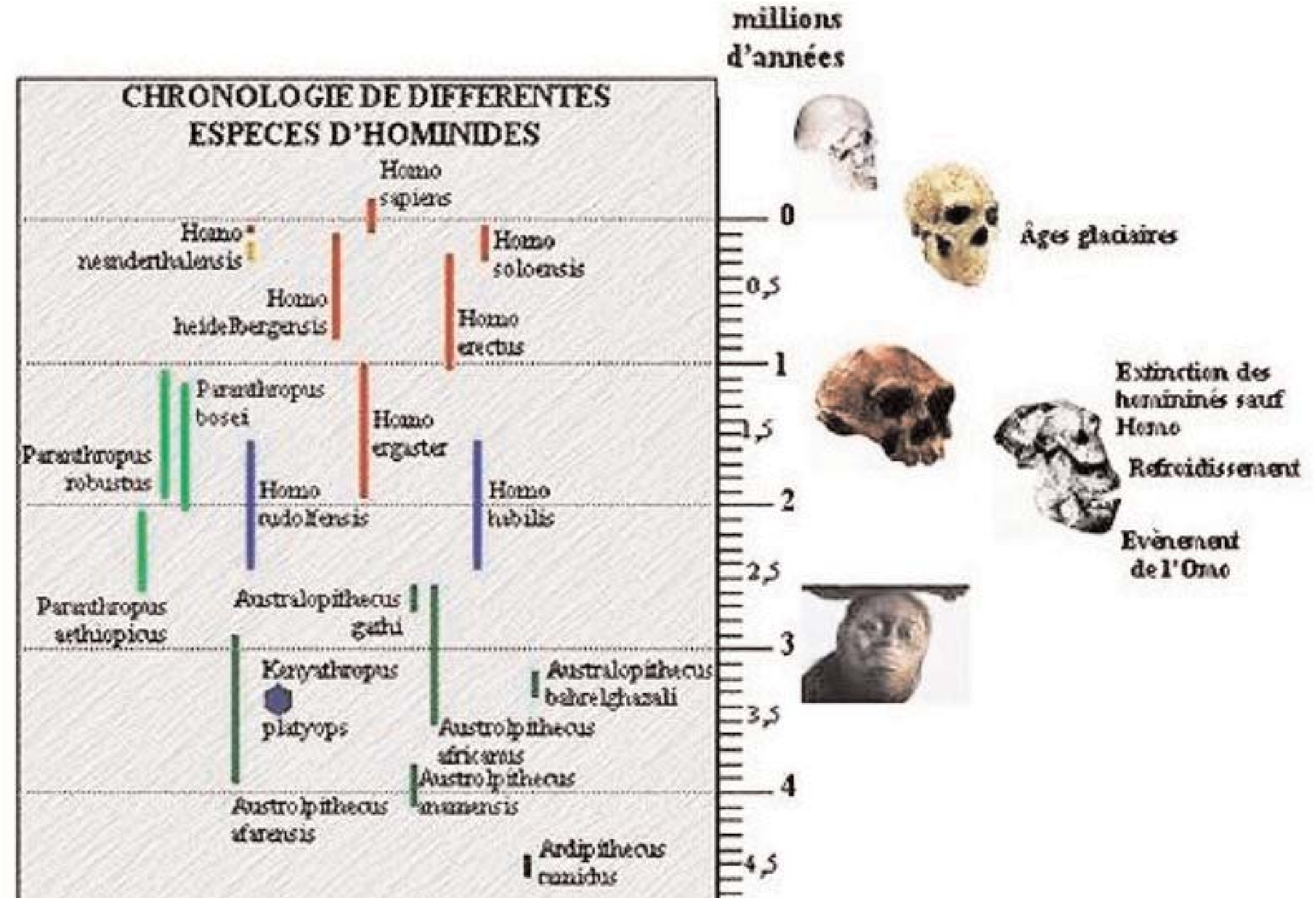
Les grandes étapes de l'hominisation

Pour Teilhard de Chardin " l'hominisation est l'ensemble des processus évolutifs par lesquels les humains ont acquis les caractères qui les distinguent des autres primates ".

* L'évolution du genre Homo est marquée par :

* la bipédie est la première étape de l'hominisation acquise chez les Australopithèques.

D'autres étapes se mettent progressivement en place :



* l'augmentation du volume cérébral passe de 300-400 cm3 chez les Australopithèques à environ 1 400 cm3 chez l'homme moderne, mais ... Homo sapiens neanderthalensis avait un volume crânien plus élevé de l'ordre de 1 600 cm3. La comparaison des crânes et des moulages endocrâniens montre une augmentation du volume crânien et une vascularisation de plus en plus importante.

* le langage nécessite la présence d'un appareil vocal et le développement de certaines aires cérébrales (aires de Broca). Grâce à des moulages endocrâniens et à des études de base des crânes, les spécialistes pensent que l'Homo erectus pouvait parler.

La génétique des populations traite des fluctuations dans le temps des fréquences des différents allèles d'un même gène dans une ou plusieurs populations, sous l'influence de la sélection naturelle, de la dérive génétique, des mutations et des migrations, et cherche à expliquer l'adaptation et la spéciation. Cette application a donné naissance au néodarwinisme. Elle permet de comprendre les mécanismes de conservation et/ou de disparition de populations et/ou d'espèces. La population est un ensemble d'individus qui présente une unité de reproduction : tous les individus ont la même probabilité de métissage, mais se reproduisent moins ou pas avec les populations voisines. Une population est déterminée par des critères spatiaux et temporels et par un génome collectif, somme de génotypes individuels : ce n'est pas une espèce. Cette population est un modèle, elle ne correspond que très rarement à la réalité.

Prédire la variabilité génétique d'une population est très difficile à réaliser en raison des mutations, de la transmission simultanée de plusieurs gènes, etc. Pour éviter ces problèmes, un modèle idéal et pratique a été élaboré pour les nombreuses études mathématiques de génétique des populations : les fréquences des allèles et les génotypes suivent la loi de Hardy-Weinberg, un modèle de référence en génétique des populations. Cette loi stipule que les fréquences alléliques et les fréquences génotypiques restent stables de génération en génération. Ceci n'est qu'un modèle !

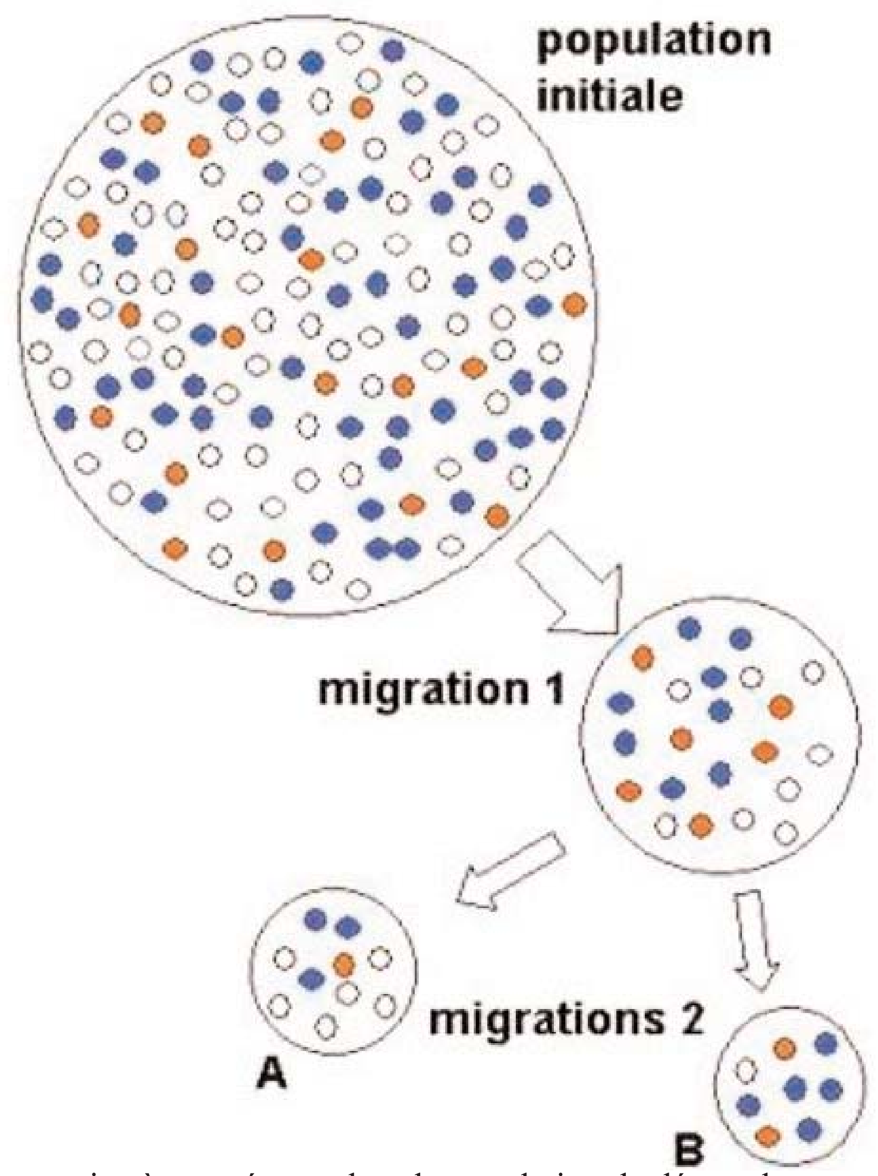
Polymorphisme : dans une population, un gène est dit polymorphe s'il possède au moins deux allèles avec une fréquence supérieure ou égale à 1%. Sinon, si le gène existe encore en plusieurs exemplaires, il est polyallélique. Un gène polymorphe est nécessairement polyallélique. La variabilité génétique est le résultat de mutations qui provoquent l'apparition de nouveaux allèles. Les mutations, l'effet fondateur, la dérive génétique et les pressions de sélection variables conduisent à des différences génétiques de plus en plus importantes.

Les mutations, l'effet fondateur, la dérive génétique et les pressions de sélection variables conduisent à des différences génétiques de plus en plus importantes. Alors que les migrations sont l'occasion de la transmission d'allèles d'une population à une autre, la dérive génétique et la sélection provoquent des variations de fréquence des allèles en interne au sein des populations. Ce modèle est intuitivement justifié : il est clair que tous les individus d'une génération ne produiront pas le même nombre de descendants ; certains n'auront pas d'enfants (ne transmettront aucun gène), d'autres auront une famille nombreuse et transmettront plusieurs copies de leurs gènes à la génération suivante. Si la population est importante, la perte d'une copie d'un certain allèle présent chez un individu sans descendance sera compensée par le fait qu'un autre individu avec le même allèle aura plusieurs descendants. De cette façon, les fréquences alléliques fluctuent peu dans les grandes populations.

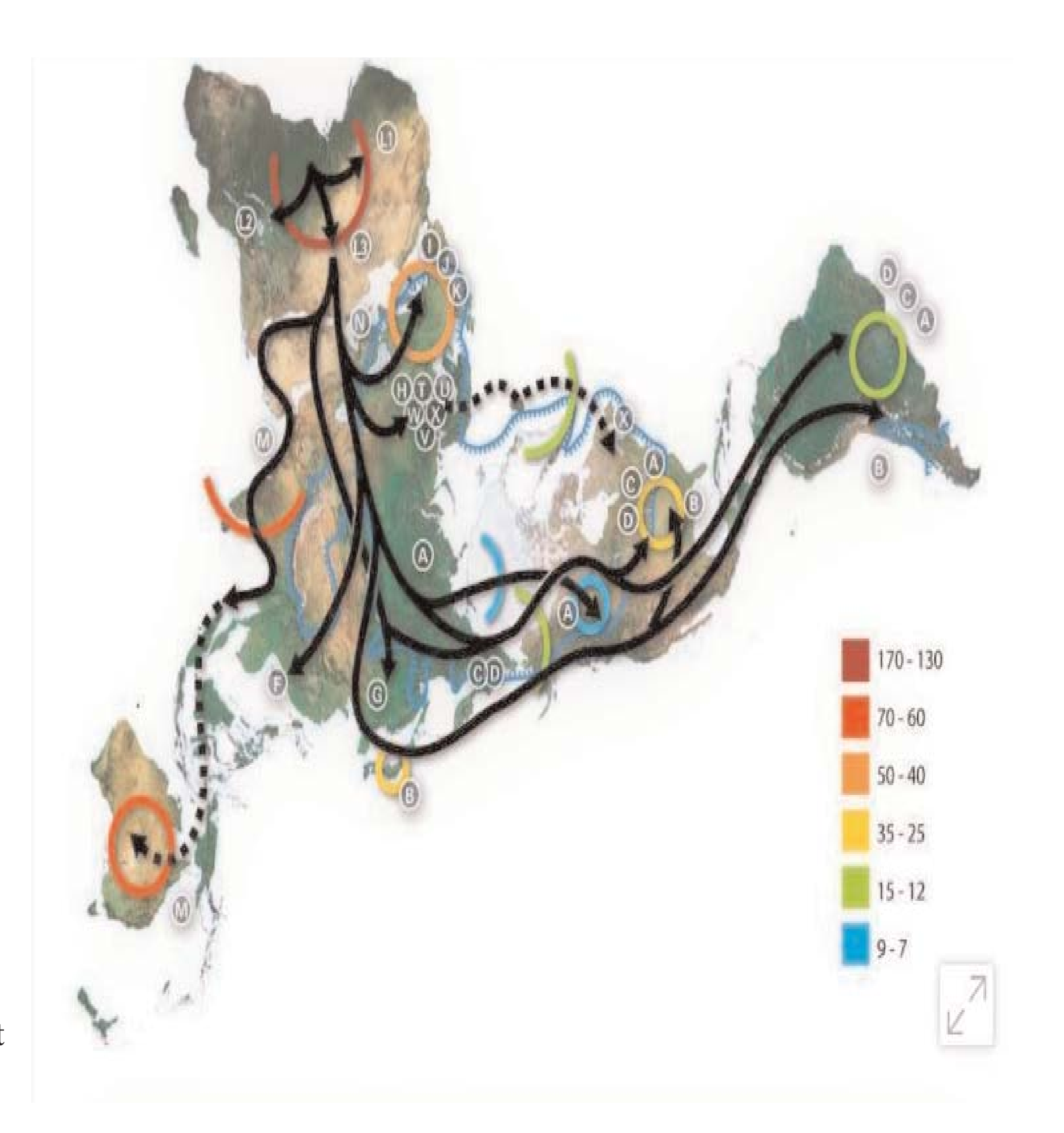
Conséquences de la dérive génétique

* La consanguinité de la population va augmenter.
* Le nombre d'individus homozygotes augmentera également.
* Les fréquences alléliques fluctuent d'une génération à l'autre
* L'amplitude de ces fluctuations sera d'autant plus grande que la population est petite.
* Les populations issues d'une population mère se différencieront génétiquement

Considérons que deux populations se séparent à un moment donné. Ils auront initialement les mêmes fréquences alléliques, mais ils connaîtront des processus de dérive génétique indépendants. Chacune des populations aura des fréquences alléliques qui changent de manière aléatoire au fil du temps. Ils vont donc diverger génétiquement. La variabilité génétique de l'espèce va augmenter, d'autant plus qu'elle sera composée de petites populations isolées les unes des autres. La fréquence allélique d'un groupe migrateur n'est souvent pas représentative de la population dont il est issu. C'est l'effet fondateur.



Il y a trois gènes présents dans la population de départ de notre exemple avec beaucoup de blancs, un peu moins de bleus et quelques rouges. Après une première migration, les gènes blancs et bleus sont représentés à parts égales, mais les gènes rouges sont sur-représentés, les migrants ayant ce gène "beaucoup", ceux qui sont restés moins. On voit au cours des deux migrations suivantes que la répartition change à nouveau... on voit bien que les humains qui sont partis ont pris certains gènes, en ont laissé d'autres... et certains gènes, rares, peuvent avoir disparu. Ainsi le groupe sanguin B, très présent en Asie, terre d'origine des petites populations de chasseurs-cueilleurs qui ont traversé la Béringie pour coloniser l'Amérique, est quasi inexistante dans les populations amérindiennes actuelles : perdue en chemin, sans doute ! Malgré tous ces aléas n'importe quel homme peut avoir des descendants avec n'importe quelle femme sur la planète et leurs descendants seront fertiles, nous le voyons tous les jours, nous sommes donc toujours la même et unique espèce Homo sapiens sapiens, c'est la définition même de l'espèce !



Migrations

Les peuples nomades dont l'économie est basée sur la chasse et la cueillette ont souvent été pris comme exemple d'un mode de vie caractéristique de la période paléolithique, une phase représentant au moins 95 % de l'histoire humaine. L'examen d'une telle société et, en particulier, la question des migrations internationales à l'époque préhistorique révèle des similitudes et des différences qui pourraient nous faire réfléchir et mieux penser les migrations modernes... Nous avons retracé la parenté des ADN mitochondriaux (donc d'origine maternelle) sur des échantillons de toute la planète et on obtient une carte de colonisation de la Terre au cours de l'histoire de l'Homme qui est approximativement la même que celle obtenue avec les fossiles et les déductions logiques que l'on a pu faire du climat et les différentes dates. Le fossé génétique étant d'autant plus grand que la séparation est ancienne, cela correspond aussi à une sorte de datation.

Migration et "mélange" des Hommes

Si l'on se tourne maintenant vers l'histoire... Les migrations se sont poursuivies par vagues successives, plus ou moins importantes selon les périodes mais de manière suffisante pour "mélanger" les peuples tout au long de l'histoire. Les migrations se faisaient d'est en ouest, et du nord au sud, à quelques exceptions près. Il y a plus de cent ans, en 1910 et 1911, les archéologues ont trouvé treize dents dans une grotte de la Cotte de St-Brélade sur l'île de Jersey.

.

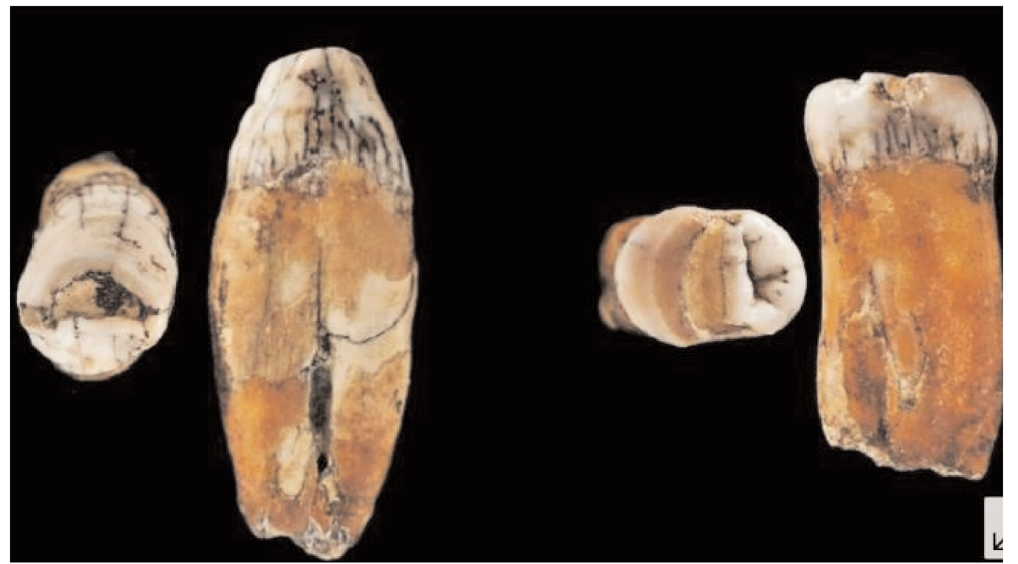
D'après les premières analyses, ils appartiennent à un seul homme de Néandertal. Un groupe de scientifiques du London Museum of Natural History, de l'Université du Kent et du Max-Planck Institute for Evolutionary Anthropology ont décidé de mettre à jour leur description datée. Les nouveaux éléments ainsi obtenus redéfinissent l'histoire supposée de ces dents. Ils appartiendraient à deux individus, peut-être nés des amours entre Néandertaliens et Homo sapiens.

.

Une datation récente des sédiments prélevés en même temps que les dents permet d'estimer leur âge : 48 000 ans avant notre ère. C'est l'un des vestiges néandertaliens les plus récents que l'on connaisse, puisqu'il semble avoir disparu vers 40 000 av. Les scientifiques pensent qu'au cours de cette période, les Néandertaliens auraient pu rencontrer leur cousin Homo sapiens dans cette région d'Europe.

Dents d'hommes de Néandertal et d'Homo sapiens
L'analyse morphologique des 13 dents apporte son lot d'indices soutenant la thèse d'une rencontre et d'une reproduction entre les deux espèces humaines. Toutes les dents portent des caractéristiques propres aux Néandertaliens, à savoir les dimensions de la couronne et de la racine, ainsi que la forme de cette dernière, qui sont comparables aux autres dents néandertaliennes connues, mais elles ont aussi leurs propres structures. aux dents des hommes modernes. Les scientifiques émettent alors l'hypothèse que ces dents appartiennent à des individus dont les parents sont des métis entre Néandertaliens et Homo sapiens.

Certains chercheurs soutiennent depuis un certain temps que les innovations apparues à cette époque pourraient avoir leur source dans l'Homo sapiens. Sur le site de Bacho Kiro, on peut également observer la présence de dents d'ours des cavernes transformées en pendentifs et dont certaines sont étonnamment similaires aux ornements réalisés plus tard par les Néandertaliens en Europe occidentale.



Ceux-ci auraient donc adopté des technologies et une culture initialement apportées par Homo sapiens, ce qui n'est pas si surprenant quand on se souvient que l'on a des preuves d'hybridation entre ces



Personal ornaments and bone tools from Bacho Kiro cave (Bulgaria) in Hublin et al., 2020.

Personal ornaments and bone tools from Grotte du Renne, Arcy-sur-Cure, France. Modified from Fig.1 Caron F, d'Errico F, Del Moral P, Santos F, Zilhão J (2011) The Reality of Neandertal Symbolic Behavior at the Grotte du Renne, Arcy-sur-Cure, France. PLOS ONE 6(6): e21545. https://doi.org/10.1371/journal.pone.0021545

hominidés. De quoi rajouter une nouvelle pièce aux débats sur cette question car il apparaît désormais clair que le premier Homo sapiens est arrivé en Europe 5000 ans plus tôt qu'on ne l'avait généralement admis jusqu'à présent. D'autant que l'on sait qu'environ 8.000 ans plus tard, c'est Homo sapiens qui prend l'ascendant sur le continent avec l'extinction définitive des Néandertaliens

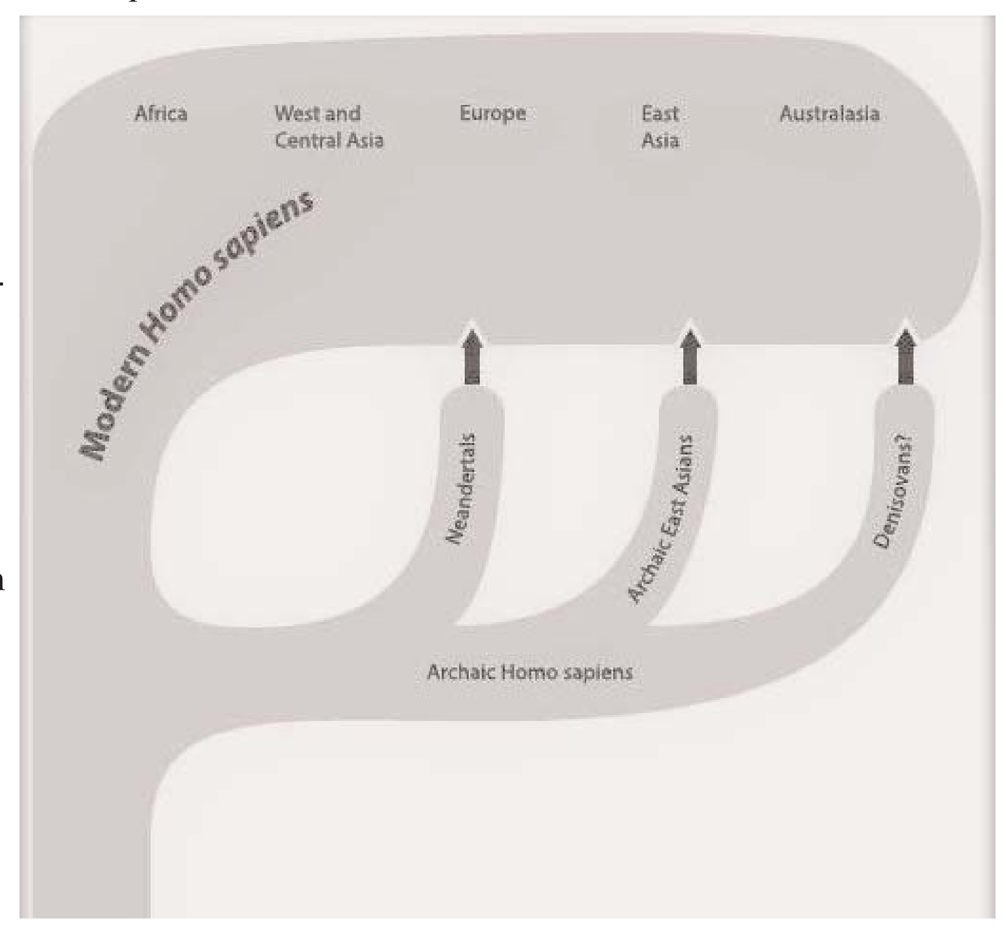
·Assimilation des hommes archaïques par les hommes modernes

Deux modèles principaux ont dominé la discussion sur l'origine de l'homme. Le premier est le modèle le plus largement accepté. Celui-ci est d'origine africaine récente. La seconde est celle de l'évolution multirégionale. Le modèle d'origine africaine récente suggère que les hommes modernes sont d'abord apparus en Afrique puis se sont propagés en Eurasie, remplaçant les hommes archaïques présents. Selon ce modèle, très peu d'échanges génétiques ont eu lieu entre les humains modernes et les humains archaïques. Le modèle multirégional suggère que les caractéristiques humaines modernes sont apparues dans différentes régions du monde à des moments différents. Les traits modernes se sont ensuite propagés par le biais d'échanges génétiques entre différentes populations.

Une alternative à ces modèles est celle de l'assimilation. Ceci suggère que l'homme moderne est apparu en Afrique avant de s'étendre à l'Eurasie comme modèle d'origine africaine récente. Cependant, contrairement à ce dernier, il suppose que de nombreux flux de gènes ont eu lieu entre différentes populations.

Le modèle d'assimilation repose sur l'observation d'une certaine continuité dans la morphologie des squelettes entre les hommes archaïques et les hommes modernes avec des individus situés chronologiquement entre les deux populations et présentant une morphologie intermédiaire.

Les premières études génétiques (basées sur l'ADN mitochondrial) ont indiqué une origine relativement récente de l'homme moderne en Afrique. Ces résultats ont ensuite été confirmés par des études d'ADN nucléaire. Puis les premières études d'ADN mitochondrial ancien sur des échantillons de Néandertaliens ont montré que la lignée maternelle néandertalienne était en dehors des variations des lignées maternelles de l'homme moderne. Des études ultérieures sur l'ADN nucléaire ancien des Néandertaliens ont ensuite montré que les humains modernes et les Néandertaliens partageaient néanmoins un certain nombre de marqueurs SNP dérivés qui étaient plus nombreux que ceux qui auraient été partagés entre deux populations humaines qui l'auraient fait. ont divergé pendant plusieurs centaines de milliers d'années. De plus, ces deux populations partagent le même haplotype du gène FOXP2 responsable des capacités liées au langage. Cependant dans ce cas précis, ce gène doit avoir été hérité par les deux populations d'un ancêtre commun, et non hérité par les humains modernes de l'homme de Néandertal. En 2010, le premier génome complet d'un homme de Néandertal a montré que les Néandertaliens partagent plus de SNP avec les Eurasiens qu'avec les Africains. L'explication la plus parcimonieuse de ces données est que les Eurasiens ont hérité entre 1,6 et 2,1% de leur génome des Néandertaliens suite à des croisements entre les deux populations. La même année voit l'identification d'une nouvelle espèce d'hommes archaïques en Sibérie : les hommes de Denisova.



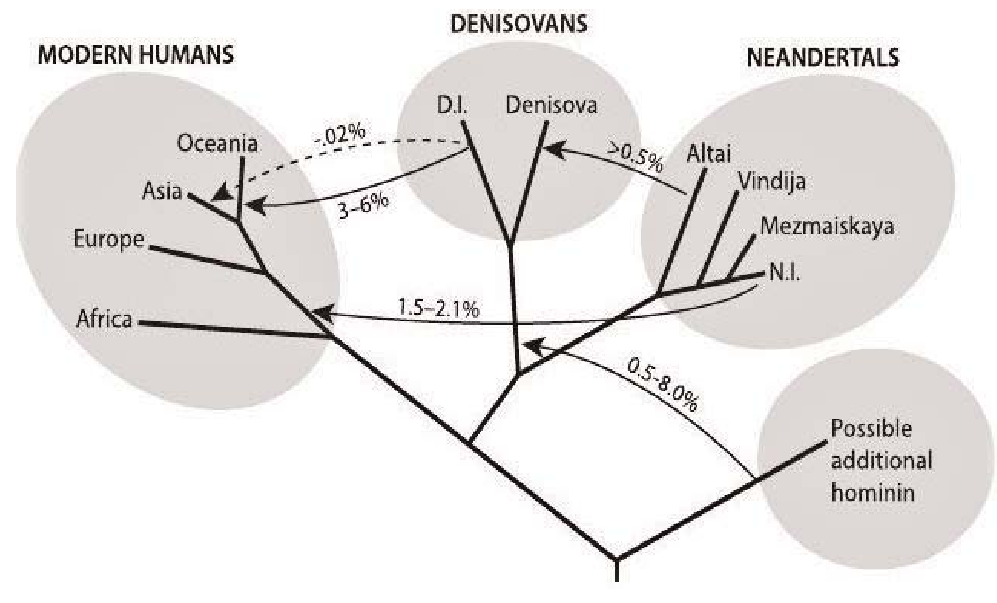
Fait intéressant, les Mélanésiens ont hérité entre 4% et 6% de l'ADN de cette population. Enfin, très récemment, l'étude d'un échantillon d'un homme de Néandertal de Sibérie a montré qu'il avait hérité d'une petite partie de l'ADN de l'homme moderne. Étonnamment, il semble que les Européens et les Asiatiques aient hérité d'une partie équivalente de l'ADN de Néandertal, alors que les Néandertaliens sont majoritairement présents en Europe et non en Asie. Il a ainsi été suggéré que l'héritage de l'ADN de Néandertal chez l'homme moderne n'a dû se produire qu'une seule fois lorsque l'homme moderne a quitté l'Afrique, probablement au Moyen-Orient. Cependant, des études récentes ont montré que plusieurs épisodes de métissage datés entre 86 000 et 37 000 ans sont nécessaires pour expliquer les données. Comme les Dénisoviens partagent plus de SNP avec les Mélanésiens, la date de ce métissage doit être arrivée après le dernier métissage entre les humains modernes et les Néandertaliens. La part de l'ADN de Néandertal chez l'homme moderne a diminué au fil du temps.

Il était en effet plus élevé chez les premiers humains modernes arrivés en Eurasie. Ainsi l'individu de Pestera cu Oase en Roumanie avait entre 6 et 9% d'ADN néandertal. Cet ADN de Néandertal a ensuite été perdu par les humains modernes par sélection naturelle. En fait, une forte sélection positive ou négative a joué un rôle important chez l'homme moderne. Ainsi, une sélection positive pour l'apport néandertalien a été démontrée, notamment dans le système immunitaire, ou dans les caractéristiques du cheveu ou de la peau. Cette sélection a aidé l'homme moderne à s'adapter à son environnement hors d'Afrique. Les Dénisoviens ont également contribué à l'adaptation de certaines populations, en particulier les Tibétains qui ont hérité leur adaptation aux hautes altitudes des Dénisoviens. La sélection négative est visible en particulier dans le chromosome X qui contient de grandes régions sans aucun marqueur néandertal. Cela peut s'expliquer par le fait que le chromosome X abrite des gènes responsables de la réduction de la fertilité masculine. Ainsi, les hommes qui ont hérité de l'ADN de Néandertal avaient une plus grande tendance à devenir stériles.

Bien que les différences technologiques aient probablement joué un rôle dans les interactions entre les humains modernes et les Néandertaliens, il devient de plus en plus évident que les Néandertaliens n'étaient pas inférieurs aux humains modernes en termes d'intelligence ou de capacité. adaptatif. Cependant, il existe de solides preuves archéologiques, génétiques et biologiques qui suggèrent que les Néandertaliens (et probablement d'autres populations archaïques) étaient beaucoup moins nombreux que les humains modernes. Ainsi, certaines études suggèrent que les humains modernes étaient environ dix fois plus nombreux que les Néandertaliens dans le sud-ouest de la France. Cette différence dans la taille des populations contribue également à expliquer la proportion relativement faible (<10%) d'ADN de Néandertal chez l'homme moderne.

Ces résultats soutiennent la théorie de l'assimilation. Les populations d'hommes archaïques étaient en effet peu nombreuses. La figure ci-dessous résume les différents flux de gènes entre les humains modernes, les Néandertaliens, les Dénisoviens et une autre population possible :





Ce schéma est sûrement très simplifié par rapport à ce qui s'est réellement passé, puisque le flux de gènes a dû se produire plusieurs fois entre les différentes populations. La proportion d'hommes archaïques était plus élevée chez les premiers humains modernes comme on peut le voir chez l'individu de Pestera cu Oase ou dans l'étude récente de Qiaomei Fu sur l'histoire génétique de l'Europe pendant la période glaciaire. .

Il y a deux candidats possibles pour identifier les Dénisoviens. Le premier consiste en une série de fossiles chinois qui sont actuellement considérés comme une population ayant succédé à l'Homo Erectus. Ce ne sont pas des Néandertaliens bien qu'ils aient des similitudes dans certains traits archaïques. Le second est le fossile de Ngandong sur l'île de Java considéré comme un Homo Erectus tardif.

Les auteurs de cet article croient fermement que toutes les données génétiques et paléo-anthropologiques actuelles renforcent le modèle d'assimilation des populations archaïques par l'homme moderne. En Sibérie, des chercheurs ont installé une grille dans la grotte Denisova pour échantillonner systématiquement les couches de sol pour l'ADN.

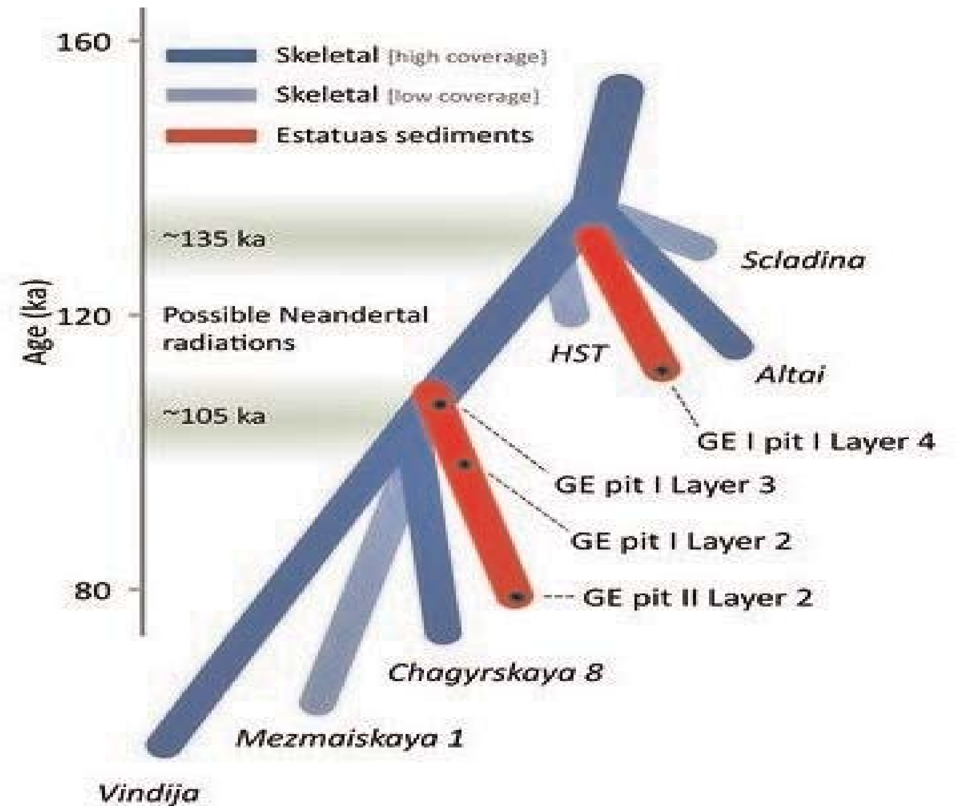
· Extraction du génome de Néandertal des sédiments de la grotte

L'analyse de l'ADN ancien des humains archaïques a considérablement amélioré notre compréhension de leur évolution et de leurs interactions avec les humains modernes. Aujourd'hui, le génome complet ou partiel de 23 hommes archaïques a été déterminé : 18 Néandertaliens d'Eurasie, quatre Denisoviens et un enfant d'un père Denisovien et d'une mère Néandertalienne Sibérienne. Si de nombreux sites paléolithiques ont été fouillés, peu ont livré des restes de squelettes humains archaïques. En 2017, des chercheurs ont extrait l'ADN mitochondrial d'humains archaïques à partir de sédiments dans une grotte.

Benjamin Vernot et ses collègues viennent de publier un article intitulé : Unearthing Neanderthal population history usingnuclear and mitochondrial DNA from cave sediments. Ils ont analysé les sédiments de trois grottes eurasiennes : la grotte Denisova et la grotte Chagyrskaya toutes deux situées dans les montagnes de l'Altaï et la Galería de las Estatuas située dans le nord de l'Espagne dans le complexe d'Atapuerca . Les auteurs ont pu déterminer une séquence mitochondriale d'une couche de sédiments de la grotte Chagyrskaya et de trois couches de sédiments de la Galería de las Estatuas. Ces données pourraient être comparées à la séquence mitochondriale publiée précédemment de la couche sédimentaire de la grotte de Denisova, ainsi qu'à des séquences mitochondriales d'hommes archaïques à partir de squelettes (en noir ci-dessous) :

La séquence de la couche 4 d'Estatuas est regroupée avec la séquence néandertalienne de Hohlenstein-Stadel (HST) en Allemagne dont le squelette est daté d'environ 120 000 ans. Ces deux séquences se retrouvent à la base de tous les Néandertaliens dont la séquence mitochondriale est connue. Cette couche 4 des Estatuas est datée de 112 000 ans, presque contemporaine de l'homme de Néandertal du Hohlenstein-Stadel.

Les auteurs ont ensuite déterminé où les différents échantillons des sédiments des trois sites archéologiques sont placés dans la phylogénie établie à partir des génomes des squelettes. Ils ont ainsi montré que les échantillons néandertaliens de la grotte Denisova appartenaient à la lignée représentée par les Néandertaliens de l'Altaï. L'échantillon dénisovien du même site appartient à la lignée dénisovienne précédemment publiée. Dans la grotte Chagyrskaya, les échantillons sont dans la ligne représentée par l'individu Chagyrskaya 8. Dans la Galería de las Estatuas, les échantillons de la couche 2 de la fosse 2 et des couches 2 et 3 de la fosse 1 divergent entre 115 et 100 000 ans de l'arbre de Néandertal. à la position des ancêtres des Néandertaliens de Vindija, Chagyrskaya 8 et Mezmaiskaya 1. A l'inverse, les échantillons de la couche 4 de la fosse 1 divergent entre 135 et 122 000 ans de l'arbre de Néandertal à la position des ancêtres des Néandertaliens de Hohlenstein- Stadel, Scladina et Altaï, en accord avec la diversité mitochondriale identifiée ci-dessus :



L'ancienne grotte sibérienne abritait des Néandertaliens, des Dénisoviens et des humains modernes, peut-être en même temps

Il y a dix ans, des anthropologues ont choqué le monde lorsqu'ils ont découvert un os de petit doigt fossile provenant d'un groupe d'humains éteints alors inconnu dans la grotte de Denisova en Sibérie. Le groupe a été nommé " Denisovans " en son honneur. Maintenant, une analyse approfondie de l'ADN dans les sols de la grotte révèle qu'elle abritait également des humains modernes, qui sont arrivés assez tôt pour y avoir autrefois vécu aux côtés des Denisoviens et des Néandertaliens.

La nouvelle étude "donne [aux chercheurs] un aperçu sans précédent du passé", déclare Mikkel Winther Pedersen, paléoécologue moléculaire à l'Université de Copenhague qui n'a pas participé aux travaux. "Cela montre littéralement ce qu'ils ne pouvaient que spéculer."

Les humains, y compris les Néandertaliens et les Dénisoviens, sont connus pour avoir occupé la grotte Denisova pendant au moins 300 000 ans. Parmi les huit fossiles humains trouvés se trouvent le petit doigt, trois os de Néandertal et même un d'un enfant avec un parent néandertal et un parent denisovan. La grotte contient également des outils en pierre sophistiqués et des bijoux de niveaux supérieurs et ultérieurs. Mais aucun fossile humain moderne n'y a été trouvé. Ces artefacts, des études approfondies de l'ADN de ces ossements et même une première étude de l'ADN du sol ont cimenté l'importance de la grotte dans la reconstruction de l'évolution humaine.

Mais huit fossiles ne sont pas beaucoup, alors Elena Zavala, étudiante diplômée à l'Institut Max Planck d'anthropologie évolutive, et ses collègues se sont associés à des chercheurs russes pour voir quel type d'ADN était présent dans les sols de la grotte à trois chambres.

Les chercheurs étudient l'ADN isolé des sols depuis plus de 40 ans, y compris le séquençage de l'ADN du pergélisol, mais ce n'est qu'au cours des 4 dernières années que quelqu'un a trouvé de l'ADN humain éteint dans les sols anciens.

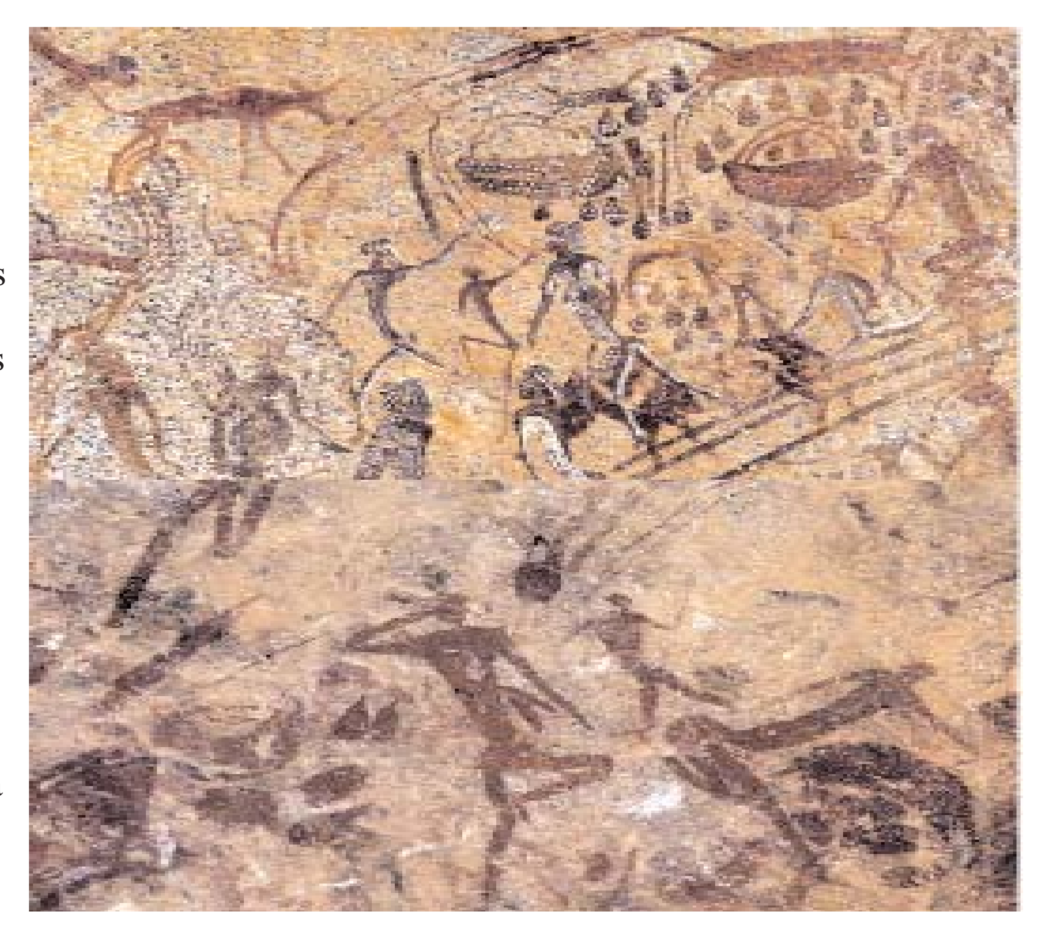
En collaboration avec une autre équipe d'experts qui avait déjà daté les couches de la grotte, les chercheurs ont déterré 728 échantillons de sol. Après 2 ans d'analyse, au cours desquels ils ont isolé et séquencé les échantillons, les chercheurs ont retrouvé de l'ADN humain dans 175 d'entre eux. Cela fait de l'étude "la plus vaste et la plus systématique du genre", explique Katerina Douka, archéologue à l'Institut Max Planck pour la science de l'histoire humaine qui n'a pas participé aux travaux.

Les données révèlent une histoire complexe d'habitation humaine et animale, avec différents groupes entrant et sortant de la grotte au fil du temps, rapportent Zavala et ses collègues aujourd'hui dans Nature. Leurs travaux confirment que les Dénisoviens étaient les premiers habitants humains de la grotte, il y a environ 300 000 ans. Ils ont disparu il y a 130 000 ans, pour être suivis par un autre groupe de Denisoviens, qui ont probablement fabriqué de nombreux outils en pierre, quelque 30 000 ans plus tard. Les Néandertaliens sont apparus pour la première fois sur la scène il y a environ 170 000 ans, avec différents groupes utilisant la grotte à différentes époques, certains se chevauchant avec les Dénisoviens.

Les derniers à arriver étaient les humains modernes, qui sont apparus il y a environ 45 000 ans. La couche de sol qui correspond à cette période contenait de l'ADN des trois groupes humains, rapportent les chercheurs. "Les périodes [de chaque couche] sont assez grandes, nous ne pouvons donc pas dire concrètement si elles se chevauchent ou non", explique Zavala. Mais, ajoute Douka, "je ne peux pas penser à un autre site où trois espèces humaines ont vécu à travers le temps."

Compte tenu des bijoux sophistiqués et des artefacts des couches ultérieures, certains chercheurs soupçonnaient que des modernes avaient été là. Mais personne ne savait qu'ils étaient arrivés il y a 45 000 ans et se chevauchaient avec nos deux cousins archaïques. "Cela suggère une interaction plus compliquée entre les humains archaïques et modernes", explique Ron Pinhasi, un anthropologue évolutionniste à l'Université de Vienne qui n'a pas été impliqué dans le travail.. Les échantillons de sol ont également fourni de l'ADN pour de nombreuses espèces d'animaux. Il y a environ 170 000 ans, le climat est passé de plus chaud à plus froid, et les Néandertaliens s'y sont installés, ainsi que différentes espèces d'hyènes et d'ours.

C'est la combinaison de données génomiques provenant de fossiles et d'échantillons de sol qui fait vraiment ressortir le nouveau travail, explique Pinhasi. "C'est une direction très prometteuse [pour les travaux futurs]. Douka est d'accord et dit que la nouvelle étude devrait aider l'ADN du sol ancien à devenir "un outil archéologique grand public". " N'oublions pas qu'en 2010, nous n'avions absolument aucune preuve que les Dénisoviens existaient et que ces divers hominidés se soient jamais rencontrés, sans parler du fait qu'ils se sont croisés à plusieurs reprises et ont coexisté pendant des millénaires.



HOMO SAPIENS

Homo sapiens, aussi appelé homme moderne, est apparu en Afrique. Les plus anciens représentants connus de notre espèce ont 300 000 ans et ont été exhumés au Maroc, sur le site du Jbel Irhoud. On a longtemps cru qu'ils n'avaient quitté leur "berceau" que bien plus tard, il y a quelque 70 000 ans, lors d'une vague majeure.

Mais ces dernières années, les découvertes n'ont cessé de remettre en cause cette théorie, avançant toujours plus la date de leurs premières migrations et étendant l'aire de leur dispersion. Apidima 1 a été découvert devant un autre crâne, baptisé Apidima 2. Selon l'étude - et la présence sur l'os occipital d'un renflement osseux horizontal - il s'agirait d'un Néandertalien de 170 000 ans. Cette nouvelle découverte renforce l'idée que de multiples dispersions d'êtres humains hors d'Afrique se sont produites. Le mouvement migratoire et la colonisation de l'Eurasie sont sûrement beaucoup plus complexes qu'on ne le pensait. Plutôt qu'une seule sortie des hominidés d'Afrique pour peupler l'Europe et l'Asie, il a dû y avoir plusieurs dispersions, certaines ne donnant pas lieu à des établissements permanents.

La voûte de la grotte de Misliya s'est effondrée il y a environ 160 000 ans, permettant de protéger jusqu'à aujourd'hui ce fossile et d'autres matériaux et objets enfouis dans les sédiments. Des preuves archéologiques révèlent que ses occupants étaient des chasseurs capables de tuer du gros gibier tels que des aurochs, des cerfs persans et des gazelles, et qu'ils contrôlaient l'utilisation du feu dans les foyers. Ils fabriquaient également des outils en pierre similaires à ceux trouvés parmi les plus anciens humains modernes d'Afrique.

D'autres fossiles plus anciens d'humains modernes ont été trouvés en Afrique, mais les périodes et les itinéraires de migration de l'Homo sapiens hors du continent africain sont essentiels pour comprendre l'évolution de notre espèce.

Couloir très important pour les migrations d'hominidés, le Proche-Orient a été occupé à différentes époques par les humains modernes et les Néandertaliens. Cette dernière découverte ouvre la possibilité de croisements entre ces espèces, et de mélanges génétiques entre différentes populations locales bien plus tôt qu'on ne le pensait.

En fait, les indices trouvés à Misliya corroborent les hypothèses basées sur des données génétiques selon lesquelles les humains modernes ont émigré d'Afrique il y a plus de 220 000 ans. Plusieurs découvertes archéologiques et fossiles récentes en Asie repoussent également la date de la première apparition des humains modernes dans cette partie du monde, et donc leur sortie d'Afrique. Cette découverte contribue à une meilleure compréhension de nos origines. Au Paléolithique supérieur, Homo sapiens sapiens, inventa l'art (grottes, figurines sculptées dans l'ivoire, etc.) et fabriqua des outils de plus en plus économes en matière. d'abord, mais plus sophistiqué, plus diversifié et plus efficace, avec des lames et des lamelles, et de minuscules pièces découpées appelées microburins, microlithes. Il utilisait également des os, des bois et de l'ivoire pour fabriquer des lances, des aiguilles et des harpons.

Les manifestations artistiques du Mésolithique se caractérisent par des figures géométriques ou schématiques gravées ou peintes (à l'ocre) sur des parois rocheuses, sur des galets ou des dalles de pierre et sur des objets. Il y a aussi des pendentifs et des figurines sculptées. Les cultures mésolithiques se distinguent par la miniaturisation et la géométrisation des outils en pierre. La période est marquée par une régionalisation accrue des industries lithiques. Le Néolithique marque un tournant décisif. L'usage de la poterie (que l'abandon du nomadisme a permis) et celui d'outils en pierre polie en sont les traits caractéristiques. C'est la forme et la décoration de la poterie qui serviront de référence.



Nos ancêtres communs

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, il semble bien admis, par la communauté scientifique en tout cas, que nous avons tous des ancêtres communs en Afrique. Chacun de nous a 2 parents qui ont chacun 2 parents etc. ou 2n ... ancêtres. Considérons le temps maintenant : vers l'an 1200, soit il y a 33 générations, chacun de nous avait 233 ancêtres soit plus de 8 milliards... Or, la population mondiale atteignait à peine son premier milliard vers 1830... réduisez donc ce nombre d'ancêtres donc augmentez d'autant notre parenté et nous pouvons voir que nous devons, mathématiquement, tous être parents ! D'autant plus que, plus on remonte dans le temps, moins il y avait de monde, donc plus on a d'ancêtres communs...

Donc tous nos gènes sont des copies des gènes de nos ancêtres communs, les premiers hommes. Et mille siècles, c'est trop court pour que de nombreux changements importants aient eu lieu. La couleur de la peau : une simple affaire de gènes régulateurs. Nous avons tous des mélanocytes, qui produisent de la mélanine (un pigment naturel) sous le contrôle génétique des mêmes gènes. Les mélanocytes sont des cellules de la peau qui ont des prolongements et qui contiennent des mélanosomes, des organites cellulaires qui, pour leur part, contiennent de la mélanine qui se présente sous deux formes chez l'homme, les deux formes étant présentes dans tous les cas mais dans des proportions différentes : granules d'eumélanine, ronds et tendre, se trouvent en plus grand nombre dans la peau noire et jaune ; granules de phéomélanine, plus irréguliers, présents en plus grand nombre chez les peaux claires, notamment chez les rousses. C'est la quantité de mélanine produite dans les mélanocytes qui assombrit plus ou moins notre épiderme. En même temps, la quantité et l'intensité des rayons du soleil influencent notre corps, qui produit plus ou moins de mélanine : c'est le bronzage.

Les populations continuellement exposées au soleil développent un bronzage permanent. D'une région tropicale au nord, vous rencontrez des populations de plus en plus claires, sans se disloquer. Il est impossible de déterminer à partir de quel point un individu est blanc, noir ou jaune car toutes les nuances sont présentes.

UN GÉNOME SIBÉRIEN RÉVÈLE LA DOUBLE ASCENDANCE DES AMÉRICAINS INDIGÈNES.

Un squelette du Paléolithique supérieur de Sibérie, celui d'un garçon. Selon les gènes du garçon de 3 ou 4 ans, les traits physiques indiquent qu'il avait la peau noire, les yeux bruns et les cheveux bruns. Son squelette a été découvert sur le site de Mal'ta le long de la rivière Belaya près du lac Baïkal. Les fouilles archéologiques menées entre 1928 et 1958 ont permis de découvrir une trentaine de figurines anthropomorphes ainsi que la sépulture du jeune garçon accompagné d'un collier de perles, d'un pendentif en forme d'oiseau, d'un diadème en ivoire, d'un plaque, un bracelet en ivoire et des outils en pierre. Le corps était recouvert d'une plaque de pierre. Les paléanthologues ont ainsi nommé le jeune garçon : L'homme de Mal'ta, âgé de 24 000 ans.

Les dates au radiocarbone 14 sur les ossements ont donné une date d'environ 24 000 ans. Des tests mitochondriaux, du chromosome Y et de l'ADN autosomique ont été effectués sur cet échantillon nommé MA-1.

Les résultats des tests d'ADN mitochondrial placent l'échantillon dans l'haplogroupe U* : une lignée très rare ou éteinte aujourd'hui. La figure ci-dessous situe le squelette de Mal'ta (MA-1) dans l'arbre phylogénétique U, ainsi qu'un squelette trouvé à Dolni Vestonice (DV-14) qui a 31 500 ans.

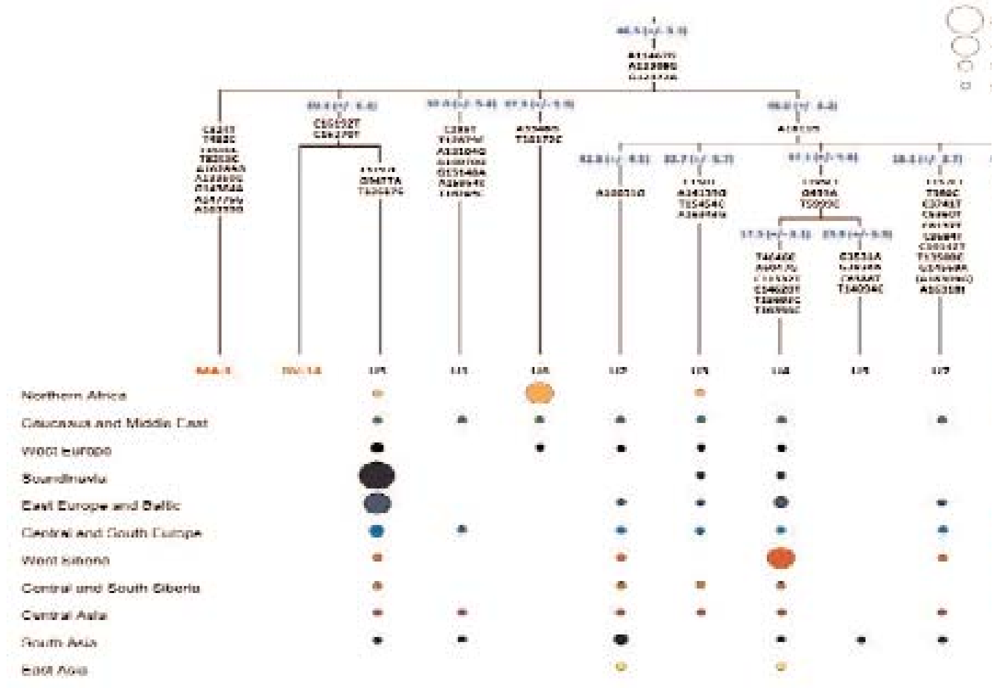
Haplogroupe : En génétique, ce terme fait référence à un groupe d'humains descendant d'un seul ancêtre avec des caractères héréditaires spécifiques. Les caractères génétiques se transmettent de père en fils (chromosome Y) ou de mère en fille (mitochondries).

La distribution actuelle de l'haplogroupe U englobe une vaste zone géographique comprenant l'Afrique du Nord, le Moyen-Orient, l'Asie du Sud et centrale, la Sibérie occidentale et l'Europe. L'haplogroupe U a également été trouvé à haute fréquence chez les chasseurs-cueilleurs du Paléolithique supérieur et du Mésolithique en Europe.

L'ADN du chromosome Y a été séquencé sur 5,8 millions de paires de bases. Les résultats ont montré que le squelette de Mal'ta est situé à la base de l'haplogroupe R : (graphique ci-dessous)



Figure 1 | Sample locations and MA-1 genetic affinities. a, Geographical locations of Mal'ta and Afontova Gora-2 in south-central Siberia. For reference, Palaeolithic sites with individuals belonging to mtDNA haplogroup U are shown (red and black triangles): 1, Oberkassel; 2, Hohle Fels; 3, Dolni Vestonice; 4, Kostenki-14. A Palaeolithic site with an individual belonging to mtDNA haplogroup B is represented by the square: 5, Tianyuan Cave. Notable Palaeolithic sites with Venus figurines are marked by brown circles: 6, Laussel; 7, Lespugue; 8, Grimaldi; 9, Willendorf; 10, Gargarino. Other notable Palaeolithic sites are shown by grey circles: 11, Sungir; 12, Yana RHS.



L'haplogroupe R s'étend actuellement à l'ouest de l'Eurasie, au sud de l'Asie et à la région de l'Altaï au sud de la Sibérie. L'haplogroupe frère de R : l'haplogroupe Q est le plus courant chez les Amérindiens. De plus, les individus de l'haplogroupe Q les plus proches des Amérindiens situés en Eurasie sont actuellement situés dans le sud de l'Altaï.

Pour caractériser l'ADN autosomique du squelette de Mal'ta, une analyse en composantes principales englobant une large population mondiale a été réalisée. L'échantillon de Mal'ta est situé dans une zone vierge entre les Européens et les Amérindiens, et loin des Asiatiques de l'Est. La mesure de l'affinité du squelette de Mal'ta avec 147 populations mondiales non africaines a été réalisée à l'aide d'un outil appelé la statistique f3. La valeur obtenue est proportionnelle à la quantité de génome partagée entre les individus :

L'affinité génétique du squelette MA-1 est donc plus grande d'abord pour les populations amérindiennes (points rouges) puis pour les populations du nord-est de l'Europe et du nord-ouest de la Sibérie (points jaunes).

Un arbre à maximum de vraisemblance a été construit à partir de 11 génomes modernes de la population mondiale, à partir de 4 génomes eurasiens : Mari (population finno-ougrienne des rives de la Volga), Avar (population caucasienne), indien et tadjik (population d'Asie centrale) et le génome de l'homme de Denisova :

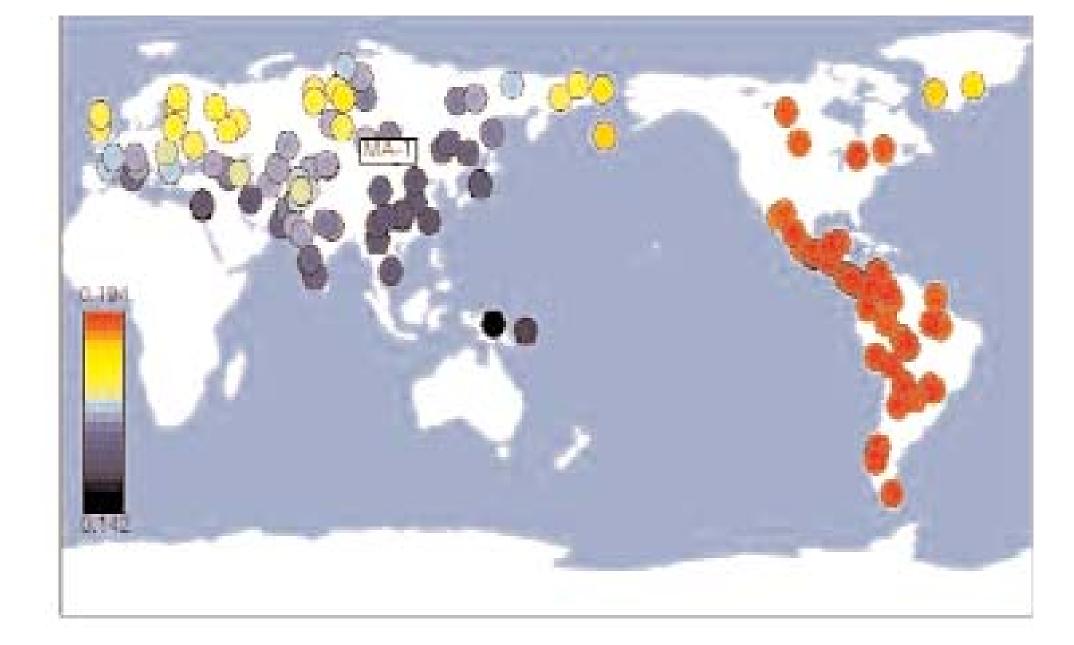


Figure 1 | Sample locations and MA-1 genetic affinities. c, Heat map of the statistic f_3(Yoruba, MA-1, X) where X is one of 147 worldwide non-African populations (standard errors shown in Supplementary Fig. 21). The graded heat key represents the magnitude of the computed f_3 statistics.

L'Homme de Mal'ta est situé sur une branche à la base des échantillons eurasiens. Cependant, un résidu significatif a été trouvé dans la covariance de MA-1 et Karitiana : une population amérindienne. Par conséquent, un flux de gènes est déduit entre ces lignées, probablement de MA-1 à Karitiana, et non l'inverse. Ce flux de gènes de la population du Paléolithique supérieur de la région de Mal'ta aux ancêtres des Amérindiens s'est produit avant la dispersion des Amérindiens comme le montrent les tests D (Yoruba, MA-1, Han, X). En revanche, les Amérindiens sont plus proches des Asiatiques de l'Est que des Papous de Nouvelle-Guinée. Cependant, ce n'est pas le cas avec MA-1, qui n'est pas plus proche des Asiatiques de l'Est que des Papous. L'explication la plus probable est que les Amérindiens ont une double ascendance et sont le résultat d'un mélange génétique entre les Asiatiques de l'Est et les Eurasiens de l'Ouest.

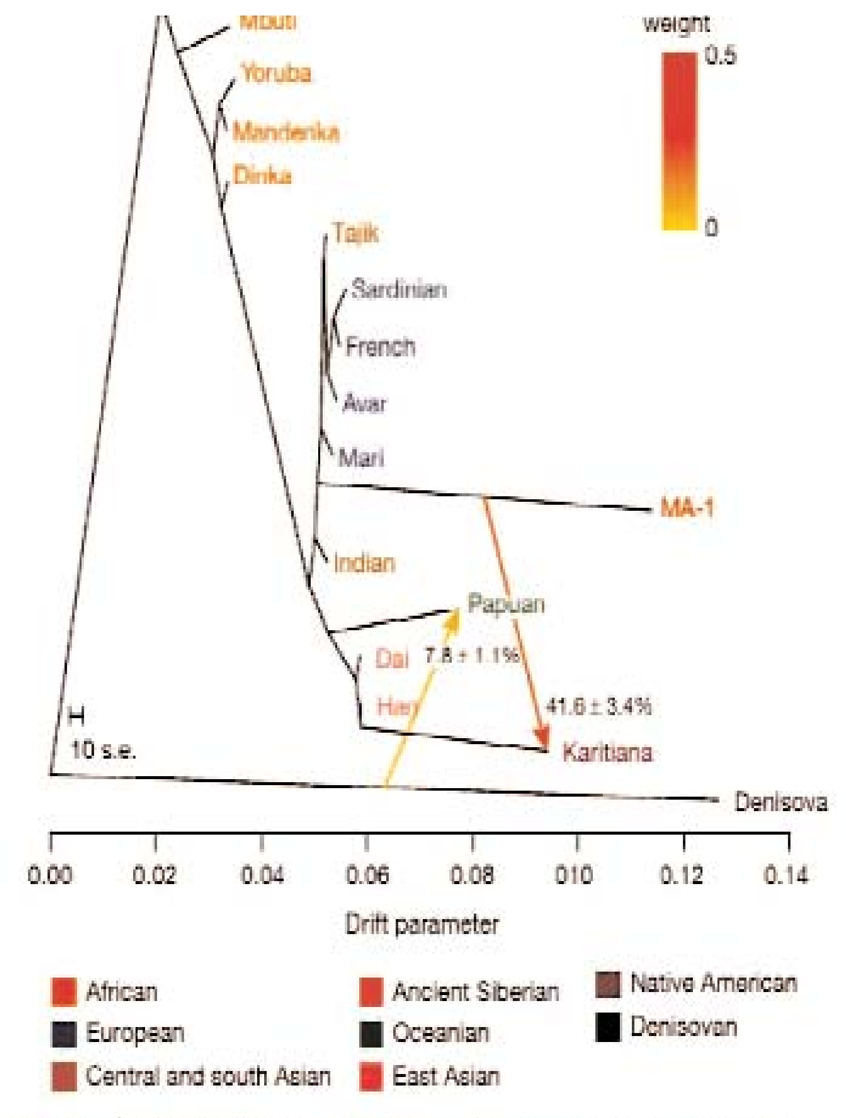


Figure 2 | Admixture graph for MA-1 and 16 complete genomes. An admixture graph with two migration edges (depicted by arrows) was fitted using TreeMix[21] to relate MA-1 to 11 modern genomes from worldwide populations[22], 4 modern genomes produced in this study (Avar, Mari, Indian and Tajik), and the Denisova genome[22]. Trees without migration, graphs with different number of migration edges, and residual matrices are shown in Supplementary Information, section 11. The drift parameter is proportional to $2N_e$ generations, where N_e is the effective population size. The migration weight represents the fraction of ancestry derived from the migration edge. The scale bar shows ten times the average standard error (s.e.) of the entries in the sample covariance matrix. Note that the length of the branch leading to MA-1 is affected by this ancient genome being represented by haploid genotypes.

Les dispersions humaines en Asie du Nord-Est juste avant et après le dernier maximum de glace ont probablement conduit à des migrations vers la Béringie puis vers les Amériques. Comme MA-1 est antérieur au dernier maximum glaciaire, les auteurs ont testé un autre squelette situé à Afontova-Gora situé sur les rives de l'Enisei dans le sud de la Sibérie centrale. Ce squelette est daté d'il y a 17 000 ans. Les tests autosomiques de cet échantillon (AG-2) sont similaires à ceux obtenus pour MA-1. Il est donc plus proche des Amérindiens que des Asiatiques de l'Est. Cette étude a quatre implications importantes :

§ Les Amérindiens et les Eurasiens de l'Ouest d'aujourd'hui partagent une ascendance commune à travers le flux génétique des populations sibériennes du Paléolithique supérieur aux premiers Américains.

§ ce lien explique la présence de l'haplogroupe mitochondrial X chez les Amérindiens. Cet haplogroupe est présent chez les Eurasiens de l'Ouest mais absent chez les Asiatiques de l'Est.

§ La transmission de caractères spécifiques des Eurasiens occidentaux aux Amérindiens s'est produite via la migration à travers la Béringie, plutôt que de l'autre côté de l'Atlantique.

§ La présence d'une signature génomique de l'Eurasie occidentale dans la région du Baïkal avant et après le dernier maximum glaciaire suggère que le centre-sud de la Sibérie était occupé par l'homme pendant les périodes les plus froides de la dernière période glaciaire.

LA BÉRINGIE

Les Autochtones actuels sont les descendants de groupes qui parvinrent en Amériques en deux vagues : d'abord il y a environ 12 000 ans et ensuite, 9 000 ans. Cette datation provisoire est appelée à évoluer avec l'étude paléo-génétique de la Grotte du Poisson bleu qui fixe une première vague vers 24 000 ans. Ces deux vagues migratrices sont à l'origine de tous les groupes amérindiens qui peuplent l'ensemble de l'Amérique au moment de l'arrivée de Christophe Colomb en 1492. On estime alors la population autochtone à plus de 50 millions de personnes parlant plus de 1 000 langues différentes. Voilà selon l'école américaine d'anthropologie leur théorie sur le sujet. Par contre, des découvertes récentes faites par une équipe française repoussent à près de 40 000 ans, l'arrivée des premiers migrants. Elle tire cette conclusion des peintures rupestres trouvées sur les sites de Pedra Furada au Brésil en 1986 et celles de Monte Verde au Chili, en 1988. Quoi qu'il en soit, il importe ici de retenir que c'est le Jésuite Joseph de Acosta qui formula pour la première fois, en 1529, la théorie de la pénétration en Amérique par le détroit de Béring des chasseurs sibériens.

Migrant de la Sibérie vers l'Alaska, les Ancêtres se retrouvent en milieu de toundra et en quelques siècles atteignent la région de la Prairie et le sud-ouest américains en empruntant soit le couloir du fleuve MacKenzie ou le long de la côte du Pacifique. À partir de là, en quelques siècles ils colonisèrent aussi bien le nord que le sud des Amériques. Ces mêmes forêts au Canada abritent des dizaines de tribus amérindiennes comme les Cris à l'Est et les Athabascans à l'Ouest.



LA DISPERSION DES ANCÊTRES EN AMÉRIQIES

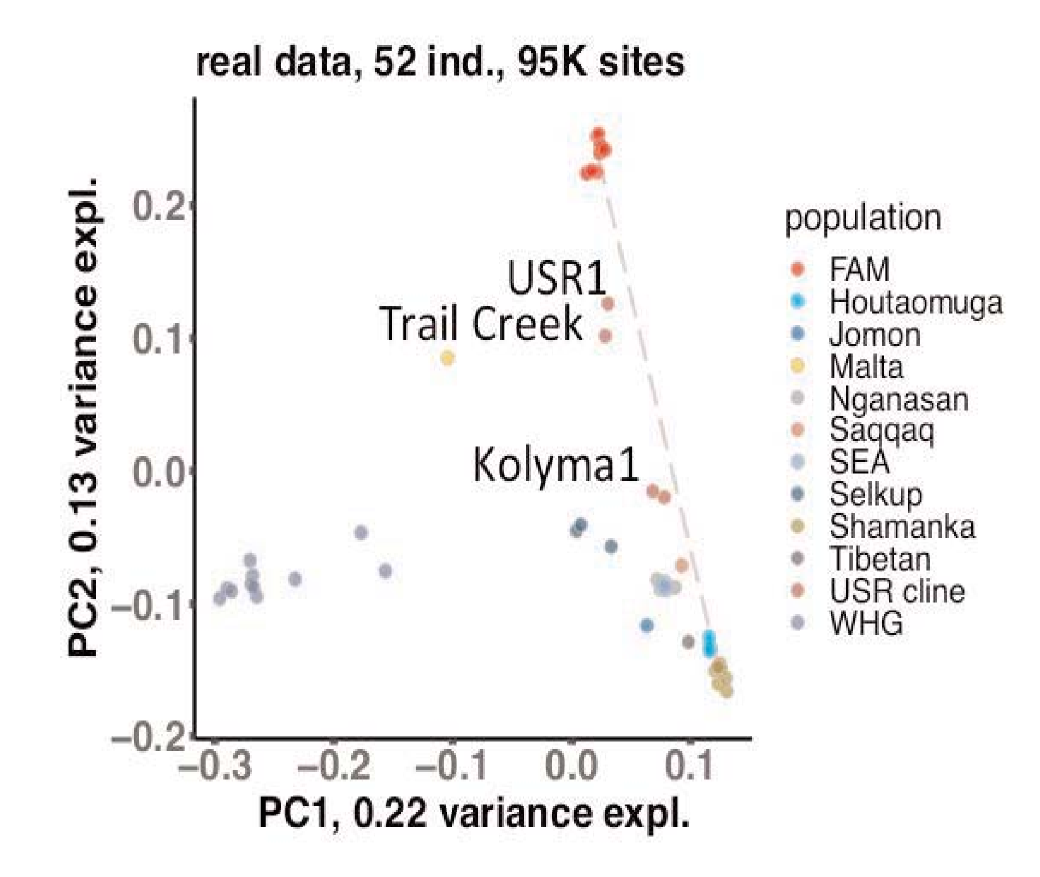
Les premières études génomiques ont montré que les ancêtres des Amérindiens ont divergé des populations Sibériennes et Est Asiatiques il y a environ 25.000 ans. Ensuite une divergence s'est produite entre 22.000 et 18.000 ans entre les Anciens Béringiens et les Amérindiens qui se sont ensuite scindés en deux groupes: les Nord Amérindiens et les Sud Amérindiens entre 17.500 et 14.600 ans au sud de la Béringie Orientale (actuelle Alaska).(du nom de Vitus Behring, un navigateur danois à la solde des Russes ayant exploré la région en 1728).

LA FORMATION GÉNOMIQUE DES ANCÊTRES DES PREMIERS AMÉRICAINS EN ASIE DU NORD-EST

L'origine du peuplement des Amériques est sujet à un débat intense dans le domaine de l'archéo-génétique. Deux découvertes récentes sont importantes dans ce débat. L'individu Upward Sun River 1 (USR1) issu d'une sépulture double d'enfants en Alaska et daté d'environ 11.500 ans représente un lignage jusque là inconnu qui a divergé de toute population Amérindienne entre 22.000 et 18.000 ans, et avant la séparation entre les deux principales branches relatives aux Amérindiens du Nord et du Sud qui auraient divergé entre 17.500 et 14.600 ans. Deux autres individus issus des sites archéologiques de Duvanny Yar (Kolyma1) en Sibérie du nord-est, daté de 9800 ans et Ust'-Kyakhta-3 dans la région du lac Baïkal, daté de 14.000 ans représenteraient également des populations à l'origine du peuplement des Amériques et qui auraient divergé des populations Amérindiennes avant l'individu de Upward Sun River. De plus, six individus du début du Néolithique de la grotte de Devil's Gate dans le bassin de la rivière Amour montrent une continuité génétique dans cette région jusqu'à maintenant et avec une majorité des populations actuelles de Sibérie.

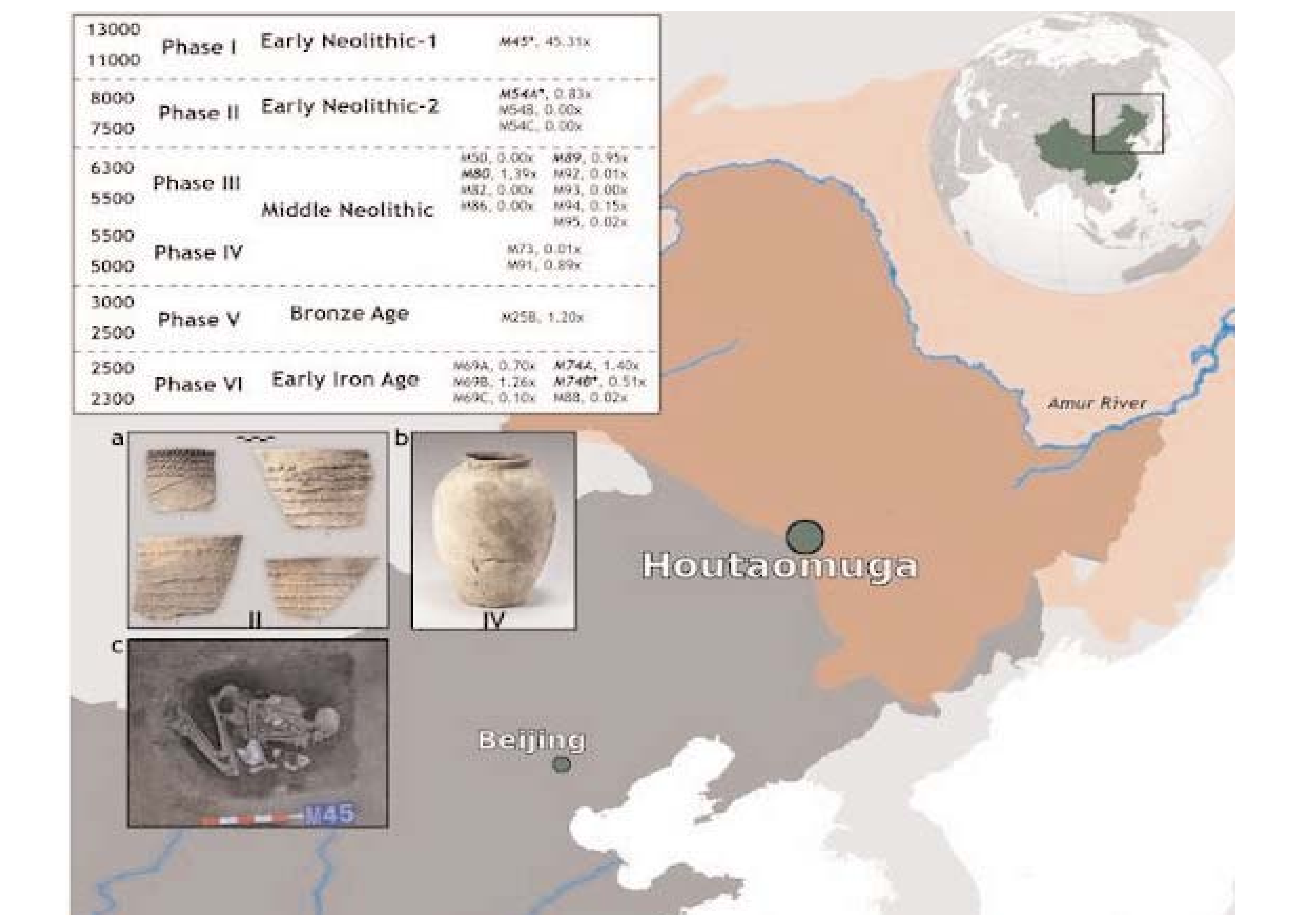
Parmi ces douze individus, six ont été éliminés pour cause de contamination. Parmi les six derniers individus seuls trois ne présentent pas d'ascendance ouest Eurasienne: deux individus du Néolithique Ancien et un individu de l'Âge du Fer.

Les auteurs ont effectué une Analyse en Composantes Principales pour comparer le génome de ces individus à celui d'autres individus anciens ou contemporains. Dans la figure ci-dessous, les chasseurs-cueilleurs de l'ouest (WHG) sont situés à gauche (disques gris), les premiers Américains (FAM) en haut (disques rouges) et les individus de Houtaomuga en bas à droite (disques cyan), proche des autres populations de la région du bassin de l'Amour:



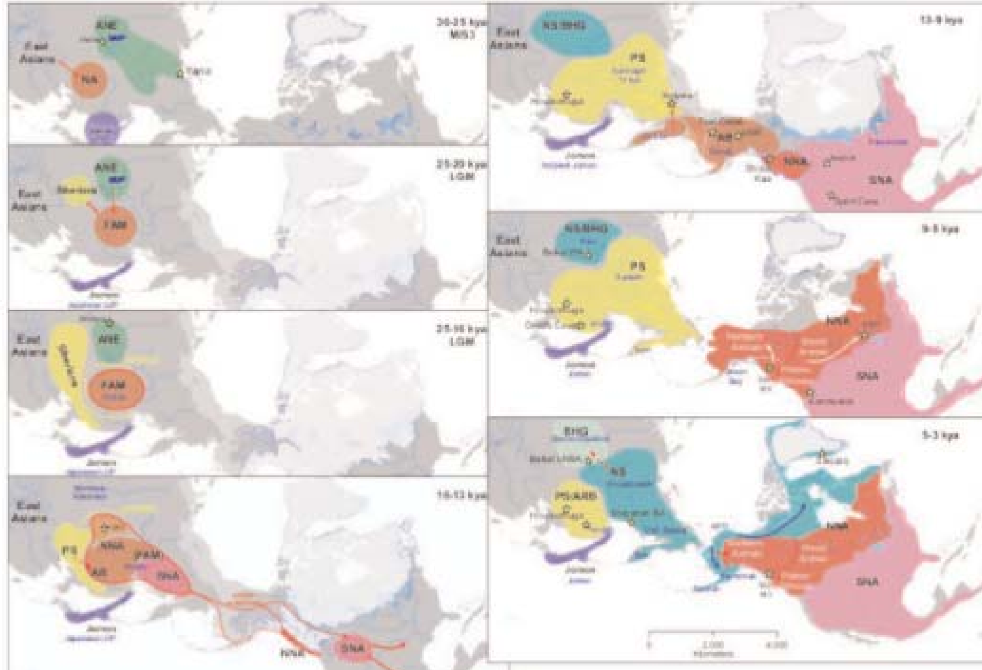
De manière intéressante, les deux individus USR1 et Kolyma1 se situent entre les Premiers Américains et les populations d'Asie de l'Est. De manière intéressante, les deux individus USR1 et Kolyma1 se situent entre les Premiers Américains et les populations d'Asie de l'Est. Les auteurs ont ensuite utilisé les logiciels qpAdm et qpWave pour construire un graphe démographique pour mettre en évidence les différents mélanges génétiques:

D'après ce modèle l'individu USR1 serait issu de deux sources ancestrales. La première inclue un mélange entre les Premiers Américains et une population proche du garçon de Mal'ta (ANE). La seconde source inclue une autre population proche du garçon de Mal'ta et une population proche des individus de Houtaomuga. Cette dernière composante représente entre 6 et 35% du génome de USR1.


13000
11000
Phase I
Early Neolithic-1
M45*, 45.31x
8000
7500
Phase II
Early Neolithic-2
M54A*, 0.83x
M54B, 0.00x
M54C, 0.00x
6300
5500
Phase III
Middle Neolithic
M50, 0.00x
M80, 1.39x
M82, 0.00x
M86, 0.00x
M89, 0.95x
M92, 0.01x
M93, 0.00x
M94, 0.15x
M95, 0.02x
5500
5000
Phase IV
M73, 0.01x
M91, 0.89x
3000
2500
Phase V
Bronze Age
M258, 1.20x
2500
2300
Phase VI
Early Iron Age
M69A, 0.70x
M69B, 1.26x
M69C, 0.10x
M74A, 1.40x
M74B*, 0.51x
M88, 0.02x
a
II
b
IV
c
M45
Amur River
Houtaomuga
Beijing

1 model wins among 406 FAM + MA1 + X+Y models

De manière intéressante, les Premiers Américains et l'individu USR1 ne font pas partie d'une branche unique. La source Amérindienne dans l'individu USR1 appartient à la branche Nord Amérindienne seulement. De plus il n'y a pas de flux de gène en provenance d'une population proche du garçon de Mal'ta dans l'ancêtre commun de USR1 et des Premiers Américains. En conclusion l'interprétation la plus probable de ces résultats est que la divergence entre les branches Nord et Sud Amérindiennes est intervenue en Asie immédiatement après la fin de l'isolation Béringienne qui en fait a du avoir lieu en dehors de la Béringie:



Ce modèle explique la présence du signal du bassin de la rivière Amour chez les anciens Béringiens sans invoquer plusieurs passages par le détroit de Bering pour lesquels il n'y a pas de preuve archéologique claire. Les auteurs supposent que les Sud Amérindiens ont été les premiers à franchir le détroit de Bering, suivis par les Nords Amérindiens qui ont eu le temps auparavant, d'interagir avec les populations du bassin de l'Amour. Cette hypothèse facilite également l'interaction avec la population Y proche des Onges ou de l'ancien individu de Tianyuan et identifiée dans le génome de quelques populations Amérindiennes.



LE SEPTENTRION.

La simple géographie se double toujours d'une géographie sacrée et mythique des points cardinaux présente dans la tradition gréco-latine, aussi bien qu'en Eurasie, en Inde, Chine, et jusque dans certaines régions africaines :

" Le septentrion est fréquemment sous le signe du mâle, de la création, de la force, de la lumière, de l'innocence virginale et de la justice, le midi étant " femelle " et " matriciel ".

Apollon, le dieu grec le plus singulier, est le dieu du Nord, le dieu des Hyperboréens. Au Moyen Age et à la Renaissance, la tradition géographico-mystique de Guillaume Postel situe le paradis au pôle Nord. Au XVIIe siècle, le pôle Nord était souvent apprécié comme un gouffre d'eau et comme un lieu de renaissance et de mort. Au XIX', la géographie savante le considérait comme une mer " libre de glace ". L'Étoile polaire, enfin, référence de tous les navigateurs, est souvent considérée comme le centre absolu autour duquel tourne le ciel, le " nombril " du ciel pour les Yakoutes, le " pilier " pour les Lapons ".

Une croyance diffuse de la pensée grecque, fondement des cultes apolliniens, voit l'hyperboréen, descendant de peuples géants mi-divins des temps antédiluviens, vivre donc dans le Grand Nord, l'espace légendaire du bonheur. On peut se demander si des mythes conservant le culte de " grands ancêtres "n'ont pas origine réelle, une histoire et une géographie, celles des peuplements méditerranéens, et des migrations successives de peuples nomades de l'Asie centrale venues de pays périglaciaires: le Caucase, la Scythie, la Mongolie. Se conserverait ainsi au travers des mythes, la nostalgie d'un espace originel, uniformément blanc, couleur devenue symbole de pureté et de paix; une nostalgie d'un âge d'or perdu au Pôle où l'Hyperboréen poursuivait fraternellement une vie communautaire avec les dieux sans guerroyer avec les peuples voisins; une société arctique d'hommes forts et

" Nord, montagne, humanité primordiale, peuple heureux et immortel: ces idées se retrouvent comme en gigogne dans plusieurs civilisations anciennes. Des fragments de ces idées mythiques se retrouvent dispersés dans toutes les civilisations jusque dans l'Arctique.

" Cet espace nordique a un nom: Thulé. Thulé- Tele : loin; Thu-al : Nord (Celte); Tholos ou Tolos : brouillard (grec); Tula: balance (sanscrit); Tulor mexicaine est dans la tradition ésotérique, la Terre lointaine, l'Ile blanche, le Pôle des lumières, le Sanctuaire du Monde. Thulé, baie de l'Étoile Polaire, est à l'aplomb du Pôle céleste. Telle Jérusalem, pôle judéo-chrétien ou La Mecque, avec la Kaaba, pôle de l'Islam, Thulé est le pôle des hyperboréens. "

" Le nom de Thulé, cité pour la première fois par le navigateur Pythéas, remonte aux premières populations indo-européennes ; il a pris en chaque langue une nuance différente: Thuath en gaélique veut dire "le nord" ou "la gauche", Thyle en vieux saxon et Tiule en goth signifient "la limite extrême" et, en sanskrit, Tula, "la Balance", désigne la constellation de la Grande Ourse située au Nord. Cette île lointaine, cette colline sacrée, située "là-bas" au Nord-Ouest, est l'île de l'Autre Monde, le Sid irlandais, paradis celtique, havre de paix et de délices où le temps s'écoule éternellement, sans maladies, sans contraintes morales ni hiérarchie sociale. Thulé, île fabuleuse où les jours sont sans fin, terre mythique sur laquelle on racontera des choses prodigieuses.

Autour du nom va ainsi se construire au fil du temps et des cultures, tout un labyrinthe de mythes rejoignant l'Hyperborée, voire l'Atlantide, mais aussi de voyages et de découvertes réelles. La magie du nom de Thulé repose peut être justement sur le fait qu'il mêle constamment le réel et l'imaginaire, la géographie et l'histoire mais aussi la poésie mythologique, source de littérature. Ironie de l'histoire réelle, le destin de Thulé remonte au récit d'un voyage, source de débats passionnés de la part des géographes de l'antiquité, comme du Moyen Age et de la Renaissance. Un récit en grande part perdu mais vivace dans les mémoires et dont les imprécisions ouvrent justement une brèche d'où peuvent surgir l'imaginaire et les mythes. L'expression " Ultima Thulé " a traversé les siècles pour nous parvenir, auréolée de la magie des terres lointaines et du mystère des limites du monde connu. C'est ainsi que des poètes et des philosophes du début de l'Empire romain, tels Sénèque et Virgile, l'utilisèrent les premiers, loin des débats qui n'ont cessé autour de la réalité géographique. Ceux qui vinrent après se contentèrent de reprendre l'image romantique de Thulé, qui, comme toutes les bonnes images, côtoie les frontières de l'irréel et fascine.

Il suffit pour susciter l'enchantement d'écouter le nom magique tel que l'évoque le premier vers d'une ballade. " il était un roi de THULE….."" Ce mythe de Thulé sera repris dans toutes les littératures, au Moyen Âge dans le cycle de la Table ronde, et à l'époque romantique par Goethe dans sa lyrique Ballade du roi de Thulé. Ce poème chanté, ou lied, sera mis en musique par Gounod et par Berlioz. Goethe chante ce noble royaume lointain où l'amour fidèle (comme le mythe) transcende le temps: Es war ein Kônig in Thulé... Cette ballade, traduite par Gérard de Nerval, eut un succès immense. Ultima thule, la magie du mot, l'évocation mystérieuse de l'insondable reposent d'ailleurs peut être plus sur la consonance des syllabes frappant l'oreille et donc sur la musique de la phrase, que sur une description géographique précise qui fera toujours défaut

NORDICITÉ

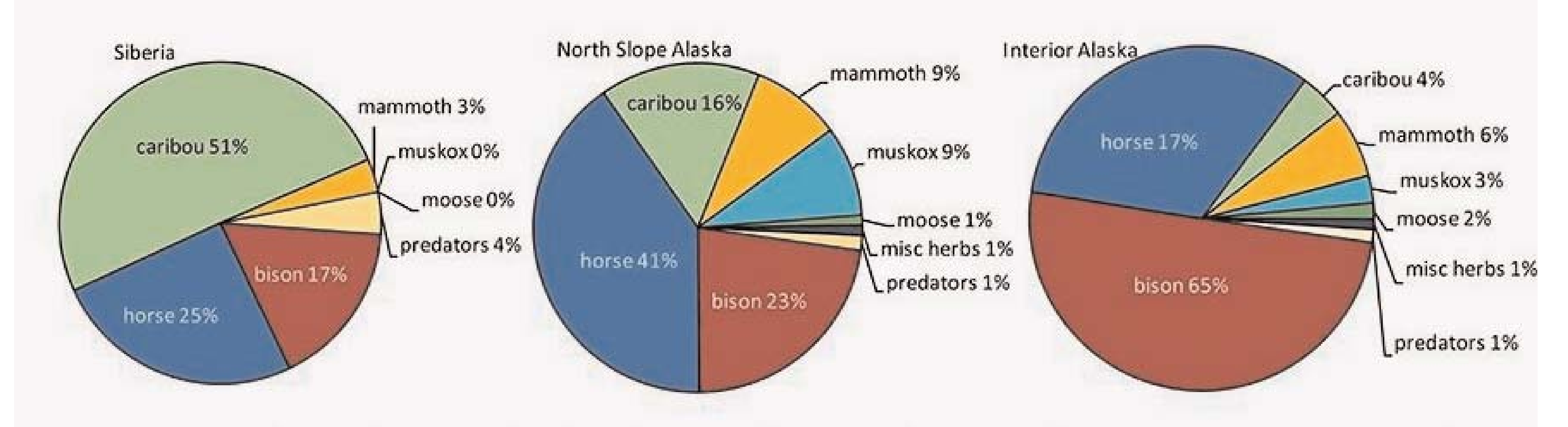
Le Canada est l'un des pays circumpolaires et à ce titre, les géographes ont développé un concept d'étude particulier appelé nordologie.

Ce terme est un canadianisme créé par le géographe québécois Louis-Edmond Hamelin désignant l'état physique, climatique, sociologique et même psychologique du Moyen et du Grand Nord. Le concept global de " nordicité ", créé à partir de 1960, fait référence à l'état perçu, réel, vécu et même inventé de la zone froide au sein de l'hémisphère boréal. Il s'intéresse à tous les thèmes naturels et humains pouvant mener à la compréhension intégrée des faits, des idées et des interventions sous les hautes latitudes. L'approche, qui dépasse l'acte intellectuel pur, envisage l'avènement d'applications technologiques concernant, par exemple, l'habitabilité et attend de l'individu qu'il évalue ses propres activités. La Nordicité, plutôt que d'être un domaine sectoriel, considère comme un tout l'ensemble du Nord et l'ensemble du Nord. Les dictionnaires français et anglais considèrent le mot comme étant le canadianisme. Même si nous restons insuffisamment informés et réduits à des hypothèses fragiles, il existe une paléo-nordicité. À travers diverses méthodes de datation et d'autres documents, les chercheurs révèlent la température et les cultures des siècles passés.

Ainsi, des années 400 à 700 jusqu'à 1300 à 1500, le climat de la zone nord apparaît moins froid que celui de la période précédente et celui de la période postérieure (jusqu'aux environs de 1875). Vers l'an 1000, les Vikings, courageux et habiles navigateurs, profitent de la décélération du refroidissement pour gagner les côtes occidentales de l'Atlantique (au site historique de L'Anse aux Meadows à Terre-Neuve). Il semble y avoir plus. Les parties du pays proches de l'Alaska portent les témoignages étonnants de cartographes comme Mercator en 1595. Comment, sans rien en savoir, ces scientifiques européens auraient-ils pu mentionner le "Bergi regio" (les Cordillères), retracé le détroit de '"Anian " (Bering) entre l'Asie et l'Amérique, ainsi qu'en dessinant le delta du Mackenzie là où il se trouve, juste au nord du cercle arctique ? Le nord-ouest du Canada est connu depuis le Pacifique, sans référence aux migrations terrestres des peuples asiatiques, il y a quelque 24 000 ans. Ces pénétrations en Amérique doivent aussi profiter de périodes avantageuses du point de vue de l'environnement. L'avenir dira si le réchauffement actuel, qui aurait des conséquences contradictoires, s'inscrit dans une tendance à long terme. A l'échelle d'une génération, les limites du pergélisol ou de la taïga ne changent pas beaucoup ; en revanche, celles de population, de mentalités et de productions économiques peuvent connaître des mouvements importants. À l'âge des découvertes, notamment à cause de la rigueur de l'hiver, le Canada et Terre-Neuve sont considérés comme des pays nettement froids. Nordicité des lieux : Les définitions du Nord dépendent des critères choisis. Au départ, l'Arctique est considéré comme un espace de nuit ou de jour polaire, le gel du sous-sol ainsi que l'absence d'arbres (au-delà de la " Tree Line ").

Comparée à la nordicité du Norden (Finno-Scandinavie) et même à celle du nord de la Russie, celle du nord du Canada est plus sévère, ce qui n'y favorise pas la colonisation. Régions du Nord du Canada : Les espaces politiques autochtones sont interzonaux. Le Nunavut (au nord-est et au centre) et les Inuvialuit (au nord-ouest) chevauchent le Grand Nord et le Grand Nord, tandis que le territoire du Nunavik-Labrador le fait dans le Grand Nord et le Moyen Nord. Nordicité zonale : Dans le Nord canadien, la présence de plusieurs centaines de petites agglomérations réparties sur un territoire plus vaste que l'Europe donne l'impression de microcosmes vivant en paraposition ; en fait, au moins par les télécommunications et les services aériens, les petites communautés et villes sont reliées les unes aux autres ainsi qu'au puissant sud du pays.

CARTE DU SEPTENTRION



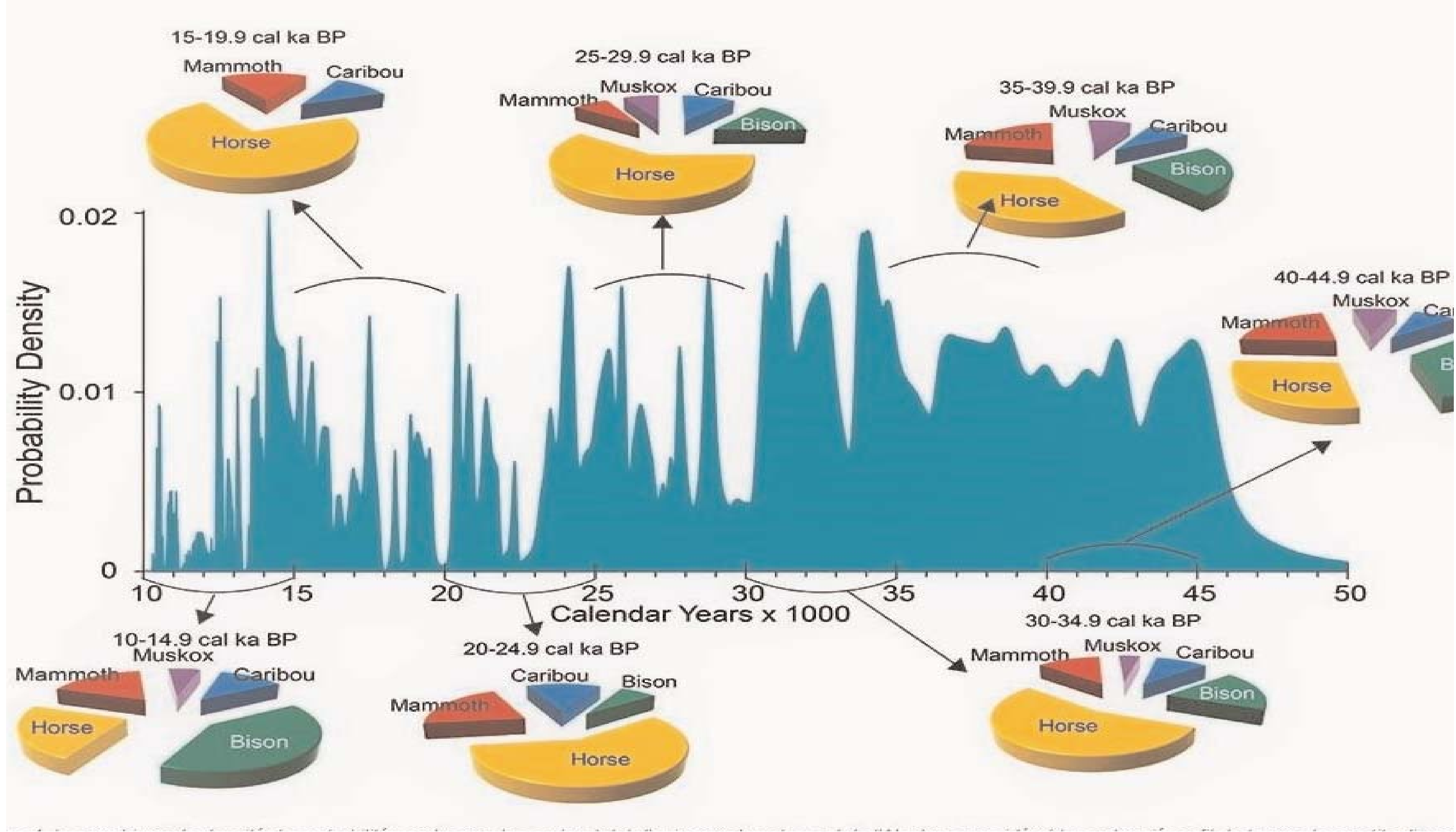
Autres bio-artefacts béringiens

Étant si loin au nord, la Béringie est son propre congélateur et a conservé les restes de plusieurs de ses anciens habitants. Les découvertes les plus spectaculaires ont eu lieu dans l'ouest de la Béringie, en Sibérie, où des momies et des squelettes de mammifères pléistocènes éteints ont été trouvés. Les momies et les squelettes ne sont pas aussi communs dans l'est de la Béringie, mais dans les années 1980, une momie de bison des steppes a été trouvée près de Fairbanks. La momie, nommée Blue Babe, est maintenant exposée au musée de l'Université d'Alaska.

Les os individuels de ces animaux pour la plupart éteints sont beaucoup plus courants. Ces os ne sont pas des fossiles minéralisés comme la plupart des restes de dinosaures, mais sont toujours des os, parfois avec de la moelle à l'intérieur. Parce que les os ont été congelés, ils ont tendance à être bien conservés et conviennent à une variété d'analyses d'isotopes et d'ADN. Les mineurs de toute la Béringie exposent régulièrement des ossements de la mégafaune du Pléistocène à la recherche de trésors minéraux. Certaines rivières exposent également des ossements lorsqu'elles serpentent dans leurs vallées. La réserve nationale de Bering Land Bridge dans le nord-ouest de l'Alaska et d'autres parcs de l'Alaska ont été à l'origine de nombreux ossements du Pléistocène. La plupart de ces os sont des os désarticulés individuels, bien que des squelettes comme celui de "Bison Bob" soient rarement trouvés dans le nord de l'Alaska en 2012. En identifiant simplement les ossements, nous pouvons découvrir quelles espèces étaient présentes et l'abondance relative de ces espèces dans différents environnements. De là, il est immédiatement évident que la Béringie n'était pas un grand écosystème homogène, mais était composée d'écosystèmes divers. Par exemple, à la fin du Pléistocène. Il y a 45 000 à 11 700 ans) en Sibérie, le caribou était l'espèce la plus commune, suivi des chevaux et des bisons, tandis que dans le nord de l'Alaska, le cheval était le plus commun suivi du bison et du caribou, et à l'intérieur de l'Alaska, le bison dominait le paysage suivi de cheval et mammouth.

La quasi-totalité des datations obtenues sur des vestiges béringiens du Pléistocène proviennent d'os désarticulés et sont donc issues de l'analyse au 14C. Par conséquent, la plupart de nos informations sur les âges de la mégafaune béringienne datent de la fin du Pléistocène. Des centaines d'os datés au 14C du nord de l'Alaska montrent qu'en plus d'être diversifiés dans l'espace, les abondances relatives des différentes espèces ont changé au fil du temps. En particulier, le nombre relatif de chevaux et de bisons a changé au cours des 45 000 dernières années, ce qui suggère que les fluctuations climatiques et environnementales ont favorisé certaines espèces différemment par rapport à d'autres.





Cela a abouti à un climat plus continental avec peu de précipitations et un ciel clair : des conditions qui ont produit un biome unique appelé la Mammoth Steppe, contrairement à tout ce que l'on trouve en Béringie aujourd'hui.

Le climat était trop froid pour les arbres et les conditions sèches favorisaient les prairies steppiques, qui fournissaient une nourriture abondante à la mégafaune au pâturage ; la mégafaune du Pléistocène supérieur était des brouteurs, pas des brouteurs (ou des xylophages). Les prairies sèches et les faibles niveaux de neige fournissaient également un substrat ferme sur lequel les ongulés pouvaient facilement marcher tout au long de l'année.

La Béringie moderne est recouverte de vastes étendues de pergélisol, de mousse de tourbe, de végétation de toundra spongieuse et de forêts boréales composées principalement de conifères. Une grande partie est ensevelie sous la neige pendant la moitié de l'année, et pendant l'été frais et humide, elle grouille de moustiques. Cet écosystème moderne abrite une fraction des animaux qui y vivaient pendant le Pléistocène. Alors qu'est-ce qui était différent ? Sans surprise, le climat était généralement plus froid et plus sec pendant la majeure partie du Pléistocène, ce qui semblerait le rendre moins accueillant pour la mégafaune.

Parce que le niveau de la mer était beaucoup plus bas, la masse terrestre de la Béringie était plus grande et comprenait le vaste pont terrestre de Béring. Cela a abouti à un climat plus continental avec peu de précipitations et un ciel clair : des conditions qui ont produit un biome unique appelé la Mammoth Steppe, contrairement à tout ce que l'on trouve en Béringie aujourd'hui. Le climat était trop froid pour les arbres et les conditions sèches favorisaient les prairies steppiques, qui fournissaient une nourriture abondante à la mégafaune au pâturage ; la mégafaune du Pléistocène supérieur était des brouteurs, pas des brouteurs (ou des xylophages). Les prairies sèches et les faibles niveaux de neige fournissaient également un substrat ferme sur lequel les ongulés pouvaient facilement marcher tout au long de l'année.

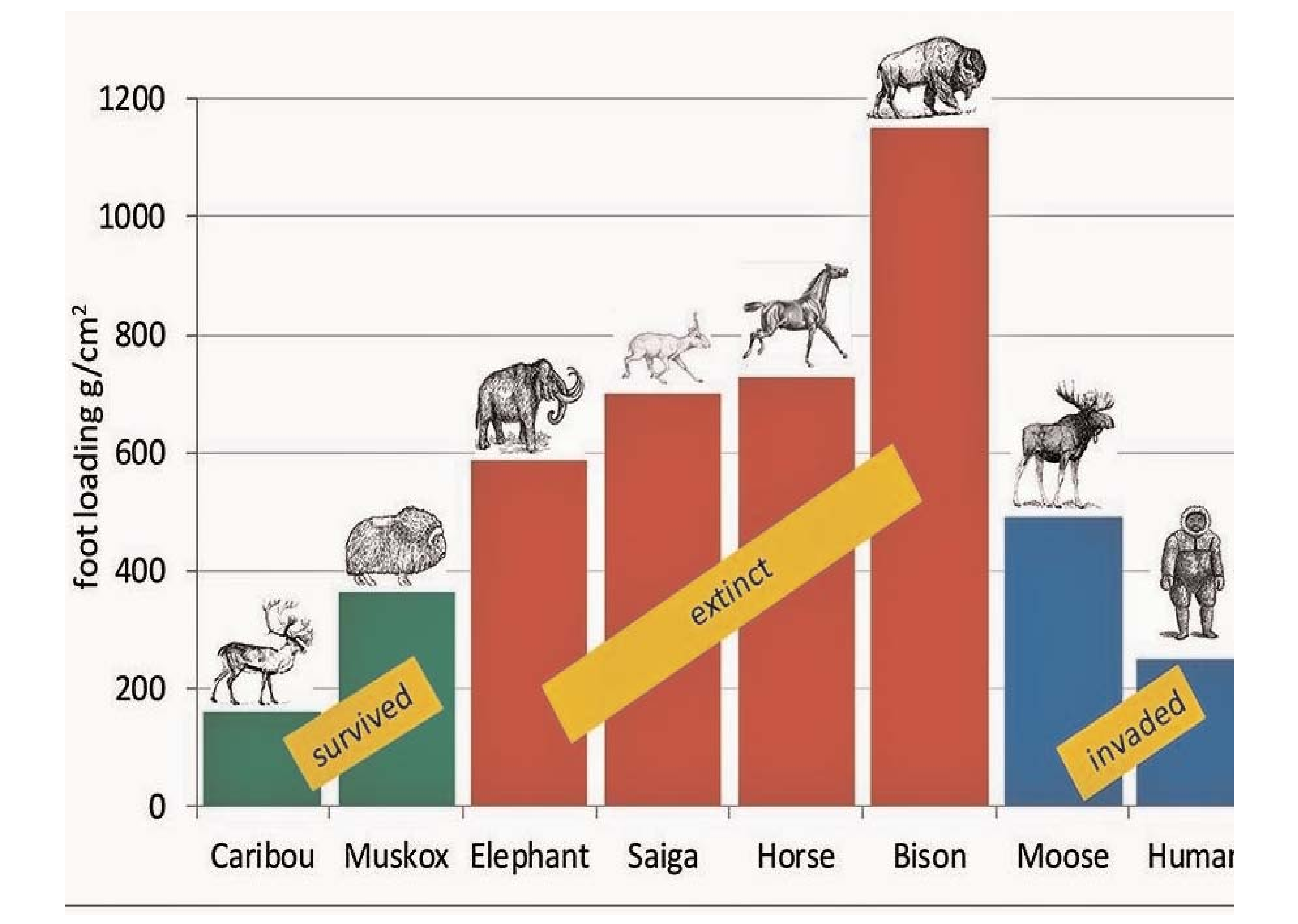
La Mammoth Steppe était un biome complexe qui a changé au fil du temps et à travers la région. Le résultat a été un écosystème semblable à une mosaïque qui a varié en réponse à un climat en constante évolution. Au cours du Pléistocène, le climat a changé beaucoup plus drastiquement qu'au cours des 10 000 dernières années, la période connue sous le nom d'Holocène, une période climatique remarquablement stable par rapport au million d'années précédentes. Le climat instable du Pléistocène a provoqué des changements rapides dans les communautés végétales et donc la nourriture des herbivores de la mégafaune. L'abondance et la distribution de ces animaux auraient varié en réponse aux changements. Étant grande, la mégafaune aurait pu se déplacer à travers le paysage en suivant des parcelles d'habitat favorable à la fois de façon saisonnière et sur des échelles de temps plus longues.

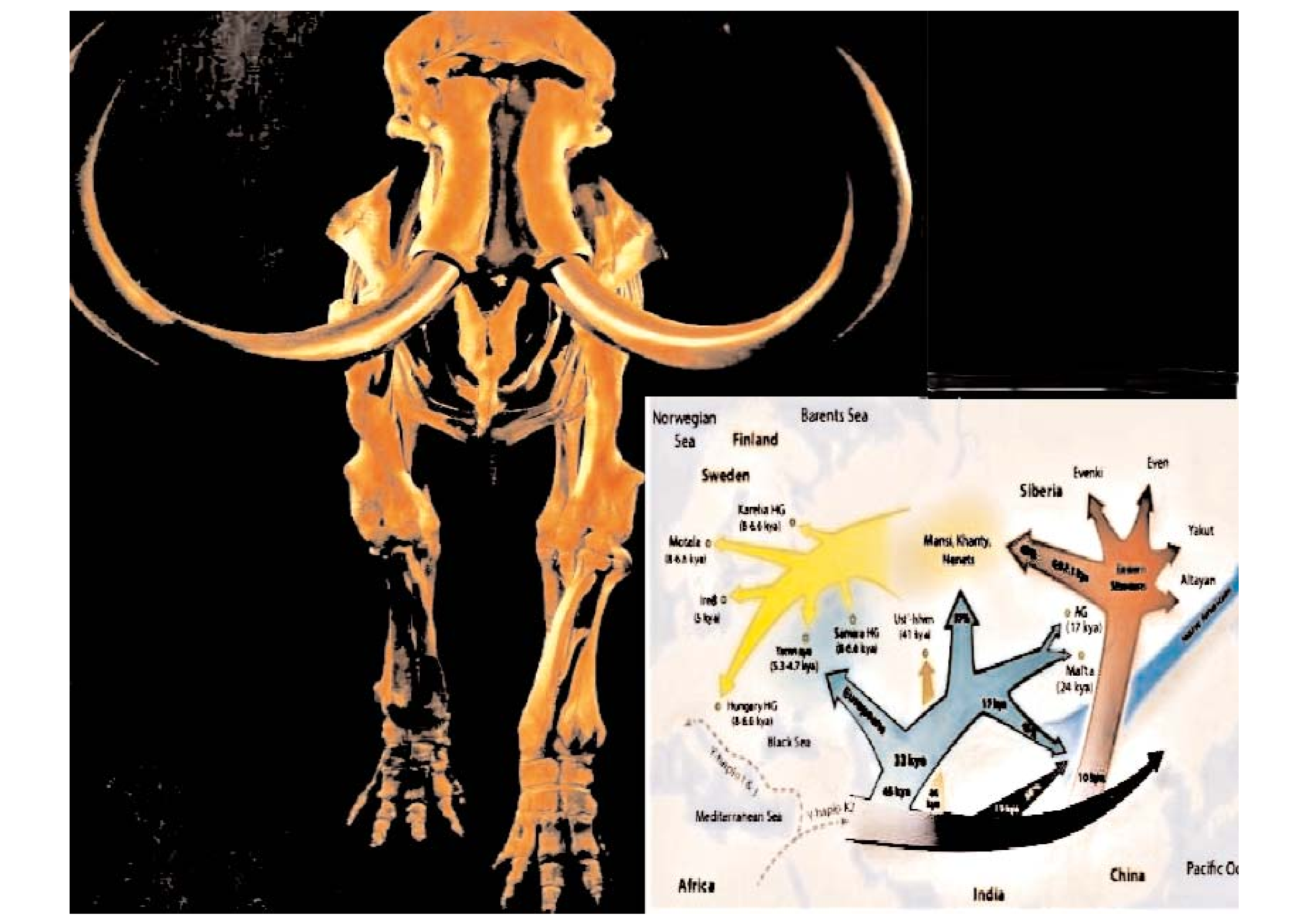
En raison des faibles niveaux de neige et du temps clair, le verdissement aurait été plus précoce que maintenant, la saison de croissance de Mammoth Steppe aurait donc probablement été plus longue. Le ciel clair d'un climat continental peut avoir permis des températures plus chaudes pendant la saison de croissance que ce qui se produit avec un temps plus nuageux moderne. Les sols de la Mammoth Steppe étaient donc plus secs, plus chauds et plus fertiles qu'aujourd'hui. Cela aurait amélioré la productivité des plantes et la mégafaune, qui pourrait paître 24 heures sur 24 et grossir pendant l'été. Avec la croissance de plantes nutritives, la mégafaune aurait également pu consommer suffisamment en été pour constituer des réserves pour les aider à survivre au long et froid hiver.

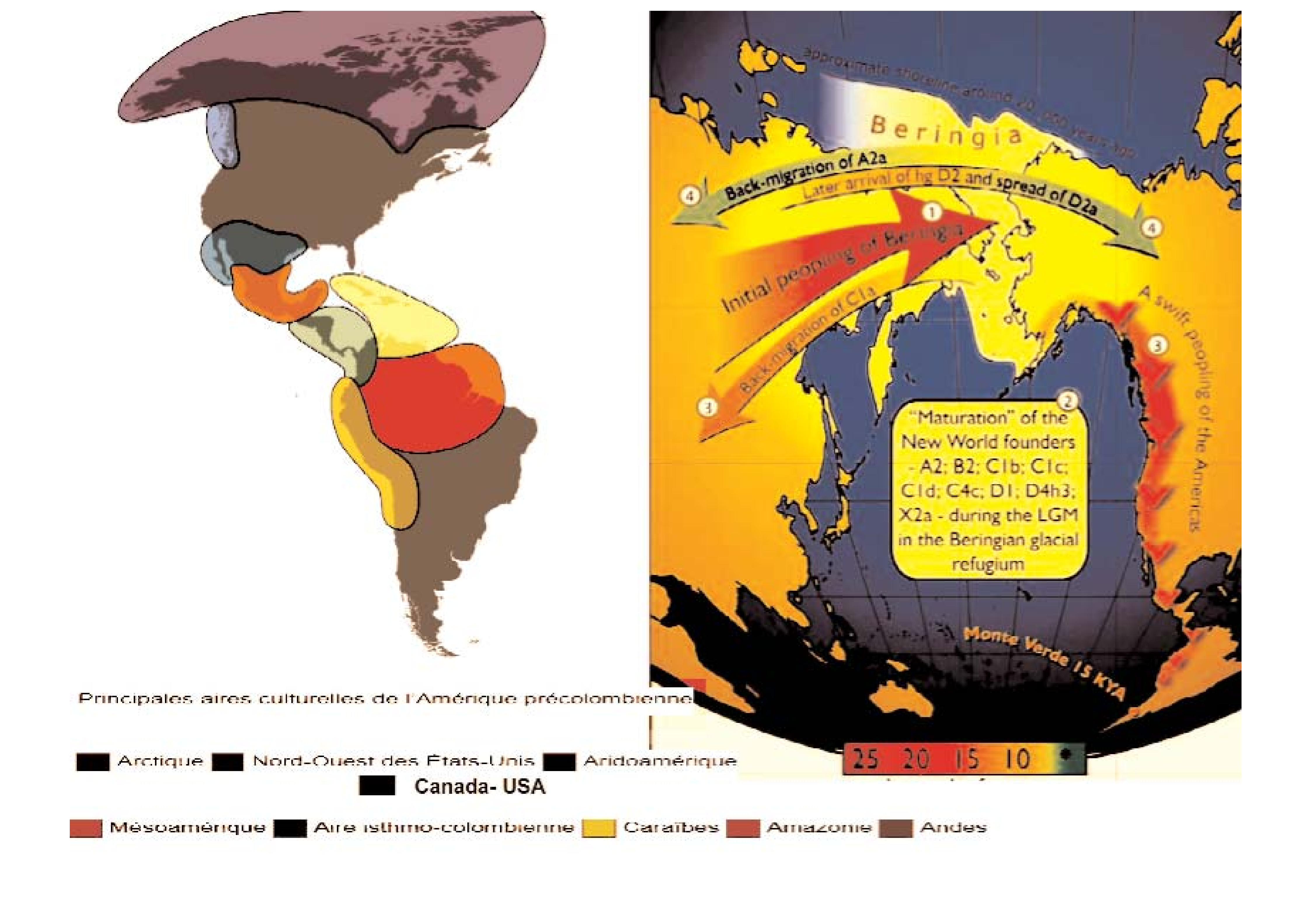
C'était un écosystème complet de mégafaune avec des herbivores et des prédateurs qui les consommaient. Comme la plupart des écosystèmes, il y avait beaucoup plus d'herbivores que de carnivores. Les ours géants à face courte ont peut-être principalement récupéré des herbivores déjà morts, mais les ours bruns, les lions et les loups ont sans aucun doute chassé et tué leurs proies. La datation au radiocarbone suggère que les lions se sont peut-être spécialisés dans la chasse aux chevaux.

Qu'est-il arrivé à chacun d'eux ?
L'écosystème Mammoth Steppe a disparu à la fin du Pléistocène. Certains experts soutiennent que les humains sont responsables des extinctions de la mégafaune, mais à travers la Béringie, nous savons que les humains ont coexisté avec des espèces éteintes pendant de longues périodes. Les dates documentées au 14 C montrent que les humains en Alaska ont monté des chevaux, des bisons et des lions pendant plus de 1 000 ans et peut-être aussi des mammouths, et nous manquons de preuves d'une chasse excessive de ces animaux. La région de la Béringie est vaste et la population humaine primitive était petite. Une explication plus probable des extinctions est que le réchauffement prolongé à la fin du Pléistocène a provoqué des changements environnementaux qui n'ont pas favorisé la mégafaune des Mammoth Steppe.
Lorsque le climat s'est réchauffé, il est devenu plus humide. Des arbustes auraient envahi la région et remplacé les prairies. De nombreux arbustes contiennent des produits chimiques qui les protègent du pâturage par les herbivores et ils ne conviennent pas aux animaux au pâturage. Avec la fonte des glaciers et la montée du niveau de la mer, le climat serait devenu plus maritime, avec une augmentation des précipitations et de la couverture nuageuse. Malgré la tendance générale au réchauffement, la saison de croissance estivale aurait été plus humide, plus courte et probablement plus fraîche en raison de la diminution. Comme ces changements persistaient, la tourbe se serait répandue dans le paysage et aurait affecté négativement la mégafaune. La tourbe n'est pas un aliment nutritif et elle isole le sol favorisant la propagation du pergélisol, créant un substrat gorgé d'eau et non comestible.

Le substrat spongieux et les neiges hivernales plus profondes auraient eu un impact négatif sur la mégafaune. La plupart de la mégafaune aurait eu des difficultés à marcher dans la neige profonde ou sur un sol spongieux en raison de leurs petits pieds par rapport au poids corporel élevé (charge de pied élevée). Ils auraient dû dépenser plus d'énergie à marcher en même temps que les ressources alimentaires étaient rares. Les herbivores de la mégafaune qui ont disparu de la Béringie avaient une charge au pied élevée, tandis que le caribou et le bœuf musqué qui ont survécu aux changements du climat moderne ont une charge au pied faible, ce qui leur permet de se déplacer plus facilement. dans le paysage actuel. Les orignaux et les humains qui se sont installés dans la région au fur et à mesure que les arbustes ont envahi ont également les territoires de la mégafaune éteinte.


foot loading g/cm²
1200
1000
800
600
400
200
0
survived
extinct
invaded
Caribou
Muskox
Elephant
Saiga
Horse
Bison
Moose
Humar


Norwegian Sea
Barents Sea
Finland
Sweden
Siberia
Evenki
Even
Yakut
Altayan
Mansi, Khanty,
Hungary HG
Black Sea
AG
(17 kya)
Mal'ta
(24 kya)
33 kya
Y haplo K2
Mediterranean Sea
Africa
India
China
Pacific Oc


approximate shoreline around 20,000 years ago
Beringia
Back-migration of A2a
Later arrival of hg D2 and spread of D2a
Initial peopling of Beringia
Back-migration of C1a
A swift peopling of the Americas
"Maturation" of the New World founders - A2; B2; C1b; C1c; C1d; C4c; D1; D4h3; X2a - during the LGM in the Beringian glacial refugium
Monte Verde 15 KYA
25 20 15 10
Principales aires culturelles de l'Amérique précolombienne
Arctique
Nord-Ouest des États-Unis
Aridoamérique
Canada- USA
Mésoamérique
Aire isthmo-colombienne
Caraïbes
Amazonie
Andes

LA PETITE FILLE DU SOLEIL BÉRINGIEN

Lanalyse de l’ADN retrouvé dans les ossements fossilisés d’un bébé mis au jour en Alaska aux États-Unis, révèle l’existence d’une popullation ancienne auparavant inconnue : Les Béringiens. C’est du moins ce que nous révèle la génétique, plus précisément la paléo-génétique. La Béringie ne fut pas seulement une terre de passage mais également un territoire iinvesti, habité et exploité pendant plusieurs millénaires.

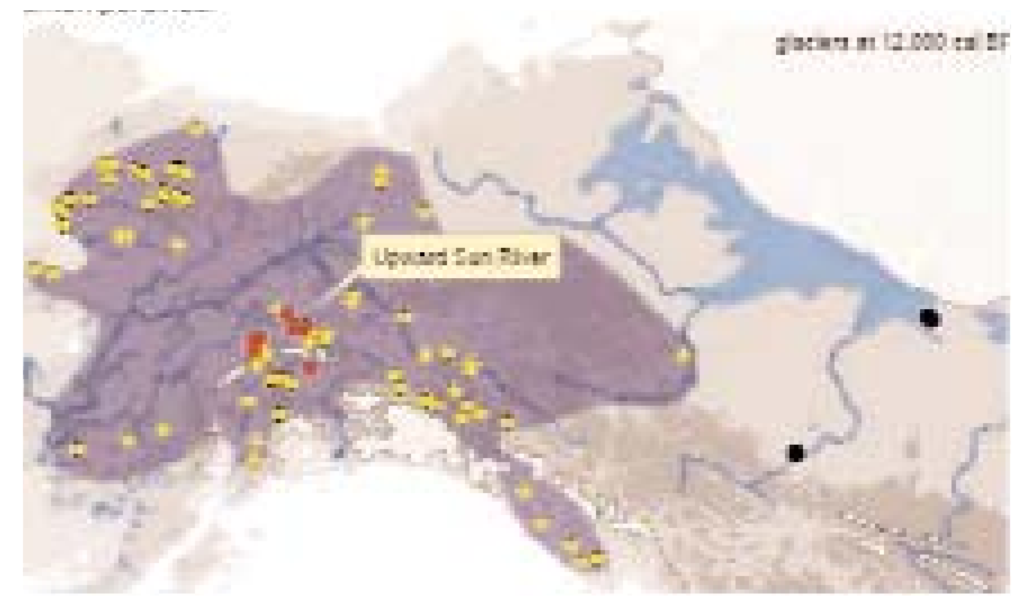


Le bébé, de sexe féminin, est mort à l’age de six semaines. Ses restes furent découverts en 2013 sur le site archéologique de Upward Sun River. La communauté locale, lla tribu de Healy Lake lui a rendu hommage en la baptisant « Xach’itee’ aanenh t’eede gaay » ou « petite fille du lever du soleil ». Cette jeune fille possède l’un des deux génomes les plus anciens jamais découverts en Amérique du Nord, mais sa particularité tient davantage au fait qu’il appartient à une population jusqu’ici inconnue d’humains que les archéologues ont appelés les « Anciens Béringiens ».

En fait ces anciens Béringiens forment probablement le premier peuple autochtone d’Amérique du Nord, une population antérieure et distincte des autres populations autochtones américaines connues.



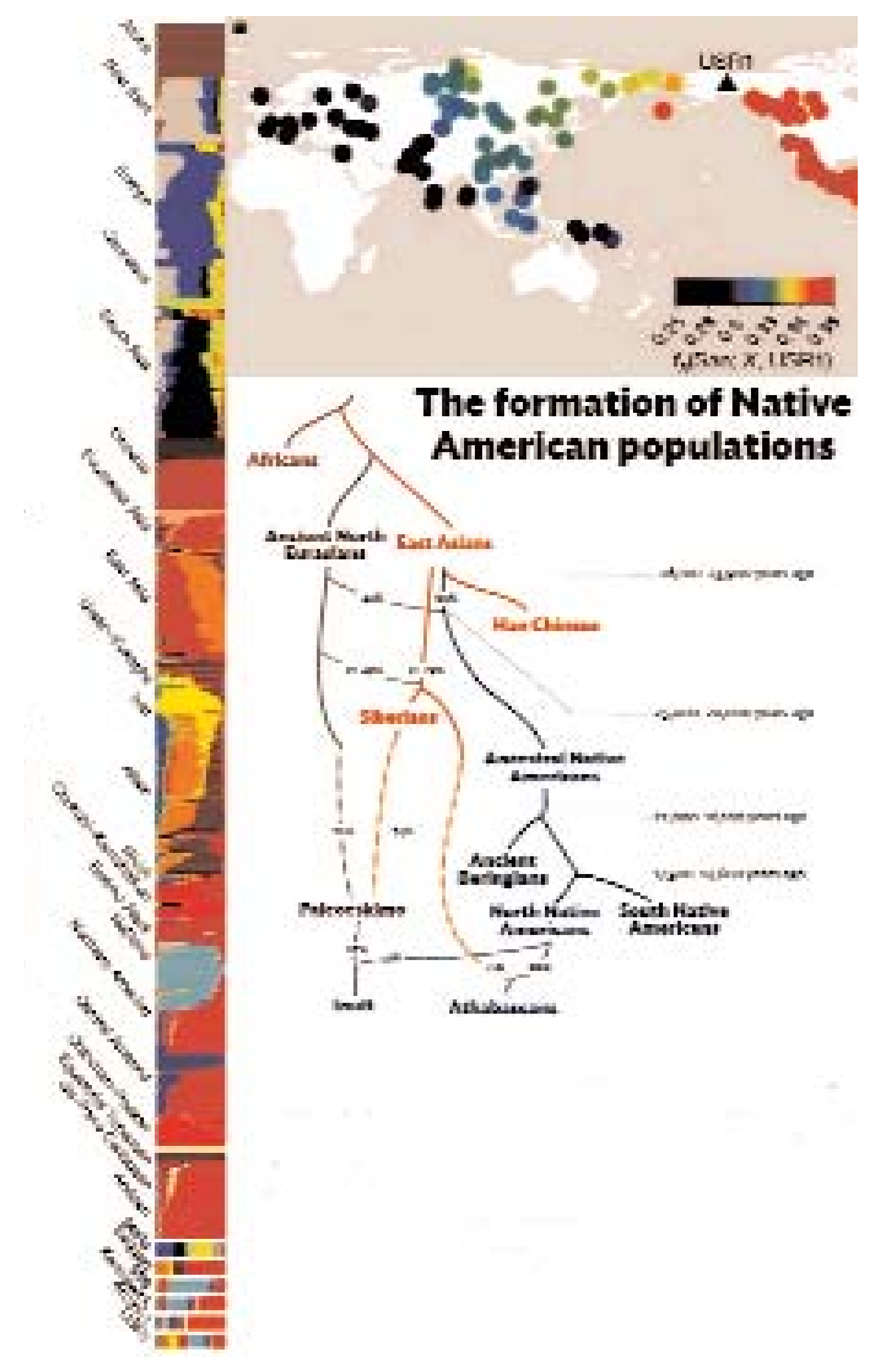
De plus, l’analyse génétique et la modélisation démographique indiquent qu ‘un seul groupe ancestral amérindien fondateur s’est séparé des Asiatiques de l’Est il y a environ 36 000 ans. Puis il y a 20 000 ans, ce peuple s’est scindé en deux groupes : les anciens Béringiens et les ancêtres de tous les autres Amérindiens. Ces derniers auraient longé la côte pacifique du continent, la seule voie sans doute permettant aux premiers Amérindiens de se nourrir aisément en exploitant les ressources de la mer.

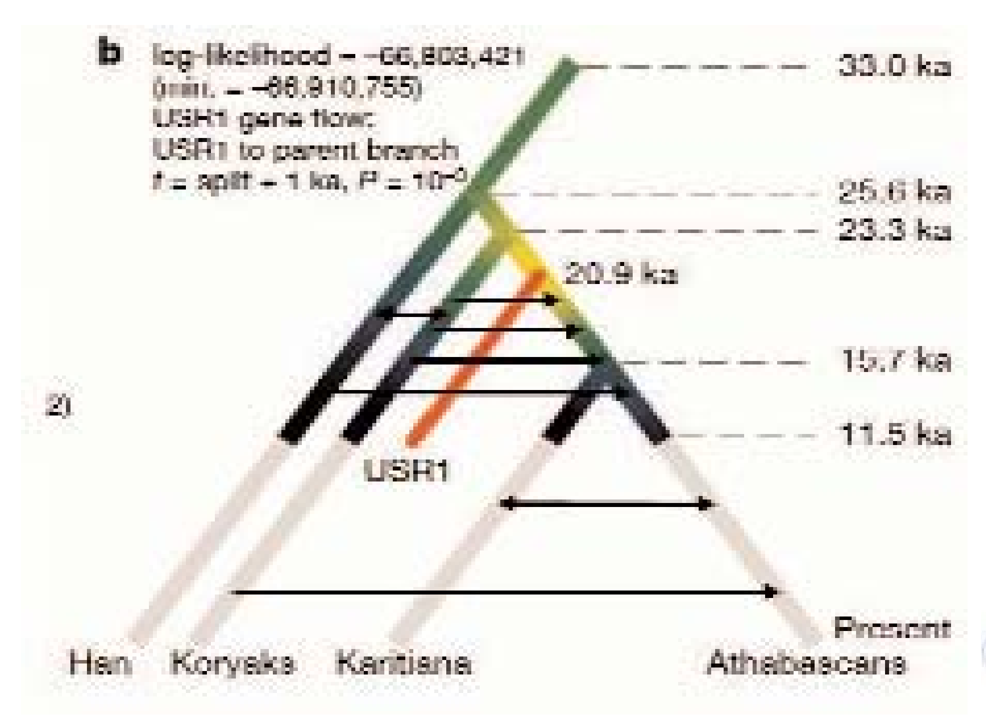


Pour les scientifiques, la jeune fille du lever du soleil devint plus connue sous le code USR1 en référence au lieu de sa découverte. Les résultats de l'analyse génétique montre que USR1 forme une branche avec tous les Amérindiens sauf avec quelques populations Eskimo-Aléoutes, Athapascans et quelques populations Nord Américaines avec lesquelles un flux de gènes asiatiques a été préalablement identifié. De plus USR1et toules les populations amérindiennes sont génétiquement équidistantes de l'ancienne population représentée par le garçon de Mal'ta daté d'environ 24 000 ans. Tous ces résultats suggèrent que USR1 et les Amérindiens actuels dérivent de la même population ancestrale qui a hérité d'une ascendance Est-Asiatique et Ancient North Eurasien (ANE). Cette population ancestrale serait alors la base génétique de la population qui s'est diffusée en Amérique.

Une autre étude a montré que l'individu USR1 d'Alaska, représentatif des Anciens Béringiens, est resté isolé et se situe à part des Amérindiens du Nord et du Sud. L'individu de Creek Cave 2 (TrailCreek) étudié ici se retrouve proche de USR1 dans les deux analyses précédentes. Ainsi ces deux anciens individus d'Alaska forment un groupe appelé Anciens Béringiens et confortent l'hypothèse que la séparation entre les Nord et Sud Amérindiens s'est faite au sud de l'Alaska (Béringie Orientale), et non en Alaska. Cela implique notamment que les Athapascans et les Inuits qui habitent aujourd'hui l'Alaska sont des Nord Amérindiens, et se sont déplacés vers le Nord après 9000 ans (âge de TrailCreek).

Les Amérindiens du Nord et du Sud sont supposés avoir divergé entre 17.500 et 14.600 ans. Les Sud Amérindiens ont atteint l'Amérique du Sud rapidement. Les Méso-Américains se sont séparés en premier suivis des Sud Américains situés à l'Est et à l'Ouest des Andes. Cependant les anciens individus de cette étude de Spirit Cave du Nevada et de Lagoa Santa du Brésil vieux d'environ 10.000 ans, suggèrent des événements démographiques complexes. Dans la branche des Sud Amérindiens, Spirit Cave est plus près de l'ancien individu Anzick1, alors que Lagoa Santa est plus proches des groupes actuels Sud Amérindiens.





Ainsi les populations asiatiques les plus proches de la population à l'origine du flux de gènes chez les Athapascans et Eskimos Inuits sont respectivement les Koryaks et la population reliée à l'ancien individu Saqqaq. Cependant les Athapascans et les Eskimos Inuits dérivent également de la branche à l'origine de tous les Amérindiens du Nord.

En résumé, l'ancestrale population béringienne dont est issue USR1a commencé à se séparer des populations sibériennes entre 36 000 ans et 24 500 ans. USR1 s'est ensuite séparé des populations amérindiennes il y a environ 20 900 ans. Les populations nord et sud américaines se sont ensuite séparées il y a environ 15 500 ans.

LA GROTTE DU POISSON BLEU

Le passage des premiers humains vers le continent nord-américain par le détroit de Béring vient de faire un bond dans le temps, remontant à 10 000 ans. Estimée jusqu'à présent à environ -14 000 ans selon les plus anciens sites archéologiques datés, la présence humaine dans le nord du continent remonterait plutôt à -24 000 ans, au plus fort de la dernière glaciation.



C'est à l'aide d'artefacts des grottes Blue Fish, situées sur les rives de la rivière Bluefish dans le nord du Yukon, près de la frontière de l'Alaska, que les chercheurs ont fait leur découverte. Le fragment le plus ancien, une mandibule de cheval portant les marques d'un outil de pierre vraisemblablement utilisé pour détacher sa langue, a 19 650 ans au carbone 14, ce qui donne entre 23 000 et 24 000 ans en années. TA calibrée (ou des années avant le présent). Cette découverte confirme les analyses précédentes et démontre qu'il s'agit du plus ancien site connu d'occupation humaine au Canada. Il indique que la Béringie orientale était habitée au cours de la dernière période glaciaire. Cette découverte prouve également l'hypothèse d'un isolement territorial béringien. L'isolement génétique devait aussi correspondre à l'isolement géographique. Au plus fort de la période glaciaire, la Béringie était isolée du reste du continent nord-américain par des glaciers et des steppes trop inhospitaliers pour l'occupation humaine en Occident. C'était potentiellement une zone de refuge, et les Béringiens des Grottes du Poisson Bleu seraient ainsi parmi les ancêtres des colonisateurs qui, à la fin de la période glaciaire, peupleraient le continent jusqu'en Amérique du Sud le long des côtes.

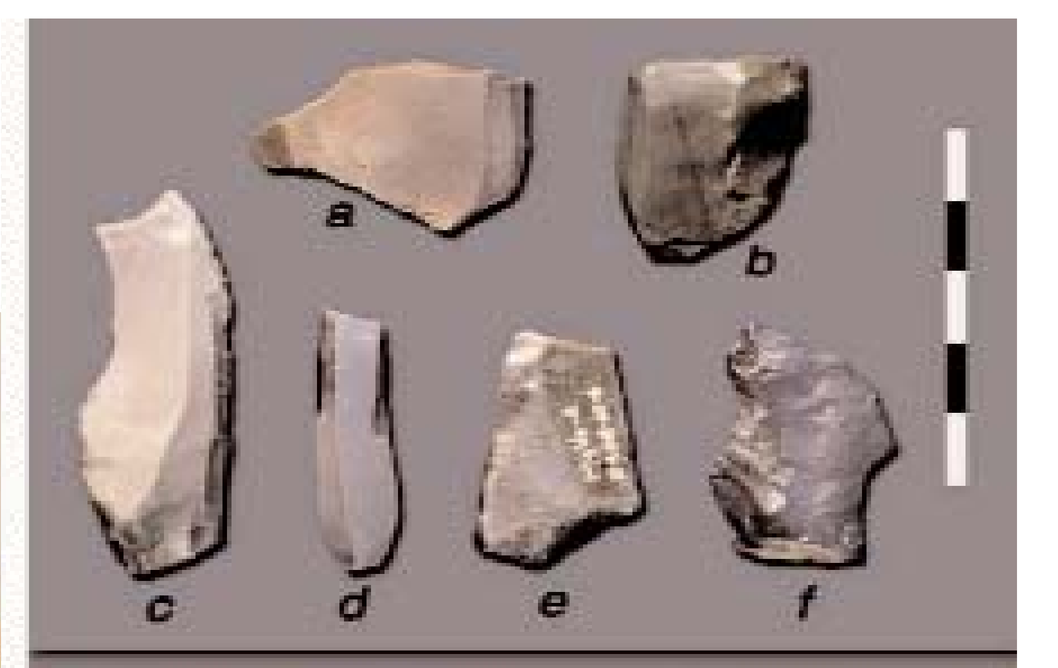


Figure 4 - Quelques unes des pièces lithiques (industrie à microlames & burins) de la grotte II: a) nucléus à microlames, b) nucléus à microlames, c) burin d'angle sur petite lame tronquée, d) burin d'angle (multiple) sur troncatures, e) burin d'angle (multiple) sur troncatures, f) burin d'angle déjeté sur encoches.



Table -- BLUEFISH CAVES (I,II,III) FAUNA

(Note: cf. -- closely comparable specimen identified; * -- extinct;
** -- not recently reported in Yukon; *** -- extinct in Yukon or reintroduced)

Fishes

Arctic grayling (*Thymallus arcticus*)
Longnose sucker (*Catostomus* sp.)
Inconnu (cf. *Stenodus leucichthys*)
Northern pike (*Esox lucius*)

Amphibians

Frog (*Rana* sp.)

Birds

Ptarmigan or grouse (Tetraonidae)
Snow Goose (*Chen caerulescens*)
American Widgeon (*Anas americana*)
Harlequin Duck (*Histrionicus histrionicus*)
Red-tailed Hawk (*Buteo jamaicensis*)
American Golden Plover (*Pluvialis dominica/fulva*)
Black-bellied Plover (cf. *Pluvialis squatarola*)
Small sandpiper (*Calidris* sp.)
Species like the Eskimo Curlew (cf. *Numenius borealis*) **
Species like the Solitary Sandpiper (cf. *Tringa solitaria*)
Snowy Owl (*Nyctea scandiaca*)
Hawk Owl (*Surnia ulula*)
Phoebe like Say's Phoebe (*Sayornis* cf. *S. saya*)
Flycatcher like the Olive-sided Flycatcher (*Contopus* cf. *C. borealis*)
Swallows (Hirundinidae)
Common Raven (*Corvus corax*)
Chickadee (*Parus* sp.)
Robin (*Turdus migratorius*)
Thrush like the Hermit Thrush or the Gray-cheeked Thrush (*Catharus guttatus/minimus*)
Waxwing (cf. *Bombycilla* sp.)
Common or Hoary Redpoll (*Carduelis flammea/hornemanni*)
Tree Sparrow or Chipping Sparrow (*Spizella arborea/passerina*)
Sparrow like Lincoln's Sparrow (cf. *Melospiza lincolnii*)
Snow Bunting (*Plectrophenax nivalis*)

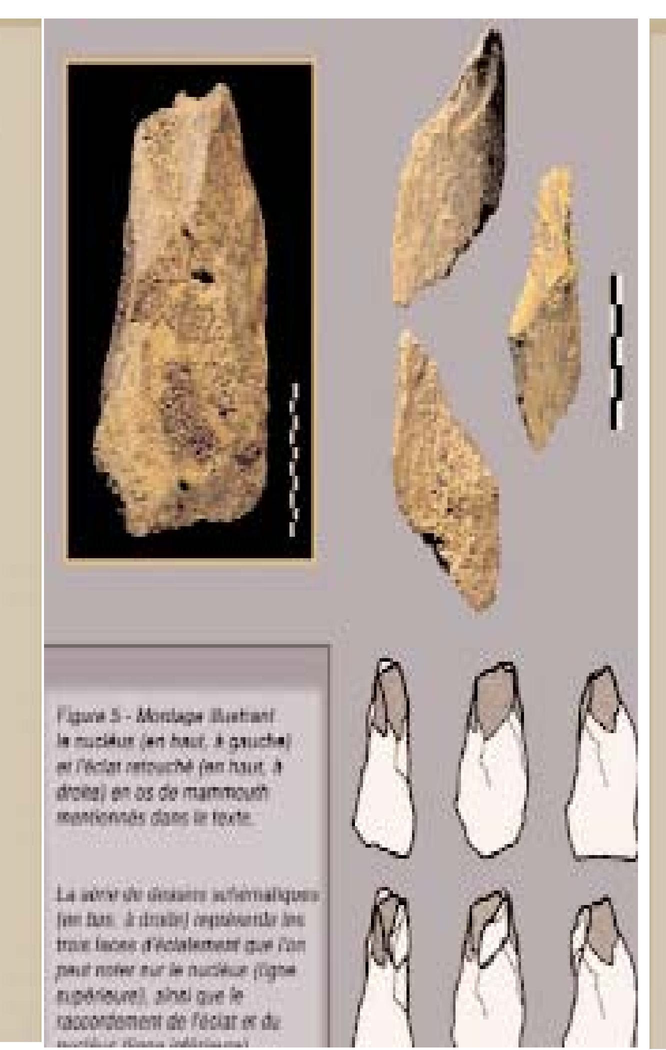


Figure 5 - Montage illustrant le nucléus (en haut, à gauche) et l'éclat retouché (en haut, à droite) en os de mammouth mentionnés dans le texte.

La série de dessins schématiques (en bas, à droite) représente les trois faces d'éclatement que l'on peut noter sur le nucléus (ligne supérieure), ainsi que le raccordement de l'éclat et du

Table (cont.)

Mammals

Red-backed vole (*Clethrionomys rutilus*)
Collared lemming (*Dicrostonyx torquatus*)
Brown lemming (*Lemmus sibiricus*)
Singing vole (*Microtus miurus*)
Tundra vole (*Microtus oeconomus*)
Meadow vole (*Microtus pennsylvanicus*)
Yellow-cheeked vole (*Microtus xanthognathus*)
Muskrat (*Ondatra zibethicus*)
Northern bog lemming (*Synaptomys borealis*)
Shrew (Soricidae)
Indirect human evidence (*Homo sapiens*)
Snowshoe hare (*Lepus americanus*)
Arctic hare (*Lepus arcticus*) **
Marmot (*Marmota* sp.)
Arctic ground squirrel (*Spermophilus parryii*)
Wolf (*Canis lupus*)
Arctic fox (*Alopex lagopus*)
Brown bear (*Ursus arctos*)
Ermine (*Mustela erminea*)
Least weasel (*Mustela nivalis*)
Beringian ferret (*Mustela eversmanni*) ***
American marten (*Martes americana*)
Short-faced skunk (*Brachyprotoma obtusata*) *
Cougar (*Felis concolor*)
American lion (*Panthera leo atrox*) *
Woolly mammoth (*Mammuthus primigenius*) *
Yukon horse (*Equus lambei*) *
Wapiti (*Cervus elaphus*) ***
Moose (*Alces* sp.)
Caribou (*Rangifer tarandus*)
Steppe bison (*Bison priscus*) *
Saiga antelope (*Saiga tatarica*) ***
Tundra muskox (*Ovibos moschatus*) ***
Dall sheep (*Ovis dalli*)

Les grottes ont, toutes les trois, fourni des milliers de restes osseux dont l'excellente conservation résulte de conditions sédimentologiques et taphonomiques très favorables. Cette faune est composée de grands et petits mammifères, dont un grand nombre de microtines, ainsi que d'oiseaux et de poissons (tableau 1). Il peut être divisé en deux séries provenant respectivement de l'humus de loess et de gravier.

La faune de lœss est très riche, tant en quantité, en complexité et en diversité. En ce sens, il est conforme à ce que Guthrie (1982, 1985) a appelé la " faune de mammouths " du Pléistocène supérieur du Béringien. Dans les gisements de Bluefish, ce dernier est principalement composé, en termes de mégafaune, de formes telles que le cheval (Equus lambei), le caribou ou le renne (Rangifer tarandus), le mouflon (Ovis dalli), le bison (Bison priscus), l'élan ou l'orignal (cf. Alces alces), l'élan ou le cerf (Cervus elaphus) et le mammouth (Mammuthus primigenius) ; la grotte contient aussi l'antilope saïga (Saiga tatarica), le bœuf musqué (Ovibosmoschatus), l'ours (Ursus), le loup (Canis lupus) et le lion (Panthera) mais aussi des spécimens de caribou et de mouflon d'Amérique, discrets représentants d'une mégafaune régionale holocène qui comprend également l'orignal, l'ours et le loup.

Les restes fauniques du Bluefish, forment des signes supplémentaires de la présence humaine. Ces traces consistent en une variété d'entailles, d'incisions, d'éraflures, de hachures et de stries qui résultent d'activités intentionnelles de dépeçage et de décarnisation des animaux.

Ces déterminations suggèrent que des activités culturelles liées à l'exploitation de la faune du poisson bleu ont eu lieu, de façon sporadique, entre environ 25 000 BP et 10 000 BP.

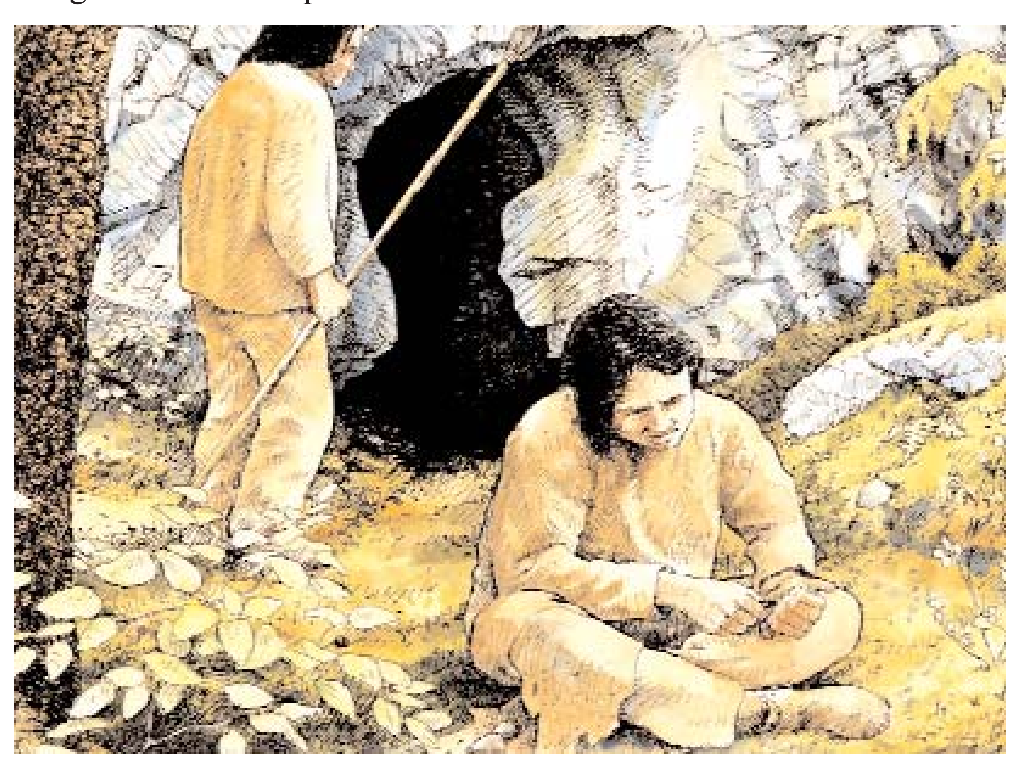
Shuká K áa "- L'homme devant nous

Des études récentes de l'ensemble du génome des peuples autochtones anciens et modernes des Amériques ont mis en lumière les processus démographiques impliqués dans les premiers peuplements. Le nord-ouest du Pacifique s'avère être un point d'intérêt fascinant pour ces études en raison de son association avec des schémas de migration côtière et des schémas génétiques ancestraux difficiles à concilier avec l'ADN moderne seul.

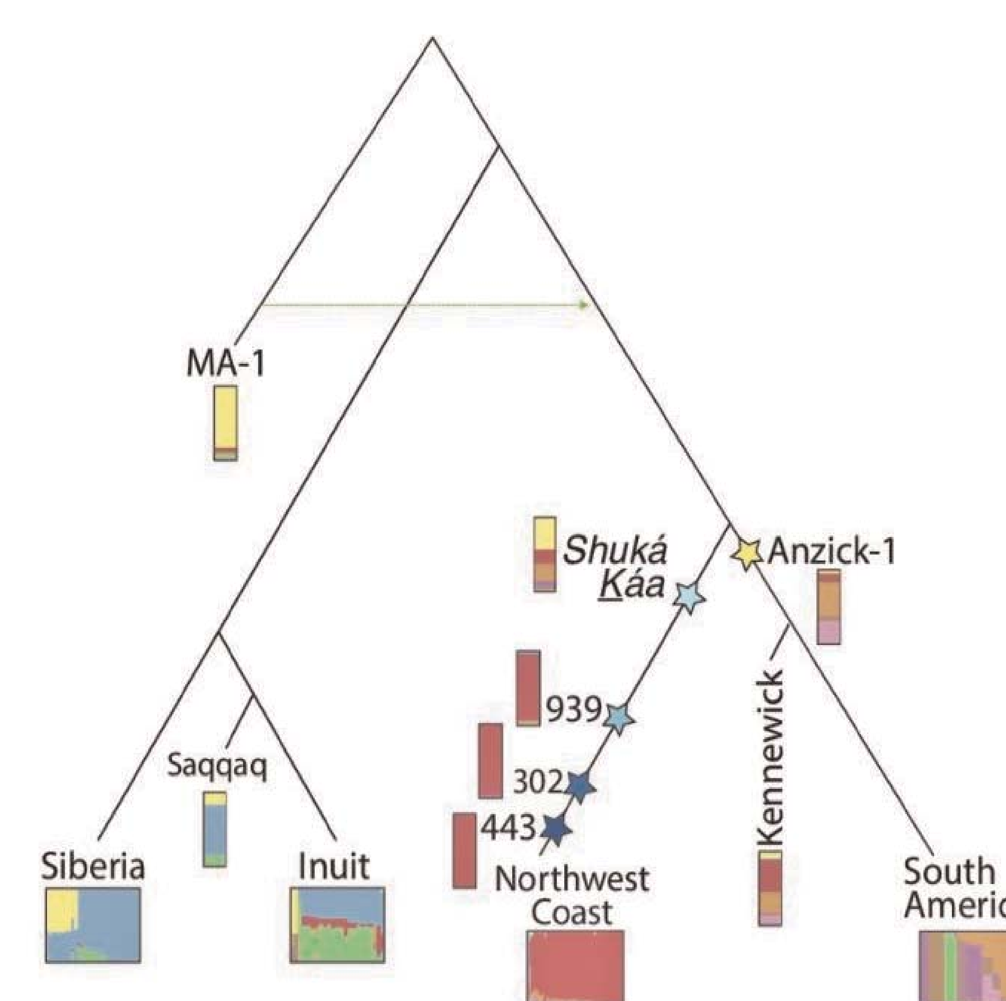


Nous rapportons ici la séquence à l'échelle du génome d'un ancien individu connu sous le nom de "Shuká K áa" ("L'homme avant nous") récupéré de la grotte On Your Knees (OYKC) dans le sud-est. de l'Alaska (site archéologique 49-PET-408). Les restes humains datent d'environ 10 300 ans avant le présent (BP) et les isotopes de ses dents ont montré qu'il mangeait un régime marin. Nous analysons également les génomes à faible couverture de trois individus plus récents de la côte voisine de la Colombie-Britannique datant d'environ 6075 à 1750 ans. À partir de la série chronologique de données génétiques qui en résulte, nous montrons que le nord-ouest du Pacifique a une continuité génétique pendant au moins les 10 300 dernières années.

Nous en déduisons également que la structure de la population existait à la fin du Pléistocène en Amérique du Nord avec Shuká K áa sur une lignée ancestrale différente par rapport à d'autres individus nord-américains (c'est-à-dire Anzick-1 et Kennewick Man) de la fin du Pléistocène ou du début de l'Holocène. Malgré des changements régionaux dans les haplogroupes d'ADN mitochondrial, nous concluons à partir d'individus échantillonnés au fil du temps que les habitants du nord de la côte nord-ouest appartiennent à une lignée génétique précoce qui pourrait provenir d'une migration côtière du nord-ouest. Pléistocène supérieur aux Amériques. Déclaration d'importance car nous présentons ici des séquences pangénomiques d'individus de la côte nord-ouest du pays couvrant une période d'environ 10 000 ans et montrons que les modèles continentaux de démographie ne s'appliquent pas nécessairement au niveau régional. En comparaison avec les données paléogénomiques existantes, nous démontrons que des échantillons de population géographiquement liés de la côte nord-ouest présentent une lignée ancestrale précoce et constatons que la structure de la population existait parmi les groupes indigènes en Amérique du Nord dès la fin des années 1900.



Les Amérindiens du nord-ouest du Pacifique ont toujours prétendu avoir des racines profondes dans la région. Maintenant, un ancien marin peut être en mesure de soutenir cette affirmation. Les scientifiques qui ont séquencé l'ADN de restes humains vieux de 10 300 ans de la grotte On Your Knees en Alaska ont découvert qu'il était étroitement lié à trois anciens squelettes trouvés le long de la côte de la Colombie-Britannique au Canada. Ces trois peuples anciens étaient à leur tour étroitement liés aux tribus Tsimshian, Tlingit, Nisga'a et Haida vivant dans la région aujourd'hui. La nouvelle découverte révèle une filiation directe avec ces tribus et montre, pour la première fois à partir de l'ADN ancien, qu'au moins deux groupes différents de personnes vivaient en Amérique du Nord il y a plus de 10 000 ans.



L'équipe de généticiens a demandé la permission aux tribus Tlingit et Haïda d'Alaska, ainsi qu'à des tribus plus au sud de la Colombie-Britannique, d'extraire l'ADN nucléaire de Shuka Káa et de trois autres squelettes anciens. Ils ont été autorisés à retirer le dernier tissu restant des molaires et des dents de Shuka K áa d'un squelette de 6 075 ans sur l'île Lucy en Colombie-Britannique (à seulement 300 kilomètres de la grotte On Your Knees), un squelette de 2 500 ans de Prince Rupert Harbour en Colombie-Britannique et un autre squelette de 1750 ans de la même région. Le projet s'est terminé sur une note de bonne volonté entre les scientifiques et les Amérindiens, avec une cérémonie de réinhumation du squelette en 2008.



Un moulage de la mandibule humaine trouvée dans On your knees cave. (ceramic print)

Affinité génétique de Shuká Káa et d'autres humains préhistoriques de la côte nord-ouest avec les populations indigènes mondiales et régionales. - (A) Shuká Káa montre une plus grande affinité génétique avec les groupes amérindiens que les autres populations mondiales. La carte thermique représente l'exogroupe *f* 3 statistiques estimant la quantité de dérive génétique partagée entre Shuká Káa et chacune des 156 populations contemporaines depuis leur divergence avec la population africaine Yoruba. (B) Les données suggèrent qu'il y avait plusieurs lignées génétiques dans les Amériques il y a au moins 10 300 ans.

Shuka Káa, en revanche, semble plus étroitement lié aux groupes vivant aujourd'hui en Amérique du Sud et en Amérique centrale, tels que les Karitiana, les Surui et les Ticuna de l'Amazonie brésilienne. Mais le signal n'est pas statistiquement fort, et cela peut simplement être un signe que les tribus partagent toutes l'ADN des mêmes ancêtres anciens en Asie ou en Béringie où les humains vivaient avant d'entrer dans les Amériques. Reliant les points entre tous les anciens individus, l'équipe de Malhi propose que Shuká Káa est également ancestrale à tous ces groupes, y compris les Tsimshian et les tribus apparentées dans le nord-ouest du Pacifique.

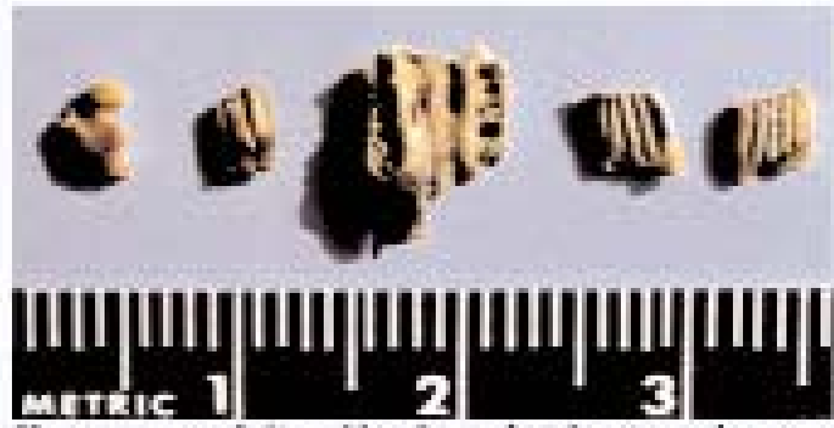
Dans une autre tournure intéressante, l'équipe a découvert que le groupe de squelettes n'était pas étroitement lié à deux autres Paléoindiens célèbres: l'homme de Kennewick âgé de 8 545 ans déterré des rives du fleuve Columbia dans l'État de Washington, et celui de 12 600 ans le vieil enfant Anzick du Montana. Cela suggère qu'il y avait au moins deux groupes de nomades qui sont venus en Amérique du Nord via le pont terrestre du détroit de Béring avant il y a 10 000 ans, dit Malhi. Bien que de multiples migrations aient été documentées depuis longtemps, il s'agit de la première preuve ADN ancienne de différents groupes arrivant en Amérique du Nord à une date aussi précoce.

D'autres chercheurs qualifient de clair le lien entre les trois squelettes les plus récents et les tribus du nord-ouest du Pacifique. Il se pourrait aussi que Shuká Káa était vivant avant la formation de la lignée qui a conduit aux groupes du nord-ouest actuels. Que l'ancien marin soit un ancêtre direct des tribus d'aujourd'hui ou non, la découverte du lien à partir de squelettes récents correspond aux traditions orales Tlingit et Tsimshian qui suggèrent que les Tsimshians ont migré vers l'ouest le long de la rivière Naas en Colombie-Britannique jusqu'à la côte, avant de s'étendre vers le nord et sud, dit Rosita Worl, présidente du Sealaska Heritage Institute à Juneau et membre de la tribu Tlingit. L'archéologue Timothy Heaton de l'Université du Dakota du Sud à Vermillion, dont l'équipe a découvert Shuká K áa, ajoute que les liens génétiques correspondent à la gravure que les Tlingit ont mise sur la pierre tombale lorsqu'ils ont réenterré Shuká K áa : " Nous vivons dans le sud-est de l'Alaska depuis des temps immémoriaux. Shuka K áa témoigne de notre ancienne occupation de cette terre. "
Les descendants de certaines de ces lignées vivent toujours dans la même région aujourd'hui, et quelques-uns sont co-auteurs de la nouvelle étude. Leur participation est le résultat d'une collaboration à long terme entre des scientifiques et plusieurs groupes autochtones qui adoptent les études génomiques comme moyen d'apprendre de leurs ancêtres, a déclaré Worl, qui est à moitié Tlingit, Ch'aak '(Eagle). Shangukeidi. - (Thunderbird) Kawdliyaayi Hit (Maison en contrebas) Clan à Klukwan, Alaska.""Nous avons soutenu les tests ADN de Shuka Kaa parce que nous pensions que la science serait finalement d'accord avec ce que nos traditions orales ont toujours dit - que nous vivons dans le sud-est de l'Alaska depuis des temps immémoriaux : " La science corrobore nos histoires orales. "





The caribou antler at left was found in
Your Knees Cave. The caribou radius
was found in a high dome in El Capita
by caver Pete Smith.



Heavy marmot (left) and heather vole (above) are the most abundant
from On Your Knees Cave. They all date to before the Last Glacial Ma
The most common elements are isolated teeth. Long-tailed voles and
lemmings are other common rodents.



Some of the puffin bones at left are larger than the modern species. Many bird bones have distinct bite marks that match arctic fox (above).

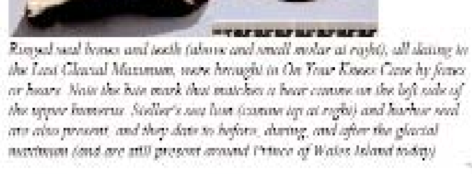




Arctic fox (upper jaw and skeleton at right) was an important bone accumulator at On Your Knees Cave. Red fox (lower jaw, El Capitan Cave) was also present.

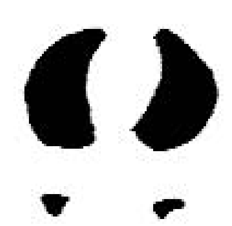


Ringed seal bones and teeth (above and small molar at right), all dating to the Last Glacial Maximum, were brought to On Your Knees Cave by foxes or bears. Note the bite mark that matches a bear canine on the left side of the upper humerus. Steller's sea lion (canine tip at right) and harbor seal are also present, and they date to before, during, and after the glacial maximum (and are still present around Prince of Wales Island today).





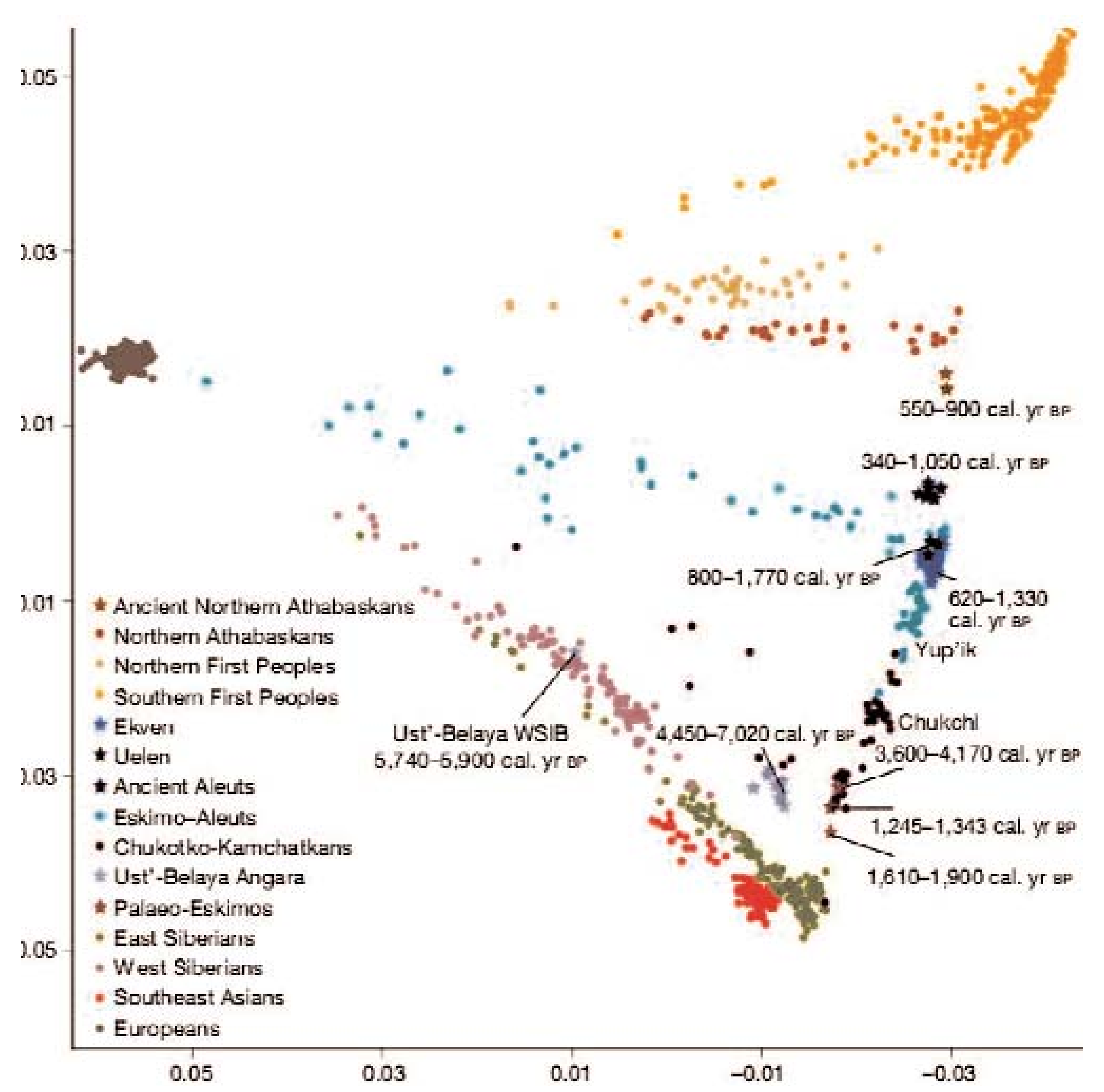






L'ASCENDANCE GÉNÉTIQUE PALÉO-ESKIMO ET LES TCHOUKOTKA ET NORD-AMÉRICAINE.

Les Amérindiens actuels descendent d'au moins quatre anciennes migrations venues d'Asie. Les premiers Américains sont entrés en Amérique il y a environ 14.500 ans. Une seconde migration reliée génétiquement à une population Australasienne, dénommée population Y, a contribué à certains groupes d'Amazonie. Une migration paléo-eskimo s'est diffusée dans la zone arctique de l'Amérique il y environ 5000 ans. Enfin une ascendance néo-eskimo s'est diffusée avec la culture de Thulé dans la région arctique également il y a environ 800 ans. Cette dernière ascendance est présente aujourd'hui dans les groupes Yupik et Inuit.



L'étendue de l'ascendance paléo-eskimo dans les populations anciennes et actuelles est mal connue. Si l'archéologie montre la présence de cultures paléo-eskimos entre 5000 et 700 ans, on ne sait pas si ces dernières ont contribué génétiquement aux groupes voisins comme les Tlingits d'Alaska et les Athabaskans qui parlent une langue Na-dené. On ne sait pas non plus s'il y a eu des mélanges génétiques entre paléo et néo-eskimos.

Pavel Flegontov et ses collègues ont séquencé le génome de 48 anciens individus de la région arctique de l'Amérique et de Sibérie. Il y a ainsi 11 anciens Aléoutes datés entre 2050 et 280 ans, trois anciens nord Athabascans datés entre 900 et 550 ans, 21 anciens individus des sites archéologiques de Ekven et de Ouelen en Tchoukotka datés entre 1770 et 620 ans, un paléo-eskimo de la culture de Dorset moyenne daté entre 1900 et 1610 ans et 12 individus du site archéologique de Ust'-Belaya près du lac Baïkal datés entre 7020 et 610 ans.

Les auteurs ont réalisé une Analyse en Composantes Principales: (Graphique ci-contre)

Les anciens individus se situent sur un gradient qui s'étend entre les sud Américains (en orange) en haut et les Sibériens de l'est (Koryaks et Itelmènes) (en vert) en bas. Parmi les anciens individus de cette étude les paléo-eskimos (étoiles marron) se situent en bas et les nord Athabascans (étoiles marron clair) en haut. Les anciens Aléoutes (étoiles bleu) sont situés sous les Athabascans, les Ekven (étoiles bleu clair) et Uelen (étoiles gris foncé) sous les Aléoutes. Par contre les individus de Ust'-Belaya (étoiles grises) sont situés en dehors de ce gradient, avec les Sibériens de l'ouest ou à côté des Sibériens de l'est.

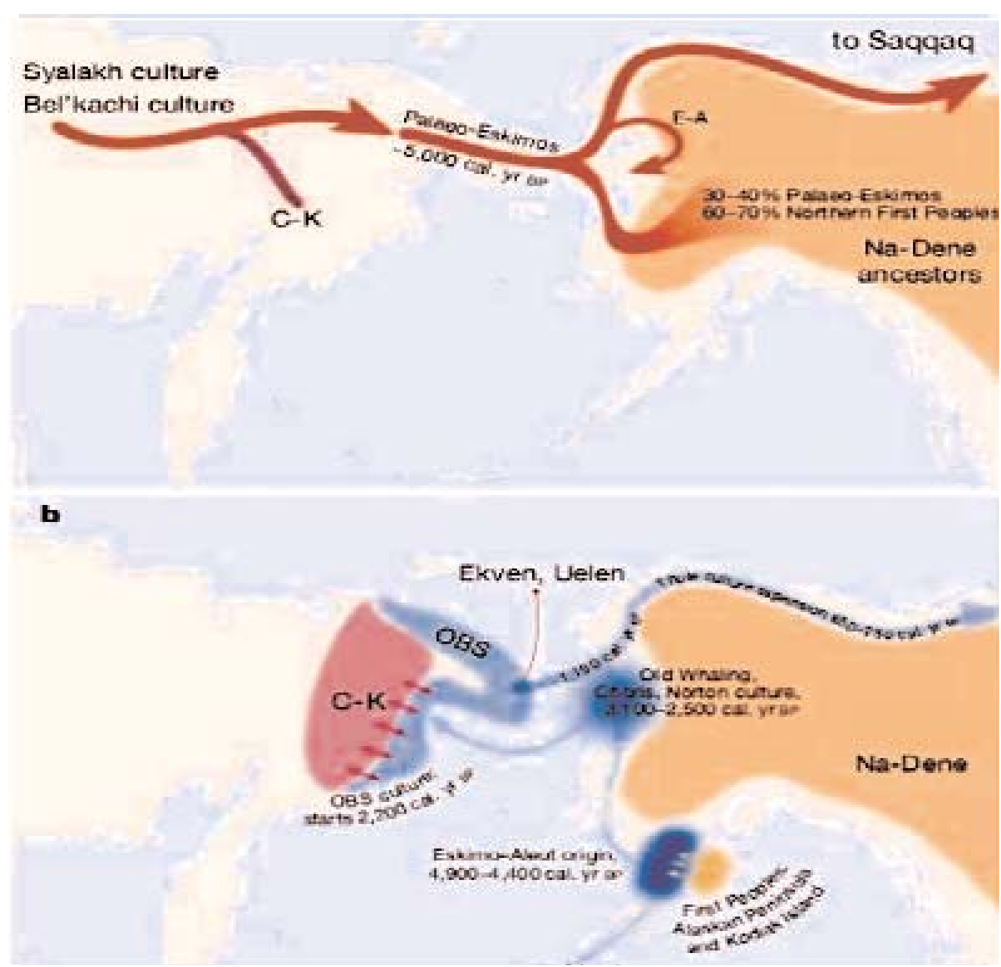
L'analyse des rares variants dans les populations Sibériennes et Américaines confirment ces résultats. Elle montre de plus que les mélanges génétiques avec les populations voisines nord Amérindiennes ont réduit la proportion d'ascendance PPE dans les groupes Na-denés au cours du temps. Cette analyse montre également que les Yupiks et Inuits actuels partagent plus d'allèles avec les populations Sibériennes parlant une langue tchouktche-kamtchadale.

Dans la figure ci-contre, les anciens Atabhascans reçoivent 23% d'ascendance PPE, les anciens Aléoutes reçoivent 40% d'ascendance PPE et 60% d'ascendance nord Amérindienne, les anciens Ekven et Uelen reçoivent 85% d'ascendance ancien Aléoute et 15% d'ascendance Sibérienne et les populations tchouktches-kamtchadales reçoivent 91% d'ascendance PPE et 9% d'ascendance ancien Aléoute. Un point important est le flux génétique bidrectionnel entre les populations tchouktches-kamtchadales et les Néo-eskimos, qui n'affecte pas les anciens Aléoutes qui peuvent être groupés entre paléo et néo-aléoutes, mais qui forment une seule population génétique homogène en contradiction avec l'hypothèse qui suggère l'arrivée d'une nouvelle population dans les îles Aléoutiennes il y a environ 1000 ans.



Le modèle démographique a ensuite été affiné avec le logiciel Rarecoal. Le résultat suggère que les lignées tchouktche-kamtchadale et Eskimo-aléoute ont divergé entre 6200 et 4900 ans au moment où l'ascendance PPE s'est propagée chez les ancêtres des Athabascans:

La position de l'ancien Saqqaq est située juste après ce flux de gènes, mais juste avant le flux de gènes des ancêtres des nord Amérindiens vers les ancêtres des Eskimo-aléoutes (55 à 62%). Enfin le flux de gènes bidirectionnel entre les populations tchouktch-es-kamtchadales et les Eskimos est estimé entre 2300 et 1700 ans (de 6 à 12% vers les Eskimos et de 36 à 45% vers les tchouktches-kamtchadales). Le modèle propose également une contribution importante (entre 41 et 44%) des Européens vers les Aléoutes actuels probablement pendant la période coloniale, et vers les nord Amérindiens (entre 23 et 27%). Le flux de gènes bidirectionnel entre populations tchouktches-kamtchadales et les Eskimos a eu lieu en Sibérie suite à une migration retour vers la Sibérie, avant la propagation des eskimos vers la zone arctique de l'Amérique du nord avec la culture de Thulé:



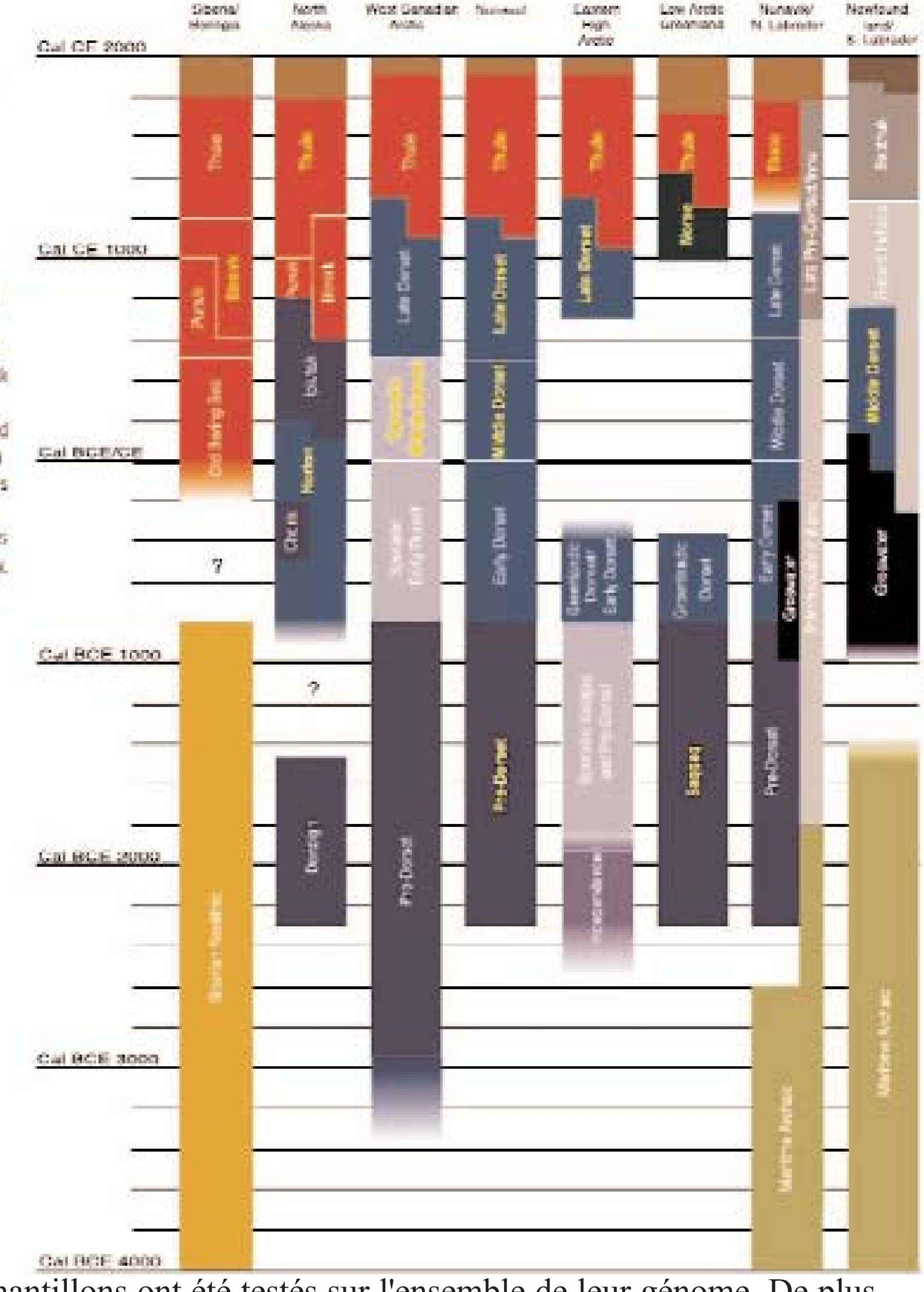
LA PRÉHISTOIRE GÉNÉTIQUE DU GRAND NORD AMÉRICAIN

Maanasa Raghavan vient de publier un papier sur la génétique des anciennes populations de l'Arctique Américain intitulé: The genetic prehistory of the New World Arctic.

Les premiers hommes à peupler la zone Arctique du continent américain sont venus du détroit de Béring il y a environ 6000 ans. Les différentes cultures archéologiques qui se sont succédées dans la région se divisent en deux groupes: les Paléo-Eskimos (en bleu ci-contre) et les Néo-Eskimos (en rouge ci-contre).

Les premiers Paléo-Eskimos arrivèrent il y a plus de 5000 ans et créèrent les cultures Denbigh, Pre-Dorset, Independence I, et Saqqaq. Ils ont vécu jusque vers 800 av. JC dans des tentes. Ils chassaient le caribou, le bœuf musqué et le phoque. Ils ont été suivis par la culture Dorset entre 800 av. JC et 1300 ap. JC. Les Paléo-Eskimos disparurent soudainement à l'apparition de culture Néo-Eskimos Thule. Cette dernière semble prendre ses origines dans la vieille culture sibérienne de la mer de Béring il y a 2200 ans qui a donné naissance aux cultures de Birnirk et Punuk autour du détroit de Béring avant de se propager rapidement vers l'est à partir de 1300 ap. JC. Ils arrivèrent avec des traineaux de chiens et des bateaux en peaux, et chassaient la baleine. Ils ont ensuite donné naissance aux cultures contemporaines inuit.

Fig. 1. Chronology of the prehistoric cultures in the New World Arctic and northeast Siberia. This framework is based on a combination of screened radiocarbon dates on associated terrestrial materials, typological studies, and contexts [e.g. (6, 9, 37, 40, 83–85)]. Fading colors symbolize uncertainties concerning the beginnings or ends of the archaeological cultures, owing to plateaus or wiggles in the radiocarbon calibration curve or lack of data. Defined archaeological phases within a culture are separated by a white line. Dark reddish-brown toward the top of the figure indicates historical times. Cultural contexts from which samples included in this study arise are highlighted in yellow.



Dans cette études les auteurs ont testé 169 échantillons appartenant à des individus de ces anciennes cultures:
154 échantillons ont été testés pour leur ADN mitochondrial et 26 échantillons ont été testés sur l'ensemble de leur génome. De plus plusieurs individus contemporains ont été séquencés à titre de comparaison: 2 Amérindiens de la famille Athapascane, 2 Inuits du Groenland, 1 individu des Îles Aléoutiennes du sud-ouest de l'Alaska, et 2 sibériens Nivkhs.

Fig. S1. Maps of North America/farcast Siberia and Greenland showing site locations for 169 samples nalyzed in this study. Early Paleo-Eskimos (Pre-Dorset/Saqqaq) are shown in blue, Late Paleo-Eskimos Dorset) in yellow, Neo-Eskimos (Thule) in orange, and other Arctic cultures (Norse, Norton and Birnirk) n green. Number of samples from each site is indicated within brackets.

Paipelghak, Birnirk (n=5)
Rocky Point, Pre-Dorset (n=1)
Saatut, Dorset (n=1)
Buchanan, Dorset (n=1)
Alarnerk, Dorset (n=1)
Nunalleq, Thule (n=33)
Nash Harbor, Norton (n=1)
Sadlermiut, Thule (n=10)
Tyara, Dorset (n=1)
Angekak, Dorset (n=1)
Kamarvik, Thule (n=11)
Labrador, Thule (n=2)
Hopedale, Thule (n=1)
Silumiut, Thule (n=9)
Port Hope Allek, Thule (n=3)
Gargamelle Cave, Dorset (n=10
Philip's Garden, Dorset (n=1)
Eastern Point, Dorset (n=1)



L'ensemble des Paléo-Eskimos appartiennent à l'haplogroupe mitochondrial D2a. Cet haplogroupe est également trouvé dans les Îles Aléoutiennes et chez les eskimos sibériensLes populations contemporaines les plus proche génétiquement de ces Paléo-Eskimos sont les inuits du Groenland, les habitants des Îles Aléoutiennes et les sibériens de l'extrême est. Les Athapascans se regroupent avec les Karitiana et l'échantillon ancien de la culture Clovis. Ils ne sont pas proches des Paléo-Eskimos indiquant ainsi que les migrations amérindiennes et Paléo-Eskimos étaient bien 2 migrations distinctes. Les Néo-Eskimos Thule du Groenland et du Canada se regroupent avec les Inuits contemporains du Groenland.

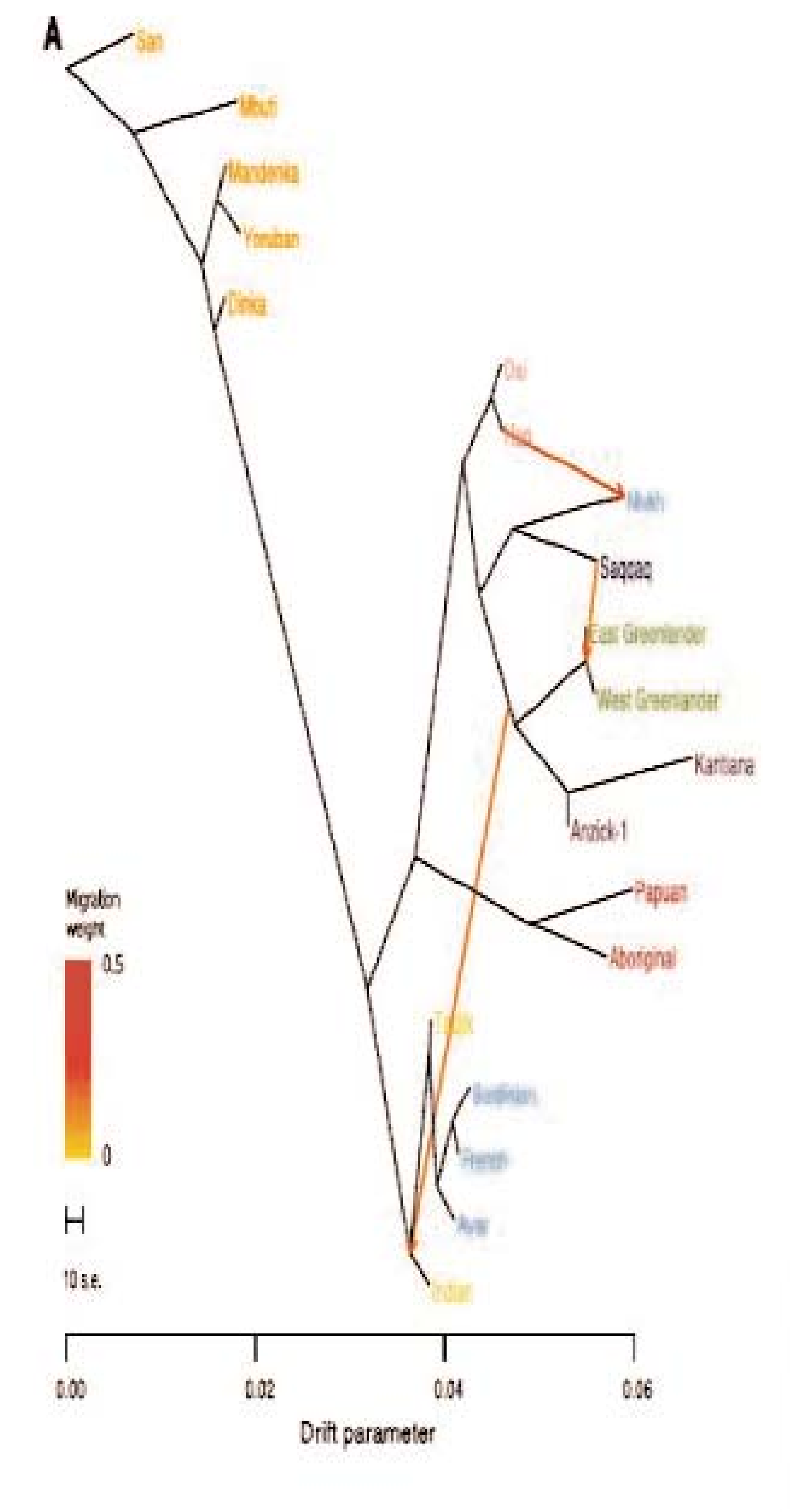


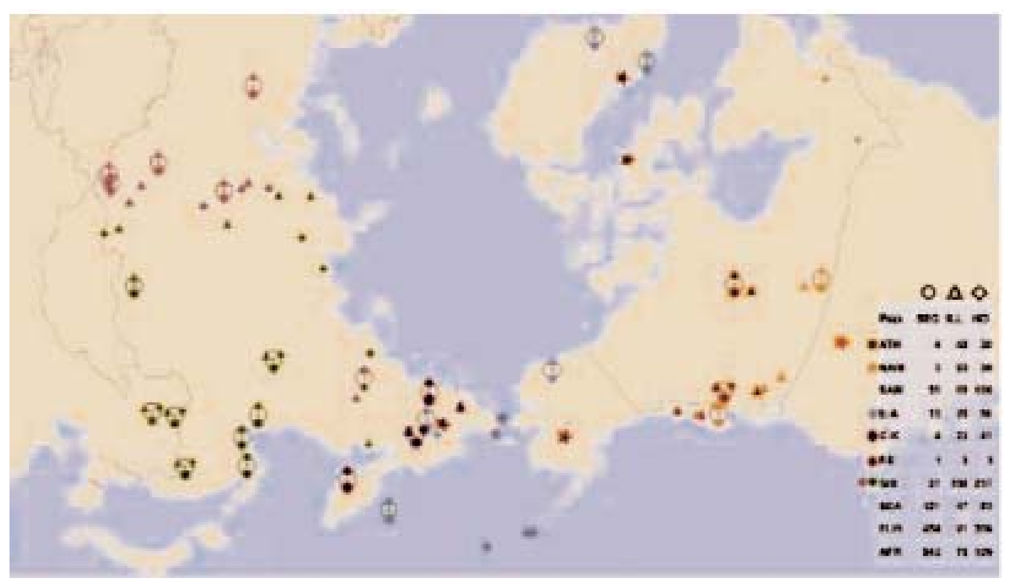
Fig. 2. Origins and continuity of Paleo-Eskimos and Neo-Eskimos. Support from genetic results presented in this study is indicated by "(S)" and rejection by "(R)". (**A**) A two-wave migration model into the New World Arctic, with continuity throughout the Paleo-Eskimo tradition, followed by the Neo-Eskimo migration, is supported. Black thunderbolt symbols represent genetic discontinuity. (**B**) This schematic summarizes the origins of Paleo- and Neo-Eskimos in the archaeological and genetic literature, including the present study, and their relationships with other ancient populations in the North American Arctic. See main text for details on the different scenarios represented by numbers 1 to 10 in the figure. For reference, we show the maximal geographical distribution of the Paleo-Eskimos and Neo-Eskimos in the New World Arctic and far-east Siberia (9). Additionally, plotted are Paleo-Eskimo (Pre-Dorset, Saqqaq, Dorset), Thule, Birnirk, and Norse sites from which samples in this study derive; for further information, see fig. S1 and table S1.

Ascendance paléo-inuit en Amérique du Nord

Les preuves actuelles suggèrent que les Amérindiens contemporains descendent d'au moins quatre anciennes migrations d'Asie. La plus grande contribution provient des populations qui se sont séparées des ancêtres des groupes d'Asie de l'Est actuels il y a environ 23 000 ans et qui ont occupé la Béringie pendant des milliers d'années avant d'entrer en Amérique du Nord et du Sud, il y a environ 16 000 ans. La première divergence dans ce groupe de premiers Américains a donné naissance à une lignée qui a contribué aux groupes du nord de l'Amérique du Nord (parlant une langue na-dené, algonquienne ou salish), et une deuxième lignée qui a contribué aux groupes d'Amérique du Sud et certains groupes d'Amérique du Nord. L'ancien individu d'Anzick appartient à cette seconde lignée. Une deuxième source d'ascendance asiatique est celle résultant de l'hypothétique population Y qui a plus contribué aux populations de l'Amazonie qu'aux autres populations amérindiennes. Une troisième vague de migration a contribué à environ 50 % de l'ascendance des populations néo-esquimaudes : Inuit et Aleut. Enfin, les populations Na-Dené, dont les Athabaskans, abritent une quatrième ascendance d'une population paléo-esquimaude venue de Choukotka il y a environ 5000 ans et qui s'est répandue dans l'Arctique américain il y a environ 4000 ans. La domination de la culture paléo-esquimaude dans l'Arctique américain a pris fin il y a 1350 à 1150 ans avec l'arrivée de la culture thuléen d'abord en Alaska avant de s'étendre vers l'est. 750 à 650 ans.

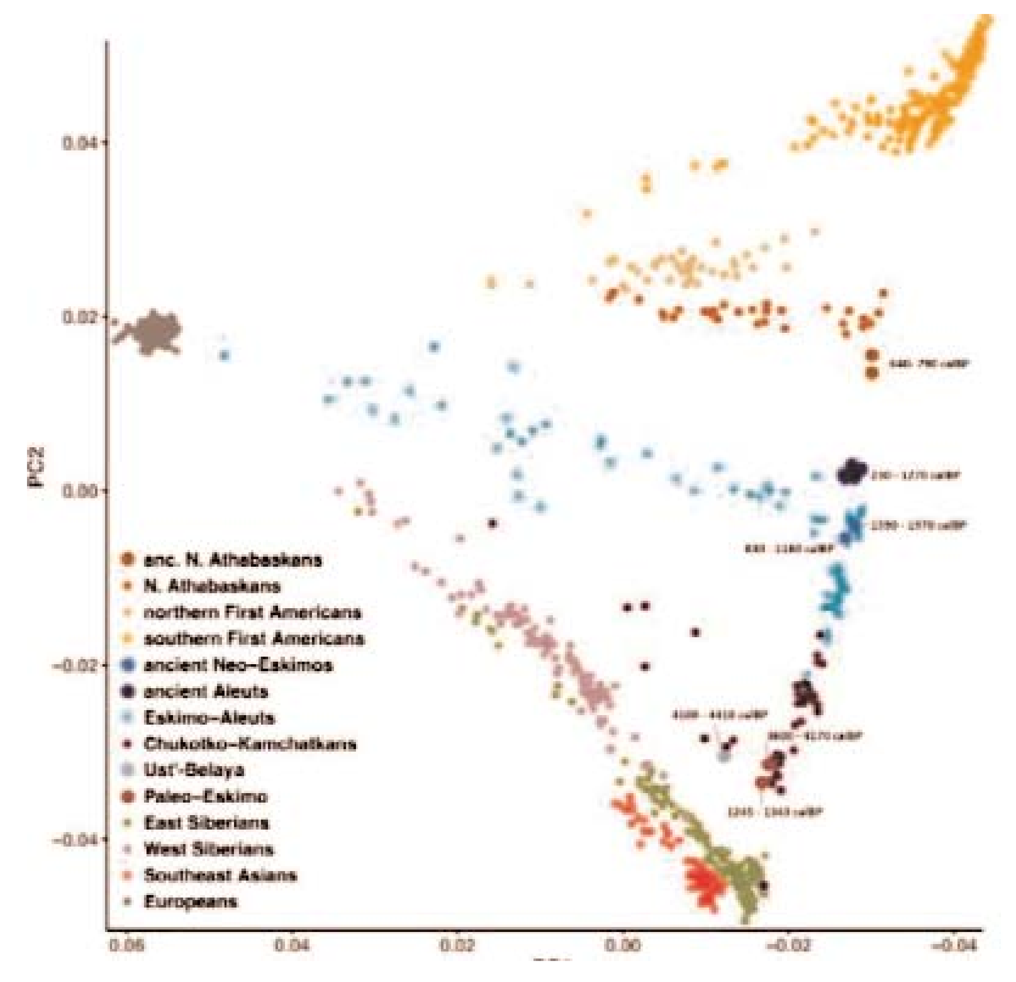
Des études antérieures sur les génomes d'individus paléo-esquimaux ont montré qu'ils sont apparentés aux populations de la Sibérie orientale : Tchoukotka et Kamtchatka. La date de divergence est estimée entre 6400 et 4400 ans.

Des paléogénéticiens ont séquencé le génome de 17 individus anciens dont 11 individus anciens des îles Aléoutes (2320 à 140 ans), 3 anciens Athabaskans du Nord (790 à 640 ans), 2 Néo-Esquimaux de Tchoukotka (1970 à 830 ans) ans) et un ancien de la culture Ust'-Belaya également de Tchoukotka (4410 à 4100 ans). Ces génomes ont été comparés aux populations actuelles. Dans la figure ci-dessous, les premiers individus sont indiqués par des étoiles. La couleur correspond à des méta-populations : Athabaskans (ATH) en marron clair, Nord-Américains (NAM) en marron gris, Sud-Américains non représentés, Esquimaux et Aléoutes (EA) en gris bleu, Tchoukotka et Kamtchatka (CK) en violet foncé, Proto-Eskimo (PE) en marron foncé, Sibériens de l'Est en vert et Sibériens de l'Ouest en violet clair (SIB) :



Les auteurs ont d'abord effectué une analyse en composantes principales. Dans la figure ci-dessous, les Européens sont les points gris à gauche, les Asiatiques du Sud-Est sont les points roses en bas et les Sud-Américains sont les points oranges en haut à droite. Les anciens individus sont représentés par des points plus gros :

La figure ci-dessous révèle un gradient linéaire entre les Paléo-Esquimaux en bas (gros points marron foncé) et les Sud-Américains en haut. Entre ces deux extrêmes, on trouve les populations de Choukotka et du Kamtchatka de Sibérie orientale (points violets), les actuels eskimos aléoutes (points verts), les anciens néo-esquimaux (gros points bleu clair) et les anciens aléoutes (gros points bleus). foncé), les anciens Athabascans (gros points marron clair) et les Athabascans actuels (Na-Dené) (points marron clair).

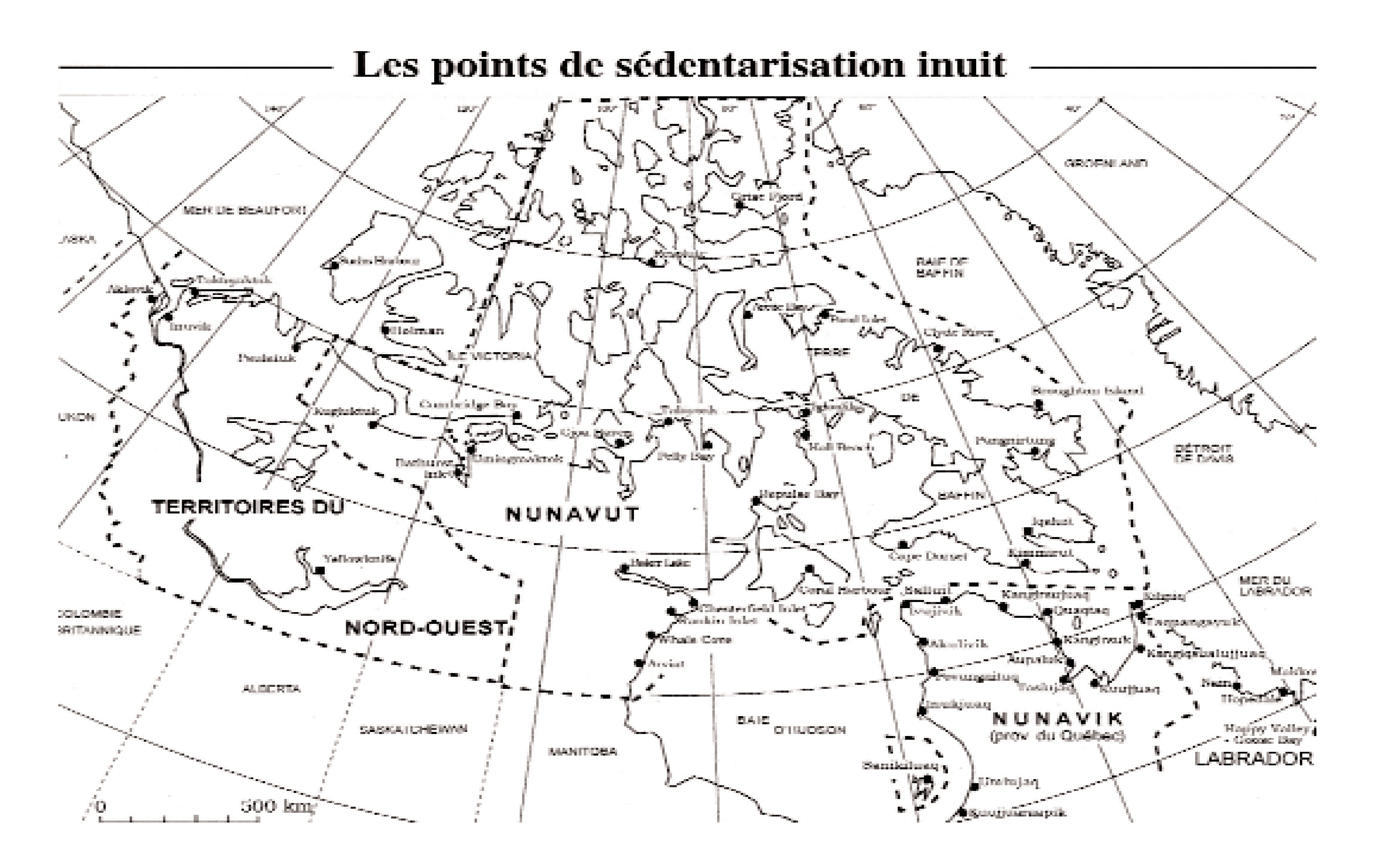


Cette étude montre deux résultats importants sur le patrimoine génétique des Paléo-Esquimaux. Premièrement, les Paléo-Esquimaux étaient étroitement liés génétiquement à la lignée asiatique qui a donné naissance aux populations actuelles d'Esquimaux et d'Aleuts. Deuxièmement, les Paléo-Esquimaux ont contribué de manière substantielle à l'ascendance des populations amérindiennes Na-Dené.

La figure ci-contre résume les résultats obtenus dans cette étude. La figure a indique l'arrivée d'une population de Sibérie occidentale dans le nord-est (flèche verte) qui donnera naissance à la population paléo-esquimaude qui se répandra ensuite dans l'Arctique américain (flèche rouge). Cette population Paléo-Esquimau se mélange génétiquement avec les populations Na-Dené. Plus tard, la population néo-esquimaude s'est propagée du nord-est de la Sibérie à l'Arctique américain (flèche bleue). Tous ces résultats suggèrent que les populations Na-Dené actuelles ont entre 10 et 25 % d'ascendance paléo-esquimau.

Cela est également vrai pour les trois anciens Athabaskans qui, cependant, ont une proportion légèrement plus élevée d'ascendance paléo-esquimaude que les populations Na-Dené actuelles. Cela implique une certaine continuité génétique pendant 800 ans, avec cependant une légère diminution de l'ascendance paléo-esquimaude au fil du temps.

Dans la figure b ci-dessus, les auteurs suggèrent que les Paléo-Esquimaux et les premiers Américains se sont rencontrés dans l'ouest de l'Alaska dans les cultures Old Whaling, Choris, Norton et Ipiutak. entre 3100 et 2500 ans. La culture de l'ancienne mer de Béring (en bleu foncé) s'est propagée il y a 2 200 ans. Enfin, la culture Thulé s'est propagée vers l'est il y a environ 1150 ans.



LE PEUPLEMENT DU GROËNLAND

La région nord polaire a été colonisée par les hommes durant les 5000 dernières années. Les premiers paléo-eskimos sont arrivés de Béringie le long des côtes nord de l'Alaska et du Canada il y a environ 4500 ans. Ils ont atteint le Groenland il y a 4500 à 4000 ans. Il y a environ 3500 à 3000 ans, la culture Dorset s'est développée dans l'est du Canada autour de la Baie d'Hudson, puis s'est étendue vers l'ouest et le nord pour atteindre le Groenland il y a 2800 ans, et remplacer l'ancienne culture paléo-eskimo. Il y a environ 1000 ans, la culture Thule a émergé le long des côtes nord de l'Alaska, puis s'est répandue dans toute la région nord polaire pour atteindre le Groenland il y a environ 1000 ou 800 ans.

Des controverses existent encore aujourd'hui, au sujet d'un éventuel mélange génétique entre les populations Inuits des cultures Dorset et Thule. Il y a des indices qui montrent que la culture Dorset s'est éteinte avant l'arrivée de la culture Thule. Cependant d'autres études soutiennent que les cultures Dorset et Thule ont coexisté pendant 200 ans.

Les premiers européens sont arrivés au Groenland avec les Vikings de Norvège et d'Islande aux alentours de l'an 985. Ils se sont installés d'abord sur les côtes sud et ouest. Cependant, on pense que la population Viking n'a pas survécue après l'an 1450. Ensuite, en 1721, les Danois et les Norvégiens sont arrivés de nouveau au Groenland. Ils ont installé des comptoirs commerciaux pour échanger des produits avec les communautés locales des côtes du Groenland.

La population actuelle du Groenland est mélangée et contient des gènes Inuits et européens. Cependant les études mitochondriales ont montré que la très grande majorité des lignages maternels est d'origine Inuit. Au contraire les études du chromosome Y ont montré que les lignages paternels sont fortement mélangés, avec une composante européenne allant jusqu'à 45% de la génétique de la population du Groenland.

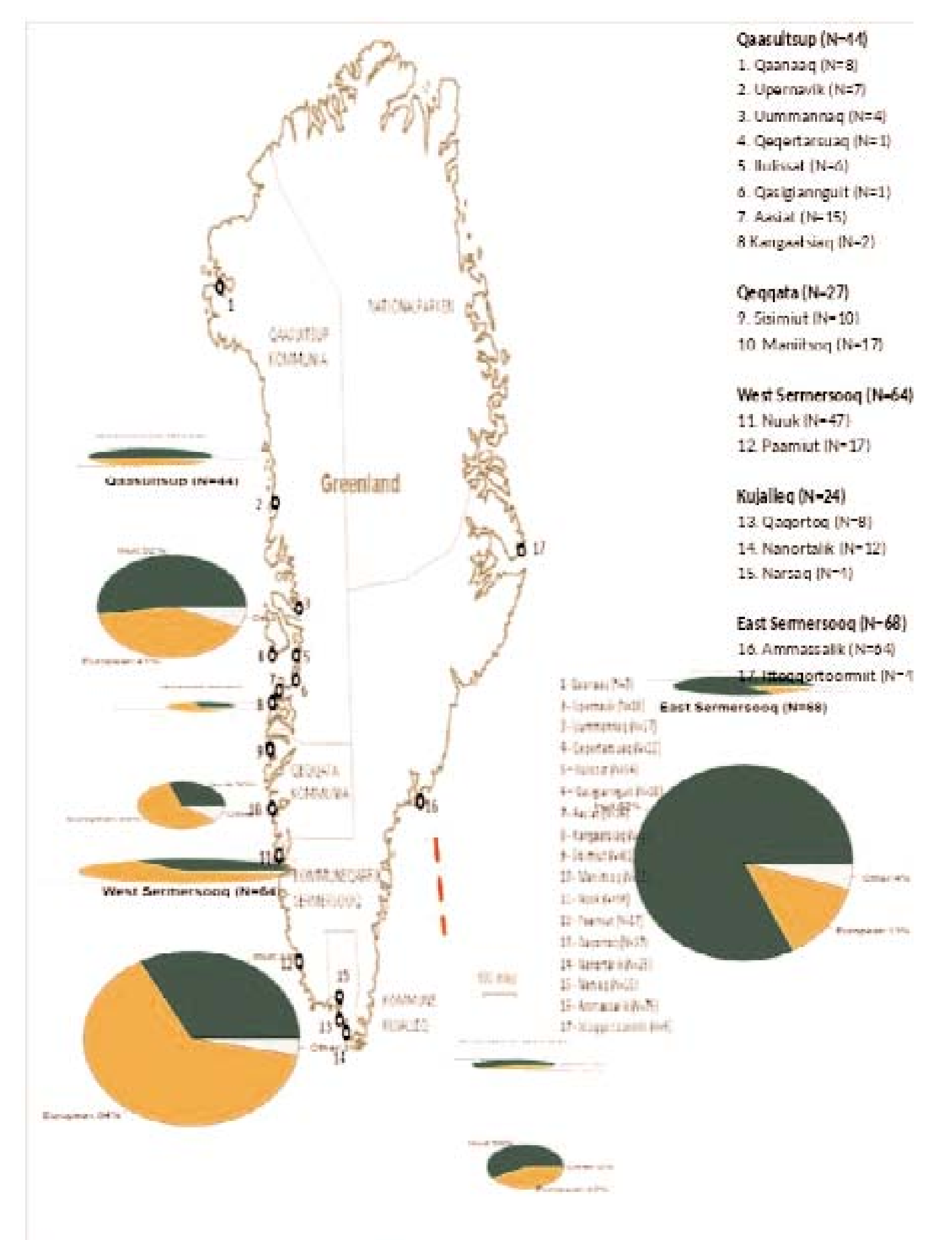
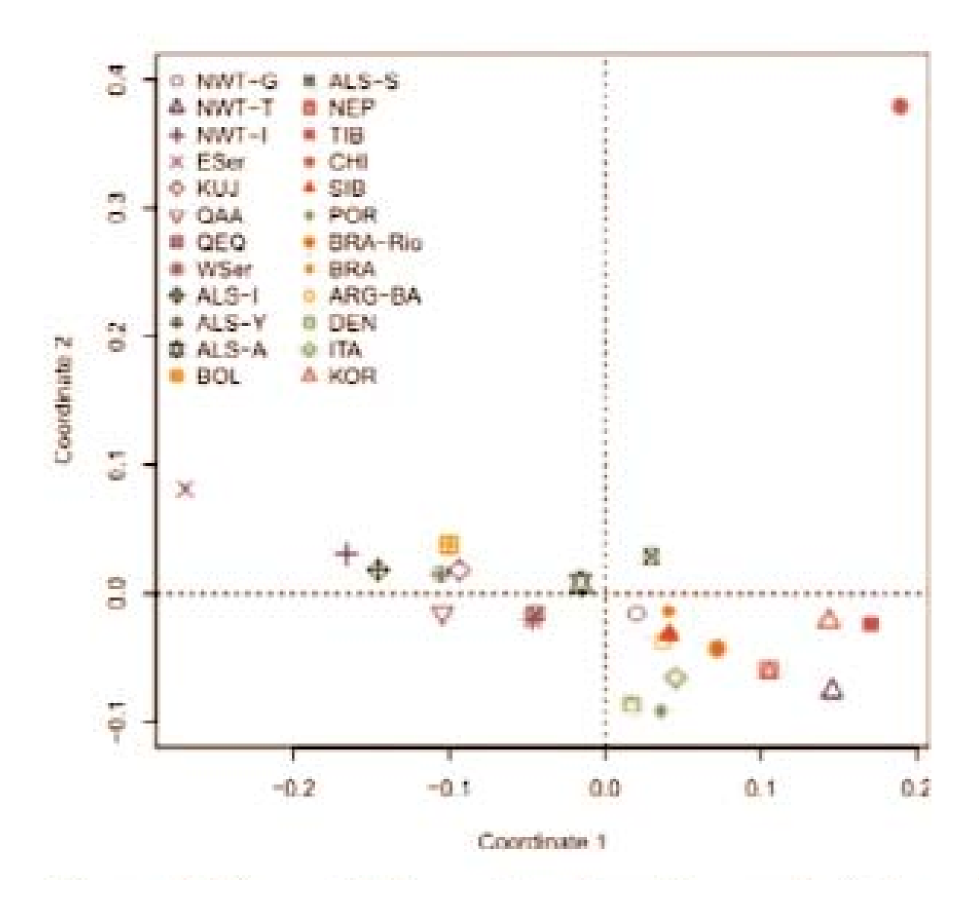


Figure B. The distribution of the Y-HGs (Inuit, European and other) in the five investigated ... of Greenland. Inuit: Q-NWT01 (xM265), Q-M3 (xM19, M194, L663, SA01 and L766). E... I-M170, R1a-M513 and R1b-M343.



Jill Katharina Olofsson vient de publier un papier intitulé: Peopling of the North Circumpolar Region - Insights from Y Chromosome STR and SNP Typing of Greenlanders. Dans cette étude 227 hommes du Groenland ont été testés sur 73 marqueurs SNP et 17 marqueurs STR. Afin de comparer cette population du Groenland à une population Scandinave, 241 Danois ont également été testés. 21 haplogroupes différents du chromosome Y ont été déterminés dans la population du Groenland:

Deux sous-clades de Q-M242 sont prédominantes: Q-NWT01* et Q-M3*. Environ 40% des hommes du Groenland ont un haplogroupe européen (I, R1a ou R1b). Ces haplogroupes se retrouvent principalement sur la côte ouest et sud. Ces 3 haplogroupes forment la grande majorité de la population Danoise: I (39%), R1a (17%) et R1b (37%). 11 échantillons du Groenland et 13 échantillons Danois n'ont pu être affecté à un haplogroupe à partir des SNP testés. Cependant une prédiction a pu être obtenue à partir de leurs marqueurs STR. Ainsi 1 échantillon du Groenland a pu être prédit appartenant à l'haplogroupe Q-M242.

La plus grande diversité de la population du Groenland se trouve chez les Sermersooq de l'ouest et la plus faible diversité chez les Sermersooq de l'est. Elle se divise en trois groupes:

§ Les lignages Inuits (Q-NWT01 et Q-M3)
§ Les lignages européens (I, R1a et R1b)
§ Les lignages non déterminés

Il y a une décroisance des lignages Inuits le long de la côte du Groenland, de 82% chez les Sermersooq de l'est à 30% chez les Qeqqata à l'ouest. Les lignages européens croissent à l'inverse de 13% chez les Sermersooq de l'est à 64% chez les Sermersooq de l'ouest et 59% chez les Qeqqata. Une analyse multidimensionnelle a été réalisée pour comparer les populations du Groenland avec d'autres populations du monde:

La population des Sermersooq de l'est (croix violette à gauche) se situe à part des autres populations du Groenland, mais le plus proche des Inuvialuit du nord-ouest du Canada. Les autres populations du Groenland sont proches des populations de l'Alaska. Les populations de Qeqqata et des Sermersooq de l'ouest sont les plus proches des populations européennes.

La diversité des lignages européens des populations du Groenland sont similaires à la diversité des Danois, sauf pour l'haplogroupe R1a pour lequel la diversité des populations du Groenland est plus faible que celle des Danois. Les lignages Inuits ont une diversité 2 fois plus faible que les lignages européens. On peut penser, ainsi, que les lignages Inuits sont plus récents que les lignages européens.

La comparaison des haplotypes STR des populations du Groenland appartenant à un lignage Inuit avec les populations du nord-ouest canadien, montre qu'ils ont une origine commune. L'âge de la sous-clade Q-NWT01 est estimée entre 7.000 et 14.300 et l'âge de Q-M3 entre 4.400 et 10.900 ans. Cette dernière est donc plus récente, mais comme il y a un important chevauchement des deux estimations, il est difficile de savoir s'il s'agit d'une colonisation unique par ces deux sous-clades, ou de deux colonisations successives. L'âge de la sous-clade Q-M3 au Groenland est plus faible que l'âge de cette même sous-clade dans le nord-ouest canadien. Il est donc probable que les porteurs de la sous-clade Q-M3 sont les descendants de la culture Thule qui prend son origine dans le nord de l'Alaska.

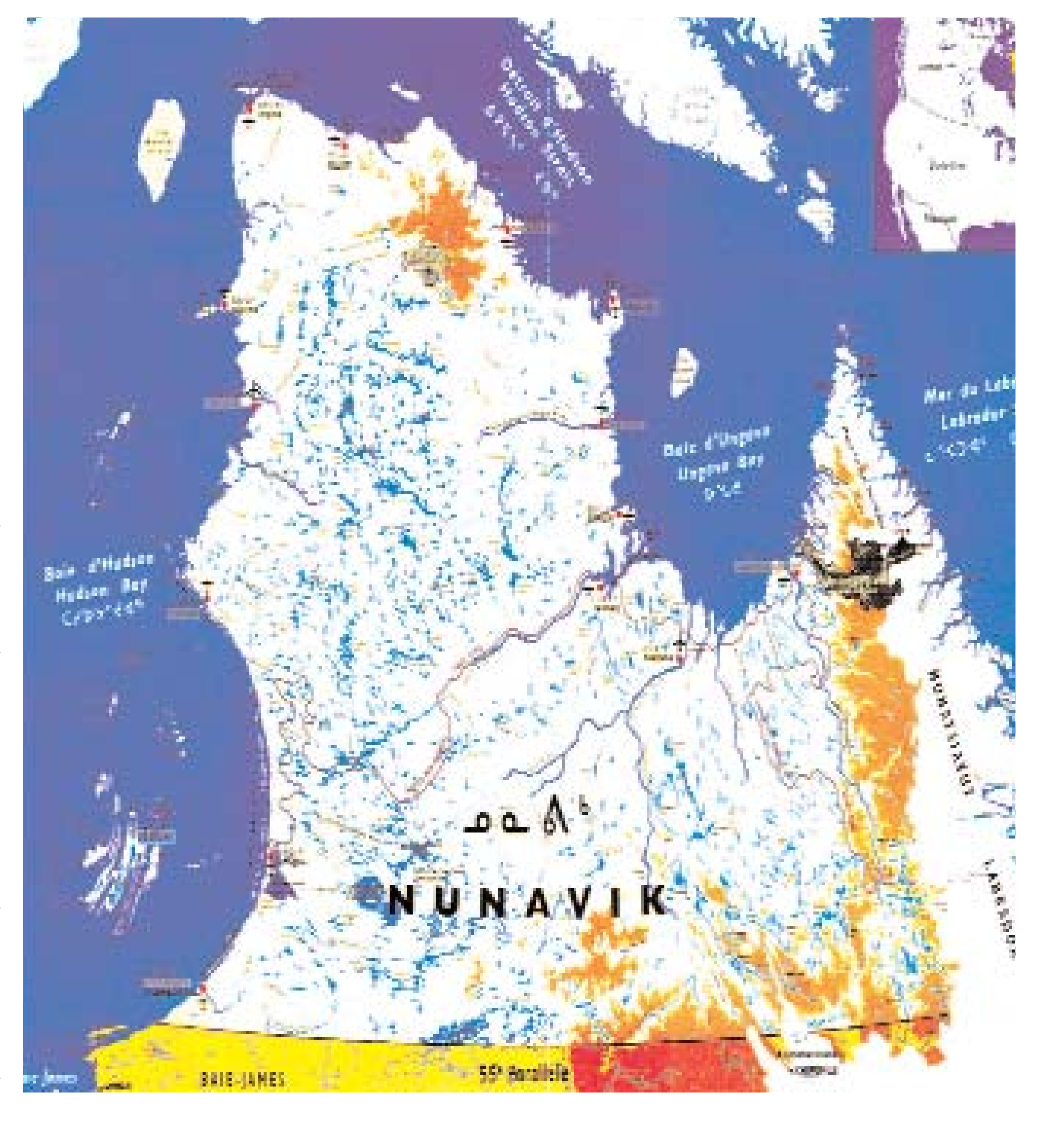
A l'inverse, l'âge de la sous-clade Q-NWT01 au Groenland est plus vieux que l'âge de cette même sous-clade dans le nord-ouest canadien. Il se pourrait ainsi que cette sous-clade soit arrivée en Amérique du nord et se soit ensuite diffusée avec la culture Dorset. Selon cette hypothèse, il y aurait donc bien eu un mélange génétique entre les cultures Dorset et Thule.

L'ORIGINALITÉ GÉNÉTIQUE DES INUITS DU NUNAVIK

Des chercheurs ont découvert que les Inuit du Nunavik, dans le nord du Québec, sont génétiquement uniques. Ils seraient distincts de toute autre population actuelle à travers le monde. Selon ces scientifiques, l'étude des gènes de populations autochtones minoritaires pourrait aider à fournir de meilleurs soins de santé adaptés à ces communautés.

Dans une étude publiée lundi dans la revue Proceedings of the National Academy of Sciences, ils ont établi le profil génétique complet des Inuit de la région du Nunavik - une première, selon eux. Sirui Zhou rappelle que seul un petit groupe d'Inuit de l'Arctique a fait l'objet d'un profilage génétique dans le monde, comme c'est le cas chez la plupart des populations autochtones du Canada.

L'étude a permis de découvrir que les Inuit du Nunavik pourraient détenir des composantes génétiques dérivées des anciennes populations autochtones de l'Arctique car en inspectant certaines parties du génome des Inuit du Nunavik, elle a découvert environ 130 variations génétiques uniques. Selon les connaissances actuelles, il s'agirait d'une " quantité substantielle " L'ascendance génétique provenant des Paléoesquimaux est pratiquement éteinte au sein de toutes les populations actuelles. Mais les Inuit du Nunavik ont probablement la plus grande composante d'une ascendance provenant des Paléoesquimaux.



RENCONTRE PRÉ-COLOMBIENNE

Peut-être que cette particularité génétique viendrait du contact des Inuits du Nunavik avec la population vikind vers l'an 1000. En effet, un des plus intéressants travaux géographiques qui ait vu le jour au sujet des découvertes des Scandinaves en Amériques est bien celui de M.P. Stensby, professeur de géographie à l'Université de Copenhague, travail publié en 1918. Voici la route suivie par l'expédition viking partie du sud du Groenland et dirigée par Thornfin Karlsefui en l'an 1000, telle qu'interprétée par M. Stensby.

Selon les sagas nordiques des XIIe et XIIIe siècles, l'explorateur nordique Leif Eriksson achète un bateau d'un marin nommé Bjarni Herjolfsson, qui prétend que lorsque le vent l'a soufflé au large des côtes voyageant à l'ouest du Groenland, il a aperçu la côte d'une grande masse continentale. Eriksson part à sa recherche. Lui et son équipage explore deux îles ; celle qu'ils appellent Helluland, et une autre qu'ils nomment Markland. Les savants plus tard les identifient comme étant respectivement l'île de Baffin et le Labrador.

Elle aurait tout d'abord remonté à une grande distance la côte occidentale du Groenland puis elle aurait côtoyé le Labrador jusqu'au détroit de Belle-Isle (région appelée Helluland) où elle serait entrée dans le Golfe Saint-Laurent en longeant la Côte-Nord (appelée Furdustrand) jusqu'à la Pointe-aux-Vaches près de Tadoussac que Karlsefui désigna sous le nom de Kjalarnes. De cet endroit, il remonta le fleuve Saint-Laurent (appelé Straumfjord) et atteignit et hiverna à l'île-aux-Lièvres (appelée Straumey). En continuant de remonter le Straumfjord, l'expédition viking aurait enfin atteint Montmagny (appelé Hop désignant le petit bassin à l'embouchure de la Rivière-du-Sud). D'après Stensby, le fameux pays de Vinland (le plus occidental des pays découverts par les Vikings) ne serait nul autre que la région sud du fleuve, aux environs de Montmagny. Potvin, p.167.
Cependant, selon les données historiquement reconnues, les Vikings (Norois) sont partis de Scandinavie au IXe siècle vers L'Islande et le Groenland et ont par la suite poursuivi leurs explorations vers l'Ouest pour atteindre la côte du Labrador et l'Île de Terre-Neuve. Pour l'instant et jusqu'à preuve du contraire, le Helluland serait la Terre de Baffin et le Markland, le Labrador. La Terre de Baffin fournissait l'oiseau le plus prisé pour la fauconnerie, c'est à dire le faucon blanc tandis que le Labrador fournissait le bois dont ils avaient besoin. Vinland serait situé à l'Anse-aux-Meadows (Terre-Neuve) où Leif Eriksson, fils du célèbre Eric le Rouge, aurait fondé une petite colonie de commerce appelée Leifsbudir. Son fils, le premier Viking né en Amérique, s'appelait Snorri. Les Vikings de l'Anse-aux-Meadows seraient ainsi les premiers européens à fouler le sol de l'Amérique et à établir des contacts avec les Amérindiens et les Inuit. Les légendes scandinaves, appelées «saga», font en effet mention d'individus nommés «Skraelings» qu'on associe généralement aux Autochtones du Nouveau-Monde tandis que les légendes esquimaudes racontent quant à elles, la présence des Tunnits, tribu d'hommes gigantesques qui chassait et pêchait à la Terre de Baffin et au Labrador. Tout laisse croire que ces êtres surnaturels étaient des Vikings venus d'Islande

'Eriksson reste au Vinland pendant près d'une année. Là, ils construisent des colonies et entrent en contactavec les peuples autochtones de la région-la plupartprobablement soit des Inuits, soit des Béothuks-que les Normandsappellent les Skraelings (littéralement " misérables "). Les Skraelingsdonner aux voyageurs des peaux d'animaux et de l'ivoire en échange pour les outils en métal et la laine. Les autres rencontres sont moins fructueuses : à plusieurs reprises, les Nordiques tuent des Skraelings. Les Skraelings vengent les meurtres en tirant des flèches sur le navire de l'envahisseur. Eriksson est tué dans l'attaque et son équipage retourne au Groenland en raison de la résistance indigène à leurs actes de la violence.

L'hostilité des Inuits et des Béothuks envers les Vikings poussèrent ces derniers à abandonner leur essai de colonisation à Vinland. Mangré cela, il est fort possible que suite aux combats, des femmes inuites aient été enlevées pour servir de butin de guerre comme le veut la coutume de l'époque, de là, le mélange génomique des populations qui aurait ainsi établi la spécificité génétique des Inuits du Nunavik. Les Béothuks de Terre-Neuve en sont un bel exemple. Vêtus de peaux

de bêtes et portant des tresses ornées de plumes d'oiseaux, le corps peint d'une couleur tannée, ces descriptions semblent correspondre aux Béothuks qui utilisaient beaucoup l'ocre rouge. Quant aux origines ethniques des Béothuks, la plupart des anthropologues les classent dans la famille des Montagnais (Innu). Par contre, leur culture différait à bien des égards de celle des autres nations amérindiennes. En effet, les Béothuks sont les seuls, en plus des tipis en été, à construire et habiter des maisons bois sur bois avec toit pyramidal et calfeutrées avec de la mousse. Ils sont les seuls à connaître la navigation hauturière, c'est à dire naviguer en haute mer sillonnant l'océan loin de la vue des côtes dans leurs grands canots de trente pagayeurs. Ils sont les seuls à fabriquer des saucisses composées de chair d'oiseaux, oeufs et graisse, sorte de confit entassé dans des boyaux de loups-marins. Enfin, les Béothuks étaient grands, près de six pieds, avaient les yeux et le teint clair, les cheveux châtains qu'ils enduisaient d'un mélange d'ocre rouge et d'huile de loup-marin. Pour toutes ces raisons, certains chercheurs commencent à croire que vers l'an mille, il y aurait eu métissage, donc partage de gênes et de connaissances (maison, navigation etc.) entre les Vikings et ceux-ci.

Une autre possibilité de transmission génomique européenne en Amérique est encore plus vieille que l'an 1000. Histoire ou légende, les "papae" irlandais seraient les premiers européens à fouler le sol américain. En voici donc la saga (récit) puisqu'elle figure, dès le onzième siècle, dans les pages que récitaient les "skaldes" ou chroniqueurs islandais avant d'être transcrites sur parchemin aux siècles suivants.

Peuplé de Celtes, l'Irlande se convertit au christianisme au cinquième siècle. Vers 500, de nombreux monastères surgirent et des moines qui prirent le nom de "papae" partirent alors vers la mer à la découverte de nouvelles terres désertes. Vêtus de leur grande robe blanche et transportés par leurs barques à deux rangs de rames, ils gagnèrent les Îles Hébrides, les Orcades et d'autres poussèrent au nord jusqu'aux Shetlands et aux Îles Féroé où des noms de lieu évoquent encore leur présence. Ainsi dès le début du huitième siècle vers 700 et tel que rapporté par Dicuil, grand annaliste de l'époque, ils menaient une existence paisible de solitude et d'ascétisme jusqu'à ce que les drakkars des pirates scandinaves se jettent à l'assaut des Îles Hébrides, Shetlands et Féroé. Des hordes de Vikings dévastèrent et incendièrent les monastères irlandais vers 770. De nouveau en exil et décidés à fuir la domination de ces païens barbares, ils s'enfoncèrent de nouveau dans l'océan vers une île lointaine qu'ils savaient habiter par de petits groupes de pêcheurs et de réfugiés celtiques. C'était l'Islande, l'"ultima Thule", la dernière connue dans l'Atlantique nord. Ils s'y établirent et fondèrent les établissements de Papey, Papos et Papylée, tous des noms d'origine irlandaise, et vécurent près d'un siècle dans la paix.

En 874, deux chefs norvégiens Ingolf et Hjorlaf débarquèrent sur la côte sud-ouest de l'Islande et fondèrent une colonie sur l'emplacement actuel de Reykjavik. Devant cette nouvelle irruption de l'ennemi séculaire et barbare, la pacifique population irlando-celtique comprit que ses jours de liberté sociale et religieuse venaient de prendre fin. Une nouvelle caravane maritime mit le cap à l'ouest vers des terres inconnues. Poussés par les vents du nord-est, les fugitifs irlandais abordèrent ainsi la côte du Labrador et se laissèrent entraîner par les courants dans le détroit de Belle-Isle et le golfe du St.-Laurent et se fixèrent à l'Île du Cap-Breton entrant par la suite en relation avec les nomades de l'île : les Micmacs. C'est ainsi que vers 880, les papae irlandais devinrent les premiers européens à fouler le sol de l'Amérique, six cents ans avant Christophe Colomb, Cabot, Corte Real et Jacques Cartier.

Les annales islandaises (1006) rapportent des témoignages recueillis auprès des Esquimaux par les premiers Vikings qui racontent qu'au sud dans le golfe " habitaient des hommes, qui marchaient, vêtus de blancs, portant devant eux des perches où étaient fixés des morceaux d'étoffe, tout en chantant très fort "; c'est à dire la description d'une procession de papae irlandais en costume monastique. Aussi les annales islandaises ajoutent qu'il s'agit du territoire nommé " Huitramannaland" c'est à dire le "Pays des hommes blancs" et situé à l'ouest du "Vinland " viking (Terre-Neuve) soit l'Île du Cap-Breton.

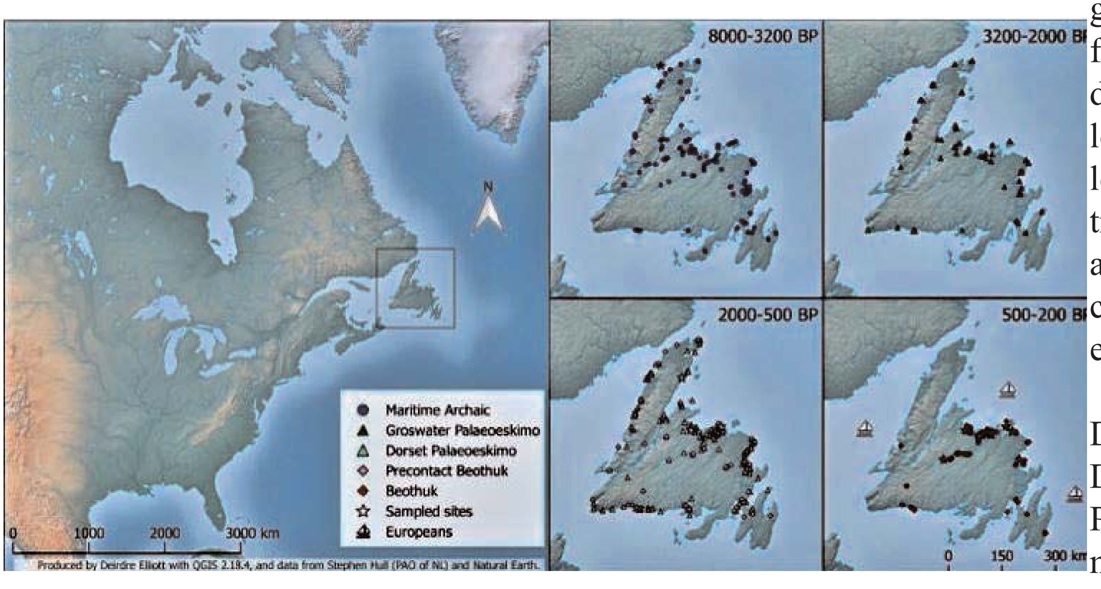
Puis le temps accomplit son oeuvre et la petite communauté irlandaise disparut. Les Micmacs transformèrent la croix en un fétiche de protection et de vénération et en plantaient d'autres sur les lieux de chasse et de pêche. Sept siècles plus tard, Champlain trouvera en 1604 dans cette région une croix de bois vieillie, " signe évident, écrit-il, qu'autrefois, il y avoit esté des Chrestiens," A leur tour, les premiers missionnaires s'étonneront de voir les Micmacs mettent des croix partout et même d'en porter le signe sur leurs vêtements. Telles furent les dernières survivances de la colonie irlando-celtique en terre canadienne. Nous retiendrons l'odyssée des "papae" irlandais comme une légende, quoique plausible, jusqu'à ce que des découvertes archéologiques viennent la propulser dans le domaine de l'histoire officielle.

A remarquer sur ce portrait de l'époque d'un Micmac, la croix chrétienne sur le haut du torse , à droite,



ADN mitochondrial béothuk ancien à Terre-Neuve, Canada

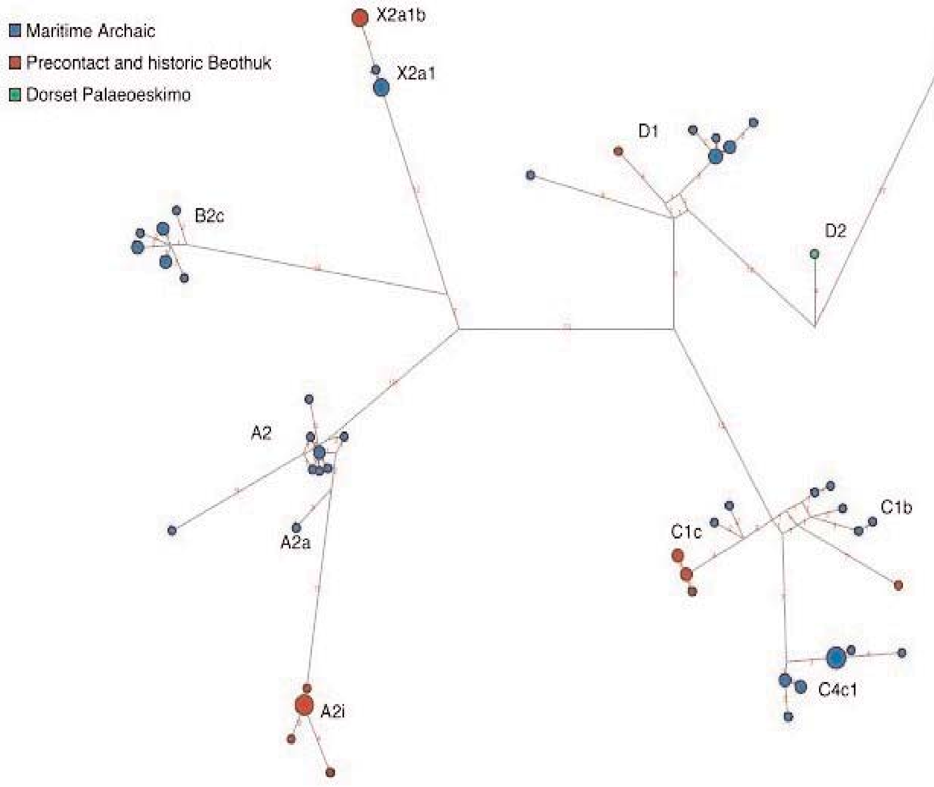
Les plus anciennes traces d'occupation au Labrador se situent à L'Anse Amour et sont datées d'il y a 7700 ans. Il s'agit d'une des premières manifestations de la culture Archaïque Maritime. Cette tradition est caractérisée par l'exploitation des ressources marines et s'étend le long des côtes de Terre-Neuve entre 4500 et 3400 ans. Sa disparition est probablement liée au refroidissement climatique reflété par la diminution des forêts d'épicéa, ou à la compétition avec les premiers arrivants de la culture Paléo-eskimo Pré-Dorset dont les premières traces à Terre-Neuve datent d'il y a environ 3800 ans. Ensuite les cultures Paléo-eskimos Groswater et Dorset prospèrent dans la région. A l'arrivée des premiers Européens, les Amérindiens de Terre-neuve sont appelés Béothuks:



La plupart des anthropologues classent les Béothuks dans la famille des Montagnais (Innu). Le premier acte esclavagiste européen fut commis par le Portugais Gaspar Corte Real contre les Béothuks de Terre-Neuve en 1500. Ce rapt devait servir à payer les dépenses de l'expédition suite à la vente des indiens comme esclaves.

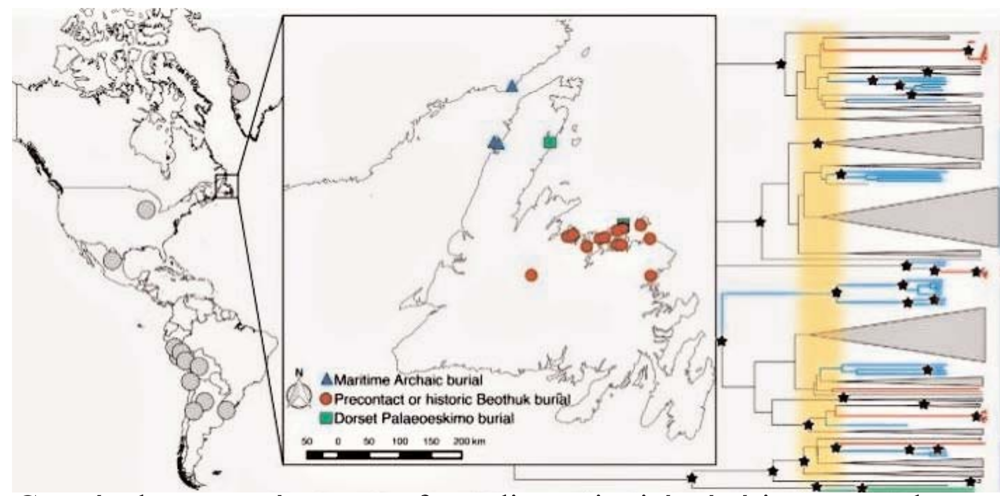
Vivants sur l'île de Terre-Neuve, les Béothuks exploitaient les ressources saisonnières comme le saumon et le phoque ainsi que le caribou. Ils furent attaqués, certains tués, d'autres capturés. "Gens effarables et sauvaiges", expression employée par Cartier. Qui sont donc ces "sauvages effroyables" que rencontrent Cartier dans le détroit de Belle-Isle ? Vêtus de peaux de bêtes et portant des tresses ornées de plumes d'oiseaux, le corps peint d'une couleur tannée, ces descriptions semblent correspondre aux Béothuks qui utilisaient beaucoup l'ocre rouge et qui auraient été en expédition de chasse sur la Côte-Nord en dehors de leur territoire habituel, Terre-Neuve. Par la suite, ils furent exterminés par les colons anglais qui les chassaient et tuaient au même titre que les chevreuils. Le capitaine Georges Cartwright, dans son volumineux ouvrage "A Journal of Transactions & Events on the Coast of Labrador", écrit en 1770 : "Leur nombre doit diminuer sans cesse car nos gens assassinent tous ceux (Béothuks) qu'ils peuvent, détruisent leurs provisions, saccagent leurs canots et leurs ustensiles, si bien que bien des familles entières sont mortes de faim à cause de cela. Je suis désolé de dire que les colons sont de plus grands sauvages que les indiens eux-mêmes. (...) Si l'invasion de leur territoire par les Européens se poursuit à ce rythme, ils ne survivront plus très longtemps". Cette prédiction s'avéra exacte. Suite à ces attaques, ils se réfugièrent à l'intérieur des terres refusant tout contact par la suite. Cette stratégie contribua à les isoler de plus en plus jusqu'à l'extinction de la tribu en 1829.

Des généticiens viennent de publier un papier intitulé: Genetic Discontinuity between the Maritime Archaic and Beothuk Populations in Newfoundland, Canada. Ils ont testé l'ADN mitochondrial de 151 individus appartenant aux cultures Archaïque maritime, Paléo-eskimo et Béothuk. Des résultats ont été obtenus pour 74 individus dont 53 de la culture Archaïque maritime, 2 de la culture Dorset et 19 Béothuks. Ils appartiennent aux haplogroupes mitochondriaux Amérindiens bien connus: A2, B2, C1, C4, D1, D2 et X2:



La diversité mitochondriale est élevée chez les Archaïques maritimes et chez les Béothuks, ce qui contraste avec les résultats précédents qui montraient une faible diversité dans la culture Dorset (unique haplogroupe D2a). Il n'y a pas de relation de descendance entre les échantillons Archaïques maritimes et les échantillons Béothuks à l'exception des individus de l'haplogroupe X2a. Il est intéressant de noter par ailleurs que l'homme de Kennewick sur la côte Est de l'Amérique du Nord et daté de 8800 ans, appartenait à une forme basale de l'haplogroupe X2a. Ces données suggèrent que l'origine de l'haplogroupe mitochondrial X2a se situe au Nord-Est de l'Amérique, et qu'il s'est ensuite diffusé de la côte Nord Pacifique vers la côte Nord Atlantique il y a au moins 4000 ans.

Les auteurs ont ensuite utilisé le logiciel BEAST pour tracer un arbre des différents lignages maternels associés aux dates de séparations des différentes branches:



Ces résultats suggèrent une forte discontinuité génétique entre les populations Archaïque maritime et Béothuk. De plus ces deux populations ne descendent pas d'une même population ancestrale de la région. Cette dernière a donc subi plusieurs vagues de migration humaine.

En effet, leur culture différait à bien des égards de celle des autres nations amérindiennes. En effet, les Béothuks sont les seuls, en plus des tipis en été, à construire et habiter des maisons bois sur bois avec toit pyramidal et calfeutrées avec de la mousse. Ils sont les seuls à connaître la navigation hauturière, c'est à dire naviguer en haute mer sillonnant l'océan loin de la vue des côtes dans leurs grands canots de trente pagayeurs. Ils sont les seuls à fabriquer des saucisses composées de chair d'oiseaux, oeufs et graisse, sorte de confit entassé dans des boyaux de loups-marins. Enfin, les Béothuks étaient grands, près de six pieds, avaient les yeux et le teint clair, les cheveux châtains qu'ils enduisaient d'un mélange d'ocre rouge et d'huile de loup-marin. Pour toutes ces raisons, certains chercheurs commencent à croire que vers l'an mille, il y aurait eu métissage, donc partage de gênes et de connaissances (maison, navigation etc.) entre les Vikings et ceux-ci.

LES COMMUNAUTÉS INUITS

Un Inuk : Anciennement Esquimau.

Vers 5 000 ans, une première vague migratrice inuit traverse le détroit de Béring en provenance de Sibérie orientale. Vers 4500, un long mouvement migratoire s'amorce en provenance de l'Alaska, une deuxième suivra en l'an 1 000. Ces groupes, appelés paléo-esquimaux anciens, peupleront graduellement la presque totalité des îles et la bordure nordique du continent américain jusqu'au Groenland. L'Arctique a été peuplé il y a 4 500 ans par des groupes de chasseurs d'origine alaskienne qui auraient voyagé vers l'est à la poursuite de gibier. Ces mouvements vers l'Arctique canadien et le Groenland auraient été facilités par un réchauffement climatique. Ces groupes généralement appelés paléo-esquimaux anciens sont divisés en trois sous-groupes : Independence I, sous-groupe associé aux territoires de l'extrême Nord (Ellesmere et le nord du Groenland), Saqqaq que l'on retrouve dans la région de la baie Disko et les régions au sud-ouest du Groenland, et les Pré dorsétiens présents partout ailleurs dans l'Arctique canadien. Bien que ces groupes se soient adaptés de manières différentes à des environnements distincts, leur technologie est similaire : un outillage microlithique, hautement adapté à la vie de chasseur nomade de l'Arctique. Les Pré dorsétiens (4 000 – 2 500 ans AA) étaient de petits groupes de chasseurs nomades qui occupèrent la péninsule de l'Ungava et les côtes de la baie d'Hudson et de la baie d'Ungava entre 4 000 et 2 500 ans AA. Ils avaient une subsistance fondée sur les ressources terrestres, principalement le caribou, mais chassaient aussi certains mammifères marins. Ils complétaient leur alimentation avec la pêche et la cueillette, selon la disponibilité des ressources. Ils avaient possiblement des embarcations similaires au kayak. La présence de restes de chiens sur certains sites laisse supposer qu'ils pouvaient utiliser ces animaux pour le transport hivernal. La culture pré dorsétienne se caractérise par un outillage généralement microlithique : burins, petites pointes façonnées, perçoirs, racloirs et microlames. Les structures d'habitation sont souvent composées de deux rangées de pierres parallèles et d'un foyer central. On y retrouve aussi des tentes estivales sans aménagement intérieur et des maisons semi-souterraines dans les champs de blocs. Les pré dorsétiens ont développé la technologie des lampes de stéatite, efficaces en termes de luminosité et de chaleur. Contrairement aux Amérindiens, il existe encore dans le nord-est de la Sibérie des groupes apparentés aux Inuit nord-américains. La transition entre la fin du Pré dorsétien et le début du Dorsétien a été très peu documentée. Dans certaines régions, il semble y avoir une discontinuité entre ces deux cultures. Il est probable que la disparition des pré dorsétiens soit attribuable à un refroidissement survenu entre 3 400 et 1 900 ans AA. Quelle qu'en soit la cause, les pré dorsétiens du Nunavik ont disparu de certaines régions qui sont restées inoccupées pendant quelque temps avant l'arrivée des groupes dorsétiens. Vers 2 500 ans marque l'arrivée des Inuit (Dorsétiens) sur l'ensemble de la côte du Labrador et de Blanc-Sablon à Rivière-Saint-Paul, appelé «Quitzezaqui», la "Grande Rivière". Les Dorsétiens (2 500 – 900 ans AA) sont apparus dans l'Arctique de l'est environ 2 500 ans AA, probablement issus d'un bassin de population pré dorsétien, bien que les avis soient partagés au sujet de la continuité ente les deux cultures. Il a pu y avoir une continuité technique sans pour autant qu'il y ait eu continuité dans la population locale ou régionale. Initialement, la

culture dorsétienne est surtout présente dans le Bas-Arctique au Nunavut, au Nunavik, au Labrador et à Terre-Neuve (2 500 ans AA). Elle ne fait son apparition dans le Haut-Arctique qu'à la fin de la période dorsétienne. Pendant plusieurs centaines d'années, le Haut-Arctique et le nord du Groenland sont *persona non grata*. Le Dorsétien se caractérise par un outillage lithique varié : pointes triangulaires, pseudo-burins, grattoirs, racloirs semi-circulaires, herminettes et microlames. La bonne préservation sur certains sites dorsétiens a aussi permis d'identifier une industrie sur matières organiques (os, andouiller, ivoire et bois : têtes de harpons, foënes, couteaux à neige, crampons, etc.). Les Dorsétiens chassaient les mammifères marins (à l'exception des grandes baleines), les petits mammifères terrestres, ainsi que le caribou et des oiseaux migrateurs. Ils pêchaient et cueillaient différentes plantes. Leurs structures d'habitation étaient de dimensions variables, le plus souvent des structures de tente, lesquelles incluaient fréquemment des aménagements axiaux. Les tentes étaient probablement utilisées l'été, tandis que des igloos étaient vraisemblablement construits durant l'hiver puisque des couteaux à neige ont été retrouvés sur plusieurs sites archéologiques. Des maisons semi-souterraines ont aussi été construites dans les dépôts meubles et auraient possiblement servi d'habitations d'automne pendant la formation de la banquise, ou d'habitations hivernales. Les maisons longues apparues durant le Dorsétien récent (entre 1 450 et 1 000 ans AA) avaient une fonction de rassemblement communautaire. De petits objets artisanaux sont sculptés dans l'ivoire, l'os, l'andouiller et la stéatite; il s'agit de représentations animales ou anthropomorphes. La fin de la période dorsétienne fait l'objet de plusieurs débats. Pour certains, les Dorsétiens auraient disparu de l'Arctique de l'est avant l'arrivée des Inuits. Pour d'autres, l'occupation dorsétienne au Nunavik aurait perduré jusque dans les années 1500 et les deux cultures auraient été en contact. Il est possible que ces rencontres se soient faites dans certains endroits; toutefois, il apparaît clair qu'au Nunavik aucun contact n'a eu lieu entre les Dorsétiens et les Inuits. Un refroidissement du climat force les Dorsétiens à migrer le long des côtes à la recherche de nourriture. Ces Inuits ne chassent non seulement le loup-marin mais aussi le caribou à l'intérieur des terres. A partir de l'an 1000, les Dorsétiens sont graduellement remplacés par les Thuléens, ancêtres directs des Inuit actuels et chasseurs de gros mammifères marins tels la baleine et le morse. La majorité des Inuits habite les régions nordiques du Canada, connues sous le nom de Nunaat ou « terre natale inuite », peuplées de petits villages et de communautés disséminées dans l'Arctique, de l'Alaska jusqu'à l'est du Groenland. Pendant de nombreuses années, les archéologues pensaient que les Thuléens/Inuits (900 ans AA – période

historique) avaient quitté l'Alaska vers l'an 1000, mais il est de plus en plus certain que cet exode s'est produit beaucoup plus tardivement. La culture thuléenne s'est développée dans le Nord-Ouest de l'Alaska vers 1 000 ans AA pour ensuite migrer vers l'Arctique canadien. C'est au cours du 12e siècle de notre ère que les groupes Thuléens/Inuits se sont répandus peu à peu dans l'Arctique de l'est, notamment au Groenland, sur l'île Ellesmere, puis finalement au Nunavik et au Labrador. La subsistance des Thuléens/Inuits était orientée vers la chasse aux grandes baleines. Ils développèrent une technologie adaptée à l'exploitation de ce type de ressource. Leur subsistance était aussi axée sur de plus petits mammifères marins et terrestres et les oiseaux migrateurs en fonction de la disponibilité des ressources et selon les régions. On voit apparaître durant cette période les *umiaqs*, de grands bateaux pouvant contenir plusieurs personnes, utilisés pour la chasse aux grandes baleines et pour les déplacements sur de longues distances. La technologie des Thuléens/Inuits est très diversifiée et ingénieuse autant pour les matières organiques, qu'ils favorisaient, que les matières lithiques. Ils construisaient des structures semi-souterraines, avec tunnel d'entrée, qui leur servaient d'habitation surtout à la fin de l'automne et au début de l'hiver. L'hiver, ils construisaient des igloos et l'été, des tentes de peaux. Vers les 13e et 14e siècles de notre ère, on retrouve de plus en plus de sites thuléens dans des environnements où les plans d'eau sont peu profonds, ce qui suppose un changement et une diversification des ressources exploitées. Les grandes baleines sont abandonnées au profit des phoques, des morses et des ressources terrestres. Encore une fois, les archéologues ont tendance à expliquer ces changements par des modifications du climat. Cette période coïncide avec le Petit Âge Glaciaire (années 1400 à 1600), un épisode important de refroidissement climatique, mais il ne s'agit probablement pas du seul facteur ayant occasionné une modification dans le mode de subsistance des Thuléens. Les Thuléens du Canada se divisent géographiquement ainsi : Inuvialuit (l'ouest canadien) le Nunavut (Territoires du Nord-Ouest), le Nunavik (Nord du Québec), le Nunatsiavut (Le Labrador). De plus au Nunavik, les Nunavimmiuts se subdivisent à nouveau (identités locales) entre Itivimiut (Ungava) et Tarramiut (Baie d'Hudson).

NUNAMIUT

Au début du vingtième siècle, quelques groupes ou familles inuites vivaient à l'inétérieur des terres appelés Nunamiut en opposition à Sinamiut, les gens de la mer. Il était reconnu que la vie des gens de l'intérieur étaient plus misérable que celle des côtiers : ils ne possédaient pas de chiens, ils manquaient de graisse de phoque pour se nourrir et s'éclairer. Alors pourquoi s'y installer ? Les témoignages recueillis racontent que les Nunamiut étaient en général des individus et leurs familles ayant dû quitter la côte contraints et forcés suite à quelque acte de violence dont ils furent soit les auteurs, soit les victimes. L'intérieur était le refuge des gens réputée dangereux donc ostracisés par leur communauté. Certains plus marginaux fuyaient tout simplement la présence des

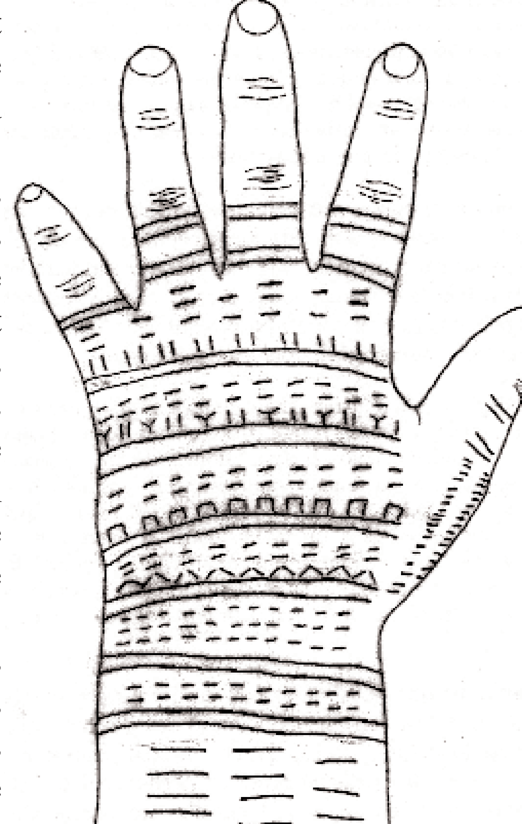
Blancs dont ils avaient peur; le cœur des terres représentant tous les avantages de l'isolement et de l'éloignement. Les Nunamiut adoptèrent un mode vie intimement relié aux migrations des hardes de caribous et se nommaient entre eux des Nallamiut, les gens qui chassent et séjournent aux traversées de caribous. Entre 60 et 80 caribous représentaient l'autosuffisance alimentaire pour une famille de quatre personnes. L'absence de chiens s'explique par l'énorme quantité de nourriture supplémentaire nécessaire à leur maintien. On estime que 10 caribous par tête de chien étaient nécessaires à leur survie. De nos jours, la majorité des Inuits sont côtiers (Sinamiut) et fréquentent l'intérieur des terres que pour chasser le caribou et pêcher l'omble puis reviennent à leurs villages sur la rive de la mer. - Vézinet, 1980, p. 99-106

Le livre intitulé The Inuit way, a guide to Inuit culture (Pauktuutit Inuit Women of Canada, 2006) donne un aperçu intéressant de ce que devait être le mode de vie des Inuits avant et au moment des premiers contacts avec les Européens. Selon ce livre, les Inuits vivaient en petits groupes familiaux, autonomes et nomades, dont la survie et la satisfaction des besoins matériels dépendaient de la chasse, de la pêche et de la cueillette. Pour survivre dans leur environnement, ils ont dû inventer des technologies uniques telles que l'igloo, le kayak, l'ulu (couteau utilisé par les femmes), le qulliq (lampe en stéatite), les vêtements de fourrure et les harpons à tête détachable. Entièrement autosuffisants, les Inuits migraient d'un endroit à l'autre en fonction des variations environnementales et des cycles annuels de disponibilité des mammifères terrestres et marins. Ils se déplaçaient partout sur le territoire arctique. La mobilité caractérisait leur mode de vie. Avant la venue des Européens, les Inuit étaient maîtres des lieux. Les ancêtres des Inuits, dont la culture s'apparente à celle des Inuppiats (nord de l'Alaska), des Katladlits (Groenland) et des Yuits (Sibérie et ouest de l'Alaska), arrivent 1050 ans avant notre ère. Les Inuits appliquaient le droit coutumier, lequel se distinguait par sa nature informelle, sa souplesse et le recours aux pressions sociales pour favoriser les comportements responsables. Ils avaient développé une culture matérielle riche à partir de technologies utilisées pour la chasse et la pêche. Traditionnellement, la « vision du monde » des Inuits, telle qu'elle était exprimée dans leur cosmologie et leurs croyances spirituelles, reposait fondamentalement sur la reconnaissance du fait que leur survie dépendait totalement des animaux. De nombreux tabous entouraient divers aspects de la vie des Inuits, pour qui le monde naturel et surnaturel était expliqué par une riche mythologie. La vie des Inuits dans la région de l'Ungava était, la plupart du temps, extrêmement difficile. Trouver de quoi se nourrir suffisamment, que ce soit par la recherche de caribous à l'intérieur des terres ou la capture de phoques à la limite des glaces flottantes, était une lutte quotidienne. En période de disette, les Inuits chassaient le lagopède ou pêchaient du poisson, lorsque ces ressources étaient disponibles. Leur survie à long terme dépendait toutefois de l'abondance du caribou et du phoque, deux espèces qui leur permettaient non seulement de se nourrir, mais aussi de se construire des abris, de se vêtir et d'avoir une source de combustible.

FEMMES INUITES (nuliak)

Uumarniyuq, la première femme, est celle qui appela de ses vœux la guerre et la mort pour que l'humanité évite une disparition totale en raison d'une surpopulation sur l'île primordiale. La première femme comprit mieux que quiconque que seule leur dispersion sur d'autres terres assortie d'une limitation de la durée de vie pourrait assurer leur survie en tant qu'espèce. Elle fabriqua un umiaq par famille pour les disperser sur d'autres terres. Afin d'adoucir la disparition de l'être, conséquence ultime de la mort, elle instaura une continuité sur terre par la réincarnation de l'âme-nom des défunts dans le corps des nouveaux-nés et dans l'au-delà, par la survie de l'âme-double éthérée des humains décédés. La famille se décline ainsi le mari (ui), les maris qui échangent leur femme (aïparerq), les femme (nuliak), le père (atata), la mère (anana), le grand-père (atatatsiarq), la grand-mère (ananatsiark), le fils (irniq), la fille (paniq), l'oncle paternel (akka), la sœur du père (atsak), la belle-mère (arnaksak), le beau-père (angutiksaq),, le beau-frère (ningau), le frère aîné (angaju), le cadet (nukaq), les homonymes (avvarriik), l'enfant nominé d'après le nom d'un parent (atsiara). Traditionnellement, les activités des femmes se

concentrent au village, au camp saisonnier ou dans leur voisinage immédiat. Elles s'éloignent rarement de leur point d'attache même si elles participent à des activités de pêche ou de cueillette. Tandis que pour l'homme, le camp est un point de départ et de retour pour ses activités de chasse et de pêche, le camp est pour la femme lieu de stabilité. Ainsi le village, le campement sont perçus comme un espace à dominante féminine où s'exprime un matriarcat bien sentie. Igluvigaq est donc synonyme de centralité, de concentration matriarcale qui s'oppose à l'étendue, la dispersion du chasseur masculin. Ainsi le vocable igluvigaq associée à la femme évoque l'habitation comme matrice sécuritaire (iglou/utérus) pour la procréation et l'épanouissement de la famille. Cette métaphore de la maison-femme se rattache à l'iglou comme lieu de chaleur familiale, de reproduction, de naissance, d'éducation et de réjouissance. Elles sont les transformatrices des matières premières apportées par les hommes, autant transforment-elles le sperme de l'homme en vie humaine, autant transforment-elles le fruit de la chasse des hommes en produits domestiques. Les rapports sexuels durant la gestation sont racontés de la manière suivante : à chaque relation sexuelle, un chien/pénis entrait et vomissait de la nourriture pour faire grandir le fœtus d'où l'importance de relations sexuelles fréquentes avec le géniteur. Cette métaphore provient du fait que lors des tempêtes, on avait l'habitude de nourrir les chiens le soir, en leur laissant passer la tête, l'un après l'autre, par l'entrée de l'iglou. La complémentarité entre les fonctions homme/femme est étroite : la mère est un iglou/utérus et le père/chien assume une fonction nourricière durant la gestation. Les relations d'échange sont interdites puisqu'elles affaiblissent le fœtus en l'empêchant de se former. En inuktitut, fœtus se dit quassaq qui signifie « qui va se coaguler ». La naissance avec l'aide de la sage-femme (sanaji) est essentielle, c'est elle qui nettoie le nouveau-né, sectionne le cordon avec une lame de pierre et noue le cordon ombilical avec du tendon de caribou. Ces deux actes séparaient l'enfant de la mère biologique et l'attachaient au groupe. Son rôle est d'autant plus important que le fœtus, qui dit-on est doué de volonté, peut changer de sexe juste avant la naissance. À ce moment-là, il n'est pas encore achevé et c'est à la sage-femme de parfaire cette création notamment, en décourageant un changement de sexe. Comme on le voit, une personne n'est pas une entité mais un assemblage de composantes, une construction qui se décline ainsi en quatre étapes : le sang de la femme (1) coagule pour former le fœtus qui lui-même est nourri par le sperme de l'homme (2), la sage-femme (3) met fin à la gestation en vérifiant que le sexe de l'enfant est bien défini et c'est elle qui finalise la construction de la personne en lui annonçant sous forme de berceuses (aqausiit) évoquant sur le mode de la louange les qualités qu'elle aurait et le caractère qui serait le sien en rapport avec l'âme-nom du défunt (4) choisi ; elle définit donc sa personnalité mais également tout son réseau de parenté. L'identité inuite est une identité relationnelle. Après la naissance, la mère quitte l'irniviq (lieu d'accouchement) et s'installe dans le kinirvik (lieu de relevailles), un confinement qui dure de cinq à six semaines. La mère est alors accompagnée de l'accoucheuse ou une femme ménopausée qui lui prépare les repas. Il est en effet interdit à la mère sujette à des saignements post-partum d'être en contact avec de la viande crue. Toutes les peaux de caribous souillées lors de l'accouchement, les peaux d'oiseaux qui ont servies pour nettoyer l'enfant ainsi que le placenta (arraaq) sont enfouies hors de portée des chiens. Dès que la mère est capable d'avoir des relations sexuelles à nouveau, elle devait, la première fois, prélever le sperme du père qui s'écoulait de sa vulve et en enduire le corps du bébé pour le renforcer. L'absence d'enfants pour un couple était une calamité. Il fallait



idéalement avoir une fille pour seconder la mère et un fils pour aider le père chasseur. Pour déjouer la stérilité du couple, on tentait alors un échange temporaire de conjoint pour augmenter les chances de procréer si non l'adoption était de rigueur. La situation de la femme sujette à une fausse couche est encore plus dramatique que la stérilité totale. À cause de l'ostracisme social (longue période de réclusion et de prohibitions sévères) dont elle était l'objet, la femme avait tendance à garder secrète sa situation. D'ailleurs le thème de la femme battue est récurrent dans la tradition orale des Inuits ; violence souvent attribuée à la femme stérile. Souvent les récits commencent par une fausse couche cachée aux proches et où l'avorton est jeté aux chiens qui le dévorent, ainsi une âme humaine se réincarne dans un chien. L'avorton réincarné retrouvait un nom (de chien), intégrait une famille (la meute), avait un travail suivi d'une longue période de repos estival et nourrit régulièrement. Voilà pourquoi, selon les renseignements obtenus, plusieurs femmes rêvaient de se réincarner en chienne de traîneau. D'une façon générale, les conditions des femmes étaient plus difficiles que celle des hommes. La confection des vêtements et des couvertures en fourrure et en peau demandait aux jeunes familles de mâchouiller les peaux pour les assouplir avant d'être cousues par les plus âgées. En plus des repas, la fabrication du kayak, de l'oumiaq, de la tente d'été et de leur entretien était réservé aux femmes. Les activités extérieures saisonnières étaient une occasion pour les femmes de socialiser entre elles. Ensemble, elles pourvoyaient à la subsistance de la communauté en s'adonnant à la pêche (omble chevalier en rivière), au ramassage des œufs de mouettes, d'oies sauvages, des coquillages (moules) et autres mollusques, des algues ainsi qu'à la cueillette des baies, bourgeons de saules, oseilles ainsi qu'une panoplie d'herbes aromatiques et de plantes médicinales. Il est reconnu que les femmes rapportent des sources variées de nourriture plus régulièrement si bien que la chasse aux grands gibiers des hommes rapportent moins que la pêche, le piégeage de petits gibiers et la cueillette des femmes mais, reste néanmoins essentielle, à tout le moins complémentaire. C'est elle qui voyait également à l'approvisionnement en eau qu'elle allait chercher au ruisseau et charriait l'hiver l'eau glacée sur de petites traînes. La visite des maisonnées et les rencontres festives font partie intégrante de la culture inuite. Elles permettent d'échanger des nouvelles, de discuter de partager un repas et de danser ensemble. Les enfants participent à toutes les activités et font ainsi l'apprentissage des coutumes ancestrales. L'éducation des enfants est partagée par toutes les femmes et l'adoption entre familles est couramment utilisée. Chez les Inuits, certaines filles (cheveux coupés) sont traitées en garçon et fument même la pipe et des garçons adoptent des comportements féminins. Ces enfants sont vêtus à la manière de l'autre et font l'apprentissage des tâches de l'autre sexe. Le travestissement n'a rien à voir avec l'orientation sexuelle et sûrement rien à voir avec l'homosexualité. Si l'unité familiale avait un urgent besoin d'un nouveau chasseur, c'est alors cette logique qui prévalait en matière d'apprentissage indépendamment du sexe de l'enfant. Souvent, il s'agissait aussi d'une technique de protection contre les mauvais esprits qui harcelaient l'enfant en adoptant le genre de l'autre sexe pour mieux disparaître. Aussi le chaman pouvait décréter le travestissement d'un enfant malade pour que les mauvais augures ne le reconnaissent plus. Impensable donc de se moquer d'un travesti d'autant plus qu'il est sous la protection d'un esprit cosmique appelée « le maître de l'atmosphère ». En général chez les Inuits du Canada, le travestissement s'arrête à la puberté. Le garçon devait abandonner les tresses, s'habiller en chasseur et aller tuer son premier gros gibier. À ses premières menstrues, la fille revêtait des vêtements féminins, se faisait tatouer le visage et apprenait les tâches de la vie domestique et de mère de famille. Dans les cas extrêmes si l'arrêt du travestissement dégénérait en une crise d'identité majeure, on décidait alors de fiancer un jeune homme travesti à une jeune femme travestie pour qu'un nouvel équilibre s'établisse. Au Nunavut et au Nunavik, le travestissement juvénile ouvrait souvent la voie à une vocation de chaman et le ou la chaman chevauchant la frontière des genres était alors réputé capable de franchir plus facilement les frontières entre le monde des esprits et celui des humains. L'homosexualité chez les Inuits faisait partie des formes de sexualité palliative entre hommes avant le mariage ou entre femmes laissées seules pendant les longues périodes de chasse. Des chants traditionnels associent volontiers la

beauté des femmes à leurs zones érogènes. Les femmes y chantent la beauté de leur vulve, de leur vagin, de leur fesse et de leurs seins. D'ailleurs les sculptures anciennes montraient, révélaient le corps féminin dans toute sa nudité, mettant en évidence les organes génitaux comme objets de désirs. Autant d'allusions érotiques qui disparurent avec l'arrivée des missionnaires. Le tatouage fut pratiqué jusqu'au début du XXe siècle. Les motifs identifiaient un rite de passage ou un moment précis du cycle de la vie comme la puberté, un mariage, la naissance d'un enfant, la mort d'un parent ou encore un événement marquant comme une maladie, un meurtre, un accident de chasse; autant de signes qui indiquaient le statut et la notoriété d'une personne. L'espérance de vie étant brève, l'âge comptait peu et la vieillesse était brève et rare. La violence quotidienne faite aux femmes était fréquentes et des femmes commirent des actes d'infanticide en période de famine encore entre 1920-1940. Dans la société induite quand la femme âgée avait perdu tous ses proches, elle était considéré comme orphelin et devait être prise en charge par une autre famille. Quand sa situation devenait trop difficile ou que la survie du groupe était menacée en cas de famine, elle pouvait décider de mettre fin à ses jours. Un tel suicide lui assurait une place heureuse dans l'au-delà. Comme on le voit, les Inuits planifient leur démographie par des «régulateurs» : tabous sexuels, tabous alimentaires, euthanasie, infanticide. L'avortement n'est pas pratiqué. Ce serait attenter à l'ordre naturel. Un enfant est né après avoir reçu un âme-nom, donc dans leur esprit, l'infanticide ne concerne que des anonymes. Depuis la signature de l'entente de la Baie-James en 1975, le rôle social de la femme s'émancipa vers une participation aux organismes communautaires crées par cette convention. Depuis l'implantation de commerces et des autres installations de services, de nouveaux métiers sont apparus. De nos jours, la femme induite peut être caissière à la coopérative, secrétaire, enseignante, infirmière, traductrice. Mais elle occupe toujours une place centrale dans la communauté et dans l'univers supraterrestre de la cosmogonie induite où elle peut devenir femme-oiseau, femme-sirène, femme-déesse, femme-marâtre, autant de personnages fantasmagoriques quasi sans limite de l'univers mythologique arctique. En général, la femme est associée au monde terrestre, au Sud, au soleil et à l'été alors que l'homme l'est au Nord, au monde marin, à la lune, à l'hiver.

GÉNÉALOGIE

En général, la famille nucléaire simple (parents, enfants, un grand-parent s'il est veuf ou veuve) est l'unique structure sociale stable du groupe. Mais, comme on peut le comprendre, la rigueur du climat, la dangerosité des activités sur le territoire demandent à la cellule de base de s'associer avec d'autres pour former un réseau d'entraide et de solidarité. Avant la sédentarisation, les camps d'été, plus petit regroupait des familles directement parentes, les camps d'automne, saison intensive de chasse, regroupent des familles élargies, enfin les grands camps d'hiver réunissent plusieurs lignées parentales. Plus les difficultés augmentent, plus les liens se resserrent entre individus. Voilà pourquoi l'adoption très courante chez les Inuits permet d'élargir le réseau social de l'adopté ou l'orphelin et l'échange de femmes entre hommes (aïparerq) édifie une parenté parallèle aussi solide que celle du sang, ces derniers doivent prendre en charge la famille de l'autre en cas de coup dur. La dynamique du système tend vers la multiplication maximale des types de partenariats dans le but d'étendre toujours plus le cercle des relations d'entraide et de solidarité. L'objectif idéal, son but ultime, est d'éliminer toute possibilité de se retrouver en position d'isolement ou sans ressource où, en Arctique plus qu'ailleurs les chances de survie sont minces. Chez les Inuits, chaque individu jouit d'une identité propre mais elle est toujours considérée en fonction de sa relation avec d'autres, morts ou vivants. L'âge de raison est vite atteint et chacun devient alors responsable de lui-même et doit assumer ses choix. La généalogie joue un rôle primordial pour caractériser la relation qui le lie aux autres et par laquelle son appartenance au groupe est reconnue. Les enfants sont nommés en référence à une personne le plus souvent décédée dont ils héritent des qualités et des défauts en même temps que le nom. Avant l'arrivée des missionnaires, le suicide était une échappatoire socialement acceptée surtout pour sortir d'une situation désespérée comme celle d'un vieillard qui ne veut plus être à la charge de sa famille en cas de famine. Ces êtres étaient donc respectés. L'âme

du mort revit dans les nouveaux-nés et son esprit les protège mais s'il s'avère que le nom choisi est néfaste à l'enfant, il est immédiatement changé. Chaque enfant reçoit plusieurs noms en relation avec les groupes sociaux qu'il fréquente par exemple, il reçoit un nom de son groupe de chasseur mais de tous c'est le nom du grand-père ou de la grand-mère qui est le plus fort du point de vue parental, suivi du nom le plus chargé au point de vue surnaturel et finalement celui de pouvoir vital. Si dans un village, plusieurs enfants portent le même nom, ils deviennent de facto liés entre eux, ce qui accroît encore le cercle des relations. Avec la christianisation, les Inuits reçurent des prénoms chrétiens tirées de la Bible pour les Anglicans et du catalogue des saints pour les catholiques. Après la sédentarisation, le gouvernement fédéral décida de donner des noms de famille à tous les Inuits ce qui fut fait dans une certaine confusion si bien que l'ensemble relationnel individuel et familial a perdu de sa cohérence mais la solidarité perdure car, maintenant assumée par les institutions socio-économiques que les Inuits se sont dotées à cette fin.



INUKSUK (un) - INUKSUIT (les) – INUNNGUAT (imitation d'Inuit)

Que ce soient les tribus africaines, les peuplades d'Asie, les aborigènes d'Australie, les Incas et Mayas d'Amérique du Sud et plus près de nous, les Amérindiens du Nord et les Inuit, tous ont laissés dans l'environnement des signes, des traces de leur existence. Les inuksuit sont d'imposantes silhouettes de pierre aux formes humaines qui de tiennent debout sur l'horizon dénudé de la toundra. Peuple nomade, les Inuits érigèrent des inuksuit comme des bornes pour délimiter un territoire, comme des panneaux indicateurs pour faciliter les déplacements et servaient également de cache de nourriture (caribou, poisson) en cas de survie. En période de migration, les Inuits construisaient des inunnguat sommaires le long des pistes pour rabattre les caribous vers les chasseurs. Ces imitations d'Inuits (inunnguat) en pierre effrayaient les caribous et les dirigeaient vers l'endroit propice choisi pour l'abattage.

INUKTITUT

Langue parlée par les Inuits mise en caractère syllabique permettant son écriture en 1880 par le missionnaire anglican E.J. Peck. L'inuktitut possède un vocabulaire riche et une structure complexe qui remonte à des millénaires.). On compte cinq principaux dialectes inuits au Canada : l'inuvialuktun, l'inuinnaqtun, l'inuttitut et l'inuttut groupés sous une même langue, l'inuktitut ou inuttitut. Lors du dernier recensement, 70 % des Inuits ont déclaré connaître la langue inuit et près des deux tiers ont affirmé que l'inuktitut était leur langue maternelle (première langue apprise). C'est à Nunavik et à Nunavut que l'inuktitut est la plus utilisée; neuf Inuits sur dix s'expriment dans cette langue. L'inuktitut est encore aujourd'hui la langue dominante maternelle (96%) et utilisée dans les activités sociales, de chasse et pêche. Par contre la langue du travail rémunéré est l'anglais ce qui lui confère un

Alphabet syllabique de l'inuktitut

ᐁ	ai	ᐃ	i	ᐅ	u	ᐊ	a	•	
ᐯ	pai	ᐱ	pi	ᐳ	pu	ᐸ	pa	ᑉ	p
ᑌ	tai	ᑎ	ti	ᑐ	tu	ᑕ	ta	ᑦ	t
ᑫ	kai	ᑭ	ki	ᑯ	ku	ᑲ	ka	ᒃ	k
ᒉ	gai	ᒋ	gi	ᒍ	gu	ᒐ	ga	ᒡ	g
ᒣ	mai	ᒥ	mi	ᒧ	mu	ᒪ	ma	ᒻ	m
ᓀ	nai	ᓂ	ni	ᓄ	nu	ᓇ	na	ᓐ	n
ᓭ	sai	ᓯ	si	ᓱ	su	ᓴ	sa	ᔅ	s
ᓓ	lai	ᓕ	li	ᓗ	lu	ᓚ	la	ᓪ	l
ᔦ	jai	ᔨ	ji	ᔪ	ju	ᔭ	ja	ᔾ	j
ᕓ	vai	ᕕ	vi	ᕗ	vu	ᕙ	va	ᕝ	v
ᕃ	rai	ᕆ	ri	ᕈ	ru	ᕋ	ra	ᕐ	r
ᙯ	qai	ᕿ	qi	ᖁ	qu	ᖃ	qa	ᖅ	q
ᙰ	ngai	ᖏ	ngi	ᖑ	ngu	ᖓ	nga	ᖕ	ng

puissant statut puisque c'est la langue, suivie du français, qui unit tout le monde reléguant l'inuktitut dans la sphère privé. A noter que même si les Inuits écoutent majoritairement la radio en inuktitut, la plupart regardent en moyenne (5.5h par jour) les émissions de télévisions anglaises. Malgré tout, l'enseignement de l'inuktitut de la maternelle jusqu'à la fin du secondaire a démontré une nette augmentation de l'estime de soi lorsque les enfants apprennent dans leur langue d'origine. Le suffixe miut désigne l'endroit où l'on habite; exemple Montréalmiut, Parismiut, Londonmiut ou Newyorkmiut. Krom Valentina, Keleutak Harriet, Quumaluk Qiallak,

CHANT DE GORGE (katajjak)

Un vaste registre de performances vocales gutturales est utilisé pour exprimer la dérision, des duels et même des berceuses. Les chants et musiques traditionnels nous semblent monotones et répétitifs pourtant ils épousent le même modèle que la pensée autochtones. Ils évoluent en cercle, selon des règles et un rythme très précis. Ils s'arrêtent, respirent, puis reprennent à nouveau comme des battements de cœur. Ainsi s'exprima un vieux chanteur inuit : «Vous croyez que mon chant dit toujours la même chose… mais chaque fois que j'ai complété une séquence, j'en ai ajouté un peu plus. Je modifie ma chanson ». Ce chanteur explique ainsi que son chant suit l'imprévisibilité du rythme circulaire où les oies, les saumons, les caribous réapparaissent régulièrement mais ce ne sont jamais les mêmes ; chaque cycle est différent, jamais il n'y aura deux printemps pareils. Les sons surgissent profondément de la gorge que la voix transforme en chant. Au départ, le chant de gorge est un jeu de compétition pratiqué principalement par les femmes qui placées face à face doivent émettre des sons étranges et un chant particulier dans le but de faire rire l'autre. C'est une compétition inusitée puisque l'on perd en riant. De nos jours, sous l'influence des missionnaires sudistes, plusieurs inuites s'initient au chant gospel biblique.

TOPONYMIE INUITE

Le territoire naît une fois nommée. Ainsi pour les Inuits, les lieux désignés possèdent une ou des identités relatives à l'environnement ou à l'espace mais surtout, le toponyme indique l'emprise des Inuits sur le territoire. Auparavant anonyme, l'acte de naissance d'un lieu est son baptême par les hommes. Par la seule puissance des mots, l'homme transforme une étendue neutre en un milieu humanisé et parce que transmissible de génération en génération, le toponyme entre dans le patrimoine de l'humanité comme guide servant à se déplacer à la surface de la terre. Dans la culture inuite, le toponyme et la tradition orale des récits sont les gardiens du souvenir, les points d'ancrage qui fixent dans la mémoire l'usage habituel du lieu, la présence d'un inuksuk, un incident, une émotion forte, le nom d'un chaman décédé, une anomalie du paysage, des traits géographiques significatifs (lacs, rivières, baie, détroit), un point de rassemblement de gibier, un lieu de fête ou de sépulture. Voici quelques exemples : hingilik = l'endroit qui a un cap, nuvuk = la pointe, qurluq = la chute, niaquqtalik = l'endroit qui a une tête, nauyaan = lieu de nidification des mouettes, annialik = l'endroit où il y a des ombles arctiques, anarvik = l'endroit où l'on défèque, iluvilik = l'endroit où il y a des tombes, mannik = les œufs, tuktutuuq = endroit où sont les caribous, nilak = l'embouchure d'une rivière, alliyarvik = l'endroit où quelqu'un a cassé son traîneau, uhuilaq = le pénis coupé, unguarvik = l'endroit où ils ont vécu des temps difficiles., inukturvik = lieu où l'on a mangé des humains. Les femmes nomment le territoire immédiat du campement et l'utilisation pratique des lieux tandis que l'homme possède une connaissance globale du territoire, un savoir géographique plus élaboré lié à ses fréquents et longs déplacements. Mais ce savoir géographique est mis en péril par la sédentarisation qui a entraîné une modification profonde des activités et rythmes de la vie quotidienne devenue routinière. Ce ne sont plus les conditions météorologiques qui rythmaient la vie du chasseur qui s'imposent mais les horaires de

bureau des femmes. Les adolescents d'aujourd'hui, perçoivent le territoire avant tout comme un espace de loisir et s'éloignent rarement à plus de 30 km du village car ils redoutent le blizzard incapables qu'ils sont d'analyser les signes avant coureurs d'un changement soudain de température. Plus la pratique du terrain diminue, plus la connaissance toponymique s'estompe. Le territoire perd de sa cohérence, plus on oubli les noms, plus le territoire s'atrophie, le lien d'unité entre l'homme et son milieu est en péril laissant libre cours à l'exploitation du territoire par les Qallunaat. COLLIGNON, 1996, p. 105-106, 192-193

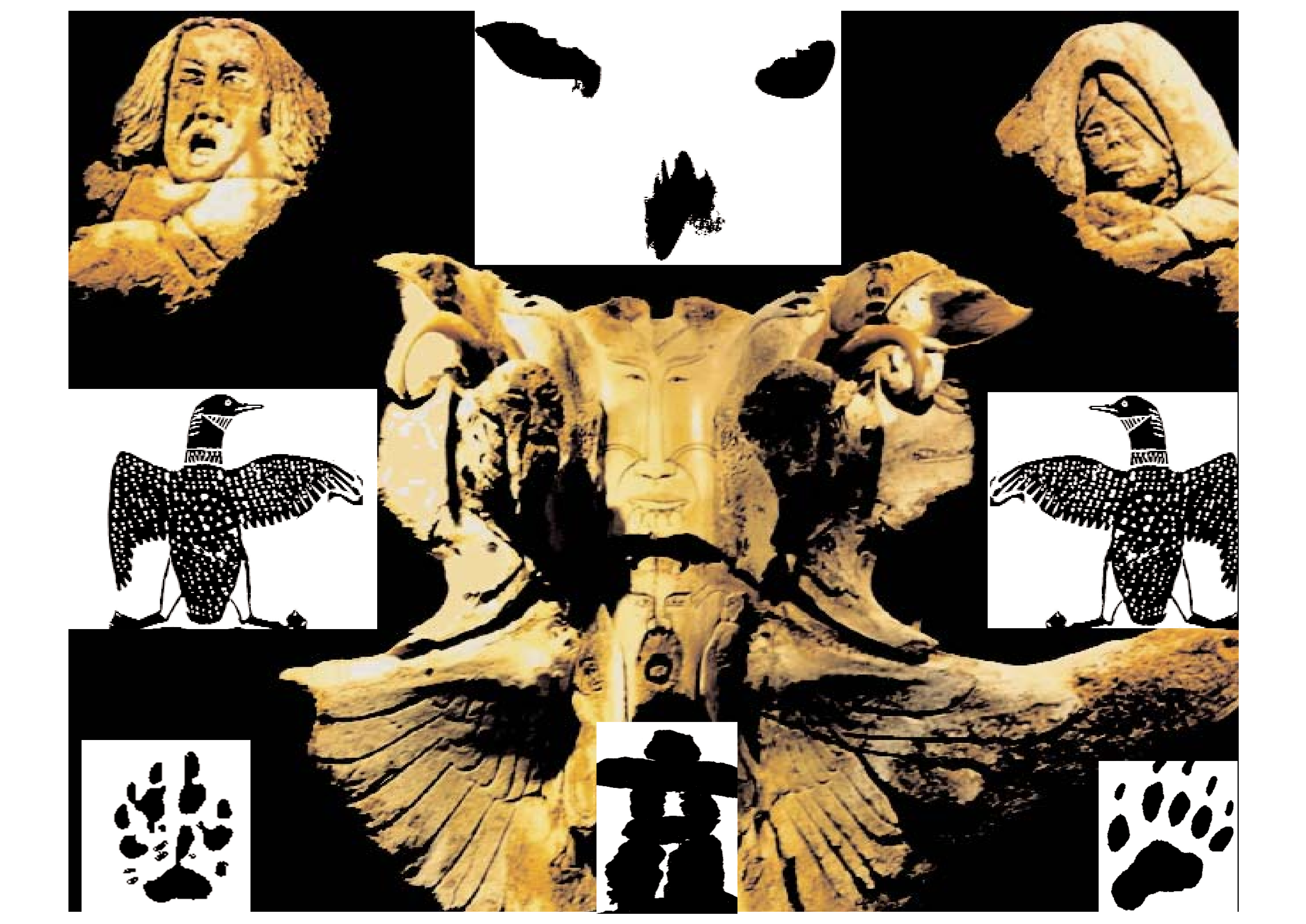
ARCHÉOLOGIE INUITE

Traditionnellement, les Inuits vivent le long des côtes; il n'est donc pas surprenant que la majorité des sites archéologiques inuits, thuléens et paléoesquimaux se trouvent à proximité de la mer. Toutefois, quelques sites ont aussi été recensés à l'intérieur des terres, probablement en raison des déplacements saisonniers, dans le but d'acquérir des matières premières, pour la chasse au caribou ou pour le piégeage. Ainsi, deux sites inuits ont été recensés sur les rives de la rivière George : un près de son embouchure et un autre sur l'île Ford. Les rares sites d'art rupestre découverts dans l'Arctique canadien sont tous situés dans la région de Kangirsujuaq, sur l'île de Qikirtaaluk au Nunavik. On y retrouve des pétroglyphes représentant exclusivement des visages vus de face, avec des traits humains, animaux ou hybrides. Ces représentations sont attribuées à la culture du Dorset, qui a habité l'Arctique entre 500 av. J.-C. et 1500 apr. J.-C. Les visages que l'on retrouve sur les sites d'art rupestre ressemblent d'ailleurs à des masques sculptés par les Dorsétiens. Parmi les sites répertoriés jusqu'à ce jour, le plus important est sans conteste celui de Qajartalik, situé près du village de Kangirsujuaq au nord-est de l'île. On y retrouve plus de 170 visages qui ont été gravés dans un affleurement de pierre à savon (stéatite) il y a environ 1500 ans. La plupart des visages sont symétriques. Certains d'entre eux ont des traits félins et des cornes. Ces représentations avaient probablement une connotation spirituelle pour les Dorsétiens. Malheureusement, les pétroglyphes de Qajartalik ont été victimes de vandalisme à différentes reprises. Les sites archéologiques d'origine amérindienne identifiés se trouvent sur les rivages de la rivière George et de ses affluents. Il s'agit de sites amérindiens historiques (naskapis) et préhistoriques (naskapis et archaïques). Parmi ceux-ci, le Mushuau Nipi, ou lac de la Hutte Sauvage, est considéré comme un site d'importance majeure de la préhistoire amérindienne nordique. Les sites importants :* Les monts Torngat renferment plusieurs sites archéologiques. * Site archéologique non loin du village de Kangirsuq où se trouvent les fondations d'une longue maison qui seraient les vestiges de Vikings qui auraient vraisemblablement séjourné dans la région du XIe siècle. * Le parc national de Tursujuq : Les recherches archéologiques ont permis de mettre à jour plus de 58 sites d'occupation majoritairement inuites, seuls quatre de ces sites sont cris et un laisse à voir les ruines d'un ancien poste de traite. * Inukjuak situé sur la rive nord de la rivière Innuksuac est reconnue pour ses nombreux sites archéologiques. * Des recherches archéologiques permettent de dater à près de 3 000 ans l'arrivée sur le site d'Ivujivik d'Inuits provenant de l'île de Baffin. * Kuujjuarapik, des recherches archéologiques situeraient entre 600 et 800 ans l'âge des vestiges d'occupation humaine des lieux. * Quaqtaq, occupé, selon des fouilles archéologiques récentes, par divers peuples depuis 3500 ans. * Des objets trouvés sur l'île Qikirtaq lors de fouilles archéologiques sur trois sites (Keataina, Tyara, Toonoo) attestent que le peuple Dorset occupait la région de 800 avant J.C. à 1000 de notre ère. Le masque miniature de Sugluk, sculpture d'ivoire de 2cm trouvé au site de Tyara, daterait de 400 ans avant J.C.



CANNIBALISME

Territoire de l'Extrême, l'Arctique est aussi le lieu de comportement limite comme celui de Ataguttaaluk surnommée la «reine de Igloolik» par les Qallunaats devenue une chamane réputée qui survécut à la famine de 1905-1906 en mangeant son mari, ses enfants et ses compagnons de camps morts de faim. Depuis, le terme inukturvik (lieu où l'on a mangé des humains) est couramment utilisé par les Inuits pour désigner Igloolik, lieu du drame. Ceux qui avaient mangé des humains (niqiturniq) étaient soumis à d'importantes prohibitions concernant l'alimentation ; il fallait manger à part des aliments bien cuits et ne jamais consommer de la viande d'ours polaire qui a le même goût que la chair humaine, s'abstenir de tout rapport sexuel et éviter tout contact avec les autres, leurs armes et leurs outils. Seuls les enfants impubères et les femmes ménopausées servaient d'intermédiaires. Après son aventure cannibale, le grand chaman Iktuksarjuat fit pendant plusieurs mois le rite propitiatoire convenu pour apaiser les âmes des morts qu'elle avait consommés. Elle épousa ensuite celui qui devint le «roi de d'Igloolik», l'un des principaux chefs de la région. L'année qui suivit le remariage Ataguttaaluk fut riche en naissance dans la communauté et elle-même se trouva également enceinte, signe que les esprits avaient pardonné. Pendant dix ans, elle donna en adoption aux familles éplorées ses nouveaux-nés comme dettes de sang créant ainsi avec ses créanciers des relations de qiturngaqatigiit (ceux qui ont un enfant en commun) et aussi de nuliksariit (ceux dont les enfants sont promis en mariage). Tous les enfants de Ataguttaaluk reçurent les noms des victimes qui lui sauvèrent la vie jadis respectant ainsi la coutume voulant qu'on satisfasse les âmes des défunts en redonnant leurs noms aux premiers enfants nés au sein de leur famille pour rétablir l'équilibre rompu du groupe. Son aventure extraordinaire hors du commun renforça ses pouvoirs chamaniques et imposait un respect mêlé de crainte. Devenue un mythe de son vivant, son histoire fut transmise de génération en génération à travers l'abondante descendance issue de son remariage avec Iktuksarjuat. Après la mort de la survivante, son nom fut donné à de nombreux bébés, nés cette année-là. En 1960, on nomma le complexe scolaire de Igloolik en son honneur et en 2004, 100 ans après son acte de survie, plus d'une centaine des descendants de Ataguttaaluk se rendirent à inukturvik pour lui rendre hommage. Une autre histoire vécue de transgression du cannibalisme dans le but de respecter la ligne se déroula au Nunavik où les habitants du village de Kangiqsualujjuaq conservent en mémoire d'une ancêtre qui se sacrifia pour assurer la survie de sa descendance. En route vers le Labrador, une famille se trouva au bout de leur réserve de nourriture. La grand-mère convainquit les siens de la laisser mourir et ensuite de la manger pour assurer leur survie. Elle leurs promit qui s'ils respectaient son vœu, ils auraient une descendance prolifique. On comptait au milieu des années 1960, plus de 300 Inuits issus de cette aïeule qui se sacrifia pour les siens.



PALÉO RUPESTRE INUIT

QAJARTALIK

Qajartalik est un site rupestre localisé dans le détroit d'Hudson dans la région marine du Nunavik (Nord du Québec). On y retrouve plus de 180 gravures de visages aux traits humains comportant, dans certains cas, des attributs d'animaux. Ces pétroglyphes sont répartis principalement sur deux larges affleurements de stéatite communément appelée " pierre à savon ". Il s'agit d'un lieu ancien où les images ont été gravées par les Dorsétiens qui habitaient l'Arctique avant les Thuléens-Inuits. Cependant, depuis sa découverte, Qajartalik est devenu d'un grand intérêt culturel pour les Inuits du village de Kangiqsujuaq qui se considèrent aujourd'hui les gardiens de ce lieu.



Qajartalik, terme de la langue inuktitut, signifie " l'endroit où il y a un kayak ". Bien que cette embarcation ne soit pas illustrée sur les roches, la formation géologique ovale et creuse où le site se retrouve pourrait en avoir inspiré le nom.

KAYAK

Embarcation multi-fonctionnelle qui sert à la chasse au harpon (phoque ou béluga), à poser des filets, à tuer des caribous aux passages à gué. Sa structure légère et affilée est recouverte de peaux de phoque épilées, tendues et cousues. Le kayak est conçu à l'image d'un corps vertébré : il possède une colonne vertébrale (la quille) à laquelle sont fixées les côtes (les bordages) et un sexe mâle (la proue appelée isuujaq = qui ressemble à un pénis). Le sternum du caribou qui se transforme en proue du kayak est appelé uirniq, (qui monte sur) construit sur la racine iuk (mari) et qui désigne ainsi la partie avant et élevée du kayak et du traîneau à chien, principaux signes identitaires du mâle pourvoyeur et chasseur. En général, l'armature du kayak est faite de bois de grève, d'os de baleine et d'andouiller, ensuite des peaux de phoques tendues formaient le revêtement extérieur. Le tout était finalement assemblé au moyen de lanières en peau de phoque et lacet en nerfs de caribou. Afin d'éviter que le sable ou des cailloux viennent percer le revêtement, de vieilles peaux de phoque ou de caribou recouvraient la paroi intérieure. La longue pagaie avec pale à chaque bout est de bois. D'une longueur de 6,5 m et 0,75 m dans sa partie la plus large, cette embarcation était assez solide pour transporter un chasseur adulte et le phoque qu'il venait de tuer. L'oumiak est une grande embarcation servant à la transhumance d'une famille et de tous ses biens entre le campement d'été et d'hiver s'il y a lieu. Comme c'étaient les femmes qui pagayaient on l'appela « la bateau des femmes » qui transportait les tentes, les vêtements, les ustensiles de cuisine, les outils, les fusils et même les chiens.

Le site de Qajartalik se trouve dans le détroit d'Hudson sur l'ile Qikertaaluk, au large de la baie Whitley. Les pétroglyphes sont localisés dans une longue dépression granitique, entrecoupée par des veines de stéatite, qui forme une cuvette s'étirant sur une longueur d'environ 30 mètres. Le paysage de la toundra herbacée, dans le nord du Nunavik, se présente sous forme de larges étendues de mousses, de lichens, de graminées et de plantes à fleurs ainsi que d'affleurements rocheux entremêlés d'innombrables lacs et rivières sillonnant de vastes plaines, des vallées et des collines.

Dorsétien, Thuléens, Inuits

Qajartalik est une ancienne carrière qui a été fréquentée par différents peuples qui y exploitaient la stéatite pour en fabriquer des objets utilitaires comme des lampes à huile et des pots à cuisson. Le site servait également à la production de pétroglyphes, des images gravées dans la pierre. La culture dorsétienne (550 AEC - 950 EC) était répandue dans l'Arctique canadien. Ces chasseurs-pêcheurs-cueilleurs

nomades subsistaient principalement grâce aux mammifères marins, comme le phoque et le morse. Les Dorsétiens sont notamment connus pour leur art mobilier, soit de petites sculptures d'animaux, des amulettes ou des objets associés au chamanisme, tels que des masquettes et des figurines miniatures en ivoire et en bois flotté.



Vers 1150 EC, la culture dorsétienne s'éteint. Bien que les avis sur le motif de cette disparition soient partagés, il a été suggéré que la disparition des Dorsétiens fait suite à un réchauffement climatique qui aurait possiblement perturbé leur mode de subsistance. C'est environ à cette même époque que les Thuléens-Inuits migrent depuis l'ouest vers l'Arctique de l'Est. Dans la tradition orale, les Inuits réfèrent aux Dorsétiens en employant le terme "Tuniit".

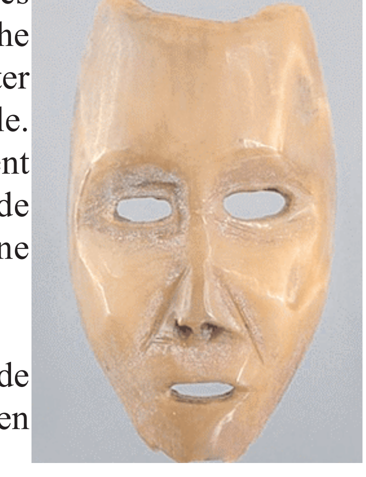
La culture thuléenne s'est développée dans le Nord-Ouest de l'Alaska il y a à peu près 1 000 ans pour ensuite migrer vers l'Arctique canadien. C'est au cours du 13e siècle de notre ère que des groupes Thuléens-Inuits arrivent au Nunavik. Ils sont les ancêtres directs des Inuits d'aujourd'hui.

Les Thuléens sont des chasseurs de grands mammifères marins, tels que la baleine boréale. Selon la disponibilité des ressources, ils se déplaçaient constamment sur le territoire en établissant des campements pour des périodes plus ou moins longues, tout en gardant une grande mobilité grâce au kayak, à l'umiaq (grande embarcation recouverte de peaux de phoque) et au traineau tiré par des chiens.

On ne connait pas l'âge précis des pétroglyphes à Qajartalik, mais on les associe aux Dorsétiens, en raison de leur état de conservation et parce qu'ils ressemblent stylistiquement à leur art mobilier. Ainsi, ces images pourraient dater de plus ou moins mille ans.

Les 180 visages de Qajartalik

Autour de 180 gravures de visages ont été identifiées à Qajartalik. Toujours représentées de face, elles mesurent généralement entre 10 et 30 cm, bien qu'on en retrouve mesurant approximativement 3 cm ainsi que quelques-unes de 60 cm. La largeur et la profondeur des rayures varient de 1 cm environ à quelques millimètres. Ces visages ont des traits humains parfois anthropo-zoomorphes. Certaines images hybrides combinent des traits humains avec des éléments qui ressemblent à des cornes ou à des oreilles pointues. Certaines représentations sont gravées avec des lignes sur le menton pouvant évoquer des tatouages tandis que d'autres semblent avoir les joues gonflées et la bouche entre-ouverte, ce qui pourraient représenter l'acte de souffler, le chant ou bien la parole. Bien que certaines gravures se retrouvent isolées, la majorité fait partie de regroupements pouvant aller jusqu'à une dizaine de figures.

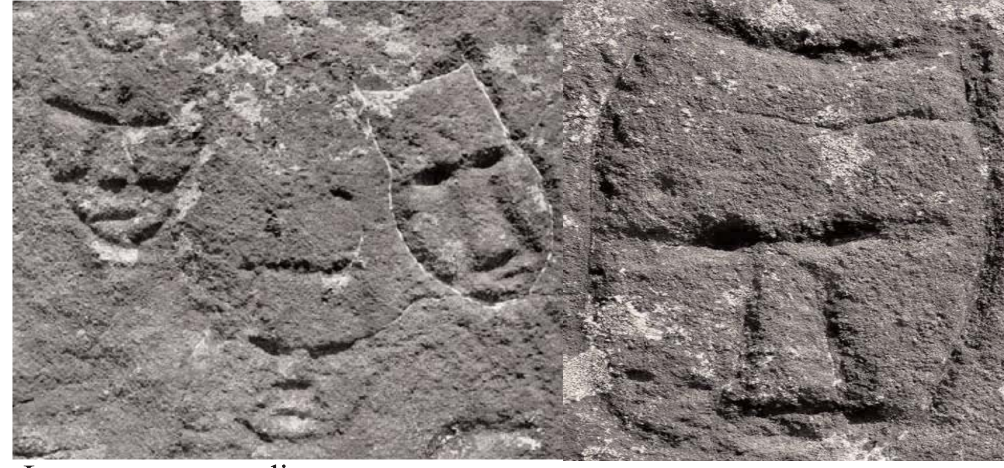


Des visages schématiques similaires à ceux de Qajartalik furent retrouvés gravés seuls ou en

groupes sur des portions d'andouiller de caribou, d'ivoire de morse ou d'os ainsi que sur de rares masques en bois. Ces derniers étaient probablement utilisés par des chamanes lors de rites.

Des comparaisons stylistiques entre les pétroglyphes et les objets d'art mobilier semblent indiquer que ces images ont été gravées vers la fin de la culture dorsétienne. Il s'agissait d'une période caractérisée par un grand stress culturel. Les changements climatiques ont affecté la présence du gibier tandis que les Thuléens s'installaient progressivement sur le territoire des Dorsétiens. Il est possible qu'un accroissement des activités chamaniques et la production de gravures qui leurs étaient associées aient pu contribuer à faire face à ces changements.

Les visages gravés pouvaient aussi référer aux ancêtres ou bien représenter le désir de marquer la présence des Dorsétiens dans le paysage. En lien avec l'activité d'extraction de la matière première, ce pouvait aussi être un geste symbolique de troc avec les esprits : une gravure en échange de la matière utile à la fabrication d'une lampe ou d'un récipient. Interprétés surtout dans un contexte chamanique, ces visages pourraient également représenter les différentes étapes de la transformation de l'humain à l'animal.



Les cornes arrondies

ASTRONOMIE

Les astres revêtaient pour les Inuits, comme pour tous les peuples de chasseurs, une très grande importance. Le temps était calculé selon les mouvements prévisibles des corps célestes familiers : les étoiles, le soleil et la lune. La trajectoire de ces deux luminaires célestes et celle, parallèle des étoiles constituent pour les Inuits le symbole de l’ordre cosmique souligné par des grands rituels, notamment des rites de passage. Chaque année durant l’hiver polaire la pleine lune entre novembre et février évoluait dans le ciel sans jamais se coucher avec une trajectoire symétrique à celle du soleil de minuit estival mais inversée; on parlera donc d’une pleine lune de midi. C ‘est à ce moment là que les Inuits organisèrent les fêtes rituelles du tivaajut qui donnaient lieux à de multiples tournois de chants de gorge et à des échanges de conjoints pour relancer les cycles cosmiques et ceux de la vie terrestre vers la renaissance printanière. À cette fin, chacun devait imiter le cri de l’oiseau dont la dépouille avait servi à le nettoyer à la naissance. Plusieurs mythes narrent l’origine des humain et animale des constellations. L’un des plus exemplaires est celui d’ullaktut, les chasseurs d’ours : par une nuit sans lune, un ours fut aperçu près d’un campement, aussitôt des chasseurs se lancèrent à sa poursuite en traîneau à chiens. Soudain, dès que les chasseurs détalèrent les chiens pour qu’ils arrêtent la course de l’ours, ce dernier, les chiens et les chasseurs s’élevèrent progressivement dans le ciel. Les chiens devinrent les Pléiades (sakiattiat) qui entourent l’ours (nanurjuk – Alcyone) pendant que les chasseurs forment ullaktut (ceux qui courent) le Baudrier d’Orion. Un vieux chien de l’attelage, moins de rapide que les autres, il resta à mi-chemin entre les chasseurs et l’ours ; c’est kajurjuk (Aldébaran). L’histoire mythique astronomique des Inuits peut être considérée comme un long processus de différenciation, en des éléments contraires, antagonistes et complémentaires (voir mythologie). Ce processus commence avec la différentiation des sexes (Sœur-Soleil et Frère-Lune), elle est suivie par celle du jour (corbeau) et de la nuit (renard), des morts (l’âme-double) et des vivants (l’âme-nom), de la guerre et de la paix. Sila en constitue le principe dynamique, à travers les oppositions beaux temps (nigiiq-féminin-vent sud-est) et mauvais temps (Unnaq-masculin-vent

nord-ouest). Une éclipse totale de soleil est un événement dramatique car les Inuits craignaient l'ébranlement des piliers de la Terre et la destruction du monde, allusion à la passion incestueuse de Frère-Lune pour Sœur-Soleil. Ainsi l'ordre du Sila, source de renouvellement des cycles cosmiques et vitaux, était menacé par la répétition de l'inceste dont l'éclipse est le signe annonciateur. Aujourd'hui, les connaissances traditionnelles inuites des étoiles et les traditions liées aux étoiles disparaissent rapidement au sein des communautés de l'ensemble de l'Arctique. Le Nunavik n'y fait pas exception. De nombreux autres facteurs font obstacle à la transmission des connaissances traditionnelles inuites d'une génération à l'autre. Les conditions propices à l'apprentissage des astres, notamment, n'existent tout simplement plus. Les longs voyages qui s'effectuaient au rythme des chiens de traîneau, au cours desquels les Inuits s'arrêtaient pour camper, offraient des occasions idéales pour bien transmettre de telles connaissances. Des aînés se souviennent que leur père leur désignait les étoiles quand, enfants, ils s'assoyaient à côté de lui dans le traîneau; d'autres se rappellent que leur mère leur expliquait les merveilles du ciel pendant qu'ils attendaient que les hommes terminent la construction de l'igloo pour passer la nuit.

Les déplacements qu'effectuent les chasseurs inuits d'aujourd'hui en motoneige, antithèse des voyages en traîneaux à chiens, laissent peu de temps pour admirer les étoiles. Qui plus est, quelques aînés inuits ont fait observer qu'ils ne remarquaient plus les étoiles autant qu'avant en hiver en raison de l'éblouissement qu'entraîne l'éclairage nocturne des communautés. « La pollution lumineuse » affecte maintenant toutes les communautés de l'Arctique canadien. Les principales étoiles des Inuites :

Aagjuuk Deux étoiles Les deux plus grandes étoiles de la constellation de l'Aigle (Aquila), soit Altaïr et Tarazed. Dans les environs de Kangiqsualujjuaq, les Inuits se servaient de ces étoiles pour naviguer lorsqu'ils dérivaient sur la glace marine pendant la chasse au phoque.

Angmaluktuq Rond, circulaire Pleine lune.

Aqsarniit Aurores boréales

Pulamalangajuq Recouvrir d'une couverture Éclipse du soleil ou de la lune

Quturjuk Clavicules Une combinaison des étoiles suivantes : Capella et Menkalinan (constellation du Cocher, Auriga), et Pollux et Castor (constellation des Gémeaux, Gemini)

Sakiatsiak Sternum - Les Pléiades (constellation du Taureau, Taurus)

Singuuriq Pulsation, qui grossit et rapetisse L'étoile Sirius (constellation du Grand Chien, Canis Major)

Siqiniq Soleil

Siqniq Agluatuq Trou d'aglu, littéralement trou d'air du phoque Un halo autour du soleil

Taqiilaq Sans lune Nouvelle lune

Taqqiq Lune L'influence de la lune sur les marées, particulièrement la pleine lune et la nouvelle lune, était bien comprise. La période entourant la pleine lune était connue sous le nom d'Ingaqaniqtumarik, nom qui fait référence aux forts courants de marée qui se produisent à cette période.

Tuktujuk Caribou - La Grande Ourse (Ursa Major). L'étoile polaire. Les Inuits se servaient de cette constellation. pour dire l'heure. Selon Johnny George Annanack, elle était « aussi fiable qu'une montre ».

Ullautut Patins de traîneau, La ceinture d'Orion (constellation du Chasseur, Orion)

Ulluriallak Grosse étoile - Probablement la planète Vénus

CALENDRIER INUIT - SAISONS - MOIS

Les Inuits distinguent six saisons. Il y a d'abord upingaassak, (matériau de printemps) la période qui annonce le printemps, saison de turbulence avec ses nombreuses tempêtes de neige, de blizzard. Les jours commencent à allonger, la banquise s'anime, les phoques annelés commencent à mettre bas près des trous d'aération tandis que les ours blancs flairent le nez au vent pour sentir où se trouvent la mouvée de blanchons et enseignent la chasse à leurs petits. Les lemmings ont leur portée dans leur nid enfoui dans la neige, les renards sont à l'affût. Les caribous quittent les forêts à l'orée de la limite des arbres pour migrer vers la toundra amenant les loups avec eux. Puis vient upingaak, le printemps. Le soleil plombe sur la banquise qui se disloque en morceaux de glace, les futurs lits de morses. Les eaux de fonte ruissellent et créent une férie de vert et de bleu à la surface des glaces de mer. Souris et lemmings ne sont plus en sécurité, en plus des renards, les faucons, les harfangs, les hiboux les chassent sans relâche jour et nuit. Les oiseaux migrateurs (eiders, oies, bernaches, huards, sternes, goélands etc) font leur apparition par centaines de milliers pour occuper leur site de nidification sur la toundra, dans les falaises et sur les rivages. Les fleurs et herbes éclatent en une explosion de vie; soudain apparaissent des nuées de moustiques qui se reproduisent et se déplacent sans cesse. Les lagopèdes, les lemmings, les hermines, les lièvres, les belettes commencent leur mue, narvals, baleines boréales et bélugas nagent le long des chenaux remplis de krills qui envahissent par centaines de millions les eaux arctiques dont ils vont se gorger. Aujak, l'été, est période d'abondance. Toutes les espèces animales se gavent à longueur de journée constituant leur réserve de graisse et d'énergie surtout pour les espèces migratoires en vue du retour vers le Sud. Aujak est aussi période d'éducation intensive des nouveaux nés qui doivent apprendre en un temps record à se nourrir et à combattre les prédateurs. Plusieurs oiseaux comme l'oie sont en pleine mue et ne peuvent voler faisant le bonheur des renards. La toundra humide est parsemée de petits fruits aux couleurs écarlates. Par contre des villages inuites comme Salluit subissent les conséquences néfastes de la fonte du pergélisol due au réchauffement climatique. À la fin de l'été, les ombles chevaliers quittent la mer pour regagner l'eau douce des lacs et rivières, lieux de frai. Puis survint ukiassak, l'automne, littéralement « matériel pour le petit hiver », période donc de préparation au froid. Les herbes se fanent, les baies ont été cueillies, les insectes disparaissent, les températures chutent, la glace se forme, la fourrure ou le plumage hivernale s'épaississent, les lagopèdes, les loups et les renards virent au blanc, la période de rut se termine, les oies, les bernaches, les eiders forment des voiliers gigantesques et se dirigent vers le Sud, les lemmings regagnent leur terrier, les aurores boréales illuminent le ciel, la nuit s'allonge, tout le matériel du petit hiver est en place finalement prêt à accueillir ukiak, le petit hiver. Des milliards de flocons (qaniq) recouvrent le sol tandis que les glaces de mer se reforment sous l'action des vents violents et des marées puissantes. Les femelles de l'ours polaire regagnent leur repaire pour mettre bas et hiberner en sécurité comme les belettes, les spermophiles, les lemmings dans leurs terriers tandis que les ombles et les touladis nagent dans les eaux tempérés au fond des lacs. Soudain le temps semble s'immobiliser, la nuit arctique s'installe, voici ukiuk le plein hiver. Le froid extrême fait déjà quelques victimes vite récupérées par les charognards. Les phoques avec leurs longues griffes grattent la banquise et entretiennent leur trou d'aération, des meutes de loups poursuivent les hardes de caribous et de bœufs musqués tandis que les renards déterrent leurs provisions d'hiver de viande de lemmings et d'œufs enfouis plutôt dans l'année pour survivre à la famine souvent présente à cette période de froid polaire. Les jours se font de plus en plus long et annoncent l'upingaassak, un nouveau cycle s'amorce avec le mois de mars (ikkiakparmi – le soleil monte), suivi de avril (avanivi- naissance des bébé phoques), mai (netchialervi – les jeunes phoques vont en mer), juin (kavarirvi – les phoques se chauffent au soleil ou norerwik – le petit caribou est né), juillet (noerivi - les caribous ont leurs premiers andouillers ou ichyavi ou itavik – nidification des oiseaux), août (itavik aipa – les oiseaux perdent leur duvet), septembre (amerairui – migration au sud des caribous ou amerasoukapa – les femelles perdent leurs bois), octobre (ukighapaipa – début d'hiver), novembre (akaaiarivi – réserve de viande pour les Inuits), décembre (kikkerlinium – le soleil disparaît ou

ubluilaut – pas de jour ni d'aube), janvier (kaprida - il fait froid), février (hikkernaum – retour du soleil)

COSMOLOGIE INUITE

À l'Origine, le jour n'existait pas, ni la mort, ni la guerre. Il n'y avait pas de saisons non plus, pas de lumière, pas de glace sur la mer, pas de tempêtes, ni d'orages, ni d'éclairs, ni de vents. Soudain de la terre, privée de tous habitants, grâce à la force cosmique (Sila), ressurgit des buttes de terre (niaquqtaak) et de tourbe la vie humaine sous forme de deux mâles Inuits : Uumarnituq et Aakulujjuusi. Le premier fut pris comme épouse par le second et tomba enceint, son ventre devint proéminent. Lorsqu'il fut sur le point d'accoucher, voyant qu'il n'y avait pas d'issue, son compagnon composa un irinaliuti (chant magique = acte chamanique) et voilà que le pénis se fend en deux et qu'un bébé en sortit. Après apparurent le corbeau qui souhaitait la clarté du jour pour trouver sa nourriture et le renard qui lui préfère la nuit pour chasser. L'alternance du jour et de la nuit fut alors créée. La cosmologie inuite se déroule donc à l'image de la gestation qui commence avec la vie utérine dans l'obscurité et la fusion avec le corps maternel (la terre-mère) et se termine lorsque l'enfant voit le jour. Depuis ce jour le cycle de la vie humaine comme le cycle saisonnier de la Terre-mère s'accordent au sens du Sila de l'Univers

La théorie de l'âme inuite et de la réincarnation peut se résumer ainsi : chaque personne possède, de son vivant, une âme-double (tarniq), image miniature de la personne, encapsulée dans une bulle d'air (pudlaq) et logée du côté de l'aine ; elle possède aussi une âme/nom (atiq), principe psychique hérité d'un esprit qui comprend la somme des expériences et des capacités accumulées par tous ceux qui auparavant ont porté de nom. À la mort de quelqu'un, son âme/double s'échappe de la bulle et reprend la taille de la personne dont elle est la réplique. Elle rôdera aux alentours de la sépulture jusqu'à ce que l'âme/nom parvienne à se réincarner. Pour se faire, l'âme/nom du mort a besoin que la femme en qui il veut pénétrer sorte de sa demeure pour aller uriner et, ce faisant lui ouvre un passage. Le souhait exprimé par l'âme a un effet incitatif immédiat et provoque chez la femme un besoin urgent d'uriner. L'entrejambe féminin devient une entrée pour l'âme et une sortie pour le fœtus. Une fois accompli, l'âme/double part vivre dans l'au-delà alors que l'âme/nom revit dans un fœtus et entre donc dans nouveau cycle de la vie humaine.

SPIRITUALITÉ AUTOCHTONE

L'Univers comme une pensée/parole, est une poïétique qui s'est matérialisée en s'agençant à des matériaux dans le but de former un poème visuel de formes, de couleurs, de sensations ; l'Univers est comme un poème qui crée son propre langage verbi-voco-visuel selon la Tradition archaïque des peuples premiers. À la beauté matérielle des formes se juxtapose celle non moins mystérieuse et immatérielle du Souffle, du Verbe, de la Parole telle qu'exprimée par les chants de gorges inuits et autres mélopées chamanistes universelles à l'origine du "Au commencement était le Verbe" de la Bible. Dans l'Univers du chamanisme, un ordre unique relie l'humain au monde cosmique via le "pilier doré" sorte d'interconnexion entre le vivant naturel et les êtres surnaturels. La nature, l'homme, les objets font tous partis de la dimension sacrée de la Terre et du Ciel. Les traditions archaïques vivent toutes dans l'espace, il n'existe pas de temps linéaire, tout y est cyclique. Dans le monde des Origines, la nature n'est pas un symbole des réalités spirituelles, elle est "la" spiritualité.

"En somme, le sacré est un élément de la structure de la conscience et non un stade dans l'histoire de cette conscience. Aux niveaux les plus archaïques de culture, vivre en tant qu'être humain est en soi un acte religieux, car l'alimentation, la vie sexuelle et le travail ont une valeur sacramental".

Le monde est cathédrale et tous les êtres vivants, humains, animaux, plantes et même toute matière "inerte" - montagnes sacrées - sont porteurs d'âmes. D'inspiration chamaniste, la cosmologie amérindienne et inuite, elles aussi, conçoivent la présence de l'Esprit (Isuma) dans toutes les formes naturelles et au-delà de toute forme. Dans le monde autochtone, il n'y a pas de place pour le profane. La vie toute entière est sacrée et ceci explique sans nul doute qu'aucun terme précis ne traduise l'idée de religion comme nous la connaissons.

Ils n'ont pas besoin de Dieu, ils ne le nomment pas. Ce ne sont pas des théologiens qui étudient le divin car ils sont le divin, en sont partie intégrante. Les Inuits vouaient le plus grand respect au monde vivant (nuna). Comme tous les chasseurs autochtones, ils croient que le fait même de chasser et de tuer pour se nourrir s'inscrit dans le cadre d'un puissant rituel religieux. "Le plus grand danger de la vie, disait un Inuk de Igluit, c'est que la nourriture des hommes, est toute entière faite d'âmes. Tous les animaux que nous tuons et mangeons ont des âmes qui ne périssent pas avec le corps et qu'il faut apaiser afin qu'elles ne se vengent pas de ce que nous avons pris leurs corps" (Schreiber, 1980). C'est pourquoi, un morceau de foie de morse ou béluga est toujours rejeté à la mer, que l'on donne à boire de l'eau fraîche au phoque mort ou que les plumes d'oiseaux sont plantées dans la neige ou le sol. Cette forme de spiritualité appelée aussi "polysynthétisme" (Schuon) implique que n'importe quelle créature, comme point de départ, peut atteindre le Grand Esprit puisque toute chose est Sa manifestation mystérieuse. . La notion de respect est d'ailleurs primordiale dans la culture inuite car pour les Inuits, un manque de respect envers un animal ou un humain peut mener à des difficultés lors des prochaines chasses. Le terme qikkutik correspond d'ailleurs à la honte ou au regret qu'une personne peut ressentir si elle a manqué de respect envers un animal. Le temps n'est pas si loin où les hommes et les animaux se parlaient. L'alliance entre les hommes et les plantes, l'air et l'eau était évidente pour tous. Les animaux ont cessé de parler aux hommes suite à des maladresses de chasseurs irrespectueux envers les rites ou de femmes qui n'ont pas maintenu la bonne distance avec le monde animal créant ainsi des monstres, des nains, des géants, des mutants : les tupilaks. Pour eux, leur plus grande peur vient de la certitude que le non respect des règles de la nature entraîne la disparition des êtres humains ou leur retour au stade animale. Comme pour la plupart des autres sociétés autochtones, ils considéraient le fait de vivre en harmonie avec la nature étaient leur "art" suprême. Ce mystère confère aux formes naturelles une signification mystique qui associe ordre et harmonie à la beauté qu'elle engendre mais signifie aussi qu'un redoutable monde spirituel côtoie la vie humaine duquel on se protège par la création d'amulettes protectrices. C'est pourquoi les Inuits de la préhistoire n'ont jamais eu de mot pour désigner l'art parce qu'ils n'en avaient pas besoin. Toute l'harmonie du cosmos, de la terre incluant tout le vivant s'inscrit dans le cercle forme parfaite génératrice de vie. Ainsi les tentes, les iglous, les foyers sont ovés comme l'œuf fécond. Les sages, réunis pour prendre des décisions importantes, s'assoient en cercle. En cercle, tous sont égaux alors ne peuvent éclore que la sagesse, la vérité, la justice, philosophie très bien articulée par le terme miyupimaatisiium : "être bien dans sa vie". Les paroles ancestrales de Black Elk, chaman oglada, telles que relatées par T.C. Mc Luhan dans Pieds nus sur la terre sacrée, exprime

bien ce point de vue : "Vous avez remarqué que tout ce que fait l'Indien est dans un cercle. C'est ainsi parce que le pouvoir de l'univers agit aussi en cercles et que tout tend à être rond. (…) Le ciel est rond et j'ai entendu dire que la terre est ronde comme une balle et toutes les étoiles aussi. Quand le vent souffle au plus fort, il forme des tourbillons. Les oiseaux font leurs nids en cercle car ils ont la même religion que nous. Le soleil se lève en cercle et se couche de même. La lune fait pareil et tous les deux sont ronds - Même le changement des saisons forme un grand cercle et retourne toujours à son point de départ. La vie des êtres humains décrit un cercle - de l'enfance à l'enfance -, et il en va de même de tout ce qui est animé par la force du monde. Nos tipis étaient aussi ronds que les nids des oiseaux et ils étaient toujours planté en cercle, l'Anneau de la nation, un nid composé de nombreux nids où, selon la volonté du Grand Esprit, nos enfants venaient au monde ". Le cercle est le symbole d'une philosophie qui prône l'intégrité d'un mode vie dont les qualités ont été prouvées par des centaines de génération; tandis que la perte du cercle est une tragédie démontant la perte du comportement social des membres d'une tribu ou d'un village.

MYTHOLOGIES (les)

Les mythologies et les légendes inuites nous sont parvenus grâce aux contes et à la sculpture où dominent les thèmes et personnages de la vie spirituelle. La notion fondamentale de la mythologie inuite est celle de l'équilibre; équilibre entre l'hiver et l'été, entre le jour et la nuit, entre la vie et la mort, tout est animé, tout a une âme. Les récits mythiques démontrent que la création des animaux fut parallèle à la construction de l'humanité. Ils y avaient peu de différence entre eux puisqu'ils partageaient les mêmes facultés et se comprenaient mutuellement. Ils tissaient des liens forts et intimes par le mariage et l'adoption. Suite à une trop forte démographie, les îles ancestrales, berceau des êtres, risquaient de sombrer, les êtres, de disparaître. C'est ainsi que la différentiation prit de l'ampleur, chacun s'affirmant comme une catégorie à part ; pour maintenir l'équilibre, l'Inuk deviendra chasseur et les animaux, gibiers. Sila est la personnification de l'ordre universel. Sur terre, il constitue l'air respiré par les hommes et les animaux et constitue un lien entre eux commandant le respect des règles de vie, la bonne intelligence nécessaire à maintenir de bonnes relations entre les esprits, les humains et les animaux. Il est redouté car, s'il est contrarié, le déchaînement de ses éléments entraîne la famine et la mort. Inuusiq est intimement relié au corps. C'est le principe vital commun à toutes entités matérielles. Cette vitalité se manifeste chez l'humain et l'animal par le sang, les sécrétions corporelles dont le sperme, la chaleur du corps et le souffle. Contrairement à Inuusiq dont le principe vital anime le corps et disparaît avec lui à sa mort, voici Tarniq, composante invisible et immortelle (l'âme), qui peut se choisir une nouvelle enveloppe corporelle animale ou humaine. Les récits mythiques existent pour nous rappeler que l'équilibre cosmique auquel l'homme participe est fragile et que toutes les transformations dans l'une des sphères affectent les autres puisqu'elles sont interpénétrables. Parmi les récits fondateurs, il y a l'histoire d'Aningaq (Frère-Lune), l'homme qui commet l'inceste avec sa sœur. Pris de honte, ils s'enfuient dans le ciel avec des torches pour les guider. Le frère monte plus vite, sa torche s'éteint et il devient la lune. Sa sœur le dépasse et continue sa route et sa torche devient le soleil. Depuis ce jour, lune et soleil sont des astres irrémédiablement séparés. La lune qui est aussi le paradis inuit est masculine et le soleil féminin. Avec ce mythe de Sœur-Soleil (Siqiniq) et de Frère-Lune, commence une nouvelle étape de la cosmogénèse inuite, celle du renforcement des grandes règles du partage des rôles instaurant la société humaine, règle la prohibition de l'inceste, fondant l'échange matrimonial, obligation de la solidarité parentale et de la prise en charge des veuves et des orphelins, règle du partage du gibier.

Sedna est " indweller " ou " Numen " - Elle est un imaginaire culturel de bonne relation avec la nature, elle n'est ni une déesse ni une divinité. Sedna représente un élément important de la cosmologie inuit - une explication de la relation entre les humains et la nature.

Sedna, en tant qu'habitant ou numen, est un concept similaire au concept scientifique de gravité, tout comme sila est comme le concept scientifique de force climatique

Tout manquement aux règles entraîne des représailles comme nous l'indique le récit de Sedna. « La femme d'en bas au fond de la mer » Sedna, est une déesse marine d'une puissance inouïe puisque c'est elle qui contrôle la chasse aux animaux marins. Selon la légende, Sedna épouse un chien, puis un oiseau, le terrible fulmar boréal qui la rend très malheureuse. Elle fuit en compagnie de son père mais son époux furieux se transforme en tempête si dévastatrice qu'il doit la jeter à la mer puisque l'embarcation risque de sombrer. Comme elle tente de s'agripper et de faire chavirer le bateau, son père se voit dans l'obligation de lui couper les dix doigts qui se transforment en phoques, morses, baleine, narvals, bélugas. Désormais, Sedna distribue les richesses de la mer aux hommes qui le méritent. Ses largesses cessent si les hommes enfreignent certaines règles. Elle retient alors tous les mammifères marins sous forme de poux entremêlés dans sa chevelure. Dans ce cas, seul le chaman peut intercéder pour qu'elle pardonne et que la faune marine revienne. Comme elle n'a plus de mains et qu'elle est aveugle, elle est incapable de démêler ses cheveux, il revient alors au chaman de lui rendre visite, de plaider la cause des humains, de la séduire en lui caressant les cheveux et, en les peignant, libérer les poux/mammifères marins. Ainsi, dans la réalité quotidienne, il est interdit aux jeunes garçons de regarder les femmes lorsqu'elles se peignent les cheveux. L'épouillage mutuel était une pratique courante chez les Inuits à l'époque où les peaux de fourrures étaient le matériau principal des vêtements. Cet épouillage faisait même partie de l'approche amoureuse. On pouvait voir assez souvent une jeune femme épouillant les cheveux d'un jeune homme comme geste d'affection.

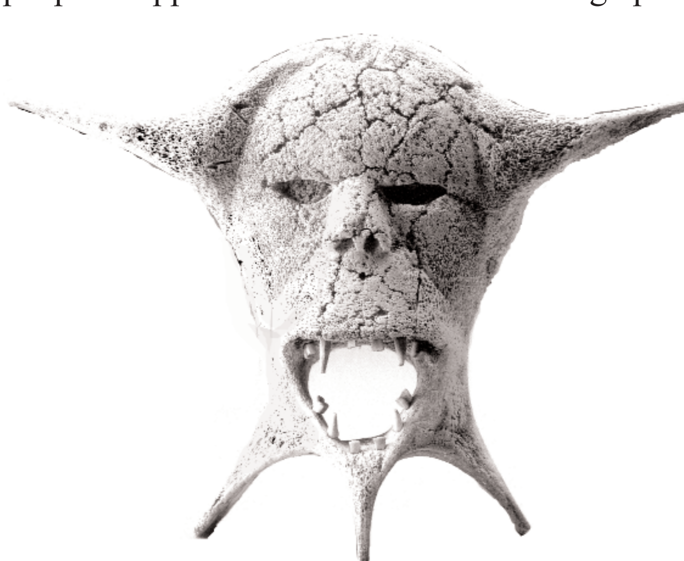
Sedna, en tant que fille mortelle, était autodéterminée en ce qu'elle résistait aux attentes de son père; elle a fait ses propres choix sur qui elle se marierait et où elle vivrait. Le père de Sedna représente une relation déséquilibrée avec la nature. Ses actions étaient irresponsables et contre nature. Il n'a pas montré de respect pour l'âme, qui est une éthique centrale pour les chasseurs inuits. Il a choisi de sauver sa vie en jetant sa fille par-dessus bord dans l'eau glacée de l'Arctique, puis en lui coupant les doigts alors qu'elle s'accrochait au côté de son kayak. Sedna est restée au fond de la mer mais elle a vengé le comportement contraire à l'éthique de son père afin de rétablir la justice et l'équilibre. La transformation de Sedna, de femme humaine en femme de mer, était cohérente avec sa capacité à fusionner avec d'autres formes de vie (c.-à-d. Chiens, fulmars) et à apprendre leurs voies, brouillant les frontières des espèces mais pas les frontières de

l'âme. Ainsi Sedna, en tant qu'anirniq-angakkuq (âme qui est chaman) croise les âmes de tous les êtres. Selon la cosmologie organique et non dualiste des Inuits, être humain n'était pas distinct du fait d'être aussi un chien, un oiseau et un mammifère marin.

En résumé , la cosmologie inuite de Sedna illustre le thème de la Natalité en mettant en lumière la capacité humaine de `` sortir '' en tant que personne différenciée déterminée à reconfigurer le monde d'une manière différente et désireuse d'assumer la responsabilité de qui elle est et de ce qu'elle fait.
Après la transmutation de Sedna en Sea Woman, elle continue de vivre dans "la condition humaine" d'aimer le monde et d'être interdépendante avec la famille humaine. Sedna exprime une gamme complète d'émotions, de la frustration de colère à l'amour tendre de la mère. Sa colère se déchaîne sous la forme de tempêtes et de rétention d'animaux marins qui exerçait "un pouvoir suprême sur les destinées de l'humanité" et exigeait des rituels pour la soulager si elle était offensée.

La fête de Sedna n'est pas célébrée sur une base annuelle mais uniquement lorsque le mauvais temps ou la rareté du gibier l'exige car Sedna ne libère pas les animaux. La fête est célébrée lorsque le camp est sous la pression de la faim. Son objectif est de renouer les relations avec Sedna. Après la fête, deux chamans masqués, déguisés en couple homme / femme, organisent le jumelage des couples pour la "réjouissance" - l'échange de partenaires sexuels.Les maris temporaires sont appelés "compagnons Sedna" et tous les enfants de ces unions sont "la progéniture de Sedna"

Plusieurs autres personnages mythiques s’affrontent dans des combats qui bouleversent le ciel et la terre. Des monstres, des ogres, des géants rôdent dans les tempêtes, écrasent les igloos, égorgent les chiens; des têtes horribles volent au ras du sol pourchassant les humains. La mort est un thème récurrent des légendes. C’est par la tête que l’âme quitte le corps; la mort constitue une nouvelle étape dans le cycle de la vie mais certains morts sont condamnés à errer éternellement dans les monts Torngat (enfer). Ces derniers appelés Katjutaijuk ont la forme d’une tête volante aux longs cheveux. La nuit, ils s’amusent à jouer des tours aux Inuits comme des lutins. Ce sont de ces êtres qui les femmes inuites auraient appris les chants de gorge. Les Tunits, petites personnes à peine visible, harcèlent ceux qui côtoient de trop près l’endroit où ils habitent. Par contre, il est recommandé de laisser un peu de nourriture près de l’endroit afin que les Tunits aient de quoi manger puisque trop petits pour être eux-mêmes chasseurs. Les lacs renferment chacun un poisson géant qui s’attaque soit aux caribous ou aux chasseurs qui traversent le lac. Ces récits se présentent donc comme une sorte de mode d’emploi du territoire qu’il convient de connaître. Ainsi les mésaventures des ancêtres doivent servir de leçon à leurs descendants. Finalement, les chamans peuvent compter sur des êtres auxiliaires les Ijirait dont le nom signifie les invisibles, un peuple d’apparence humaine dont le visage possède certains traits du caribou qui aident les chamans dans leur recherche de solutions aux problèmes terrestres. De péripétie en péripétie, les Inuits ont parvenus à éliminer un à un ces êtres à l’humanité incertaine. N’étant plus sous la menace, des nains, géants et spectres, les Inuits ont pu développer leur société celle des « hommes par excellence ». Les mythes et légendes sont là pour leur rappeler que les Inuits ont réussi à remettre de l’ordre dans un monde (Sila = univers) à l’origine chaotique.



LÉGENDES – RÉCITS INUITS (les)

La tradition orale du conte fait état de femmes et d'hommes, parfois d'enfants et d'animaux dotés de pouvoirs extraordinaires, de force, de courage, de ténacité et même dotés de dons comme la clairvoyance les mettant en contact le monde spirituel. Voilà pour les légendes associées principalement à la mythologie. Il en est autrement du récit qui lui transmettait l'information à propos des coutumes, des codes moraux, des protocoles sociaux, de l'histoire et événements familiaux ainsi que de la localisation des animaux, de leur comportement, du pistage, des principaux lieux de campements, des techniques de trappe, sans oublier le nom de lieux et du vocabulaire dédié à la mer et au continent. C'est ainsi que tout le savoir ancestral concernant la cosmologie inuite, l'histoire du peuple, les épreuves et la lutte pour la survie se perpétuait à travers la tradition orale. Dans toutes les sociétés, les légendes remplissent diverses fonctions : codifier les façons de se comporter, mettre de l'ordre dans le cosmos, réglementer les conventions sociales, inspirer l'exemple ou même expliquer divers phénomènes naturels inexplicables autrement. Cette forme ancienne de récit est particulièrement présente dans la culture inuite. Voici deux légendes :

1) Légende de Luumaq. Guidé par sa mère, un jeune Inuk aveugle tire sur un ours errant. La mère était une marâtre qui maltraitait souvent son fils. Elle lui dit qu'il avait manqué l'ours et garda toute la viande pour elle et sa fille. Heureusement, sa sœur venait le nourrir en cachette. À l'insu de sa mère, le garçon retrouva la vue grâce à deux huards magiques qui le plongèrent dans l'océan. Gardant le secret sur sa guérison, l'enfant s'aperçut des fourberies de sa mère. Préparant sa vengeance, il persuada sa mère à se nouer un filin autour de sa taille et soudainement harponna un béluga entraînant la marâtre dans la mer vouée à un châtiment éternel. Elle tournerait encore autour de la terre accrochée à ce mammifère marin. Son cri plaintif qui ressemble à «Luumaq» résonne encore parfois pour rappeler aux Inuits de bien traiter les handicapées de leur communauté.

(2) Atunga, existe dans d'autres régions de l'Arctique et comprend quelques variations locales. La version reproduite ici provient du narrateur Johnny Annanack et se situe près de Kangiqsualujjuaq. Selon Annanack, cette légende véhicule un puissant message contre l'oisiveté : ceux qui sont actifs et constamment occupés restent jeunes, alors que ceux qui ne font que « flâner » vieillissent rapidement. Un homme appelé Atunga et sa femme avaient entrepris un voyage autour du monde, laissant leur jeune fille à la maison. Ils se déplaçaient en traîneau à chiens et en bateau. Ils ont été partis pendant des années et des années. Atunga et sa femme ont même traversé le pays des qallunaat [hommes blancs] où ils ont acquis des perles à offrir à leur fille en cadeau. Quand ils sont enfin rentrés à la maison, leur fille était devenue une vieille femme alors qu'ils étaient restés relativement jeunes. La fille a regardé de haut le cadeau d'Atunga et a dit : « une vieille femme n'a que faire de ces perles! » On peut voir les traces de pas d'Atunga dans le roc près de Kangiqsualujjuaq. -Traduction libre de MacDonald (2000), Mais les changements sociaux amorcés avec l'occidentalisation (radio, télévision, internet) font que l'art du récit, la richesse des contes ont diminué principalement parce que les jeunes générations d'aujourd'hui passent moins de temps sur le terrain, y chassent moins donc, ont moins besoin de l'information nécessaire transmises par les aînés préférant discuter entre eux sur les réseaux sociaux. Mis ensemble, ces facteurs ne fournissent pas le climat idéal dans lequel l'art du récit pourrait s'épanouir. Heyes Scott, Les Inuits et les Cris du nord du Québec, 2011, p. 302-304

CHAMAN - CHAMANISME

Le chaman (angakkuk) est à la fois guérisseur, sorcier, spirite, artiste du conte et homme de pouvoir. Il est le gardien du savoir historique et mythologique de sa culture, du savoir sacré et profane; le point de rencontre des critères fondamentaux et des lignes de conduite guidant les rapports humain en dehors de et dans la société. Il ou elle, est un sage puisque des femmes peuvent devenir chaman à condition d'être pré pubères, stériles ou ménopausées car tant qu'une femme est fertile, son énergie est toute entièrement consacrée à sa fonction reproductrice. Par contre, des travestis (femme en homme ou homme en femme) sont réputés être de puissants chamans, Par la diversité de ses dons, le chaman a accès aux sphères où se rencontrent les forces

humaines, naturelles et surnaturelles; aussi à l'aise dans la géographie cosmique que terrestre. Les tempêtes, les famines, les maladies étaient attribuables à des entités surnaturelles offensées par des membres de la communauté. Le chaman se devait en rêve ou en transe de quitter son corps pour aller séjourner chez les Esprits qui lui indiquaient comment rétablir l'harmonie.



Les transes extatiques du chaman évoquent le vol d'un oiseau qui libère l'esprit du chaman de la pesanteur terrestre, capable ainsi de se promener dans l'autre monde. Suite à des exercices ascétiques et de nombreuses mortifications, le chaman baigne dans une atmosphère particulière y puisant l'énergie réparatrice des désordres terrestres. Une des cérémonies qui a le plus impressionné les Européens est sans conteste l'osapatchikan, la tente tremblante. Cette tente était un lieu sacré hautement vénéré ne servant qu'au chaman pour des cérémonies particulières comme retrouver des personnes disparues, trouver un objet important ou résoudre un cas exceptionnel. La cérémonie de la tente tremblante se déroulait les nuits sans lune. Le chaman, la figure noircie avec du charbon de bois, pénétrait dans la tente et entonnait des invocations puis des dialogues et soudainement, l'assistance voyait la tente bouger fortement et entendait des cris aigus et des halètements. Au bout de quelques minutes, un silence lourd succédait à la fureur, les assistants soulevaient alors un pan de la tente et encore sous le choc du vacarme, apercevaient l'officiant étendu sur le sol pieds et mains liés à l'entière merci des Esprits. Le chaman s'était alors sacrifié pour combattre les forces maléfiques et expliquaient les directives données par les Esprits et sortait grandi de l'épreuve. Pour les autochtones, les animaux, principalement le caribou pour les Inuits et l'ours noir pour les Cris, servent d'intermédiaires entre les hommes et le monde spirituel. Seuls les chamans étaient investis des pouvoirs magiques permettant de rejoindre l'esprit du caribou pour s'assurer de sa coopération en vue d'une chasse fructueuse : « Le chaman prépare le rite de l'outlickan meskina, cérémonie des Pistes de l'os de l'épaule ou Lecture de l'omoplate. Ce rituel est d'une grande importance symbolique et spirituelle pour la communauté innue. Une fois, l'omoplate retiré de la carcasse du caribou, celui-ci est exposé aux charbons ardents. La chaleur du feu fait craquer l'os de tous les côtés. Ces fêlures donnent la connaissance de choses qui touchent à la chasse et autres présages. Ainsi, une longue fêlure en ligne droite d'une extrémité à l'autre signifie mort ou famine, une courte en zigzag sans ramifications veut dire misère. Les fêlures en forme de rameaux avec de petites taches brûlées sur les bords indiquent l'abondance. Quand ces taches se trouvent près du pied de l'os, c'est signe que le gibier est tout près. Plus elles s'en éloignent, plus grande sera la distance parcourue pour le rejoindre. Enfin, la plus grande tache de brûlé indique toujours le camp de la tribu à partir duquel les Innus peuvent s'orienter dans leur chasse ».

SAVOIR TRADITIONNEL

« La loi de la nature est simple. Il n'est pas possible de la changer, elle règne sur tout. Ce n'est pas un règlement strict, ce n'est pas un tribunal, ce n'est pas non plus un groupe de nations de ce monde qui pourrait modifier la loi de nature. On est assujetti et lié à ces lois naturelles. Les autochtones comprenaient ces lois naturelles. Ils se donnèrent des lois qui coïncidaient avec les lois de la nature. C'est de cette façon qu'ils ont survécu.» Ainsi d'exprimait un autochtone pour expliquer ce que représente le savoir traditionnel des nations amérindiennes et inuites développé par des qualités sensitives dont les plus remarquables sont l'acuité visuelle et une perception auditive hors du commun. Toute connaissance repose sur une morale. Par exemple, la morale de la chasse tient compte de la disponibilité d'une quantité suffisante de nourriture et d'animaux pour assurer de la communauté.

Elle implique une notion de territoire des lieux ancestraux partagée équitablement. Ainsi les personnes atteignent leurs besoins tout en respectant les autres personnes dans leurs décisions d'intensifier ou non le nombre de prises; les familles qui ont le plus de succès prennent en charge les nécessiteux. De l'acquisition de ce savoir (silatuniq) émergent un discernement, une manière d'être, une forme de sagesse résultant d'un processus d'apprentissage soutenu qui intègre des savoirs génériques associés à l'expérience personnelle. Ainsi depuis peu, des aînés enseignent à l'école publique le qaujimajatuqangit ancestral incluant la connaissance de la faune et des techniques de chasse, le traitement des peaux, la confection des vêtements, la fabrication de kayak et traîneau et l'utilisation d'outils traditionnels, la prévision du temps et l'habilité à s'orienter dans la toundra ou sur la mer et la compréhension des relations familiales complexes.



SCULPTURE

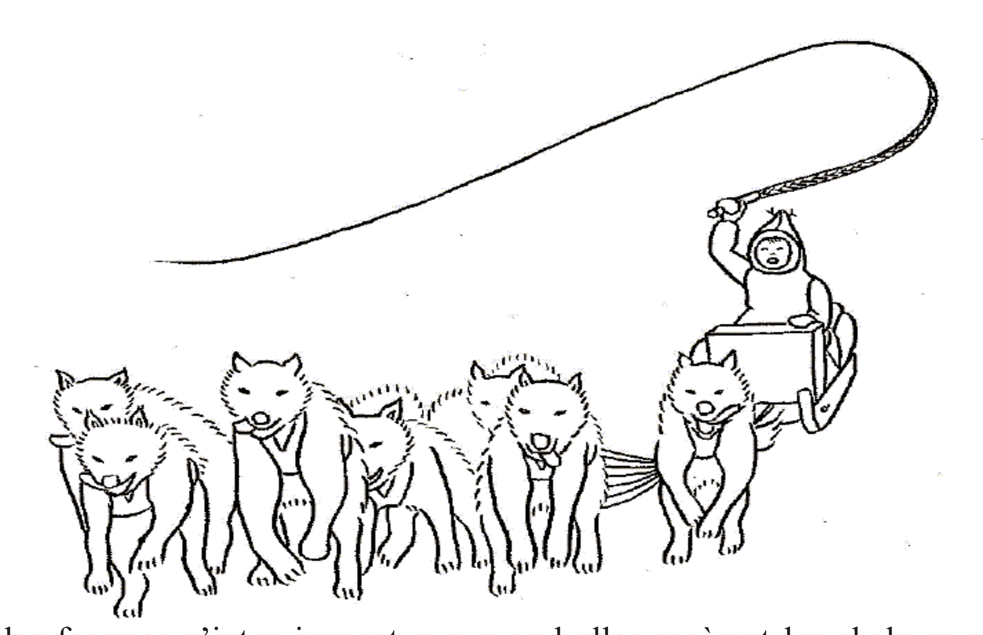
La sculpture a permis de visualiser dans des formes et volumes propres aux arts plastiques les contes et légendes de la tradition orale. Les premières sculptures en ivoire de morse et gravure sur os de baleine appartiennent à la préhistoire. Les Dorsétiens et les Thuléens ne produisaient pas d'objets d'art dans le seul but d'en admirer la beauté. Pour eux, deux vocables sont utilisés « piujuq » c'est bon et « piunngituq » c'est mauvais. Les Thuléens étaient des artisans fort habiles qui fabriquaient des objets utilitaires tels que aiguilles (mirquti), grattoirs, peignes, pointes de harpons (unaaq), couteaux (savik) et flèches et de joailleries : bagues, épinglettes, pendentifs. Les fouilles archéologiques ont permises de mettre à jour un grattoir en os de caribou (Yukon) datant de plus de 30 000 ans, les plus vieux outils trouvés en Amérique du Nord. Les matières premières disponibles sont diversifiées allant du bois de grève à l'andouiller de caribou en passant par le silex, les fanons de baleines, les dents, l'ardoise, la stéatite et bien sûr l'ivoire de morse. Les pièces en ivoire étaient plus petites et servaient d'amulettes et talismans associées au pouvoir spirituel. Quelques figurines d'animaux et d'êtres fantastiques servaient soit de jouets d'enfants ou servaient à des fins rituelles. Dès 1812, les Inuits sculptent pour faire des échanges avec les Qallunaat européens. Toutefois avant 1950, ces souvenirs étaient rarement appréciés à leur juste valeur. On raconte qu'à Inukjuak, le marchand local de la CBH les jetait dans un grand sceau et donnait en échange au sculpteur à peine cinq cents de tabac, de thé ou de farine. On considère que le caractère artisanale de l'art inuit a commencé à changer dès que les Inuits se mirent à produite les objets qui se vendaient le mieux dans les postes de traite, c'est-à-dire ceux qui se conformaient à l'idée qu'avaient les étrangers de la vie inuite. L'avènement de la sculpture sur pierre au tournant du XXe siècle a porté un dur coup à l'ivoire et os de baleine comme matériaux puisque qu'un os de baleine doit sécher entre 50 et 100 ans avant de blanchir et d'être utilisé. Considéré en voie d'extinction, une

loi de 1975 interdit l'utilisation et l'importation des os de baleine. Les sculpteurs d'os de baleine et d'ivoire sont depuis très rares. Chez les Inuits, les concepts « art et artiste » sont des termes qui n'existent pas dans le vocabulaire. Ainsi « sanannguati » désigne « celui qui sculpte » et « sanannguaq », dont l'étymologie est révélatrice, désigne la sculpture. En effet, « sana » signifie l'action de faire et « nnguaq » contient l'idée de la représentation inscrite dans le matériau. Ainsi le dessin, le design, la forme peu importe est déjà contenu dans le matériau utilisé et émerge grâce au talent du sanannguati. On parle ici d'artiste-sculpteur qui crée du « takuminartuq » (agréable à regarder) en opposition à un producteur-sculpteur : un bon ouvrier qui façonne la pierre rapidement car il vise une grande distribution ce qui heureusement se répercute dans le progrès économique de la communauté. Les premières sculptures produites à des fins commerciales étaient en stéatite; une pierre couleur grisâtre avec un texture douce au toucher. Avec les années, d'autres minéraux plus lourds, plus denses dont l'olivine de couleur vert olive et la serpentine d'un vert plus sombre furent utilisés. La sculpture sur andouiller de caribou est la spécialité des villages où séjournent le troupeau de la rivière George, le plus populeux au monde et celui de la Rivière-aux-feuilles. Les caribous perdent leur bois tous les ans mais il faut attendre plusieurs années pour leur laisser le temps de sécher et blanchir avant utilisation. Dans tous les cas et peu importe le matériau utilisé, les sculpteurs inuits affirment tous que des êtres, des animaux, des objets sont déjà présents à l'intérieur du matériau brut et que leur rôle ne sert qu'à les dégager et les révéler. Si bien que l'art inuit ne repose pas sur des critères esthétiques comme la notion « beau - belle » mais sur celle de « bien fait – réel ». L'artisanat est identifié au travail des ancêtres qui fabriquaient des objets utiles. Ainsi les sculptures traditionnelles étaient apparentées à un art domestique tandis que les sculptures contemporaines à partir des années 1950 seraient un art d'acculturation. En effet, des recherches archéologiques récentes indiquent l'art des Inuits contemporains diffèrent des artéfacts des populations arctiques de la préhistoire, en autres, les sculptures ancestrales sont plus petites que celles d'aujourd'hui. Si bien que la sculpture a été influencée par les conventions du marché occidental et la production de pièces plus volumineuses est une innovation commandée par les marchands et collectionneurs destinée à plaire aux goûts du public. De plus, délaissant les thèmes traditionnels, les sculpteurs inuits ont commencé à faire sur demande des répliques d'objets étrangers comme des jeux d'échec et de dominos. L'industrie du souvenir touristique envahit le marché. Malgré tout, l'acculturation n'est pas que néfaste; nous-mêmes, sommes-nous pas passé du cheval à la voiture menant à mal l'art équestre. Ainsi pour certains historiens de l'art, l'art inuit contemporain libéré des liens traditionnels a trouvé un nouveau but représentatif d'une position sociale différente de la société inuite en générale. Vers 1950, quelques communautés s'initient à l'impression de gravure sur pierre et racontent les histoires et la vision de monde de leur peuple. Enfin, n'oublions pas que la sculpture représente un formidable outil d'intégration sociale, pensons au sculpteur Jiimi Kuuttuq Qungiaq, aveugle et pourtant capable de subvenir à ses besoins grâce à son talent.



CHIEN (esquimau, de traîneau)

Le chien est le seul animal domestique qui émigra d'Asie en Amérique. Chez les Inuits, ce canidé domestiqué et son maître formaient un tout presque indissociable sur le plan symbolique. Chez les Inuits d'antan, le rôle du chien était multiple et, à bien des égards, essentiel. Ainsi, il repérait les trous de respiration des phoques, il pouvait trouver son chemin dans le blizzard et il tirait les traîneaux lors des déplacements. Sur le plan spirituel, il sentait la présence d'esprits dangereux et en avertissait son maître. Il protégeait également les humains de tout danger réel. Son urine, son sang, sa salive et ses excréments, des substances très appréciées pour leur pouvoir, servaient à soigner les humains. La manière de nourrir ou d'affamer un chien dépend directement de son statut, statut qu'il doit principalement à sa fonction, la sécurité alimentaire étant l'apanage du compagnon, parfois de l'auxiliaire de chasse. Le repas journalier, sous quelque forme que ce soit, n'est pas un acquis : l'âge du chien, son sexe, sa fonction et le rythme saisonnier sont autant de paramètres dont il faut tenir compte. Entre l'ébouage et l'octroi d'un repas soigneusement préparé, le travail humain croît à mesure qu'il assure une ration quotidienne. Charognards, amateurs d'excréments mais aussi végétariens, les chiens se chargent de faire disparaître tout ce qui traîne autour des habitations. Il semble, de prime abord, qu'aucun travail ne soit fourni pour nourrir des animaux qui vagabondent, bien qu'il faille un minimum d'intervention pour instaurer l'ébouage, à savoir la surveillance des vivres et du matériel en cuir (le cuir est une denrée comestible pour les chiens), une tache qui incombe principalement aux femmes, cerbères des maisons. Une partie importante du contrôle passe par la voix, l'octroi de noms, de quolibets et l'usage de commentaires, du rire, et plus généralement de l'encouragement, du rejet, etc. Plus qu'une technique de rappel, il faut noter que le dressage verbal a pour fonction de favoriser la communication indirecte entre les gens : les chiens servent de supports aux non-dits, aux critiques qui ne se profèrent jamais directement, aux comportements sexuels dont on n'ose parler. Ce sont les hommes qui castrent les mâles et stérilisent les chiennes, qui sélectionnent et échangent les mâles reproducteurs. Mais de leur côté,



les femmes n'interviennent que quand elles repèrent les chaleurs et enferment les chiennes pour éviter des accouplements inopportuns, quand elles soignent les portées et séparent la mère des petits. En ce qui concerne la mise à mort, tant le couteau sacrificateur que les produits tirés du sacrifice, les diverses parties du corps du chien restent entre des mains masculines sauf la peau remis aux femmes pour confectionner des vêtements. En règle générale, on ne tue ni ne mange son chien sauf dans les cas de famine extrême On ne sacrifie jamais son compagnon mais un animal envers lequel on n'éprouve aucun sentiment. L'idée d'un éloignement affectif nécessaire à la mise à mort se confirme. Dans les cas extrêmes de survie, on le mangeait, ce qui permettait d'éviter le cannibalisme. Dans le passé, après des funérailles, on laissait les chiens consommer les cadavres humains. Sur le plan cosmologique, on trouve le mythe de cette femme qui marie un chien et qui donne naissance à des entités mi-humaines, mi-canines. Il existait une véritable symbiose entre les chiens et les Inuits. Le chien est le seul animal qui porte un nom qui le relie à un maître - lui donne une dimension humaine chez les animaux. Le remplacement des chiens de traîneaux par les motos-neige a été l'un des bouleversements majeurs vécus par les Inuits depuis leur contact avec les Blancs. Au quotidien, l'abandon des chiens se marque par la libération soudaine d'un temps imparti autrefois à les soigner et les

nourrir d'une part et de l'autre, à maintenir et réparer le matériel (attelage, harnais, patins) lié à leur utilisation, soit plusieurs heures par jour.

HUSKY (qimmiq - chien esquimau)

Les premiers Hommes sont arrivés en Amérique avec leurs chiens

Le chien est le meilleur ami de l'être humain depuis des milliers d'années et les scientifiques tentent de retracer les grandes étapes de leur histoire commune. Une nouvelle étude génétique et archéologique menée dans plusieurs universités européennes et américaines montre que, lorsque les premiers humains ont posé le pied en Amérique, ils étaient accompagnés de leurs chiens domestiqués en Sibérie Les scientifiques ont réalisé des analyses génétiques sur des restes humains et canins dans plusieurs régions : la Sibérie, la Béringie, la bande de terre ferme entre la Sibérie et l'Alaska qui a servi de porte d'entrée en Amérique pour les humains -- aujourd'hui, le détroit de Béring --, et l'Amérique du Nord. Il apparaît que les premiers loups, ancêtres des chiens, ont été domestiqués en Sibérie, il y a environ 23.000 ans durant le dernier maximum glaciaire. Une autre étude, parue en 2020, a placé le début de la domestication du loup un peu plus en arrière dans le temps, il y a au minimum 28.500 ans.

" Les preuves combinées provenant des restes d'humains et de chiens nous aident à affiner notre compréhension de la longue histoire des chiens, et elles pointent désormais la Sibérie et le nord-est de l'Asie comme la région où sa domestication a commencé ". À cette période, où les conditions climatiques étaient très rudes, les loups gris (Canis lupus) et les Hommes convoitaient les mêmes proies. Ils se seraient alors progressivement rapprochés, profitant des butins de chasse des uns et des autres. La place du loup a pris plus d'importance dans les sociétés humaines, jusqu'à devenir un allié précieux. En vivant ainsi près des humains, les loups ont été progressivement domestiqués jusqu'à devenir une nouvelle sous-espèce, Canis lupus familiaris, le chien. Ainsi, ils ont suivi leurs maîtres dans leur voyage jusqu'au nord de l'Amérique. Il y a 15.000 ans, ils auraient franchi le détroit de Béring avec eux, et les auraient suivi dans leur colonisation rapide du continent américain. " Les chiens qui les ont accompagnés, alors qu'ils arrivaient dans un monde totalement nouveau, faisaient peut-être partie de leur culture autant que les outils en pierre qu'ils portaient ", conclut David Meltzer, anthropologue à l'Université de Dallas.

Excellent pisteur et grand chasseur, ce chien nordique est le seul animal qui après avoir flairé un ours polaire se lance à sa poursuite. Il n'hésite pas à tourner autour de l'ours en aboyant furieusement et le tient en arrêt jusqu'à l'arrivée du chasseur. Chaque famille possédait jadis au moins un chien husky pour se protéger contre les attaques des ours polaires. L'husky pèse en moyenne cinquante kilos et peut porter ou traîner le même poids. Chargé d'une demi-tonne, l'attelage classique de dix chiens parcourt environ cinquante kilomètres par jour, à la vitesse de 5 à 7,5 km/h. Dans la toundra, les chiens sont attelés en éventail car il n'y a pas d'obstacle en terrain ouvert et en queue leu leu dans la forêt. L'animal le plus important de l'attelage est la chienne de tête ou leader dont le dressage est un travail long et ardu. C'est généralement, une femelle vigoureuse, fière, imposante mais obéissante. Le fouet est un symbole de masculinité souvent emmanché d'un os pénien idéalement d'ours blanc. Pour diriger l'attelage de chien: hak! hak!, à droite et la! la! la! à gauche et uuau ! pour arrêter le traîneau. Pour que les chiens puissent tirer un traîneau toute la journée, leurs pattes doivent être en excellente condition. Il arrivait que les chiens se blessaient les pattes au printemps, la neige fondante mettait à nu des arêtes rocheuses coupantes. Les Inuits leur fabriquaient alors des bottes cousinées en peau de phoque ou de

caribou pour les protéger. Lors de nuit glaciale, les chiens étaient autorisés à dormir dans le porche d'entrée de l'iglou. Tuer un de ses chiens de traîneau est un acte grave et exceptionnel. On tuait un chien qui avait tué un être humain par crainte qu'il recommence. Parfois un chaman demandait que l'on tue le chien préféré du maître gravement malade pour lui sauver la vie en croyant que la force du vital du chien renforcerait celle du convalescent. La perte des instruments de chasse avec l'abattage obligatoire des chiens de traîneaux en 1960 fut catastrophique. L'ivakkak est une course de traîneaux à chiens (400 km) qui chaque année, traverse quelques villages du Nunavik pour promouvoir la pratique traditionnelle de ce moyen de transport.

NEIGE

L'inuktitut possède de nombreux mots ou expressions pour désigner la neige sous différentes formes ou conditions. Cette grande variété de termes ressemble au vocabulaire du jardinier capable de distinguer différentes qualités de terre. Dans son dictionnaire de l'inuktitut du Nunavik (Québec arctique), le linguiste missionnaire Lucien Schneider (Dictionnaire français-esquimau du parler de l'Ungava, 1970) cite une douzaine de mots de base (c'est-à-dire qui ne sont pas tirés d'un autre mot) pour désigner la neige, et une dizaine pour la glace. Citons par exemple : qanik neige qui tombe, aputi neige sur le sol, pukak neige cristalline sur le sol, aniu neige servant à faire de l'eau, siku glace en général, nilak glace d'eau douce pour boire, qinu bouillie de glace au bord de la mer. Il y a la neige fraîchement tombée, en train de tomber (apuq), l'amas (maujualuq) de neige molle (mau), la dure (sitidluqaaq) ou cristalline, la neige fondue et gelée à nouveau, la neige mouillée par la pluie (kavisirdlak), la neige poudreuse, la neige soufflée par le vent (pirqsirq), la neige qui cède sous nos pas (kataktanaq), la neige qui convient à la construction d'un iglou (illuvigassak). Chaque variété d'eau, de neige et de glace est d'une couleur différente. Toutes ces distinctions de neige et de glace sont chez les Inuits matière à discussion car d'une importance vitale aux prises de décisions conduisant à une expédition réussie. En somme, quel que soit le type de terme qu'il utilise pour désigner telle ou telle sorte de neige ou de glace, l'inuktitut aune capacité de distinction de loin supérieure à celle de la plupart des langues.

NANUK - LE ROI DE L'ARCTIQUE

Les Inuits côtoient l'ours polaire depuis des millénaires et est sans contredit l'animal le plus présent dans l'imaginaire des peuples nordiques. Pour eux, il est l'animal qui ressemble le plus à l'homme : il chasse et mange du phoque et du morse, vit dans une maison de neige, se tient debout sur deux pattes. Il s'impose par son intelligence et sa puissance physique; aucun autre animal ne tente de l'approcher sauf le chien husky. Nanuk est donc le maître incontesté des mers et des terres arctiques. Son seul rival est l'homme, tous deux trouvant leur nourriture aux mêmes sources. Les Inuits ont remarqué que Nanuk est gaucher, en particulier lorsqu'il donne un coup de griffes à un phoque. C'est un solitaire errant sur la banquise des mers arctiques à la recherche de phoques ou jeunes morses. Traditionnellement, la quête ou la capture d'un ours polaire était un rite d'initiation marquant le passage d'un jeune garçon inuk vers l'âge adulte.



AUTRES PEUPLES DE L'ARCTIQUE

ALÉOUTES

Les ancêtres des Aléoutes et des Inuits arrivent en Amérique du Nord. Des milliers d'années après que les premiers peuples aient voyagé de l'Asie à l'Amérique du Nord par le pont terrestre de Béring (25 000 à 12 000 av. J.-C.), les ancêtres des Aléoutes et des Inuits arrivent sur le continent.

Ces personnes utilisaient probablement de petites peaux ou des bois bateaux pour traverser le détroit de Béring (la voie navigable qui couvert le pont terrestre de Béring une fois la glace polaire fondue à la fin de la dernière période glaciaire. Ces nouveaux arrivants finiront par s'installer dans tout l'Arctique et sur les îles Aléoutiennes au large de la côte sud-ouest de l'Alaska actuel. Parce que leurs ancêtres sont arrivés en Amérique du Nord bien plus tard, les Aléoutes et les Inuits modernes sont plus proches des Asiatiques que des Indiens..

Environ 1 000 ans après leur arrivée en Amérique du Nord (3000 à 1000 av. J.-C.), les ancêtres des Aléoutess et les Inuits modernes développent une culture distincte. Les premiers Aléoutes s'installent sur l'île des Aléoutiennes, longue de 1 400 millesau large de ce qui est maintenant l'Alaska. Deux groupes principaux d'Aléoutes ont établi des villages permanents sur les côtes des îles Aléoutiennes : l'Unalaska, plus près vers le continent, et l'Atka, plus à l'ouest.

L'environnement des Aléoutiennes est plus chaud, plus venteux et plus humide que celui de l'Arctique gelé des Inuits. Les Aléoutes partagent avec les Inuits une expertise en chasse, mais leur vie en communauté, dans laquelle les gens sont classés par position hiéarchiquefondée sur la richesse, ressemble plus à celle des Indiens de la côte nord-ouest d'aujourd'hui

L'économie aléoute était basée sur la mer. Les Aléoutes chassent les mammifères de l'océan, tels que les loutres de mer, les phoques, la mer, des lionsde mer, des morses et des baleines, et ils pêchaient, surtout le saumon et les crustacés. Ils chassaient aussi les oiseaux et cueillaient des racines et des baies.

Les Aléoutes vivaient dans des « barabaras », de grandes maisons communales construites sur des fosses, avec des poutres de toit en bois flotté ou des os de baleine et des murs faits de morceaux de gazon. Les trous de fumée dans le toit ou un passage séparé faisant face à l'est servait de porte. Les maisons étaient chauffées et éclairées avec des lampes à huile en pierre.

Les kayaks aléoutes, ou baïdarkas, étaient fabriqués à la manière des Inuits : kayaks - peaux de morse ou de phoque huilées tendues sur la lumière, cadres en bois. Ils étaient courts, avec l'arc courbé vers le haut et la poupe au carré. Parfois les arcs avaient la forme du bec ouvert d'un oiseau. Habituellement, il y avait deux cockpits : l'arrière pour le pagayeur et à l'avant un pour le harponneur. Le harponneur utilisait une planche à lancer pour un effet de levier supplémentaire en lançant le harpon en plusloin. Les Aléoutes utilisaient également de plus grandes bateaux ouverts appelés igilax.

Les vêtements Aléouts étaient efficaces contre la pluie et le froid en double couche et fabriqués principalement à partir de boyau, en particulier des intestins de phoque ainsi que de la peau. Des parkas encapuchonnés de différentes longueurs, s'étendant jusqu'à la hanche ou en dessous du genou servait de vêtements de dessus. Les chasseurs portaient casques en bois avec de longues

Groupe aléoute	aléoute (700 loc.)	aléoute: du sud-ouest de l'Alaska
Groupe eskimo	yupik (16 000)	alutiiq: côte sud-centrale de l'Alaska yup'ik de l'Alaska central : côte de la mer de Béring yupik sibérien central : île alaskienne de Russie yupik naukanski : est de la péninsule des Tchouktches (Russie) yupik sirenikski : sud de la péninsule des Tchouktches (Russie)
	inuit (65 000)	inupiak de l'Alaska inuktun de l'Ouest canadien: mer de Beaufort, Arctique central inuktitut de l'Est canadien: Nunavut, baie d'Hudson, Nouveau-Québec inuinnaqtun : Nunavut et baie d'Hudson itivimiut: côtes québécoises de la baie d'Hudson tarramiut: baie d'Ungava (Québec) kalaallisut (groenlandais): Groenland



Bering Strait Inuit corralling a reindeer herd, drawn with ink on hide by Inuit artist George Ahgupuk
(The Anchorage Museum of History and Art, 70-156-2 detail 4.2)

visières qui ont été décorés avec des moustaches d'ivoire et d'otarie. L'Aléoute a ajouté des décorations à leurs vêtements en utilisant des poils de cheveux et la peau d'animal teinte de différentes couleurs.

Les Aléoutes fabriquaient aussi des paniers élégants, tout comme les Indiens de la côte nord-ouest, utilisant du ray-grass poussant sur le des plages. Les tiges de l'herbe ont été fendues avec les ongles pour faire des fils, et certains des fils étaient teints pour faire des motifs tissés complexes.

Un autre trait culturel que les Aléoutes avaient en commun avec les Indiens de la côte nord-ouest était leur type d'organisation sociale Les Aléoutes étaient plus préoccupés par le rang et la richesse personnelle que les Inuits. Les chefs et les nobles sont parvevus à leur rang à travers leurs possessions, comme des coquillages précieux ou l'ambre. Sous les chefs et les nobles se trouvaient des roturiers et des esclaves. Contrairement aux Indiens de la côte nord-ouest, les Aléoutes n'ont pas pratiqué le potlatch, un festin élaboré au cours duquel des cadeaux sont échangés.

Le commerce des fourrures

Les commerçants et trappeurs russes ont altéré à jamais les Aléoutes et leur mode de vie. En 1741, Vitus Bering, un navigateur danois au service du tsar de Russie, Pierre le Grand, a navigué de l'est de la Russie jusqu'à la mer de Béring, les îles Aléoutiennes et Golfe d'Alaska. Les rapports de Bering sur la présence de nombreux mammifères marins dans la région amenèrent bientôt les voiliers de la promyshlenniki (russe pour " trafiquants de fourrures "). Ils avaient auparavant traversé la Sibérie, piégeant des animaux pour leurs peaux. Maintenant, ils avaient un tout nouveau domaine à exploiter. Ils arrivèrent d'abord aux Aléoutiennes, qui étaient particulièrement riche en loutres de mer. Et ils ont profité des Aléoutes pour faire fortune dans la fourrure. Les commerçants naviguaient jusqu'à un village autochtone pour prendre des otages de force, ensuite distribuaient des pièges aux hommes aléoutes ; les forçaient à remener des fourrures en échange de la libération des femmes et des enfants.Les femmes et les enfants ont également été forcés de travailler, de nettoyer les fourrures que les hommes ramassaient. Si les hommes faisaient quelques efforts pour se rebeller ou n'ont pas réussi à livrer les fourrures, les commerçants pourraient exécuter des individus ou détruire des villages entiers.

Les promyshlenniki ont travaillé vers l'est le long des Aléoutiennes. La première résistance organisée est venue de la Unalaska Aleut sur le groupe d'îles Fox, quand, en1761, ils anéantissent un groupe de commerçants. L'année suivante, ils ont réussi à détruire une flotte de cinq navires. Les Russes ont répondu en 1766 avec une armada de navires de guerre, habités par des mercenaires européens et armés de canons. Ils ont bombardé de nombreux villages aléoutes, détruisant des maisons et en tuant beaucoup de gens.

La résistance aux aléoutes ne fut que sporadique par la suite. Les promyshlenniki ont créé leur premier poste de traite permanent en Amérique du Nord à Three Saints sur l'île de Kodiak en 1784.
Les fonctionnaires et les hommes d'affaires russes ont commencé à réglementer et restreindre davantage le comportement des commerçants vers un traitement un peu plus meilleur. Soi-disant les Aléoutes et les Inuit devaient être payés pour leur travail. Mais les commerçants les ont constamment trompés en les facturant en frais de nourriture, de protection et autres prix gonflés ou inventés des dépenses. En 1799, le tsar accorde la charte de la Société russo-américaine, créant un monopole qui concurrence dans les années 1800 avec la compagnie britannique Hudson's Bay Company pour le marché mondial de la fourrure.

Ces Aléoutes qui avaient survécu aux violences du passé et aux maladies que leur portaient les Européens étaient indispensables à cette énorme opération du commerce des fourrure. Ils étaient, après tout, parmi es meilleurs chasseurs de mammifères marins au monde.


ERSIBLE ALEUT
FIN-SKIN PARKA

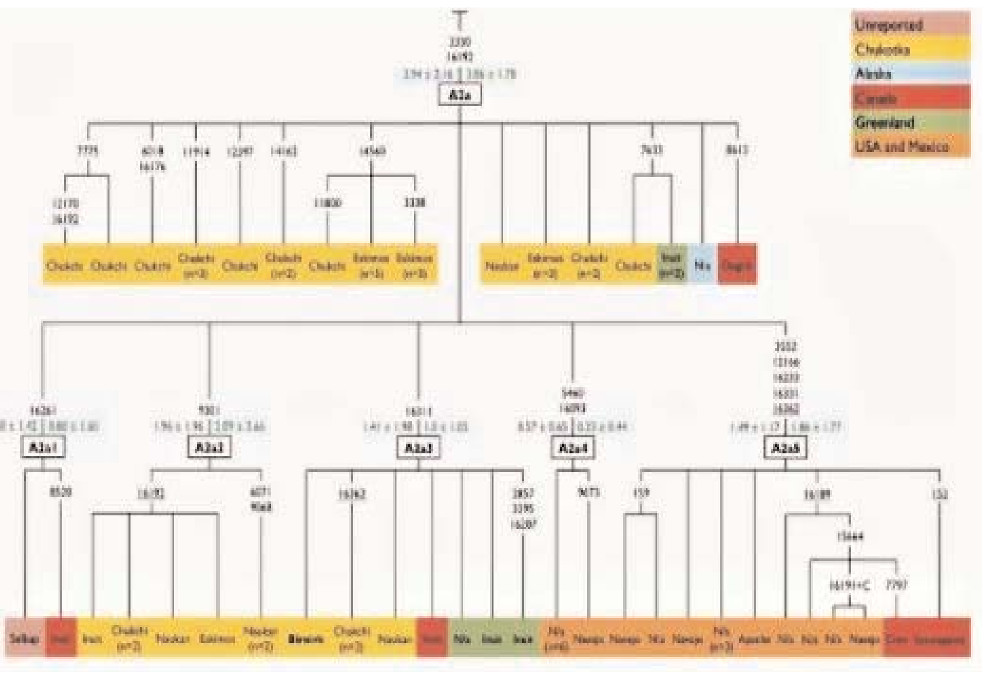
La diversité mitochondriale autour du détroit de Béring éclaire les migrations préhistoriques entre la Sibérie et l'Amérique du nord arctique

Durant le dernier âge glaciaire entre 28.000 et 18.000 ans, l'arctique sibérien était complétement abandonné ou très faiblement peuplé. Le réchauffement climatique entre 17.000 et 15.000 ans a permis à certaines populations d'atteindre l'ouest de l'Alaska, alors que d'autres sont restées bloquées en Béringie. La première colonisation du nouveau monde a été suivie par une période de flux de gènes entre les populations asiatiques et américaines. Ainsi une étude précédente a montré que cette première colonisation de l'Amérique a été suivie par au moins deux mouvements de populations du nord-est de l'Eurasie vers l'Amérique. La première a contribué à l'arrivée de la majorité de l'ascendance Native Américaine. Les mouvements suivants ont affecté principalement les groupes Na-Dene et Eskimo-Aléoutes.



Les haplogroupes mitochondriaux des populations arctique du nord-est de la Sibérie et du nord de l'Amérique sont essentiellement A2a, A2b, D2a et D4b1a2a1. Dans cette étude, les auteurs ont obtenu 52 nouvelles séquences complètes mitochondriales qui se rajoutent à 149 séquences préalablement publiées.

Sur les 201 séquences obtenues, 8 séquences appartenant aux haplogroupes C5a2, C4b2 et D3 ont été retirées de l'étude pour se focaliser sur les 4 haplogroupes principaux. 108 séquences appartiennent aux 2 haplogroupes A2a et A2b. A2a est divisé en 5 sous-clades:



La sous-clade D2a1 est largement diffusée et englobe les Paléo-Eskimo (Saqqaq), datés de 3600 à 4200 ans, les Aléoutes (D2a1a), les Eskimos Sireniki (D2a1b), et la culture de Dorset moyen. La sous-clade D2a2 est associée aux Eskimos Plover et Chaplin, ainsi qu'aux populations Tchouktches de la côte arctique. La présence de la sous-clade D2a2 en Sibérie est intrigante et pourrait être liée au déplacement de population d'une cinquantaine de Yupiks de la baie Plover sur l'île Wrangel en 1926 par le gouvernement soviétique.

L'âge de l'haplogroupe D2a est estimé à environ 4300 ans et l'âge de la sous-clade D2a1a spécifiquement Alléoute est de seulement 1200 ans. L'haplogroupe D4b1a2 est séparé en 2 sous-clades principales: D4b1a2a1 et D4b1a2a2:

La distribution géographique de l'haplogroupe D4b1a2 et son âge de 9400 ans environ peut être attribué à certains sibériens différenciés dans le refuge Altai-Sayan, qui se sont ensuite dirigés vers le nord-est de la Sibérie. Ainsi les Toubalars de l'Altaï sont liés génétiquement avec des populations Néo-Eskimos avec un ancêtre commun vieux d'environ 5300 ans.

La phylogéographie de A2 montre que la Béringie centrale est le lieu d'origine de cet haplogroupe qui a émergé il y a environ 15.000 ans. Cette date est en accord avec l'archéologie qui montre un premier peuplement de cette zone il y a 14.500 ans à Swan Point en Alaska. De plus A2 est absent de l'intérieur de la Sibérie.Les variations de l'haplogroupe D2a dans les îles du Commandeur montrent que 5 séquences ne sont pas d'origine Alléoutienne, mais Native Américaine. Ces résultats sont en accord avec l'histoire qui indique que des femmes Tlingit de New Archangel dans le sud-est de l'Alaska ont été relocalisées en 1840 par la compagnie russe d'Amérique.

La première colonisation de l'arctique nord américain a été fait par les Paléo-Eskimos il y a environ 5000 ans. Cette colonisation a coïncidé avec un réchauffement climatique qui a permis aux hommes de suivre leur gibier: caribous et boeufs musqués. Il y a environ 1000 ans, presque tous les groupes Paléo-Eskimos ont été remplacés par des groupes de la culture de Thulé d'Alaska appelés aussi Néo-Eskimos. Ils étaient les ancêtres directs des Inuits actuels, et chassaient les mammifères marins comme les baleines. Bien que les Néo-Eskimos sont originaires des côtes arctiques, il n'est pas vraiment clair si les Inuits et les Paléo-Eskimos sont génétiquement issus du même peuple ou sont des groupes différents. Sur les 3 tribus Eskimos (Sireniki, Chaplin et Naukan), seuls les Naukan sont génétiquement similaires aux Inuits du Canada et du Groënland, parce qu'ils incluent la sous-clade D4b1a2a1. Cependant, les Néo-Eskimos, Naukan compris, n'incluent pas la sous-clade D2a. Au contraire les Sireniki incluent la sous-clade D2a1b qui est une trace des Paléo-Eskimos. Mais il faut être prudent, car ces résultats sont peut-être liés à un problème de sous-

échantillonnage (trop peu de séquences obtenues aujourd'hui).

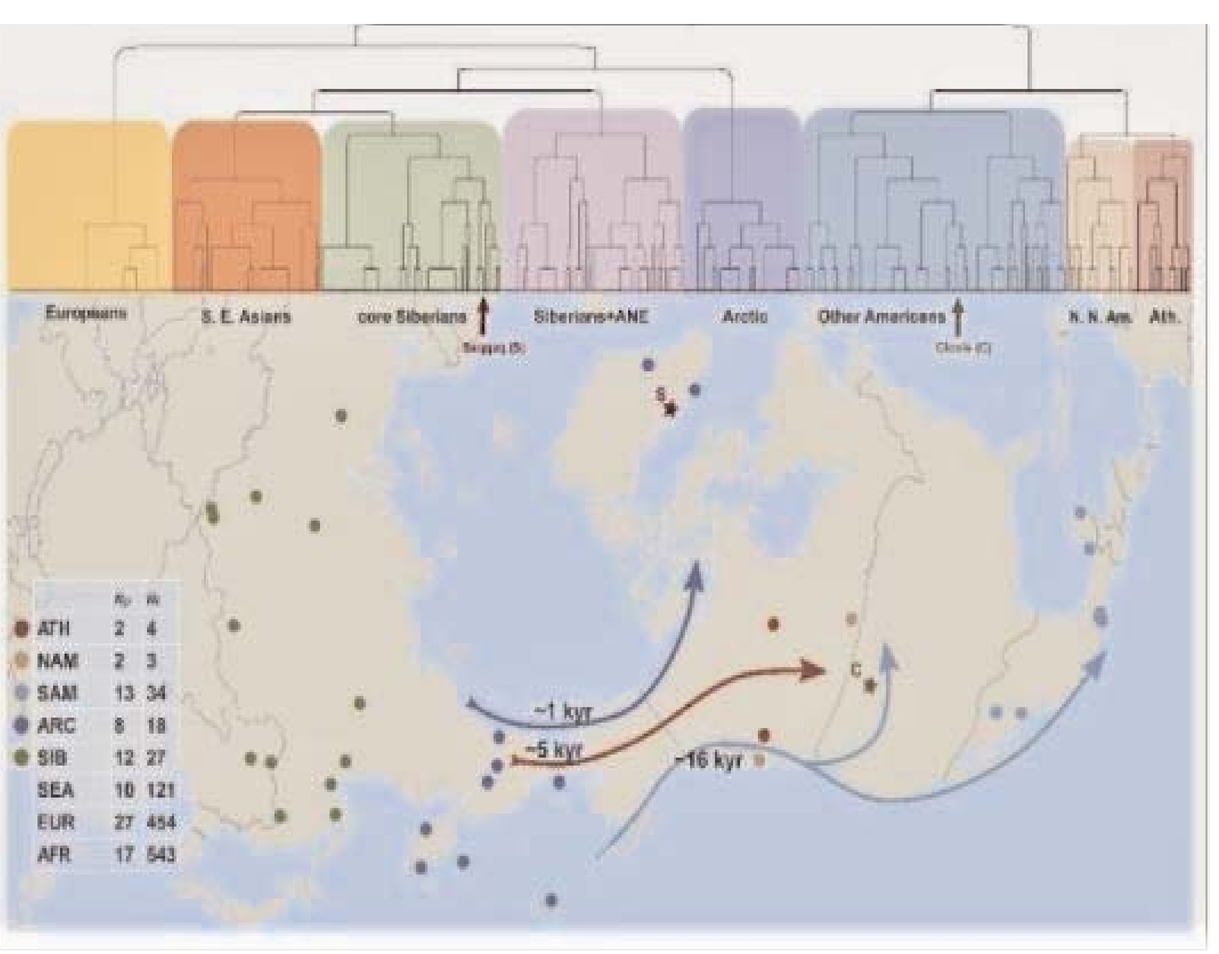
Les ancêtres directs des Paléo-Eskimos sont issus principalement de la péninsule de Chukotka en Sibérie nord orientale, alors que les Néo-Eskimos sont trouvés principalement dans le nord de l'Alaska, mais ont aussi une ascendance Altaï-Sayan. Cette étude pointe vers une origine commune des Paléo-Eskimos, des Alléoutes et des Tlingit (avec probablement d'autres groupes Na-Dene), dont les ancêtres communs vivaient sur la côte sud de la Béringie au début de l'holocène.

Les populations Na-Dené descendent des Paléo-Eskimos

La famille des langues Na-Dené inclut le Tlingit, l'Eyak et les branches Athapascanes Nord et Sud (Apaches). Elles se trouvent en Alaska et certaines parties du Canada le long de la côte Nord Pacifique, ainsi que plus loin vers le sud. Les populations Na-Dené sont considérées descendre de la second vague migratoire à travers la Béringie et associée aux Paléo-Eskimos (cultures Saqqaq et Dorset). Elle est datée d'environ 4800 ans. La première migration datée de 16.000 ans correspond à l'arrivée des premiers hommes modernes en Amérique. La troisième migration est associée à la culture Thulé datée d'environ 1000 ans, ancêtre des Inuits et Eskimos actuels. Les deux dernières migrations sont donc nettement limitées à la région arctique de l'Amérique.

Alors qu'il est clair que la première et la troisième migrations ont laissé des descendants actuels, le fait que des populations actuelles descendent de la seconde migration est un point très controversé. L'archéologie montre que la culture Paléo-Eskimo a été remplacée par la culture Thulé, et des contacts éventuels entre elles restent incertains.

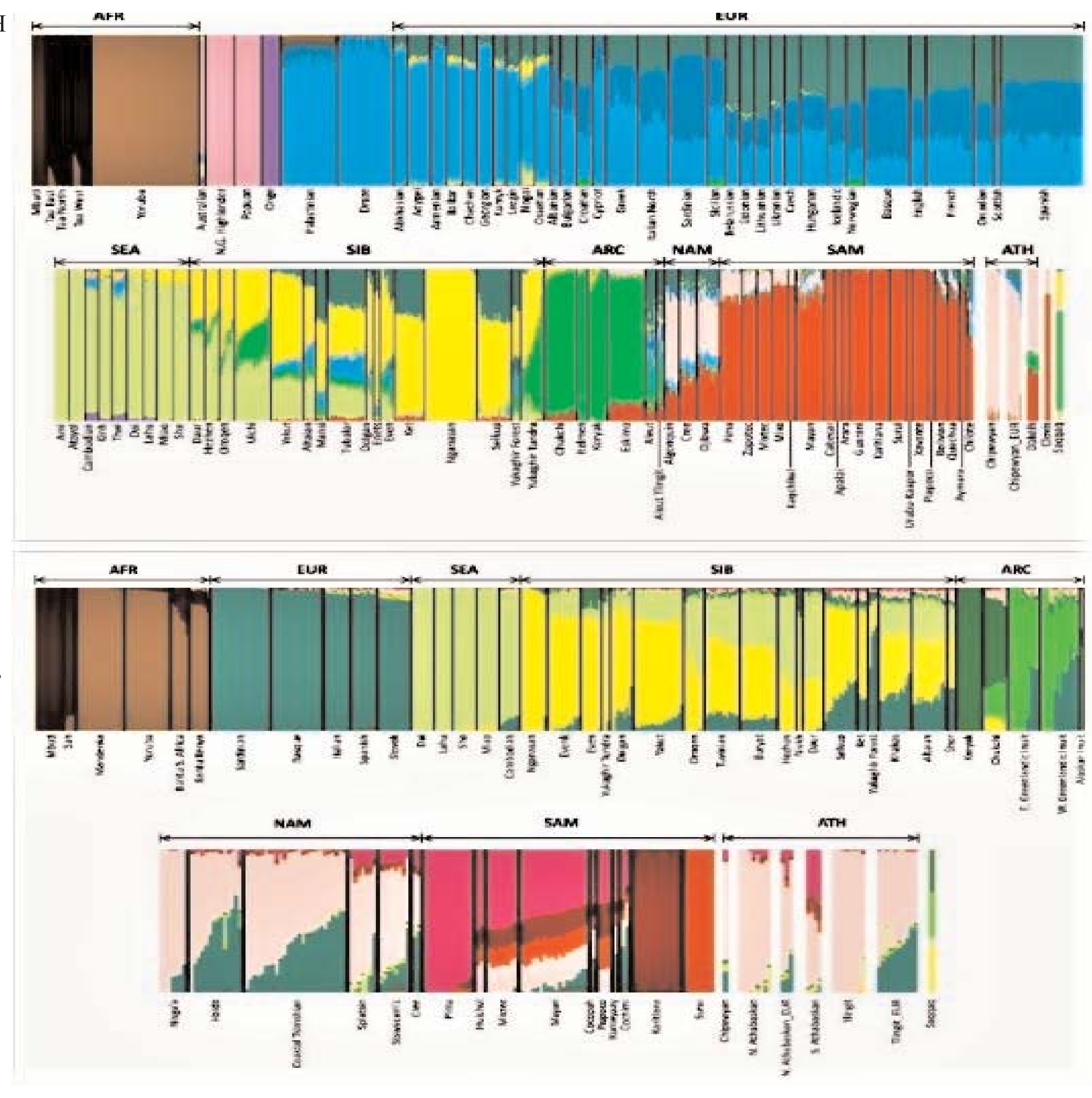
Une étude génétique récente a montré que les Tchipewyans du Canada parlant une langue Na-Dené (Athapascans du Nord), possèdent 16% d'ascendance correspondant à une population reliée à un individu Saqqaq du Gröenland, vieux de 4000 ans, et 84% d'ascendance issus des Premiers Amérindiens. Mais les résultats de cette étude ont été rejetés par d'autres études qui ne voient pas d'ascendance Paléo-Eskimo chez les populations Na-Dené.



Des paléo-généticiensviennent de publier un papier intitulé: Na-Dene populations descend from the Paleo-Eskimo migration into America. Ils ont utilisé des séquences déjà publiées de plusieurs populations Sibériennes et Amérindiennes:

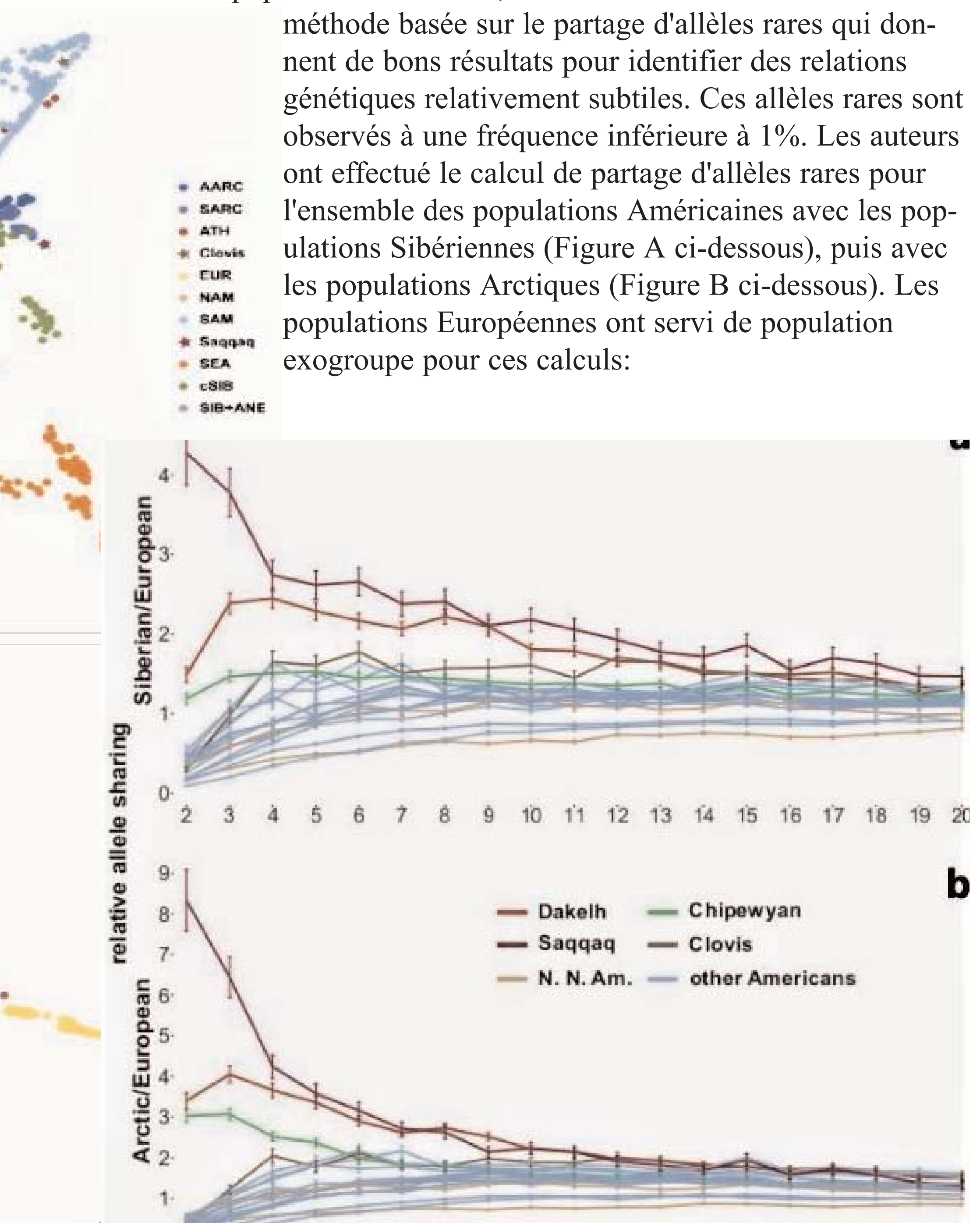
Dans la figure ci-dessus, ATH correspond aux Athapascans, NAM aux populations Nord-Américaines non Na-Dené, SAM aux populations Sud et Centre Américaines, ARC aux populations Amérindiennes Arctiques, SIB aux populations Sibériennes.

Les auteurs ont également ajouté à l'étude, des populations Africaines (AFR), Européennes (EUR) et du Sud-Est Asiatique (SEA). En tout 1216 individus appartenant à 94 populations dont deux anciens génomes (Saqqaq et Clovis) ont été utilisés. Pour les besoins de l'étude, les auteurs ont utilisé deux ensembles indépendants de séquences: la plateforme HumanOrigins et la plateforme Illumina. Les auteurs ont réalisé des analyses avec le logiciel ADMIXTURE pour ces deux ensembles de données:



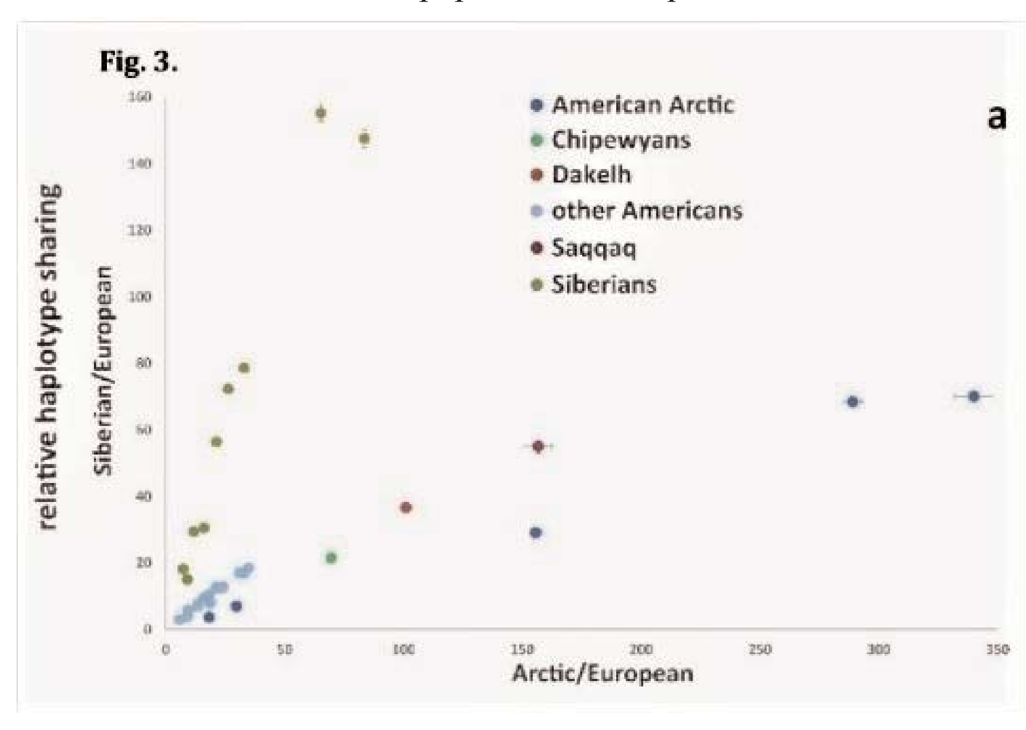
Ils ont également effectué des Analyses en Composantes Principales avec les deux jeux de données:

Comme ces résultats ne sont pas très probants pour identifier l'ascendance des populations Na-Dené, les auteurs ont ensuite utilisé une méthode basée sur le partage d'allèles rares qui donnent de bons résultats pour identifier des relations génétiques relativement subtiles. Ces allèles rares sont observés à une fréquence inférieure à 1%. Les auteurs ont effectué le calcul de partage d'allèles rares pour l'ensemble des populations Américaines avec les populations Sibériennes (Figure A ci-dessous), puis avec les populations Arctiques (Figure B ci-dessous). Les populations Européennes ont servi de population exogroupe pour ces calculs:



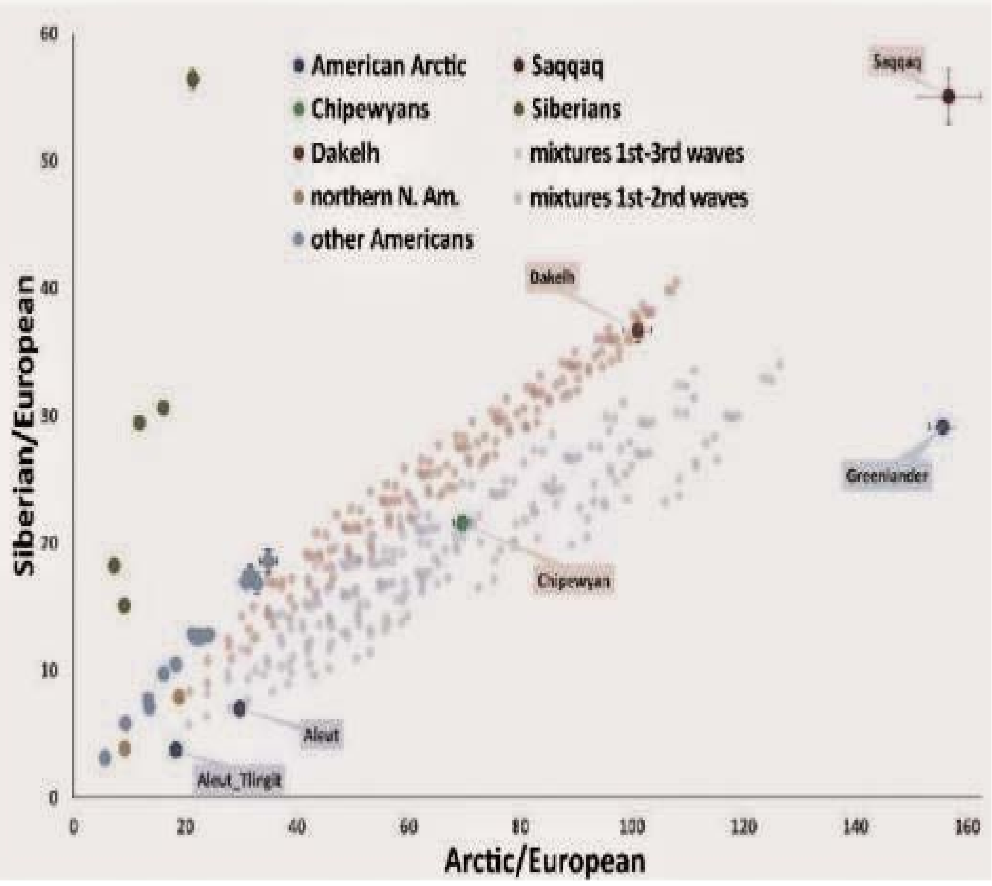
L'ancien individu Saqqaq et les Athapascans du Nord (Tchipewyans et Dakelh) clairement se situent à part des autres populations Amérindiennes. Ce résultat était attendu pour l'ancien individu Saqqaq dont on connait ses relations étroites avec les populations Sibériennes et Arctiques. D'autre part le signal est plus important chez les Dakelh que chez les Tchipewyans.

Les auteurs ont ensuite représenté ces mêmes résultats sur une figure bidimensionnelle dont une dimension correspond à l'affinité avec les Sibériens et l'autre avec les populations arctiques:



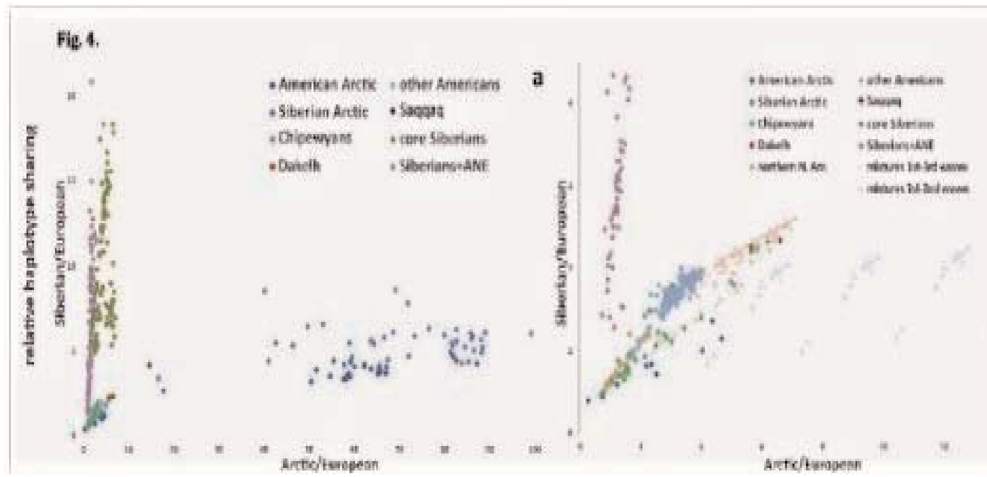
Les populations autres que Sibériennes et Arctiques se situent ainsi sur une ligne proche de la bissectrice. Les populations Amérindiennes issues de la première migration se regroupent entre elles, proche de l'origine. A l'inverse les populations Na-Dené se situent plus loin de l'origine et plus proche de l'individu Saqqaq.

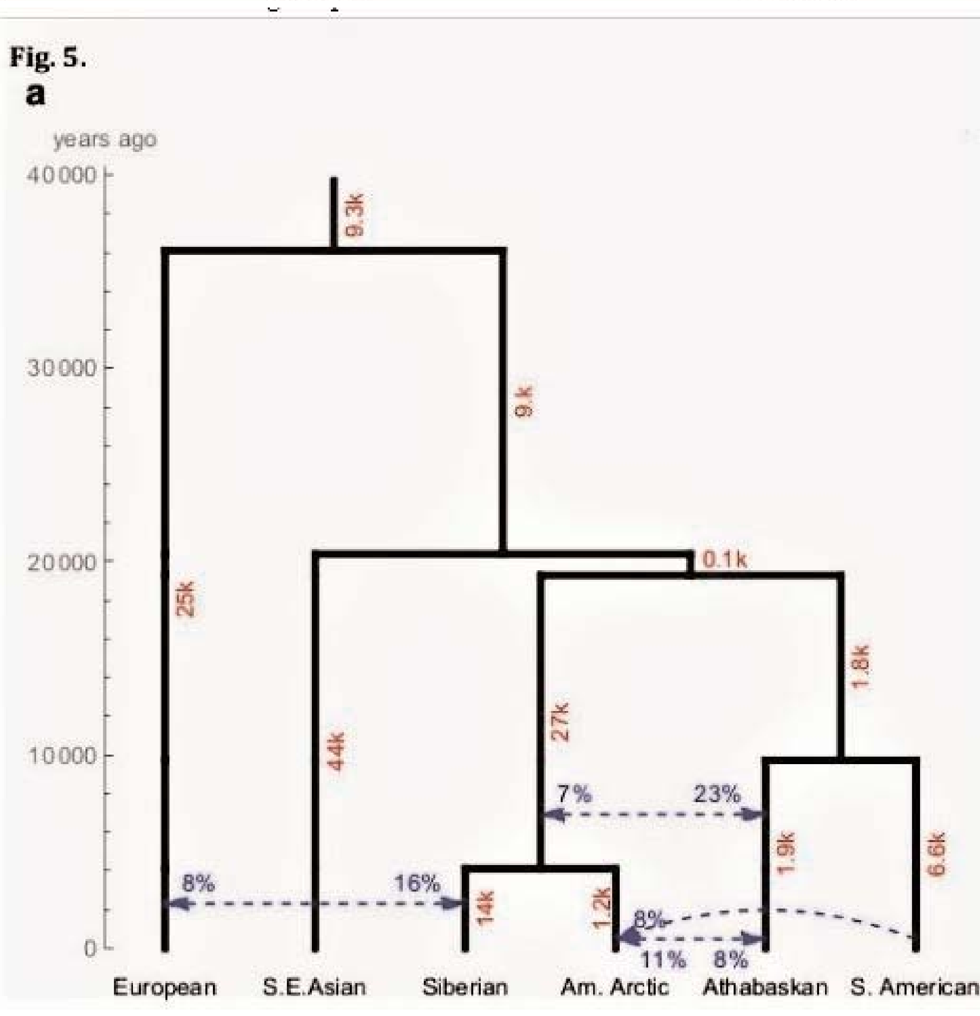
Les auteurs ont ensuite essayer de voir si les populations Na-Dené peuvent être considérées comme un mélange génétique entre des populations des première et seconde migrations, ou entre des populations des première et troisième migrations.



Clairement la figure ci-dessus montre que les individus Dakelh peuvent être considérés comme issus d'un mélange génétique entre première et seconde migrations. Cependant les individus Tchipewyans se situent plutôt dans les populations issues d'un mélange génétique entre première et troisième migrations.

Les auteurs ont ensuite élargi la méthode en l'appliquant au partage d'haplotypes autosomaux:





Les résultats obtenus pour les Dakelh et une partie des Tchipewyans montrent qu'ils peuvent être considérés comme issus d'un mélange génétique entre les premiers Amérindiens (issus de la première migration) et environ 10 à 30% d'ascendance Saqqaq (issue de la seconde migration).

Les auteurs ont ensuite construit un modèle démographique pour les populations Amérindiennes. Ils ont utilisé le logiciel Rarecoal pour estimé les temps de divergence et les tailles de population. Le résultat obtenu contient six groupes: (fig. 5)

Il y a ainsi environ 23% d'ascendance Sibérienne chez les Athapascans du Nord. Le mélange génétique est daté entre 6500 et 7000 ans. Un modèle plus simple donne une date d'environ 4400 ans qui correspond ainsi au mélange génétique entre Premiers Amérindiens et Paléo-Eskimos. Il y a moins d'ascendance Arctique chez les Athapascans du Nord (environ 7%). Ce résultat est confirmé également par l'utilisation du logiciel GLOBETROTTER avec une estimation de la date de mélange génétique autour de 3600 ans. Cette ascendance Paléo-Eskimo chez les Na-Dené est absente chez les autres populations Amérindiennes.

En conclusion, les résultats de cette étude sont consistants avec un flux de gènes Paléo-Eskimo (entre 19 et 25%) chez les ancêtres Amérindiens de certains Na-Dené, puis un flux de gènes plus faible Néo-Eskimo chez les populations Na-Dené. Ce flux de gène Paléo-Eskimo est plus faible chez les ancêtres des Tchipewyans (16%). Ainsi seule une fraction des Na-Dené possède cette ascendance Paléo-Eskimo. Cette migration Paléo-Eskimo prend son origine en Sibérie Centrale avant de se diffuser dans le Nord-Est de la Sibérie (culture Syalak entre 6500 et 5200 ans). Ensuite une partie de cette population forme la culture Bel'kachi entre 5200 et 4100 ans toujours dans le Nord-Est de la Sibérie, et une autre traverse le détroit de Béring pour arriver en Alaska il y a 4800 ans.

Les Yupiks

(Yup'ik au singulier et Yupiit au pluriel en langue yupik) sont les indigènes qui vivent sur la moitié sud de la côte ouest de l'Alaska, spécialement sur le delta du Yukon-Kuskokwim et le long de la rivière Kuskokwim (Yupiks du centre de l'Alaska), dans le sud de l'Alaska (les Alutiiqs) et sur la pointe orientale de la Russie et l'île Saint-Laurent au sud du détroit de Béring (les Yupiks de Sibérie). Les Yupiit sont apparentés aux Inuits et sont membres du conseil circumpolaire inuit.

Les Yupiks du delta du Yukon-Kuskokwim vivent dans une toundra subarctique à riche végétation et de nombreux cours d'eau servant de voies de communication. Le manque de bois est pallié par l'abondance du bois de flottage descendant les rivières au printemps.

Les Yupiit du centre de l'Alaska sont de loin le groupe yupik le plus nombreux. Ceux qui vivent sur l'île Nunivak sont appelés Cup'ig ; ceux qui vivent dans le village de Chevak sont appelés Cup'ik.



À cause d'une confusion des explorateurs russes dans les années 1800, certains Yupiit habitant le long de la frontière avec leurs parents aléoutes ont été appelés Aléoutes, ou Alutiiq en yupik. Cette dénomination est restée en vigueur. Les Yupiit se sont désignés ainsi. Le terme se compose de Yuk (" personne ") et du suffixe -pik (" vrai ").

Traditionnellement, les familles passaient le printemps et l'été au camp de pêche, puis se retrouvaient dans les villages pour l'hiver.

Dans la maison commune des hommes, le qasgiq, se déroulaient les cérémonies et les festivités, notamment les chants, les danses et les traditions orales. Le qasgiq était principalement utilisé pendant les mois d'hiver, car les groupes de familles suivaient les sources de nourriture tout au long du printemps, de l'été et de l'automne. Tous les hommes et garçons de plus de cinq ans y dorment et y vivent. Ce système de vie commune permet l'échange intergénérationnel et le maintien des traditions par la transmission orale. C'est donc le lieu où les hommes apprennent aux jeunes garçons les techniques de survie et de chasse. Pendant l'hiver, les jeunes y apprenaient aussi à fabriquer des outils et des kayaks.

Ces maisons semi-souterraines sont fabriquées en bois flotté, isolées par de l'humus et ouvertes par une entrée en tunnel. L'organisation intérieure est le reflet de l'organisation sociale du groupe : les hommes les plus importants sont au fond, là où il fait le plus chaud.

L'organisation de cérémonies communautaires ou intercommunautaires est la seule occasion pour les femmes d'y pénétrer.

La maison des femmes, l'ena, était traditionnellement la maison voisine, et en certains endroits, les deux habitations étaient reliées par un tunnel. Les femmes apprenaient aux jeunes filles à coudre, faire la cuisine et tisser. Les garçons vivaient avec leur mère jusqu'à l'âge de cinq ans, puis allaient vivre dans le qasgiq. Tous les hivers, pour une durée allant de trois à six semaines, les garçons et les filles commutaient, et les hommes apprenaient aux filles les techniques de survie et de chasse et la fabrication d'outils, et les femmes apprenaient aux garçons à coudre et cuisiner.

Pour les Yupiit, chaque être et chaque objet possède une âme le " Yua ", qui mérite le respect sous peine de punitions et d'avaries.

Beaucoup de familles ont conservé les moyens traditionnels de subsistance, spécialement le saumon et le phoque. Les Yupiks parlent cinq langues distinctes, qui forment un groupe rattaché à la branche eskimo de la famille eskimo-aléoute.

Outre la fabrication des vêtements, qui constitue une production féminine à la fois vitale et virtuose, les Yupiit sont célèbres pour leur fabrication de masques cérémoniels. Leur aspect varie en fonction de leur usage, allant de petits masques de doigts à de grands masques nécessitant plusieurs porteurs. Cependant, il existe des normes qui sont strictement respectées. Ainsi, les masques sont créés spécifiquement pour une occasion et d'après le rêve du chaman : il faut que l'esprit soit apparu pour qu'on puisse le représenter correctement. S'il ne le fabrique pas lui-même, il indique au sculpteur ce qu'il doit faire.

Pourtant, même si la continuité formelle est indéniable, chaque masque est unique et sa fabrication est sujette aux désirs et à la sensibilité du sculpteur. Il pioche dans un répertoire commun de formes mais se les approprie et les adapte. Les Yupiit pouvaient donc dans un masque reconnaître la vision et le style d'un sculpteur. Jusqu'à récemment, la capacité d'un homme à sculpter un masque était considérée comme aussi fondamentale que celle de manger et de respirer. Les plus doués avaient le privilège de se voir confier la réalisation des masques pour le chaman.

La fabrication débutait par la collecte du bois, spécifiquement récupéré pour l'occasion et soumise à des rites particuliers, afin de respecter le Yua. Le sculpteur suivait ensuite les directives du chaman pour la forme de l'objet, puis le peignait et terminait par l'ajout des différents éléments rapportés. Peindre le masque, c'était le rendre visible au monde des esprits, et malgré l'arrivée de colorants chimiques vendus par les occidentaux, les Yupiit restèrent majoritairement fidèles aux pigments naturels. Ceux-ci étaient souvent brûlés après les cérémonies, d'où la rareté des traces archéologiques

LES PEUPLES DE L'ALASKA

Les ancêtres des autochtones de l'Alaska ont migré dans la région il y a des milliers d'années, en au moins deux vagues différentes. Certains sont les descendants de la troisième vague de migration, au cours de laquelle les gens se sont installés dans le nord de l'Amérique du Nord. Ils n'ont jamais migré vers les régions du sud. Pour cette raison, les études génétiques montrent qu'ils ne sont pas étroitement liés aux peuples autochtones d'Amérique du Sud. Les indigènes d'Alaska sont venus d'Asie. Les anthropologues ont déclaré que leur voyage de l'Asie à l'Alaska a été rendu possible par le pont terrestre de Béring ou en voyageant par la mer. Tout au long de l'Arctique et du nord circumpolaire, les ancêtres des autochtones de l'Alaska ont établi diverses cultures indigènes complexes qui se sont succédées au fil du temps. Ils ont mis au point des moyens sophistiqués pour faire face à un climat et un environnement difficiles, et des cultures profondément enracinées dans le lieu. Les groupes historiques ont été définis par leurs langues, qui appartiennent à plusieurs grandes familles linguistiques. Aujourd'hui, les autochtones de l'Alaska constituent plus de 15% de la population de l'Alaska.

Vous trouverez ci-dessous une liste complète des différents peuples autochtones de l'Alaska, qui sont largement définis par leurs langues historiques (au sein de chaque culture se trouvent différentes tribus) :

Béringien antique
Athabascans de l'Alaska
Ahtna
Deg Hit'an
Denaina
Gwich'in
Hän
Holikachuk
Koyukon
Bas Tanana
Tanacross

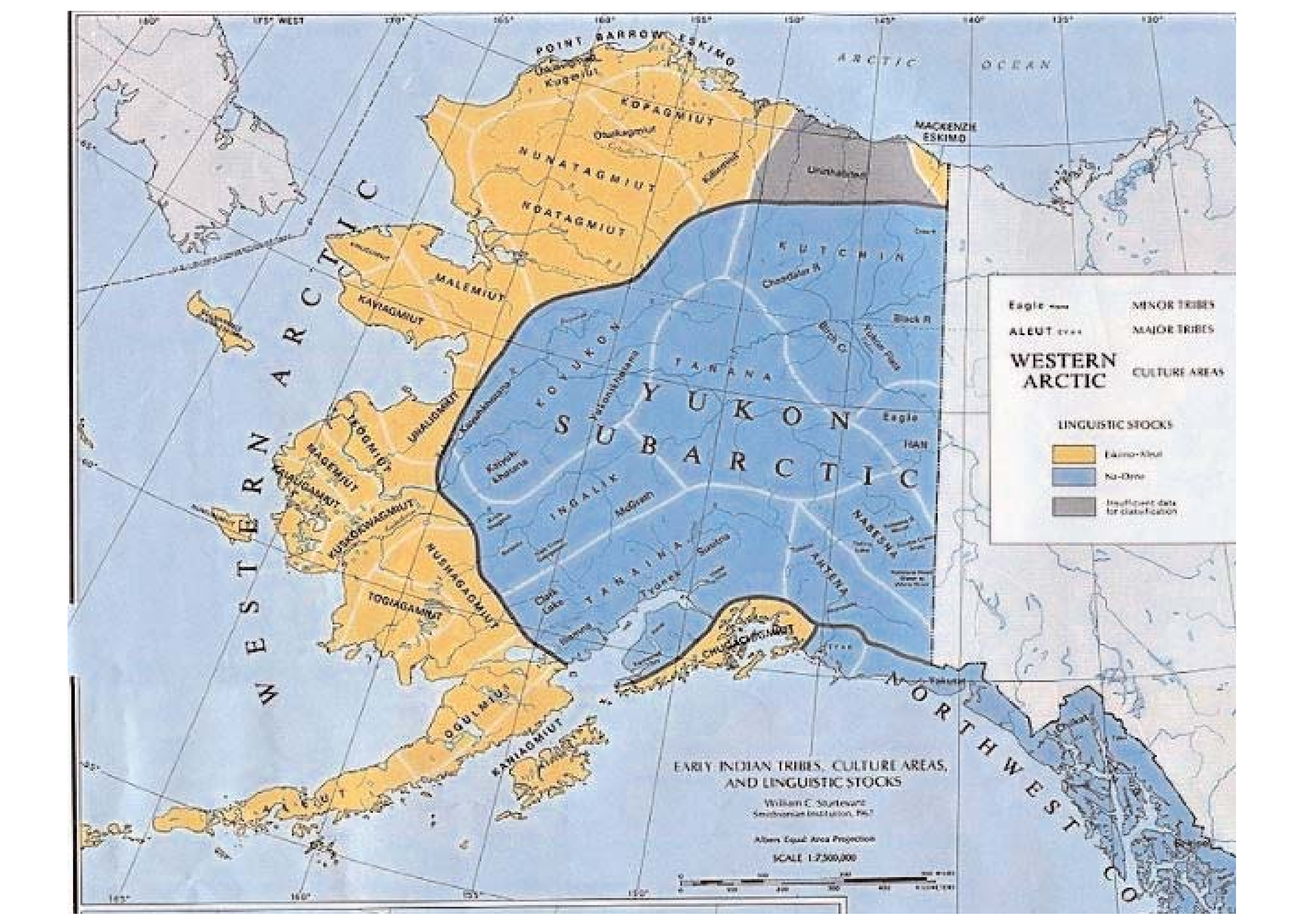
Dena'ina
Ce sont les premiers habitants de la région du centre-sud de l'Alaska allant de Seldovia au sud à Chickaloon au nord-est, Talkeetnaau nord, Lime Village au nord-ouest et Pedro Bay au sud-ouest. La patrie de Dena'ina (Dena'ina Elnena) a une superficie de plus de 41 000 miles carrés. Ils sont arrivés dans le centre-sud de l'Alaska il y a entre 1 000 et 1 500 ans. Ils étaient le seul groupe d'Alaska Athabaskan à vivre sur la côte. La culture Dena'ina est une culture de chasseurs-cueilleurs et a un système matrilinéaire .

Haut Tanana
Haut Kuskokwim
(Kolchan)
Eyak
Tlingit
Haïda
Tsimshian
INUIT
Iñupiat , un groupe inuit
Yupik
Yupik de Sibérie
Youpik
Cup'ik
Nunivak Cup'ig
Sugpiaq ~ Alutiiq
Chugach Sugpiaq
Koniag Alutiiq
Aléoute (Unangan)





Les Dena'ina sont le seul groupe d'Athabascan du Nord à vivre d'eau salée, ce qui leur a permis d'avoir le mode de vie le plus sédentaire de tous les Athabascans du Nord. Les Dena'ina étaient organisés en bandes régionales ou Ht'ana ("les gens de [un lieu ou une région]"), qui étaient composées de bandes locales. Les bandes régionales avaient plusieurs villages ou qayeh , chacun contenant des habitations multifamiliales appelées Nichil. Chaque Nichil était dirigé par un qeshqa(" homme riche " ou " chef "). Les hommes et les femmes des villages appartiennent au clan de leur mère. Les villageois ne pouvaient se marier qu'en dehors de leur propre clan et de leur propre moitié, maintenant la diversité du patrimoine génétique et la force de la lignée du village. Les travaux archéologiques suggèrent que les Dena'ina ont occupé les zones Upper et Outer Cook Inlet pendant les 1000 dernières années, migrant des régions de Mulchatna et de Stony River, où ils avaient vécu pendant des milliers d'années auparavant.



ARCTIC OCEAN
POINT BARROW ESKIMO
Kugmiut
KOPAGMIUT
NUNATAGMIUT
NOATAGMIUT
MACKENZIE ESKIMO
MALEMIUT
KAVIAGMIUT
UNALIGMIUT
IKOGMIUT
MAGEMIUT
KUSKOKWAGMIUT
NUSHAGAGMIUT
TOGIAGAMIUT
OGULMIUT
KANIAGMIUT
CHUGACHIGMIUT
KUTCHIN
Chandalar R.
Black R.
KOYUKON
TANANA
Eagle
HAN
INGALIK
McGrath
NABESNA
TANAINA
Tyonek
AHTENA
WESTERN ARCTIC
YUKON SUBARCTIC
NORTHWEST CO
Eagle
MINOR TRIBES
ALEUT
MAJOR TRIBES
WESTERN ARCTIC
CULTURE AREAS
LINGUISTIC STOCKS
Eskimo-Aleut
Na-Dene
Insufficient data for classification
EARLY INDIAN TRIBES, CULTURE AREAS, AND LINGUISTIC STOCKS

INGALIK

Les Ingalik, un peuple vivant le long du haut Kuskokwim et le cours inférieur du fleuve Yukon, ainsi que ses affluents, leAnvik et Innoko, à l'intérieur de l'Alaska actuel, étaient les peuples parlant la langue athapascane les plus à l'ouest. À l'ouest et au nord se trouvaient les Inuits, qui ont donné à l'Ingalik (prononcé ING-guh-lécher) son nom tribal et qui a survécu à l'histoire.



Semi-souterraines des maisons de terre semblables à celles construites par les occidentaux servaient surtout l'hiver. Les résidences d'été étaient des maisons construites de planches d'épicéa ou d'écorce ou de peuplier, debûches et abris de broussailles temporaires. Chaque village avait typiquement une maison commune pour les hommes, une grande pièce structure avec une cheminée centrale et des bancs le long de la murs, utilisé comme centre de cérémonie et de conseil ainsi qu'un sweathouse, un sauna semblable au kashim des Inuits.

Les parkas, pantalons et bottes Ingalik, fabriqués à partir de peaux d'animaux ressemblaient à celles des Inuits, tout comme leurs harpons leurs propulseurs, des traîneaux et des raquettes. Sauf que généralement des canots d'écorce de bouleau servaient plutôt que les bateaux recouverts de peaux typiques des Inuits. Unique aux peuples de la région, ils fabriquaient des plats et des bols en bois pour le commerce avec d'autres tribus.

Ils dépendaient de la chasse, de la pêche, et la cueillette pour leur subsistance, comme l'ont fait d'autres peuples de la région, mais leur situation le long des rivières où régulièrement les montaisons de saumon ont lieu signifiait qu'ils pouvaient maintenir en vie une grande communauté sans le village, bien plus que ne pourraient le faire les Indiens subarctiques plus loin à l'intérieur. Pourtant, les Ingalik traquaient aussi du gibier comme le caribou et l'orignal dans les forêts montagneuses à l'est de leur territoire.

Les Ingalik percevaient l'univers comme quatre niveaux, la Terre, le ciel, un monde souterrain supérieur et un monde souterrain inférieur qu'ils appelaient "queue de poisson". Tous les éléments de la nature, selon leurs croyances, possédiaent des esprits ou des yegs. A la mort d'un humain, son yeg allait généralement dans le monde souterrain supérieur où vivait le héros de la culture Raven, et d'autres pourvaient aller au " haut du ciel " ou à la " queue de poisson " selon le type de décès. Les cérémonies Ingalik, dirigées par des chamans, comprenaient une cérémonie avec des sacrifrices d'animaux aux deux semaines et une cérémonie de don semblable aux potlatchs à chaque saison.





LA FORMATION GÉNOMIQUE DES ANCÊTRES DES PREMIERS AMÉRICAINS EN ASIE DU NORD-EST

L'origine du peuplement des Amériques est sujet à un débat intense dans le domaine de l'archéo-génétique. Deux découvertes récentes sont importantes dans ce débat. L'individu Upward Sun River 1 (USR1) issu d'une sépulture double d'enfants en Alaska et daté d'environ 11.500 ans représente un lignage jusque là inconnu qui a divergé de toute population Amérindienne entre 22.000 et 18.000 ans, et avant la séparation entre les deux principales branches relatives aux Amérindiens du Nord et du Sud qui auraient divergé entre 17.500 et 14.600 ans. Deux autres individus issus des sites archéologiques de Duvanny Yar (Kolyma1) en Sibérie du nord-est, daté de 9800 ans et Ust'-Kyakhta-3 dans la région du lac Baïkal, daté de 14.000 ans représenteraient également des populations à l'origine du peuplement des Amériques et qui auraient divergé des populations Amérindiennes avant l'individu de Upward Sun River. De plus, six individus du début du Néolithique de la grotte de Devil's Gate dans le bassin de la rivière Amour montrent une continuité génétique dans cette région jusqu'à maintenant et avec une majorité des populations actuelles de Sibérie.

Parmi ces douze individus, six ont été éliminés pour cause de contamination. Parmi les six derniers individus seuls trois ne présentent pas d'ascendance ouest Eurasienne: deux individus du Néolithique Ancien et un individu de l'Âge du Fer.

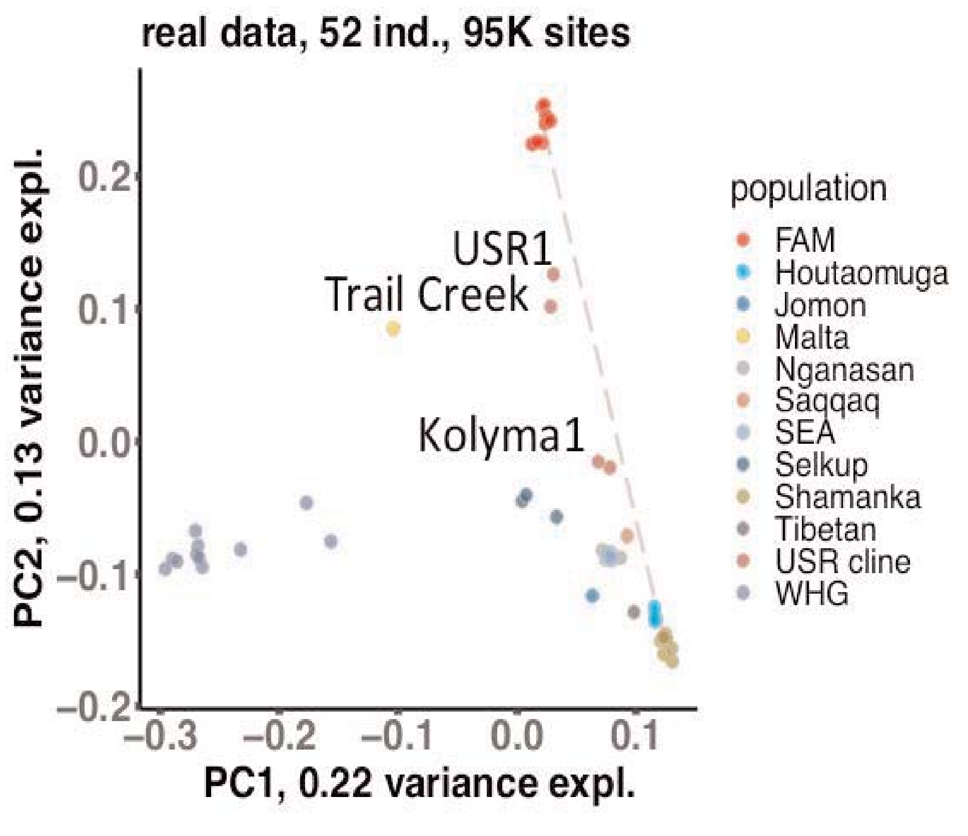
Les auteurs ont effectué une Analyse en Composantes Principales pour comparer le génome de ces individus à celui d'autres individus anciens ou contemporains. Dans la figure ci-dessous, les chasseurs-cueilleurs de l'ouest (WHG) sont situés à gauche (disques gris), les premiers Américains (FAM) en haut (disques rouges) et les individus de Houtaomuga en bas à droite (disques cyan), proche des autres populations de la région du bassin de l'Amour:

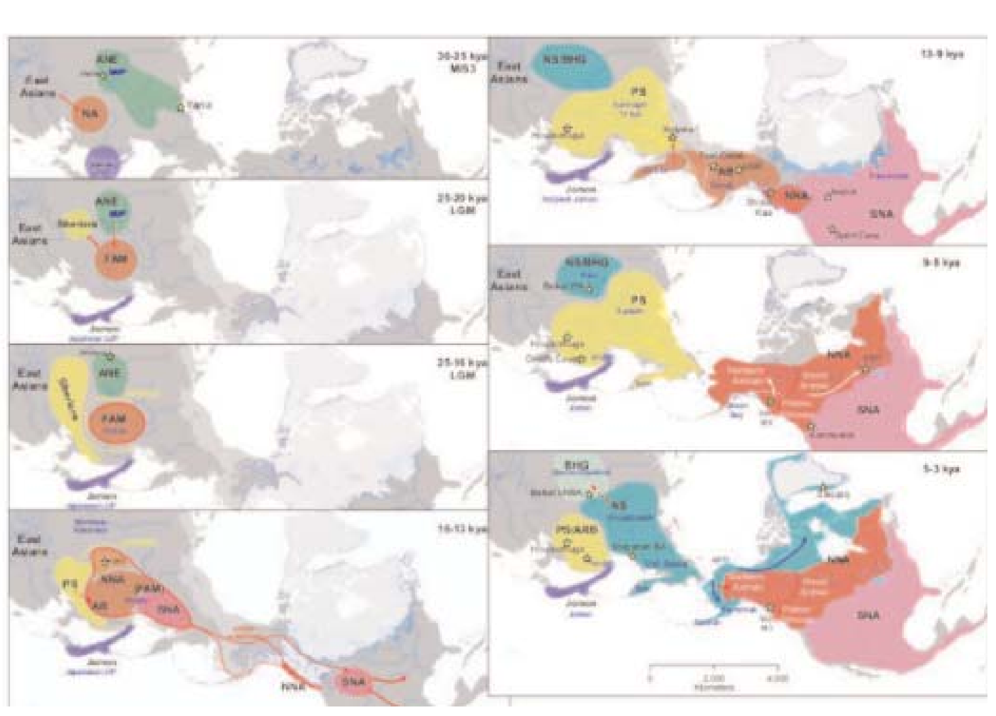
De manière intéressante, les deux individus USR1 et Kolyma1 se situent entre les Premiers Américains et les populations d'Asie de l'Est. De manière intéressante, les deux individus USR1 et Kolyma1 se situent entre les Premiers Américains et les populations d'Asie de l'Est. Les auteurs ont ensuite utilisé les logiciels qpAdm et qpWave pour construire un graphe démographique pour mettre en évidence les différents mélanges génétiques:

D'après ce modèle l'individu USR1 serait issu de deux sources ancestrales. La première inclue un mélange entre les Premiers Américains et une population proche du garçon de Mal'ta (ANE). La seconde source inclue une autre population proche du garçon de Mal'ta et une population proche des individus de Houtaomuga. Cette dernière composante représente entre 6 et 35% du génome de USR1.

De manière intéressante, les Premiers Américains et l'individu USR1 ne font pas partie d'une branche unique. La source Amérindienne dans l'individu USR1 appartient à la branche Nord Amérindienne seulement. De plus il n'y a pas de flux de gène en provenance d'une population proche du garçon de Mal'ta dans l'ancêtre commun de USR1 et des Premiers Américains. En conclusion l'interprétation la plus probable de ces résultats est que la divergence entre les branches Nord et Sud Amérindiennes est intervenue en Asie immédiatement après la fin de l'isolation Béringienne qui en fait a du avoir lieu en dehors de la Béringie:

Ce modèle explique la présence du signal du bassin de la rivière Amour chez les anciens Béringiens sans invoquer plusieurs passages par le détroit de Bering pour lesquels il n'y a pas de preuve archéologique claire. Les auteurs supposent que les Sud Amérindiens ont été les premiers à franchir le détroit de Bering, suivis par les Nords Amérindiens qui ont eu le temps auparavant, d'interagir avec les populations du bassin de l'Amour. Cette hypothèse facilite également l'interaction avec la population Y proche des Onges ou de l'ancien individu de Tianyuan et identifiée dans le génome de quelques populations Amérindiennes.





1 model wins among 406 FAM + MA1 + X+Y models

Les migrations américaines à partir de Béring

La zone culturelle de la côte nord-ouest suit la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord et s'étend quelque peu à l'intérieur des terres le long des rivières Nass et Skeena et du fleuve Fraser en Colombie-Britannique. L'hypothèse la plus connue suggérerait que les tribus de Mongolie et de Sibérie, par petits groupes de chasseurs, avaient migré d'Asie par le détroit de Béring (du nom de Vitus Behring, un navigateur danois payé par les Russes qui ont exploré la région en 1728).).

Après le recul des glaciers (8000 ans avant notre ère) vers le pôle Nord, les indigènes seraient revenus au Nord pour repeupler une grande partie du territoire nord-américain. Il y a environ 8 000 ans, il y a eu une augmentation significative de la démographie liée au réchauffement climatique et à la domestication du manioc, des courges et des patates douces. Ensuite, la population américaine reste constante jusqu'à environ 3000 ans quand une deuxième période d'expansion commence.

Ils auraient peuplé tout le continent le long de la côte Pacifique jusqu'à la pointe sud de l'Amérique du Sud, où les Incas et les Aztèques, par exemple, ont créé de grands empires. D'autres groupes de chasseurs se seraient déplacés vers le nord vers les Grands Lacs et au-delà, s'étendant jusqu'à l'océan Atlantique. Ces populations mongoloïdes ont toujours été considérées aujourd'hui comme les ancêtres de tous les Amérindiens. Ils ont laissé les traces d'une culture appelée " chasseurs Clovis ", du nom d'une ville du Nouveau-Mexique où, en 1932, des pointes de flèches et des outils taillés selon une technique bien particulière ont été découverts.

Par la suite, des traces similaires ont été retrouvées sur des centaines d'autres sites dans le sud du Canada, aux États-Unis et jusqu'au Panama. Longtemps, toute la préhistoire amérindienne a reposé sur ce double constat : le continent américain n'était habité que depuis 24 000 ans et tous les Amérindiens actuels descendaient nécessairement de ces peuples mongoloïdes venus d'Asie. La géographie de la région, avec ses baies, ses fjords et ses archipels taillés dans des roches escarpées qui deviennent des montagnes côtières, offre de nombreux espaces abrités pour construire des villages, tout en obligeant ses habitants à adopter un mode de vie maritime. Les premiers établissements humains sur la côte nord-ouest remontent probablement à environ 14 000 ans, la période suivant la dernière période glaciaire. La chasse et la cueillette sont le fondement des sociétés, et les ressources les plus précieuses sont le saumon (pour la nourriture) et le cèdre (pour la construction, l'artisanat et la technologie). Des régions sûres et des ressources abondantes donnent lieu à des établissements permanents d'une richesse et d'une complexité politique remarquables, malgré l'absence d'une économie basée sur l'agriculture. Certaines découvertes archéologiques, notamment des outils sculptés de manière artistique et des objets décoratifs vieux de plusieurs milliers d'années, suggèrent aux archéologues que les traditions spirituelles et artistiques telles que le potlatch sont préservées sur la côte nord-ouest depuis plus de 5 000 ans.

Alimentation et économie

La pêche, la chasse et la cueillette sont les moyens de subsistance sur la côte nord-ouest. Les ressources de la mer, en particulier, sont de la plus haute importance. Les circuits du saumon du Pacifique, qui suivent leurs migrations et permettent la capture de saumons qui seront consommés frais ou séchés tout au long de l'année, sont au centre des préoccupations. Les pêcheurs adaptent leurs outils, tels que les filets, les pièges et les décharges, aux différentes conditions de la mer et des rivières, ainsi qu'à la présence de différentes espèces de poissons locaux. Ils emploient différentes techniques, comme la traîne ou le jigging, utilisant des hameçons chargés d'appâts pour pêcher ; nous pêchons également à la lance ou à la lance dans les cours d'eau.

Les chasseurs capturent des mammifères terrestres, notamment des cerfs de Virginie, des ours, des wapitis (élans) et des chèvres de montagne, à l'aide d'arcs et de flèches, de pièges, d'étourdisseurs et de filets. Mammifères marins, inclus

les phoques, les baleines et les marsouins, ils sont harponnés dans l'eau et des filets lorsque les animaux s'aventurent sur le rivage. La sauvagine abondante est capturée à l'aide d'une multitude de filets. Les différents peuples complètent leur alimentation avec des crustacés, des baies, des racines comestibles, des bulbes et des pousses vertes. Les hommes et les femmes fabriquent ensemble les outils dont ils ont besoin. Étant donné que tous les types d'aliments s'accumulent parfois en quantités trop importantes pour leurs besoins immédiats, ils conservent souvent de la nourriture pour des périodes plus frugales. Les hommes apportent la plupart du poisson et du gibier tandis que les femmes cuisent et conservent la viande.



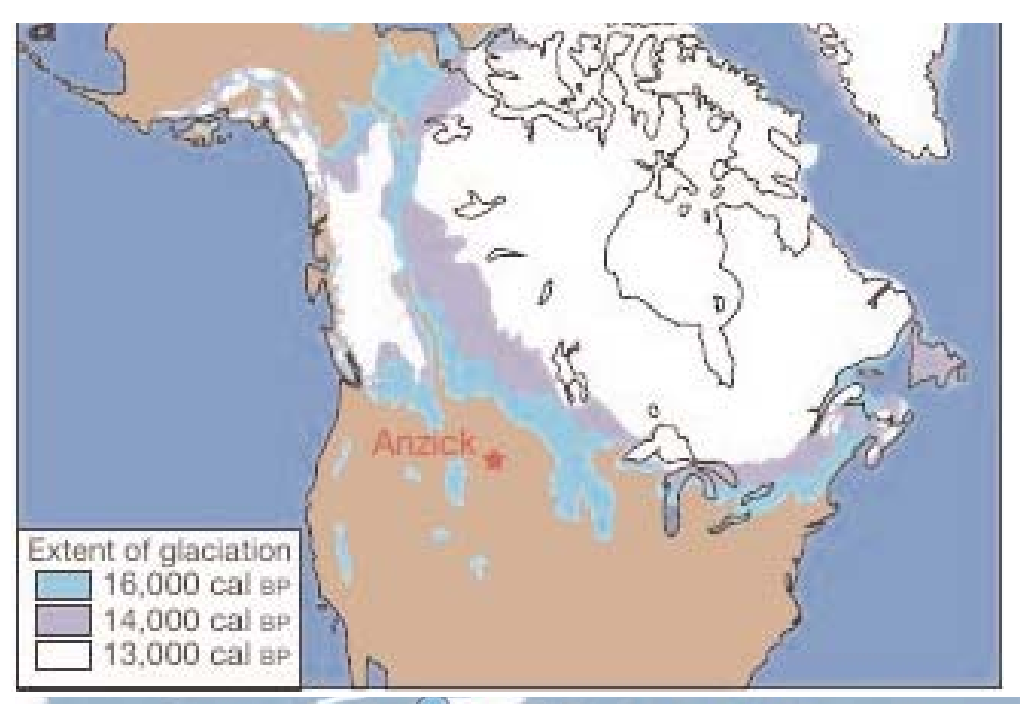
Logement et transport

Les peuples autochtones de la côte nord-ouest se réfugient généralement en hiver dans de grandes structures à poutres et poteaux. Appelées " maisons en planches ", ces structures sont recouvertes de planches de cèdre décorées de façon distinctive selon les régions. Le cèdre est un bois convoité car son fil long et droit est idéal pour le travail du bois, tant sur le plan artistique qu'utilitaire. La menuiserie est un travail d'homme ; Avec des lames de pierre ou de coquillage, des cales en bois et des marteaux en pierre, ils fabriquent des maisons en planches, mais aussi toutes sortes d'objets du quotidien. Par exemple, les artisans fabriquent de nombreux canots déchiquetés, ce qui leur permet de se déplacer dans des cours d'eau rapides et vers la mer.

Société

L'unité sociale de base, sur toute la côte nord-ouest, est un grand groupe de personnes qui ont généralement des ancêtres communs. Chez les peuples nordiques, l'appartenance clanique se transmet généralement par la mère, mais dans le sud elle peut être revendiquée en vertu de la lignée paternelle ou maternelle. Dans les deux régions, il existe donc un groupe familial très soudé qui vit avec ses conjoints dans une maison ou dans un groupe de maisons, guidé et dirigé par des chefs compétents. Ces dirigeants ont un titre officiel ou héritent d'un nom important au sein de la lignée et sont responsables de l'organisation des biens familiaux, y compris les biens immatériels tels que les noms, l'accomplissement de rituels, de chants spéciaux ou de connaissances occultes. La vraie richesse, cependant, est la domination absolue sur des propriétés telles que des terrains à bâtir, des lieux de rassemblement, des terrains de chasse, des colonies de phoques ou des zones de capture. Bien que certains territoires et certaines eaux appartiennent à tous, les sites les plus riches en ressources sont privés. Cependant, le partage communautaire de la nourriture reste essentiel.

La culture Clovis est à l'origine des Natifs Américains contemporains



Morten Rasmussen vient de publier un papier concernant le génome d'un squelette de la culture Clovis inhumé dans le Montana: The genome of a Late Pleistocene human from a Clovis burial site in western Montana.

La seule inhumation connue associée à la culture Clovis avec un assemblage mortuaire est le site de Anzick dans le Montana. Une centaine d'outils de pierre et 15 outils en os de la culture Clovis sont associés à la sépulture d'un jeune garçon âgé de 1 à 2 ans. Les restes humains se trouvaient juste en dessous des artéfacts et étaient couverts d'ocre rouge. La datation au radiocarbone a estimé l'âge de cette sépulture entre 12.707 et 12.556 années:

Les tests de l'ADN mitochondrial ont montré que le squelette appartient à l'haplogroupe D4h3a. C'est un lignage spécifique aux Natifs Américains distribué aujourd'hui le long de la côte Pacifique des Amériques du Nord et du Sud. Sa distribution actuelle laissait penser à une route migratoire côtière. Sa découverte dans le Montana sur un squelette vieux de 12.600 ans remet en cause cette hypothèse. L'âge de cet haplogroupe a été estimé à environ 13.000 ans, ce qui correspond bien à l'âge de ce squelette.

Le séquençage de l'ADN nucléaire a été fait avec un taux de couverture de 14,4. Les tests de l'ADN du chromosome Y ont montré que le squelette appartient à l'haplogroupe Q-L54*(xM3) qui est également spécifique des Natifs Américains. L'âge de divergence entre les branches Q-L54*(xM3) et Q-M3 est estimé à environ 16.900 ans, sachant que les séquences modernes ont accumulé en moyenne 48,7 transversions depuis ce nœud de l'arbre phylogénétique, et que le squelette de Anzick en a accumulé 12.

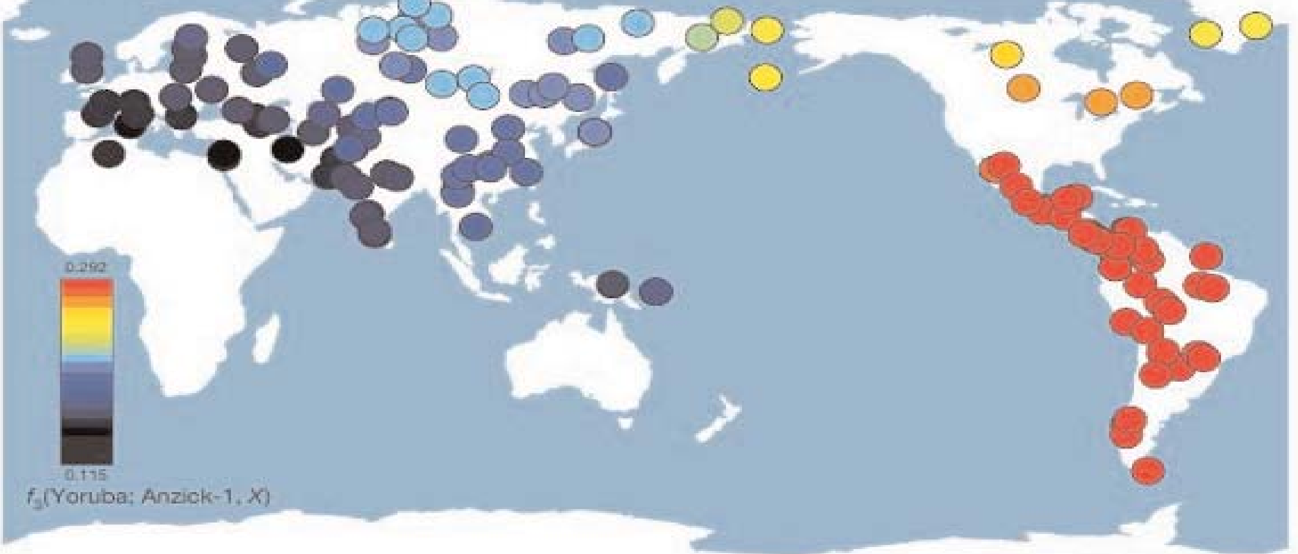
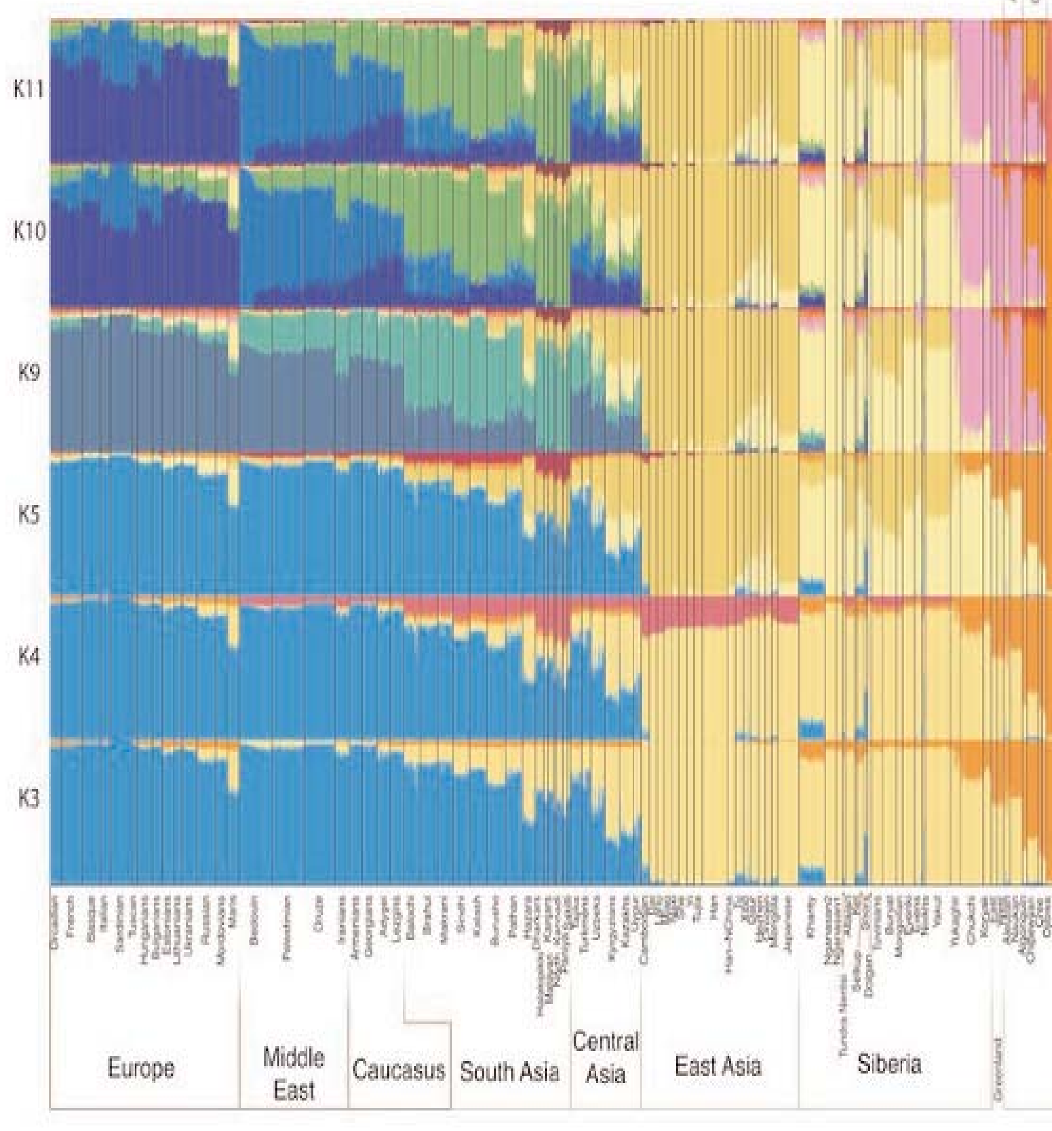


Figure 2 | Genetic affinity of Anzick-1. a, Anzick-1 is most closely related to Native Americans. Heat map representing estimated outgroup f_3-statistics for shared genetic history between the Anzick-1 individual and each of 143 contemporary human populations outside sub-Saharan Africa. **b**, Anzick-1 is less closely related to Northern Native American populations and a Yaqui individual than to Central and Sout[h] Karitiana. We computed D-statistics X) to test the hypothesis that a secor closely related to Anzick-1 as the Sou whiskers represent 1 and 3 standard

Le génome de Anzick a été comparé à 143 populations non africaines contemporaines, dont 52 populations Natives Américaines. Le squelette de la culture Clovis est ainsi beaucoup plus proche des populations Natives Américaines que des autres:



Shown are results from one of the converged runs at each K. We note that the model at K = 11 was found to have th
the lowest cross validation index values (see Supplementary Information). At each K each sample is represented by
Anzick-1 are magnified and presented horizontally at the top. Note that irrespective of the number of genetic compor
shares all the components present in different contemporary Native American populations.

De manière intéressante, l'individu de Anzick montre moins d'affinité génétique avec les populations d'Amériques du Nord et les Yaqui d'Amérique Centrale qu'avec les populations d'Amérique du Sud et du Centre (voir la Figure 2b ci-dessus. Deux scénarios sont possible pour expliquer ces données:

§ la diversification entre Nord Américains et Sud Américains est plus ancienne que la culture Clovis, avec l'individu de Anzick appartenant au lignage Sud Américain.

§ l'individu de Anzick correspond à l'époque de la séparation entre les Nord Américains et les Sud Américains, mais les populations d'Amérique du Nord ont reçu par la suite un flux génétique externe, probablement issu de Sibérie.

Cependant, les auteurs de cette étude n'ont pas trouvé de flux de gène extérieur dans les populations Nord Américaines, ce qui conforte la première hypothèse. Ainsi la structuration des Natifs Américains serait plus ancienne que la culture Clovis.

Les auteurs ont ensuite comparé le génome du squelette de Anzick avec d'une part les populations Natives Américaines et d'autre part le squelette du garçon de Mal'ta en Sibérie du sud. Les résultats ont montré que le flux de gènes en provenance du lignage du garçon de Mal'ta dans la population Amérindienne, était antérieur à la divergence entre les lignages d'Amérique du Nord et du Sud. Enfin les auteurs ont montré que le squelette de Anzick était un ascendant direct des populations Karitiana au Brésil et Maya:

En conclusion, on peut affirmer que le garçon de Anzick de la culture Clovis appartenait à une population dont de nombreux Natif Américains actuels sont les descendants. Ainsi les Natifs Américains actuels sont les descendants de la population qui a produit la culture Clovis. Cette dernière n'est donc pas issue d'une migration Solutréenne en provenance d'Europe.



AIRES AMÉRINDIENNES GÉO-CULTURELLES DU NORD AU SUD

(Indiens subarctiques)

Ahtena
Castor (Tsattine)
Béothuk
Transporteur (Dakelh)
Chipewyan
Chippewa (Ojibway)
cri
Dogrib (Thlingchadinne)
Han
Lièvre (Kawchotinne)
Ingalik
Koyukon
Kutchin
Montagnais
Naskapi
Esclave (Etchareottine)
Tanaina
Tanana
Yellowknife (Tatsanottine)

Les premiers peuples d'Amérique du Nord développent la tradition paléo-indienne. Les paléo-indiens sont chasseurs de grands mammifères sauvages, comme les mammouths, mastodontes et paresseux géants. Ces paléo-indiens vivent en petites bandes isolées d'environ 15 à 50 personnes. Ils survivent en ramassant des aliments végétaux sauvages et gibier de chasse, à l'aide d'outils simples. Au sein du la tradition émerge plusieurs cultures, dont la Clovis (9200 à 8900 av. J.-C.) et Culture de Folsom (8500 à 8000 av. J.-C.), qui se caractérisent par des innovations dans la fabrication de pointes de projectile - les pointes de pierre sur les outils de chasse paléo-indiens. La tradition Paléo-Indienne va lentement s'estomper à mesure que le climat de l'Amérique du Nord se réchauffe. Les températures en hausse entraîneront la mort de nombreux gros gibiers et en même temps offrir aux premiers Indiens de nouvelles espèces de la flore et de la faune à utiliser comme sources de nourriture

(Indiens de la côte nord-ouest)

Bella Coola
Quinnat
Roucoule
Cowichan
Duwamish
Haïda
Kalapuya
Kwakiutl
Maka
Nisqually
Nootka
Puyallup
Quileute
Quinault
Squaxon
Takelma
Tlingit
Tsimshian
Umpqua
Yaquina

Les premiers Indiens du Nord-Ouest développent l'Ancienne culture cordillère. Les cultures de la Vieille Cordillère émergent parmi les
les Indiens de la vallée du fleuve Columbia (Washington et Orego). La culture se caractérise par des stratégies variées pour obtenir de la nourriture. Les anciens Indiens de la Cordillère utilisent des pointes de projectiles en forme de feuilles de saule pour chasser les petits animaux, fabriquer des hameçons et fabriquer d'autres outils simples pour préparer des plantes à manger.

Les Indiens du Nord-Ouest apprennent aussi à conserver le poisson. Cette capacité leur permet de préserver les milliers de saumons et autres poissons pêchés durant la montaison lors des migrations annuelles vers les lieux de frai pour une utilisation à d'autres moments de l'année.

(Indiens de Californie)

Achomawi (Indiens de la rivière Pit)
Cahuilla
Chimariko
Chumash
Costanoan
Cupeño
Diegueño (Tipai-Ipai)
Esselen
Gabrieleño
Hupa
Karok
Luiseno
Maidu
Miwok
Pomo
Salinas
Shasta
Tolowa
Wintun
Yahi
Yokuts
Yuki
Yourok

Les premiers Indiens de la tradition Folsom s'installent dans l'actuelle Lindermeier, Colorado, qui deviendra l'un des premiers sites paléo-indiens à être fouillé. Les personnes de Lindermeier passent une grande partie de leur temps dans de petits groupes se déplaçant d'un endroit à l'autre suivant les troupeaux de bisons. Ces bandes d'itinérance s'étendent sur des centaines de miles du Lindermeier. En plus du caractère distinctif Folsom avec leurs pointes de projectiles, les habitants de Lindermeier font des couteaux fins, des perceuses pour percer des trous dans le bois et la pierre, et des grattoirs pour la préparation des peaux d'animaux. Certains d'entre eux sont fabriqués à partir d'obsidienne, une roche de matière volcanique trouvée à plus de trois cents milles de distance. Ces objets témoignent de la participation des Indiens Lindermeier dans un vaste réseau commercial.

(Indiens du Grand Bassin)

Bannock
Paiute
Shoshone
Ute
Lave-linge

La fin de la dernière période glaciaire provoque des changements dramatiques sur le continent nord-américain. Comme l'atmosphère de la terre se réchauffe, le ruissellement de la fonte des glaciers crée les Grands Lacs, le fleuve Mississippi, et autres cours d'eau.

(Indiens des plaines)

Arapaho
Arikara
Assiniboine
Pieds noirs
Cheyenne
Comanche
Corbeau
Gros-Ventre (Atsina)
Hidatsa
Ioway
Kaw
Kiowa
Mandan
Missouria
Omaha
Osage
orteil
Pawnee
Ponça
Quapaw
Sarcee
Sioux (Dakota, Lakota, Nakota)
Tonkawa
Wichita

La culture Folsom se développe dans la Grande Région des plaines et certaines parties du Sud-Ouest. Les Paléo-Indiens créent une tradition culturelle basée sur la chasse au bison car les proies des Indiens ont survécu aux changements climatiques en Amérique du Nord en devenant des herbivores qui se nourrissent des graminés qui ont poussé dans les Grandes Plaines. Les chasseurs de Folsom développent un projectile plus court et plus étroit que leurs prédécesseurs Clovis. Avec cannelures sur les deux côtés, ces pointes délicates sont également beaucoup plus soigneusement fabriquées, faisant des peuples Folsom peut-êtreles travailleurs de la pierre les plus qualifiés de tout le nord antique américain. En plus de traquer le bison à pied, les petites bandes de chasseurs de Folsom se réunissent souvent pour se joindre dans les chasses communales, dans lesquelles ils conduisent les troupeaux de bisons dans des enclos naturels, puis abattre les animaux piégés avec leurs lances.

(Indiens du Nord-Est)

Abénaquis
Algonquin
Chippewa (Ojibway)
Érié
Huron (Wyandot)
Illinois
Iroquois (Haudenosaunee)
Cayuga
Mohawk
Oneida
Onondaga
Sénèque
Tuscarora
Kickapoo
Lenni Lenape (Delaware)
mahican
Malécite
Massachuset
Menominee
Meskwaki (Renard)
Miami
Micmac
Mohégan
Montauk
Nanticoke
Narragansett
Neutre
Niantic
Nipmuc
Ottawa
Passamaquoddy
Pennacook
Penobscot
Péquot
Potawatomi

La tradition archaïque caractérisée par une plus grande variation dans les stratégies pour obtenir de la nourriture remplace les cultures paléo-indiennes.

Les Indiens archaïques s'adaptent à une grande variété de nouveaux environnements et apprennent à exploiter les sources de nourriture disponible dans chacun d'eux. Selon leur environnement, certains en viennent à compter sur les aliments végétaux sauvages, d'autres sur la pêche, certains sur la chasse, et certains sur une combinaison de ces activités. Ces aliments variés permettent aux Indiens archaïques de se protéger des pénuries alimentaires plus efficacement que leurs ancêtres paléo-indiens le pouvaient. Les premiers Indiens archaïques commenceent à expérimenter avec la culture des plantes trouvées à l'état sauvage, comme les haricots, les citrouilles, les poivrons et gourdes. A ce stade, l'agriculture primitive des Indiens et leurs méthodes rustiques ne produisent qu'une petite quantité de nourriture- représentant peut-être aussi peu que 5 pour cent de leur diète. Leurs principales sources de nourriture restent la chasse du gibier sauvage et la cueillette de plantes sauvages.

A l'est, la tradition archaïque sera remplacée par la tradition Woodland (1000 avant JC à 1600 après JC), qui se distingue par une dépendance plus grande à l'agriculture, l'artisanat de la poterie, et la construction de tumulus funéraires.

La croissance des populations suivra celle de l'augmentation des réserves alimantaires. Des villages archaïques deviennent des cités abritant des milliers de familles.

Powhatan
Roanoké
Sac
Shawnee
Susquehannock
Tionontati
Wampanoag
Wappinger
Winnebago (Ho-Chunk)

(Indiens du Plateau)

Cayuse
Coeur d'Alène
Colombie (Sinkuse)
Tête plate
Kalispel
Klamath
Klickitat
Kootenai
Modoc
Nez Percé
Ntlakyapamuk (Thompson)
Okanagan (Sinkaietk)
Palouse
Umatilla
Spokan
Stuwihamuk
Walla Walla
Wanapam
Wishram
Yakama

La culture du Vieux Cuivre émerge dans la région des Grands Lacs. Les Indiens archaïques (8000 à 1000 BC) dans la région des Grands Lacs développent " l'Old Copper culture " après avoir découvert des gisements de cuivre surla rive du lac Supérieur. À l'aide d'outils simples, ces les gens sont capables de déterrer le cuivre facilement en morceaux. Ils apprennent à façonner le métal, d'abord en déchiquetage et martelage, plus tard en chauffant le cuivre pour le rendre plus malléable. De cette matière première les Indiens créent des outils et des armes, tels que des projectiles, pointes et lames de hache, ainsi que des bracelets brillants, perles et autres ornements. Ces articles deviendront valorisés comme des produits (wampum) de luxe dans un réseau commercial qui se développera dans toute la région boisée de l'Est.

(Indiens du sud-est)

Alabama
Apalachee
Atakapa
Caddo
Calusa
Catawba
Chitimacha
Choctaw
Coushatta
Ruisseau
Lumbee
Mobile
Natchez
Séminole
Shakori
Timucua
tunique
Yamasee
Yazoo
Yuch

La culture Adena émerge dans de petites colonies de ce qui est maintenant le sud de l'Ohio et certaines parties de l'actuel Virginie-Occidentale, Pennsylvanie, Kentucky et Indiana. La caractéristique la plus distinctive d'Adena sont la construction de monticules en forme de cercles, de carrés et pentagones. Le peuple Adena construit entre 300 à 500 monticules. Le contenu des monticules fournit la preuve que les structures ont été construites pour des motifs religieux plutôt que des fins défensives. Utilisé pour les enterrements de cadavres ou des restes incinérés, beaucoup contiennent des produits de luxe pour les morts à emporter avec eux dans l'au-delà.Ces produits comprennent des ornements de cou, des tuyaux en ardoise pour fumer du tabac, et des tablettes de pierre gravées de dessins et formes d'animaux qui peuvent avoir été utilisés comme tampons pour le tatouage corporel.

(Indiens du sud-ouest)

Akimel O'odham (Pima)
Apache
Coahuiltec
Havasupai
Hopi
Hualapai
Karankawa
Keres
Mojave
Navajo
Indiens Pueblo
Tewa
Tiwa
Tohono O'odham(Papago)
Towa (Jemez)
Yaqui
Yavapai
Yuma (Quechan)
Zuni

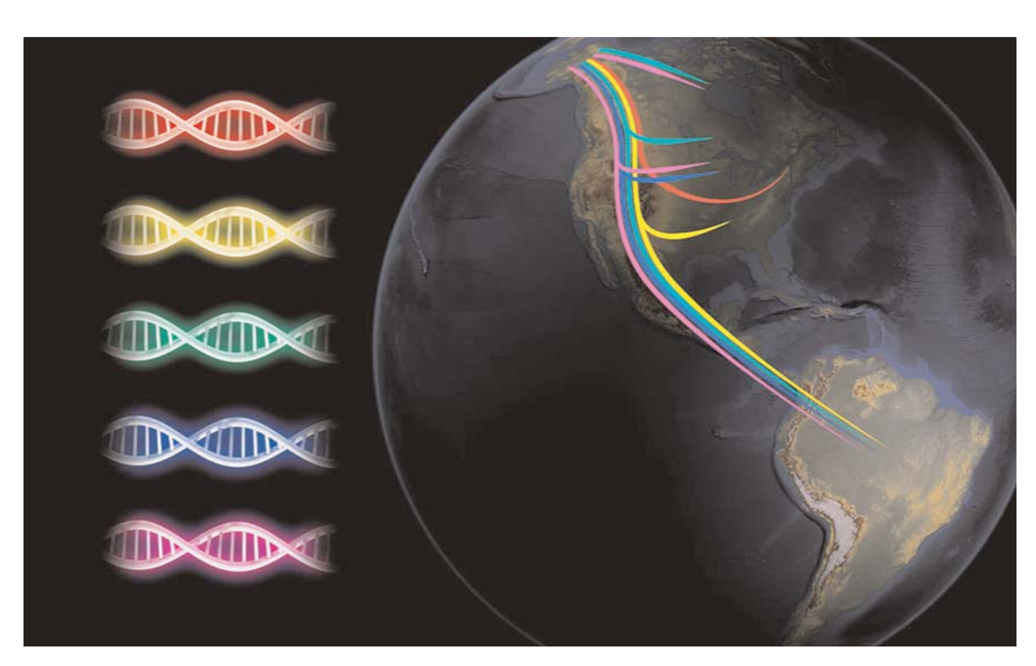
Les premiers Indiens du sud-ouest commencent à planter des champs de maïs, qui a été domestiqué pour la première fois au Mexique au moins trois millénaires plus tôt (5000 AVANT JC). Initialement, le maïs complète les aliments obtenus par la chasse et la cueillette. Une nouvelle espèce de maïs, une espèce hybride, croisée avec de l'herbe sauvage qui produit des épis beaucoup plus gros avec plus de rangées de grains, se propage rapidement dans la région.La culture du maïs, par conséquent, transforme le mode de vie des Indiens. Au lieu de vivre en petites bandes mobiles, ils commencent s'installer dans des villages plus grands et plus permanents.

Peuples autochtones du Canada -USA



LES AMÉRINDIENS DU CANADA

En comparant cet ADN ancien avec celui de populations autochtones actuelles, les chercheurs ont établi que les Autochtones des Amériques appartiennent à cinq grandes lignées dispersées sur le territoire, toutes issues d'une seule et même origine.

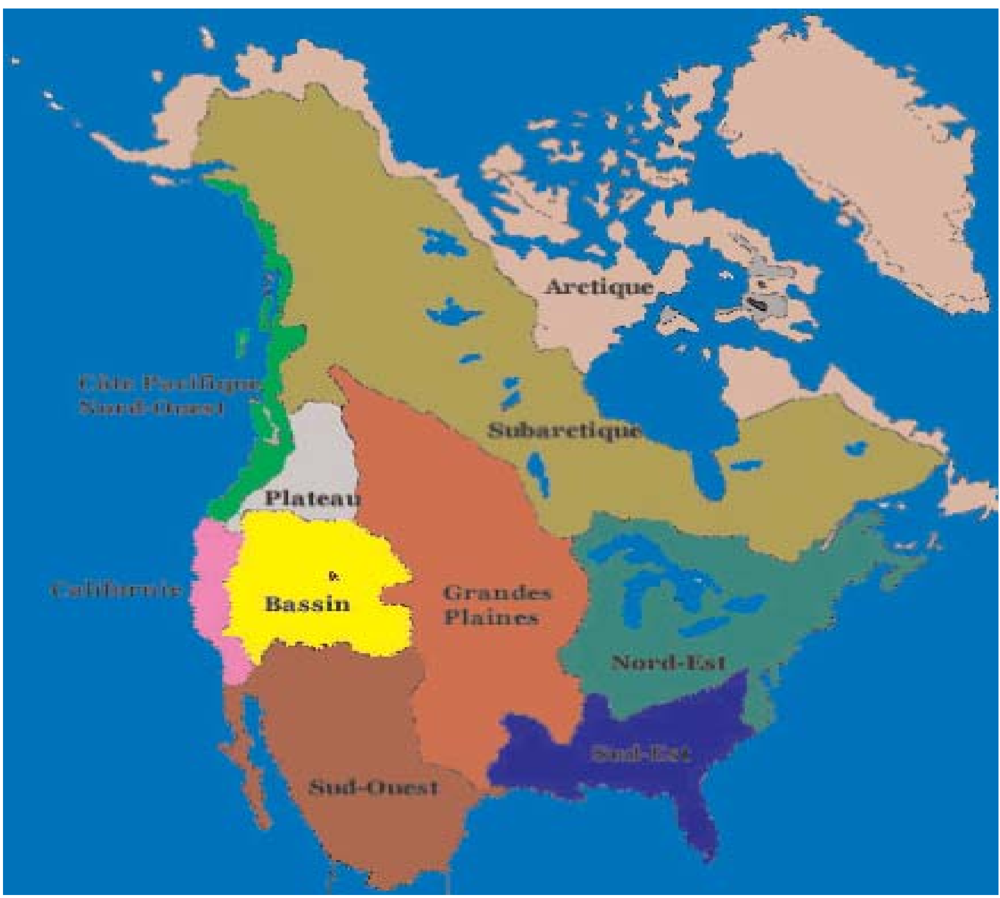


" Toutes les lignées présentes chez les populations autochtones des Amériques sont issues de lignées ancestrales qu'on trouve en Asie. Mais ces lignées américaines elles-mêmes ne sont pas présentes en Asie. Il semble donc qu'elles soient apparues dans une population d'origine qui a divergé d'une population asiatique ancestrale, puis qui s'est dispersée essentiellement en Amérique ", explique Dennis O'Rourke, anthropologue généticien.

Les résultats pointent vers le nord pour situer cette fameuse population d'origine. Quelques milliers d'individus, qui auraient pu arriver en Béringie il y a plus de 24 000 ans - 40 000 ans AA.

- AA correspond à " avant aujourd'hui " avant l'actuel, soit le nombre d'années écoulées à partir d'un point de référence constant fixé par convention à l'année 1950 de notre ère.-

Les Paléoindiens sont d'abord installés dans les grandes plaines de l'Ouest américain, où ils ont inventé la pointe de projectile à cannelures, propre à la culture Clovis. Puis, de là, ils ont propagé cette culture à travers toute l'Amérique en migrant vers l'est.



Durant les derniers millénaires de l'âge glaciaire, des populations humaines de l'Ouest américain ont amorcé une grande migration, vers le sud jusqu'au Mexique, vers le sud-est jusqu'en Floride et à l'est jusqu'en Nouvelle-Ecosse. Les peuples autochtones du Canada, anciens et contemporains, habitent six zones culturelles qui, contrairement aux provinces et aux territoires, n'ont pas de frontières définies et font plutôt référence à la région de manière générale. La côte nord-ouest est l'une de ces zones. Les autres sont les Plaines, le Plateau, la région subarctique, l'Arctique et les forêts de l'Est.

LES PREMIÈRES NATIONS DE LA CÔTE NORD-OUEST

La région culturelle de la côte nord-ouest (Canada), l'une des six comprises dans le territoire qui est aujourd'hui le Canada, rassemble plusieurs peuples autochtones, dont les Nuu-chah-nulth, les Kwakwaka'awkws, les Haïdas, le peuple salish de la côte et les Haislas. Sur le plan géographique, la région réunit des topographies extrêmes, allant de vastes plages à de profonds fjords en passant par des montagnes au sommet enneigé.

De nombreuses nations autochtones vivent sur la côte nord-ouest. Les Tlingits occupent les territoires de la pointe nord-ouest de la Colombie-Britannique et du sud-ouest du Yukon jusqu'au sud de la côte de l'Alaska. Les Haïdas, pour leur part, habitent Haïda Gwaii, un archipel au large de la côte nord de la Colombie-Britannique.

Des peuples locuteurs du tsimshian vivent le long des rivières Nass et Skeena, parmi lesquels les Nisga'a et les Gitksans (Gitxsan). Dispersés le long de la côte depuis le territoire tsimshian jusqu'au nord-est de l'île de Vancouver, on trouve les Haislas, les Heiltsuks, les Oweekeno (Rivers Inlet) et les Kwakwaka'wakws. Les Nuu-chah-nulth vivent sur la côte ouest de l'île de Vancouver. Parmi ceux qui occupent encore le territoire, on trouve le peuple salish de la côte, un grand regroupement de nations autochtones qui comprend les Salish de la côte centrale et les Salish de la côte nord.

Toujours au nord de la Colombie Britannique vivaient trois tribus utilisant toutes un language de la famille Tsimshian. La tribu Tsimshian, qui vivait sur la côte juste en face des Îles de la Reine Charlotte, à l'embouchure du fleuve Skeena, les Gitksan vivaient plus loin à l'intérieur le long des rives du Skeena, et les Nisga'a (ou Niska) vivaient dans le bassin de la rivière Nass (Niska); les Kwakiutl (ou Kwakwala) étaient une des plus importantes tribus de la Côte Nord-Ouest, ils habitaient sur la côte continentale près de Fort Rupert ainsi que le nord de l'île de Vancouver. On englobait avec eux des tribus proches telles que les Bella Coola qui vivaient sur les rives des fleuves Dean et Bella Coola et dans les fjords dans lesquels ces fleuves coulaient; les Kitimat, les Makah et les Nootka avec lesquels il y avait des similitudes de langage l'Algonquian-Wakashan. Les Bella Coola vivaient sur les rives des fleuves Dean et Bella Coola et dans les fjords dans lesquels ces fleuves coulaient. Ils appartenaient à la famille de langage Salishan.

Toutes ces tribus du nord regroupaient de célèbres sculpteurs et artistes de mâts-totems.
Les Salish de la Côte (Coast Salish) ont été trouvé sur la côte à l'est de l'île de Vancouver et sur la côte juste opposée à l'embouchure du fleuve Columbia, dans la région des villes actuelles de Vancouver et Victoria. Ils parlaient sept langues appartenant à la famille de langage Salishan. Les Chinook (Chinouk) occupaient l'embouchure de la Columbia River, en Orégon.

Géographie
La zone culturelle de la côte nord-ouest suit la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord et s'étend un peu à l'intérieur des terres le long des rivières Nass et Skeena et du fleuve Fraser, en Colombie-Britannique. La géographie de la région, avec ses baies, ses fjords et ses archipels creusés à même des rochers abrupts qui deviennent plus loin des montagnes côtières, fournit de nombreux espaces abrités où construire des villages, tout en obligeant ses habitants à adopter un style de vie maritime.

Vie traditionnelle
Les premières installations humaines sur la côte nord-ouest datent probablement d'il y a environ 14 000 ans, soit la période suivant la dernière époque glaciaire. La chasse et la cueillette sont au fondement des sociétés, et les ressources les plus précieuses sont le saumon (pour la nourriture) et le cèdre (pour la construction, l'artisanat et la technologie). Les régions sécuritaires et les ressources abondantes donnent lieu à des installations permanentes d'une richesse remarquable et d'une grande complexité sur le plan politique, malgré l'absence d'une économie basée sur l'agriculture. Certaines découvertes archéologiques, dont des outils taillés avec un grand



souci artistique et des objets décoratifs vieux de milliers d'années, suggèrent aux archéologues que des traditions spirituelles et artistiques comme le potlatch ont cours sur la côte nord-ouest depuis plus de 5000 ans.

Nourriture et économie

La pêche, la chasse et la cueillette sont les moyens de subsistance sur la côte nord-ouest. Les ressources de la mer, en particulier, sont d'une importance capitale. Le saumon représentait pour les peuples de la Côte du Nord-Ouest ce qu'était le bison pour les peuples des Plaines. Ce poisson magnifique, à la chair nourrissante et riche en huile, remontait chaque été les nombreux cours d'eau depuis le Pacifique. En outre, l'océan fournissait une abondante provision de poissons de haute mer comme le flétan et la morue, des crustacés et des loutres de mer, des lions de mer et des baleines - lesquelles étaient chassées, à l'aide de canots creusés dans des troncs d'arbres, par un grand nombre de ces tribus côtières. Les remontes de saumon du Pacifique, qui suivent leurs migrations et permettent de pêcher du saumon qui sera mangé frais ou séché toute l'année, sont au cœur des préoccupations. Les pêcheurs adaptent leurs outils, tels des filets, des pièges et des barrages, aux différentes conditions de la mer et des cours d'eau ainsi qu'à la présence de différentes espèces de poisson locales. Ils emploient différentes techniques, comme la pêche à la traîne ou au jig, en utilisant des hameçons chargés d'appâts pour attraper des poissons; on pêche également au harpon ou à la lance dans les cours d'eau.

Les chasseurs capturent des mammifères terrestres, parmi lesquels le cerf à queue noire, l'ours, le wapiti (élan) et la chèvre de montagne, au moyen d'arcs et de flèches, de collets, d'assommoirs et de filets. Les mammifères marins, dont les phoques, les baleines et les marsouins, sont chassés au harpon dans l'eau, et à l'aide de battes et de filets lorsque les animaux s'aventurent sur la grève. L'abondant gibier d'eau se prend grâce à une multitude de filets. Les différents peuples complètent leur alimentation avec des crustacés, des baies, des racines comestibles, des bulbes et des pousses vertes. Les ressources sont réparties de manière inégale à travers les régions, et les peuples de la côte suivent un parcours migratoire ou quittent leurs villages hivernaux pour atteindre des sites plus éloignés, puisque les ressources varient de saison en saison.

Si la chasse et la pêche sont surtout une affaire d'hommes et que les femmes se chargent de la majorité de la récolte de plantes et de fruits de mer, la division des tâches est à la fois complémentaire et coopérative. Les hommes et les femmes fabriquent ensemble les outils



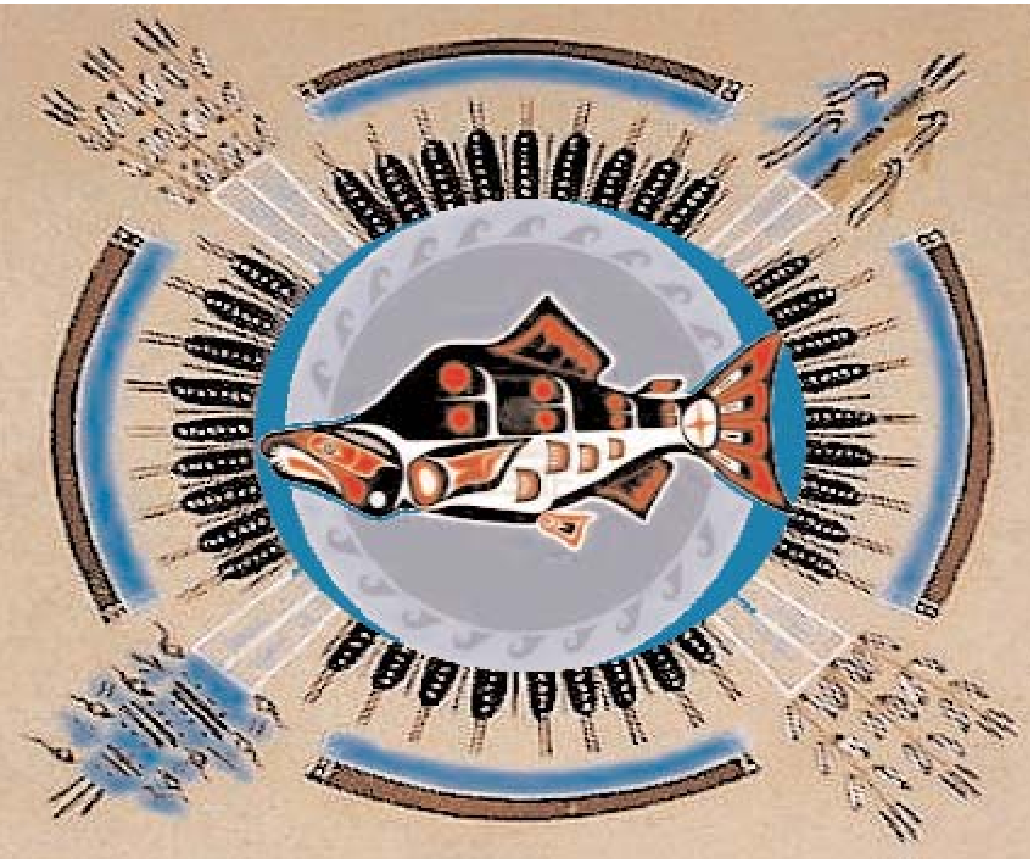
dont ils ont besoin. Comme tous les types de nourriture sont parfois amassés en quantités trop importantes pour leurs besoins immédiats, ils préservent fréquemment des aliments en prévision des périodes plus frugales. Les hommes ramènent la majorité du poisson et du gibier tandis que les femmes s'occupent de la cuisson et de la conservation de la viande.

Habitation et transport

Les peuples autochtones de la côte nord-ouest s'abritent généralement, l'hiver, dans de grandes structures de poutres et de poteaux. Appelées

" maisons en planches ", ces structures sont couvertes de planches de cèdre décorées de manière distinctive selon les régions. Le cèdre est un bois convoité, car son grain long et droit est idéal pour le travail du bois, tant artistique qu'utilitaire.

La menuiserie est un travail d'hommes; avec des lames de pierre ou de coquillage, des coins de bois et des marteaux en pierre, ils fabriquent des maisons en planches, mais aussi toutes sortes d'objets du quotidien. Par exemple, les artisans fabriquent de nombreuses pirogues taillées, qui leur permettent de se déplacer sur des cours d'eau rapides et au large.



Habillement

Les femmes sont chargées de fabriquer des vêtements pour leur famille. Elles tissent des jupes et des capes en écorce de cèdre pour la vie de tous les jours. Lors des grandes occasions, les peuples du Nord portent des couvertures chilkat richement décorées, faites d'écorce de cèdre et de laine de chèvre des montagnes. Le peuple salish de la côte tisse la laine des chèvres de montagne, en y ajoutant de la laine de chien, pour en faire de lourdes couvertures aux bords décorés; elles sont portées au quotidien par temps froid. Partout sur la côte, les capes en fourrure viennent compléter cette réserve de vêtements.

Les femmes fabriquent d'autres objets de tous les jours, tels que des lignes et des filets de pêche, grâce à la ficelle qu'elles filent. Elles tissent des paniers pour la cueillette ainsi que de magnifiques chapeaux ornés d'écorce et de racines de cèdre. Des tapis sont également tressés en écorce de cèdre ou en joncs, servant d'ameublement et de revêtement aux maisons pour mieux conserver la chaleur.

Société

L'unité sociale de base, partout sur la côte nord-ouest, est un large groupe de personnes qui ont généralement des ancêtres communs. Parmi les peuples nordiques, l'appartenance à un clan est généralement transmise par la mère, mais dans le sud, elle peut être revendiquée en vertu de la lignée paternelle ou de la lignée maternelle. Dans les deux régions, on retrouve donc un groupe familial uni vivant avec leurs conjoints et conjointes dans une maison ou un regroupement de maisons, guidé et dirigé par des chefs compétents. Ces meneurs ont un titre officiel ou héritent d'un nom important au sein de la lignée et sont responsables de l'organisation de la propriété familiale, notamment des possessions immatérielles comme les noms, la mise en pratique des rituels, les chants spéciaux ou les savoirs cachés. La véritable richesse, toutefois, est la mainmise sur des propriétés telles que des terrains où construire des maisons, des sites de cueillette, des territoires de chasse, des roqueries de phoques ou des zones de pêche à la trappe. Si certains territoires et certaines eaux appartiennent à tous, les sites aux ressources plus abondantes sont privés.

Cette propriété immobilière, en plus d'une gestion efficace du travail familial et du capital individuel, permet à ces groupes et à leurs chefs d'être particulièrement productifs et d'accumuler des richesses considérables. La propriété est la base et la manifestation du système de rang et de classe sur la côte nord-ouest. On trouve dans certaines communautés des statuts sociaux précis régis par une hiérarchie interne, et dans d'autres des catégories plus souples. Une forme de distinction entre bas et haut rangs est à peu près universelle, ainsi que la pratique de l'esclavage. Les esclaves sont achetés ou capturés en temps de guerre. Bien qu'ils partagent la demeure de leurs maîtres, les esclaves ne jouissent pas de droits civils entiers et sont obligés d'effectuer des tâches ménagères.

Les villages sont toujours situés près d'eaux navigables, et les maisons sont orientées parallèlement à la plage, face à l'eau. Bien que tous aient en commun la parenté, le dialecte et un intérêt pour le territoire, ce sont les familles les plus puissantes qui gouvernent les villages. Parmi les peuples tsimshian et nuu-chah-nulth de la côte, les chefs de village les plus puissants étendent leur influence par l'union temporaire des clans pendant la saison hivernale. Des blessures ou un décès peuvent provoquer des conflits, qui s'enveniment parfois pour entraîner des affrontements armés. L'acquisition de biens, dont des esclaves, est également source de conflits. Malgré tout, la coutume de redresser les torts par le don d'offrandes est répandue sur toute la côte et peut contribuer à limiter l'ampleur des affrontements.

Les personnes de haut rang, même s'ils viennent de lignées ou de villages différents, ont en commun l'appartenance à leur classe sociale et se réunissent lors d'associations rituelles souvent appelées " sociétés secrètes ". Les plus importantes de ces associations sont les liens du mariage et les échanges de présents qu'ils entraînent. Les mariages sont organisés entre des gens de différents groupes familiaux, souvent originaires de villages très éloignés l'un de l'autre. Dans le but de valider les droits de la lignée et de maintenir la classe sociale des mariés, des assemblées de témoins issus de plusieurs clans différents sont conviées à des potlatchs. Lors de ces cérémonies, les hôtes servent le repas et distribuent des présents aux convives. Si du troc et des échanges ont lieu, ce sont les présents et les festins qui demeurent les principaux moyens de distribution et d'échange de richesses.

Culture

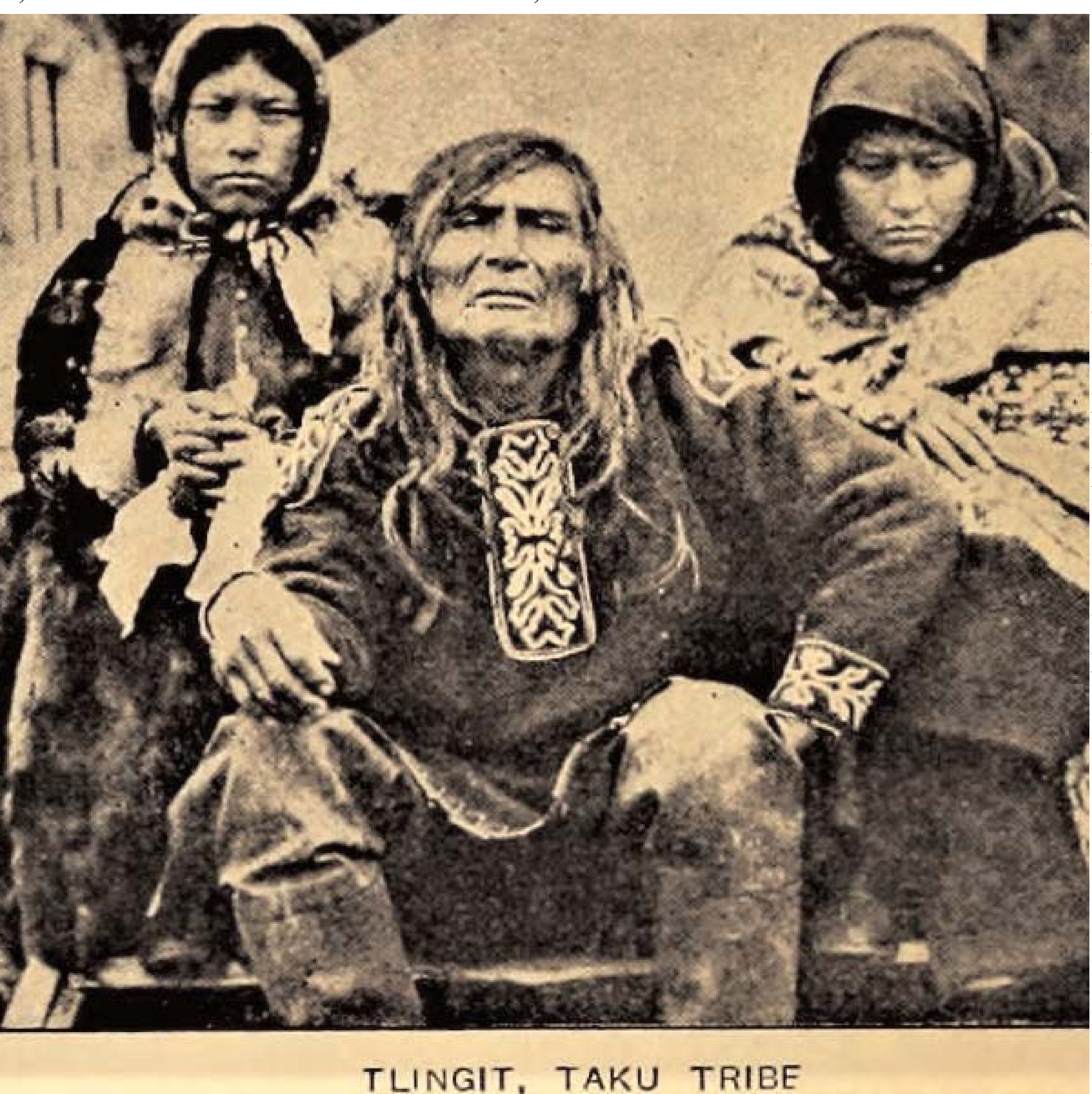
La musique et les arts décoratifs font partie des activités laïques comme des événements sacrés pour les peuples autochtones de la côte nord-ouest. Les esprits protecteurs enseignent aux gens des chants utilisés ensuite pour transmettre les traditions des familles ou des sociétés secrètes, souvent accompagnés de reconstitutions masquées d'événements légendaires ou surnaturels. Il existe des chants pour toutes les occasions, que ce soit pour apaiser les enfants, pour se prêter à des jeux, pour exprimer l'amour ou le chagrin. La voix est l'instrument mélodique principal, accompagné de percussions, de sifflets ou de cornes.

L'art sculptural et décoratif fait également partie de la vie quotidienne. Les artistes ajoutent des ornements aux outils, aux maisons, aux paniers, aux vêtements et aux objets liés au surnaturel. La sculpture et la peinture du bois, notamment pour la création de mâts totémiques, sont l'une des caractéristiques les plus déterminantes de la culture autochtone de la côte nord-ouest. Des découvertes archéologiques suggèrent que ces traditions artistiques ont une longue histoire dans la région et que le style distinctif de certaines zones présente certaines ressemblances avec des traditions plus anciennes pour ce qui est de la forme. Dans le Nord, les œuvres d'art sont très ouvragées et arborent souvent les blasons de la famille à laquelle elles appartiennent. Les sculpteurs wakashan, pour leur part, créent de superbes masques destinés aux représentations théâtrales. Les Salish se concentrent plutôt sur les objets religieux, ne se souciant que peu des blasons familiaux. Dans toutes les régions, posséder des sculptures ou des objets d'art décoratif est un signe de richesse et dénote l'appartenance à une classe sociale élevée.

TLINGIT

Indiens de la côte du Pacifique Nord, les Tlingit vivaient tout à fait au nord, dans les îles et, sur la côte du sud de l'Alaska, de la baie de Yakutat au cap Fox. Ils parlaient le tlingit, du groupe linguistique athapascan, et étaient répartis en quatorze tribus ou groupes territoriaux. D'après leurs légendes, certains de leurs ancêtres vinrent du sud, d'autres de l'intérieur.

Les groupes tlingit étaient divisés en deux parties ou moitiés exogamiques et matrilinéaires. Les échanges de biens (potlatch) et de services se passaient toujours entre moitiés (la moitié opposée, c'est l'ennemi avec lequel on doit toujours composer). Les moitiés étaient subdivisées en clans, dont les membres descendaient tous d'un même ancêtre légendaire. À l'intérieur d'un clan, tous les individus n'étaient pas considérés de la même façon : il y avait le chef, mais il y avait aussi les " parents pauvres ". Si tous ces gens faisaient corps à l'extérieur, ils respectaient une étiquette très stricte entre eux. De même, tous les clans n'avaient pas la même importance. Le clan du Corbeau et celui du Loup étaient les plus prestigieux. Cependant, sur le plan politique et social, l'unité fondamentale était le lignage. Chaque lignage était indépendant et avait son propre chef ; il possédait et exploitait ses terres. Le lignage formait aussi l'unité cérémonielle fondamentale.


TLINGIT, TAKU TRIBE

L'économie tlingit reposait sur la pêche. Le saumon représentait la principale nourriture. Les Tlingit chassaient aussi les mammifères marins et, parfois, les mammifères terrestres. Ils utilisaient le bois pour fabriquer les maisons, les canoës, les plats, etc. Ils construisaient de grandes maisons permanentes près de bons terrains de pêche et dans des lieux où ils pouvaient amarrer leurs bateaux en toute sécurité. Ils n'occupaient leurs maisons que l'hiver ; durant l'été, ils s'éparpillaient sur les différents terrains de pêche et de chasse.

HAIDA

Indiens des îles de la Reine-Charlotte (Colombie britannique) et du sud de l'île du Prince-de-Galles (Alaska). Ils parlent le haida, une langue liée à l'athapascan, et sont, du point de vue culturel, très proches des Tlingit et des Tsimshian. L'ethnie était divisée en deux unités appelées " moitiés " : on appartenait à une moitié dès sa naissance par filiation matrilinéaire ; chaque moitié était formée de plusieurs segments locaux, ou lignages, qui possédaient des droits sur certains territoires importants du point de vue économique ; chaque lignage occupait une ou plusieurs maisons dans des villages



distincts qui avaient leurs chefs, chaque maison ayant aussi le sien. Chaque lignage pouvait faire la guerre et la paix et organiser des cérémonies.

Sur le plan économique, les lignages étaient indépendants les uns des autres. Les Haida avaient une économie qui reposait surtout sur la pêche en mer (saumon, flétan et morue) et sur la chasse. Ils excellaient dans le travail du bois et ils étaient surtout célèbres pour leurs canoës et pour leur production artistique ; ils ornaient tous leurs objets utilitaires d'êtres surnaturels qu'ils représentaient de manière très conventionnelle. Ils fabriquaient des totems très impressionnants sur lesquels étaient sculptés les événements importants relatifs à l'histoire des familles. Ces totems servaient de piliers à l'extérieur et à l'intérieur de la maison ; on les utilisait aussi comme totems mortuaires ou commémoratifs. L'art de la côte nord-ouest des États-Unis et du Canada a été découvert assez tardivement. Il y avait eu, en effet, en Europe une grande vogue pour l'art nègre, mais on continuait d'ignorer alors l'art de la côte nord-ouest. C'est grâce à la colonie française d'artistes et d'intellectuels qui vivaient à New York pendant la Seconde Guerre mondiale qu'on découvrit les sculptures de cette côte, surtout celles des Haida. Le potlatch, c'est-à-dire la distribution cérémonielle de biens, était organisé à l'occasion de certains événements (construction d'une maison, érection d'un totem, funérailles), mais aussi lorsqu'il fallait se venger ou sauver la face après une injure. Une personne acquérait son statut grâce aux potlatchs organisés par sa famille, et non pas grâce à ceux qu'il donnait lui-même.



K'aka'win, aussi connu sous le nom de pétroglyphes de Sproat Lake, est un site rupestre à ciel ouvert, gravé à même la paroi verticale longeant le bord du lac Sproat Lake. Situé dans le parc provincial du même nom, dans la vallée d'Alberni au centre de l'ile de Vancouver, il est parmi les premiers sites rupestres à avoir été étudiés au Canada, dès la fin du 19e siècle. Il se situe sur le territoire de Nuu-chah-nulth (Nootka), plus précisément de la Première Nation Hupacasath, un peuple parlant une langue de la famille wakashane.

Du long de la mer et des montagnes

Les Chainons de l'ile de Vancouver, dont certains sommets atteignent plus de 2 000 mètres de hauteur, s'étendent sur presque toute la longueur de l'ile. Ces côtes sont fragmentées par des bras de mer, des baies et des anses.

La vallée d'Alberni est entourée par les montagnes et abrite une faune et une flore exceptionnellement riches. On y retrouve des forêts luxuriantes avec des espèces comme les cèdres de l'Ouest, les sapins de Douglas, les pruches de l'Ouest et, sur les plus hautes élévations, des cyprès de Nootka. Une grande variété de baies, d'arbustes et de fougères, incluant la ronce remarquable, y sont également présents. La région regorge de poissons, dont cinq espèces différentes de saumon du Pacifique, de la truite fardée, de la truite arc-en-ciel et autres. Parmi les mammifères, on retrouve le wapiti de Roosevelt, l'ours noir, le loup et le couguar. Les oiseaux y sont nombreux et incluent le grand héron, le faucon pèlerin, et certaines espèces rares comme l'autour des palombes des Iles-de-la-Reine-Charlotte. Enfin, parmi les mammifères marins vivants sur la côte ouest de l'ile, on note la présence du lion de mer, de la baleine grise, de la baleine à bosse et de l'épaulard.

Dans la culture Nuu-chah-nulth (Nootka), l'épaulard est étroitement associé au loup. Tout comme lui, il chasse en meute et partage les mêmes habiletés de chasseur. Il aurait également la capacité de se transformer en cet animal une fois sur terre.

K'AKA'WIN

K'aka'win est un terme dans la langue nuu-chah-nulth ou nootka qui signifie " quelque chose attaché à son dos ". Ce terme désigne un épaulard et réfère à sa nageoire dorsale. Un autre toponyme est associé à ce lieu, " qua queiyt'q K'aka'win oo t!un A-xa'maqis ", dont la signification est " l'épaulard qui se précipite sur la plage. " Cette dernière mention renvoie à une technique de chasse où ce mammifère attaque des phoques ou des lions de mer étendus sur la rive.

Dans la culture Nuu-chah-nulth (Nootka), l'épaulard est étroitement associé au loup. Tout comme lui, il chasse en meute et partage les mêmes habiletés de chasseur. Il aurait également la capacité de se transformer en cet animal une fois sur terre.

Les Nuu-chah-nulth (Nootka) de l'île de Vancouver

Les Nuu-chah-nulth (Nootka) de l'ile de Vancouver étaient traditionnellement des chasseurs-pêcheurs-cueilleurs vivant dans des villages composés de grandes maisons multifamiliales en bois. Les ressources marines, comme le saumon, étaient essentielles à leur subsistance. L'importance de la baleine et de la chasse à ce grand mammifère s'expriment dans les chansons, les histoires orales et la spiritualité des Nuu-chah-nulth (Nootka). L'importance de cet univers marin dans la culture traditionnelle des Nuu-chah-nulth (Nootka) est représentée dans les images de K'aka'win bien que l'identification précise de ces créatures, à l'apparence hybride, reste difficile.

Le rocher où se trouvent les pétroglyphes est aussi connu comme " la maison de Kwatyat ", le héros culturel des Nuu-chah-nulth (Nootka). Kwatyat est un Transformateur, un personnage qui, selon des histoires orales, a le pouvoir de transformer les éléments qui l'entourent. On dit que c'est lui qui a donné aux êtres vivants et aux paysages la forme d'aujourd'hui. Dans les cultures de la Côte nord-ouest, le Transformateur est souvent représenté sous la forme d'un corbeau. Ce lieu continue d'avoir une grande importance pour la nation Hupacasath qui lui consacre plusieurs histoires et lutte pour sa protection.



Des créatures marines

L'hybridité des êtres domine à K'aka'win et leur identification demeure difficile. Certaines images nous présenteraient le seawolf ou " loup de mer ", une créature mi-loup et mi-baleine, dont il est souvent question dans les histoires orales de la Côte nord-ouest. D'autres images pourraient réprésenter le " Serpent-Éclair " ou Hiy'itl'iik / Haietlik. Cette créature qui est la manifestation de l'éclair est étroitement liée à l'Oiseau-Tonnerre. Selon la croyance, ce dernier utilise l'éclair pour chasser des baleines. Le " Serpent-Éclair ", aussi désigné le harpon, la ceinture ou le chien de l'Oiseau-Tonnerre intègre les caractéristiques des oiseaux, des loups et des poissons. On retrouve ces représentations sur des objets liés à la chasse à la baleine, comme les harpons et les canoës. Enfin, la plupart des créatures de K'aka'win ont des nageoires dorsales spécifiques aux épaulards. Ainsi, chacune des gravures du lieu pourrait être une version différente des orques surnaturels.

L'épaulard, le maître des eaux

Les épaulards, ou orques, sont des êtres importants dans les récits et les croyances des peuples de la Côte nord-ouest. Pour eux, ces mammifères marins sont les ancêtres fondateurs de clans, cellules de base de l'organisation sociale. Certains épaulards peuvent être ainsi la représentation de grands chefs réincarnés. Selon la tradition orale, ces créatures prennent une forme humaine quand elles regagnent leurs demeures sous-marines. C'est seulement en embarquant dans leurs canoës, pour aller à la chasse et à la pêche, que les épaulards de forme humaine se transforment et adoptent la forme sous laquelle nous les connaissons. Selon un autre récit, un loup blanc une fois à la mer serait devenu le premier épaulard. Ces deux prédateurs sont admirés pour leur sagesse et leurs prouesses de chasseurs. On remarque des similitudes dans leur coloration et leurs techniques de chasse ainsi que dans leur comportement en meute. L'épaulard est aussi associé aux humains, car tous deux chassent la même proie, soit la baleine.



SALISH

Indiens de langue salish établis sur la côte pacifique au nord-ouest de l'Amérique du Nord, les Coast Salish (Salish de la côte) habitent près du détroit de Georgie et du Puget Sound, dans une grande partie de la péninsule Olympic et dans la partie occidentale de l'État de Washington ; l'un des groupes salish, appelé Tillamook, vivait au sud de la rivière Columbia, en Oregon. Un autre groupe, celui des Bella-Coola, vivait plus au nord, le long des rivières Dean et Burke et dans la vallée de la rivière Bella-Coola ; ils parlaient aussi une langue salish et étaient probablement issus du groupe principal des Salish de la côte. Ces peuples de la côte étaient probablement venus de l'intérieur, là où vivaient les autres peuples salish. Culturellement, ils étaient proches des Chinook.

Comme tous les autres peuples de la côte nord-ouest, ils vivaient surtout de la pêche. Seuls certains groupes établis le long des rivières faisaient de la chasse leur principale activité, ce qui était assez inhabituel dans cette région. Les Salish de la côte construisaient des maisons en bois, habitations fixes où ils vivaient l'hiver; parfois, lorsqu'ils devaient camper ou demeurer quelque temps dans un même lieu, ils bâtissaient des huttes recouvertes de nattes de paille, comme les Salish de l'intérieur. Composé des proches parents, le groupe local formait l'unité sociale de base. En général, chaque groupe ou chaque famille élargie vivait dans une même grande maison. Un groupe de maisons formait un village d'hiver où se retrouvaient les gens qui s'étaient dispersés durant l'été pour aller pêcher, chasser et faire la cueillette. Il n'y avait pas vraiment de chef de village : chaque famille avait un chef à qui on pouvait demander son avis, mais il ne pouvait pas imposer de décisions.

Comme au sein d'autres ethnies côtières, le potlatch, c'est-à-dire la distribution cérémonielle des biens, procurait prestige à ceux qui remportaient cette joute de dépense ostentatoire ; il validait aussi aux yeux des parties intéressées les changements de statut social qui pouvaient affecter des individus ; ainsi en était-il lorsque quelqu'un se mariait, ou acquérait un nom ainsi que les droits et privilèges attachés à celui-ci. L'hiver, des cérémonies au rituel fort complexe avaient lieu : certains individus présentaient les danses que leur avaient inspirées en rêve les esprits ; d'autres entraient en transe ; d'autres encore, seuls ou par groupes, accomplissaient des exploits auxquels la communauté tribale accordait une valeur particulière et se voyaient octroyer des droits exclusifs, la pleine jouissance de ceux-ci n'intervenant qu'après que le bénéficiaire eut confirmé son droit en héritant de celui-ci, en contractant mariage ou en achetant le droit même.

LES PREMIÈRES NATIONS DU PLATEAU INTÉRIEUR DU CANADA

Coincé entre la chaîne Côtière à l'ouest, et la chaîne Columbia et les montagnes Rocheuses à l'est, le Plateau Intérieur est l'une des régions naturelles des plus diversifiées du Canada. Au Canada, six tribus occupaient la région diversifiée du plateau de l'intérieur de la Colombie Britannique.

La tribu des Salish Interieur était la plus importante de ces tribus et était constituée de cinq groupes utilisant un language de la famille Salishan. La tribu des Lillooet vivait dans la vallée de la rivière Lillooet. Au sud et à l'ouest se trouvait la Première Nation Thompson, qui occupait la vallée de la rivière Fraser depuis Yale jusqu'à Lillooet. Le groupe le plus au nord et le plus important était celui des Shuswap, qui contrôlait la rivière Fraser de Lillooet à Alexandria et vers l'est les Montagnes Rocheuses. Les plus au sud était le groupe des Okanagan, qui vivaient dans la vallée de la rivière Okanagan. Jusqu'à environ 1750, la Tribu Kootenay vivait à l'est des Rocheuses dans les Prairies. Conduit vers l'ouest au delà des montagnes par les Blackfoot, ils sont venus occuper le coin sud-est de la Colombie Britannique. Ils appartenaient à la famille de language des Koonetayan.



Les Chilcotin occupaient les sources de la rivière Chilcotin et le district du Lac Anahim, cette tribu utilisait une langue de la famille de language Athaspaskan. Plus au nord se trouvaient les Carrier, qui appartenaient à la même famille de language. Ils vivaient dans un grand secteur comportant les vallées des rivières Fraser, Blackwater, Nechako et de Bulkley.

La troisième tribu utilisant un language Athaspaskan était celle des Tahltan, qui vivait au nord des Carrier et contrôlait les terres du bassin de drainage du haut de la rivière Stikine. Au nord des Tahltan, dans le haut de la vallée de la rivière Lewes vivaient les Tagish, qui appartenaient à la famille de language Tlingit

Le secteur de culture du Plateau était essentiellement une grande vallée entre les Montagnes Rocheuses et les chaînes côtières qui comportait plusieurs types d'environnements. La partie la plus au sud était semi-désertique avec des cactus, des buissons et des serpents à sonnettes. Au printemps, les rivières et les chutes d'eau de la région centrale foisonnaient de saumon. Au nord, près de Cascade Range, s'étend une terre où se trouve en abondance les orignaux, les cerfs communs et les caribous. En dépit de la variété des environnements locaux, les tribus de la Colombie Britannique utilisent des méthodes similaires pour chasser, pour pêcher, pour cuisiner et pour conserver leur nourriture. La conception de leur habitat varie cependant d'une région à l'autre. Il y avait également des différences marquées dans l'organisation sociale des différentes tribus.

Mythologie

Dans cette région à prédominance non agricole il est rarement fait allusion aux entrailles de la terre. On y trouve par contre une profusion de mythes en rapport avec les animaux, en particulier le Coyote qui, sous l'apparence du Trickster (Farceur), est souvent décrit comme un être égoïste, cupide et rusé, montrant aux hommes - par ses maladresses et ses frasques incongrues - comment ne pas se conduire. Ailleurs, les avantages retirés à contenter les Esprits des animmaux sont évoqués dans le mythe Nez-Percé racontant comment le Castor apporta le feu à la tribu.

LES PREMIÈRES NATIONS DES PLAINES CANADA-USA

La région culturelle des Plaines est un vaste territoire qui s'étend du sud du Manitoba et de la rivière Mississippi jusqu'aux Rocheuses à l'ouest, et de la rivière Saskatchewan Nord jusqu'au sud du Texas. Le terme " peuples des Plaines " désigne un certain nombre de nations autochtones distinctes, dont les Siksikas, les Cris, les Ojibwés, les Assiniboines (Nakotas) et les Dakotas.

Plusieurs nations autochtones considèrent les Plaines comme leur territoire ancestral, notamment les Siksikas, les Piikani, les Kainai, les Dakotas, les Stoneys-Nakodas, les Cris, les Assiniboines et les Tsuut'ina.

Après des contacts prolongés avec les Européens, beaucoup de femmes autochtones, en particulier des Cries des Plaines, se marient avec les nouveaux arrivants, donnant naissance aux Métis, un peuple autochtone de culture distincte. Même si ce genre de mélange est monnaie courante ailleurs au Canada et que des communautés métisses non négligeables existent déjà, on considère souvent les Plaines comme le berceau physique, culturel et politique du peuple métis.

Géographie

La région des Plaines désigne généralement le sud de l'Alberta et de la Saskatchewan ainsi que le sud-ouest du Manitoba. Elle possède un climat continental, caractérisé par des étés chauds et secs et des hivers très froids. Des herbes hautes couvrent les immenses prairies à l'est; on trouve des herbes courtes, de la sauge et des cactus sur les hautes plaines arides à l'ouest. De part et d'autre de la région s'étendent des terrains plats et des prairies. Vers l'est, des rivières ont creusé la terre et constituent la seule source d'eau de la région. Les arbres ne poussent que dans les vallées et deviennent vite plus visibles aux marges de la zone. Cette région est le foyer de plusieurs peuples autochtones des Plaines.

Vie traditionnelle

Premiers peuplements

Il y a quelque 11 000 ans, de petites bandes de chasseurs nomades parcourent les Plaines Pendant des milliers d'années, la chasse au bison se fait à l'aide de lances, mais autour de 200 après J.?C., un groupe connu sous le nom de peuple d'Avonlea (car il a vécu durant la période Avonlea) se spécialise dans la chasse à l'arc. Selon certaines sources, le peuple d'Avonlea serait arrivé au sud de la Saskatchewan et de l'Alberta vers 100 après J.-C.. Vers l'an 1000, ses membres commencent à cultiver la terre, mais continuent surtout à vivre en nomades de la chasse au bison.

Alimentation

Traditionnellement, les peuples des Plaines se nourrissent de fruits, de légumes et de gibier de saison. Les noix, les racines et les baies constituent les aliments de base du régime des Plaines. Le poisson est utilisé fréquemment comme supplément à la viande de bison chez certains peuples des Plaines.

Tandis que les femmes cueillent et cultivent, la chasse, activité typiquement masculine, fournit la plus grande partie des vivres. Les chasseurs des Plaines utilisent des déguisements en peaux d'animaux pour entraîner les bisons dans des pièges ou s'approcher d'assez près pour les tuer avec leurs arcs et leurs flèches. Les chasseurs poussent aussi les troupeaux de bisons à se jeter en bas de falaises abruptes. Le cheval facilite la chasse, mais les fusils à chargement par la bouche demeurent moins efficaces que les arcs. Les peuples des Plaines



attendent donc les années 1860 et l'arrivée de fusils à chargement par la culasse pour abandonner leurs arcs et leurs flèches.
En général, les femmes s'occupent de préparer les fruits de la chasse. Une partie de la viande est consommée immédiatement, crue ou cuite, mais la plus grande part est tranchée et séchée au soleil en prévision de l'hiver, ou hachée et mélangée à de la graisse et des baies pour en faire du pemmican.

Logement et transport
Lorsqu'une famille se déplace d'un camp à l'autre, elle transporte ses biens à l'aide de chiens de trait. Après 1776, certains peuples autochtones des Plaines utilisent le travois, sorte de remorque triangulaire tirée par des chiens. Les peuples autochtones de l'Amérique du Nord ont apprivoisé leurs propres chiens, mais ils sont rapidement remplacés par des races européennes après les premiers contacts. Dans certains cas, le travois sert de base à l'habitation appelée tipi, structure de forme conique fabriquée à partir de perches de bois recouvertes de peaux de bison. L'arrivée du cheval permet la construction et le transport de travois plus gros et, ce faisant, de tipis plus grands. Certaines tribus dans les Plaines plus au nord utilisent des raquettes durant l'hiver.

Habillement
Les femmes confectionnent les vêtements de leur famille, utilisant souvent des peaux d'antilope, de cerf et de bison : des pagnes, des jambières et des chemises pour les hommes et des robes longues et des jambières pour les femmes. Les peaux de bison servent parfois à la confection de tuniques et de mocassins. Le bison est un animal polyvalent; non seulement il fournit des vivres, mais ses cornes, ses os, ses tendons et sa peau servent à la confection de bâches pour les tentes, de boucliers, d'outils et d'ustensiles.

Culture
La variété des cultures autochtones des Plaines se reflète dans leurs expressions artistiques, qui vont des tatouages aux vêtements peints ou brodés à l'aide de piquants de porc-épic, aux bâches de tipis, boucliers et contenants en peaux d'animaux peints. L'art des Plaines inclut également des gravures sur bols de bois, des cuillères en corne et des pipes en pierre. Ces articles sont souvent ornés de symboles associés à la nation autochtone ou à un membre de la bande qui a créé les dessins

On attribue aux peuples des Plaines les premiers pow-wow, des événements où plusieurs communautés autochtones se réunissent pour célébrer leur culture. Portant des ornements sertis de plumes d'aigles sacrées, de perles ou d'articles colorés, les peuples autochtones des Plaines pratiquent des chants et des danses de pow-wow. Durant ces cérémonies, on utilise des tambours qui représentent la terre ou le cycle de la vie. Par conséquent, ils sont d'une grande importance dans la culture et la spiritualité de plusieurs peuples autochtones des Plaines. Certains chants de pow-wow ont des vertus de guérison, d'autres racontent une histoire précise, mais ils sont tous considérés comme sacrés.

Langue
Les langues parlées par les peuples autochtones des Plaines du Canada peuvent être séparées en trois familles linguistiques. La Confédération des Pieds-Noirs parle le Siksikáí'powahsin : la langue pied-noir, les Cris des Plaines (Nêhiyawak), les Gros ventre (Atsina) et les Ojibwés des Plaines parlent la langue algonquine. Les langues sioux sont celles des Assiniboines (Nakotas), des Stoneys-Nakodas et des Dakotas. La langue tsuut'ina (connue sous le nom de sarsi) fait partie de la famille linguistique athapascane (ou dénée)

Les langues de familles distinctes sont entièrement différentes, et dans chaque famille, les langues sont similaires, sans être semblables. La diversité linguistique et la grande mobilité de la population nomade des Plaines ont encouragé le développement d'une communication basée sur les gestes de la main et d'autres signes.

Organisation sociale
La capacité des peuples des Plaines de s'adapter à leur environnement,

en particulier aux déplacements des troupeaux de bisons, se reflète dans leur organisation sociale. La plupart des nations autochtones sont formées de plusieurs bandes indépendantes librement regroupées. Les chefs sont respectés et soutenus par la bande aussi longtemps qu'ils ont du succès dans la quête de nourriture et la défense contre les attaques ennemies. Les bandes se déplacent indépendamment. Dans les périodes difficiles, des groupes plus petits se forment et se séparent pour accroître les chances de trouver des vivres suffisants.

Lorsque les bisons se concentrent en troupeaux plus gros et que la chasse en groupe devient préférable, les bandes se réunissent en un seul campement tribal pour quelques semaines. À ce moment de l'année, les peuples des Plaines se rejoignent pour de grandes célébrations, qui constituent le principal mode de cohésion des tribus. Après avoir exécuté la danse du soleil et parfois un peu de chasse au bison, les bandes se séparent à nouveau. À l'automne, elles se rendent dans les vallées fluviales, les contreforts et les espaces verts, où leurs campements bien protégés les attendent pour l'hiver.
Religion et spiritualité

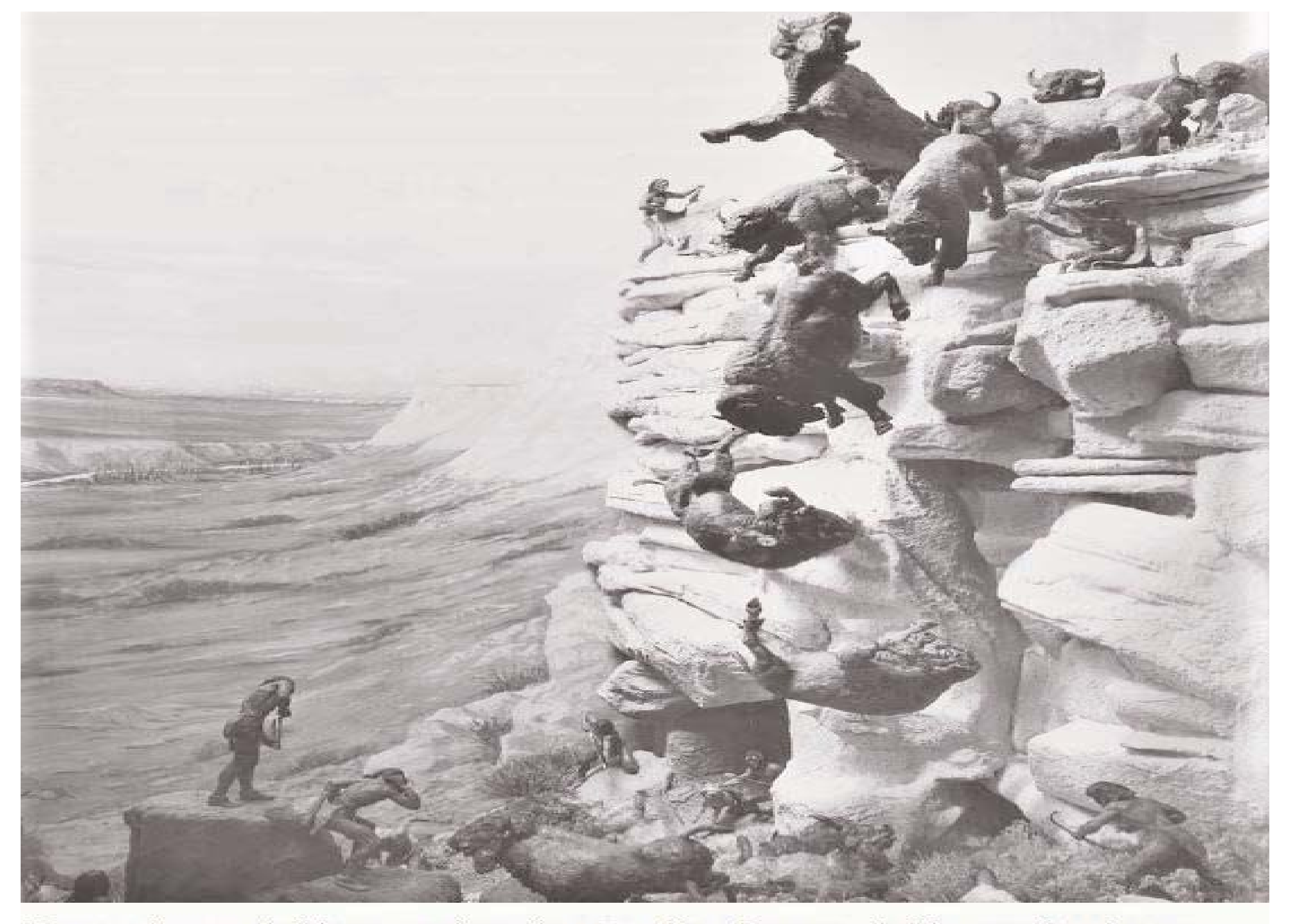
Les idées et pratiques religieuses sont présentes dans toutes les activités quotidiennes. Les gens prient, dans l'espoir d'obtenir de l'aide, du pouvoir ou une protection de la part des Esprits. Un individu en quête d'un tel pouvoir se rend dans un endroit solitaire pour prier jusqu'à ce qu'un gardien spirituel lui apparaisse en rêve, ou lors de la quête de vision. Les expériences mystiques donnent parfois lieu à des cultes, qui disparaissent en même temps que leur initiateur ou deviennent très populaires Vers la fin du 19e siècle, par exemple, une pratique appelée la " danse des esprits " prend de l'ampleur parmi les peuples des Plaines au Canada et aux États-Unis. Au départ, ce rituel prédit la renaissance des morts et le retour des animaux qui sont devenus rares dans les Plaines. Certains pratiquants dakotas (sioux) croient aussi que les costumes portés lors de la danse des esprits les protègent contre les projectiles des colons blancs. Croyant que la danse des esprits a une connotation guerrière (car on lui attribue à tort le débordement armé de la fin des années 1890, qui s'est terminé par le massacre de Wounded Knee, au Dakota du Sud), les autorités étatsuniennes répriment violemment sa pratique et l'interdisent dans les réserves du Dakota du Sud. Même si la danse des esprits n'est pas largement pratiquée au Canada, la police prend des mesures pour en décourager la pratique.

Colonisation européenne

Au 17e siècle, les conquistadors espagnols venus du Mexique introduisent le cheval au sud des Plaines. Ceux-ci se répandent au nord, grâce au troc et au maraudage entre les tribus, pour atteindre les Plaines dans les années 1730. L'apparition du cheval transforme les techniques de chasse, et permet aux peuples de transporter des habitations plus imposantes et plus confortables. Cela conduit aussi au vol de chevaux, la forme la plus commune de guerre entre les tribus. En général, de petits groupes de guerriers envahissent le territoire



ennemi puis s'enfuient avec les chevaux, parfois après avoir tué quelques personnes au passage.
L'arrivée des Européens, à cette époque, met les peuples des Plaines en contact avec les colonies de l'Est, et de 1730 à 1870, les Autochtones des Plaines jouent un rôle important dans la traite des fourrures, une activité qui transforme profondément leur mode de vie. Ajustant leurs pratiques de chasse pour répondre à la demande des commerçants, les Autochtones des Plaines passent peu à peu d'une vie de subsistance à un mode de vie basé sur l'interdépendance et le commerce.



A diorama depicting a buffalo jump on the northern Great Plains. By inciting a buffalo stampede and steering the rampaging animals over a cliff, early hunters could kill hundreds of buffalo at one time. *(Courtesy of Montana Historical Society, Helena)*

ARCHÉOLOGIE DES PLAINES

Le site archéologique de Brockinton, également connu comme le Lieu historique national du Canada des Sites-Indiens-Brockinton, est situé le long du versant de la vallée de la rivière Souris dans le sud-ouest du Manitoba. C'est un site stratifié qui contient trois occupations distinctes : un ancien enclos où les bisons étaient tués et dépecés, qui date de 800 ap. J.C.; une occupation de la culture Duck Bay datant de 1100 à 1350 ap. J.C.; et une occupation de la culture Williams, la première excavée, datant de 1600 ap. J.C.

L'enclos à bison était composé d'une série de pieux de 15 à 25 cm de diamètre qui étaient enfoncés dans le sol à une profondeur de 20 à 40 cm. Les pieux étaient placés parmi les arbres en une longue rangée qui faisait environ 1.5 mètre de large. D'après les enclos qui ont été répertoriés au début de l'époque de la traite des fourrures, on peut supposer que l'enclos de Brockinton était soutenu par des branches horizontales et de jeunes arbres qui étaient entrelacés parmi les pieux et les arbres. Les ouvertures étaient sans doute couvertes de peaux. Les bisons étaient dirigés, dans leur course, vers le bord abrupt de la falaise et ils s'effondraient contre la structure au fond de la vallée.
Ce qui est particulier à propos de l'enclos de Brockinton c'est qu'il fut systématiquement démantelé et les trous de pieux furent solidement remplis avec plusieurs os de bison placés à la verticale. Les recherches effectuées à Brockinton figurent parmi les premières et les mieux documentées sur le sujet. L'enclos fut soudainement abandonné, laissant derrière les traces d'un dépeçage simple avec un minimum de fracturation des os. On y a retrouvé l'une des plus grandes concentrations de petites pointes de flèches à encoches latérales des Prairies. Il y en avait entre 20 et 90 par unité de 2 m2.

Le camp de la culture Duck Bay se situant au dessus de la première occupation montre l'adaptation d'un groupe autochtone des régions boisées à la chasse saisonnière au bison. On a retrouvé des tessons provenant de larges récipients en céramique caractéristiques des régions boisées, avec des impressions à la cordelette et des étampes peu profondes. Il y avait également des grattoirs, des bifaces et des pointes projectiles, dont des bases brisées qui avaient été jetées lorsque les flèches furent réparées avec de nouvelles pointes. Ces gens avaient adopté un certain nombre de traits caractéristiques des Plaines, dont l'utilisation de chert de la rivière Knife dans l'ouest du Dakota du Nord pour fabriquer des outils, et des meules de pierre pour broyer des



graines. Trois alènes miniatures en métal et un rare (au Manitoba) affûtoir cannelé en granite servant à aplanir les fûts de flèche en bois, ont aussi été recueillis. Parmi les restes d'animaux se trouvaient des os de bison, de canin, de castor, de cerf, d'antilope et de poisson, reflétant une économie mixte.

La dernière occupation, un camp de la culture Williams, montre l'importance primordiale du bison pour un groupe des Plaines qui se distingue par un type de céramique décoré de façon unique. On y retrouve de petits bols, certains avec des encolures incurvées en forme de " S " et décorés de motifs triangulaires et horizontaux imprimés à l'aide de deux cordes entrelacées et de petites étampes peu profondes faites à l'aide de roseaux, de tuyaux de plume d'oiseau, ou de petits os d'oiseau. Quelques récipients à pâte dense, avec des surfaces semi polies et une décoration à bandes larges, suggèrent un lien avec les Oneota du sud du Minnesota et de l'Iowa. Le terme " Oneota " fait référence à plusieurs groupes qui vivaient dans la péninsule de prairie entre 1000 et 1650 ap. J.C. Parmi les restes du village, on a retrouvé des grattoirs, des bifaces, des éclats retouchés, des pointes de flèche,



ROBE DE "MEDICINE MAN" en peau de bison peinte. Circa 1840-1850 Mandan ou Hidatsa, Haut-Missouri, U.S.A. Belle, très importante et rarissime robe de buffalo peinte d'un motif central du type "Feathered Circle" : Soleil de plumes ou "War Bonnet". Cette peau de bison était habituellement portée par un "Medicine Man".



(Ancien calendrier utilisé par le Medicine Man)



dont des bases laissées lors de la réparation de flèches, des alènes et des aiguilles en os, et des fragments de pipes tubulaires en pierre à pipe rouge (probablement de la catlinite) et grise (stéatite).
Le précipice à bisons

Le bison était un animal indispensable pour les Autochtones des Grandes Plaines, à la fois comme entité spirituelle et comme source de subsistance essentielle. Les Autochtones utilisaient toutes les parties du corps de l'animal, pour se nourrir, pour se vêtir et pour fabriquer des outils. La plus célèbre des techniques de chasse employée était celle du précipice à bisons. Le troupeau était pourchassé de façon à le diriger vers la falaise, de laquelle plusieurs bisons étaient ainsi projetés dans le vide.

LES PREMIÈRES NATIONS DES GRANDES PLAINES ET PRAIRIES CENTRALES

Les Grandes Plaines d'Amérique du Nord s'étendent des provinces canadiennes de l'Alberta, du Saskatchewan et du Mannitoba jusqu'à l'Arkansas, le Texas et le Nouveau-Mexique. À l'ouest se trouvent les Rocheuses et, à l'est la vallée du Mississippi et le Missouri.

Sur ce terrritoire s'étendait ce que les premiers pionniers croyaient être un désert. Cette terre inhospitalière leur semblait peu propice à l'agriculture en raison du climat aride, des vents desséchants et des terribles orages.
On divise cette région en trois grandes zones.
- A l'ouest se dressent les contreforts des Rocheuses, couverts de steppes, plutôt stériles et rocailleux;
- A l'est ondulent les terres de la Prairie, où le Bassin du Missouri et du Mississippi s'effile dans les vallées;
- Dans la zone centrale - qui englobe l'ensemble ou une partie des Provinces et des États d'Alberta, du Saskatchewan, du Dakota du Nord et du Sud, du Wyoming et du Montana - se trouvent les véritables Hautes Plaines, ancien domaine où 60 millions de bisons paissaient dans cet environnement idéal, sans obstacle ni prédateur pour les empêcher de proliférer. Une abondance d'antilopes, d'élans et de cerfs venaient se mêler à eux et tous se nourrissaient de l'herbe luxuriante de ces terres indigènes. Ours, loups, cougars et quantité d'autres petits mammifères peuplaient les forêts et les vallées.

Cette région est sillonnée de rivières comme la Powder, la Bighorn et la Platte, qui alimentaient de luxuriantes vallées parsemées d'îlots de forêts, d'une importance vitale pour le mode de vie nomade de ses habitants - les Indiens des Plaines.

Avant l'arrivée des Européens sur le continent américain, les Indiens avaient déjà compris que leur force résidait dans la liberté, mais ils devaient voyager à pied : le cheval n'était pas présent sur le continent jusqu'à l'arrivée des espagnols.

Tribus
Sur un territoire de 2,5 millions de kilomètres carrés, vivaient 200.000 Indiens. Certains Indiens vivant à la périphérie de cette région furent repoussés dans les Plaines par les pionniers qui s'approprièrent leurs terres.



Dans les Plaines du Nord

Il y avait huit tribus principales des Premières Nations qui habitaient les Plaines du Canada. Parmi celles-ci les Blackfeet, les Blood, les Peigan, les Gros Ventre et les Plains Cree parlaient un langage apparenté à la langue Algonquine. Les Assiniboine et les Sioux parlaient des languages apparentés à la famille Siouenne. Tandis que les Sarcee parlaient un langage Athapaskan.

Les Blackfeet (ou Siksika) avaient un territoire à l'est des Montagnes Rocheuses à l'emplacement des villes actuelles de Edmonton et Calgary. Les Blackfoot, ainsi que leurs alliés les Blood et les Peigan, formaient une puissante alliance. Les Blood vivaient au sud-ouest des Blackfoot, près des contreforts des Rocheuses. Les Peigan vivaient au sud des Blood, dans les régions actuelles de Lethbridge et Medicine Hat.

Avant 1800, les Gros-Ventre vivaient à l'est des Peigan. Le territoire des Cree des Plaines s'étendait à la lisière nord des plaines, au sud de Churchill River jusqu'à la bordure est du territoire des Blackfoot.
Les Assiniboine occupaient tout le secteur au sud des Cree des Plaines depuis les plaines est du territoire des Blackfoot. Les Sioux (ou Dakota) était une grande Confédération dispersée au-dessus des Plaines Américaines et de l'Ouest du Canada. Aujourd'hui, plusieurs centaines de Sioux vivent dans des réserves au Manitoba et au Saskatchewan. Ils sont les descendants des réfugiés venus au Canada sous la conduite de Sitting-Bull après la défaite de la cavalerie américaine, en 1876, à Little Big Horn. Les Sarcee, qui venaient du nord par le Lac Lesser Slave (Alberta), vivaient le long de la partie supérieure de la rivière Athabasca, au nord-ouest des Blackfoot.

ARCHÉOLOGIE PALÉOINDIENNE DES PLAINES

Áísínai'pi, ou Writing-on-Stone, est un complexe de sites rupestres au sud de l'Alberta où l'on retrouve la plus grande concentration d'images des Grandes Plaines. Des milliers de pétroglyphes et des centaines de pictogrammes y sont répartis sur plus de 150 sites. La plupart sont situés dans le parc provincial de Writing-on-Stone / Áísínai'pi, un lieu historique national canadien. Ce complexe rupestre se trouve sur un lieu sacré du territoire traditionnel des Niitsítapi (Pieds-Noirs).
Áísínai'pi est un mot en langue nitsipowasin ou niitsipussin qui signifie " c'est illustré, c'est écrit ". Writing-on-Stone est une adaptation anglophone de ce toponyme autochtone.

Au pays des hoodoos ou " cheminées de fées "

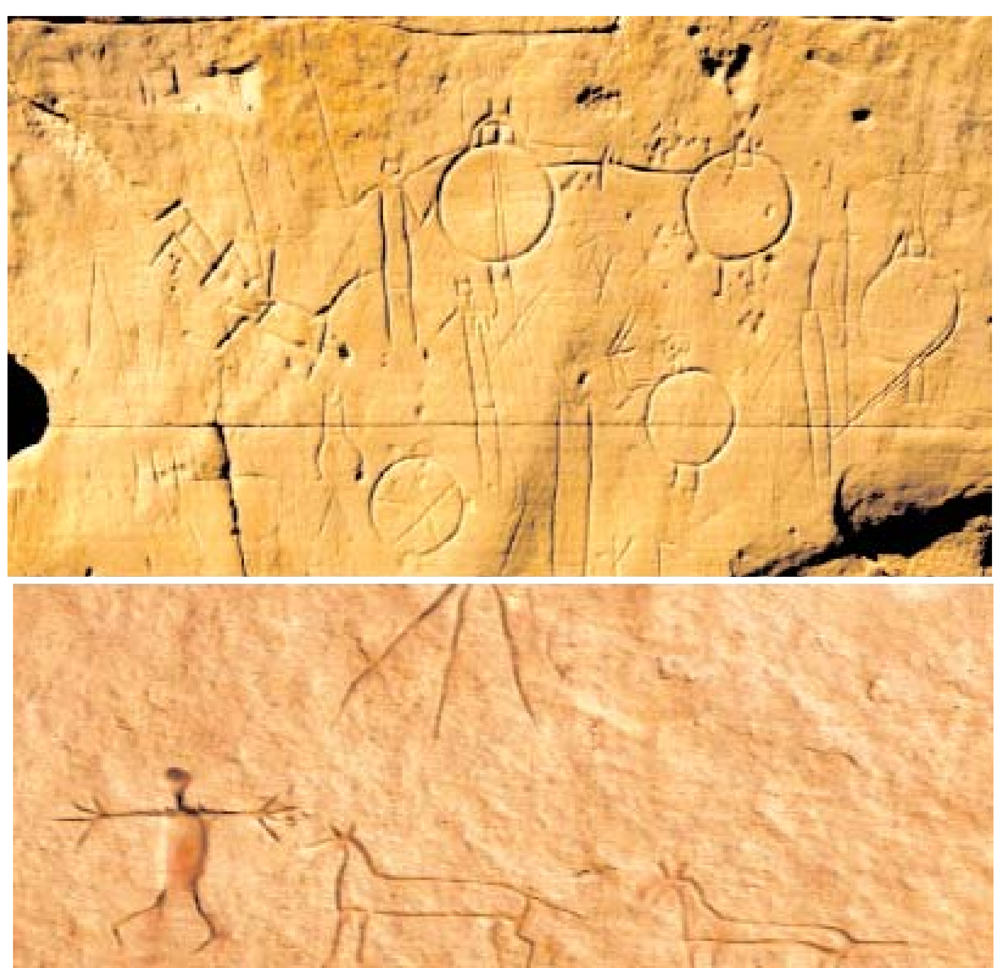
Les sites rupestres se situent dans la vallée de la rivière Milk qui sillonne les prairies herbeuses des Grandes Plaines. La région d'Áísínai'pi est caractérisée par des hautes falaises bordant la rivière et par des hoodoos (cheminées de fées). Ces deniers, aux formes fantastiques, sont constitués de roches friables érodées, elles-mêmes surmontées d'autres roches résistant mieux à l'érosion. Les collines Sweet Grass, situées approximativement à dix kilomètres au sud, dans l'état du Montana, complètent ce paysage spectaculaire.

Une flore et une faune riches et variées abondent dans la région d'Áísínai'pi. On y retrouve des forêts riveraines de peupliers deltoïdes, deux espèces de cactus (l'Escobaria vivipara et la raquette à crins blancs), des buissons de shépherdie argentée et des rosiers de l'Arctique. Plus de 160 espèces d'oiseaux ont été relevées dans le parc, incluant la bernache du Canada, l'aigle royal, le faucon des Prairies, le grand-duc d'Amérique, le merle bleu azuré et le moqueur des armoises. Des mammifères comme le castor, la marmotte à ventre jaune, le cerf de Virginie, le cerf mulet, l'antilope d'Amérique et le lapin de Nuttall côtoient des reptiles comme le crotale ou serpent à sonnettes, la couleuvre de l'Ouest et la couleuvre des plaines.
Le complexe rupestre est principalement associé aux Niitsítapi (Pieds-Noirs) et à leurs ancêtres qui proviennent de trois nations différentes : les Kainai, les Piikáni et les Siksika. Les Niitsítapi font partie de la famille linguistique algonquienne. Traditionnellement des chasseurs de bisons nomades, ils étaient aussi de formidables guerriers. D'autres groupes nomades comme les Cris, les Gros Ventres, les Assiniboines ou les Shoshones, ont pu, eux aussi, créer ces images. Les plus anciennes œuvres rupestres de ce site datent de 2 000 à 3 000 ans. Une bonne partie de ces représentations remontent à la période

préhistorique tardive, soit du 3e au 18e siècles et plusieurs autres à la période historique, soit du 18e et 19e siècles comme en attestent certaines gravures de chevaux et d'armes européennes.



L'Oiseau-Tonnerre est un personnage mythique très puissant du monde céleste; il habite une caverne dans les montagnes. Chaque printemps, il apporte des orages et de la pluie. Le battement de ses ailes produit le tonnerre tandis que ses yeux lancent des éclairs. Sa puissance extraordinaire est bien connue. On le retrouve fréquemment illustré dans les arts des Grandes Plaines. Cet Oiseau-Tonnerre, peint en ocre rouge sur le plafond d'un abri sous roche, a une envergure de plus d'un mètre. Ici, la ligne en zigzag qui émerge de son aile gauche représente l'éclair ou ses pouvoirs spirituels.



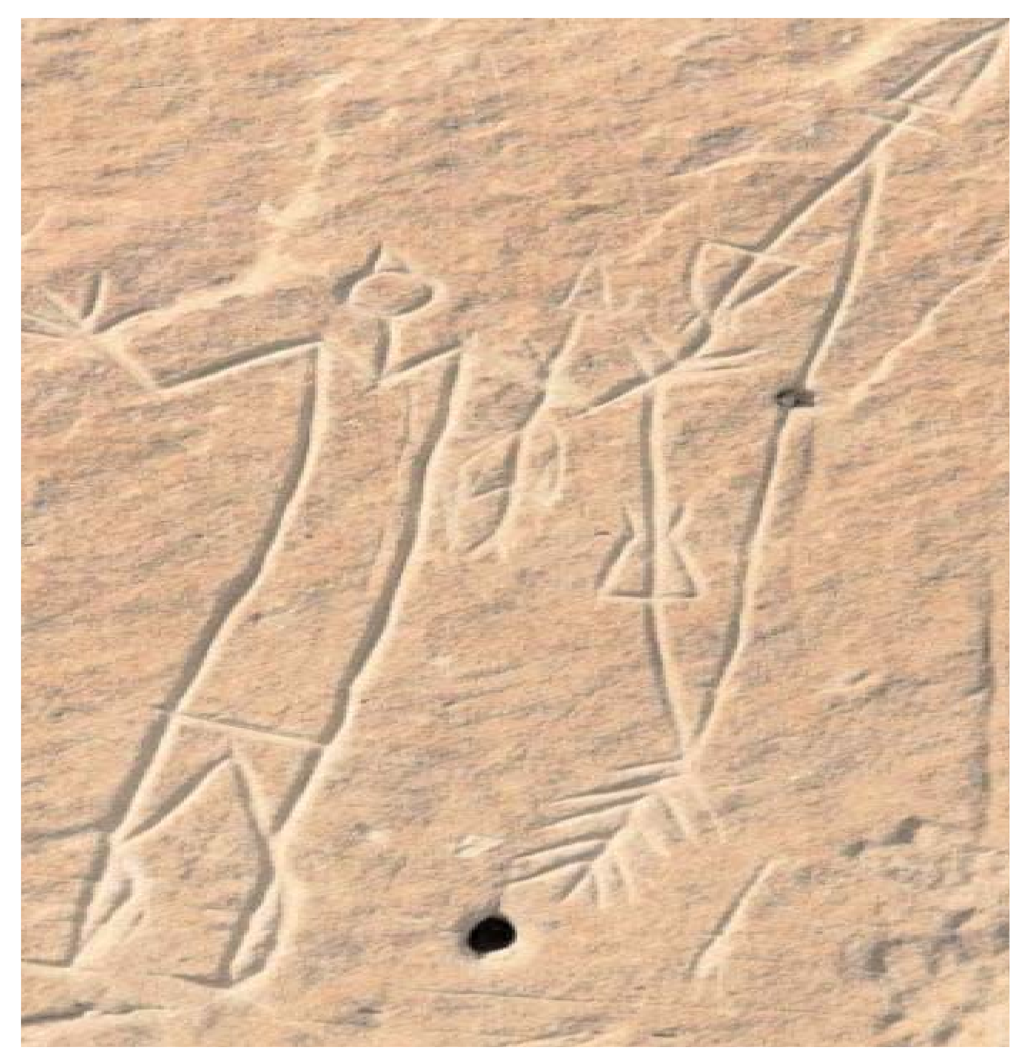
Scène de bataille

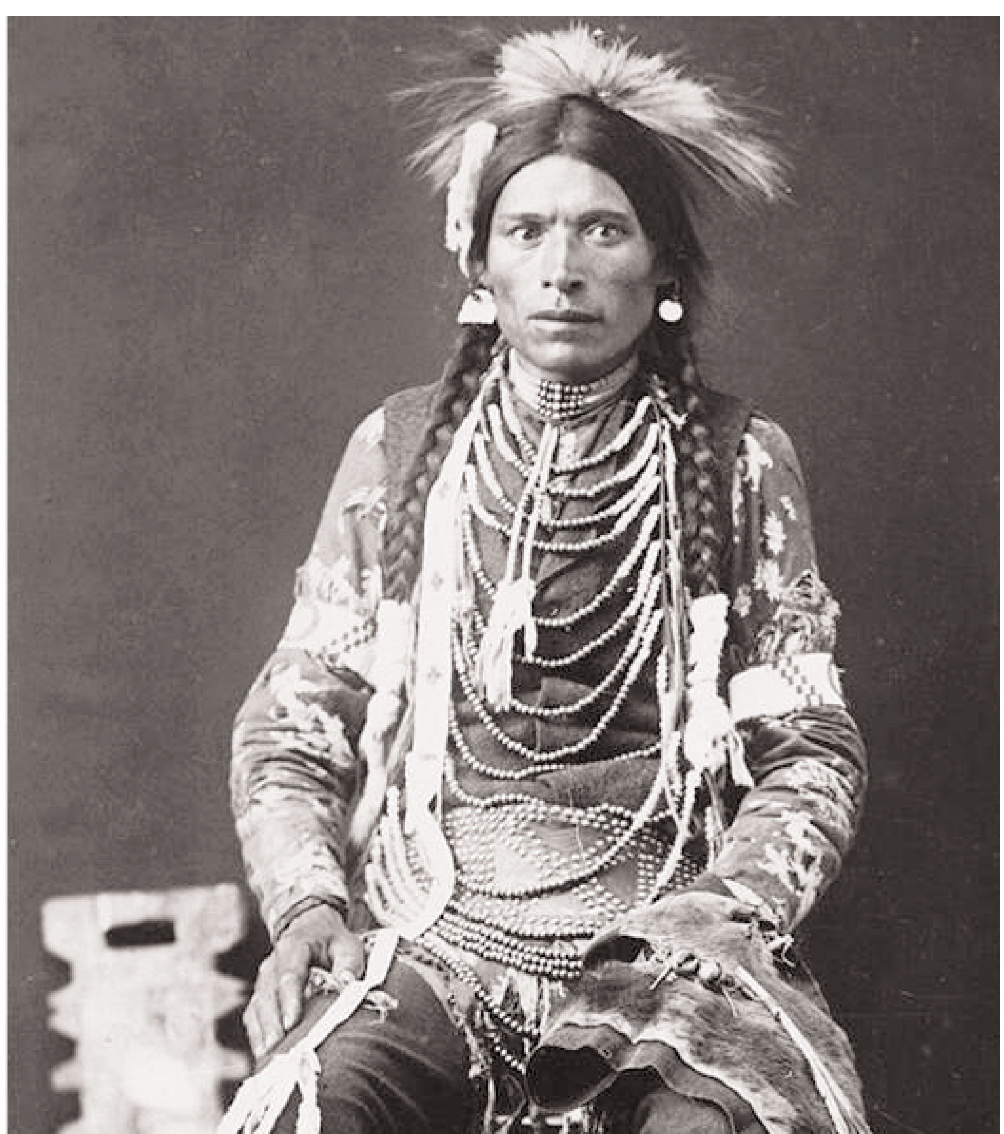
Les représentations des batailles sont associées à l'art biographiquequi a proliféré durant la période historique. Cette scène illustre un combat au sol, dont cinq guerriers sont protégés par de gros boucliers ronds. Les deux personnages inversés de la partie gauche représentent probablement des morts. L'absence de chevaux ou d'armes européennes indique qu'il s'agit d'un des rares récits de la période préhistorique tardive

Guerriers

L'art rupestre à Áísínai'pi représente surtout des êtres humains.

On y retrouve des personnages avec le cou en V, associés à l'art cérémoniel. Ces personnages sont plus ou moins élaborés et peuvent être aussi ornés de détails tels que des organes sexuels, des organes internes comme les reins ou des lignes du cœur. Ces représentations sont souvent associées à des objets de culture matérielle. Les personnages portent des coiffes ou des vêtements à franges et tiennent des armes (des arcs et des flèches) ou des objets cérémoniels. Ici, le personnage avec ses bras levés en geste de prière est peut-être en train d'honorer les esprits, et ses armes de symboliser le pouvoir et la force.







COMANCHE

Groupe nomade d'Amérique du Nord qui, aux xviiie et xixe siècles, parcourait les Grandes Plaines du Sud, les Comanche sont une ramification des Shoshone du Wyoming ; avant d'émigrer vers le sud, ils avaient vécu de façon semi-sédentaire de chasse et de cueillette. Ils se dirigèrent vers le sud par étapes successives. Au début du xixe siècle, les Comanche formaient une tribu puissante qui comprenait entre sept mille et dix mille personnes. Leur langue, qui appartient à la branche shoshone de la famille linguistique uto-aztèque, devint la lingua franca de presque toute cette région.

Les Comanche étaient divisés en douze bandes autonomes. Ces groupes locaux ne possédaient ni organisation lignagère, classique ou tribale, ni sociétés militaires, qu'on trouve habituellement chez les autres Indiens des plaines. Les Comanche n'accomplissaient pas la danse du soleil avant 1874, ni d'ailleurs aucune autre cérémonie tribale. Pour les Comanche, la vie religieuse consistait essentiellement à connaître individuellement, à la puberté, une révélation surnaturelle qu'on obtenait par le jeûne et la solitude. Le bison fournissait la base de leur alimentation et de leur habillement, ainsi que de la couverture de leurs tipis ; de plus, avec les tendons de l'animal, ils faisaient du fil et, avec l'estomac, ils fabriquaient des outres pour transporter l'eau.

Les Comanche furent l'une des premières tribus indiennes à obtenir des chevaux des Espagnols et, dans une certaine mesure, les seuls à les élever.



APACHE

Ethnie amérindienne du sud-ouest de l'Amérique du Nord, qui joua un rôle important dans l'histoire de cette région pendant la seconde moitié du xixe siècle. Menés par des chefs tels que Cochise, Mangas Coloradas, Geronimo et Victorio, les Apache vivaient en Arizona, au Colorado, au Nouveau-Mexique, au Texas, ainsi qu'au nord de Chihuahua et de Sonora, dans l'actuel Mexique. Les ancêtres des Apache arrivèrent probablement dans le Sud-Ouest, vers l'an mille. Dès que le cheval fit son apparition, ces Indiens et d'autres Apache des plaines furent fortement repoussés vers le Sud et l'Ouest par les Comanche et les Ute.

Du point de vue culturel, on divise les Apache en deux groupes : les Apache de l'Est (Mescalero, Jicarilla, Chiricahua, Lipan, Apache Kiowa) et les Apache de l'Ouest (Cibecue, Mimbreno, Coyotero, Tonto du Nord et du Sud, qu'on appelle aussi Apache Mogollon). L'absence d'organisation tribale centralisée est la principale caractéristique des Apache de l'Est et des Apache de l'Ouest, exception faite des Apache Kiowa. Rassemblement autonome de petits groupes locaux, à l'intérieur d'une région déterminée, la " bande " formait le groupe politique fondamental ainsi que le groupe de base pour les guerres et les raids ; le chef le plus puissant à l'intérieur des groupes locaux devenait de facto celui de la bande, et plusieurs bandes pouvaient être réunies sous la direction d'un leader.

Les shamans apaches avaient pour fonction de guérir les malades et d'assurer le bien-être de la tribu. Les Apache pensaient que les filles avaient, au moment de la puberté, des pouvoirs spéciaux qui procuraient la fertilité et la santé à toute la tribu, si bien que les rites de passage des filles à la puberté formaient une partie importante de leur rituel. Ils vivaient de la chasse et de la cueillette des plantes sauvages, mais aussi des produits de la culture et du pillage. Ainsi, les Jicarilla cultivaient du maïs et d'autres légumes, mais, comme d'autres Indiens des plaines, ils s'adonnaient aussi à la chasse au bison.

Indiens des plaines d'Amérique du Nord qui appartiennent à la famille linguistique des Algonkins, les Arapaho vivaient, au xixe siècle, le long des rivières Platte et Arkansas. Leurs plus anciens mythes laissent penser qu'ils étaient autrefois sédentaires et habitaient des villages établis dans les forêts de l'Est, où ils pratiquaient l'agriculture. Ils émigrèrent peu à peu vers l'ouest et, après 1830, se divisèrent en groupes septentrionaux et méridionaux ; le groupe méridional s'installe dans la région de la rivière Arkansas.





Chemise (poncho à manches) d'homme, vers 1830, artiste des Plaines du Nord, probablement Blackfeet. Reflétant la vision du monde des chasseurs amérindiens, cette chemise, dans le respect de la forme des peaux utilisées, cherche à préserver l'identité et la puissance spirituelle de l'animal. Plus qu'un vêtement de protection contre le mauvais temps, il s'agirait de tenues de cérémonie réservées aux chefs et aux guerriers d'exception. Les larges rosettes en piquants de porc-épic sur le devant et le dos représentent le Soleil et la Lune et rappellent les cercles peints sur la poitrine des guerriers et des hommes en quête de vision. Le motif en croix figure l'Étoile du Matin, fils du Soleil et de la Lune. La griffe est un ajout personnel, signe de puissance. Quant à la frange de cheveux, il s'agissait d'un don que faisaient les membres d'une communauté. Peaux d'antilope ou de mouflon, broderie de piquants de porc-épic, perles de verre, pigment, crin de cheval, boucles de scalp, tendons et griffe de grizzli. Dim. : 100 x 70 cm. © Bernisches Historiches Museum, Berne, Suisse, coll. L. A. Schoch, Inv. 1890.410.7.

OJIBWA ou CHIPPEWA

Indiens du groupe linguistique algonquin, qui vivaient autrefois sur la rive nord du lac Huron et sur les rives du lac Supérieur, les Ojibwa se retrouvent également dans les territoires canadiens à l'ouest du lac Winnipeg, où on les appelle les Saulteaux.

Chaque tribu ojibwa était subdivisée en bandes nomades. À l'automne, les bandes se séparaient en groupes familiaux qui se dispersaient dans leurs terrains de chasse respectifs ; l'été, les familles se retrouvaient souvent sur les terrains de pêche. Quelques groupes cultivaient du maïs, les Ojibwa récoltaient aussi du riz sauvage, leur aliment principal. Ils se servaient beaucoup de l'écorce de bouleau pour fabriquer leurs canoës, leurs wigwams en forme de dôme et différents ustensiles. Les clans exogamiques, représentés dans les différentes bandes, donnaient une certaine unité à ces groupes qui n'avaient ni chefs tribaux, ni chefs nationaux. À l'origine, les chefs de bande n'étaient pas très puissants ; mais, après l'établissement (vers 1670) de relations entre les Ojibwa et les premiers marchands de fourrure français, cette fonction prit de l'importance et elle devint héréditaire en ligne paternelle. Le midewiwin était la plus importante cérémonie ojibwa.

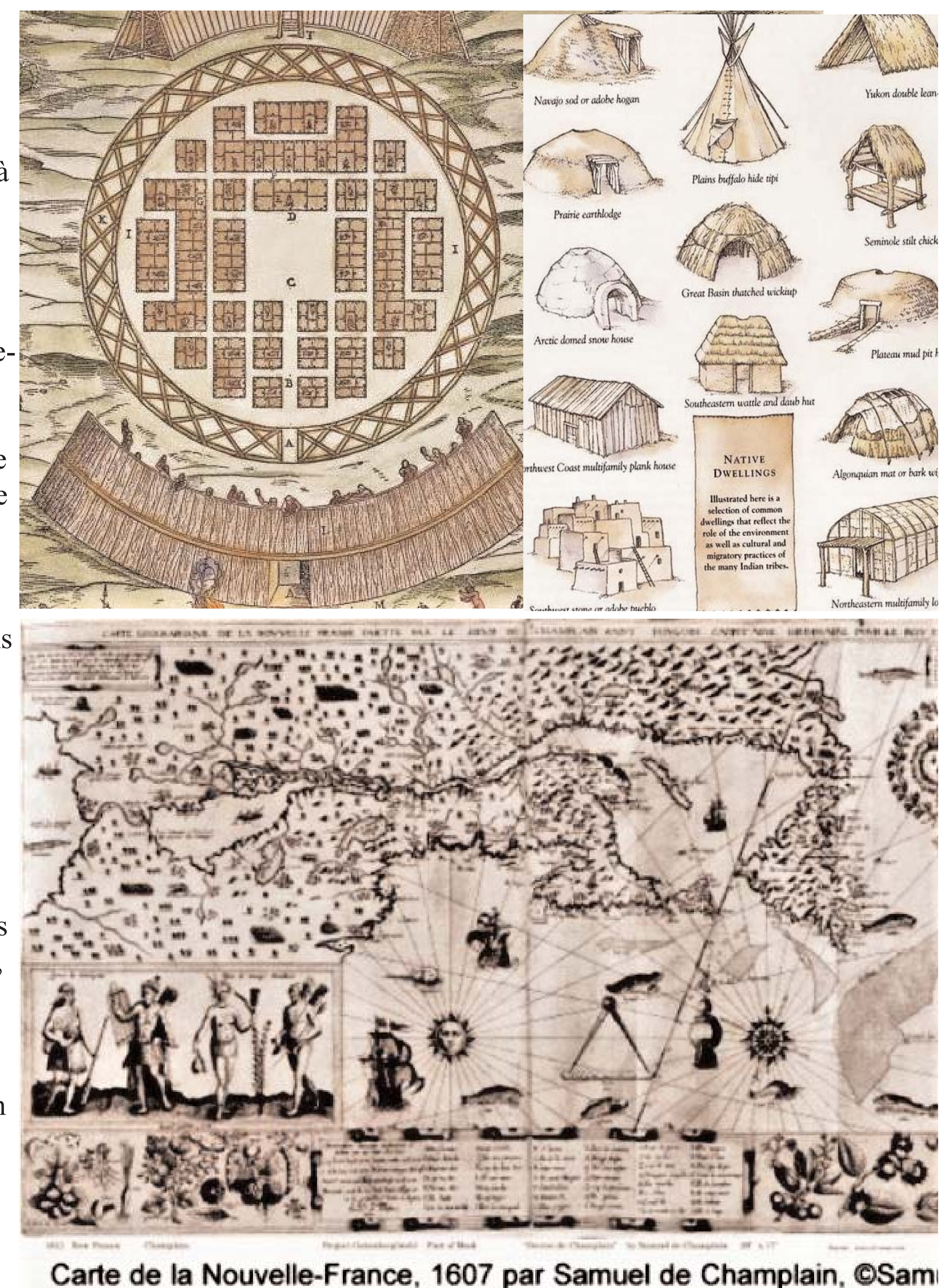
Tous les ans, on y célébrait la " grande société de médecine ", organisation religieuse secrète qui était aussi bien ouverte aux hommes qu'aux femmes. Si on appartenait à cette société, on recevait une assistance surnaturelle et on possédait un certain prestige. Les midé, c'est-à-dire les chamans, pouvaient faire tomber la pluie, prévoir l'avenir, aider les guerriers. Les chansons, les prières et les cérémonies des midé représentaient toute la religion des Ojibwa. Pour devenir un midé, on devait subir un apprentissage assez long : il fallait connaître les plantes et savoir utiliser les pictogrammes qui permettaient de mémoriser le savoir des chamans.



LES PEUPLES PREMIERS
Est de l'Amérique du Nord

Les découvertes archéologiques nous disent que l'est de l'Amérique du Nord est habité depuis plus de 12 000 ans, tandis que l'arrivée des premiers habitants du continent remonte à plus de 30 000 ans. Cependant, ce sont des régions qui n'avaient pas connu de glaciations, comme le Yukon. Cependant, la glace couvrait la majeure partie du Canada et une grande partie des États-Unis jusqu'à 10 000 av. C'est pourquoi l'occupation autochtone des États-Unis date généralement de cette période. Après le recul des glaciers (8000 ans avant notre ère) vers le pôle Nord, les indigènes seraient revenus au Nord pour repeupler une grande partie du territoire nord-américain. Ils auraient peuplé tout le continent le long de la côte Pacifique jusqu'à la pointe sud de l'Amérique du Sud, où les Incas et les Aztèques, par exemple, ont créé de grands empires. D'autres groupes de chasseurs se seraient déplacés vers le nord vers les Grands Lacs et au-delà, se déployant dans l'océan Atlantique.

Lorsque les Européens ont commencé à s'installer en Amérique du Nord au 17ème siècle, les Amérindiens étaient dispersés à travers le continent et parlaient des centaines de langues différentes. Les noms sous lesquels les communautés sont maintenant connues sont ceux de leurs familles linguistiques. La diversité ethnique et culturelle des premiers peuples était relativement forte à l'aube de la colonisation européenne, selon qu'ils se trouvaient en Alaska, à l'est, au sud des Grands Lacs, au sud-ouest ou près du Pacifique. Sans aucun doute, l'une des communautés les plus dynamiques était celle des Iroquois vivant dans la vallée du Saint-Laurent, dans la région du lac Érié et de l'Ontario, dans la vallée de la rivière Hudson et dans la partie ouest des Appalaches (vaste région montagneuse de lal'est de l'Amérique du Nord, presque parallèle à la côte atlantique, de la province de Québec au nord de l'Alabama.



Carte de la Nouvelle-France, 1607 par Samuel de Champlain, ©Sam Champlain/Bibliothèque du Congrès Washington, USA

Les Iroquois avaient au moins six grandes communautés : les Tuscarosas, les Senecas, les Cayugas, les Oneidas, les Onondagas et les Mohawks.Tous ces peuples ont aujourd'hui laissé des descendants au Canada et aux États-Unis.

Un autre groupe tout aussi important dans cette région des États-Unis, le Nord-Est, était sans aucun doute les Algonquins. Ceux-ci comprenaient également divers peuples, dont les Abénakis, les Ojibways, les Fox, les Chippewa, les Delaware, les Cheyenne, les Arapahos, les Shawnees, etc.
À l'époque des premières colonies européennes en Amérique du Nord, les peuples algonquins occupaient non seulement ce qui est aujourd'hui le Nouveau-Brunswick et une grande partie du Canada, mais aussi la Nouvelle-Angleterre, le New Jersey, le sud-est de New York, le Delaware et toute la côte atlantique, ainsi que autour des Grands Lacs dans le Minnesota, le Wisconsin, le Michigan, l'Illinois, l'Indiana et l'Iowa. Au moment de l'arrivée des Européens, la Confédération hégémonique des Iroquois, basée dans les États actuels de New York et de Pennsylvanie, était régulièrement en guerre avec ses voisins algonquins. En ce qui concerne les Abénakis en particulier, ils étaient situés dans le nord de la Nouvelle-Angleterre dans ce qui est maintenant le Maine, le New Hampshire et le Vermont dans ce qui est maintenant les États-Unis, et aussi dans l'est du Québec (alors appelé Canada); ils avaient établi des relations commerciales avec des colons français qui s'étaient installés le long de la côte atlantique et du fleuve Saint-Laurent.

Les Français ont rencontré des peuples algonquiens également dans le " Midwest " grâce à leur commerce et à la colonisation limitée de la Nouvelle-France le long des rivières Mississippi et Ohio. Les peuples historiques du "pays de l'Illinois" étaient les Shawnee, les Illiniwek, les Kickapoo, les Menominis, les Miami, les Sauk et les Meskwaki. Dans le " High West " se trouvaient les Ojibwa, les Chippewa, les Odawa, les Potawatomi et divers groupes cris vivant dans la péninsule supérieure du Michigan, du Wisconsin, du Minnesota et des Prairies canadiennes. Tous ces peuples parlaient les langues algonquiennes.



Zone des Grands Lacs



Basses Terres du Saint-Laurent et zone côtière

Les Indiens du nord-est des États-Unis ont commencé à interagir régulièrement avec les Européens au début du XVIe siècle. La plupart des visiteurs étaient français ou anglais, et au début ils s'intéressaient plus à la cartographie et au commerce qu'à la conquête physique. Comme leurs homologues du sud-est, la plupart des Amérindiens du nord-est dépendaient d'une combinaison d'agriculture et d'alimentation, et beaucoup vivaient dans de grandes colonies fortifiées. Cependant, les communautés du Nord-Est ont généralement évité les hiérarchies sociales courantes dans le Sud-Est. Les traditions orales et le matériel archéologique suggèrent qu'ils ont connu des rivalités intertribales de plus en plus féroces au cours du siècle précédant la colonisation ; On supposait que ces conflits en cours rendaient les nations du nord-est beaucoup plus préparées à une action offensive et défensive que les peuples du sud-ouest ou du sud-est.

Plus au sud, nous trouvons les Muskogeans (Muskogeans) installés près du Mississippi et de l'Atlantique, des Appalaches à la Floride: Streams, Cherokees, Choctaws, Chickasaws et Seminoles. Dans les régions de Virginie et de Caroline du Nord, ainsi qu'au centre du continent, vivaient les Sioux : Assiniboine, Crows, Dakotas, Lakotas, Hidatsas, Iowas, Kansas, Osages, Omahas, Ponas, Quapaws. Au sud-ouest, les peuples sédentaires vivaient dans un territoire semi-aride, les Athapascans : les Hopi, les Navajos et les Apaches. D'autres Atapaskains vivaient dans le Nord : Kaskas, Tananas, Chipewayans, Kutchins, etc.



Enfin, dans l'Alaska d'aujourd'hui, il y avait les Inuits.

Ces peuples d'Amérique ont été ignorés pour avoir ignoré le nom des Indiens. Se croyant en Inde, ce sont les Espagnols qui ont donné aux indigènes le nom d'Indiens (en espagnol : Indio au singulier et Indios au pluriel). En fait, Christophe Colomb avait baptisé les Indiens indigènes parce qu'il n'avait pas pu évaluer correctement la taille réelle du globe ! Plus tard, les Français désigneront aussi les indigènes comme Indiens ou sauvages, ce dernier terme n'étant tombé en désuétude qu'au cours du XXe siècle. Les Britanniques et plus tard les Américains utiliseront le terme d'Indiens, mais ajouteront des Indiens Rouges (Peaux-Rouges français) qui s'opposeront à Pale-Face (Français : Faces pale). Aux États-Unis, on préfère désormais utiliser les termes peuples autochtones (Amérindiens ou Native peoples), Native ("natives"), tribal group ("tribal group"), ou, plus rarement, autochtone (Native peoples ou Native nations) .

Au Canada, les Premières Nations ou les Premières Nations sont fréquemment utilisées. Dans les pays d'Amérique latine, en plus des mots Indio / Indios, Indígena / Indígenas, Indigenous Communities / Indigenous Community, parfois un groupe tribal ("groupe tribal") et, plus rarement, des indigènes ("indigènes"). Souvent, ces termes s'opposent à civilisé ("civilisé").

Les langues des peuples autochtones

La carte ci-dessous montre huit grandes familles linguistiques (moins la famille maya) qui existaient dans l'Amérique du Nord actuelle avant que leurs locuteurs ne soient en grande partie déplacés par les Européens. Évidemment, certaines familles se sont étendues à la fois au Canada et aux États-Unis ou au Mexique.

Les cordes parlantes

Si la génétique nous montre qu'il y a bien eu une continuité migratoire de la Sibérie à la Béringie puis de l'Amérique du Nord au Sud, alors nous devrions aussi avoir des corrélations culturelles. Bien sûr, il y en a beaucoup. Mais le plus énigmatique est l'utilisation d'un code d'expression presque secret : le wampun au nord, le quipa au sud.

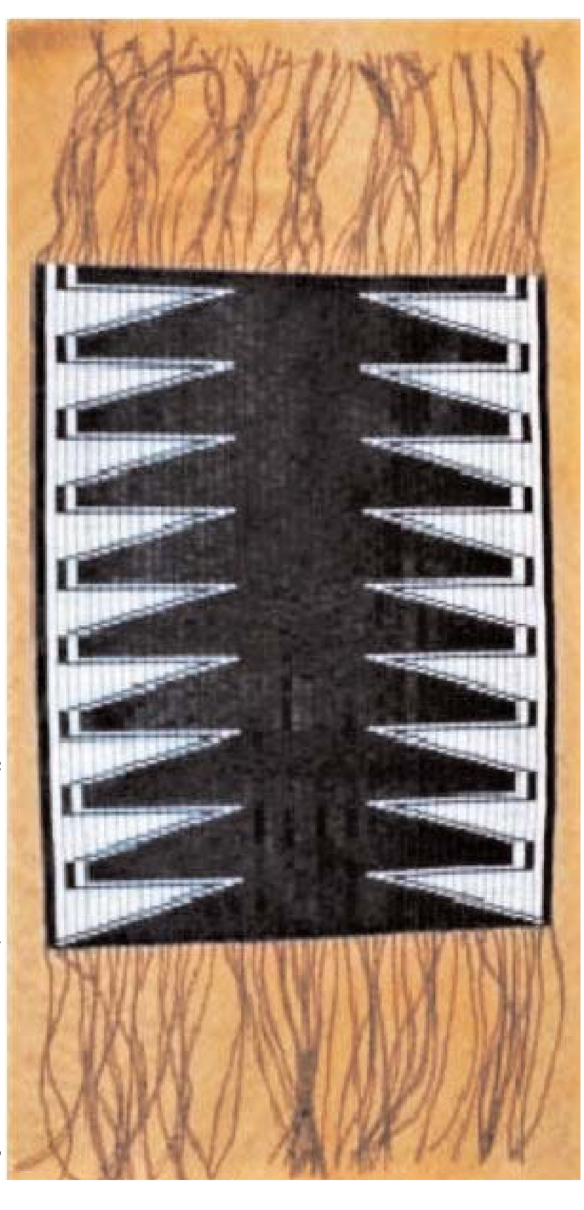
Le wampum indien d'Amérique du Nord

Les wampums, dont le nom dérive d'un mot narragansett (de la famille des langues algonquiennes) qui signifie " chaîne de coquillages blancs ", sont des perles tubulaires faites de coquillages de la côte atlantique. Différents coquillages peuvent être utilisés, mais les perles blanches proviennent principalement de coquillages de buccin (également appelés escargots de mer) et les perles violettes de coquillages de palourde (une sorte de palourde).

De nombreuses nations autochtones du nord-est du continent utilisaient des wampums pour enregistrer et envoyer des messages. Le wampum était composé de perles violettes et blanches taillées dans de la nacre de coquille de palourde.

Famille	Langues	Région
Eskimo-aléoute	aléoute, alutiiq, yupik, inupiak	Alaska
Athapascan	kaska, tanana, chipewayan, kutchin, etc. apache, navajo, etc.	Alaska Arizona, Nouveau-Mexique, Texas
Algonkienne	atsina, blackfoot, cri, ojibway, menimini, potawatomi, winnebago, sauk, fox, illinois, cheyenne micmac, abénaki, massachuset, delaware	Montana Minnesota, Wisconsin, Michigan Illinois, Indiana, Iowa, Missouri Maine, Massachusetts,
Iroquoienne	huron, mohawk, seneca, oneida, cherokee	Maine,Vermont, New York Tennessee
Sioux	assiniboine, crow, dakota, lakota, hidatsa, iowa, kansa, osage, omaha, pona, quapaw	Dakota du Nord, Minnesota, Montana, Dakota du Sud, Wyoming, Ne
Salishan (salish)	nooksack, salish, skagit, coeur d'Alène, etc.	Washington, Idaho, Montana
Uto-aztèque	shoshoni, paiute, ute, hopi, comanche, piman, etc.	Californie, Nevada, Utah, Colorado, Arizona, Texas
Muskogéenne	alabama, chickasaw, choctaw, creek, séminole, appalache, etc.	Mississippi, Alabama, Géorgie, Caroline du Sud, Floride

Les peuples autochtones vivant le long de la côte ramassent les coquillages, fabriquent les perles et les échangent à l'intérieur des terres, par exemple, les échangeant dans les Haudenosaunee contre des peaux, du maïs, des haricots ou des courges. Ces perles avaient une valeur considérable dans l'est du Canada et dans les îles Maritimes. Ils y étaient appréciés comme objets d'ornement ou de cérémonie, ainsi que pour la traite des fourrures et les échanges diplomatiques, notamment aux XVIIe et XVIIIe siècles.



Les wampums sont enfilés ou tissés pour fabriquer des bracelets, des colliers, des foulards et plus tard des ceintures qui servent de représentations physiques des cartels politiques. Les motifs symbolisent des événements, des alliances ou des liens de parenté entre différentes personnes.
Ainsi, les wampums peuvent être utilisés pour confirmer des liens, demander à quelqu'un de se marier, expier un meurtre ou payer une rançon pour libérer des prisonniers. Les perles et les ceintures validaient aussi les traités et représentaient les traditions orales. Dans de nombreuses communautés, les gardiens de wampum sont chargés de protéger les ceintures et d'interpréter les histoires qu'ils racontent.

L'arbre sans fin wampum représente cet arbre de paix qui pousse à l'infini. Bref, cela signifie que nos différents peuples doivent évoluer de manière séparée. Cette lecture insiste sur le respect d'un espace d'autonomie qui s'articule dans une stricte séparation entre sociétés indigènes et non indigènes. Les comptes ont servi de rappel à l'envoyé pour transmettre l'intégralité du message. Considérés comme des objets sacrés, les wampums inspiraient un profond respect car ils portaient des messages d'une importance suprême.

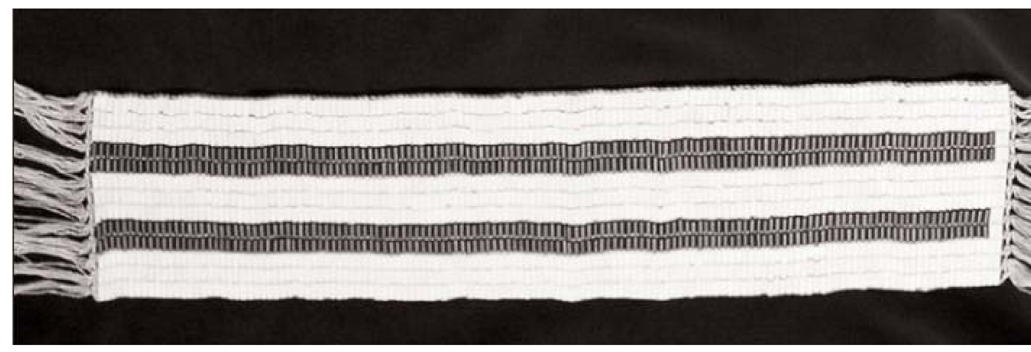
Nous utilisons un wampum pour :
* établir, maintenir ou interrompre des alliances politiques entre nations amérindiennes et, entre nations d'une même alliance, conclure des accords de paix et prendre des décisions d'intérêt commun ;
* former et entretenir des relations familiales et faire des propositions en mariage ;
* montrer le rôle important de certaines personnes au sein d'une nation ou d'une tribu ;
* pratiquer des cérémonies spirituelles;
* sceller des alliances, des traités ou des accords avec des européens

Ils sont particulièrement importants pour les traités et pactes entre les peuples autochtones et les puissances coloniales européennes. Les ceintures wampum sont utilisées pour représenter les accords passés entre les peuples. (George Washington a envoyé des wampums aux peuples amérindiens avec lesquels il souhaitait s'allier.)
Gus-wen-tah et la coexistence basée sur le respect, la paix et l'amitié.

Trois rangées horizontales de perles blanches entourent chaque rangée de perles violettes. Toute cette blancheur a du sens. L'une de ces lignes blanches incarne un principe de respect, l'autre un principe de paix et la troisièmement, un principe d'amitié

qui doit lier les peuples autochtones et non autochtones.

Les deux rangées violettes ne se touchent jamais. Ils évoluent éternellement en parallèle sans interagir. Cette lecture insiste sur le respect d'un espace d'autonomie qui s'articule dans une stricte séparation entre sociétés indigènes et non indigènes. Bref, cela signifie que nos différents peuples doivent évoluer de manière séparée. Symbolisant un principe philosophique fondamental de respect et d'amitié, la ceinture peut être utilisée comme un véhicule pour améliorer les relations entre les peuples autochtones. Les perles et les ceintures acceptaient également les traités et représentaient les traditions orales. Dans de nombreuses communautés, les gardiens de wampum sont chargés de protéger les ceintures et d'interpréter les histoires qu'ils racontent.



Le quipu sud-américain

En Amérique du Sud, les Incas ont construit un immense empire dont l'expansion a commencé au début du XVe siècle. L'" Empire des quatre pièces ", ou Tahuantinsuyu en langue quechua, s'est répandu sur les territoires actuels de la Colombie, de l'Équateur, du Pérou et d'une grande partie du Chili, mais aussi à travers la partie occidentale du pays. Bolivie et nord-est de l'Argentine, pour une superficie totale d'environ 2 000 000 km².

Le fonctionnement de cet empire n'avait rien à envier à celui des royaumes européens : fondée sur le travail obligatoire imposé à la population, la production agricole et manufacturière faisait l'objet d'une centralisation impeccable gérée par une administration complexe et hiérarchisée. Les Incas, cependant, ignoraient l'écriture. Pourquoi cet instrument n'a-t-il jamais été développé, pourtant considéré comme essentiel à la cohésion de tout empire ? S'ils n'en ressentaient pas le besoin, c'était parce qu'ils disposaient d'un système d'enregistrement unique et extrêmement précis : le quipu.

Cependant, un simple fagot de cordes nouées, le quipu (du quechua khipu, " nœud ") formait la base d'un système complexe utilisé par les gardiens du quipus (ou quipucamayocs) pour enregistrer tout ce qui pouvait être utile aux yeux. le citoyen. Empire. La quantité d'informations que ces artefacts textiles pouvaient rappeler a étonné les chroniqueurs espagnols du XVIe siècle. José de Acosta, par exemple, a fait cette description : "Ces quippos sont des mémoriaux, ou des disques, qui sont faits de branches dans lesquelles il y a divers nœuds et diverses couleurs qui signifient diverses choses, et il est étrange que ce qu'ils 'exprimaient et représentaient . Ce médium. Pour les quippos, ils valent autant que les livres d'histoire, les lois, les cérémonies et les comptes rendus de leurs affaires. " Pedro Sarmiento de Gamboa a trouvé "admirable de voir les détails [que les Incas gardaient] dans ces modestes chaînes", tandis que Martín de Murúa a expliqué que "nous nous souvenons comme si c'était hier [des événements enregistrés], même beaucoup plus tard".

Le kip des "nœuds de mémoire"

Généralement constitués de coton ou de laine de camélidés (principalement d'alpaga), les quipus étaient parfois constitués de fibres végétales ou même de cheveux. Pour faire un quipu, il suffisait d'avoir une corde horizontale (la corde principale) et de suspendre des cordes verticalement (les cordes secondaires), auxquelles pouvaient être attachées d'autres cordes (les cordes subsidiaires). Les informations y étaient inscrites sous forme de nœuds placés sur les cordes suspendues (secondaires et subsidiaires). Bien que la longueur des câbles puisse varier, le câble principal était toujours plus long que le segment auquel les câbles étaient suspendus.

Des cordes de couleurs différentes peuvent être suspendues au même quipu ou à la même corde. L'obtention d'un résultat monochrome ou polychrome dépendait de la couleur des fils utilisés et de la manière dont ils étaient enroulés autour du cordon. On trouve même des ficelles dont la couleur change à mi-longueur. Certains sont ornés d'un signe distinctif, comme une plume de la couleur d'un oiseau, permettant de reconnaître facilement l'origine géographique du titulaire.

Archives de l'Empire

Les quipus présentent différents types de nœuds, simples ou composés, dont l'observation a révélé que le choix de nouer la corde à gauche ou à droite était délibéré. On sait aussi que la création du quipus n'était pas irréversible : les informations enregistrées pouvaient être modifiées simplement en défaisant et en refaisant les nœuds cibles.

On sait maintenant que la manière de tresser les fils, leur couleur, la distance entre les cordes suspendues et la corde principale, l'emplacement des nœuds, leur forme, leur direction et leur nombre correspondaient aux variables des données enregistrées. Le quipus ne laissait rien au hasard : chaque détail comptait. Sans doute, sa complexité permettait d'archiver facilement des données de toutes sortes : administratives (recensement, perception des impôts), généalogiques, calendaires, historiques, religieuses, etc.

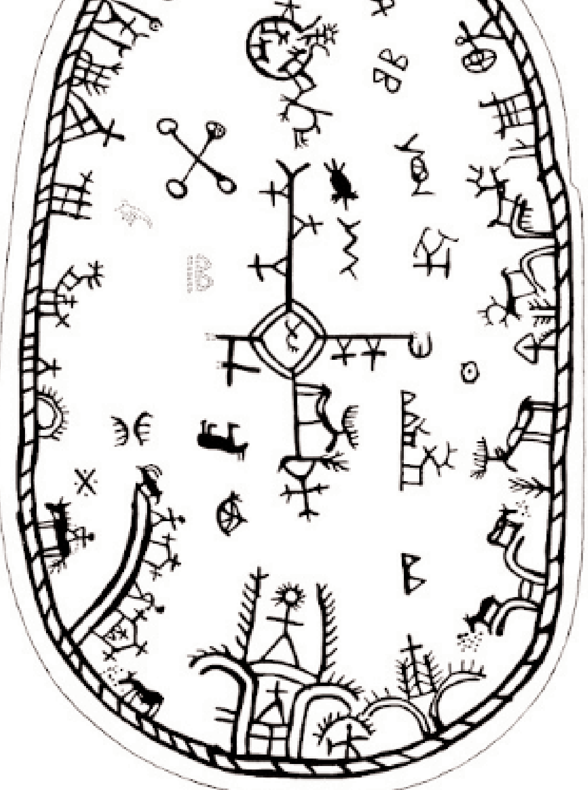
De nombreux chercheurs ont tenté de déchiffrer le code du quipus. Au cours des années 1970 et 1980, Marcia et Robert Ascher ont ainsi analysé un corpus de 206 spécimens dont ils ont soigneusement observé les nœuds (type et emplacement) et les ficelles (couleur, longueur et relation). Cette étude leur a permis de découvrir l'existence de quipus numériques basés sur un système de notation décimale (unité, dizaines, centaines, etc.), où chaque type de nœud correspond à une valeur située de 0 à 9. Il est donc possible de " lire "les nombres écrits dans les chaînes en ajoutant le nombre d'unités, les dizaines, les centaines, etc.

La chute de l'Empire Inca a donc fait évoluer cet outil ancien sans pour autant ébranler ses fondements. C'est pourquoi les Andes abritent encore des communautés qui perpétuent son usage. Qu'ils servent d'objets rituels ou de symboles de prestige, ou plus récemment qu'ils prennent la forme d'objets textiles très éloignés des quipus incas, ils témoignent tous de l'enracinement profond de " ces modestes cordons " dans l'organisation des sociétés.

LES TRIBUS AMÉRIENDIENNES DE L'EST AMÉRICAIN

Les recherches archéologiques réalisées sur ce qui fut le cœur canadien de la Nouvelle-France ont révélé des sites d'occupation très variés qui traduisent l'adaptation et le développement de différentes communautés amérindiennes à un milieu physique très contrasté. En provenance du sud, les premières populations humaines, se déploient sur le territoire à partir de 11 000 AA et occupent celui-ci à mesure que la faune et la flore recouvrent les espaces dégagés par la fonte du glacier.

Après la fonte du glacier, le climat se réchauffe considérablement au point ou New-York jouit d'un climat presque tropical. Vers 10 800 ans, la Nouvelle-Angleterre et la Nouvelle-Écosse reçoivent leurs premiers habitants et les groupes subséquents se rendront à Terre-Neuve via le détroit de Cabot en provenance de l'île-du-Cap-Breton. C'est à partir de Terre-Neuve que les migrants atteindront la Basse Côte-Nord, il y a environ 8 500 ans. Une sépulture datant de cette époque fut trouvée à l'Anse-Amour près de Blanc-Sablon. On présume que les Autochtones de l'époque se déplaçaient en pirogue plutôt qu'en canot d'écorce.



Ces populations, que les archéologues ont dénommées " Paléoindiens ", pratiquaient un nomadisme étendu. Ils étaient non seulement des spécialistes de la chasse au caribou, mais également de fins tailleurs de pierre, préférant des variétés riches en silice pour réaliser notamment leurs pointes à cannelures, leurs vastringues, leurs perçoirs et leurs grattoirs à bec. Leurs cycles de déplacements sur le territoire étaient probablement planifiés de manière à poursuivre les hardes de grands mammifères, tout en s'assurant un accès aux principales carrières de pierre. Les sites Debert, en Nouvelle-Écosse et Mégantic au Québec en sont les plus connus.

Suite à un réchauffement climatique, l'environnement subarctique est remplacé à partir de 9000-8000 ans AA et jusque vers 5000 ans AA par des forêts mixtes. Les hordes de caribou émigrent vers le nord. Les sites archéologiques révèlent un abandon des anciennes carrières de chert au profit de matériaux de moins bonne qualité, tel le quartz et des pierres métamorphiques. Les groupes diminuent ainsi leurs déplacements et concentrent davantage leurs activités aux mêmes endroits. Les grandes pointes en pierre sont probablement remplacées par des outils faits à partir d'andouiller et d'os (qui se sont rarement conservés dans les sols) et on produit une grande variété d'outils rudimentaires pour couper ou broyer. Nouvellement introduite, la technique du polissage de la pierre permet de fabriquer haches, herminettes et gouges. Tous les types d'environnements sont alors exploités, notamment ceux des milieux riverains et marécageux de l'intérieur des terres qui libèrent en quelque sorte les Amérindiens des longs et constants déplacements sur le territoire qu'imposait la chasse au caribou.

Entre 6 000 et 4 000 ans, les populations occupant la haute vallée du Saint-Laurent exploitent aussi des régions comme le Saguenay et la Haute Côte-Nord. Pour la première fois, on atteste la présence de chiens accompagnants les chasseurs dans leur voyage.

Vers 5000 ans AA, les populations amérindiennes vivant dans les basses terres du Saint-Laurent et dans la région des Grands-Lacs continuent de pratiquer la chasse, la pêche, la trappe et la cueillette (de plantes, de petits fruits et de mollusques). Ces " Archaïques

laurentiens " se sont davantage approprié le territoire et ont alors exploité de multiples variétés de pierre, tels des cherts appalachiens verdâtres, des quartzites blanchâtres prélevés dans le bouclier canadien ou des cherts bleutés extraits de la péninsule du Niagara. De ces matériaux bruts, ils ont taillé des pointes encochées, des grattoirs, des couteaux et des perçoirs de dimensions variées. Ils ont raffiné leurs techniques de polissage de la pierre et fabriqué de magnifiques pointes, haches, gouges, poids de filet, poids de propulseur et baïonnettes. Plusieurs objets en os étaient fabriqués pour les besoins de la pêche et du cuivre extrait d'affleurements notamment localisés au lac Supérieur servait à produire une gamme d'outils et d'ornements aussi variée que celle fabriquée en pierre. L'utilisation d'objets de mouture, tel que des meules, atteste la transformation de matières végétales pour la consommation. Le nombre accru et la dispersion géographique des sites et l'utilisation plus marquée de matières premières lithiques locales permettent de constater une augmentation de la population, une réduction de la surface des territoires exploités et une mobilité moins grande. Ces groupes ont élaboré des traditions funéraires caractérisées par l'utilisation d'ocre rouge et des offrandes funéraires d'une qualité surpassant de loin celle des objets du quotidien.

Un peu après 4000 ans AA, le nord-est est marqué par de multiples changements, tant au niveau des types d'outils, du schème d'établissement que des modes funéraires, ce qui laisse présager une très forte influence idéologique de la part de populations méridionales dénommées " Susquehanna ". La géographie culturelle qui sera décrite par les premiers arrivants Européens est déjà perceptible vers 3000 ans AA. Dans les provinces maritimes, les " Proto-Malécites / Micmacs / Pesmocody " continuent d'occuper le territoire et d'en exploiter les ressources, comme le faisaient leurs prédécesseurs. Ces populations, dont plusieurs sites côtiers se trouvent aujourd'hui submergés, ajoutent deux innovations à leur quotidien, soit l'arc et la flèche, ainsi que la poterie. Dans la vallée du Saint-Laurent et dans la région des Grands-Lacs, les populations dites " Pointe Péninsule / Meadowood / Saugeen " adoptent également la poterie et adhèrent massivement à une nouvelle technologie de taille appelée Meadowood et associée à un matériau lithique prélevé dans la péninsule du Niagara, le chert Onondaga. L'usage du tabac, l'utilisation de nouveaux instruments de pierre polie (gorgerins, pierres aviformes, pipes tubulaires), d'ornements de cuivre, et la pratique de comportements funéraires très élaborés marqueront également cet épisode. Bien que rarement rencontrées dans les provinces maritimes, ces manifestations coïncident toutefois avec le développement des langues proto-algonquiennes sur les territoires micmaques, malécites et Abénakis.

Vers 2 000 AA, on assiste à la naissance des premiers essais horticoles dans un contexte où plusieurs communautés ont déjà opté pour un mode de vie semi-sédentaire assuré par des pêches fructueuses et une connaissance étendue des ressources végétales de la forêt. La céramique est omniprésente et les vases de forme fuselée entièrement décorés de lignes ondulantes ou dentelées sont rapidement remplacés par des contenants de forme globulaire. Les panses font désormais l'objet d'un traitement de surface et les décors sont maintenant limités à la section supérieure, et parfois même au parement, une nouveauté.

La migration des tribus iroquoiennes de l'Ohio vers la Pennsylvanie et New-York commence. Ces nouveaux venus apportent quelques "us et coutumes" dont la cueillette des végétaux et la fabrication de poterie. Les réseaux d'échange atteignent alors un paroxysme : des dents de requins du Golfe du Mexique, des coquillages des côtes atlantiques, de l'obsidienne du Wyoming et des pipes en stéatite façonnées en Ohio aboutissent entre les mains des occupants du nord-est.
Le dernier millénaire de la période préhistorique sera marqué par un changement majeur dans la manière de se procurer de la nourriture. Sans délaisser la chasse, la trappe, la pêche et la cueillette, les Amérindiens se transforment progressivement en horticulteurs. Toute une variété de produits allant du maïs au concombre, melon, courge, citrouille, tournesol, tabac, poix et fèves de toutes couleurs sont non seulement cultivés et consommés, mais aussi emmagasinés ou utilisés comme monnaie d'échange.

L'arrivée de l'horticulture a des conséquences socio-culturelles importantes. On remarque avec l'arrivée du maïs une forte augmentation de guerres inter-tribales. De tout temps, la chasse et les exploits guerriers furent les principales sources de prestige des mâles amérindiens. L'épreuve ultime qui permettait à un chasseur de manifester ses talents, son courage consistait à assurer la survie à sa famille durant les rigueurs impitoyables de l'hiver. Puisque maintenant, l'horticulture, domaine réservé aux femmes, permettait de nourrir adéquatement la communauté, les hommes, se sentant menacés par cette nouvelle importance accordée aux femmes et aux travaux de la terre au détriment de la chasse, se tournèrent vers la guerre, seul moyen qu'il leur restait dorénavant pour acquérir du prestige personnel. . On pense que les Algonquins auraient contraint les Iroquois à migrer vers l'État de New York ou qu'ils auraient simplement migré naturellement vers le sud à la recherche de terres et d'un climat plus propice à l'horticulture. On sait, à cause de la forte densité démographique des villages, que les Iroquois quittaient généralement leurs villages 15 ans après leur établissement.

Les habitations, où logeaient traditionnellement une ou deux familles, s'allongent sur plusieurs mètres. La production de nourriture végétale permet de se sédentariser et le nombre d'individus pouvant vivre toute l'année ou presque au même endroit décuple, atteignant jusqu'à 2000 personnes.

Les populations vivant en bordure de l'Atlantique, comme celles des forêts boréales, ne participent pas au même degré à cette révolution alimentaire et continuent d'exploiter les ressources terrestres et marines. Certains dépotoirs contiennent d'ailleurs d'importantes quantités de coquilles de mollusques qui témoignent de longs séjours sur la côte. Les déplacements en haute mer n'avaient plus de secrets pour les Mi'kmaqs : à bord d'embarcations pouvant atteindre 9 mètres de long, ces canoteurs traversaient les 90 kilomètres séparant le Cap Breton (Nouvelle-Écosse) des Iles de la Madeleine, comme en témoignent les similarités du matériel découvert sur les sites de ces deux régions.

Algonquiens et Iroquoiens

Au moment de l'arrivée des premiers Européens, le nord-est du continent nord-américain est occupé par deux grandes familles linguistiques et culturelles, les Algonquiens et les Iroquoiens.

Les groupes algonquiens sont les plus nombreux. Bien que ceux-ci parlent des langues apparentées, leurs modes de vie varient beaucoup selon l'environnement où ils évoluent. Les fôrets boréale et laurentienne qui s'étendent des Maritimes aux prairies de l'Ouest sont fréquentées par des bandes de chasseurs cueilleurs nomades. Alors que ces bandes familiales se rassemblent en saison estivale sur des sites littoraux ou riverains, elles se fractionnent et se dispersent dans l'intérieur des terres l'hiver venu.

Les Algonquiens comprenaient également plusieurs peuples, dont les Abénaquis, les Ojibwés, les Fox, les Chippewa, les Delaware, les Cheyennes, les Arapahos, les Shawnees, etc.

Dans l’est du Canada, la famille algonquienne comprend les Micmacs (Gaspésie), les Malécites (Bas-St-Laurent, les Abénakis (Centre du Québec, les Naskapis (Haute Côte-Nord), les Montagnais (Saguenay-Lac-St-Jean-Côte-Nord), les Algonquins (Abitibi-Témiscamingue), les Cris (Baie-James), les Attikamek (Haute Mauricie) les Outaouais (Gatineau) et les Béothuks (exterminés-Terre-Neuve).

À l'époque des premières colonies européennes en Amérique du Nord, les peuples algonquiens occupaient non seulement dans ce qui est maintenant le Nouveau-Brunswick et une grande partie du Canada, mais également la Nouvelle-Angleterre, le New Jersey, le sud-est de New-York, le Delaware et le long de la côte atlantique, ainsi que autour des Grands Lacs dans le Minnesota, le Wisconsin, le Michigan, l'Illinois, l'Indiana et l'Iowa. Au moment de l'arrivée des Européens, la Confédération hégémonique des Iroquois, basée dans les actuels États de New-York et de la Pennsylvanie, était régulièrement en guerre avec leurs voisins algonquiens. En ce qui concerne particulièrement les

Abénaquis, ils étaient situés dans le nord de la Nouvelle-Angleterre dans ce qui est aujourd'hui le Maine, le New Hampshire et le Vermont dans ce qui est devenu les États-Unis, et aussi l'est du Québec (qu'on appelait alors le Canada); ils avaient établi des relations commerciales avec des colons français qui s'étaient installés le long de la côte atlantique et du fleuve Saint-Laurent.

Les populations algonquiennes qui habitent le sud des Grands Lacs jusque dans le bassin du Mississippi, ainsi que long du littoral Atlantique jusque dans les Carolines, ont cependant un mode de vie plus sédentaire : elles pratiquent la culture du sol et mènent une existence villageoise. Les peuples historiques du "pays des Illinois" étaient les Shawnee, les Illiniwek, les Kickapoo, les Menominis, les Miami, les Sauk et les Meskwaki. Dans l'"Upper West", on trouvait les Ojibwés, les Chippewa, les Odawa, les Potawatomi et divers groupes cris vivant dans la péninsule supérieure du Michigan, au Wisconsin, au Minnesota et dans les Prairies canadiennes. Tous ces peuples parlaient des langues algonquiennes. Les communautés qui parlaient des langues algonquiennes figuraient parmi les nations autochtones les plus peuplées et les mieux organisées d'Amérique du Nord au moment de l'arrivée des Européens.

Territoire, mobilité et organisation sociale

Les Algonquiens vivant dans les provinces maritimes fréquentaient quatre types d'environnement, soit le littoral marin, les îles au large, les environnements riverains en amont de la limite de la marée haute, et les lacs et rivières de l'intérieur des terres. Les déplacements étaient fréquents et ne répondaient pas toujours à un calendrier fixe. Pour certains, l'hiver se vivait en bordure du littoral, pour y chasser le phoque par exemple, alors que d'autres préféraient passer cette saison à l'intérieur des terres à la recherche d'orignaux. De telles conditions n'auraient donc pas permis d'établir une stratification sociale, comme chez les communautés de la côte ouest du Canada, par exemple. L'exploitation de pierres à grains fins, que l'on taillait ou polissait pour en tirer une multitude d'outils, était aussi inscrite à l'agenda des déplacements. On se rendait directement aux carrières, sinon on souscrivait à un vaste réseau d'approvisionnement. Ainsi, des cherts verdâtres du lac Touladi au Témiscouata ou des cherts bourgogne extraits du lac Munsungun au nord-ouest du Maine étaient acquis par des groupes vivant sur la côte atlantique alors que cherts aux couleurs vives de la baie de Fundy en Nouvelle-Écosse ont été échangés jusque dans les Appalaches et dans la vallée du Saint-Laurent. Et c'est sans compter l'importation de quartzites extraits de la baie de Ramah au nord du Labrador et du secteur de Mistassini et de cherts Onondaga prélevés à la jonction des lacs Érié et Ontario. Les Mi'kmaqs, par exemple, pouvaient parcourir de vastes distances en haute mer, tels les chasseurs en partance du Cap Breton qui se rendaient aux Îles-de-la-Madeleine.

Les sociétés algonquiennes des Maritimes sont considérées comme étant essentiellement égalitaires et les données archéologiques ne traduisent aucune hiérarchie marquée. Les Mi'kmaqs par exemple pratiquaient l'exogamie, garantissant ainsi des mariages entre communautés différentes. Des bandes de type patrilocal nommaient un chef de sexe masculin qui disposait en fait de pouvoirs limités. Les villages étaient formés de six familles nucléaires, soit environ 30 personnes, qui se séparaient en plus petits groupes et se retrouvaient au fil des déplacements sur le territoire.

En général, les sites étaient occupés par quelques familles revenant sur les mêmes lieux, année après année. De plus grands rassemblements saisonniers avaient lieu dans les zones d'estuaire où l'on profitait de l'abondance des ressources. Ces endroits, postés à la croisée de grands axes de navigation, constituaient d'ailleurs des lieux de rendez-vous incontournables. On favorisait plus spécifiquement les secteurs facilement accessibles en canot, tout près d'une source d'eau potable, baignés par le soleil et protégés des vents froids. Des foyers ouverts composés d'une plate-forme de pierres d'environ un mètre de diamètre servaient à la cuisson des aliments et assuraient le confort des occupants qui logeaient dans des tentes circulaires ou ovales d'environ quatre mètres de diamètre. Des fosses servaient à entreposer

des réserves de nourriture pour palier aux rigueurs de l'hiver, comme sur un site de la rivière Miramichi au Nouveau-Brunswick qui en comptait jusqu'à une soixantaine! Certaines maisons étaient aménagées en creusant le sol sur un demi-mètre de profondeur. Les écrits des Jésuites du 17e siècle évoquent d'ailleurs une technique d'isolation contre le froid qui consistait à ériger les murs de l'habitation à l'aide de deux couches d'écorce de bouleau séparées par de la mousse.

Les habitudes alimentaires

Le littoral regorgeait de ressources animales : mammifères marins, poissons d'eau salée et d'eau douce, oiseaux migrateurs et mollusques étaient exploités en différentes saisons, selon leur abondance ou leur disponibilité. Des filets étaient tendus aux embouchures de rivières pour attraper le saumon et la morue était pêchée à la ligne, au large des côtes. Des barrages faits de pieux en bois servaient également à capturer le poisson, aussi bien sur les espaces dégagés à marée basse qu'à la décharge de lacs. Les estrans regorgeaient de mollusques (huitres et myes) que l'on extirpait de la vase par centaines. Quand ces espèces faisaient défaut, les groupes gagnaient l'intérieur des terres en longeant les rivières et capturaient le castor ou l'orignal. Des chiens pouvaient être utilisés pour traquer l'orignal et détecter la présence de castors dans leurs cabanes. Malheureusement les restes de crustacés, de baies sucrées, de noix, de plantes cultivées, comme le maïs ou de variétés sauvages comme les têtes de violon, ne se sont à peu près jamais conservés dans les sites archéologiques, même s'ils faisaient partie de la diète. Les os de mammifères étaient fendus ou broyés pour en extraire la moelle, une nourriture riche en protéines.

Culture matérielle

La culture matérielle de ces groupes qui s'est préservée dans les sols consistait en contenants de terre cuite, en pointes de projectiles encochées à la base (qui marquent l'adoption de l'arc et de la flèche et qui se démarquent des pointes plus trapues utilisées comme lances), en petits grattoirs de la taille d'une pièce de monnaie, en couteaux bifaciaux aux formes variées, en herminettes en pierre taillée ou polie et en de nombreux déchets de la taille de la pierre dont les tranchants acérés en faisaient des couteaux jetables hors pair. Les os, dents et ivoires d'animaux fournissaient une matière première idéale pour la fabrication de couteaux à lame recourbée (dents de castor, par exemple), de harpons à tête détachable et d'aiguilles ou de poinçons.

La vallée du Saint-Laurent

Les Iroquoiens

L'une des communautés les plus dynamiques était certainement les Iroquois vivant dans la vallée du Saint-Laurent, dans le secteur des lacs Érié et Ontario, dans la vallée du fleuve Hudson et dans la partie ouest des Appalaches (vaste ensemble montagneux de l'est de l'Amérique du Nord, presque parallèle à la côte atlantique, de la province de Québec au nord de l'Alabama. Les Iroquois comptaient au moins six grandes communautés: les Tuscarosas, les Senecas, les Cayugas, les Oneidas, les Onondagas et les Mohawks. Tous ces peuples ont aujourd'hui laissé des descendants au Canada et aux États-Unis. Ces Iroquoiens parlaient une langue différente des autres groupes iroquoiens rencontrés par les Européens ailleurs dans le Nord-Est américain, comme les Onondaga, Mohawks, Oneida et Hurons, par exemple. On ne sait encore avec certitude à quand remonte leur arrivée dans le Saint-Laurent. Pour certains, leur manière d'occuper et d'exploiter le territoire et leurs technologies céramiques et lithiques sont perceptibles à partir du 5e siècle de notre ère. Pour d'autres, cette continuité n'est pas assez éloquente sur les sites archéologiques et il faut considérer une implantation réelle de ces populations seulement à partir du 14e siècle. La question se pose encore. Quant à la portion de la vallée du Saint-Laurent située en aval de Québec, on présume qu'elle était fréquentée à la fois par les Iroquois, les Hurons-Wendat et les Micmacs

MICMAC

La plus grande et la plus importante tribu indienne des Provinces maritimes du Canada (Nouvelle-Écosse, Nouveau-Brunswick et île du Prince-Édouard). Les recensements canadiens de 2001 et 2006 conduisent à estimer le nombre de Micmacs (ou Mi'kmaq) à environ 20 000 au début du xxie siècle. Leur dialecte algonkin, parlé encore par un tiers d'entre eux, est très différent de celui de leurs voisins ; c'est pourquoi on pense que les Micmac sont arrivés récemment dans cette région, un peu avant l'époque de la conquête. Historiquement, ce sont sûrement les Indiens que Jean Cabot rencontra en 1497. Les premiers chroniqueurs les décrivaient comme féroces et belliqueux ; cependant, ils furent parmi les premiers à accepter l'enseignement des Jésuites et à se marier avec les colons de la Nouvelle-France. Au xviie et au xviiie siècle, ils furent constamment les alliés des Français contre les Anglais et organisaient souvent des raids aux frontières de la Nouvelle-Angleterre. Les Anglais ne réussirent à les pacifier qu'en 1779.

Les Micmac formaient une confédération de plusieurs clans (Micmac veut dire " alliés "). Chaque clan avait ses propres symboles et son propre chef, dont l'importance n'était cependant pas très grande. En général, les chefs de guerre étaient ceux qui avaient accompli des prouesses exceptionnelles. Apparemment, il n'y avait pas de classes sociales héréditaires ; l'esclavage n'existait pas chez eux, car les prisonniers de guerre étaient en général torturés à mort, et les femmes et les enfants captifs intégrés à la tribu.

À certaines saisons, les Micmac menaient une existence nomade. L'hiver, ils chassaient le caribou, l'élan et le petit gibier ; ils habitaient alors dans des wigwams de forme conique, recouverts de peaux ou d'écorce de bouleau. En été, ils pêchaient, ramassaient des coquillages et chassaient le phoque sur les côtes ; ils vivaient, durant cette saison, dans des wigwams de forme oblongue et très aérés. Ils portaient les vêtements qu'on retrouve chez tous les Indiens des forêts du Nord-Est : pagnes pour les hommes, fourreaux pour les femmes et couvertures pour tous ; ces vêtements étaient très souvent effrangés. Les Micmac étaient très habiles à diriger leurs canoës.

Selon certains récits, leurs cérémonies étaient très complexes, mais on connaît peu de chose sur la nature de leurs rites et de leurs croyances religieuses. On sait seulement qu'à la fin du xviie et au xviiie siècle les Micmac copièrent quelque peu les missions catholiques et leur empruntèrent certains éléments de leur croyance religieuse, quand ils ne se convertirent pas. Comme chez les Algonkin, la légende micmac rapporte le culte du héros Gluskabe qui accomplit maints exploits et, en particulier, tua un monstre grenouille qui aurait arrêté l'écoulement des eaux.

LES HURONS - WENDAT

Les Hurons-Wendats sont une nation parlant la langue des Iroquois qui s'est installée dans la vallée du Saint-Laurent et dans la région où le Saint-Laurent se jette dans les Grands Lacs. " Huron " est un surnom que les Français donnent aux Wendats; cela veut dire " une tête d'un sanglier ", rappelant les coiffures d'hommes hurons, ou " un voyou " ou " un vaurien " en ancien français. Leur nom dans la Confédération était Wendat (Ouendat), qui voulait probablement dire " peuple qui vit sur le dos d'une tortue ". À l'époque du commerce de la fourrure, les Hurons-Wendats se sont alliés avec les Français en s'opposant aux Haudenosaunee (Iroquois). Pendant les conflits armés du 17e siècle, les Hurons-Wendats ont été dispersés par les Haudenosaunee en 1650. Cependant, on trouve toujours des représentants de la Première Nation Huronne-Wendat (installés à Wendake, au Québec).

Historiquement, les tribus formant cette confédération sont les Attignawantans (" peuplade de l'Ours "), les Attignaenongnehac (" peuplade de la Corde "), les Arendaronons (" peuplade du Rocher "), les Tahontaenrats (" peuplade du Daim ") et les Ataronchronons (" peuplade du Marais "). Ces tribus sont qualifiées de " nations ", soulignant le fait qu'il s'agit d'entités politiques et territoriales distinctes ayant des cultures semblables, une origine commune dans le passé lointain et parlant des langues voisines, mais pas identiques.

Les Hurons-Wendats sont répartis en 18 à 25 villages, certains peuplés de 3500 habitants. Leur économie de subsistance repose sur la culture du maïs, du haricot, de la courge et sur la pêche. La chasse constitue une activité mineure, sauf en automne et vers la fin de l'hiver, et celle-ci est pratiquée bien au-delà des limites des terres wendates. Les villages les plus importants sont puissamment fortifiés à l'aide de palissades et habituellement situés sur des emplacements légèrement élevés, à proximité d'une source d'eau permanente et de bonnes terres cultivables. Les Hurons-Wendats déménagent tous les 10 à 15 ans, après l'épuisement des sols et du bois de chauffage.

Chaque Huron-Wendat appartient à l'un des huit clans matrilinéaires. Les membres d'un même clan se considèrent comme les descendants d'un ancêtre légendaire commun (l'ours, le cerf, la tortue, le castor, le loup, le plongeon huard et l'esturgeon, le faucon ou le renard), et n'ont pas le droit de se marier entre eux. Certaines remplacent le plongeon huard et l'esturgeon et le renard par le porc-épic et le serpent. Un enfant ne peut pas se marier avec un membre du clan de sa mère, mais il est autorisé à épouser un membre du clan de son père. La force du système clanique réside dans le fait que les membres, quels que soient les villages et les nations dans lesquels ils vivent, sont obligés de s'entraider en temps de besoin ou de guerre.

La Confédération iroquoise

était - et est toujours - une Ligue des Indiens d'Amérique du Nord composée à l'origine de cinq nations : les Mohawks , les Oneida, les Onondaga, les Cayuga et les Seneca. Au moment où les Européens sont arrivés pour la première fois en Amérique du Nord, la Confédération était basée dans ce qui est maintenant le nord-est des États-Unis, principalement dans le nord de l'État de New York, mais aussi en Nouvelle-Angleterre, en Pennsylvanie, en Ontario et au Québec.. Une sixième tribu, les Tuscarora, a rejoint la Caroline du Nord entre 1720 et 1722 et s'est installée entre les Oneida et les Onondaga.

Iroquois n'est pas le nom que ces tribus utilisent pour se désigner. Au lieu de cela, ils utilisent le terme Kanonsionni, ou de nos jours plus communément Haudenosa unee (hoo-dee-noh-SHAW-nee). Haudenosaunee signifie "Les gens de la longue maison", ou plus précisément, "Ils construisent une longue maison". l'occidental.
Le terme Iroquois a trois origines potentielles :
peut-être une version française d' irinakhoiw , que les Français épelaient avec le suffixe -ois. Il s'agit d'un nom Huron/Wyandot - considéré comme une insulte - signifiant " serpents noirs " ou " vrais vipères ".

Les Iroquois étaient ennemis des Hurons et des Algonquins, qui se sont alliés aux Français, à cause de leur rivalité dans le commerce des fourrures; les Haudenosaunee terminaient souvent leur oratoire par la phrase hiro koué ; hiro se traduit par "j'ai parlé", et koué n'est qu'une exclamation. Hiro koué aux Français rencontrant les Haudenosaunee sonnerait comme " Iroquois ", prononcé /irokwe/ dans la langue française de l'époque ; une autre version, soutenue par des linguistes français comme Henriette Walter et des historiens comme Dean Snow, affirme que " Iroquois " dérive d'une expression basque, Hilokoa , signifiant le " peuple tueur ". Cela aurait été appliqué aux Iroquois parce qu'ils étaient l'ennemi des Algonquins locaux, avec qui les pêcheurs basques faisaient du commerce. Cependant, comme il n'y a pas de " L " dans les langues algonquiennes de la région du golfe du Saint-Laurent, le nom est devenu Hirokoa , qui est le nom que les Français comprenaient lorsque les Algonquiens faisaient référence à la même langue pidgin que celle qu'ils utilisaient avec les Basques. Les Français translittèrent ensuite le mot selon leurs propres règles phonétiques, fournissant ainsi " Iroquois ".

Les Haudenosaunee étaient probablement le plus grand régime politique indigène au nord du Rio Grande au cours des deux siècles avant Colomb et certainement le plus grand au cours des deux siècles suivants. Les membres de cette confédération parlaient différentes langues de la même famille iroquoienne, suggérant une origine historique et culturelle commune. Le mohawk était la langue habituellement utilisée au Grand Conseil et aux fêtes religieuses iroquoises. Les tribus algonquiennes entourant le corridor iroquois sont d'une souche culturelle et linguistique différente . Par conséquent, il semble probable que les Iroquois aient migré dans cette région à un moment donné. Quand, cependant, n'est pas clair.

Langue

Les six langues iroquoiennes sont suffisamment similaires pour permettre une conversation facile. Mohawk et Oneida sont assez similaires, tout comme Cayuga et Seneca ; Onondaga et Tuscarora sont chacun assez différents des cinq autres. Une caractéristique commune est l'absence de sons labiaux, tels que /p/, /b/ et /m/. Iroquois est riche en mots pour des choses tangibles, mais manque d'expressions abstraites. Un traité de 1901 notait que "pour les variétés, les sexes et les âges d'un seul animal, ils auraient une multitude de termes, mais aucun mot général pour animal. Ou ils auraient des mots pour bon homme, bonne femme, bon chien, mais non mot pour bonté "

D'autres tribus, comme les Hurons , qui vivaient en Ontario et au Québec, et lesLes Cherokee , dont la patrie historique était dans le sud-est des États-Unis, sont parents des tribus de la Confédération iroquoise, parlent des langues apparentées, mais n'ont jamais fait

partie de la Confédération iroquoise. En fait, ils étaient régulièrement en guerre avec les Iroquois. Les Iroquois Erie vivaient à New York, en Ohio, en Pennsylvanie et en Indiana. Leurs parents aussi, les Attawandaron (Neutres), Honniasont (Black Minqua), Mingo, Susquehannock (Susquehanna ou Conestoga), Tobacco, Wenro et Wyandot(te). Ces tribus n'ont pas non plus rejoint la Confédération. Assez ironiquement, à part le Wyandot, tous ces derniers
les tribus ont disparu aujourd'hui.

Message de paix

Malgré leur culture et leur langue communes, les relations entre les cinq tribus s'étaient détériorées jusqu'à un état de guerre quasi-constant dans les temps anciens. Les luttes intestines les rendaient vulnérables aux attaques des tribus algonquiennes environnantes. Cette période, connue dans la tradition orale iroquoise sous le nom de " temps sombres ", a atteint un point bas sous le règne d'un chef psychotique Onondaga nommé Tadadaho (ou Tododaho). La légende raconte qu'il était un chef guerrier qui considérait la paix comme une trahison et qui était un cannibale qui mangeait dans des bols fabriqués à partir des crânes de ses victimes. Il convient de noter qu'autrefois, le cannibalisme n'était pas un phénomène rare dans cette partie du monde.

L'Onondaga/Mohawk Ayonwentah et (peut-être Huron) Deganawidah, le Grand Pacificateur , ont apporté un message de paixaux tribus qui se chamaillent. Diverses traditions fournissent des récits différents de son passé, mais la plupart disent que Deganawidah n'était pas membre des Cinq Nations. C'était un étranger chamanique, qui avait quitté son village natal dans un canoë de pierre blanche et errait dans les forêts d'Adirondack et d'Allegheny, alors un lieu de violence constante et de cannibalisme intermittent.

Deganawidah avait un message de paix, qu'il ne pouvait pas facilement promulguer, car il avait un grave trouble de la parole, peut-être un bégaiement. D'une manière ou d'une autre, il s'est connecté avec Ayonwentah, qui était un célèbre orateur. Ayonwentah est également connu sous le nom d'Ayenwatha, qui est souvent, mais à tort, considéré comme le Hiawatha de Henry Wadsworth Longfellowle poème de. Au fil des ans, Deganawidah et Ayonwentha ont persuadé les Seneca, Cayuga, Oneida et Mohawk de former une alliance, au lieu de se battre constamment. Tadadaho et son Onondaga, cependant, ont continué à refuser. En pourparlers, Deganawidah a pris une seule flèche et a invité Tadadaho à la briser, ce qu'il a fait facilement. Puis il a rassemblé cinq flèches et a demandé à Tadadaho de rompre le sort. Il ne pouvait pas. De la même manière, Deganawidah a prophétisé que les Cinq Nations, chacune faible en soi, tomberaient dans les ténèbres à moins qu'elles ne se regroupent toutes. Peu de temps après l'avertissement de Deganawidah, une éclipse solaire s'est produite. Le Tadadaho ébranlé a accepté d'ajouter les Onondaga à l'alliance naissante. Mais il a exigé que le village principal d'Onondaga, maintenant enterré sous la ville actuelle de Syracuse, New York, devienne le siège de la Confédération.

Malgré toutes les convulsions de l'histoire, les Onondaga ont gardé le feu du Conseil pour les Haudenosaunee à ce jour. Tadadaho est resté le titre de l'orateur principal de l'alliance, le cinquantième chef, qui siège avec les Onondaga en conseil, mais est le seul des cinquante choisis par l'ensemble du peuple Haudenosaunee. La Grande Paix forgée par Deganawidah et Ayonwentah a produit un cadre non écrit mais clairement défini pour la Confédération iroquoise. Une constitution écrite n'a été élaborée qu'en 1850. Les fondateurs imaginaient que la paix qui en résultait s'étendait au-delà des membres originaux de la Ligue, de sorte que tous les peuples finiraient par vivre en coopération. La loi et l'ordre restaient la préoccupation interne de chaque tribu, mais la Ligue interdisait légalement le cannibalisme, signe que le cannibalisme était encore régulièrement pratiqué.

Organisation

Sous la structure de la Confédération, les 50 chefs de clan (appelés sachems) de toutes les tribus se sont réunis pour discuter de questions d'intérêt commun. Le successeur du chef d'Onondaga, Tadadaho, a présidé la discussion, qui s'est poursuivie jusqu'à ce qu'une décision unanime soit prise. Si aucun consensus ne pouvait être atteint, chaque tribu était libre de suivre un cours indépendant sur cette question. Ce principe conduirait finalement au déclin et à la chute de la Confédération pendant la Révolution américaine.

Le Tadadaho n'est qu'un leader symbolique et aucun magistrat en chef ni chef officiel. Éprouvant également la nécessité d'un commandant militaire général, les Haudenosaunee ont créé ce bureau sous une forme double, que l'un pourrait neutraliser l'autre. Par conséquent, les deux principaux chefs de guerre ont été rendus égaux en pouvoirs. Bien que le Grand Conseil ait négocié des traités de paix, il ne pouvait pas déclarer la guerre. Cela a été laissé à l'initiative des sachems de chacune des nations constitutives des Haudenosaunee. En créant de tels contrôles sur l'autorité, la Ligue n'était que l'expression la plus formelle d'une tradition régionale. Les sachems de la côte est n'étaient des monarques absolus qu'en théorie. En pratique, écrivait le leader colonial Roger Williams " ils ne concluront pas de devoir… auquel le peuple est opposé ". La ligue reposait, en somme, sur le consentement des gouvernés, sans lequel toute l'entreprise s'effondrerait. Par rapport aux sociétés despotiques qui étaient la norme en Europe et en Asie à cette époque, les Haudenosaunee avaient créé un rêve libertaire (voir 1491 , p. 312).

La grande loi de la paix

C'étaient les peuples libres rencontrés par la France et la Grande-Bretagne - des personnifications de l'autonomie démocratique si vivantes, que certains historiens et militants ont soutenu que la Grande Loi de la Paix a directement inspiré la Constitution américaine. Cependant, avec son refus du droit de vote aux femmes, aux esclaves et aux sans-propriétaires, la Constitution telle qu'elle a été promulguée à l'origine était très différente de la Grande Loi. De plus, l'accent mis par la Constitution sur la protection de la propriété privée va à l'encontre des traditions haudenosaunee de propriété communale.

D'après Francis Parkman, historien américain qui vécut de 1823 à 1893, les Iroquois étaient à l'apogée de leur puissance au XVIIe siècle, avec une population d'environ douze mille personnes. Des historiens ultérieurs, comme Johanson, estiment cependant qu'au cours de la guerre des castors du 17 e siècle, la Confédération iroquoise comptait de 25 000 à 30 000 membres.

La Ligue a bien fonctionné pendant des générations, favorisant la paix entre les nations membres. Même lorsque les tribus ne parvenaient pas à s'entendre sur un différend extérieur, comme celui entre les Français et les Hollandais, elles trouveraient un moyen de combattre leurs ennemis respectifs sans affronter une autre tribu de la Ligue. Cependant, ils n'ont pas pu le faire pendant la Révolution américaine. La Confédération s'est presque effondrée à la suite de cette guerre, et les traditionalistes tentent toujours de la reconstruire. Au cours de la seconde moitié du XXe siècle, il s'est considérablement renforcé.

En 1802, les Mohawks vivant aux États-Unis ont officiellement abandonné leur structure traditionnelle basée sur le clan et ont établi un gouvernement tribal électif. En 1848, une faction de Seneca a institué un changement similaire, établissant la nation Seneca. Le droit de vote a été refusé aux femmes Sénèques, qui avaient historiquement choisi les chefs tribaux ; le suffrage des femmes n'a été rétabli qu'en 1964. D'autres tribus ont finalement emboîté le pas, abandonnant leurs gouvernements ancestraux ou les modifiant pour incorporer des élections. Les traditionalistes se sont accrochés à l'ancienne structure, cependant, et aujourd'hui, deux ensembles de gouvernements concurrents existent sur plusieurs réserves. La violence éclate parfois entre les factions opposées.

Origines et patries de la Confédération

Charles C. Mann déclare dans son 1491 (p.330) que, " bien que les preuves ne soient pas claires, les ancêtres des Cinq Nations, les bandes voisines de cueilleurs et de chasseurs ont peut-être vécu dans

leur patrie depuis que les glaciers se sont retirés des Finger Lakes / il y a environ 10 000 ans /, les onze lacs profonds qui s'étendent comme des griffes de chat dans le centre de l'État de New York. Vers l'an 1000 après JC, la trinité agricole indienne, le maïs, les haricots et les courges est apparue dans la région. Se tournant vers l'agriculture, les habitants des Finger Lakes, désormais regroupés en cinq groupes principaux, bordaient les collines de la région de fermes. Les populations ont augmenté, comme cela arrive maintes et maintes fois lorsque les sociétés humaines passent de la recherche de nourriture à l'agriculture."

D'un autre côté, étant donné que le groupe linguistique iroquois est plutôt petit et géographiquement concentré, les Iroquois se sont peut-être déplacés vers le nord de ce qui est maintenant la Caroline du Nord et la Virginie-Occidentale à un certain moment. Non seulement les Tuscarora de langue iroquoise, qui ont déménagé vers le nord en 1722 pour échapper aux Britanniques, avaient leurs racines antérieures en Caroline du Nord, mais aussi leurs parents linguistiques les Cherokee ainsi que les Corree, Meherrin, Nottaway et Honniasont (Black Minqua) aujourd'hui disparus. être basé en Virginie et en Caroline du Nord. Les Cherokee habitaient une zone encore plus vaste : ils pouvaient également être trouvés en Caroline du Sud, en Arkansas, en Géorgie, en Alabama, en Arkansas et au Kansas. Comme il existe un écart central clair et assez important entre les habitats de ces dernières tribus iroquoises, qui était occupé par des tribus aux racines linguistiques différentes, il est tentant de supposer que les groupes iroquois occupant à l'origine cette région centrale se sont déplacés vers le nord dans les premiers jours pour s'installer dans les États actuels de New York, de Pennsylvanie et de l'Ohio. Quoi qu'il en soit, la raison de ces distances géographiques entre les nations iroquoises n'est pas claire.
Un autre argument en faveur de la migration vers le nord pourrait être que pratiquement toutes les tribus originaires du sud-ouest des États-Unis, tout comme les Iroquois du nord, formaient une société matrilinéaire. Aucune autre société matrilinéaire ne se trouve aussi loin au nord que la région occupée par la dernière Confédération et les autres Iroquois .

Les estimations occidentales traditionnelles de la population autochtone totale d'Amérique du Nord n'ont jamais dépassé un total de 3 millions d'Indiens. Sur la base de découvertes plus récentes, cependant, et comme l'a souligné Charles C. Mann en 1491, la population totale des Nord-Américains indigènes au moment des premiers contacts européens est plus susceptible d'avoir compté entre 30 et 60 millions.

Localisation des tribus iroquoises d'hier et d'aujourd'hui
La Confédération
Les Seneca étaient des habitants des États actuels de New York, de l'Ohio, de la Pennsylvanie, de l'Indiana, du Wisconsin et de l'Oklahoma, ainsi que de la province de l'Ontario. Actuellement, on ne les trouve qu'à New York, en Oklahoma et en Ontario.
Les Cayuga étaient basés dans l'État de New York. Ces jours-ci, ils vivent à New York, en Oklahoma et en Ontario.
Les Onondaga étaient originaires de New York et sont maintenant basés à New York et en Ontario.
Les Oneida étaient basés à New York et se trouvent maintenant à New York, au Wisconsin et en Ontario.
Les Mohawks sont restés en grande partie sur leurs territoires d'origine au cours des derniers siècles : New York, Ontario et Québec.
Le Tuscarora pouvait être trouvé en Caroline du Nord, en

nom anglais	Iroquoien	Sens	Lieu 17e/18e siècle
Sénèque	*Onondowahgah*	"Les gens de la Grande Colline"	Lac Seneca et rivière Genesee
Cayuga	*Guyohkohnyoh*	"Les gens du Grand Marais"	Lac Cayuga
Onondaga	*Onöñda'gega'*	"Les gens des collines"	Lac Onondaga
Oneida	*Onayotekaono*	"Les gens de la pierre debout"	Lac Oneida
Mohawk (1)	*Kanien'kehá:ka*	"Les gens du Grand Silex"	Rivière Mohawk
Tuscarora (2)	*Ska-Ruh-Reh*	"Les gens en chemise"	De Caroline du Nord (3)

Pennsylvanie et à New York. Actuellement, ils sont basés à New York et en Ontario.



Iroquois non confédérés
Groupe du Nord
Les Attawandaron (Attiwendaronk ou Neutres) vivaient en Ontario, au Michigan, en Ohio, à New York et en Indiana. C alled Attawandaron par le Huron , ce qui signifie " les gens d'une langue légèrement différente " et Neutres par les Français, comme ils ont essayé de rester neutre entre les Hurons et les Iroquois belligérantes, leur nom a été perdu. Ils formèrent une confédération avec leurs parents iroquois les Aondironon, Ongniarahronon, Atiragenratka (Atiraguenrek) et Conkhandeenrhonon . Ces tribus sont toutes éteintes aujourd'hui.
Les Erie (Cat People) vivaient à New York, en Ohio, en Pennsylvanie et en Indiana. Éteint aujourd'hui.
Les Honniasont (Black Minqua) habitaient la Pennsylvanie, la Virginie-Occidentale et l'Ohio. Éteint aujourd'hui.
Les Hurons , aujourd'hui disparus, étaient basés dans les provinces canadiennes de l'Ontario et du Québec. Les Hurons étaient composés des Attiguaouantan (peuple des ours), des Attigneenongnahac (peuple de la Corde), des Arendahronon (peuple des Roches), des Tohontaenrat (Atahontaenrat ou Tohontaenrat, des Oreilles blanches ou du Cerf), des Wenrohronon (Wenro), des Ataronchronon, et l'Atonthrataronon.
Les Mingo étaient basés au sud du lac Érié sur la rivière Allegheny, entre Fort Venango et Fort Pitt et vivaient à l'ouest du Delaware (ou Lenni Lenapi). Éteint aujourd'hui.
Les Tobacco (également Petun et Tionontati) vivaient en Ontario et au Wisconson. Des descendants peuvent être trouvés parmi les Wyandot.
Les Susquehannock (Susquehanna ou Conestoga) vivaient plus à l'ouest au sud du lac Érié et étaient à l'origine basés en Pennsylvanie, à New York et dans le Maryland, à l'est de leurs relations Mingo et au sud de Seneca. Éteint aujourd'hui.
Wyandot(te) (Wendat) : avant l'arrivée des Européens, la Confédération a chassé les Wyandot (descendants des Hurons) de leurs terres natales de l'Ontario et du Québec. Ils ont déménagé dans l'Ohio, l'Illinois, l'Indiana, le Kansas, le Michigan, le Minnesota et le Wisconson. De nos jours, ils ne peuvent être trouvés qu'en Oklahama et au Kansas.

Groupe sud
Les Cherokee étaient composés d'au moins trois divisions, les Elati, les Middle Cherokee et les Atali, qui détenaient autrefois toute la région montagneuse du sud des Alleghenies, au sud-ouest de la Virginie, à l'ouest de la Caroline du Nord et de la Caroline du Sud, au nord de la Géorgie, à l'est du Tennessee, au nord-est Alabama, Arkansas, Kansas et Oklahoma. Actuellement, les Cherokee ne sont basés qu'en Oklahama et en Caroline du Nord.
Les Corree, habitants de la Caroline du Nord, auraient également appartenu à la famille iroquoienne. Ils sont éteints aujourd'hui.
Les Meherrin occupèrent la Virginie et la Caroline du Nord. Éteint aujourd'hui.
Les Nottaway vivaient en Virginie. Éteint aujourd'hui.

Aujourd'hui, le nombre total d'Iroquois est difficile à établir. Environ 45 000 Iroquois ont été officiellement recensés au Canada en 1995. Lors du recensement de 2000, 80 822 personnes aux États-Unis ont revendiqué l'ethnie iroquoise, dont 45 217 se réclamant uniquement d'origine iroquoise. Cependant, les enregistrements tribaux aux États-Unis en 1995 s'élevaient à environ 30 000 au total.

Caractéristiques de la Confédération

La plupart des anthropologues ont traditionnellement supposé que la Confédération avait été créée entre le milieu des années 1400 et le début des années 1600. Cependant, des études archéologiques récentes ont suggéré l'exactitude du compte trouvé dans la tradition orale , qui fait valoir que la fédération a été formée soit en 1090 ou, plus précisément, le 31 Août , 1142 , sur la base d' une coïncidence éclipse solaire . Les Haudenosaunee auraient ainsi le deuxième plus ancien parlement représentatif connu sur terre. Seul l'Althing islandais, fondé en 930 après JC, est plus ancien.

Constitution

L'union des nations a créé une constitution connue sous le nom de Gayanashagowa (ou "Grande loi de la paix"), établie par Deganawidah. Les Haudenosaunee (généralement connus sous le nom d'Iroquois) font remonter la naissance de la ligue des Cinq Nations à la " Légende des racines blanches de la paix ", l'épopée des fondateurs de leur ligue, Hiawatha et Deganawidah.



Deganawidah est le héros culturel qui détient la vision d'un nouveau monde gouverné par des idéaux supérieurs, surmontant la guerre, le cannibalisme et les pratiques magiques décadentes à travers le triple message de droiture, de santé et de pouvoir.

De Hiawatha, de nombreuses versions de la légende disent qu'il est un chef vénéré, mais aussi un cannibale. Hiawatha est l'être humain par excellence qui lutte entre ses idéaux supérieurs et sa nature inférieure.

Le chef Hiawatha était indéniablement l'un des célèbres chefs iroquois. En fait, l'histoire prétend qu'il était la particule de collage majeure de la Confédération iroquoise. Son pouvoir était celui qui a fait former les 5 tribus avec la Confédération. Son règne confédéré était le fondement de la paix et de la démocratie, bien qu'il n'ait pas vraiment duré. C'est généralement le cas d'un gouvernement différent. Ces 5 tribus sont les Onondaga, les Mohawk, les Oneida, les Cayuga et les Seneca. Ensemble, ils ont été salués par la Ligue des 5 Nations.

Sénèque	Cayuga	Onondaga	Tuscarora	Oneida	Moha
Loup	Loup	Loup	Loup	Loup	Loup
Ours	Ours	Ours	Ours	Ours	Ours
Tortue	Tortue	Tortue	Tortue	Tortue	Tortue
Bécassine	Bécassine	Bécassine	Bécassine	-	-
Cerf	-	Cerf	Cerf	-	-
Castor	-	Castor	Castor	-	-
Héron	Héron	-	-	-	-
faucon	-	faucon		-	-
-	-	Anguille	Anguille	-	-

La création de la Confédération iroquoise est aussi le fruit de la rencontre du chef Hiawatha et de Deganawida. Deganawida était un chef de la tribu mohawk. Pendant son règne, il s'est retiré à l'idée d'exercer la violence contre les tribus voisines. Malheureusement, la

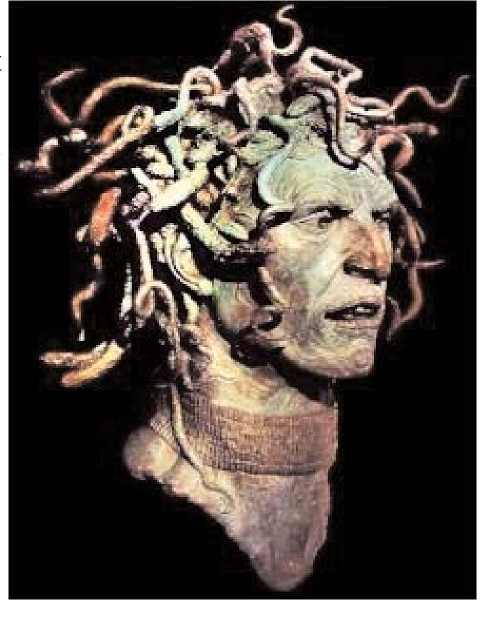
violence est au cœur de la tribu mohawk pendant cette période. Il a essayé de faire appel au conseil concernant leurs manières, mais ce dernier n'est pas ouvert à la suggestion de dissuader l'agression de leur peuple. Sur ce, Deganawida est parti. Il est allé à l'ouest, et là, il a rencontré le chef Hiawatha au bord du lac. Lors de sa rencontre, Deganawida s'émerveilla de la sagesse du chef Hiawatha, le faisant décider de faire entrer ce dernier dans sa tribu. La position philosophique de Hiawatha fut finalement bien acceptée par la tribu mohawk. L'histoire du chef Hiawatha Iroquois montre comment on peut être embrassé par différentes tribus par la seule sagesse.



L'objectif principal de la confédération était d'installer l'unification entre les différentes tribus afin de réduire les guerres inter-tribus qui entraînent plus de morts que nécessaire. En raison de l'insistance des deux, il y a eu la formation de la "Grande Loi de la Paix". Cela a consolidé la position du chef Hiawatha en tant qu'Iroquois célèbre.

Les efforts conjoints de Deganawidah et Hiawatha provoquent la conversion et la rédemption d'Atotarho, dont les cheveux sont une masse de serpents enchevêtrés, dont l'esprit est tordu et dont le corps est tordu. Son cri " Hwe-do-ne-ee-eh ? " est " le cri moqueur du sceptique qui a tué des hommes en détruisant leur foi ". Il est celui qui règne en tyran sur les cinq nations. Surtout, il est un magicien décadent.

Il existe différentes versions de l'histoire, mais la plupart semblent s'accorder sur le fait qu'Adodarho (ou Atatarho) avait une tête pleine de serpents, signe d'une pensée confuse. Un autre trait saillant de l'histoire et d'Adodarho est qu'il avait une blessure au pénis de sept pieds autour de sa taille. Cela n'était pas lié au sexe (selon une érudite, Barbara Alice Mann) mais indiquait une " médecine gravement mauvaise "



Comme ils n'avaient pas de système d'écriture, les Iroquois dépendaient de la parole pour transmettre leur histoire, leurs traditions et leurs rituels. Comme aide à la mémoire, ils utilisaient des coquillages et des perles de coquillages. Les Européens appelaient les perles wampum de wampumpeag , un mot utilisé par les Indiens de la région qui parlaient les langues algonquiennes. Le wampum est fabriqué à partir du buccin canalisé de l'Atlantique Nord (busycotypus canaliculatus) ou à partir de perles violettes et blanches, fabriquées à partir de la coquille de la palourde (mercenaria mercenaria), obtenue par le commerce ou comme paiement d'hommage des tribus côtières. Ces perles étaient disposées sur des ceintures dans des motifs représentant des événements importants. Certains anciens étaient désignés pour mémoriser les divers événements et articles de traités représentés sur les ceintures. Ces hommes pouvaient " lire " les ceintures et reproduire leur contenu avec une grande précision. Les ceintures étaient stockées à Onondaga, la capitale de la Confédération, sous la garde d'un gardien de wampum désigné.
Les ceintures wampum servaient également de symboles d'autorité ou de contrat. Des motifs ou des figures tissés dans des ceintures wampum enregistraient les termes des traités ; des doubles de ceintures ont été remis à chacune des parties contractantes. En raison de ses utilisations importantes, le wampum est devenu une marchandise

précieuse et a parfois été utilisé comme une forme de monnaie dans le commerce.

Les 117 codicilles de la Grande Loi visaient autant à fixer les limites des pouvoirs du Grand Conseil qu'à les octroyer. Sa juridiction était strictement limitée aux relations entre les nations et les groupes extérieurs. Les affaires intérieures étaient du ressort des nations individuelles. Selon la Grande Loi de Paix, lorsque le conseil des sachems décidait " d'une question particulièrement importante ou d'une grande urgence ", ses membres devaient " soumettre la question à la décision de leur peuple " dans une sorte de référendum.

Grand Conseil

L'égalité entre les sexes avait une forte adhésion dans la Confédération, et les femmes, qui détenaient le titre de la terre et de tous ses produits, détenaient également un pouvoir réel et pouvaient voter contre les décisions des dirigeants masculins de la Ligue et exiger qu'une question soit reconsidérée. , notamment pour approuver ou opposer son veto aux déclarations de guerre. Le Grand Conseil des Chefs était choisi par les Mères du Clan et si un chef ne se conformait pas à la Grande Loi de la Paix, il pouvait être destitué par les Mères du Clan.

A l'origine, l'objet principal du Conseil était de lever des sachems pour combler les vacances dans les rangs du corps dirigeant occasionnées par la mort ou la déposition ; mais il traitait toutes les autres affaires qui concernaient le bien commun. Finalement, le Conseil est tombé en trois sortes, qui peuvent être distinguées comme civile, deuil et religieux. Les premiers ont déclaré la guerre et fait la paix, envoyé et reçu des ambassades, conclu des traités avec des tribus étrangères, réglé les affaires des tribus assujetties, ainsi que d'autres questions de bien-être général. Le second a levé des sachems et les a investis d'office, appelé le Conseil de deuil (Henundonuhseh) parce que la première de ses cérémonies était la complainte du souverain décédé dont la place vacante devait être comblée. Le troisième a eu lieu pour l'observation d'une fête religieuse générale, comme une occasion pour les tribus confédérées de s'unir sous les auspices d'un concile général dans l'observance des rites religieux communs.

Le Grand Conseil est la plus ancienne institution gouvernementale ayant conservé sa forme originale en Amérique du Nord.Chaque tribu envoie des sachems pour agir en tant que représentants et prendre des décisions pour toute la nation. Différentes nations avaient différents nombres de sachems, mais l'inégalité signifiait peu, car toutes les décisions devaient être unanimes. Le nombre de sachems n'a jamais changé.

14 Onondaga
10 Cayuga
9 Oneida
9 Mohawk
8 Sénèque
0 Tuscarora

Les Tuscarora n'ont jamais eu de siège au Conseil. Ayant demandé la protection de la Confédération en quittant la Caroline du Nord pour échapper aux Britanniques en 1720-22, leur statut est différent de celui des 5 tribus d'origine.

DĀ-AH-DE-A
A SENECA IN THE COSTUME OF THE IROQUOIS.

En règle générale, les sachems étaient remplacés par leurs neveux, mais le système n'était pas entièrement héréditaire. Les sachems pouvaient être mis en accusation s'ils mécontentaient leur clan, et si leurs neveux n'étaient pas jugés aptes à occuper un poste, quelqu'un d'extérieur à la famille pouvait prendre la relève

Clans, mariage et enfance

Le nombre de clans varie selon les nations, actuellement de trois à huit, avec un total de neuf noms de clans différents. A l'origine, les tribus iroquoises étaient organisées en huit clans, regroupés en deux

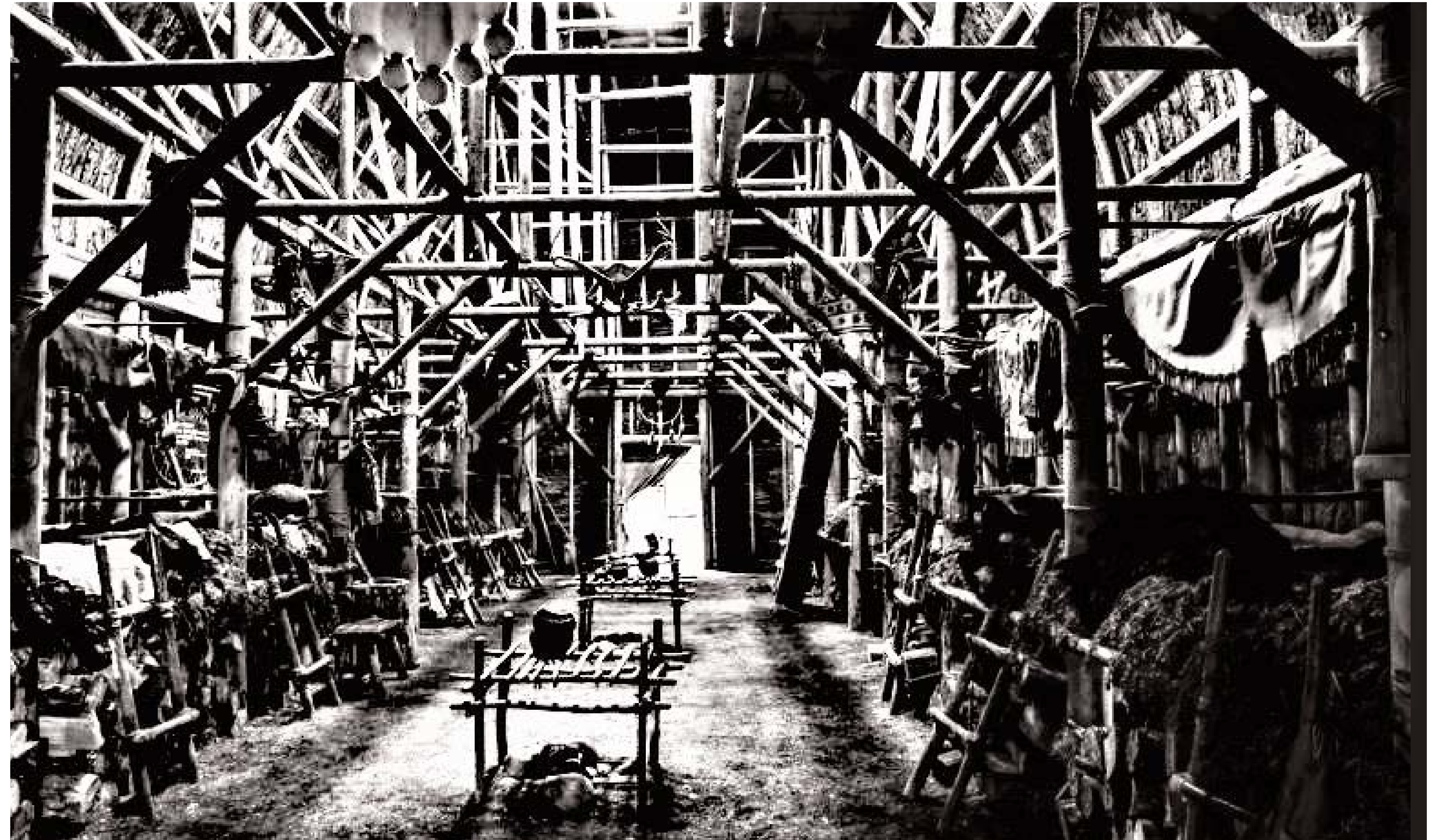
moitiés : Loup, Ours, Castor et Tortue ; et Deer, Snipe, Heron et Hawk . Dans les temps anciens, les mariages mixtes n'étaient pas autorisés au sein de chaque groupe de quatre clans, mais en raison de la forte réduction de la population, les mariages mixtes n'étaient finalement interdits qu'au sein de chaque clan.

L'affiliation tribale n'affectait pas l'appartenance au clan ; par exemple, tous les membres du clan Wolf étaient considérés comme des parents par le sang, qu'ils soient membres des tribus Mohawk, Seneca ou d'autres tribus iroquoises. A la naissance, chacun devenait membre du clan de sa mère.

Au sein d'une tribu, chaque clan était dirigé par la mère du clan, qui était généralement la femme la plus âgée du groupe. En consultation avec les autres femmes, la mère du clan a choisi un ou plusieurs hommes pour servir de chefs de clan. Chaque chef était nommé à vie, mais la mère du clan et ses conseillers pouvaient le destituer pour mauvaise conduite ou manquement au devoir.

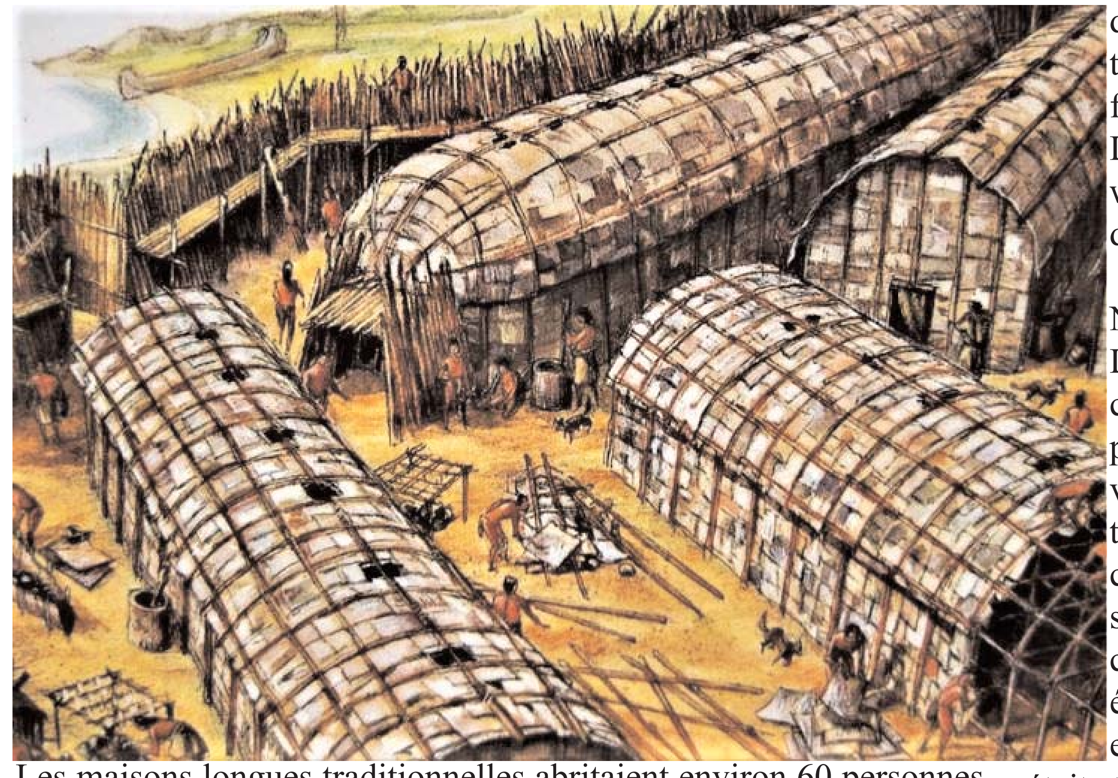
Les femmes arrangeaient les mariages, choisissant généralement un jeune homme pour une femme plus âgée, souvent veuve et inversement un homme plus âgé pour une fille plus jeune. Le système avait le grand avantage d'assurer aux jeunes un partenaire conjugal expérimenté et d'éviter le risque que deux jeunes gens se vautrent dans les mystères du sexe et du mariage pour mettre en péril la relation. De plus, la jeune mariée était assurée de la sécurité d'un chasseur expérimenté et d'un guerrier prospère avec un statut et une position. Le jeune marié, en revanche, avait l'avantage d'un partenaire riche en biens, qui possédait des champs de maïs, de haricots et de courges et qui connaissait bien la parentalité et l'entretien ménager.
Les enfants étaient appréciés chez les Iroquois; en raison de la société matrilinéaire, les filles étaient un peu plus prisées que les fils. La naissance du premier enfant d'un couple a été accueillie par un festin dans la maison familiale de la mère. Le couple y resta quelques jours, puis retourna chez lui pour préparer un autre festin.
Les mères avaient la responsabilité première d'élever leurs enfants et de leur enseigner un bon comportement. Conformément à la nature décontractée de la société haudenosaunee, les enfants apprenaient de manière informelle de leur famille et des aînés de leur clan. Les enfants n'étaient pas fessés, mais pouvaient être punis en leur aspergeant le visage de l'eau. Les enfants difficiles pourraient être effrayés et adopter un meilleur comportement par la visite d'une personne portant le masque de Longnose, le clown cannibale.
Les bébés étaient nommés à la naissance; quand l'enfant a atteint la puberté, un nom d'adulte a été donné. Noms faisant référence à des phénomènes naturels (tels que la lune ou le tonnerre), des caractéristiques du paysage, des professions et des rôles sociaux ou cérémoniels ; les noms d'animaux étaient très rares. Voici quelques exemples de la signification des noms : Au centre du ciel, Fleur suspendue, Il porte des nouvelles et Haut-parleur puissant. Une personne n'a jamais été appelée par son nom pendant la conversation ; lorsqu'on parlait d'une personne, en particulier à un parent, le nom n'était utilisé que s'il ne pouvait pas autrement être clairement identifié par les termes de la relation ou le contexte de la discussion.
La puberté a marqué le moment de l'acceptation de l'adhésion adulte dans la société.

A l'occasion de ses premières règles, une fille se retirait dans une case isolée pour la durée de ses règles. Elle devait effectuer des tâches difficiles, comme couper du bois dur avec une hache émoussée, et il lui était interdit de manger certains aliments. La période d'initiation pour un jeune homme était plus longue ; lorsque sa voix a commencé à changer, il est allé vivre dans une cabane isolée dans la forêt jusqu'à un an. Un vieil homme ou une femme a pris la responsabilité de veiller à son bien-être. Il mangeait peu et son temps était consacré à des activités physiquement exigeantes telles que courir, nager, se baigner dans de l'eau glacée et se gratter les tibias avec une pierre. Sa quête s'est achevée lorsqu'il a reçu la visite de son esprit, qui restera avec lui pendant sa vie d'adulte.



Logement et établissements

Les villages de 300 à 600 personnes étaient protégés par une palissade à triple paroi de pieux en bois de 15 à 20 pieds de haut. Ces palissades étaient souvent équipées d'étagères pour contenir des pierres à lancer sur l'ennemi et des seaux d'eau pour éteindre les incendies. Les Iroquois ont préféré construire leurs villages sur une colline à des fins de protection. Les emplacements à proximité de sources d'eau douce ou d'une rivière pour faciliter le transport ont été privilégiés. Un village comprendrait 20 à 100 maisons longues. Les maisons longues ont été construites selon des motifs aléatoires pour empêcher la propagation facile du feu. Les cultures ont été plantées dans de grands champs à l'extérieur de la palissade.Environ tous les 20 à 30 ans, les réserves de gibier et de bois de chauffage à proximité s'épuiseraient et le sol cultivé s'épuiserait. Pendant une période d'environ deux ans, les hommes trouveraient et dégageraient un site alternatif pour le village, qui serait ensuite entièrement reconstruit.



Les maisons longues traditionnelles abritaient environ 60 personnes et mesuraient parfois plus de 100 pieds de long, 15 à 20 pieds de large, à pignon ou voûté, avec une porte et un vestibule à chaque extrémité. Ils se composaient d'un cadre en rondins avec une variété de revêtements, souvent de l'écorce d'orme. Chaque maison longue abritait un clan entier, soit jusqu'à 60 personnes. Plus tard, les maisons longues iroquoises pouvaient abriter plusieurs centaines de personnes et mesuraient jusqu'à 300 pieds de long.

Dans le corps de la maison, un couloir central de huit pieds de large séparait deux rangées de compartiments. Chaque compartiment, mesurant environ 13 pieds sur six pieds, était occupé par une famille nucléaire. Une plate-forme en bois à environ un pied au-dessus du sol servait de lit la nuit et de chaise le jour ; certains compartiments comprenaient de petits lits superposés pour les enfants. Une étagère suspendue contenait des effets personnels. Tous les 20 pieds le long du couloir central, un foyer desservait les deux familles vivant sur ses côtés opposés. Des portes en écorce ou en peau aux extrémités des bâtiments étaient fixées au sommet; ces ouvertures et les trous de fumée dans le toit 15 à 20 pieds au-dessus de chaque foyer fournissaient la seule ventilation.

Les Algonquiens voisins vivaient généralement dans des wigwams (huttes avec une armature voûtée de poteaux recouverts d'écorce, de peau de bête ou de nattes tissées).

Nourriture

Les Iroquois étaient un mélange d'agriculteurs, de pêcheurs, de cueilleurs et de chasseurs, bien que leur alimentation de base provenait de l'agriculture. Les principales cultures qu'ils cultivaient étaient le maïs, les haricots et les courges, appelés " les trois sœurs " et qui étaient considérés comme des cadeaux spéciaux du Créateur. Ces cultures ont été cultivées de manière stratégique. Les tiges de maïs poussaient, les plants de haricots grimpaient sur les tiges et la courge poussait en dessous, éloignant les mauvaises herbes. Dans cette combinaison, le sol est resté fertile pendant plusieurs décennies. La nourriture était stockée pendant l'hiver et durait deux à trois ans.

Un voyageur en 1669 a rapporté que six miles carrés de maïs encerclaient généralement les villages Haudenosaunee. Cette estimation a été à peu près corroborée deux décennies plus tard par le marquis de Denonville, gouverneur de la Nouvelle-France, qui a détruit la récolte de quatre villages haudenosaunee adjacents pour dissuader de futures attaques. Denonville a rapporté qu'il a détruit 1,2 million de boisseaux de maïs - 42 000 tonnes. Aujourd'hui, les agriculteurs d'Oaxaca au Mexique plantent généralement environ 1,25 à 2,5 acres pour récolter une tonne de maïs de race locale. Si cette relation était vraie pour le nord de l'État de New York - une hypothèse grande mais pas ridicule - quatre villages, étroitement emballés les uns contre les autres, seraient entourés de 8 à 16 miles carrés de champs de maïs. Aussi John Sullivan, le général américain qui a ravagé les villes iroquoises alliées aux Britanniques pendant la Révolution américaine en 1779, a été étonné d'observer les plus grands champs de maïs en Amérique du Nord

En plus de fournir de la nourriture, les plants de maïs servaient à fabriquer divers autres produits. À partir des tiges, on fabriquait des tubes contenant des médicaments, du sirop de maïs, des bâtons de guerre et des lances jouets, et des pailles pour apprendre aux enfants à compter. Les balles de maïs étaient transformées en lampes, en bois d'allumage, en matelas, en cordes à linge, en paniers, en chaussures et en poupées. Des peaux d'animaux étaient fumées sur des feux d'épis de maïs. Outre le maïs, les haricots et les courges qu'ils cultivaient avec, les Iroquois mangeaient une grande variété d'autres aliments végétaux. Des fruits sauvages, des noix et des racines ont été récoltés pour compléter les cultures cultivées. Les baies ont été séchées pour une utilisation toute l'année. La sève d'érable était utilisée pour sucrer, mais le sel n'était pas couramment utilisé.
Le régime traditionnel comprenait plus de 30 types de viande, notamment du cerf, de l'ours, du castor, du lapin et de l'écureuil. La viande fraîche était appréciée pendant la saison de chasse, et une partie était fumée ou séchée et utilisée pour embellir les plats de maïs pendant le reste de l'année. Les Iroquois utilisaient abondamment les voies navigables de la région pour le transport, mais le poisson était relativement peu important comme nourriture.

Robe et équipement
L'élément fondamental des vêtements pour hommes était une culotte faite d'une bande de peau de daim ou de tissu. Passant entre les jambes, il était fixé par une ceinture ventrale, et des rabats décorés de la culotte pendaient à l'avant et à l'arrière. La ceinture, ou la ceinture, était un article favori ; tantôt porté seulement autour de la taille, tantôt aussi sur l'épaule gauche, il était tissé sur un métier à tisser ou sur les doigts, et pouvait être décoré de perles. L'élément de base des vêtements pour femmes était un jupon court. Les autres articles portés par les deux sexes comprenaient une tunique à franges et sans manches, des manches séparées (connectées les unes aux autres par des lanières, mais non connectées à la tunique), des jambières, des mocassins et une robe ou une couverture. Les vêtements étaient ornés de broderies en poils d'orignal avec des figures aux lignes courbes aux extrémités enroulées. Des pochettes décorées pour transporter des objets personnels complétaient les costumes. Les femmes utilisaient des sangles de fardeau, portées sur le front, pour soutenir les portées portées sur le dos. Les Français avaient établi une présence au Canada pendant plus de 50 ans avant de rencontrer les Iroquois. Au cours de cette période, les Iroquois ont commencé à acquérir des marchandises commerciales européennes par le biais de raids sur d'autres tribus indiennes. Ils trouvèrent les haches, les couteaux, les houes et les marmites en métal bien supérieurs à leurs outils en pierre, en os, en coquillage et en bois. Le tissu tissé a commencé à remplacer les peaux d'animaux habituellement utilisées pour les vêtements. À la fin du XVIIIe siècle, le tissu de commerce a remplacé la peau de daim comme matériau de base du vêtement. Les perles de verre importées ont remplacé les piquants de porc-épic comme éléments décoratifs.

Les chasseurs iroquois utilisaient des arcs et des flèches à pointe de silex ou d'os comme armes de chasse principales. Les sarbacanes étaient utilisées pour les petites proies. Fabriqués à partir de la tige creuse d'aulne des marais, ils mesuraient environ six pieds de long et un pouce d'épaisseur, avec un alésage d'un demi-pouce; les flèches mesuraient deux pieds et demi de long. Les pêcheurs iroquois utilisaient généralement des lances et des cannes à pêche. Les outils importants comprenaient des herminettes en pierre, des couteaux en silex pour écorcher les animaux et des houes en bois pour l'agriculture. Les Iroquois étaient des menuisiers qualifiés, qui cuisaient du bois à la vapeur qui pouvait être plié en outils courbés. Certains Iroquois fabriquent encore des bâtons de crosse de cette façon aujourd'hui. Parfois, les Iroquois utilisaient des pirogues en écorce d'orme ou en pirogue pour leurs sorties de pêche, mais préféraient généralement voyager par voie terrestre. À l'origine, les tribus iroquoises utilisaient des chiens comme animaux de bât. Il n'y avait pas de chevaux en Amérique du Nord jusqu'à ce que les colons les fassent venir d'Europe. En hiver, les Iroquois utilisaient des raquettes lacées et des traîneaux pour se déplacer dans la neige.

ORGANISATION SOCIALE

LE RÔLE DES CHEFS

L'organisation du pouvoir parmi les peuples du Nord-Est variait d'une société à l'autre. Mais chaque groupe, bande ou clan, se donnait un chef. Ce dernier, qu'il soit chef civil ou militaire, devait s'en remettre aux décisions prises par le conseil après de longues palabres. Les discussions visaient à rallier le plus grand nombre de personnes. Il fallait donc prévoir un certain délai pour que l'opinion générale s'accorde.

Les qualités requises pour devenir chef étaient: la force, l'habileté, le courage, la sagesse ainsi que la générosité. À ces caractéristiques essentielles s'ajoutaient d'autres qualités personnelles comme le fait d'être un bon orateur ou un grand chaman. Le chef ne portait pas de signes extérieurs de supériorité. Il ne se distinguait des autres que par sa valeur et le respect qu'on lui portait. Son influence reposait sur ses qualités personnelles et son pouvoir de persuasion qui était lié à son habileté oratoire, son éloquence, c'est-à-dire son talent de bien parler, d'émouvoir et de convaincre par son discours. Son autorité restait limitée et ne lui donnait aucun pouvoir de contrainte ni aucun droit de faire usage de la force.

LE CHEF CIVIL ET LE CHEF MILITAIRE

Les Hurons-Wendats et les Iroquois reconnaissaient deux sortes de chefs: le chef civil et le chef militaire. Le chef civil avait la responsabilité des affaires internes du clan dont l'organisation des fêtes et des jeux. Ils s'occupaient aussi des relations avec les autres clans. Le chef civil était élu selon son lignage clanique. La filiation était souvent héréditaire par les femmes, mais le mérite de l'individu importait aussi. Tous les chefs de clan faisaient partie du conseil du village qui se réunissait fréquemment pour traiter des affaires de la communauté. Les chefs de tous les villages se rassemblaient pour former le conseil de la nation. Les conseils des nations formaient un regroupement encore plus large, la fédération.

L'autre chef avait la charge des activités entourant la guerre. Il était choisi en tenant compte de ses qualités personnelles, même si le lignage pouvait être pris en compte. Les chefs militaires se regroupaient de la même façon que les chefs civils, en conseils de village, de nation, puis au sein de la fédération.

DEKANAHOUIDEH

Selon une tradition iroquoise, la Ligue iroquoise (Ho-de'no-sau-nee) est créée vers la seconde moitié du 15e siècle. Sa naissance est associée à une éclipse de soleil qui serait survenue en Iroquoisie en 1451. La croissance de la population, le commerce et la guerre auraient suscité la création de cette fédération sous la conduite du héros légendaire, Dekanahouideh, le "Messager céleste". Après avoir perdu sa famille dans un conflit intertribal, Hiaouatha se serait rallié à ce projet de paix entre toutes les nations iroquoises. Le symbole de Ligue Ho-de'no-sau-nee est l'arbre de la paix, le pin blanc.

LE CHAMAN

Le chaman était un individu respecté au sein des sociétés autochtones puisqu'il était en mesure de guérir, de rompre les sorts, mais aussi d'ensorceler. Il ne possédait toutefois pas l'exclusivité de l'univers surnaturel. Chacun restait autonome dans ses rapports avec les esprits et chacun pouvait communiquer avec eux. Différents moyens d'entrer en contact avec le surnaturel, comme le jeûne, la vision, la danse et le rêve, étaient accessibles au chaman, mais aussi aux autres individus.
Cet homme médecin, souvent une femme, était reconnu comme le spécialiste de l'univers surnaturel. Il servait d'intermédiaire entre les esprits et les humains. On le nommait arendiouane, "celui dont la puissance spirituelle est grande" ou oki, "esprit puissant" chez les Hurons-Wendats. Le chaman pouvait prévenir la maladie, diagnostiquer le mal et suggérer le remède approprié puisqu'il connaissait très bien les plantes médicinales. Il était aussi très habile pour interpréter les rêves.
Cette fonction n'était pas nécessairement héréditaire. Elle exigeait des qualités personnelles exceptionnelles et un long apprentissage. Le chaman possédait des talents particuliers dont l'aptitude à entrer en

contact avec les esprits et à faire des prédictions. Il détenait ses pouvoirs de la force d'un oki (esprit) particulier et de sa pratique du jeûne.



Certains chamans se spécialisaient dans la recherche des objets perdus, des personnes disparues et dans la prédiction des lieux où se trouverait du gibier. Pour y arriver, ils exécutaient la cérémonie de la tente tremblante. Le chaman entrait dans une petite cabane où il chantait et envoyait des esprits à la recherche de ce qu'il voulait trouver. Les chamans iroquoiens, hommes ou femmes, se regroupaient souvent au sein de sociétés de médecine.

LES FEMMES IROQUOIENNES

Les femmes étaient à la base de l'organisation sociale iroquoienne. Elles donnaient l'identité clanique aux enfants. Chaque individu au moment de la naissance devenait membre du clan de sa mère. Dans la mythologie iroquoienne, une femme nommée Aataentsic est à l'origine de l'humanité. Elle est considérée comme la mère des êtres humains.

Les relations de parenté étaient à la base de l'organisation sociale et politique des sociétés iroquoiennes. Leur système de parenté reposait sur l'ascendance maternelle. C'est pour cette raison que ces sociétés sont qualifiées de matriarcales ou matrilocales. En fait, le lignage était défini par les femmes. Une habitation communautaire, la maison longue, réunissait les membres d'une même lignée, c'est-à-dire les individus apparentés entre eux du côté des femmes, ceux qui descendaient d'une même mère ou d'une même grand-mère.

Les femmes détenaient une très grande influence au sein des sociétés iroquoiennes. Elles réglaient les affaires courantes en prenant part aux grandes décisions comme celle de faire la guerre ou de déplacer le village. Ce sont les femmes qui possédaient les champs et les maisons et qui négociaient les mariages. En plus d'être les gardiennes de la tradition, les femmes avaient un rôle politique important. Celles qu'on nomme les mères de clan (les femmes les plus âgées et les plus expérimentées) choisissaient les hommes qui formaient le gouvernement. Les femmes choisissaient le chef pour leur clan et quand ce dernier ne remplissait pas bien ses fonctions, elles pouvaient essayer de le destituer. Les femmes ne siégeaient pas aux conseils, mais elles pouvaient y présenter des discours.

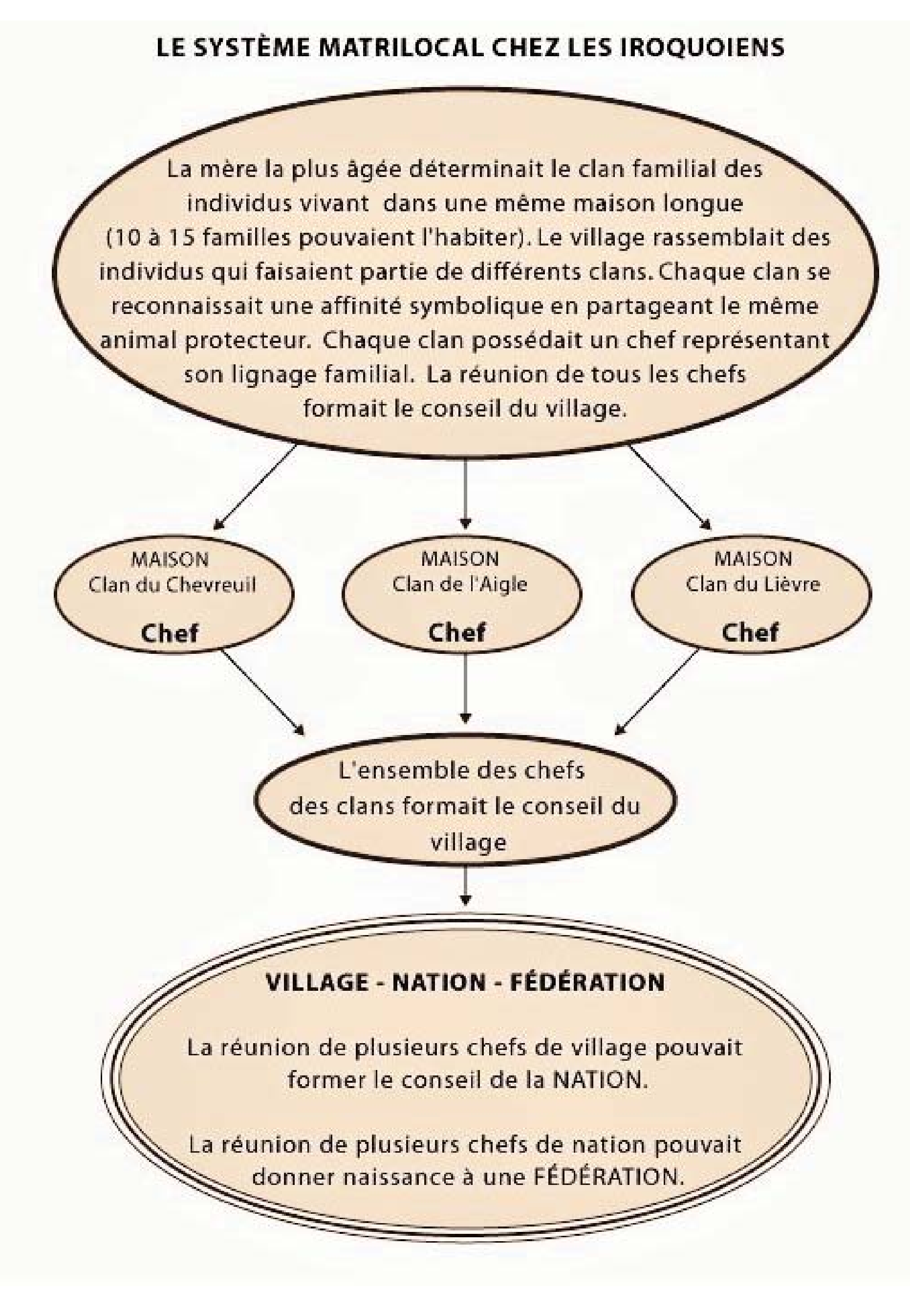
Les femmes, qui devaient s'occuper des champs, étaient plus sédentaires que les hommes. Tout comme l'agriculture, la cueillette des fruits, des racines et des plantes médicinales leur était réservée. Les autres tâches féminines consistaient à préparer les repas, ramasser le bois de chauffage et pêcher. Elles préparaient les peaux d'animaux et confectionnaient les vêtements, fabriquaient divers objets faits d'écorce, de feuilles de maïs, de jonc ou de terre cuite. Les femmes cousaient l'écorce du canot et tissaient l'intérieur des raquettes.

MÈRES DE CLAN

" La Terre Mère envoya un appel à tous ceux qui faisaient partie de la Création. Cet appel fut entendu par ceux qui écoutaient avec leur cœur. " Je suis en train de donner naissance à un Legs qui va susciter le meilleur en chacun dans l'humanité ", cria-t-elle. " Jamais plus la beauté de l'aspect féminin ne sera cachée à ceux qui rechercheront la lumière de Grand-Mère Lune ou qui s'en remettront à mon don pour

prendre soin d'eux et recevoir la force qui les guidera sur le chemin. Je vais léguer à toutes les femmes de la Terre la Médecine dont elles ont besoin pour donner naissance à leurs enfants ainsi qu'aux rêves collectifs. Alors, avec elles, je renverserai les schémas de peur qui ont blessé les cœurs de tous mes enfants. Ma promesse au Peuple des Plantes, à celui des Pierres, au Peuple de ceux qui ont des Ailes, des Nageoires, Quatre Pattes et au peuple de ceux qui Rampent sur la terre est que ma compassion et mon amour seront présents chez les Deux-Jambes nommés Yeo, la femme. Cela peut prendre du temps et requérir l'aide de ses Proches dans la Famille Planétaire, mais la femme trouvera sa voie, en restaurant en chaque chose vivante l'amour qui a été perdu dans le chamboulement du Premier Monde. " Et ce fut ainsi que les visions du rêve des Treize Mères Originelles de Clan Originelles ont pris chair et sont venues se nicher dans le cœur de Terre Mère, profondément enfouies dans sa Terre Intérieure. "

" Alors que la voix de son Orenda* s'évanouissait, la Femme qui Écoute entendit les faibles murmures de la brise qui s'élançaient, escaladaient les arrêtes de la Montagne Sacrée et faisaient cercle autour de la Terre Mère ; les voix des Ancêtres chevauchaient les Vents du Changement, murmurant à tous ceux qui pouvaient les entendre :

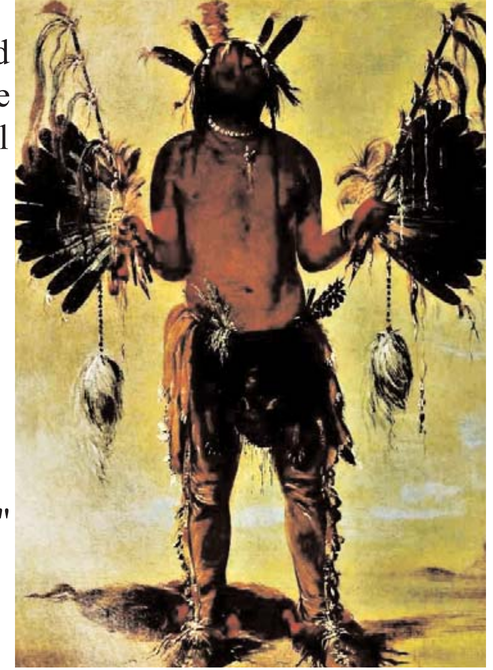


" Voici venu le temps du retour du Bison Blanc. Il est temps d'abandonner vos peurs et de vous joindre à nous dans la quête de plénitude et d'unité. Enfants, appelez cette Grand-Mère qui peut vous enseigner l'harmonie de la paix intérieure dans vos cœurs. La Femme qui Écoute entend vos appels et se tient prête à vous montrer comment trouver le chemin. Écoutez le doux bruit des pas de vos Ancêtres à travers le martèlement des sabots du Buffle Blanc, et sachez (ce qui est). Sachez que chaque nuit nous allumons les feux du retour à travers l'immense étendue de la Nation du Ciel. Nous attendons en Tiyoweh**. Nous faisons venir jusqu'à vous les chuchotements de l'ancien temps pour vous indiquer la Piste d'Harmonie qui vous ramène à la maison de votre cœur. "

La Femme qui Écoute s'assit dans le Calme et écouta. Les voix qui montaient en appelant son nom vinrent à elle sans surprise. Le temps pour les humains d'écouter et d'atteindre l'unité spirituelle, en abandonnant séparation et limitation, était enfin arrivé. "

Extrait de l'histoire de la Maison du Conseil de la Tortue, les 13 Mères Originelles, Jamie Sams

MOHAWK



Tribu indienne d'Amérique du Nord appartenant à la famille linguistique des Iroquois et originaire de l'actuel État de New York, les Mohawk, tout comme les autres tribus iroquoises, menaient une vie semi-sédentaire. Les femmes s'occupaient de la culture du maïs, tandis que les hommes s'adonnaient à la chasse en automne et en hiver, et à la pêche en été. Plusieurs familles alliées vivaient ensemble dans des " maisons longues ", symbole de la société iroquoise. Si l'on en croit les récits traditionnels, c'est le chef mohawk Hiawatha qui accepta le premier les idées de paix du prophète Dekanawida, fondateur de la Ligue des Iroquois (1450). Les Mohawk avaient neuf représentants dans la ligue. Chaque communauté mohawk avait aussi un conseil local qui guidait le ou les chefs villageois. Ils étaient répartis en trois clans : l'ours, le loup et la tortue. Les Mohawk guerroyaient souvent contre leurs voisins, les Algonquins. Lorsque les Hollandais introduisirent les armes à feu comme mode de paiement des peaux de castors, les victoires mohawk se firent plus nombreuses. Cependant, les contacts avec les Européens provoquaient un déclin rapide de la population. La plupart des Mohawk prirent le parti des Anglais dans la guerre contre les Français et les Indiens. Mais certains d'entre eux qui étaient convertis à la religion catholique (les Indiens dévots du Québec), et qui étaient installés dans des missions le long du Saint-Laurent et surtout à Caughnawaga, épousèrent la cause des Français. Ils servirent même de guides dans des expéditions contre leurs anciens alliés de la Ligue des Iroquois. Plus tard, durant la guerre d'Indépendance, les Mohawk prirent, sous l'influence de leur chef Joseph Brant, qu'ils devaient suivre par la suite au Canada, le parti des Anglais.



Hochelaga (Québec), ?-1540 CE



Tionondogen (New York), 1666-1693 CE

Provinces, villages et maisonnées

S'aventurant dans la vallée du Saint-Laurent, Jacques Cartier reconnut deux groupes qui habitaient une dizaine de villages répartis entre le lac Saint-François et l'île-aux-Coudres; les Hochelaguiens de la région de Montréal et les Stadaconiens de la région de Québec. Il s'agirait de deux confédérations composées chacune de tribus apparentées.

Les études archéologiques ont cependant permis de reconnaître au moins quatre provinces, ou ensembles culturels, iroquoiennes. La première - Jefferson - s'étendait dans les comtés de Jefferson et de St. Lawrence dans l'État de New York. La seconde - Hochelaga - comprenait l'île de Montréal et la région s'étirant jusqu'à Prescott. C'est là que les archéologues ont retrouvé les villages les plus imposants, comme celui de Roebuck en Ontario avec ses 3,2 hectares. La troisième - Maisouna - était répartie entre la rivière l'Assomption et le village actuel de Lanoraie au Québec et enfin, la quatrième - " Canada " - couvrait un espace compris entre Portneuf et l'île aux Coudres et qui pourrait s'étirer jusque dans le secteur de l'embouchure du Saguenay. Cette dernière province comportait sept villages plus petits et non protégés par des palissades, tous localisés sur la rive nord du fleuve et dont le chef-lieu Stadaconé, la capitale de la province de Canada, se trouverait aujourd'hui à l'intérieur des limites actuelles de la ville de Québec. Comme le constata Jacques Cartier :

" […] ya quatre peuples et demourances savoyr Ajoasté, Starnatan, Tailla qui es sus une montaigne et Sitadin. Puys ledict lieu de Stadaconé […]. Passé ledit lieu est la demourance et peuple de Tequenonday et de Hochelay lequel Tequenonday est sus une montaigne et l'aultre en ung plain pays"

Cet espace correspondrait ainsi à leur territoire d'occupation. À partir de la densité démographique des villages hurons du 17e siècle et d'estimations générées au cours de fouilles réalisées sur les villages iroquoiens de Mandeville et de Masson, la population vivant dans cette province culturelle a été évaluée entre 2000 et 3000 personnes. Stadaconé aurait compté quelque 800 individus alors que les trois villages plus à l'est auraient abrité 200 à 250 personnes en moyenne. Différemment des concentrations de villages dans le nord de l'état de New York et de l'est ontarien qui servaient à se protéger des ennemis, les agglomérations iroquoiennes du Saint-Laurent étaient passablement distancées les unes des autres, laissant croire à l'absence d'hostilités, sauf dans l'estuaire, où pesait la menace des Mi'kmaks. Les sites étaient généralement situés sur des sols sablonneux ou limoneux bien drainés, souvent en retrait de l'artère fluviale, sur d'anciennes terrasses ou sur des crêtes morainiques, comme à Saint-Anicet. Un important site de pêche a été découvert à Pointe-du-Buisson, vis-à-vis les rapides de Beauharnois.

L'agriculture aura certainement contribué à accentuer la sédentarisation des populations qui se regroupaient dans des agglomérations plus ou moins vastes, comme le site Roebuck ou Saint-Anicet, dans le Haut-Saint-Laurent, à Tracy, le long du Richelieu, ou sur la rive nord du Saint-Laurent, à Lanoraie ou à Deschambault. Les villages regroupaient des maisons longues larges de six à sept mètres et alignant plusieurs foyers et petites fosses. Les liens familiaux entre Iroquoiens, ainsi que les modèles résidentiels, étaient basés sur la matrilinéarité. Les liens de filiation étaient donc transmis de mère en fille plutôt que de père en fils et les nouveaux mariés s'installaient dans la famille de la femme, plutôt que dans celle du mari.

L'habitation était érigée à partir d'une charpente de perches dont les sections enfoncées dans le sol laissent parfois des traces. Des dépotoirs étaient souvent aménagés à même une pente tout près des maisons et un cimetière était généralement localisé à l'extérieur du village, dont certains pouvaient être entourés d'une palissade. Il s'agissait d'établissements semi-permanents localisés à proximité d'endroits propices à la pêche et connaissant au moins 130 jours sans gel. L'épuisement des sols engendrés par la culture, tout comme celui du bois de chauffage, par exemple, commandaient une relocalisation du village en moyenne à tous les quinze ans. Et puisqu'une période de jachère d'une cinquantaine d'années était nécessaire pour que des sols

cultivés puissent se régénérer naturellement, il fallait déplacer un village quatre à cinq fois avant de revenir sur les lieux d'un ancien établissement.

Alimentation et santé

Dans la portion du fleuve comprise entre Montréal et les Grands-Lacs, la culture du maïs, de la courge et du tournesol représente une véritable révolution alimentaire qui se matérialisa autour du début du 14e siècle, peut être après plusieurs siècles d'expérimentation. Ces plantes étaient cultivées dans des clairières aménagées autour des habitations, mais on en trouve parfois à plus d'un kilomètre des villages.

Le maïs

L'histoire des populations autochtones sédentaires ou semi-sédentaires est liée de près à celle du maïs, de son nom scientifique zea mays. L'émergence de cette céréale fut le résultat d'une mutation chez une plante sauvage à épi et d'un long processus de domestication entamé il y a environ 5 500 ans par les autochtones du sud-ouest du Mexique. Depuis, les mutations graduelles ont conduit vers une sélection progressive des variétés les plus productives et les mieux adaptées à l'agriculture.

Le maïs se rependit graduellement en Amérique. Il y a environ 3000 ans, il avait atteint le Nouveau-Mexique et l'Arizona actuel. Si les premières traces archéologiques de maïs apparaissent dans la région des Grands-Lacs vers l'an 100 de notre ère environ, ce n'est que vers l'an 500 que cette céréale prend sa place au centre de l'alimentation des groupes iroquoiens de la région.

À ce jour, au-delà de 5000 variétés de maïs ont été répertoriées. Chez les Iroquoiens du Saint-Laurent, la forme la plus abondante fut zea mays indurata, connue sous l'appellation Northern Flint, littéralement " silex du nord ". Elle tire son nom de son albumen corné, qui donne un grain très dur et lustré une fois séché. Elle atteint cependant sa maturité hâtivement, en une centaine de jours environ, ce qui représentait un atout fondamental dans ces latitudes où la belle saisonest courte.

Les semailles et les récoltes se faisaient à la main. Les grains étaient ensuite séchés. Afin de libérer les éléments nutritifs des variétés de maïs à l'albumen corné, on ajoutait une matière alcaline lors du broyage ou de la préparation, soit du calcaire broyé ou des cendres. Facile à produire et à conserver, le maïs permettait l'accumulation de réserves de nourriture dont dépendaient les communautés villageoises.

La chasse, la pêche et la cueillette continuaient d'être pratiqués et la viande sauvage constituait alors 20 à 30 % de l'apport calorique. La capture de cerf de Virginie pouvait être rentabilisée par l'utilisation d'enclos formé de perches placées en " V " et vers lesquels on dirigeait des petits troupeaux. À l'est de Montréal, le poisson, l'anguille et différents mammifères et oiseaux, ainsi que du phoque, étaient prisés et l'agriculture aurait toutefois joué un rôle secondaire. Si l'on attribue aux femmes l'entretien des champs de maïs, de courge et de tournesol, c'était aux hommes que revenait la culture du tabac, qui se pratiquait en retrait des champs, sinon tout près des maisons longues.

Une fois abandonnés, les champs de maïs étaient repeuplés d'arbres produisant des noix, tels que le chêne, le noyer cendré et le caryer. Or, ces noix riches en huiles constituaient des nourritures d'appoint très prisées. De nombreuses plantes sauvages, tel que le sumac, le framboisier et les fraises étaient utilisées.

Les restes humains analysés ont révélé différentes pathologies, telles la tuberculose, la carie dentaire engendrée par la consommation de maïs et même le cancer. Des cas de torsion du fémur chez certaines femmes ont d'ailleurs révélé que les charges étaient toujours portées du même côté du corps.

Culture matérielle

La culture matérielle des Iroquoiens du Saint-Laurent était caractérisée par de la poterie (vases et pipes surtout), un attirail d'outils en os très varié, des haches en pierre polie et des pierres à moudre. La fabrication de la poterie n'était pas le fait d'une classe d'artisanes, mais était assurée par chaque lignée maternelle et la technique était transmise de mère en fille. Les vases étaient souvent marqués de décors complexes définissant un style régional très net. Ceux-ci étaient caractérisés par une panse globulaire et un col étranglé surmonté d'un parement bien dégagé et ornementé de crestellations. Le parement était décoré d'un motif géométrique variable formant des combinaisons complexes jumelées à des ponctuations annulaires et des séries d'encoches. Les vases les plus spectaculaires étaient parés de figures humaines stylisées alors que d'autres arboraient des motifs rappelant la forme d'un épi de maïs ou d'une échelle.

La fabrication des pipes relevaient cependant de l'activité masculine. Les pipes iroquoiennes témoignent souvent d'un niveau artistique hors du commun : leurs fourneaux étaient alors tantôt décorés de figures humaines, tantôt de têtes d'animaux ou les deux, faisant presque toujours face au fumeur. D'autres pipes étaient modelées en forme de trompette et décorées de courtes lignes horizontales sur l'extérieur du fourneau ou des ponctuations sur l'intérieur du pavillon. On façonnait également des perles et des jetons de jeu en terre cuite.

On utilisait des éclats de pierre pour couper, gratter ou creuser. Les cultigènes étaient réduits en farine ou pulvérisés à l'aide de meules à main, le bois était travaillé à l'aide de haches en pierre polie et on aiguisait nombre d'outils en os sur des pierres à grains grossiers. L'outillage lithique demeurait relativement rare et compensé par l'utilisation des ossements d'animaux que l'on transformait en poinçons, en hameçons, en pointes de projectile, en harpons, en spatules, en aiguilles à tatouer ou pour tresser, en manches. Des dents castor étaient transformées en burins. On fabriquait des poussoirs en andouiller pour la finition d'outils en pierre comme les pointes ou les grattoirs et l'on perçait des phalanges pour fabriquer des bilboquets ou des pendentifs. On utilisait également des portions d'ossements très droits que l'on amincissait à l'extrémité pour dégager l'enveloppe des épis de maïs et même des omoplates de cerf pour en faire des pipes.

La disparition des Iroquoiens du Saint-Laurent

Les Iroquoiens rencontrés par Jacques Cartier en 1535 disparaissent avant la fin du siècle. En 1608, Samuel de Champlain cherche en vain les villages décrits par son célèbre prédécesseur. Une disparition par étape des différents groupes iroquoiens de la vallée du Saint-Laurent entre les passages de Jacques Cartier, en 1535 et de Samuel de Champlain, en 1608 rallie la majorité des chercheurs. Plusieurs facteurs à l'origine de cette disparition sont proposés.

L'impact dévastateur d'épidémies de souches européennes a été suggéré, mais l'absence de témoignages archéologie met en doute cet élément d'explication. Des facteurs climatiques ont aussi été évoqués pour expliquer le déclin de la société iroquoienne. Sévissant de 1300 à 1850 AD, un refroidissement de la température moyenne de l'hémisphère nord nommé " le Petit âge glaciaire " aurait rendu précaire la pratique de l'agriculture dans l'est de la vallée du Saint-Laurent. Les Iroquoiens habitant les environs de Québec auraient d'ailleurs continué de miser sur le phoque pour combler une partie de leurs besoins annuels parce que la population de pinnipèdes n'aurait pas connu de baisse sensible et qu'au contraire, des températures plus froides auraient peut être même favorisé leur présence en amont de l'embouchure du Saguenay, réduisant d'autant les distances à parcourir pour exploiter cette ressource.

NITASSINAN
Nom innu désignant le territoire ancestral habité par les communautés innues et naskapis. Cet immense territoire couvre tout le Labrador, la Haute Côte-Nord, le Saguenay et tout le littoral du fleuve entre la communauté de Essipit (Les Escoumins) et celle de Pakuashipi (Saint-Augustin).

Les conflits, qui divisent les Iroquoiens du Saint-Laurent et leurs voisins au cours des derniers siècles du Sylvicole, auraient joué un rôle fondamental. Le vide laissé par la dispersion des horticulteurs iroquoiens du Saint-Laurent fut comblé par des chasseurs-cueilleurs algonquiens, Innus et Algonquins. C'est eux que Champlain rencontra sur l'ensemble du territoire laurentien : Le Nitassinan

Dès les origines, deux groupes distincts occupent le territoire Nitassinan : ce sont les Montagnais (Innus) de la forêt et les Montagnais (Innus) de la mer. En réalité, tous fréquentent à la fois la forêt et le fleuve mais dans des proportions inverses. Les Montagnais de la mer restent sur la côte de septembre à avril et chassent le loup-marin dans des baies libres de glace. En tout temps, ils peuvent ainsi échanger les peaux et l'huile contre de la nourriture dans les postes de traite. Il leur arrive parfois dans le cas d'une chasse peu fructueuse de se rabattre sur la chasse d'hiver aux gros gibiers en forêt. Que ce soient l'habitation, les méthodes de transport, l'outillage, les pièges, tout était adapté à la culture nomade des Amérindiens. On a peine à imaginer toute la logistique nécessaire au déplacement nomade, ce sont de véritables artistes du transport adapté à l'environnement. Bref, la simplicité volontaire existe depuis longtemps; bien avant la philosophie actuellement moderne. Avant leur complète sédentarisation, le cycle annuel des nomades montagnais de la forêt était marqué par sept grands déplacements :

1) La montée vers l'intérieur des terres jusqu'à la rivière Churchill s'effectuait à partir de la mi-août jusqu'à la fin septembre. Les familles campent sur des sites qu'ils ont l'habitude d'occuper. Les embranchements de rivière marquent la division des voyageurs en petits groupes, généralement par familles, et constituent le territoire de chasse ancestrale qui leur est dévolu. Petits gibiers, poissons et gros gibiers sont capturés et font surtout l'objet de réserves laissées dans des caches pour les saisons à venir.

2) La chasse d'automne se fait à partir d'un camp de base où les lignes de trappage sont installées après une tournée de reconnaissance du territoire.

3) La descente vers la côte s'effectue vers la mi-décembre pour certaines familles, d'autres préférant demeurer à l'intérieur des terres. Avec l'arrivée des Européens, en effet, des familles décident de retourner rapidement vers les postes de traite pour échanger des fourrures contre de la nourriture avant les froids d'hiver.

4) La chasse d'hiver se fait à partir d'un camp de base bien abrité des vents et où le bois de chauffage est abondant. En janvier et février, les hommes délaissent la trappe pour se concentrer sur la chasse aux gros gibiers alors ralentis par la couverture de neige. À la mi-février, le trappage des animaux à fourrures reprend de façon plus intensive.

5) La chasse d'hiver-printemps marque le début du retour vers la côte où les familles s'arrêtent environ une semaine à différents camps de chasse différents de ceux de la chasse d'automne.

6) La chasse de printemps à lieu à moins de 40 km du littoral de la mi-mai à la mi-juin. C'est le temps des captures de sauvagines et des oeufs, du poisson d'eau douce, du porc-épic, de l'ours.

7) Les activités estivales ont lieu sur la côte entre la mi-juin et la mi-août. On profite de cette période pour fabriquer de nouveaux canots, réparer les pièges, chasser le loup-marin et pêcher le saumon, C'est le temps des mariages et des alliances entre différentes communautés.

COMMENSALISME (le)

La circulation des biens alimentaires et vestimentaires est un fait saillant tout à fait distinctif de l'organisation sociale inuite pré conctact. Appelé commensalisme, ce principe d'organisation basé sur le partage de la nourriture entre chasseurs en premier, entre la parenté élargie en second et finalement don à la communauté lors de fête a prévalu pendant des siècles dans tout l'Arctique. De nos jours encore, le commensalisme fonctionne adéquatement puisque la viande de gibier n'a toujours pas le statut de marchandise. En effet, 85% de la nourriture locale (caribou, phoque, poissons, oiseaux, plantes) est transmise par les réseaux de parenté élargie, 13% est redistribué à la communauté via les congélateurs municipaux et seulement 2% est vendu à la coopérative principalement aux étrangers

INNU (les) (Les humains véritables)

Bonjour se dit "KUEI-KUEI" en langue innue.

Regroupement des Innus et des Naskapis donc des tribus suivantes : Betsiamites, Papinachois, Ouchestigouek, Ounescapis, Oumamiois. Géographiquement, les Betsiamites vivent sur le bassin de la rivière Betsiamites, les Papinachois sur les bassins des rivières aux Outardes et Manicouagan, les Ouchestigouek et les Ounescapis sur les bassins intérieurs de l'Ungava et du Labrador, les Oumamiois sur les bassins de la rivière Moisie, de La Romaine, de la Natashquan, de l'Olomane et de la Petit-Mécatina. Les Naskapis désignent toutes les tribus amérindiennes de l'intérieur des terres de la Haute Côte-Nord du Québec par opposition aux Amérindiens du littoral nord du Saint-Laurent désignés par les Montagnais. Cette désignation (Montagnais) est attribuée à Champlain qui la tiendrait peut-être des Basques, parmi les premiers Européens à avoir échangé avec les populations locales, qui ont identifié trois groupes autochtones : les "Esquimaos" (Inuit), les "Montaneses" (Montagnais) et les "Canaleses" (Iroquois). A partir de Champlain, les Montagnais désignent toutes les tribus vivant sur la côte entre Québec-Tadoussac-Sept-Îles-St-Augustin. Jusqu'au 20e siècle, à l'exception de quelques villages non autochtones du littoral, les Innus ont pratiquement été les seuls habitants de la côte nord du Saint-Laurent. Au début, ils vivaient de chasse, de pêche et de cueillette sur cet immense territoire qui s'étendait jusqu'à 600 kilomètres à l'intérieur des terres. Puis, au 18e siècle, à la suite de l'établissement des comptoirs de traite, les Innus ont orienté leurs activités vers le piégeage des animaux à fourrure. L'arrivée d'industries minières et forestières et la construction de barrages hydroélectriques ont accéléré leur sédentarisation et mené à la création des neuf villages actuels. Au nombre de 14 300, les Innus représentent la nation amérindienne la plus populeuse du Québec et 70% d'entre eux vivent dans les réserves de la Côte-Nord.

Les communautés innues sont : Essipit -rivière aux coquillages (Les Escoumins), Pessamit - là où l'on trouve la lamproie (Betsiamites), Kawawachikamach - rivière sinueuse (Schefferville), Matimekosh - petite rivière ou petit poisson (Schefferville), Uashat - Maliotenam - la baie, village de Marie (Sept-Îles), Ekuanitshit - là où quelque chose est échoué (Mingan), Nutukuan - là où l'on chasse l'ours (Natashquan), Unamen Shipu - rivière de la couleur (La Romaine), Pakua Shipi - rivière sèche (Saint-Augustin), Mashteuiatsh - là où il y a une pointe (Pointe-Bleue). Cette dernière, située au Lac-St-Jean, est la seule communauté innue en dehors de la Côte-Nord. Au Labrador, on retrouve deux autres communautés, soit Sheshatshiu (Goose Bay) et Utshimassiu (Davis Inlet). Les seules institutions autochtones reconnues par le gouvernement fédéral jusqu'en 1960 sont les Conseils de bande, élus à tous les deux ans et dotés de pouvoirs très limités. En novembre 1975, 11 bandes amérindiennes se regroupent pour former le premier organisme permanent, le Conseil Attikamek-Montagnais qui prépare les dossiers de revendications territoriales, toujours d'actualité. Dissous en 1994, ce Conseil est remplacé par le Conseil national Attikamek, le Conseil tribal Manuitum et le Conseil tribal Mamit Innuat. La nation innue est en négociation territoriale globale avec les gouvernements du Québec et du Canada depuis 1980, en vue de la reconnaissance de droits ancestraux et territoriaux, ainsi que du droit à l'autonomie gouvernementale. Les communautés innues sont très différentes les unes des autres, tant par leur situation géographique et leur taille que du point de vue socioéconomique. La communauté de Mashteuiatsh, près de Roberval, possède plusieurs

commerces et entreprises, une caisse populaire, un musée ainsi qu'un complexe communautaire qui abrite une patinoire, un dispensaire et des bureaux. Pour sa part, celle de Uashat- Maliotenam, près de Sept-Îles, possède notamment un centre commercial, une maison de transmission de la culture et un musée. La Romaine et Pakuashipi sont les plus éloignées et les plus petites des communautés de la Basse-Côte-Nord. Leurs résidents pratiquent la chasse et la pêche, parlent tous la langue innue et ont conservé leurs traditions bien vivantes. Il en est de même de Matimekosh-Lac-John, située à 510 kilomètres au nord de Sept-Îles. Les Innus de Uashat-Maliotenam ont conclu une entente avec Hydro-Québec relativement au développement hydroélectrique de la rivière Sainte-Marguerite. Pour leur part, ceux deb Betsiamites ont signé une entente de partenariat avec Hydro-Québec concernant la réalisation de projets hydroélectriques sur la Côte-Nord, soit le barrage sur la Toulnustouc et la dérivation des rivières Portneuf, Manouane et du Sault-aux-Cochons. Une entente similaire a été conclue entre Hydro-Québec et les communautés de Mingan, Natashquan, Pakuashipi et La Romaine concernant un aménagement hydroélectrique projeté sur la rivière Romaine. Essipit, La Romaine, Mingan, Natashquan et Betsiamites gèrent des pourvoiries dont certaines donnent accès à d'importantes rivières à saumons. De plus, plusieurs communautés participent aux activités de pêche traditionnelle et commerciale. Les Innus ont créé plusieurs organismes et infrastructures, dont l'Institut culturel et éducatif montagnais, pour favoriser l'épanouissement et la diffusion de leur culture. Les communautés innues possèdent une station de radio communautaire reliée au réseau de la Société de communication Atikamekw-Montagnais, qui réalise des émissions en innu et en attikamek.

NASKAPIS (les)

Les Naskapis désignent toutes les tribus amérindiennes de l'intérieur des terres de la Haute Côte-Nord du Québec par opposition aux Amérindiens du littoral nord du Saint-Laurent désignés par les Montagnais. Cette désignation (Montagnais) est attribuée à Champlain qui la tiendrait peut-être des Basques, parmi les premiers Européens à avoir échangé avec les populations locales, qui ont identifié trois groupes autochtones : les "Esquimaos" (Inuit), les "Montaneses" (Montagnais) et les "Canaleses" (Iroquois). Les Naskapis et leurs ancêtres ont commencé à occuper l'intérieur de la péninsule de l'Ungava-Labrador il y a plus de 3 500 ans. Autrefois divisés en petits groupes de chasseurs autonomes et très mobiles, composés d'une ou de quelques familles apparentées, les Naskapis sillonnaient les régions boisées et la toundra en suivant les mouvements saisonniers du caribou. Même s'ils chassaient et piégeaient le petit gibier et des animaux à fourrure de façon saisonnière, aucune de ces ressources ne leur procurait autant de matières premières que le caribou, et aucune autre ne pouvait être obtenue en quantité suffisante pour leur permettre de passer l'hiver. Malgré les fluctuations de l'abondance du caribou, l'utilisation de cette ressource a permis aux Naskapis de se construire une identité culturelle distincte, ainsi que de jouir d'une certaine sécurité économique et d'une indépendance à l'égard des sociétés avoisinantes. L'équilibre dynamique entre les Naskapis et le caribou était assuré par le nombre restreint de chasseurs, ainsi que par les valeurs et les règles religieuses autochtones qui agissaient tels des mécanismes de gestion de la faune. Au début et à la fin de l'hiver, les Naskapis chassaient principalement le caribou du troupeau de la rivière George, là où ce dernier traversait la rivière Koksoak et le cours inférieur de la rivière Caniapiscau. Au début de l'été, la chasse se faisait traditionnellement sur la rivière George à la hauteur du lac de la Hutte Sauvage. Aujourd'hui encore, l'endroit où les caribous traversent la rivière



George revêt un caractère sacré pour les Naskapis, puisque c'était là qu'ils réaffirmaient leurs liens familiaux et sociétaux lors de festins, de danses et de cérémonies religieuses. Les Naskapis chassaient le caribou pour leur subsistance et, dans une mesure bien moindre, piégeaient les animaux à fourrure (principalement la martre, le vison et le renard) pour la traite. Les saisons de chasse au caribou et de piégeage d'animaux à fourrure se chevauchaient, mais ces animaux n'avaient pas les mêmes habitats et ne se récoltaient pas de la même façon, ce qui rendait difficile la conjugaison efficace de ces deux activités. Les Naskapis, ne voulant pas renoncer à la chasse au caribou, n'ont donc jamais réussi à établir et à exploiter des lignes de piégeage permanentes et productives. Par conséquent, le commerce avec les Naskapis n'a jamais été très rentable pour les compagnies faisant le commerce des fourrures. Néanmoins, l'expansion de la traite des fourrures à l'intérieur des terres de la péninsule de l'Ungava-Labrador a profondément transformé le système économique et socioculturel des Naskapis. La Compagnie de la Baie d'Hudson (CBH), motivée par la possibilité de faire du commerce avec les Naskapis (et les Cris) de l'intérieur des terres, avait l'intention d'établir des routes d'approvisionnement sur lesquelles elle aurait ajouté des postes satellites afin de relier le poste de Fort Chimo à celui du lac Melville/Hamilton Inlet, sur la côte du Labrador, et à celui de Mingan, dans le golfe du Saint- Laurent. La CBH organisa donc plusieurs expéditions à l'intérieur des terres pour en apprendre plus sur les rivières, la variété et l'abondance des animaux à fourrure, les populations autochtones et leurs sites de prédilection, ainsi que sur d'autres conditions locales. Erlandson, au service de la CBH, fut le premier en 1832 à explorer l'intérieur des terres de l'Ungava, remontant la rivière à partir de Fort Chimo en vue de promouvoir le commerce avec les Naskapis. Il établit un poste qu'il nomma South River House sur la rivière Caniapiscau. Cette initiative s'avéra toutefois infructueuse et le poste ferma en 1833. De multiples facteurs contribuèrent à contrecarrer les efforts que déployait la CBH pour établir des activités de traite rentables dans l'Ungava. Les transactions commerciales régulières avec les Naskapis avaient principalement lieu au poste de Fort Chimo de la CBH. En 1916, James Watt, alors gérant du poste de Fort Chimo, reçut l'ordre de construire Fort Mackenzie afin de répondre aux besoins des Naskapis et à la hausse de la demande mondiale en fourrures de martre de qualité. Il s'agissait là d'un poste satellite situé à l'intérieur des terres sur le lac LeMoyne (aussi appelé Canichico), à quelque 12 km en amont de la jonction des rivières Swampy Bay et Caniapiscau. Non seulement la traite de fourrures a-t-elle créé une dépendance aux biens provenant de l'extérieur, mais elle a aussi provoqué l'isolement généalogique des groupes de chasseurs naskapis et la diminution de leurs horizons. Les Naskapis, les Cris, les Montagnais et les Innus du Labrador étaient probablement un seul et même peuple à l'époque où ils ont migré dans la péninsule de l'Ungava- Labrador. Ils se divisaient en groupes de chasseurs et étaient au fait de leurs déplacements respectifs. Ils se rassemblaient à divers endroits, soit par hasard, soit en des lieux qu'ils avaient trouvés convenables lors d'un rassemblement précédent. Un groupe de chasseurs connaissait bien son territoire de chasse et, au-delà de son horizon, se fiait aux connaissances des autres groupes de chasseurs. L'arrivée des postes de traite a bouleversé ce système, car ils sont devenus les lieux courants de rassemblement, de planification et de célébration des mariages. Comme les divers groupes de chasseurs se rendaient de plus en plus fréquemment à des postes de traite différents, ils se sont graduellement éloignés les uns des autres, ce qui a eu pour effet de réduire considérablement les connaissances de chacun des groupes de chasseurs relativement aux ressources présentes au-delà de leurs horizons et de leurs territoires de chasse. Les personnes qui auraient pu leur fournir de tels renseignements n'étaient plus là. Les Naskapis ne descendaient généralement pas la rivière George jusqu'à la baie d'Ungava et ils se rendaient rarement dans la vallée de la rivière Koroc par crainte de conflits avec les Inuits. Toutefois, ils se retrouvaient annuellement à Fort Chimo pour s'approvisionner, se diviser en groupes de chasseurs et chercher à obtenir un consensus sur les stratégies de subsistance à adopter. Comme les limites des territoires inuits et naskapis se chevauchaient les interactions entre les Inuits et les Naskapis étaient parfois empreintes d'amitié et de coopération, parfois hostiles, mais elles étaient surtout caractérisées par une certaine crainte des étrangers. En

raison des différences sur le plan de la culture, de la langue, des méthodes de chasse et de la vision du monde, ainsi que du fait qu'ils étaient rarement entrés en contact avant l'arrivée des premiers Européens, les deux peuples éprouvaient de l'appréhension et de la crainte l'un envers l'autre. L'histoire orale, étayée par les traditions locales de Kangiqsualujjuaq, laisse entendre que les Naskapis étaient autrefois présents dans la région, particulièrement dans les environs de la rivière Koroc et de la rivière George, en amont du pic Pyramide. Il arrivait à l'occasion que des Naskapis descendent la rivière George en canot pour chercher des munitions au poste de traite de George River, bien que les rencontres entre les Inuits et les Naskapis le long de la rivière George fussent rares. Au tournant du 20e siècle, l'isolement des groupes de chasseurs et le déclin rapide du troupeau de caribous en plus du changement de ses voies migratoires, ont causé beaucoup de misère et de souffrance, voire même la famine chez les Naskapis.



CRIS (les)

Entre le 49e et 55e parallèle, le bassin de la Baie-James, la plus grande réserve d'eau douce du Québec, est le territoire ancestral (Eeyou Istchee) des Cris. Se désignant comme un peuple nomade de chasseurs (Ndooheenou), les Cris se déplaçaient selon le cours des saisons en suivant les migrations animales. Originaires des plaines de l'Ouest canadien, les Cris parcourent ces vastes paysages de forêts boréales épaisses entrecoupées de lacs et de rivières où abondent les mammifères (castor, orignal, caribou, loups, lynx, renards, ours) les oiseaux (canards, oies blanches, harfangs des neiges, aigles, faucons, lagopèdes, bernaches, huards) et les poissons (brochet, doré, truite, omble chevalier, saumon, touladis). La fin de l'été annonce la période de cueillette des baies et petits fruits utilisés comme nourriture, médicaments et teinture. La forêt boréale laisse progressivement la place à la taïga nordique. Le climat du territoire est de type continental froid, caractérisé par des variations de température importante. La luminosité du ciel nordique scintille de millions d'étoiles et de centaines d'aurores boréales phénoménales aux couleurs étonnantes (vert-bleu-rosé opalescent). Comptant plus de 16 150 personnes, les Cris forment la troisième nation la plus populeuse du Québec. Les neuf villages cris sont situés sur les rives de la baie James (Waskaganish, Eastmain, Wemindji et Chisasibi) et de la baie d'Hudson (Whapmagoostui), ainsi qu'à l'intérieur des terres (Nemiscau, Waswanipi, Mistissini et Oujé- Bougoumou). La totalité de la population parle la langue crie, tandis que l'anglais est la langue seconde de la majorité. Un grand nombre de personnes, des jeunes surtout, parlent aussi français. A noter que les Cris n'ont pas le même statut juridique que les Inuits. Les Cris sont soumis à la loi sur les Indiens, un véritable code civil qui établi la tutelle fédérale du









gouvernement des Blancs sur les communautés amérindiennes canadiennes. Les Cris appartiennent au groupe linguistique algonquien qui regroupe la majorité des Amérindiens de l'est de l'Amérique du Nord. Les Cris utilisent un système d'écriture syllabique mis au point par le missionnaire méthodiste James Evans en 1840 afin de diffuser les textes religieux. Pendant des décennies, l'écriture syllabique était connue et utilisé par presque tous les adultes cris.

OURS NOIR (aksak)

L'ours noir représente pour les Amérindiens du Nord (Canada - USA); ce que l'ours blanc représente pour les Inuits; ce que le jaguar représente pour les Aztèques et les Mayas; ce que le vautour Urubu dit le " purificateur " représente pour les Incas, c'est à dire un animal totémique au cœur de leur culture respective.

Chez les Cris, les chamans les plus puissants sont ceux qui ont des ours comme médiateurs et amis; encore mieux pour ceux qui sont capables de devenir des ours et faire tous ce que les ours font. La chasse de l'ours à des fins rituels se déroule selon un rite où le chasseur, seul devant l'ours endormi dans sa tanière hivernale, doit auparavant faire un tapis de sapinage car c'est sur ce tapis l'ours doit être tué afin que le sang ne touche pas la neige. L'appelant affectueusement comis (Grand-Père) ou kokan (Grand-Mère), il lui demande la permission de le tuer et de prendre sa viande pour nourrir sa famille et son peuple. Une fois le sacrifice accompli, les hommes fumaient pour honorer l'esprit de l'ours et inséraient un peu de tabac dans sa gueule. C'est grâce au tabac, don spirituel par excellence, que le chaman établit des rapports avec les Esprits car pour les Autochtones, fumer équivaut à prier. Le tabac et ces



substituts (feuilles, écorces, herbes, cactées, champignons) étaient de toutes cérémonies. Fumés, brûlés, mangés, disposés sur le sol ou enfouis dans la terre, ces substances parfois hallucinogènes faisaient partie de la spiritualité des peuples premiers. Ensuite, l'ours est amené sous une tente où le chaman le veille toute la nuit et par des incantations le remercie d'avoir donné sa vie pour maintenir en vie une autre vie que la sienne. À l'aube, l'animal est écorché et dépecé après avoir vérifié que ni enfants ni femmes ne se trouvent dans les parages. Cette précaution évitait que les femmes ne donnent naissance à des morts-nés et que la mort frappe les enfants. Après le débitage, le chaman, le chasseur et ses compagnons se passent de la graisse d'ours dans les cheveux ensuite, la tête de l'ours est pendue dans un arbre à une hauteur inaccessible pour les loups pour que l'esprit de l'ours puisse voyager sans entrave vers les constellations. La viande comestible est amenée au village où se déroulera une fête de l'ours (makotan). Ce repas festif ne comporte que la viande du plantigrade et est entrecoupé de danses et de chants qui, aux yeux des Amérindiens, sont des prières adressées au Grand Manitou. Lorsqu'on danse en revêtant la peau de l'ours et en mimant sa démarche lourde, on est assuré de provoquer une nouvelle rencontre avec l'animal lors d'une prochaine chasse. Le cœur de l'animal revenait de droit au chasseur qui l'avait abattu afin que le courage, la force de l'ours lui soient données. Jamais les chiens ne devaient manger les os ou les rognures aussi petites soient-elles. Après le repas, les os et viscères inutilisés étaient empaquetés dans une plaque d'écorce et placés dans un arbre décoré de rubans. Ainsi les autres ours constateraient que leur congénère avait bien traité et honoré. Ce respect de l'ours par les Cris contraste fortement avec l'attitude des Blancs qui commencèrent tard l'automne l'inondation du bassin nécessaire au barrage La Grande alors que les ours dormaient dans leur tanière. A peu près 300 ours périrent noyer en hibernation.

L'ours noir, le plus petit des ours vivant en Amérique du Nord, est un omnivore opportuniste. L'ours noir (Urss américanos) est de nos jours l'un des animaux sauvages les plus connus. Il appartient à la famille des ursidés présente presque partout dans l'hémisphère Nord et dans certaines parties septentrionales de l'Amérique du Sud. En Amérique du Nord, les autres membres de cette famille sont le grizzly (ours brun) et l'ours blanc (polaire), tous deux considérablement plus gros que l'ours noir. En règle générale, l'ours noir a le pelage noir et le museau brunâtre, et une tache blanche orne souvent la partie inférieure de sa gorge ou sa poitrine. Même si la couleur noire est la plus répandue, certains individus ont un pelage brun, brun foncé, blond, cannelle ou bleu noir. Des ours albinos (fourrure blanche, yeux et nez rouges) s'observent aussi, mais ils sont rares. Une population unique non albinos à pelage blanc habite les îles Kermode, sur la côte du Pacifique, au large de la Colombie Britannique. Les ours au pelage clair sont plus nombreux dans l'Ouest et dans les montagnes que dans l'Est. Ces différentes teintes peuvent se rencontrer chez les oursons d'une même portée, mais habituellement, les petits sont tous de la même couleur que leur mère.

À cause de sa silhouette trapue, l'ours noir paraît beaucoup plus lourd qu'il ne l'est en réalité. Le mâle adulte pèse généralement 135 kg, mais on a observé des individus de taille exceptionnelle, soit de plus de 290 kg. La femelle est beaucoup plus petite et pèse 70 kg en moyenne.

Bien qu'on l'entende rarement, l'ours noir émet plusieurs cris distincts - grognements, plaintes, claquements de mâchoires et reniflements sonores de tous genres - généralement lorsqu'il a peur ou qu'il est menacé. La femelle avertit ses oursons d'un danger par un jappement bruyant et les rappelle vers elle à l'aide d'une plainte ou d'un geignement. Et lorsqu'ils sont en danger, les petits pleurent un peu à la façon d'un bébé. Bien qu'il fréquente divers habitats, l'ours noir préfère les forêts denses et les broussailles touffues. C'est probablement dans les forêts mixtes de conifères et de feuillus qu'on le trouve en plus grand nombre, c'est à dire là où la présence humaine est faible. Ainsi, dans les régions sauvages, c'est généralement de l'aube au crépuscule qu'il s'affaire le plus, tandis que dans les secteurs davantage touchés par l'activité humaine, il est plutôt nocturne, afin d'éviter les contacts avec l'être humain. Son régime est principalement composé de tiges, de bourgeons, de racines, de feuilles, de noix, de fruits et de jeunes pousses de plantes. Il se nourrit également à l'occasion de poissons, de petits mammifères et d'oiseaux, et peut s'attaquer aux jeunes caribous et orignaux. Il fréquente divers habitats incluant la toundra et privilégie des territoires situés à proximité de cours d'eau ou de marécages. À l'automne, quand les jours raccourcissent et que le temps se refroidit, l'ours se met en quête d'une tanière, soit sous une souche d'arbre ou un tronc renversé ou dans une cavité à flanc de colline. La plupart du temps, cette tanière est juste assez grande pour qu'il puisse s'y blottir. Contrairement au mâle, la femelle tapisse généralement le sol de sa tanière d'herbe, de fougères ou de feuilles. Elle commence habituellement à hiverner plus tôt que le mâle, qui lui attend souvent les premières neiges avant de gagner son abri. Les juvéniles (un an) hivernent avec leur mère. Alors imaginez une mère avec trois ou quatre ours d'un an dans un endroit aussi restreint! Selon des études physiologiques récentes, l'ours noir dans sa tanière présente certaines des caractéristiques d'un véritable animal hibernant. En effet, si sa température corporelle ne s'abaisse que légèrement, son rythme cardiaque et sa respiration ralentissent considérablement. De plus, contrairement à de nombreux petits mammifères hibernants, l'ours noir n'éprouve pas le besoin de se nourrir ni de déféquer, mais survit grâce à ses seules réserves de graisse. Cependant, ce n'est pas un véritable hibernant, car il peut se réveiller si on le dérange suffisamment et il peut redevenir alerte rapidement. Et si le temps devient exceptionnellement doux, il peut même quitter sa tanière pour de courtes périodes. La femelle donnera naissance à ses petits durant son repos hivernal, soit en janvier ou en février. Avec l'arrivée du printemps et du temps plus doux, lorsque les feuilles des arbres sortent et que les plantes reverdissent, l'ours émerge de sa tanière en quête de nourriture. Durant l'hiver, il peut perdre jusqu'à 30 p. 100 de son poids, et sa cure d'amaigrissement forcée se poursuit durant les premiers mois de l'été, jusqu'à la mi juillet et à l'apparition des baies. L'ours ne reprend véritablement de poids qu'à l'automne, lorsqu'il peut avoir accès à l'ensemble des fruits et

semences des arbres, ou paisson, notamment les faînes et les glands. Et si les quantités sont là, certains individus doubleront alors leur poids en moins de deux mois.

La vallée du Mississippi

Dans la vallée du Mississippi, ce sont les populations appartenant à la culture dite " mississippienne " qui s'épanouissent du 9e siècle au 16e. Les spécialistes subdivisent habituellement cette période en trois. Le Mississippien inférieur, qui s'étend d'environ 800 à 1000 (la périodisation varie d'une région à l'autre), représente une première phase de transition pendant laquelle diverses populations délaissent les formes d'organisations tribales caractéristiques du Sylvicole en faveur de la sédentarité, de l'agriculture intensive, et de la centralisation politique. Le Mississippien moyen, qui s'étend dans la plupart des régions de 1200 à 1400, représente l'apogée de cette nouvelle culture, l'époque où culminent les grandes métropoles et où la diffusion de l'art et du symbolisme qui la caractérisent est à son paroxysme. Entre 1400 au moment des premiers contacts européens, le Mississippien supérieur se caractérise par l'intensification de la tourmente politique et sociale, et enfin la dispersion des populations.
Habitudes alimentaires

Alors que la culture du maïs n'atteint la région des Grands-Lacs et du Haut Saint-Laurent que vers le début du 14e siècle, cette révolution alimentaire d'opère dans la vallée du Mississippi dès le 9e. Le maïs poussait exceptionnellement bien dans le long du Mississippi et de ses affluents, régions aux sols fertiles et au climat tempéré. Parce qu'elle permettait de supporter une population plus nombreuse, des agglomérations plus denses, ainsi qu'une spécialisation de la main d'œuvre, la culture intensive du maïs mena à la formation d'une série de métropoles et de communautés satellites.

L'abondance de houx de pierre sur les sites archéologiques témoigne de l'importance fondamentale de l'agriculture dans la vie mississippienne. Outre le maïs, on cultivait la courge, le haricot, ainsi que le tournesol. Les rivières auprès desquelles étaient établis les villes et villages fournissaient le poisson, les mollusques et autres créatures aquatiques tel que les tortues, qui servaient de compléments importants à l'alimentation mississippienne. La chasse, notamment du cerf, ainsi que la cueillette de baies et noix jouaient elles aussi un rôle important.

Occupation du territoire et organisation sociale

La plupart des villages de la région, avant la transition à la phase mississippienne, étaient de petite taille et n'étaient occupés que de manière saisonnière. Avec la culture du maïs et la croissance démographique, la variété de ces sites se multiplièrent : villes, villages, hameaux et habitations isolées. Les plus grandes villes servaient de centres religieux, politiques et administratifs à la population des communautés satellites environnantes. Les maisons avaient un plan carré ou rectangulaire d'environ trente-cinq mètres carrés, des murs souvent enduits de plâtre et aux toits de chaume, et étaient généralement alignées de manière ordonnée autour d'une place centrale. Les communautés mississippiennes étaient par ailleurs surtout caractérisées par la présence de tertres à base rectangulaires et au sommet plat, pouvant atteindre jusqu'à 30 mètres de hauteur, couronnés de temples, d'édifices mortuaires, et de résidences élitaires. Une palissade ou un remblai défensif complétait habituellement le tout.

La stratification sociale était plus prononcée chez les Mississippiens que chez les populations autochtones du nord-est. Le contrôle du pouvoir politique et religieux reposait en effet dans les mains d'une élite, voire d'un individu. Les chefs, dont les assises semblent avoir été héréditaires, gouvernaient la redistribution de la nourriture entre les communautés satellites et les villes principales. Ils pouvaient mobiliser une population importante pour la guerre ou les travaux publics, comme en témoigne l'existence des tertres dont la construction exigeait un effort collectif soutenu. Bien que l'état de la connaissance demeure limité, l'élite semble avoir cumulé les fonctions

politiques et religieuses. Il est probable que les chefs supervisaient l'échange des biens à l'intérieur de leurs territoires et avec des territoires voisins, ainsi que dirigeaient l'activité de toute une gamme d'artisans spécialisés.

La ville mississippienne la plus imposante et influente fut celle de Cahokia (près de Collinsville, Illinois), occupée entre 600 et 1400. Située dans un emplacement stratégique, près des confluents des Rivières Mississippi, Missouri et Illinois, cette ville couvrait une superficie de près de neuf kilomètres carrés et renfermait quelques cent-vingt tumulus. Occupé par environ 1000 personnes jusqu'au milieu du 11e siècle, Cahokia vit sa population croitre de manière exponentielle par la suite, devenant ainsi le plus important centre urbain au nord des grandes métropoles mexicaines. À son apogée, les archéologues estiment que la population de Cahokia se chiffrait de 8000 à 40000 âmes.

Art et religion

Les réseaux commerciaux mississippiens avaient une envergure continentale, permettant aux artisans de Cahokia et d'ailleurs d'acquérir des substances exotiques que des artisans spécialisés façonnaient ensuite à leur manière. À partir de coquilles de buccins provenant de l'Océan atlantique ou du Golfe du Mexique, ils fabriquaient des coupelles, des gorgerins, des perles et toutes sortes d'autres ornements. Avec de l'argilite rouge extraite au Missouri, ils sculptaient des statuettes et des pipes très élaborées. Des pépites de cuivre en provenance des Grands Lacs étaient martelées pour en faire des feuilles, puis gravées ou travaillées en relief. Le silex dit de Mill Creek, provenant du sud de l'Illinois, était redistribué dans l'ensemble du monde mississippien et taillé en bifaciaux, houx, et autres outils fort appréciés pour leur durabilité. On façonnait aussi bien le bois, l'argile et la pierre de provenance locale. Certaines figures revenaient régulièrement sur les ornements et contenants : des serpents à plume, des guerriers ailés, des araignées, des visages humains aux yeux pleurant ou de faucon, des figures humaines et une variété de motifs géométriques.

La culture matérielle mississippienne, ainsi que les descriptions des premiers explorateurs européens, permettent de brosser les contours de la sphère religieuse. La consistance des thèmes iconographiques suggère un ensemble de croyances unifiées que les archéologues ont dénommé le " complexe cérémoniel du sud-est ". Le culte des ancêtres semble avoir joué un rôle important : c'est probablement eux que représentaient les figurines agenouillées que l'on a retrouvé depuis lors de fouilles. Les membres de l'élite se faisaient enterrer sous des édifices funéraires placés au sommet des tertres, entourés d'objets rituels exotiques et parfois d'esclaves ou de serviteurs sacrifiés pour qu'ils accompagnent leurs maîtres dans l'au-delà.

Le déclin des Mississippiens

Avant même l'arrivée des premiers explorateurs européens dans le sud-est américain aux 16e et 17e siècles, la culture mississippienne avait entamé son déclin. La population de Cahokia s'est dispersée assez tôt pendant le Mississippien supérieur, vers 1350 à 1400, migrant peut-être vers d'autres centres politiques en ascendance. La population des autres centres se disperse cependant au courant du siècle et demi qui suit. Parmi les explications possibles, soulignons l'impact des épidémies de souche européenne, tel que la petite vérole, mais aussi celui du refroidissement planétaire du Petit âge glaciaire ainsi que de longues périodes de sécheresse qui auraient sapé la culture du maïs et obligé la dispersion des habitants des grandes métropoles.

Au moment où Jacques Marquet et Louis Jolliet descendent le Mississippi en 1673, les grandes villes sont depuis longtemps abandonnées. Seuls les Natchez retiennent un degré de centralisation politique et religieuse, en la personne d'un chef suprême, qui s'apparente à celui des mississippiens disparus. Ils sont les seuls qui conservent la coutume d'ériger des tertres : au début du 18e siècle, leur " Grand village " n'en compte cependant que trois.

INUIT LABRADOR

INUIT GROENLAND

APACHE

NAVAJO

ILLINOIS

CHEYENNE

MANDAN

UTE

DAKOTAS

HOPI

NEZ PERCÉ

WICHITA



Cahokia

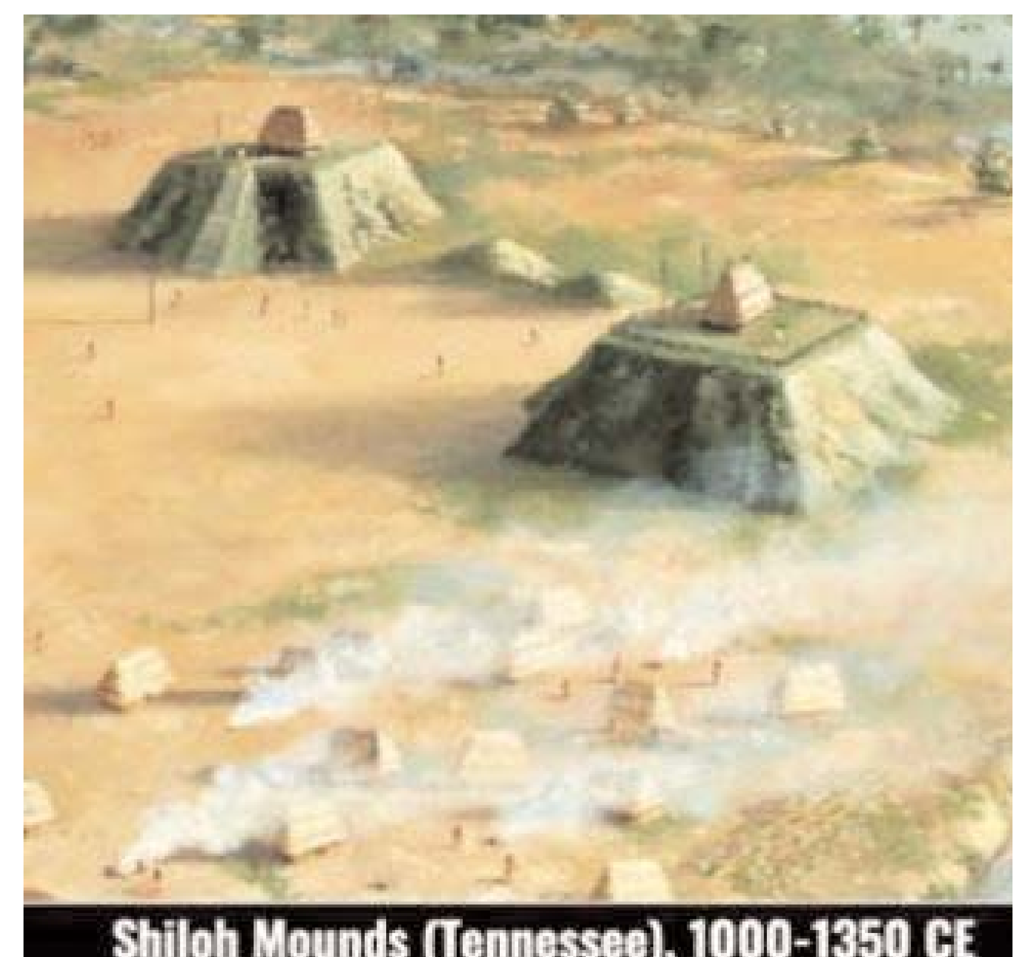
La cité de Cahokia, qui fut l'une des villes les plus puissantes d'Amérique du Nord avant la colonisation européenne, n'a ni disparu mystérieusement, ni brutalement, selon les dernières conclusions d'anthropologues. De quoi briser un peu plus les idées reçues sur le passé de cité amérindienne d'exception.

À son apogée, au 12e siècle de notre ère environ, Cahokia comptait parmi les plus grandes cités d'Amérique du Nord, terre encore non-foulée par les Européens. Il faudra attendre près de 600 ans pour qu'une autre ville, Philadelphie, atteigne la même taille sur le territoire des États-Unis. Pourtant, aujourd'hui, celle qui abritait les plus hautes pyramides du Mississipi, dans l'actuel sud de l'Illinois, est plus proche de la simple clairière cabossée que d'un majestueux site archéologique (rien à voir avec Teotihuacan, berceau de la civilisation précolombienne où se dressaient aussi, quelques siècles plus tôt, les plus grandes pyramides de tout le continent) . De l'amérindienne Cahokia, il ne reste effectivement plus grand-chose, les promoteurs immobiliers et les bâtisseurs d'autoroutes ayant achevé, jusque dans les années 1960, de détruire ses vestiges déjà bien délabrés par le temps.

Une vue d'artiste de la ville de Cahokia, qui fut l'une des plus grandes cités amérindiennes d'Amérique du Nord aux alentours de 1100 ap. J.C. Elle se situe dans le Sud-Ouest de l'actuel État de l'Illinois, aux États-Unis.

Faire parler... des excréments

Dans la revue American Antiquity, l'anthropologue et auteur principal de l'étude A.J. White fait savoir qu'après avoir analysé des stanols fécaux humains (voir encadré ci-dessous), du pollen fossilisé ou encore du charbon de bois, lui et ses collaborateurs avaient pu établir que les habitants de la métropole précolombienne la plus emblématique d'Amérique du Nord n'avait pas non plus "déserté soudainement" leur cité affaiblie.


Shiloh Mounds (Tennessee), 1000-1350 CE

Il y a environ 800 ans, une ville occupait la haute falaise de la rivière Tennessee, à l'est du plateau de Shiloh. Entre deux ravins escarpés, une palissade en bois renferme sept monticules de terre et des dizaines de maisons. Six monticules, de forme rectangulaire avec des sommets plats, ont probablement servi de plates-formes aux bâtiments importants de la ville. Ces structures peuvent avoir inclus une maison du conseil, des édifices religieux et des résidences des dirigeants de la ville. Le monticule le plus au sud est un monticule ovale au sommet arrondi dans lequel les dirigeants de la ville ou d'autres personnes importantes ont été enterrés.

Cette ville était le centre d'une société qui occupait un tronçon de trente kilomètres de long de la vallée de la rivière Tennessee. Vers 1200 ou 1300 après JC, les habitants ont quitté cette partie de la vallée du Tennessee, peut-être vers des endroits en amont maintenant submergés sous le lac Pickwick. Étant donné que la société de Shilo s'est désintégrée plusieurs centaines d'années avant qu'il n'y ait des documents écrits pour nous dire qui ils étaient, il n'est pas clair si ou comment les résidents de Shiloh étaient liés à des sociétés ultérieures comme les Choctaw, Chickasaw ou Creek.

Les archéologues appellent la société centrée à Silo une "chefferie". Le chef aurait été le chef politique le plus important ainsi que la figure religieuse. Probablement un conseil, composé d'anciens et de membres respectés de la communauté, partageait le pouvoir avec le chef. Les proches parents du chef auraient été traités comme des nobles; certains ont probablement été enterrés dans le "Mound C."

Les résidents du site de Shiloh étaient des agriculteurs. Le maïs (maïs) était leur nourriture la plus importante. Ils cultivaient également des courges et des tournesols, ainsi que des cultures moins connues telles que le pied d'oie, le marshelder et le maygrass. En plus de leurs cultures, ils mangeaient également une grande variété de plantes et d'animaux sauvages. Les aliments végétaux sauvages les plus importants étaient les noix de caryer et les glands. La plupart de leur viande provenait de cerfs, de poissons, de dindes et de petits animaux tels que le raton laveur, le lapin et l'écureuil.

En plus du site de Shiloh, la chefferie comprenait six petites villes, chacune avec un ou deux monticules, et des fermes isolées dispersées sur les hauteurs de la vallée de la rivière. En aval, sur la rive est de la rivière, Savannah, dans le Tennessee, marque le site d'une autre colonie palissadée avec plusieurs monticules. La plupart des monticules de Savannah ont été construits beaucoup plus tôt, il y a environ 2000 ans, mais le site a été réoccupé à peu près au même moment que le site de Shiloh. Nous ne savons pas si ces deux villes étaient occupées exactement au même moment. Les bâtiments modernes de Savannah ont détruit la majeure partie du site préhistorique.

La chefferie de Shilo avait pour voisins d'autres chefferies dans ce qui est maintenant l'Alabama, le Mississippi et l'ouest du Tennessee. La plupart des chefferies occupaient des portions des principales vallées fluviales, comme le Tennessee et le Tombigbee. Certaines des chefferies voisines auraient été hostiles à la chefferie de Shilo, tandis que d'autres étaient liées à Shilo par des alliances politiques. Les preuves archéologiques de ces alliances survivent sous la forme de "biens de prestige" échangés par les chefs en gage de leur amitié. Nous pouvons souvent dire où des biens de prestige spécifiques ont été fabriqués. Si nous savons où un article particulier a été fabriqué et où il a été envoyé, nous pouvons dire qui a échangé avec qui. Dans le cas de Shilo, on peut dire que des liens politiques existaient avec une puissante chefferie à Cahokia, près de Saint-Louis. En revanche, il n'y a aucune preuve de liens politiques avec les chefferies du centre du Tennessee.

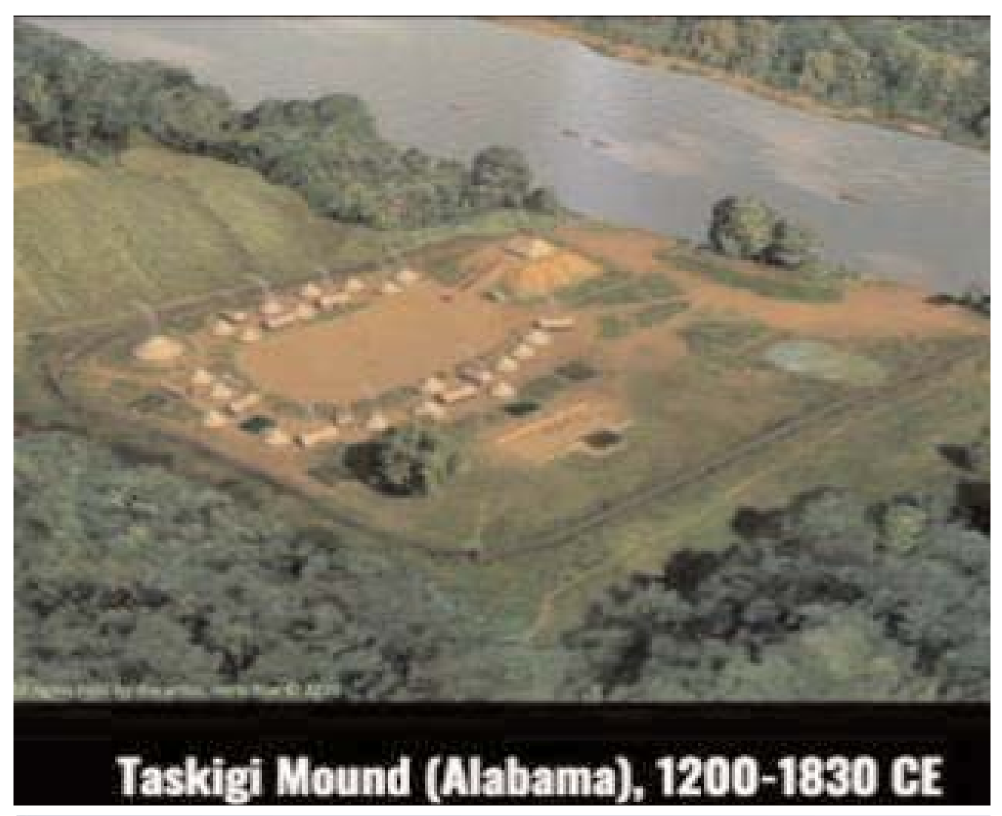
La première fouille archéologique de Shiloh a eu lieu en 1899 lorsque Cornelius Cadle, président de la Commission du parc de Shiloh, a creusé une tranchée dans le "Mound C." Là, il a trouvé l'artefact le plus célèbre du site, une grande pipe en pierre sculptée en forme d'homme agenouillé. Maintenant exposée au Tennessee River Museum à Savannah, Tennessee, cette pipe à effigie est faite de la même pierre rouge distinctive et est sculptée dans le même style qu'un certain nombre de statuettes humaines de la chefferie de Cahokia, située dans l'Illinois près de Saint-Louis.

Les travaux de prospection de l'hiver 1933-1934 ont révélé de nombreux petits monticules ronds sur le site de Shiloh, chacun d'environ un pied de haut et de dix à vingt pieds de diamètre, les restes de maisons de torchis et de torchis. Ces structures avaient des murs de poteaux verticaux entrelacés de branches (acacia), qui étaient ensuite recouvertes d'une épaisse couche d'argile (torchis). Chaque maison avait une cheminée au centre de l'étage. Un mur de palissade, également fait d'acacia et de torchis, protégeait le site.
L'inclusion précoce de la zone des monticules dans les limites du parc militaire national a protégé le site de toute utilisation moderne. Parce que le site de Shiloh n'a jamais été perturbé par la charrue, le torchis des murs effondrés se présente toujours comme des anneaux ou des monticules bas. Shiloh est l'un des très rares endroits de l'est des États-Unis où des restes de maisons préhistoriques sont encore visibles à la surface du sol.

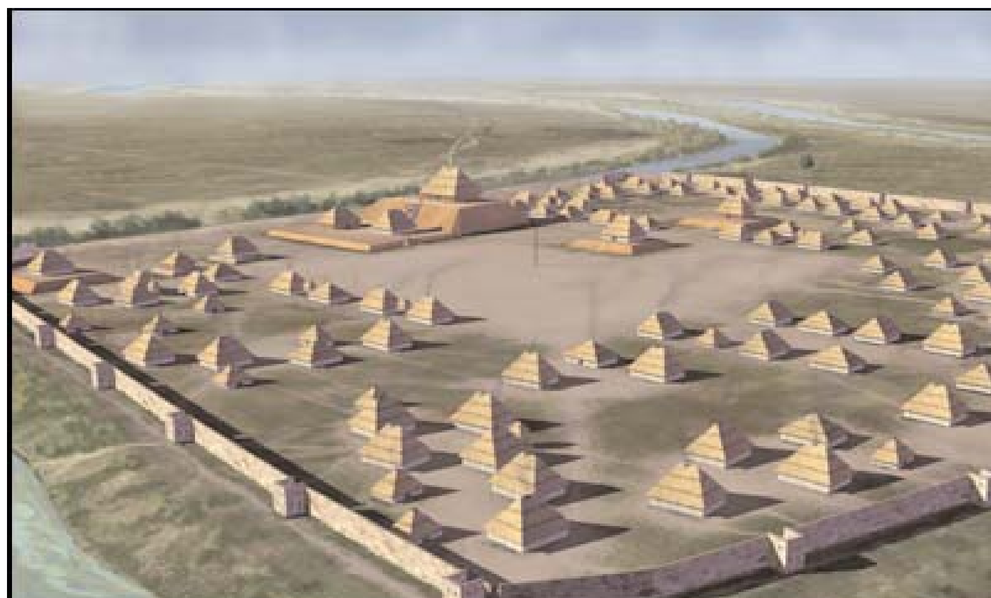
La construction de monticules préhistoriques est une pratique observée dans toute l'Amérique du Nord. Le bassin du fleuve Mississippi abrite des milliers de ces monticules, y compris les monticules indiens Shiloh, situés sur un plateau surélevé au-dessus de la rivière Tennessee. Le site, également réputé comme champ de bataille de la guerre civile, contient au moins sept monticules et les vestiges de près d'une centaine de bâtiments. Les fouilles archéologiques ont révélé qu'une palissade périphérique protégeait ce complexe, construit à partir de poteaux en bois et potentiellement rempli d'argile. Le complexe de 22 hectares était organisé autour d'une place centralisée.

Le site est daté d'environ 1100-1300, soit il y a environ 800 ans, et appartenait à une société de chefferie qui occupait la vallée de la rivière Tennessee. Selon le National Park Service, qui gère actuellement les Shiloh Mounds, les habitants étaient des agriculteurs et cultivaient des cultures telles que le maïs, la courge et le tournesol, tout en chassant des denrées alimentaires telles que le cerf, la dinde et le poisson. Parmi les monticules du site, six sont de forme rectangulaire avec un sommet aplati, ce qui suggère que ceux-ci ont agi comme des plates-formes pour d'autres structures telles que les maisons du conseil ou les habitations. L'un des monticules, lieu de sépulture, est ovale et arrondi. Les travaux archéologiques sur le site ont commencé dès 1867 et comprennent la cartographie et la mesure des monticules par CB Moore en 1914; le plus grand terrassement, le monticule A, s'élève à 14 pieds 6 pouces tandis que le plus bas, le monticule E, s'élève à 5 pieds 1 pouce. Une fouille menée par l'Administration des travaux civils en 1933 a révélé les restes de pieux trapus, d'environ 1 pied de haut, qui, selon les chercheurs, sont les restes de structures de torchis et de torchis. Ceux-ci ont été

construits à partir de poteaux muraux entourant des espaces allant de 10 à 20 pieds, chacun avec une cheminée centrée à l'intérieur. Parce que la tonte n'est pas autorisée, Shiloh est l'un des rares sites à avoir conservé les vestiges de telles structures. La barrière de palissade a également été construite à partir de poteaux droits et serrés Comme le suggèrent des recherches géo-archéologiques récentes, les monticules de terre tels que Shiloh devraient à juste titre être considérés comme des conceptions monumentales, car l'évaluation des sols et des sédiments suggère qu'un niveau de sophistication était nécessaire pour construire ces formes. Les compétences précolombiennes comprenaient une connaissance du sol, de l'ingénierie et des processus de construction, sans parler de l'accès à une main-d'œuvre qualifiée. À Shiloh, des sols différents ont été délibérément mélangés, tandis que des blocs de gazon bordaient le remblai du monticule, dont l'intégralité était finie avec un placage rouge. La construction de monticules, comme le suggère Shilo lui-même, n'était pas simplement un processus d'accumulation de terre, mais plutôt un acte réfléchi, délibéré et social destiné à communiquer quelque chose sur sa société.



Taskigi Mound (Alabama), 1200-1830 CE





Parkin - Arkansas - 1400-1650 CE.



Troyville Earthworks (Louisiana), 100 BCE-700 C

EMERALD MOUND- (MISSISSIPPI) - 1200-1730

Annis Mound (Kentucky), 800-1300 CE

Newark Earthworks (Ohio), 100 BCE-400 CE

Nacoochee Mound (Georgia), 100-1600 CE



Kincaid Mounds (Illinois), 1050-1400 CE



Ichisi (Georgia), 990-1600 CE



Town Creek Mound (N Carolina), 1150-1400 CE



SunWatch Village (Ohio), c. 1200 CE

La culture Hopewell se développe tout au long du Midwest. La tradition culturelle de Hopewell émerge dans la vallée de la rivière Ohio et s'étend progressivement vers le sud jusqu'au golfe du Mexique et au nord jusqu'aux Grands Lacs. Cette culture a beaucoup en commun avec la tradition d'Adena qui a précédé dans ce qui est maintenant l'Ohio. Comme l'Adena, le Hopewell obtient de la nourriture en chassant et en cueillant, complété par l'agriculture. Les agriculteurs de Hopewell vont éventuellement ajouter une nouvelle culture, celle du maïs qui leur donnent un approvisionnement alimentaire plus sûr et permettra à leur population de croître.



Great Serpent Mound, est construit dans ce qui est maintenant Adams County, Ohio, par les Indiens de l'Adena - Hopewell (CA. 200 avant JC à 400 après JC). serpent mesure environ cinq pieds de haut, 20 pieds de large et presque un kilomètre de long. Vu du ciel, on dirait un gigantesque déroulement su serpent avec sa bouche ouverte, tenant un ovale, uneforme qui peut représenter un œuf ou un corps céleste. Le serpent est évoqué souvent dans les traditions orales des Indiens de la région.

Les Hopewell vivent dans de petits villages, souvent regroupés autour de grands centres cérémoniels. Les colonies comportent des tumulus bien plus grands que ceux construits par les Adena. Ces monticules couvrent des cryptes qui servent de chambres funéraires pour la population et l'élite politique. Enterrés avec des cadavres ou leurs cendres incinérés, on retrouve plusieurs produits élaborés, comme le cuivre et des cuirasses et ornements d'oreilles, pipes sculptées en animal, colliers de perles, tissus peints et formes humaines et animales fabriquées à partir de cuivre plat et feuilles de mica. De nombreux objets sont fabriqués à partir de matières premières obtenues par le commerce. Les commerçants apportent aux centres cérémoniels des matériaux d'aussi loin à l'ouest que les Rocheuses, aussi loin à l'est que la côte atlantique, aussi loin au nord comme le Canada actuel, et aussi loin au sud que ce est maintenant la Floride. Dans les centres urbains, des artisans fabriquent des articles qu'ils échangent contre des produits de luxe, dont beaucoup sont exportés aux régions périphériques sous l'influence de Hopewell.

La cause du déclin de Hopewell au quatrième siècle n'est pas clair. Des onditions climatiques changeantes peuvent avoir diminué leurs ressources alimentaires sauvages, ou l'introduction de l'arc et des flèches peut avoir conduit à une augmentation de la guerre. D'autres théories soutiennent que la culture du maïs peut avoir détruit la culture Hopewell. Le maïs, en tant que source de nourriture fiable, peut avoir éliminé le besoin du réseau commercial Hopewell. Cela a peut-être aussi encouragé les Hopewell à abandonner leurs centres cérémoniels urbains pour des colonies moins densément peuplées, où la famine généralisée était beaucoup moins probable même si la récolte de maïs d'une année donnée était faible.

Le sud-ouest

Région de déserts arides, de vertes vallées fluviales, et de hautes et raides montagnes couronnées de neige, le Sud-Ouest est en grande partie délimité par les actuels États du Nouveau Mexique et de l'Arizona, ainsi que par les régions septentrionales du Mexique avec de petites extensions au Texas, en Utah et au Colorado. On peut distinguer quatre grands groupes tribaux: les Pueblos, les Navajos, les Apaches et les cultivateurs du désert.

Tribus

Même si l'on trouve des traces manifestes d'habitation humaine datant d'au moins 12.000 ans, c'est au Ier siècle av. J.-C. Mesaverde qu'apparaît la civilisation Anasazis, qui fut la première à bâtir ces fabuleux "pueblos", villages labyrinthiques de maisons cubiques imbriquées et encastrées dans de vastes cavernes. Au XIIIe siècle, les Anasazis absorbent la culture des Mogollons. Ils perpétuent l'artisanat de ces premières tribus, surtout de la poterie et du tissage, mais aussi des mosaïques ou des sculptures. La culture des peuples connus ne s'épanouit pleinement que vers l'an 900 de notre ère. A cette date ces tribus, les "Pueblos", les "Pimas", les "Papagos", les "Hopis", et les "Zuñis",- qui étaient les descendants des anciens Anasazis (nom Navajo signifiant "Vieux Peuple"), d'ethnies Hohokam et Mogollon - partageaient la même culture à des degrés divers. Par exemple, ils cultivaient les haricots, les courges, le maïs diversicolore, le coton et le tabac, confrontés à l'aridité ils reprirent les techniques d'irrigation de leurs prédécesseurs (Anasazi, Hohokam et Mogollons), et l'élevage des dindes. Ils produisaient de belles poteries torsadées, polies et peintes, tandis que leur costume consistait en couvertures et autres vêtements qui étaient tissés sur de hauts métiers verticaux. Ils abandonnèrent également leur premier style d'habitations troglodytes et de maisons semi-enterrées (pour échapper à l'écrasante chaleur), les Pueblos bâtissant de vastes demeures communautaires en pierres plâtrées d'adobe, tandis que les Pimas érigeaient des constructions en forme de dôme et couvertes de chaume, faites de perches, de broussailles et de terre, dont la porte était toujours tournée vers l'Est.

Vers 1400, d'autres peuplades arrivèrent du nord. Ces peuples, de souche linguistique athabaskane, sont aujourd'hui connus sous le nom de Navajo et d'Apaches. Tout un chapelet de pueblos le long de la vallée du Rio Grande furent abandonnés à cause de la frayeur qu'inspiraient les Navajos et les Apaches, lesquels s'infiltrèrent peu à peu vers le Sud-Ouest, où ils devinrent semi-nomades. Les Navajos habitaient principalement dans des hogans couverts de terre, tandis que les Apaches s'abritaient sous des wuckiups, sortes de tonnelles de broussailles souvent couvertes de chaume en herbe-d'ours. Ces derniers arrivants adoptèrent une grande partie de la culture du Sud-Ouest mais, avec l'acquisition du mouton, introduit par les Espagnols, les Navajos remplacèrent bientôt le coton par la laine. Ils devinrent des tisseurs de couvertures expérimentés et plus tard, dans les années 1850, ils furent initiés par les Mexicains à l'art de travailler l'argent, qu'ils associèrent aux turquoises de la région pour créer des bijoux raffinés très convoités. La réserve indienne des Navajos du Sud-Ouest se trouve actuellement dans le nord-est de l'Arizona, elle est aujourd'hui la plus grande des Etats-Unis.

Quant aux Apaches, excellents et redoutables guerriers, nomades, ils se battaient contre les Navajos et chassaient. Les Apaches furent l'une des tribus à résister le plus à l'invasion américaine avant d'être finalement vaincus.

Le Grand Bassin

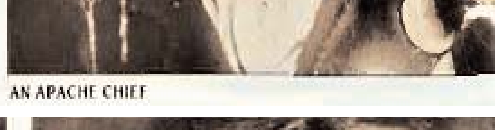
Au fur et à mesure qu'on descend vers le sud, le Plateau rencontre le Grand Bassin, la magnitude et l'importance des fleuves diminuent progressivement et dans les régions maintenant appelées Utah et Nevada, le "Pays de l'armoise", les déserts d'herbes et de broussailles dominent. Le Colorado parcourt ce territoire du nord au sud avant d'atteindre les profondeurs du Grand Canyon.

Au sud dans l'Utah et le Nevada,

C'est ici que se situent le Grand Lac Salé, le Grand Canyon du Colorado et la vallée de la mort. Ces noms n'évoquent pas un pays de cocagne ou une terre d'abondance.




A NAKOAKTOK CHIEF

AN APACHE CHIEF




AN APSAROKE WARRIOR




A WISHRAM BRIDE




A LUMMI WOMAN



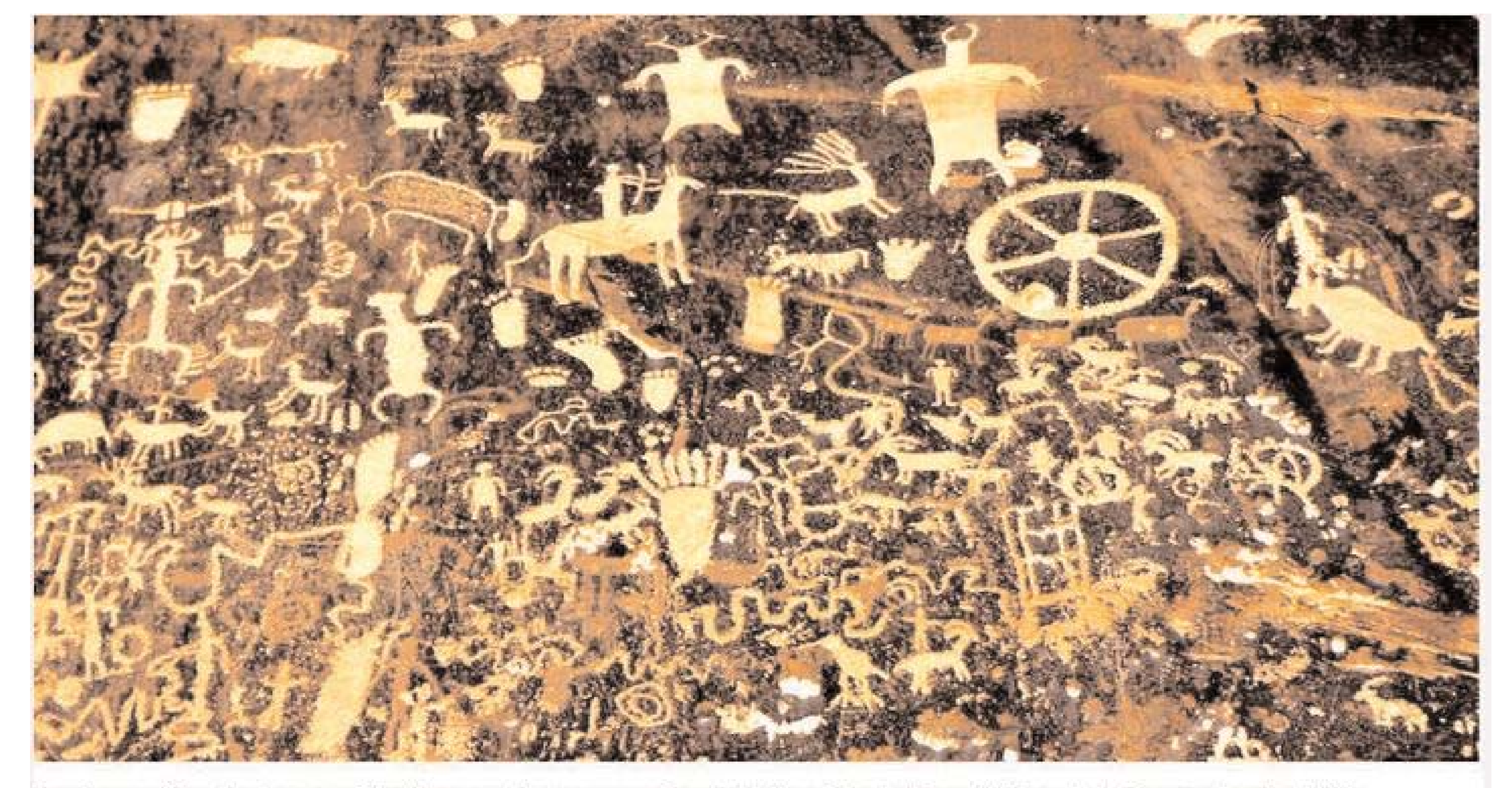

A ZUNI GOVERNOR




A KWAKIUTL CHIEF



A PAPAGO WOMAN



Anciens pétroglyphes amérindiens au Newspaper Rock, Indian Creek, Parc National de Canyonlands, Utah

Il y a sept siècles, la région des Four Corners (région des États-Unis où, fait unique, les frontières séparant quatre États : Arizona, Utah, Colorado, Nouveau-Mexique) se coupent à angle droit) abritait une civilisation indienne sophistiquée que les Navajos, arrivés des siècles plus tard, ont appelée culture des Anasazis (les Anciens). Ces agriculteurs habitèrent la région pendant plus d'un millénaire. Newspaper Rock est une surface rocheuse de 200 pieds carrés dans le comté de San Juan, dans l'Utah, qui est couverte par des centaines de pétroglyphes amérindiens, un art rupestre ciselé qui enregistre près de 2000 ans de l'activité humaine dans la région, comme un journal. Bien qu'ils sont typiques de nombreux sites à travers les États-Unis, ces pétroglyphes sont un des plus grands, les mieux conservés et facilement accessibles dans le Sud-Ouest. Les pétroglyphes disposent d'un mélange de formes abstraites représentant les cultures Fremont, Anasazi, Navajo et des formes humaines, animales . Les premières sculptures ont été faites il y a près de 2.000 ans par le peuple Anasazi qui était mieux connu pour leurs maisons de pierres et de terre plutôt que leur art. Le peuple Fremont, qui était contemporain des Anasazis, a également contribué à la pictographie de Newspaper Rock. Puis, vers 1300, ils sont soudain partis vers le sud en abandonnant leurs terres, leurs villages permanents [pueblos], leurs champs et les tombes de leurs ancêtres. Plus tard, les Utes et le peuple Navajo ont ajouté des figures représentant les chasseurs à cheval, et des images de boucliers, des guerriers et des roues.

NAVAJO ou NAVAHO

De toutes les tribus indiennes des États-Unis, le groupe des Navajo est le deuxième en importance : au début du xxie siècle, il regroupait une population d'environ 340 000 personnes disséminées dans le nord-ouest du Nouveau-Mexique, le nord-est de l'Arizona, le sud-est de l'Utah et l'est de la Californie. Les Navajo parlent une langue apache de la famille athapascan.

Les Navajo et les Apache partirent de ce qui est aujourd'hui le Canada pour émigrer vers le Sud-Ouest, vraisemblablement entre 900 et 1200. Les Navajo subirent l'influence des Indiens Pueblo dès le début du xviie siècle. On retrouve cette influence dans l'agriculture, devenue leur plus important moyen de subsistance, et dans leur mode d'existence sédentaire. Par la suite, l'élevage des moutons, des chèvres et du bétail a complété l'agriculture. Dans certaines régions, elle l'a même détrônée. Les Navajo vivent dans des hogans de rondins et de boue. Les hommes pratiquent souvent les bains de vapeur, qui leur servent de lieu de réunion et leur permettent d'échapper à la curiosité et à l'emprise des femmes. La descendance est en effet reconnue en ligne maternelle et les hommes ont souvent une position difficile dans la famille de leur femme.

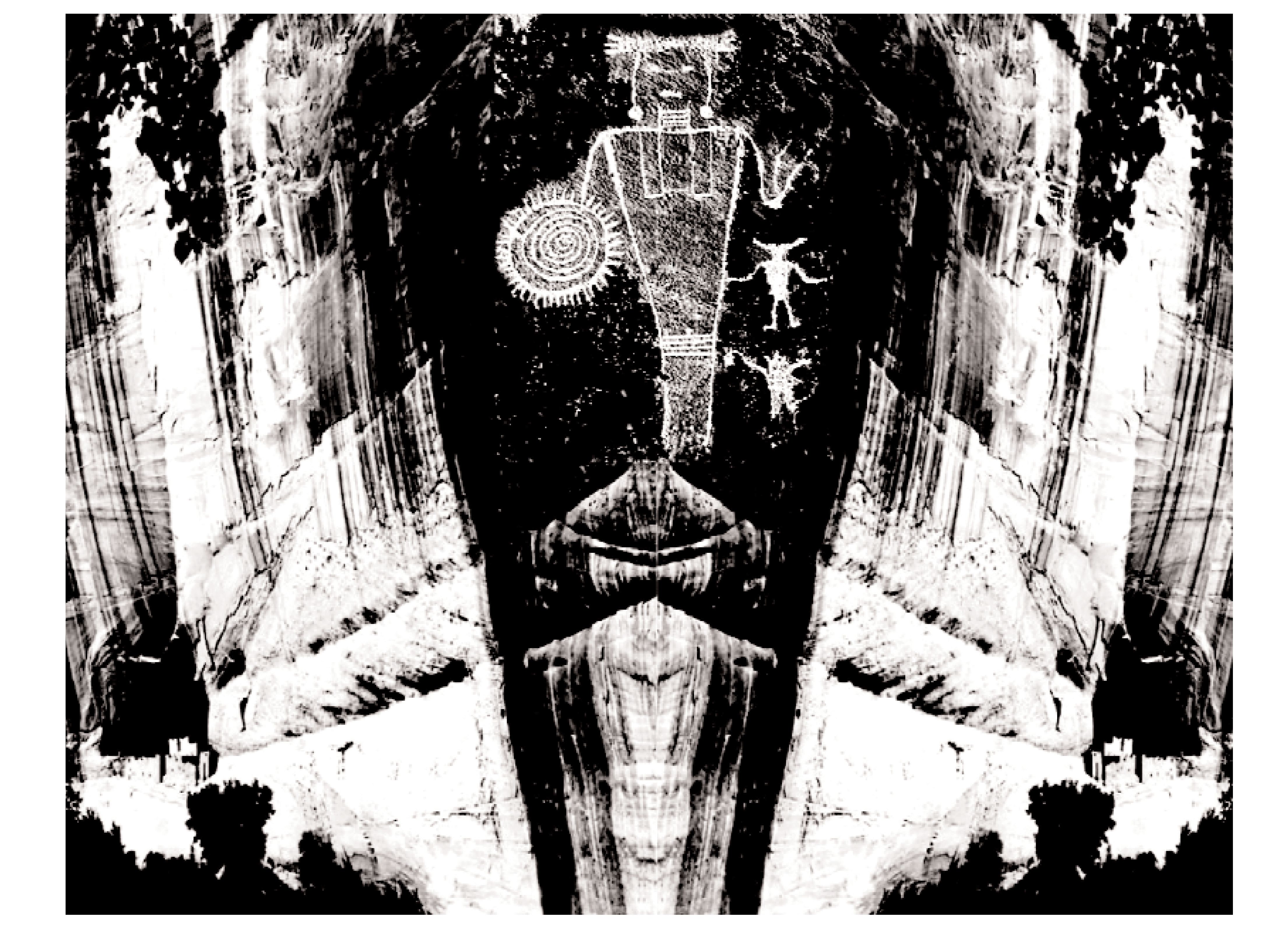
La ressemblance entre les Navajo et d'autres peuples apache se retrouve dans l'absence d'une organisation tribale ou politique centralisée. Autrefois, les Navajo étaient regroupés par petites bandes dont les membres étaient parents, celles-ci ayant à leur tête des chefs locaux. Aujourd'hui, on retrouve des groupes locaux du même genre mais qui se forment à partir du lieu de résidence et non plus d'après la parenté.

Les poteries peintes et les célèbres tapis des Navajo sont le résultat des contacts avec les Pueblo. Il en est de même pour certains rites tels que les peintures de sable. Le travail de l'argent, qui fait aussi la célébrité de l'artisanat navajo, date du milieu du xixe siècle. Ce sont probablement les orfèvres mexicains qui le leur enseignèrent.

UTES

Indiens de langue shoshone, les Utes vivaient dans l'ouest du Colorado et dans l'est de l'Utah, État auquel ils ont donné leur nom. Lorsque le père espagnol Silvestre Vélez de Escalante traversa leur territoire en 1776, alors qu'il cherchait un passage pour aller de Santa Fe (dans l'actuel Nouveau-Mexique) jusqu'aux missions californiennes, les Utes ne possédaient pas de chevaux. Ils vivaient en petits groupes familiaux qui se nourrissaient des produits de la cueillette. À cette époque, il n'y avait pas vraiment de distinction entre les Utes et les Paiutes du Sud qui parlaient tous l'ute, langue qui fait partie de la branche sud des langues numic. Après s'être procuré des chevaux au début du xixe siècle, les Utes de l'ouest du Colorado, et plus tard ceux du nord de l'Utah, s'organisèrent en bandes de chasseurs ; cependant, ils n'étaient pas organisés de manière très stricte. Lorsque cette région fut colonisée par les Européens, ces bandes se spécialisèrent dans le vol du bétail. Cependant, dans les régions méridionales de l'Utah, du Nevada et de la Californie, les Utes et les Chemehuevi continuèrent à se déplacer à pied et s'allièrent aux Paiutes du Sud.







PUEBLO, ethnie

Descendants des Mogollon et Anasazi, peuples qui vivaient avant la conquête, les Pueblo sont un groupe de peuples qui occupent différentes parties du nord-est de l'Arizona et du nord-ouest du Nouveau-Mexique. Lors du recensement de 2000, ils étaient 74 000, dont 62 p. 100 au Nouveau-Mexique et 17 p. 100 en Arizona. Ils vivent dans des villages permanents, aux maisons très serrées, connus sous le nom de pueblos (de l'espagnol pueblo, " village " ou " ville "). Ce nom leur fut donné par les premiers colons espagnols au xvie siècle pour les distinguer des Indiens nomades. Avant de s'installer dans leurs villages actuels, les Pueblo avaient habité des villes dont les vestiges (villes troglodytes dans les falaises à pic ou grandes cités dans les vallées) témoignent encore que leur architecture était déjà assez élaborée. Ces villes datent du xive siècle, période d'apogée de la culture pueblo.

La diversité culturelle et linguistique qui existe entre les Pueblo des différentes régions existait bien avant la conquête. Du point de vue linguistique, on distingue quatre familles de langue : le hopi, le zuñi, le keres, le tanoan.

Les Pueblo sont avant tout des agriculteurs, mais le type d'agriculture et le sens de la propriété varient beaucoup d'une région à l'autre. Vers le Rio Grande, les Indiens cultivent du maïs et du coton en irriguant des champs dans les vallées fluviales. Ils avaient autrefois des sociétés spécialisées dans la chasse au cerf et à l'antilope, dans les montagnes. Certains Pueblo de l'Est, comme les Taos et les Picuris, chassaient le bison dans les plaines. Les Pueblo pratiquaient, en se déployant par villages entiers, la chasse au lapin ; les femmes collectaient des plantes sauvages. Chez les Pueblo de l'Ouest, surtout chez les Hopi (le groupe le plus nombreux avec 11 100 personnes en 2000), l'agriculture présentait plus d'aléas, car le climat était plus sec.

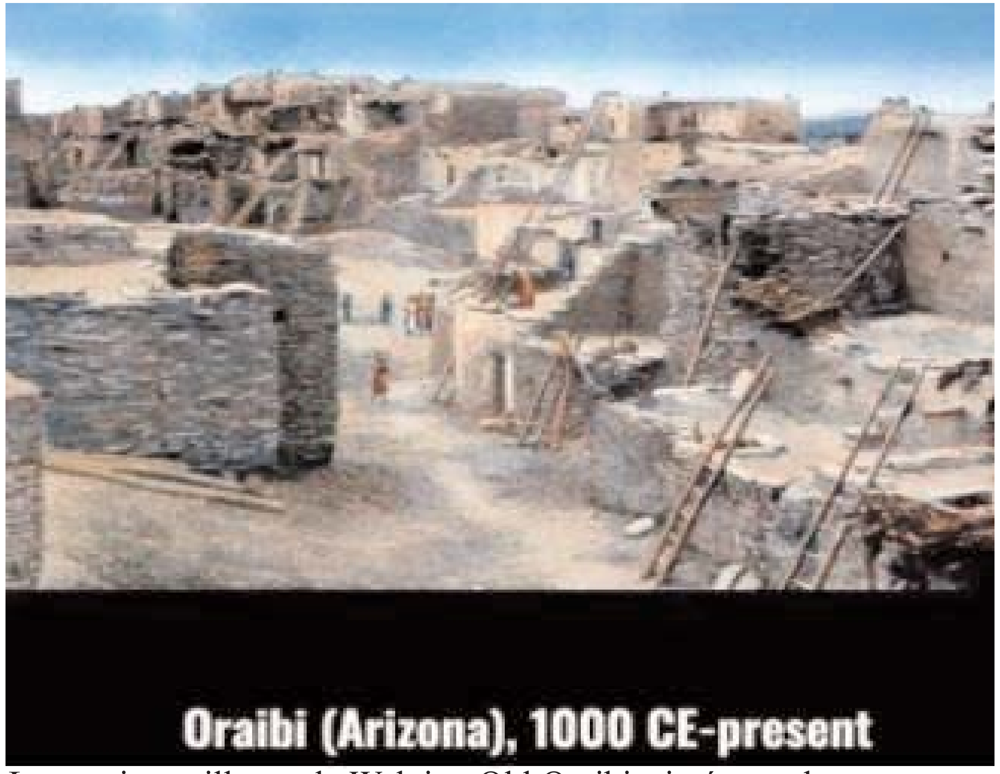
HOPI

Groupe le plus occidental des Indiens Pueblo, les Hopi vivent sur les plateaux du nord-est de l'Arizona, au milieu de la réserve navajo et au bord du Painted Desert. Les Hopi, improprement appelés aussi Moki et qui se nomment eux-mêmes Hopituh Shi-nu-mu (" le Peuple pacifique "), parlent une langue shoshone de la famille uto-aztèque. Au recensement de 2000, on comptait 6 946 Hopi. Les habitations en terrasses de type pueblo sont faites de pierre et d'adobe, et sont serrées les unes contre les autres.

On ne connaît pas précisément l'origine des Hopi ni celle de leur organisation en communautés indépendantes. Leurs mythes d'origine racontent que leurs ancêtres se sont frayé un chemin à travers quatre chambres souterraines appelées kiva et ont vécu dans différents lieux avant d'atteindre leur territoire actuel. Les Hopi sont subdivisés en plusieurs clans, regroupés en phratries exogamiques. Leur économie repose sur l'agriculture (maïs, haricots, courges, en particulier) et sur l'élevage des moutons. La descendance est matrilinéaire et la demeure matrilocale. Les kiva leur servent de lieu de réunions ; là, ils tissent, peignent, fument et prient.

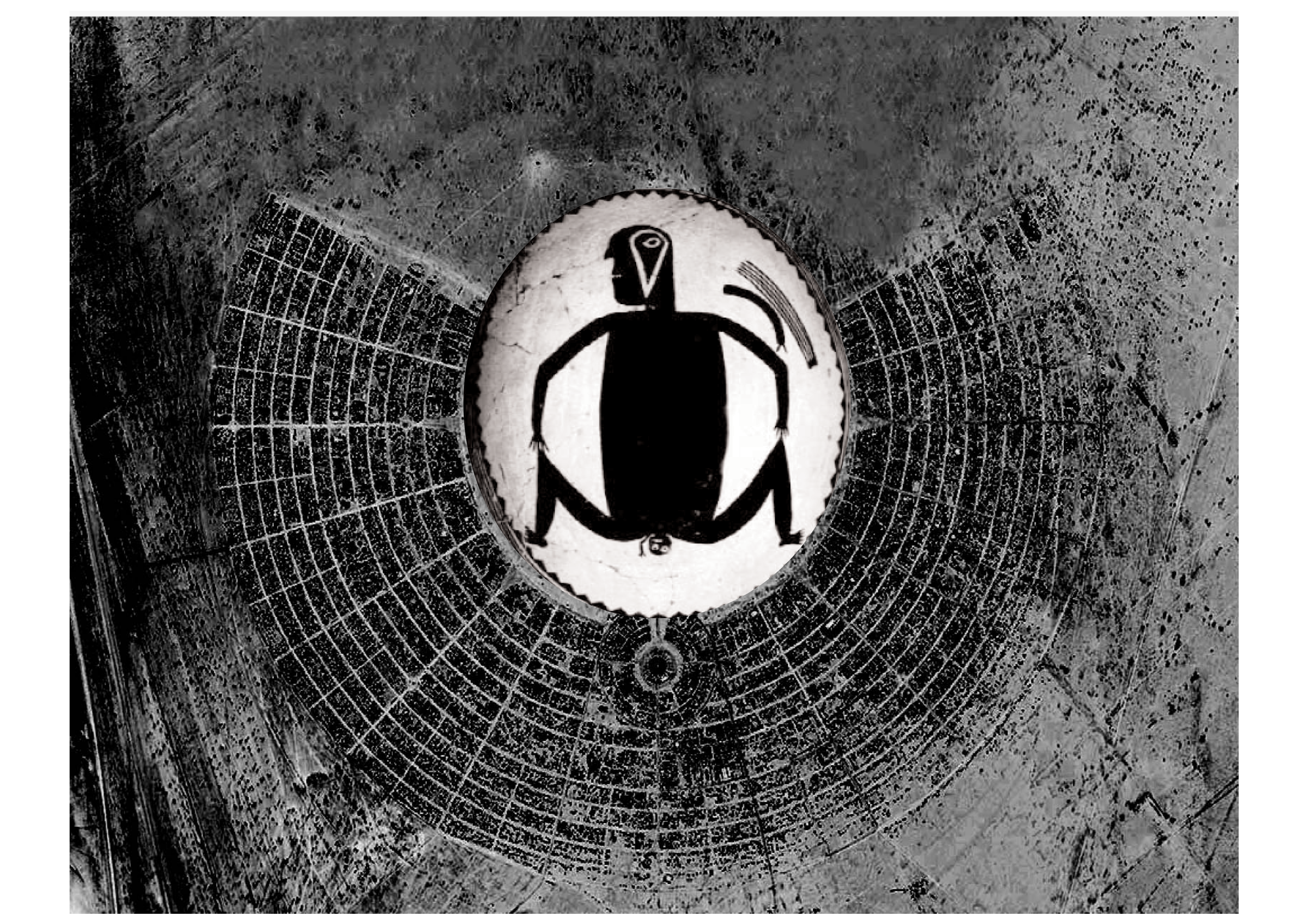
Comme tous les autres Indiens Pueblo, les Hopi sont pacifiques et très religieux. Les garçons commencent leur cursus cérémoniel dès l'âge de six ans, lors de leur initiation au culte katchina (kachina). Les katchina hopi sont des représentations masquées de toute une variété de dieux, d'esprits, d'ancêtres morts et de nuages. Les kachina infligent le fouet rituel aux jeunes garçons puis leur révèlent qu'ils ne sont pas des êtres surnaturels, mais des hommes du village déguisés. L'année hopi est réglée par différentes fêtes. La plus importante est la danse du serpent qui apporte la pluie.

Dès qu'a pris fin leur vie en société isolée, les Indiens Hopi ont été pris dans un processus de bouleversement culturel rapide qui désagrégea leur société traditionnelle.


Oraibi (Arizona), 1000 CE-present

Les anciens villages de Walpi et Old Oraibi, situés sur des mesas désolées en forme de doigts dans la réserve Hopi dans le nord-est de l'Arizona, ont été établis au milieu du XIIe siècle. Au sommet de Third Mesa (le plus à l'ouest), se trouve Old Oraibi, le seul village Hopi ancien à rester dans son emplacement d'origine. (Old Oraibi ne doit pas être confondu New Oraibi, ou Kykotsmovi, le siège tribal du gouvernement situé à l'est et à une altitude inférieure sur Third Mesa.) Le village de Walpi, situé sur First Mesa (le plus à l'est), a été reconstruit à un plus haut altitude vers 1692. Les deux villages sont toujours habités, et Old Oraibi rivalise avec Acoma Pueblo du Nouveau-Mexique comme la plus longue colonie occupée de façon continue dans ce qui est maintenant les États-Unis. Old Oraibi, autrefois considérée comme la "capitale" de la nation Hopi, a été désignée monument historique national en 1964. Le colon espagnol Antonio de Espejo a enregistré sa première rencontre avec Oraibi en 1583, le décrivant comme le pueblo Hopi le plus important et le plus important de la région, avec une population de 14 000 habitants. Une lettre écrite par le père Vélez de Escalante en 1775 déclarait que 800 familles vivaient dans onze grands immeubles. En 1882, lorsque le gouvernement fédéral a créé la réserve Hopi, Oraibi était l'un des plus grands pueblos Hopi, avec 150 maisons. À la fin du siècle, un schisme s'est développé dans le pueblo entre les traditionalistes, qui voulaient rompre tout lien avec les étrangers, et les libéraux qui étaient ouverts à d'autres influences culturelles. En septembre 1906, lors d'un événement connu sous le nom d'Oraibi Split, la moitié de la population (les traditionalistes) quitta définitivement Oraibi et créa trois nouveaux villages sur Third Mesa. Depuis, La population d'Oraibi est restée stagnante et le pueblo est partiellement désert. Aujourd'hui, la plupart des maisons d'origine sont vacantes et celles du quadrant sud-est se désintègrent. Les habitants restants habitent dans la partie nord-ouest du village.





Le pueblo comprend sept rangées de maisons individuelles orientées du nord au sud. Généralement orientés à l'est, les blocs de pièces sont décalés en hauteur et s'élèvent de trois à quatre étages au-dessus du sol mesa sur leurs élévations ouest. Chaque rangée contient deux ou trois pièces rectangulaires attenantes et est séparée de la rangée suivante par l'espace d'une maison. Des routes étroites et non pavées (orientées nord-sud) divisent les rangées de maisons. Les fondations de blocs de pièces désintégrés se mélangent aux tas d'ordures, ce qui rend le terrain inégal. À l'extrémité sud de la mesa se trouvent les vestiges d'une église mennonite construite en 1901 et détruite par la foudre en 1942.

À la fin du XIIIe et au début du XIVe siècle, les villages hopis étaient planifiés en termes de défense: des blocs de pièces étaient construits à angle droit avec des places intérieures. Cette configuration a été conservée au cours des siècles suivants. Les blocs de pièces sont construits en grès et en adobe locaux avec des poutres en bois, et quelques-uns comportent des cours intérieures avec plusieurs entrées. Des kivas rectangulaires, des structures religieuses partiellement souterraines, sont situées dans des cours fermées le long du bord de la mesa dans le coin sud-est de la colonie. À la fin du XIXe siècle, Oraibi comptait treize kivas, plus que tout autre pueblo Hopi, chacun associé à un clan de village spécifique. La petite échelle des nouvelles maisons en parpaings aide à mélanger la construction moderne avec l'environnement bâti historique. Infrastructure ajoutée au XXe siècle, y compris l'eau, les égouts,

La domination espagnole des pueblos hopi dans cette région ne prend racine qu'en 1629, lorsque trois missions sont établies, dont la mission de San Francisco à Oraibi. Cet édifice a été incendié lors du soulèvement de 1689, lorsque les Hopi ont expulsé les prêtres espagnols dans tous les villages. En 1700, les chefs Oraibi et Walpi ont mené un raid sur le village hopi Awatovi et ont réussi à chasser les influences espagnoles et étrangères à Oraibi pendant près de deux siècles. C'est à cette époque que Walpi, autrefois situé à mi-hauteur d'une mesa sur une terrasse rocheuse, a été déplacé au sommet de First Mesa, pour se défendre contre les représailles espagnoles.

Walpi, ou "l'endroit de l'encoche", se trouve maintenant sur une projection étroite (150 pieds à sa plus grande envergure) à l'extrémité sud de la mesa, qui tombe sévèrement sur trois côtés vers le désert peint ci-dessous. Considéré comme le village matriarcal de First Mesa, Walpi présente des maisons de trois étages construites à partir de pierres et de poutres récupérées de la colonie d'origine au niveau de la terrasse et de structures abandonnées plus anciennes. Des poutres en pin et des poteaux de genévrier coupés et traînés depuis les pics de San Francisco enjambent des murs de grès recouverts de boue. Les murs intérieurs sont finis avec du plâtre léger appliqué à la main ou avec des tampons de laine pour créer une texture de coquille Saint-Jacques. Les évents de cheminée percent les toits plats et toutes les autres ouvertures, y compris la fenestration et les portes, sont restées petites. Walpi contient cinq kivas enfoncés le long du bord de la mesa. Ceux-ci ont été restaurés et plâtrés à nouveau en 1975.

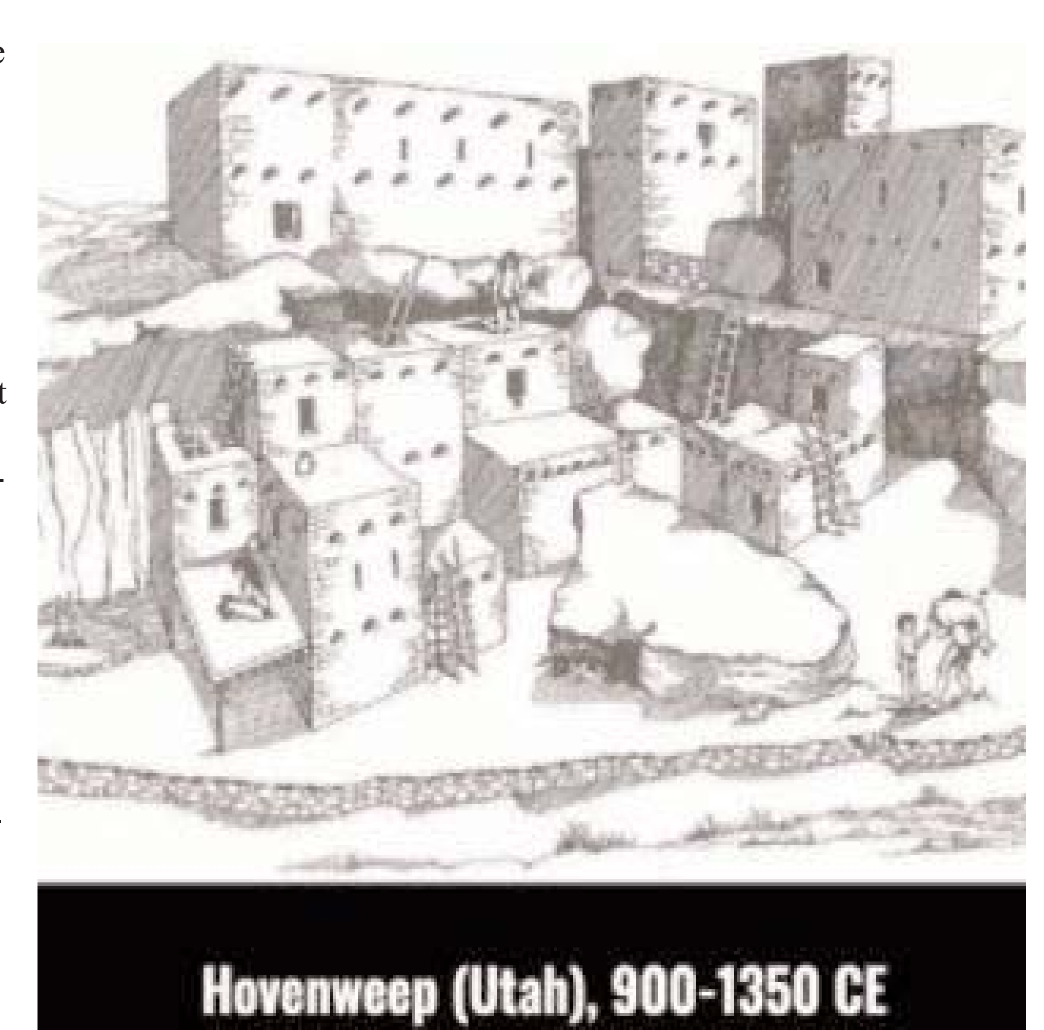

Edward S. Curtis, c1906

Le peuple Hopi vit toujours sur sa terre d'origine et est connu pour avoir deux des plus anciens villages habités de façon con-

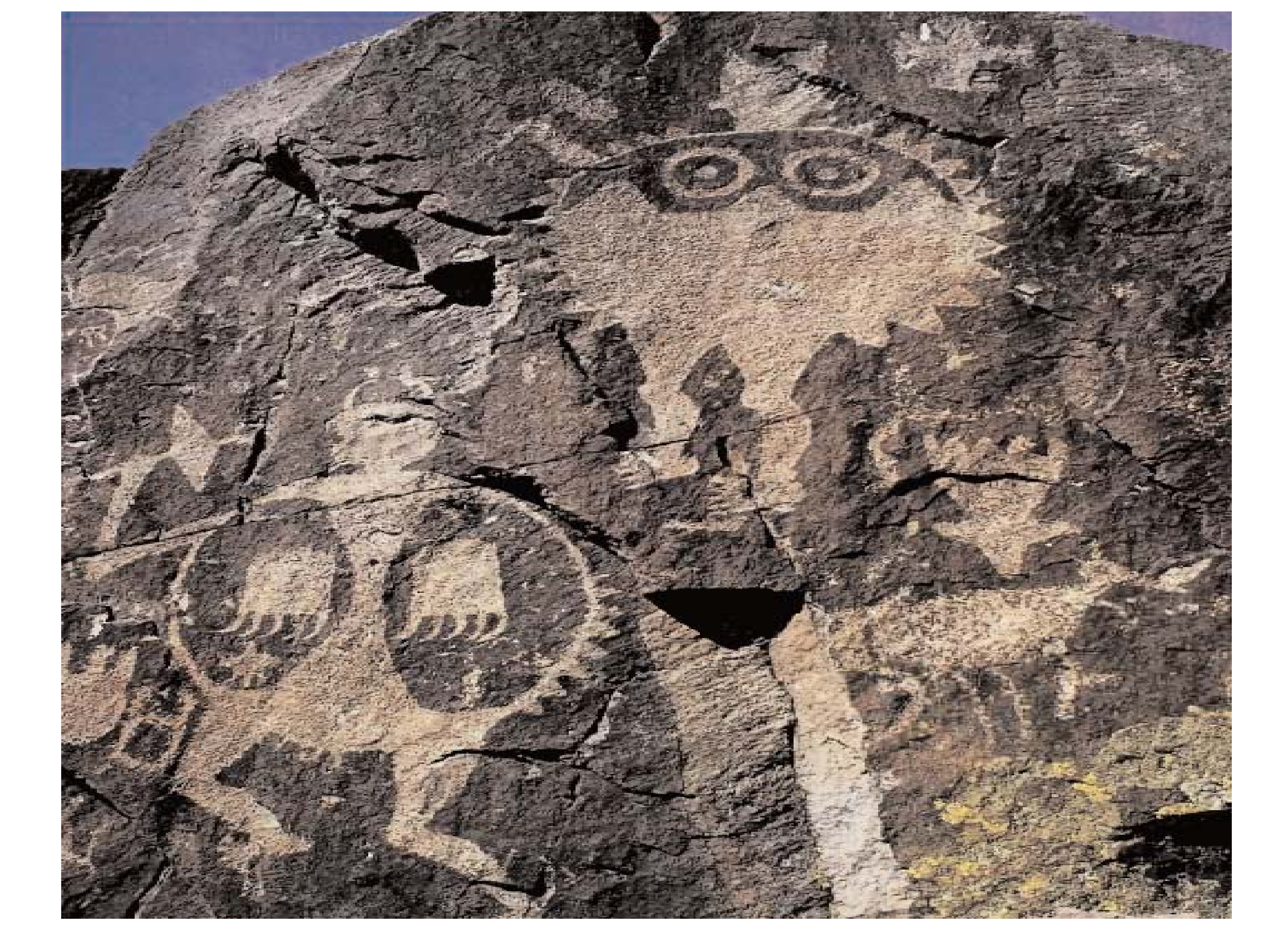
tinue aux États-Unis - Walpi Village et Oraibi - qui remontent au 11ème siècle après JC. Les Hopi vivaient dans des maisons de style pueblo traditionnelles perchées sur les mesas pour se protéger des ennemis. Le peuple Hopi est profondément enraciné dans sa religion et sa spiritualité, suivant les coutumes traditionnelles de ses ancêtres jusqu'à ce jour. Ces traditions étaient suffisamment importantes pour que, malgré leurs manières pacifiques, le peuple Hopi soit resté ferme lorsque d'autres sociétés sont intervenues pour les "éduquer" et changer leurs habitudes.

Les membres de la tribu parlent toujours la langue hopi, qui est l'une des 30 langues uto-aztèques. Chaque village compte parmi eux des artisans qualifiés. First Mesa a des potiers, des sculpteurs et des artistes. Second Mesa a des vanniers, des fabricants de bijoux et des sculpteurs de poupées kachina. Third Mesa a des tisserands de textile et des villageois qualifiés. Aussi connu pour sa capacité à parcourir très rapidement de longues distances, le peuple Hopi a historiquement couru pour chasser le gibier et envoyer des messages aux villages voisins. Aujourd'hui, ils courent à des fins spirituelles et physiques. Un Hopi aurait parcouru 72 miles en 36 heures. Un coureur célèbre était Louis Tewanima. Il a remporté la médaille d'argent au 10 000 mètres aux Jeux olympiques de 1912.

Un peu d'histoire: Les Hopi sont également connus dans le monde entier pour leur prophétie. Leur prophétie Blue Stardit que la troisième guerre mondiale sera déclenchée dans les anciens pays (Inde, Chine, nations islamiques, Afrique). La guerre sera un conflit spirituel avec des questions matérielles. Les terres et les peuples américains seront détruits par les bombes atomiques et la radioactivité. Seules les terres Hopi seront préservées en tant qu'oasis pour les réfugiés. Les matières matérielles seront détruites par les êtres spirituels, qui créeront alors un monde et une nation sous une seule puissance: le Créateur. Lorsqu'un Kachina enlève son masque et danse sur la place devant des enfants non-initiés (le grand public), il représente une étoile bleue, lointaine et pourtant invisible, qui fera son apparition peu après. Cette période a été annoncée dans les chants lors des cérémonies, d'abord en 1914 juste avant la Première Guerre mondiale, puis de nouveau en 1940 avant la Seconde Guerre mondiale. Désunion, corruption, et la haine qui contamine les rituels Hopi serait le signe des mêmes maux qui se propagent dans le monde. La chanson a été chantée à nouveau en 1961. Quand "l'étoile bleue" arrive, on dit que pendant un certain temps il n'y aura plus de cérémonies ni de foi. Mais Oraibi sera rajeuni avec sa foi et ses cérémonies, marquant le début d'un nouveau cycle de vie Hopi.



Hovenweep (Utah), 900-1350 CE

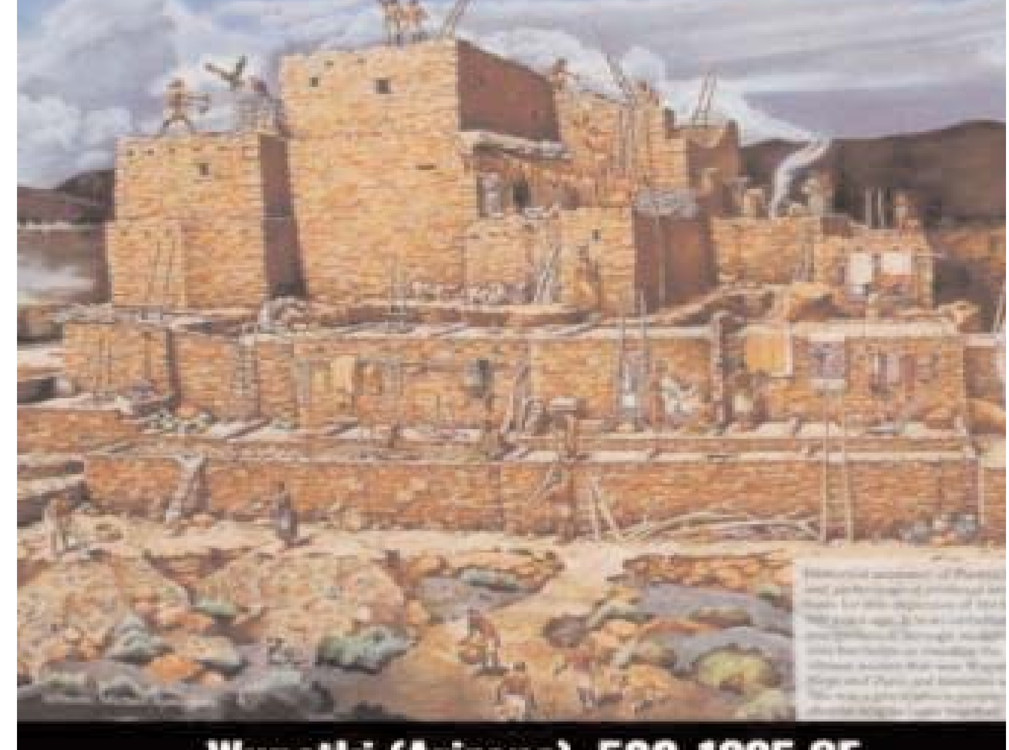




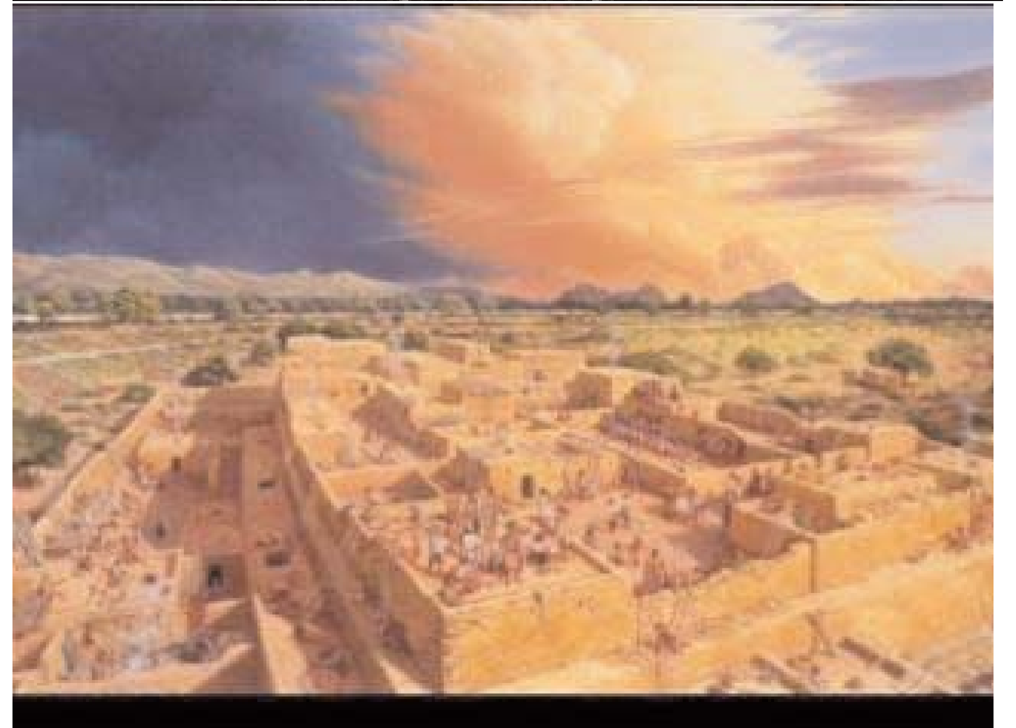
On-A-Slant Village (North Dakota), 1550-1780 C



Cliff Palace (Colorado), 1190-1260 CE



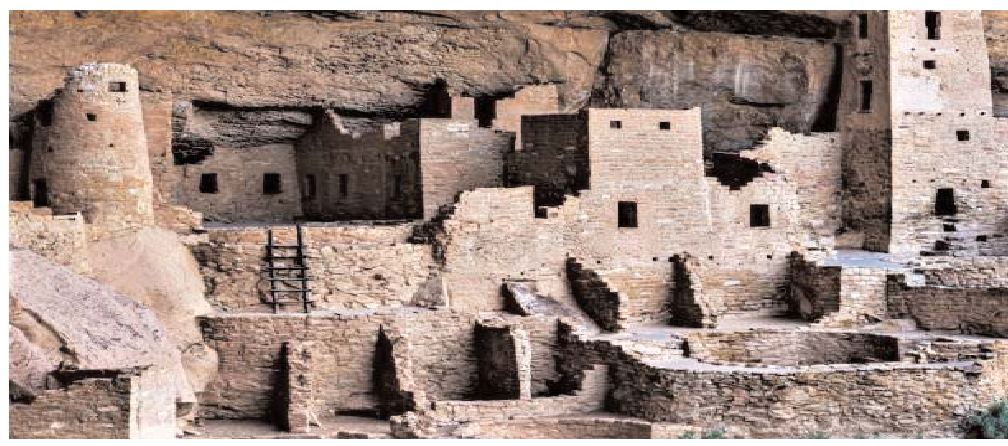
Wupatki (Arizona), 500-1225 CE



Pueblo Grande (Arizona), 450-1450 CE

Mesa verde

Il y a 9 500 ans avant notre ère, des nomades paléo-indiens sont arrivés dans la région, à la suite de troupeaux de gros gibier. Bien qu'ils n'aient vécu dans la région que de façon saisonnière, le réchauffement climatique a permis à leur population de grossir.



À partir de la période archaïque vers 6000 avant notre ère, il y avait une population permanente à Mesa Verde, vivant dans des maisons en terre crue et en bois. Ils avaient un vaste réseau commercial qui s'étendait jusqu'à l'océan Pacifique.

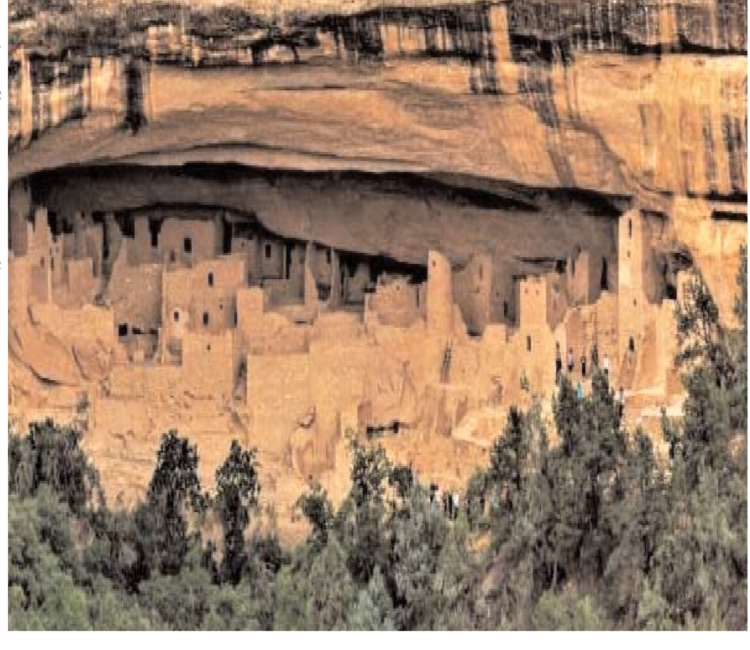
La culture Basketmaker, qui a commencé vers 1000 avant notre ère, a apporté des fosses permanentes alors que les Basketmaker II ont commencé à se nourrir et à cultiver - en s'appuyant moins sur les sources de nourriture sauvage et plus sur les cultures qu'ils cultivaient et cultivaient eux-mêmes.

Il y a environ 2000 ans, les vallées fluviales de cette région étaient occupées par des Indiens nomades qui ont ensuite adopté une vie sédentaire. Au VIe siècle, pour des raisons encore méconnues, ils retournent sur le plateau densément boisé et ses gorges, où ils trouvent des sols fertiles et un bon approvisionnement en eau. Le site a été abandonné au 14ème siècle.

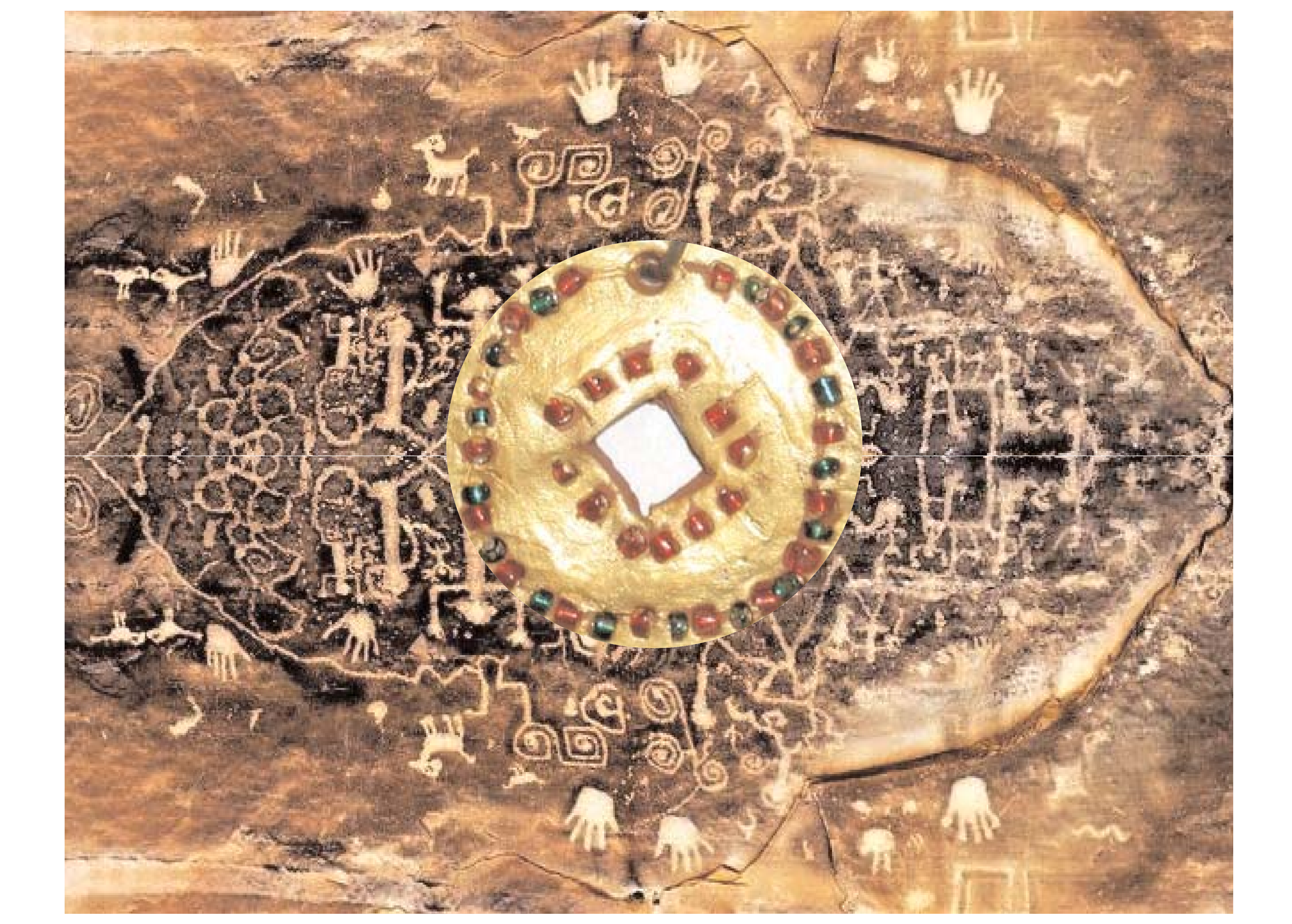
Les vestiges bien conservés de Mesa Verde consistent en des habitations rocheuses des Indiens Anasazi . Il s'agit notamment de maisons à fosse sur le plateau et d'habitations sur les falaises sur les côtés des canyons, des maisons à plusieurs étages en adobe ou en pierre construites autour d'une place centrale (pueblos) et des sites de culte (kivas).

Vers la fin de l'ère des Vanniers, vers 700 de notre ère, la population de Mesa Verde aurait pu atteindre 1 500 personnes. Ils avaient introduit les haricots et le maïs et construisaient de grands bâtiments en surface.

L'an 750 CE est généralement considéré comme le début de la période Pueblo - une période qui a duré jusqu'à environ 1300 CE lorsque Mesa Verde a été abandonnée. Pendant ce temps, ils ont construit des pueblos et des kivas, augmentant à la fois leur capacité de stockage de nourriture et leur propre densité de population.



L'architecture de Mesa Verde a été fortement influencée par le système Chacoan (originaire du Chaco Canyon au sud) - avec des bâtiments en maçonnerie de style Chaco comme Far View House apparaissant vers le 11ème siècle de notre ère.La vaste augmentation de la population a eu un impact profond sur l'architecture à partir du 13ème siècle de notre ère. C'est à ce moment-là que certains des bâtiments les plus élaborés de Mesa Verde ont été construits - des structures massives à plusieurs étages telles que Cliff Palace, la plus grande de toutes.



DAKOTA, Indien

Confédération de tribus d'Amérique du Nord dont le nom signifie " alliés " et qui furent nommés Sioux par réduction de la traduction du nom ojibwa Nadouessioux. Il existe trois groupes principaux de Dakota, qui se distinguent par leur dialecte et leur histoire. Les Santee ou Dakota de l'Est (leurs descendants étaient au nombre de 16 000 en 2004), que les autres tribus appelaient Dakota, formaient le premier de ceux-là et comprenaient les Mdewkanton, les Wahpeton, les Wahpekute et les Sisseton : établis avant 1650 dans la région du lac Supérieur, ils vivaient de la collecte de riz sauvage et de haricots, de la chasse aux cerfs et aux bisons et des produits d'une pêche pratiquée au harpon à partir des canoës ; en guerre avec les Ojibwa, ils durent émigrer vers le sud et l'ouest de l'actuel Minnesota. Deuxième groupe, les Yankton (au nombre de 7 200 en 2004), appelés Nakota par les autres Indiens Dakota, étaient divisés en Yankton proprement dits et en Yanktonai ; comme le troisième groupe, celui des Teton (près de 76 000 en 2004), ils furent chassés du Minnesota et s'installèrent dans l'actuel État du Dakota ; ils y adoptèrent le mode de vie des Indiens des plaines (leurs voisins étaient les Crow, les Cheyenne, les Ponca et les Omaha) et délaissèrent leur agriculture et leur artisanat de poterie traditionnels. Établis le plus à l'ouest et au contact des Crow, des Cheyenne et des Arikara, les Teton, appelés aussi Lakota, étaient divisés en sept bandes : Sihasapa ou Pieds-Noirs, Brûlé, Hunkpapa, Miniconjou, Oglala, Sans-Arcs et Two-Kettle ou Oohenonpa.

Culturellement proches des autres Indiens des plaines, les Dakota habitaient des tipi (le mot est de leur langue) ; comme dans les ethnies voisines, les exploits guerriers, telle la prise de chevaux ou de scalps, conféraient prestige et statut social à leurs auteurs. La guerre et le surnaturel étaient très liés : si un Indien voyait certains dessins pendant une vision, il les peignait sur son bouclier pour se protéger.

SIOUX

Indiens des plaines d'Amérique du Nord, les Sioux (nom d'origine péjorative regroupant trois tribus qui se nomment elles-mêmes Dakota, Lakota et Nakota) appartiennent tous à la famille linguistique sioux, qui regroupe : les Assiniboin, les Crow, les Dakota, les Hidatsa, les Iowa, les Kansa, les Mandan, les Missouri, les Omaha, les Osage, les Oto et les Ponca. Les Sioux étaient avant tout des chasseurs de bisons. Certaines tribus de l'Est et du Sud cultivaient du maïs et récoltaient du riz sauvage. Avant l'introduction du cheval, en 1740, qui transforme leur vie, les Sioux se servaient pour déplacer leur camp de chiens attelés à des travois.

La bande, composée de plusieurs lignées, formait l'unité sociale de base ; elle vivait sous la direction d'un chef héréditaire ou élu, assisté d'un conseil d'anciens. Lorsque les bandes se réunissaient en certaines occasions, les tipis étaient installés en cercle autour de la tente du conseil. L'organisation politique n'était jamais centralisée ; par contre, il y avait souvent une police composée des membres des sociétés militaires et rituelles. L'importance d'un homme se mesurait à ses exploits guerriers. Il fallait commander une expédition guerrière, voler un cheval dans un camp ennemi, tuer un ennemi ou, encore mieux, le désarmer ou lui donner un coup. Pour se souvenir de leurs exploits, les Sioux utilisaient des pictographes qu'ils dessinaient sur des robes de bison ou sur leur tipi.

Comme celle des autres Indiens des plaines, l'essentiel de la vie religieuse des Sioux consistait à trouver un protecteur surnaturel. Pour ce faire, les jeunes gens devaient jeûner et prier et même s'infliger des tortures dans un endroit solitaire afin d'obtenir une vision. En général, l'initié conservait un objet qui lui servait de talisman. La danse du Soleil était leur plus importante cérémonie. Celle-ci fut supprimée, en 1881, par les Blancs à cause de " ses aspects inhumains ".





Peau peinte racontant les exploits d'un chef sioux ou mandan lors de guerres entre Arikara, Sioux et Mandan, région de Plaines. Cape d'apparat, vers 1800-1830, région des Plaines. Le travail des peaux est réservé aux femmes. La peau de bison était tendue puis raclée. Avant d'être tannée, enduite, et peinte avec des pigments. Les motifs rappellent les peintures rupestres.

Le cheval permit des déplacements rapides, facilita la chasse au bison et les échanges entre les tribus. Les Cheyennes transformèrent leur traditionnel wigwam pour en faire le fameux tipi, qu'il suffisait de démonter et de faire tirer par un cheval sur un travois pour déménager.

Avec l'arrivée du cheval, de nombreux peuples abandonnèrent l'agriculture pour se livrer à la chasse au bison. Le cheval fut ce qui arriva de mieux aux Indiens des Plaines de cette époque.

Les tribus purement nomades comme les Black-Foot, les Sioux (Lakotas) et les Comanches bien pourvues en chevaux, parcouraient les Plaines à la poursuite du bison et des cervidés qui leur permettaient de manger, de s'habiller (mocassins en cuir) et de se loger dans des tipis. D'autres tribus, comme les Mandans, les Pawnees et les Omahas habitaient dans ce qu'on appelle des "loges" en terre, et n'utilisaient le



tipi que lors des expéditions de chasse dans les Plaines. Ces peuples ont été classés comme les Indiens les plus riches d'Amérique, la richesse étant évaluée en fonction de la quantité de vivres disponibles - viande de bison, légumes, et baies sauvages par exemple.

Mythologie

Dans cette société, les hommes imploraient les Esprits associés à la fois aux animaux et au Ciel, dont le Soleil représentait la puissance suprême, même si les Etoiles du Matin et du Soir revêtaient une importance particulière pour les Cheyennes et les Pawnees respectivement.

Tous croyaient en l'existence d'une force qui pénétrait la nature toute entière et pouvait accorder à rendre homme, animal ou plante débordant de pouvoirs. Les cérémonies des Plaines étaient invariablement décrites en termes de récits mythologiques. Ces mythes faisaient souvent référence à l'origine de l'homme et de la terre, aux héros et à la topographie. Ces mythes étaient souvent mis en scène lors de cérémonies complexes, si bien qu'ils demeuraient pratiquement inchangés ou cours des générations successives.

Face à l'inexorable avancée des pionniers blancs, les tribus des Plaines furent contraintes de livrer des guerres incessantes, ce qui n'empêcha pas la colonisation de leur territoire. Après la défaite des Indiens et l'extermination des bisons, les Plaines virent arriver d'immenses troupeaux de vaches puis de moutons.



PEUPLES AMÉRINDIENS DU SUD-EST

A cette époque, le sud-est des États-Unis est peuplé par des groupes paléoindiens nomades qui vont se sédentariser après la dernière glaciation. Les paléoindiens ou paléoaméricains vécurent en Amérique à la fin de l'époque du Pléistocène, au cours de la dernière période préhistorique du Paléolithique moyen et au cours du Paléolithique supérieur. Les découvertes récentes permettent de dire qu'ils connurent également la dernière glaciation ainsi que le début de la période préhistorique du Néolithique à l'époque de l'Holocène.

Le climat subtropical permet de faire pousser le maïs, les pommes de terre et les courges mais aussi de récolter patates douces, bananes et canne à sucre. Ils cultivaient aussi les plantes médicinales et le tabac.

Les noms donnés aux mois de l'année par certains indiens (cerf, ours, dindon…fraise, maïs, melon, riz sauvage) laissent penser qu'il y avait une diversité de gibier et d'espèces végétales à leur portée.

Les espaces situés au sud de l'Ohio et autour du golfe du Mexique bénéficient d'un milieu favorable à l'agriculture et une faune abondante.

Les maisons adoptent un plan rectangulaire, sont crépies avec de la glaise en été. En hiver, des huttes coniques à demi enfouies servent d'abri. Dans les régions les plus méridionales, les amérindiens vivent presque nus dans des huttes légères couvertes de palmes.

Mythologie

Comme la plus part des tribus qui pratiquaient la chasse, les Indiens du Sud-Est croyaient en de nombreux Esprits des animaux et des plantes qui, pensaient-ils, incarnaient une force mystérieuse qui imprégnait la nature tout entière. Au-dessus régnaient les Esprits de l'air et de la terre, eux-mêmes dominés par celui qu'ils appelaient le Maître du Souffle. Les récoltes s'accompagnaient de nombreuses cérémonies; la danse du Maïs vert était l'une des plus importantes et marquait la fin de l'année.



CREEKS

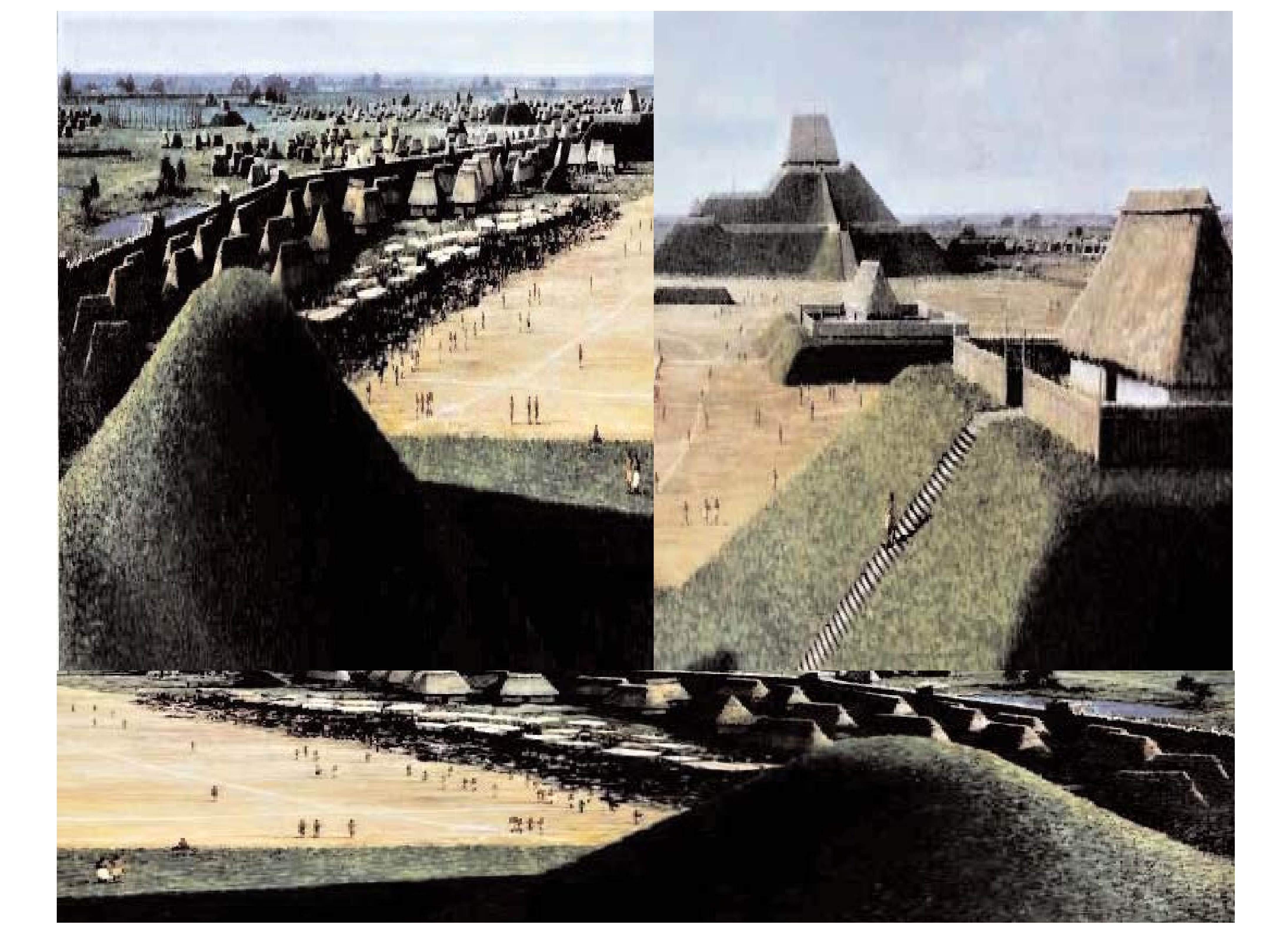
C'était la nation la plus puissante du sud-est des Etats-Unis. Les creeks font partie des cinq tribus dites civilisées.

Ils se nomment muskogee ou muscogee, qu'ils écrivent mvskoke.

Langue : creek (mvskoke) de la famille des langues muskogéennes

Ils étaient répartis en deux groupes : Géorgie, Alabama

- Les muskogee (creeks supérieurs) au nord du territoire creek
- Les creeks inférieurs (hichiti et alabama), aux mêmes traditions mais aux dialectes différents.



Les Creeks sont probablement des descendants des constructeurs de monticules de la civilisation du Mississippi, reliés aux Utinahica de la Géorgie méridionale. Plus une confédération souple qu'une tribu simple, les Muscogees ont vécu dans des villages autonomes de la vallée fluviale des états actuels de la Géorgie et de l'Alabama. Ils étaient composés de nombreux groupes ethniques parlant plusieurs langues distinctes. Ceux qui vivaient le long du fleuve Ocmulgee étaient nommés " Creek " par les commerçants britanniques de la Caroline du Sud ; par la suite le nom a été appliqué à tous les indigènes de la région.

Mode de vie

La confédération creek nommée " italva " était constituée d'une cinquantaine de villes avec des villages satellites, chaque ville avait ses chefs élus, les " micco ", assistés par un conseil des anciens. Des tribus comme les mobiles, les alabamas et les coushattas étaient liées à la confédération creek.

La ville avait toutes les caractéristiques d'une véritable cité avec sa vaste place entourée des bâtiments communautaires au centre de laquelle brûlait un feu en permanence. Il y avait un jeu de balle où l'on pouvait danser et donner des spectacles. Chaque habitation était composée de petits bâtiments : cuisine, pièce de réunion, chambres, entrepôt, le tout entourant une cour intérieure et un potager cultivé par les femmes. Les maisons étaient rectangulaires, les murs faits de plâtre, le toit à pignon recouvert de chaume.

Les villes étaient divisées en deux groupes :

- Les villes blanches qui servaient aux cérémonies de paix
- Les villes rouges qui servaient aux cérémonies de guerre

Certaines villes possédaient un temple, édifice au toit de chaume en forme de dôme bâti sur un tertre de 2.5 mètre de haut.

La chasse et la pêche étaient de moindre importance, l'agriculture une fois adoptée. Les hommes travaillaient dans les champs, même les chefs en dehors des périodes de guerre. Une partie des récoltes allait dans les entrepôts familiaux, le reste étant gardé dans des greniers collectifs. Les réserves servaient à nourrir les guerriers, les hôtes, les indigents ou en cas de disette.Les champs se situaient autour de la ville, ils étaient communautaires : cultures de maïs, haricots, courges, citrouilles, patates douces, melons, tournesol.

Lignage maternel et rôle de l'oncle

Les Creeks étaient matrilinéaires : les enfants appartenaient au clan de leur mère. Si les relations familiales étaient importantes, c'est surtout l'appartenance à un clan (une alliance de familles) qui déterminait un individu. Les clans étaient matrilinéaires, c'est à dire que l'appartenance à un clan se déterminait par la mère. Et au sein d'un clan creek, par exemple, c'était souvent l'oncle maternel (le frère de la mère) qui jouait le rôle de tuteur et de modèle pour un enfant mâle. Les hommes creek dirigeaient les villages, faisaient du troc et participaient aux guerres. Les femmes s'occupaient des enfants et préparaient les repas.

Les creeks comme les autres tribus civilisées avaient des esclaves noirs qu'ils emmenaient partout avec eux. En 1860, la population

creek comptait 9.5 % d'esclaves noirs. Sous la pression de ses partenaires commerciaux sudistes, le Grand Conseil édicte son premier code sur l'esclavage le 8 mai 1859. Il est néanmoins plus laxiste que ceux du Sud. Si l'enfant issu d'un Noir et d'une Creek peut prétendre à la citoyenneté, l'union d'un Creek et d'une Noire est condamnée. Cette nuance s'explique par la primauté donnée à la filiation matrilinéaire.

lES CÉRÉMONIES

Elles étaient nombreuses ayant souvent un rapport avec l'agriculture. La fête du maïs vert avait lieu en août pour une future promesse de récolte en octobre. Rituel du renouveau, chacun procédait au nettoyage et la réparation des maisons. Ensuite après une période de jeune se déroulait un grand festin où le maïs nouveau et la viande de cerf était dégustée. Le feu sacré était allumé, chaque foyer venant y allumer son feu. Danses, parties de jeu de balle complétaient la fête. Puis la purification dans la rivière terminait cette fête en permettant d'oublier les querelles et les offenses.

L'existence de rangs tenait une grande importance dans la vie sociale. Le rang était attribué en fonction des mérites (prouesses guerrières) ou bien de la sagesse, mais pas de la naissance.

Chef Mc Gillivray : en 1776 pendant la révolte des cherokees, quelques guerroers creeks avec à leur tête le chef Mc Gillivray apportent leur aide aux cherokees conduits par Dragging Canoé et ses " chickamuagas " Ils résisteront jusqu'en 1788. Les EU qui ont conquis leur indépendance veulent punir les creeks qui ne les ont pas soutenus contre les anglais. A l'aide d'un " traité " signé en 1730 ils s'emparent des terres creeks et les colons s'y installent illégalement. Mac Gillivray réussit à expulser pacifiquement les colons puis il demande la protection contre l'invasion à George Washington qui ne lui fournit pas et envoie même un agent pour espionner les creeks. McGillivray a œuvré à l'émergence d'un nationalisme Creek et à la centralisation du pouvoir Creek en luttant contre les chefs de village qui, individuellement, vendaient des terres aux États-Unis.



CHEROKEE

A l'origine cultivateurs/chasseurs Leur capitale au XVIIIe siècle : Echota. C'est ici que se réunissant le grand conseil de la nation cherokee. Les villages entourant la capitale étaient une soixantaine.Les ethnologues estiment qu'il existe entre 5 et 7 millions de personnes qui descendent des cherokees.

Leur nom en langue cherokee : ah-ni-uy-wi-ya
Le nom qu'ils se donnent : tsalagi
Langue : cherokee (langue iroquoienne)

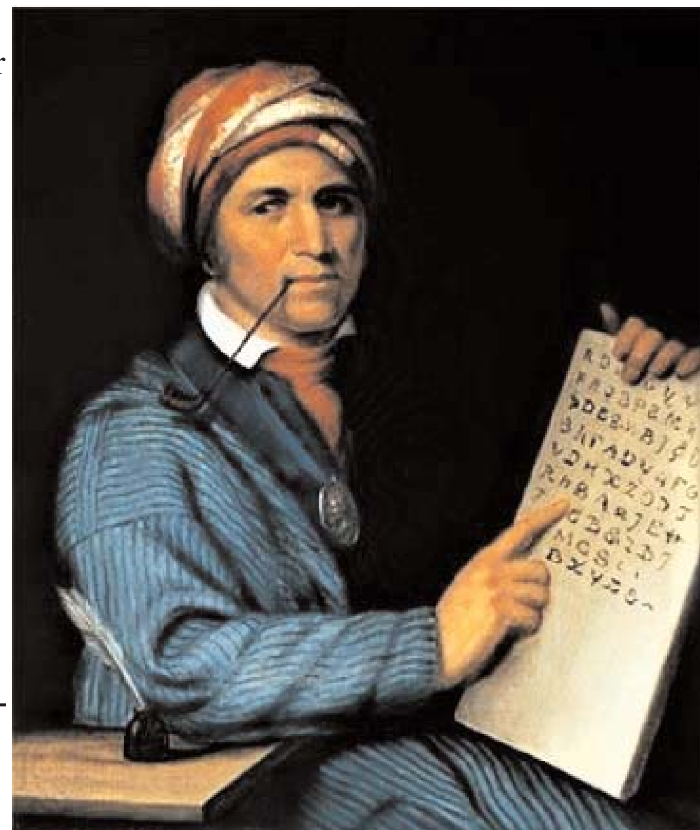
Chaque village est dirigé par deux chefs :

- Un blanc qui s'appelle " le plus aimé " et qui peut être une femme. Il s'occupe des affaires civiques, de la justice et des cérémonies religieuses
- Un rouge qui s'occupe des questions liées à la guerre et au jeu de la crosse.

Une femme de la guerre accompagnait les guerriers pour leur apporter assis-

tance et conseil et décider du sort des prisonniers.

La société est organisée en sept clans matrilinéaires scindés en 12 groupes de guerre et de paix. Certains appartenaient au demi-groupe de paix les autres au demi-groupe de guerre. La famille matrilinéaire est un système de filiation dans lequel chacun relève du lignage de sa mère. Cela signifie que la transmission, par héritage, de la propriété, des noms de famille et titres passe par le lignage féminin. Quand se produisirent les premiers métissages, les enfants qui naquirent d'une union entre des femmes cherokees et des non-indiens furent considérés comme pleinement cherokees et non des sang-mêlé contrairement aux enfants nés d'un père cherokee et d'une femme blanche.
Quand un membre d'un clan était coupable d'un meurtre sur une personne d'un autre clan, la loi du sang exigeait la revanche (Iaw of bload revenge) pour rétablir l'harmonie entre les clans.



Les liens du sang étaient renforcés par la théorie cherokee de la procréation, selon laquelle la femme fournit le sang et la chair au fœtus tandis que le père par le sperme construit le squelette.

En tant qu'orfèvre, Sequoyah est au contact de la population blanche. En 1809 il assiste à l'installation d'une imprimerie actionnée par des Blancs, tombée après un pillage dans les mains des Cherokees. Persuadé que les Blancs doivent leur puissance au fait de savoir lire et écrire, il invente un alphabet permettant de transcrire les 86 syllabes que comporte le dialecte cherokee. Il réutilise pour cela les lettres latines en plomb trouvées dans l'imprimerie, parfois en les renversant sur le côté, ou en les plaçant à l'envers. Cette invention représente pour lui douze années de travail. Après quelques résistances, cet alphabet est officiellement adopté par la nation cherokee en 1825.

Dès 1828 apparaît le premier journal partiellement écrit en langue cherokee, le " Cherokee Phoenix". D'autres journaux suivent ensuite qui utilisent cet alphabet, encore utilisé de nos jours. Cette création est une des réalisations intellectuelles les plus impressionnantes de la part d'un homme seul. Par la suite, tout en continuant à diffuser son alphabet, Sequoyah entreprend la conception d'un alphabet universel à toutes les tribus amérindiennes et travaille à réunir les Cherokees dispersés. Il meurt au cours d'un voyage au Mexique.

Dès le début de l'esclavage, le destin des tribus indiennes du sud-est des Etats-Unis se mêle à celui des esclaves. Il arrive que les liens deviennent à ce point étroits entre les Indiens et ceux qui fuient leurs chaînes, que les maîtres blancs s'en inquiètent et prennent soin de les séparer. Il arrive aussi que les Africains ne fassent que tomber d'une servitude dans une autre. Car certaines tribus ont vite fait de comprendre tout l'intérêt économique qu'elles vont pouvoir tirer de cette main d'œuvre.

Dans un recensement de la population des Etats-Unis il est prouvé qu'en 1860 diverses tribus du sud possédaient des milliers d'esclaves, les cherokees par exemple possédaient 2504 esclaves pour 354 propriétaires (jusqu'à 50 pour un seul propriétaire).

En 1825, les 13.563 cherokees possédaient 1217 esclaves
En 1835, on estime que 10 % des cherokees sont un ancêtre africain.



Turner River Site (Florida), 200 BCE-900 CE

Cofitachequi (South Carolina), 1300-1700 CE

Moundville (Alabama), 1100-1450 CE

Spiro Mounds (Oklahoma), 900-1450 CE

SÉMINOLES

Peuple autochtone de Floride et d'Oklahoma qui fait partie des peuples autochtones du sud-est états-uniens. Peuple d'agriculteurs, éleveurs, chasseurs, cueilleurs.

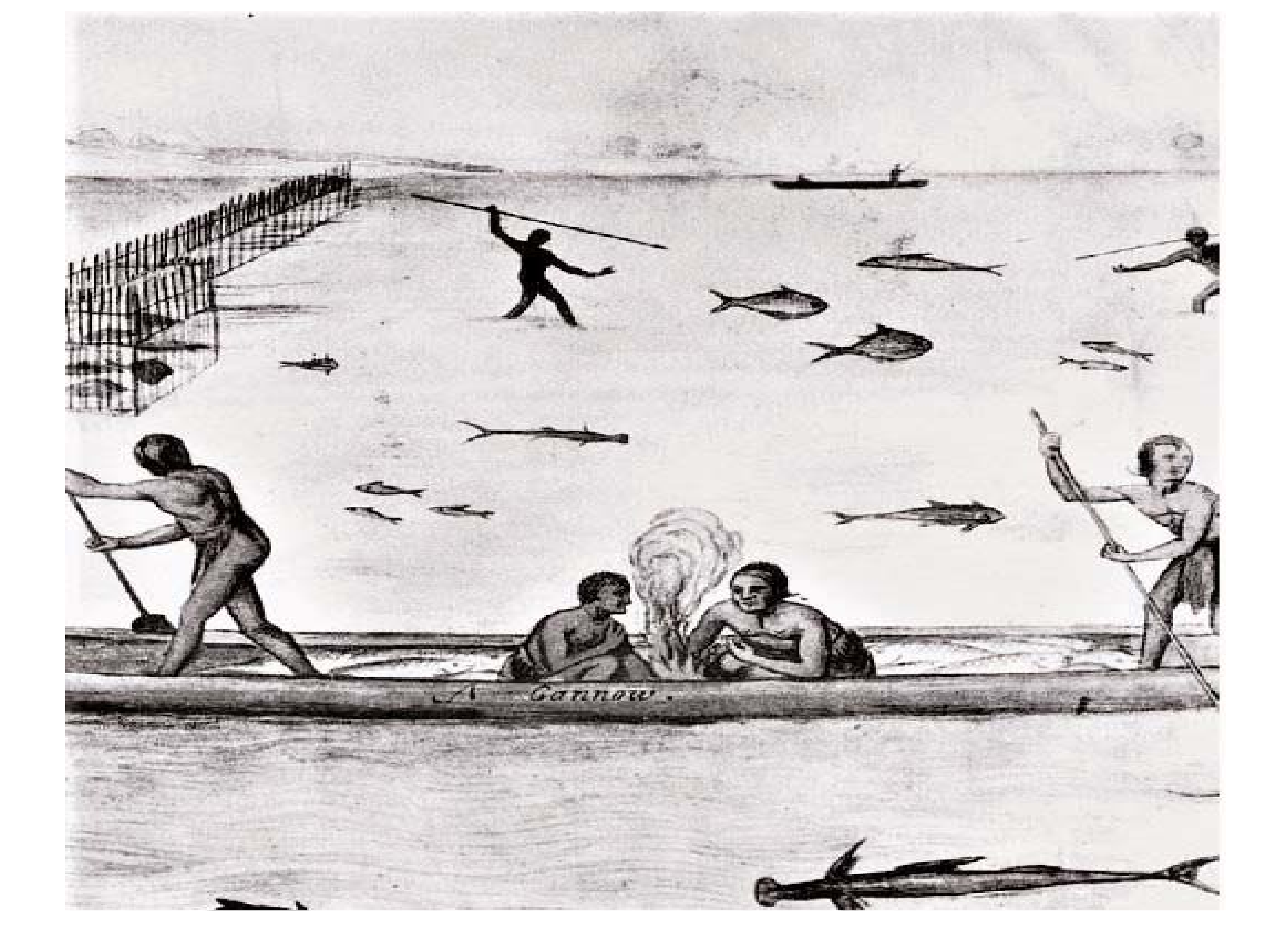
Le nom provient de la formation du mot " simano-li " en langue " muskoke ", (langue creek) qui se traduit par cimarron en espagnol et peut être interprété par les termes " sauvages, fuyards ". Cimarron a d'ailleurs donné le nom aux esclaves noirs en fuite, les marrons, ou nègres marrons.

Cette tribu hétérogène était composée majoritairement des Lower creek de Géorgie, de muskogee parlant mikasuki et d'afro-américains esclaves marron échappés, de quelques blancs américains et d'indiens d'autres tribus.

Un groupe de locuteurs Hitchiti, les Mikasukis, s'installèrent autour de ce que l'on nomme aujourd'hui le lac Miccosukee près de Tallahassee. Un autre groupe de locuteurs Hitchiti conduit par le chef Cowkeeper s'installa dans ce qui est aujourd'hui le comté d'Alachua, une région où les Espagnols avaient maintenu des fermes d'élevage (ranchs) au XVIIe siècle. L'un des plus connus était appelé " Rancho de la Chua ", et la région prit le nom d' " Alachua Prairie " Les autres groupes vivant en Floride à l'époque des Guerres séminoles comprenaient les Yuchis, Spanish Indians, ainsi nommés parce qu'on pensait à cette époque qu'ils descendaient des Calusas, ainsi que des rancho Indians, vivant dans des villages de pêcheurs sur les côtes de Floride.

Les esclaves qui arrivaient à fuir les plantations des colons britanniques parvenaient en Floride espagnole et devenaient alors libres. Les autorités espagnoles les accueillaient en les autorisant à s'installer dans leur propre village Fort Mose et les mobilisaient au besoin dans la milice chargée de la défense de la ville.D'autres esclaves en fuite partaient rejoindre les différents groupes séminoles, fuyant tout contact avec l'homme blanc et ils devenaient alors leurs esclaves ou bien des membres à part entière de la tribu. Environ deux mille Noirs vivent chez les traditionalistes séminoles, des esclaves qui ont fuit les plantations de Géorgie.

Les noirs qui restèrent avec les séminoles et s'intégrèrent aux tribus ainsi qu'à leurs coutumes épousant parfois leurs filles sont ceux que l'on dénomme " les séminoles noirs ", formant alors une alliance multiethnique et biraciale. Ces hommes courageux qui, pour gagner leur liberté, ont pris l'énorme risque de s'évader, sont bien accueillis par les Indiens qui les intègrent à leur société, non comme esclaves, mais en hommes libres. Les esclaves évadés mettent leurs connaissances du monde des Blancs au service de leurs frères indiens. Certains aident à l'agriculture, à l'élevage, à l'artisanat. Beaucoup participent avec les guerriers indiens à la défense de leur nouveau peuple. Certains d'entre eux devinrent même d'importants chefs tribaux et d’autres deviennent des chefs de guerre. Les conditions imposées par le traité de Payne Landing à propos des Noirs vivant en hommes libres chez les Indiens vont donner aux Séminole une raison de plus de résister. Il est prévu que tous les Noirs évadés, même depuis de nombreuses années, seront, au moment de partir vers l'Ouest, séparés des Indiens et restitués à leurs "légitimes" propriétaires. Les Séminoles ne peuvent accepter une telle condition qui déchire leurs familles et leur société, surtout quand ils apprennent qu'une clause, tenue un certain temps secrète, prévoit de mettre en esclavage tous les Séminoles métissés possédant du " sang noir "! On a complètement méconnu l'esclavage des Indiens du Sud-est. En fait, depuis le XVIème siècle, et jusqu'en plein XIXème siècle, la plupart des Indiens faits prisonniers, en particulier les femmes et les enfants, plus faciles à soumettre que les hommes, étaient systématiquement réduits en esclavage. Le prix de leur vente couvrait les frais des expéditions militaires. Les Indiens étaient souvent envoyés aux Antilles, voire en Europe, afin qu'ils ne profitent pas de leur connaissance du pays pour s'évader.


A Cannow.

Habitat traditionnel
Les villages sont petits et dispersés, la société est organisée en système de bandes autonomes autour des clans familiaux. Les villages sont souvent construits sur des levées de terre au milieu des marais, nommées " hammocks ". La maison appelée " chickee " est une construction légère et aérée couverte de palmes ou de branches de cyprès, adaptée aux régions humides, elles ressemblent aux carbets des indiens de Guyane.
Au centre du village il y a un chickee de cuisine où chaque clan vient cuisiner en commun. Il existe également des chickees qui servent de chambres, d'entrepôts ou de salles de réunion.

Mode de vie
Ils pratiquaient la chasse aux cervidés, petits gibier, canard, dindon sauvage, loutre, écureuil, tortue, alligator. Dès le début du siècle la chasse en plus de leur fournir des sources alimentaires leur permettent d'avoir des revenus en vendant les peaux de loutres ratons laveurs et alligators qui seront utilisées dans la maroquinerie. Ils vendent également des plumes colorées d'oiseaux, de hérons en particulier qui iront garnir les chapeaux des dames.

Agriculture, cueillette et pêche
Dans ce nouvel environnement qu'est la Floride, fait de forêts humides et denses, ils s'efforcent de maintenir leur agriculture, leurs villages fortifiés, leur mode de vie et d'organisation sociale en les adaptant au climat. Leurs cultures habituelles étaient celles du maïs, des courges, des haricots et des patates douces auxquelles s'ajoutèrent bientôt celles des bananes, des ananas, de la canne à sucre, du thé et du café.

TRADITIONS VESTIMENTAIRES
La technique " tradition américaine " s'est elle-même inspirée des traditions de la tribu des indiens " séminoles " (antérieures à l'arrivée des colons sur le territoire américain) - difficile à dater précisément, entre 18e et 19e siècle - Ils s'habillaient principalement de fourrures et décoraient leurs vêtements avec des bandes cousues et tressées réalisées avec du cuir coloré avec les plantes de la Géorgie et de la Pennsylvanie. Lors d'un déplacement vers la Floride en 1830 pour signer un traité de paix, ils découvrent le tissu de coton industriel et l'intégrèrent à leurs coutumes vestimentaires. À partir de cette époque, une fois l'an, les Séminoles remontaient le fleuve jusqu'à Miami et faisaient commerce de leur production. Ils échangeaient des peaux d'alligator ou des plumes de héron très à la mode chez les bourgeoises américaines contre des rouleaux de tissus de coton qu'ils teintaient sur leur territoire comme ils l'avaient fait avec le cuir.

Son particularisme : réaliser à partir de bandes de tissus cousues parallèlement " à plat " puis coupées en transversal à divers degrés puis recousues, puis coupées encore et recousues … parfois 7 ou huit fois, jusqu'à obtenir un assemblage savant " séquentiel " du plus bel effet. Quatre éléments prépondérants caractérisent le patchwork Séminole : les couleurs contrastantes, la texture des bandes réalisées, le mouvement produit par les assemblages et le modèle qui revêt une signification particulière familiale, historique ou religieuse. Chaque décor écrit une " phrase " de l'épopée Séminole. Chaque famille adopte un type de " séquences séminole " comme une signature. Les femmes se coiffaient avec des chignons ramenés sur le front et portaient de nombreux colliers. Elles portaient de longues jupes évasées et des corsages recouverts d'une cape. Les hommes étaient vêtus d'amples tuniques avec une large ceinture, coiffés d'un turban surmonté de plumes.Parfois à cause de la chaleur, les séminoles ne portaient pour tout vêtement un tissu léger et s'enduisaient le corps de graisse pour se protéger des piqûres d'insectes.



Le cercle de vie

Tous les Amérindiens du continent américain ont dénoncé leur mise sous contrôle ainsi que les différentes initiatives promues par les autorités pour favoriser leur assimilation. et les méthodes utilisées par les missionnaires pour encourager les Autochtones à abandonner leurs croyances traditionnelles et à embrasser la foi chrétienne.



Il en est de même de la cosmogonie amérindienne que les missionnaires européens tentent d'éradiquer. Mais de quoi ont-ils peur ? Relisons ces paroles de Black Elk, chamane oglada, relatées par TC Mc Luhan dans Pieds nus sur la terre sacrée :

"Vous avez remarqué que tout ce que fait l'Indien est en cercle. C'est parce que la puissance de l'univers fonctionne aussi en cercle et tout a tendance à être rond. (…) Le ciel est rond et j'ai entendu dire que la terre est ronde comme une boule. et toutes les étoiles aussi. Quand le vent souffle plus fort, il forme des tourbillons. Les oiseaux font leurs nids en cercle parce qu'ils ont la même religion que nous. Le soleil se lève en cercle et devient le même. La lune fait le même et les deux sont Même le changement des saisons forme un grand cercle et revient toujours à son point de départ. La vie des êtres humains décrit un cercle, d'enfance en enfance, et aussi tout ce qui est animé par la force du monde. Nos tipis étaient ronds comme des nids d'oiseaux et ils étaient toujours plantés en cercle, l'Anneau de la Nation, un nid composé de nombreux nids où, selon la volonté du Grand Esprit, nos enfants sont nés." Le cercle est le symbole d'une philosophie qui prône l'intégrité d'un mode de vie dont les qualités ont été prouvées par des centaines de générations ; tandis que la perte du cercle est une tragédie de la perte du comportement social des membres d'une tribu ou d'un village. Comment ne pas faire un parallèle entre ces étapes et la symbolique transcendante et libératrice de " Ouroboros " le célèbre serpent qui " se mord la queue ".

Ce serpent, en dessinant une forme circulaire, rompt avec une évolution linéaire, marque un tel changement qu'il semble émerger à un niveau supérieur de l'être, le niveau de l'être spiritualisé, symbolisé par le cercle ; Elle transcende ainsi le niveau de l'animalité originelle, pour avancer dans la direction de l'impulsion la plus fondamentale de la vie ; et cette interprétation ascendante est basée sur le symbolisme du cercle, figure de la perfection cosmique.

Ces périodes alternées d'expansion et de contraction, sorte de marée cosmique, impliquent que l'énergie est rigoureusement conservée à l'échelle de l'univers et que son flux de densité suit un cours cyclique qui augmente et diminue périodiquement au cours du temps. Comme le printemps diffère dans chaque cycle du précédent, cette marée cosmique d'énergie implique le renouvellement d'un univers différent à chaque étape.Dans le monde du chamanisme, un ordre unique relie le monde humain au monde cosmique à travers le " pilier d'or ", sorte d'interconnexion entre les êtres vivants naturels et surnaturels. La nature, l'homme, les objets font partie de la dimension sacrée de la Terre et du Ciel.

D'inspiration chamanique, la cosmologie amérindienne et inuite conçoit également la présence de l'Esprit (Isuma) sous toutes les formes naturelles et au-delà de toutes les formes. Dans le monde indigène, il n'y a pas de place pour le profane. Toute vie est sacrée et cela explique sans doute qu'aucun terme précis ne traduit l'idée de religion telle que nous la connaissons. Ils n'ont pas besoin de Dieu, ils ne Le nomment pas. Ce ne sont pas des théologiens qui étudient le divin parce qu'ils sont le divin, ils en font partie intégrante. Les Inuits avaient le plus grand respect pour le monde vivant (nuna). Comme tous les chasseurs indigènes, ils croient que l'acte même de chasser et de tuer pour se nourrir fait partie d'un puissant rituel religieux. " Le plus grand danger pour la vie ", a déclaré un Inuk d'Igluit, " est que la nourriture humaine est entièrement composée d'âmes. Tous les animaux que nous tuons et mangeons ont des âmes qui ne meurent pas avec le corps et qu'il faut apaiser pour qu'ils ne te venge pas de ce que nous avons pris de ton corps." C'est pourquoi un morceau de foie de morse ou de béluga est toujours jeté à la mer, que le phoque mort reçoive de l'eau douce à boire ou que les plumes des oiseaux soient plantées dans la neige ou sur le sol. Cette forme de spiritualité aussi appelée " polysynthétisme " implique que toute créature, comme point de départ, peut atteindre le Grand Esprit puisque tout est Sa manifestation mystérieuse. Ce mystère donne aux formes naturelles un sens mystique qui associe ordre et harmonie à la beauté qu'elle engendre.

La notion de respect est également essentielle dans la culture inuit car pour les Inuit, le manque de respect envers un animal ou un humain peut créer des difficultés lors des prochaines chasses. Le terme " qikkutik " correspond aussi à la honte ou au regret qu'une personne peut ressentir si elle n'a pas respecté un animal. Le temps où hommes et animaux se parlaient n'est pas si lointain. L'alliance entre les hommes et les plantes, l'air et l'eau était une évidence pour tous. Les animaux ont cessé de parler aux hommes suite aux maladresses de chasseurs de rites irrespectueux ou de femmes qui ne gardaient pas la bonne distance du monde animal, créant ainsi des monstres, des nains, des géants, des mutants : les tupilaks. Pour eux, leur plus grande peur vient de la certitude que le non-respect des règles de la nature conduit à la disparition de l'être humain ou à son retour au stade animal. Comme la plupart des autres sociétés indigènes, ils considéraient que vivre en harmonie avec la nature était leur " art " suprême.

Ce mystère donne aux formes naturelles un sens mystique qui associe ordre et harmonie à la beauté qu'elle génère, mais cela signifie aussi qu'un formidable monde spirituel côtoie la vie humaine dont on se protège par la création d'amulettes protectrices. C'est pourquoi les Inuits de la préhistoire n'ont jamais eu de mot pour l'art parce qu'ils n'en avaient pas besoin. Toute l'harmonie du cosmos, de la terre, y compris tous les vivants, est inscrite dans le cercle de la forme parfaite qui engendre la vie. Ainsi, les tentes, les igloos, les maisons sont ovales comme l'œuf fertile. Les sages, réunis pour prendre des décisions importantes, s'assoient en cercle. Dans un cercle, tous sont égaux, alors seules la sagesse, la vérité, la justice peuvent incuber, une philosophie très bien articulée par le terme miyupimaatisiium : " être bien dans la vie ".

Il nous a fallu vingt-cinq siècles de philosophie occidentale, de méthode scientifique, pour comprendre le respect métaphysique de tous les êtres vivants par les peuples primitifs. Dès lors, la modernité aura créé des fléaux " qui naissent de la prétention de l'homme à acquérir des connaissances surhumaines au nom desquelles il est enclin à exercer une toute-puissance sur les autres qui ne souffre pas d'être contestée ".

Il en était ainsi des peuples archaïques : au lieu de les écouter, nous les avons éliminés. Les dieux collectifs des religions anciennes associés aux notions de peuples, nations, territoires, qu'ils soient polythéistes ou monothéistes, sont des signes d'identité de nature culturelle et politique. Spirituellement parlant, ce sont des idées fausses et comme l'a noté l'ethnologue de Brosse : " Cela aurait été formidable si les adorateurs de chats vivaient en bonne harmonie avec les adorateurs de rats. Par contre, dans les sociétés primitives, Dieu n'a

Dieu n'existe que par rapport au " je " lui-même par rapport à la communauté et le sens de toute sa vie réside dans son effort pour trouver sa place et s'insérer dans la totalité dont il est un élément. Au lieu de tout unir, de fusionner rationnellement en un seul dieu qui lutte contre les autres dieux païens, nos ancêtres australopithèques ont intuitivement ressenti que toutes les formes de biodiversité convergent naturellement vers l'UN et que toutes les manifestations de Dieu dans la matière, les êtres et les formes, sa "théodiversité " méritent d'être respectés.

Avant tout savoir écrit, l'animisme témoigne d'un grand respect pour tous les êtres de la nature, car chacun aurait une âme qui émane du Grand Esprit qu'est l'Univers. Plutôt que de croire en des esprits déterminés comme les anges, l'animisme met l'accent sur un " pouvoir " revigorant, mystérieux et impersonnel présent en tout.

Encore une fois il est important de préciser que l'animisme représente une force, un souffle, un esprit, un "logos" présent en tout. En fait, il s'agit d'une relation intime entre l'homme et l'Univers qu'il ne faut pas confondre avec le totémisme collectif où une chose, une plante, un animal, un être, sont investis de pouvoirs surnaturels à des fins et politiques sociales et culturelles.

Par conséquent, cette diversité de niveaux de conscience communs à toutes les espèces, même infimes, forme une Unité spécifique pour l'Univers tout entier. Ainsi se perpétue une conception du sacré qui associe l'ordre cosmique à la responsabilité personnelle envers la préservation de l'équilibre, de l'harmonie de la Terre Mère. Les explorateurs européens ont apporté d'Amérique des histoires d'incroyables rituels sacrés : danse du soleil (Sioux), hozho (Navajo), recherche d'harmonie et autres rites qui célèbrent le renouveau cosmique des saisons. Sans oublier la découverte des montagnes et des lacs sacrés, des pierres mystiques, des chants chamanistes au pouvoir de guérison. Tout l'espace, les êtres vivants, les plantes, les animaux, l'air, le feu, l'eau, la pluie ; toute la création est traversée par la présence d'un pouvoir suprême. C'est toute la nature qui parle à l'homme et lui révèle la grandeur du Grand Esprit, du Grand Manitou qui rassemble en lui la multiplicité des mystères sacrés.

"Oh Grand Esprit, dont la voix se fait entendre dans le vent et qui d'un souffle anime tout l'univers, écoute-moi. Je suis l'un de tes enfants, petit et faible. J'ai besoin de ton aide, de ta sagesse.

Que mes oreilles soient attentives à ta voix, que mes yeux contemplent à jamais la splendeur d'un soleil couchant, que mes mains respectent ta création. Rends-moi sage d'apprendre ce que tu as enseigné à mon peuple : la leçon cachée dans chaque feuille, sous chaque rocher.

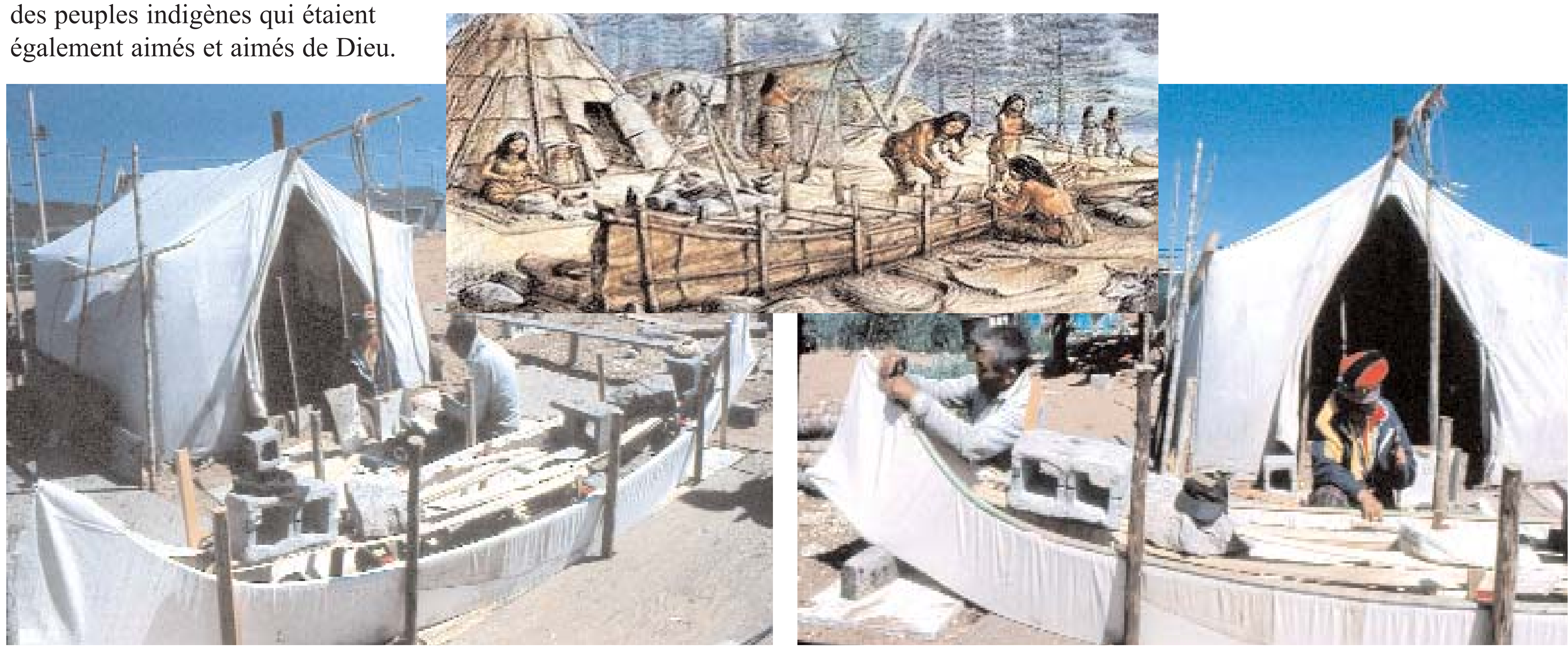
Je demande de la force, non pas pour être supérieur à mes frères, mais pour combattre mon plus grand ennemi : moi-même. Rends-moi toujours prêt à venir à toi avec mes mains immaculées, mes yeux clairs. Quand ma vie meurt comme un soleil couchant, je veux que mon âme vienne à toi avec confiance."

Cependant, aucune histoire n'a été aussi combattue par les institutions de l'époque que celle du bon sauvage qui est racontée dans les contes des grands voyageurs. Il était inconcevable que des gens primitifs et généralement amicaux puissent parfois en savoir plus que nous sans l'aide de la philosophie, de la science et des livres européens, y compris la Bible. Ce constat est d'autant plus troublant qu'il implique la question suivante : A quoi bon tant de philosophies et de systèmes alors si l'homme de la nature, qui ne sait ni lire ni écrire, qui ne connaît pas Allah, Dieu ou Jésus, nous dépasse ? Le poète a commencé à parler de ces peuples et terres inconnus avec passion, le philosophe a commencé à écrire sur les droits naturels des peuples indigènes qui étaient également aimés et aimés de Dieu.

L'avidité de l'homme européen, l'intransigeance des serviteurs de Dieu et la peur des élites ont fourni la réponse " civilisée " à la question susmentionnée.

Schelling a déclaré dans Les âges du monde que " l'angoisse est le sentiment fondamental de chaque créature vivante ". En transformant cette angoisse " naturelle " en une faute artificiellement originelle, les prêtres mésopotamiens ont induit " la peur de la liberté et la peur de la liberté " afin que les différents types de névroses n'apparaissent que comme des formes désespérées d'autorépression et d'autodestruction de la liberté humaine. ".

"Au fil des millénaires, le sentiment de peur a produit et mis en place, avec la raison humaine, un organe destiné à éviter les situations qui provoquent l'anxiété... mais cette raison s'est retournée contre son objectif lors de la prise de mesures de défense. à leur tour elles propagent la peur.



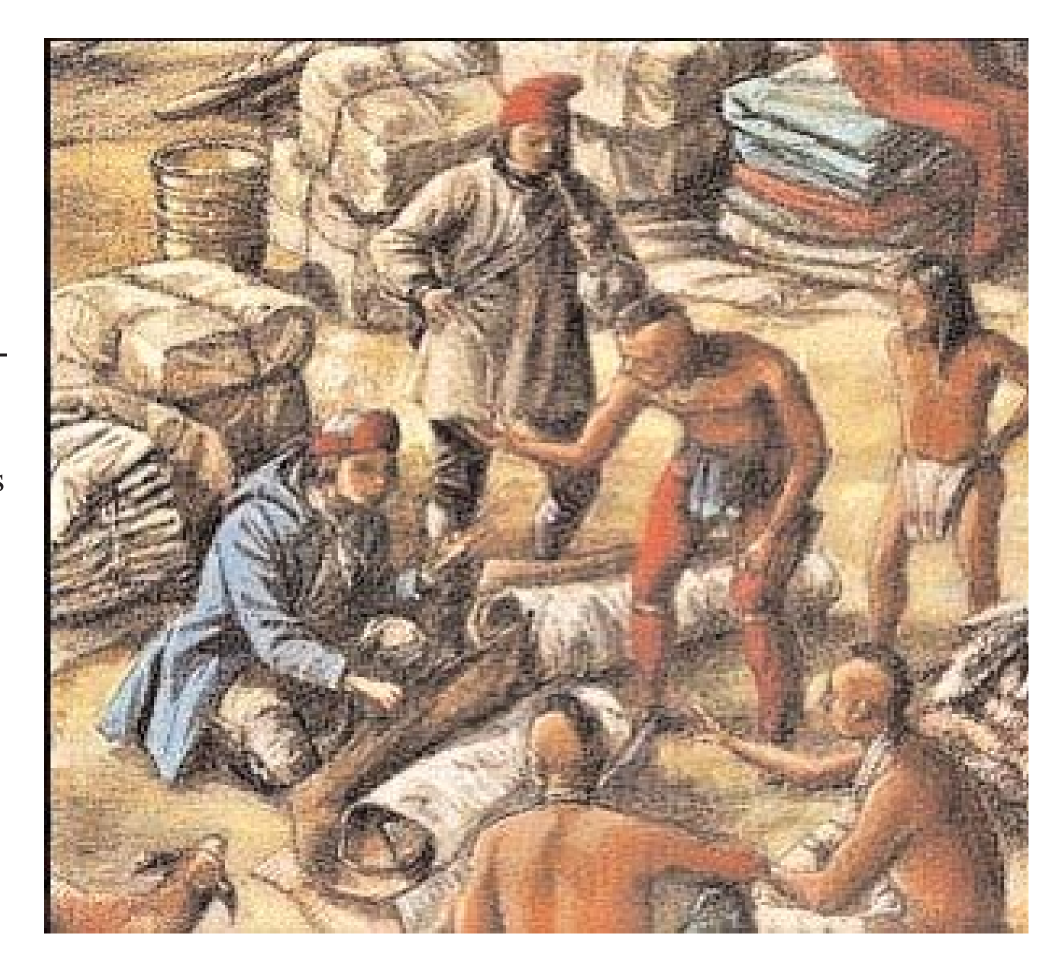
(...) C'est une raison soumise aux diktats de la peur, peurs qui n'ont cessé de s'aggraver depuis des millénaires, sous prétexte de les éliminer ; Une telle raison doit être définie simplement comme un phénomène pathologique morbide ; C'est littéralement une raison qui ne cesse de créer de nouvelles douleurs et qui oblige l'homme à souffrir de plus en plus pour lui-même et pour les conséquences de ses actes. (...) Depuis que les hommes ont une histoire, ils ont mené des guerres, des guerres toujours plus cruelles et dévastatrices. (Certains érudits prétendent même que la guerre est la seule vraie religion de l'homme.) Quels indices supplémentaires faut-il ajouter pour pouvoir dire qu'à travers l'histoire, la raison n'a fait que devenir plus folle, et l'homme qui est toujours plus fou ? Rien dans l'homme ne démasque autant l'animal malade que cette hypertrophie sans limites de la peur et de la violence. "

La société blanche chrétienne occidentale n'est pas en reste et se présente comme nihiliste. Les Français, dont le racisme contre les maghrébins et les malgaches a atteint des dimensions répugnantes. Les Espagnols, qui ont massacré plus des trois quarts des Indiens d'Amérique du Sud avec une brutalité incroyable, les négriers hollandais qui ont réduit en esclavage les populations locales d'Afrique du Sud, les Italiens qui, il y a tout juste un demi-siècle, attaquaient avec une rare bravoure au gaz L'Éthiopie, l'un des pays les plus pauvres d'Afrique, les Anglais qui ont réduit en esclavage et exploité près de la moitié du monde, ont tiré à plusieurs reprises sur des foules indigènes et ont mis les tribus amérindiennes du Canada dans des réserves. Les Afrikaners blancs qui organisaient des "parties indigènes" où le jeu était remplacé par des indigènes noirs.

Génocide bactériologique en Amérique du Nord et du Sud

Les virus et les bactéries ont été les premiers biotypes de biogenèse à apparaître sur terre et seront les derniers à disparaître. Le cours de l'humanité est parsemé de pandémies et de maladies virales et bactériologiques, preuve de la peste et du choléra qui ont décimé des populations entières. Mais pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les humains (?) ont propagé intentionnellement des maladies pour exterminer d'autres humains, entraînant le génocide de dizaines de millions d'autochtones en Amérique du Sud et du Nord. Plus tard, les Nord-Américains croiront avoir reçu de la " Providence " la mission de conquérir tout le continent et de le développer afin que tous les peuples autochtones bénéficient des vertus de " civilisation ". La chasse indienne deviendra un sport national pour la plus grande gloire de Dieu !

Puis, après quelque 200 à 300 ans de contact, ainsi que des maladies telles que la variole, la tuberculose, la scarlatine et la rougeole, toutes associées aux conflits armés et à la famine, décimeront la plupart de ces populations. Un général yankee a dit un jour qu'"un bon Indien est un Indien mort".



Massacre de Wounded Knee.

1890 (USA) 15 décembre.
La mort de Sitting Bull. Au cours de son arrestation par les autorités américaines et de la rixe qui s'ensuit, Sitting Bull et son fils Crow Foot sont abattus. Le chef des Sioux, surnommé "Taureau assis", est le symbole de la résistance aux Blancs qui convoitaient l'or de leurs terres. Il mena notamment la bataille de Little Bighorn (25 juin 1876), où le général Custer et le 7ème régiment de cavalerie furent massacrés.

1890 (USA) 29 décembre
Dans le Dakota du Sud, près de 400 indiens sioux, principalement des femmes et des enfants, sont exterminés par les troupes nord-américaines. Le massacre de Wounded Knee met un terme aux guerres indiennes qui sévissent en Amérique du Nord depuis le début de la colonisation blanche au XVIIème siècle. Les Blancs déclarent dès lors la conquête des territoires de l'Ouest terminée. Les Indiens d'Amérique du Nord ont été parqués dans des réserves et leur gibier principal disparaît, les bisons sont abattus sous les incitations du gouvernement fédéral.

Ces derniers ont été affamés (prime au massacre de bisons), spoliés de leurs terres par la violence et la fourberie (non-respect des accords signés) et privés de leur liberté de culte ainsi que du droit de parler leurs langues. Cette politique est fréquemment nommée ethnocide.



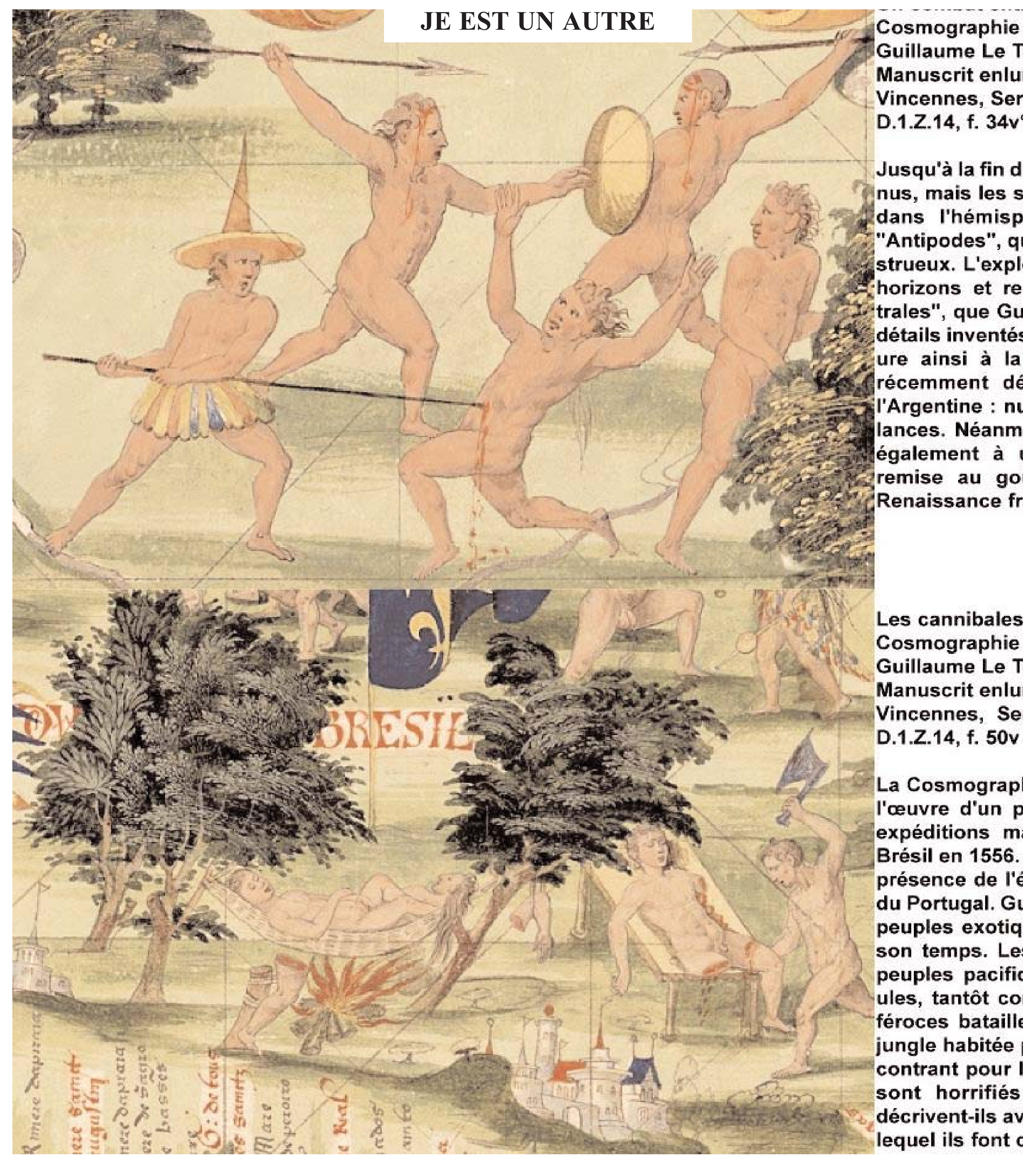
La mort du chef Big Foot et le massacre de sa tribu à Wounded Knee marqua la fin des guerres amérindiennes contre les Yankee.



La chute démographique des Indiens d'Amérique est due aux épidémies, la plus connue étant celle de la variole. On ne peut nommer "génocide" le fait qu'une population ait été détruite par une pandémie (une pandémie qui a également touché les Blancs, huit millions d'Européens et Asiatiques tués par la variole pendant que les tribus, bien moins nombreuses, étaient contaminées). "A travers les Amériques, les maladies qui contaminaient les Européens se propagèrent de tribus en tribus, voyageant bien plus vite que les Européens eux-mêmes. On estime que 95 % de la population amérindienne pré-colombienne, les tribus les plus peuplées et les mieux organisées d'Amérique du Nord, les sociétés vivant au nord du Mississipi, disparurent entre 1492 et 1600, avant même que les Européens ne s'installent sur le Mississippi.

Selon le Dr Jared Diamond (Université de Californie), Guns, Germs, and Steel : The Fates of Human Societies, W. W. Norton, 1997 (prix Pulitzer du meilleur livre de science), pages 78, 374 : Ce sont très certainement les conditions de vie (mauvaises) qui ont limité l'expansion des tribus. Ces conditions étaient notamment causées par le nomadisme. Les Indiens avaient de très mauvaises conditions de vie et développaient des maladies qui allaient contribuer à leur écroulement démographique : grippes violentes, encéphalytes, maladies des yeux, des poumons, sans compter toutes les maladies véhiculées par les moustiques, par les animaux et par le climat.





Cosmographie universelle (détail de la Terre australe)
Guillaume Le Testu, Le Havre, 1556.
Manuscrit enluminé sur papier (118 p. dont 57 pl.), 53 x 36 cm
Vincennes, Service historique de la Défense, Bibliothèque, D.1.Z.14, f. 34v°

Jusqu'à la fin du Moyen Âge, seuls trois continents étaient connus, mais les savants pensaient qu'il pouvait y avoir une terre dans l'hémisphère sud, au-delà de l'océan, la terre des "Antipodes", qu'on imaginait souvent peuplée d'humains monstrueux. L'exploration du Nouveau Monde ouvrit de nouveaux horizons et rendit plausible l'existence de ces "terres australes", que Guillaume Le Testu représente avec de nombreux détails inventés, notamment l'aspect de ses habitants. Il les figure ainsi à la manière des indigènes d'Amérique du Sud, récemment décrits par les explorateurs du Brésil et de l'Argentine : nus ou vêtus de pagnes, armés de flèches ou de lances. Néanmoins, leur peau claire et leur stature renvoient également à une iconographie de la mythologie antique, remise au goût du jour dans les cercles cultivés de la Renaissance française.

Les cannibales du Brésil
Cosmographie universelle
Guillaume Le Testu, Le Havre, 1556.
Manuscrit enluminé sur papier (118 p. dont 57 pl.), 53 x 36 cm
Vincennes, Service historique de la Défense, Bibliothèque, D.1.Z.14, f. 50v

La Cosmographie universelle, dédiée à l'amiral de Coligny, est l'œuvre d'un pilote royal du Havre qui participa à plusieurs expéditions maritimes, notamment celle de Villegagnon au Brésil en 1556. La carte du Brésil rappelle cette aventure par la présence de l'étendard du royaume de France à côté de celui du Portugal. Guillaume Le Testu interprète les descriptions des peuples exotiques décrits dans les récits des navigateurs de son temps. Les indigènes sont tantôt présentés comme des peuples pacifiques, proches de la nature, ignorants et crédules, tantôt comme des guerriers sauvages qui se livrent de féroces batailles, armés d'arcs et de flèches au milieu d'une jungle habitée par des animaux exotiques. Les Européens rencontrant pour la première fois les Indiens du Nouveau Monde sont horrifiés par leur pratique du cannibalisme. Aussi décrivent-ils avec force détails le "boucan", hamac ou grill, sur lequel ils font cuire la chair de leurs ennemis.



Une fête païenne près du Rio de la Plata
Cosmographie universelle (détail)
Guillaume Le Testu, Le Havre, 1556.
Manuscrit enluminé sur papier (118 p. dont 57 pl.), 53 x 36 cm
Vincennes, Service historique de la Défense, Bibliothèque, D.1.Z.14, f. 53v

Le continent américain, au sud, est représenté entre le Rio de la Plata, "fort riche en argent" et le détroit de Magellan. Les peuples de ce pays sont des païens "sauvages, n'ayant connaissance de Dieu" et sont vêtus "d'accoutrements de coton". Plus au sud se trouve le royaume de redoutables géants en train de combattre, appelés dans d'autres récits les Patagons et ici les "Gingantons". Plus fantaisiste que le texte, l'image montre une procession d'hommes et de femmes vêtus de pagnes colorés, jouant de divers instruments de musique autour d'un personnage (une idole païenne ?) abrité sous un dais.

Les panotéens, créatures aux longues oreilles
Cosmographie universelle (détail)
Guillaume Le Testu, Le Havre, 1556.
Manuscrit enluminé sur papier (118 p. dont 57 pl.), 53 x 36 cm
Vincennes, Service historique de la Défense, Bibliothèque, D.1.Z.14, f. 36v

Guillaume Le Testu utilise le répertoire antique des "merveilles de l'Inde" pour animer les terres du " continent austral " qu'il imagine au sud du globe terrestre. Aux côtés de tribus d'indigènes vêtus de pagnes, il représente des panotii, hommes aux oreilles si longues qu'ils s'en servent de couverture pour dormir. L'hypothèse d'habitants dans un continent austral est déjà évoquée dans les textes et les mappemondes du Moyen Âge. Saint Augustin (La Cité de Dieu, XVI, 8-9) pensait que les peuples monstrueux pouvaient exister, car la puissance créatrice de Dieu est infinie ; selon lui, si une terre existait au-delà des océans, dans l'hémisphère sud, les peuples qui l'habitaient (les " antipodes ") ne pouvaient être pleinement humains, car la Bible ne les mentionne pas parmi les descendants de Noé.

LES GRANDES CIVILISATIONS PRÉCOLOMBIENNES

Aux États-Unis, l'une des cultures les plus riches est celle des mound-builders (dans l'est du pays), dont le fondement économique était la culture du maïs associée à la chasse et à la cueillette. Dans le S.-O. des États-Unis, les Indiens Pueblos sont les plus représentatifs de ces civilisations d'agriculteurs. Sédentaires, ces villageois cultivent le maïs et pratiquent l'artisanat, notamment celui de la céramique. La culture pueblo, qui a été précédée par la période des Basket makers (100 avant J.-C.-700 après J.-C.), se met en place vers le viiie s. de notre ère et ne subit pas de grandes transformations jusqu'au xe s.

Les cultures précolombiennes sont étudiées selon leurs aires de diffusion culturelle : Méso-Amérique (des États de Tamaulipas et Sinaloa au Mexique jusqu'au nord-ouest du Costa Rica) ; aire circumcaraïbe (Antilles, sud de l'Amérique centrale, Costa Rica, Panamá, côtes de la Colombie et du Venezuela sur l'Atlantique, et, au sud, jusqu'à la Guyane) ; aire andine (zone des Andes jusqu'au Chili).

La plupart des civilisations précolombiennes évoluent au sein d'une chronologie divisée en trois grandes périodes, elles-mêmes subdivisées et qui définissent les styles :
- l'époque préclassique (vers 2000 avant J.-C.-vers 250 après J.-C.) comprend le préclassique ancien (vers 2000-vers 1000 avant J.-C.), le préclassique moyen (vers 1000-vers 300 avant J.-C.) et le préclassique récent ou tardif (vers 300 avant J.-C.-vers 250 après J.-C.) ;
- l'époque classique (vers 250 après J.-C.-950 après J.-C.) comprend le classique ancien ou inférieur (vers 250-vers 600) et le classique récent ou supérieur (vers 600-vers 950) ;
- l'époque postclassique (vers 950-1500) comprend le postclassique ancien (vers 950-1200) et le postclassique récent de 1200 à 1500.

L'AIRE MÉSO-AMÉRICAINE

Au Mexique, en Amérique centrale, au Pérou, la période dite " précolombienne " prend fin au xvie s. ; dans d'autres zones, elle se prolonge jusqu'au xviie s., xviiie s., xixe s. ou même xxe s. C'est pourquoi on donne souvent le nom de " préhispanique " aux cultures des régions conquises et colonisées par les Espagnols.

La pénétration humaine, en plusieurs vagues, par le détroit de Béring, commence probablement pendant la dernière glaciation ; il s'agit de prédateurs possédant un outillage lithique et osseux. Ces chasseurs-cueilleurs préhistoriques sont, sans doute, les auteurs d'une grande partie des peintures et des gravures pariétales du continent américain. Vers 7000 avant J.-C., le retrait des glaciers entraîne un réchauffement climatique, ce qui conduit à la modification des conditions de vie humaine et à l'apparition des premières pratiques agricoles

Quetzalcóatl

Pendant le préclassique (2000 avant J.-C.-300 après J.-C.), divisé en phases ancienne, moyenne et tardive, apparaissent les traits qui deviendront caractéristiques des civilisations précolombiennes, notamment avec les Olmèques et leurs centres cérémoniels (La Venta, San Lorenzo, Tres Zapotes et Monte Albán). Leur influence s'exerce jusqu'à Chavín, dans l'aire andine, et jusqu'à Kaminaljuyú, d'où émergeront bientôt les Mayas. Sur la côte du golfe du Mexique, les Huaxtèques, après quelques similitudes avec les populations des hauts plateaux, évoluent indépendamment. Sur la côte du Pacifique naissent les cultures du Guerrero, de Jalisco, de Colima, de Nayarit, etc., qui persisteront durant le classique et le postclassique. La période classique (300-900 après J.-C.) correspond à l'épanouissement de la civilisation de Teotihuacán et au développement des mythes de Tlaloc, le dieu de la Pluie, et de Quetzalcóatl, à cette époque dieu de la Végétation, souvent représentés dans les peintures murales et sur les parois des céramiques. Les masques funéraires en pierre dure confirment le talent des sculpteurs ; les ensembles monumentaux aux pyramides imposantes et les ruines de palais attestent un vérita-

ble souci d'urbanisme.

Teotihuacán rayonne jusqu'à Kaminaljuyú et Tikal, où brille la civilisation des Mayas, jusqu'à El Tajín, centre des Totonaques, et Monte Albán, capitale des Zapotèques. Ces derniers édifient encore au début de la période postclassique (du xe s. à la conquête espagnole) le centre de Mitla qui, vers le xiiie s., passe aux mains des Mixtèques. Le postclassique a débuté avec le déclin des hommes de Teotihuacán, remplacés par les Toltèques, qui ont Tula pour métropole et dont l'organisation, sensiblement différente de celle des précédentes cités (temple vaste, fortifications…), semble correspondre aux aspirations guerrières de la population, également reflétées par son dieu Tezcatlipoca. Tula tombe sous les coups d'envahisseurs venus du Nord, parmi lesquels les Chichimèques et les Aztèques, qui fondent Tenochtitlán (Mexico), dont les créations artistiques ne laissent aucun doute sur leur caractère guerrier.

L'AMÉRIQUE CENTRALE ET L'AIRE CIRCUMCARAÏBE

L'Amérique centrale est marquée par l'interpénétration d'influences méso-américaines et andines ; l'évolution de ses civilisations est souvent proche de celles du Mexique. Citons, parmi les créations artistiques, des statuettes féminines en terre cuite, des poteries et des métates (pierres à moudre), très habilement sculptées, ainsi que des parures de pierre dure et d'or. Relativement récente, la culture Tairona se développe le long de la côte atlantique de la Colombie. Dans les Antilles, les principaux vestiges - ceux qui sont rattachés à la culture des Taïnos, Indiens de la famille arawak, entièrement décimés lors de la conquête - sont des objets en bois sculpté de très belle qualité (sièges de chef), des ruines de terrains de jeu de pelote et de nombreux pétroglyphes.

Dans les Andes du Nord, qui correspondent actuellement à la Colombie, à l'Équateur et à une partie du Venezuela, l'artisanat le plus développé est celui de l'orfèvrerie, comme en témoignent les magnifiques objets, en or ou en tumbaga, des cultures Muisca, La Tolita, etc.

La période formative (1800-300 avant J.-C.) atteint son apogée avec le site de Chavín dont l'influence se retrouve sur toutes les côtes du Pérou, notamment à Paracas. La période de développement régional (300 avant J.-C.-600 après J.-C.) est marquée par la découverte de l'irrigation, les constructions en adobe (temples et pyramides) et par une certaine individualisation des cultures : au nord les cultures de San Agustín et de Tierradentro, sur la côte nord, celle des Moches, celle de Nazca sur la côte sud et celle de Tiahuanaco, sur le lac Titicaca, dont l'expansion entre 600 et 1000 s'étend jusqu'au Chili ; Huari va influencer la culture des Chimús. Ainsi entre 1000 et 1400 fleurissent des royaumes qui amènent des particularismes locaux, qui seront abandonnés sous la férule de l'Empire inca, lui-même anéanti par la Conquête.

Christian Duverger : Le terme a été inventé par l'anthropologue allemand Paul Kirchhoff en 1943. La Méso-Amérique est un territoire qui s'étend du tropique du Cancer, au nord, jusqu'à l'isthme de Panama, au sud. Dans cette zone géographique cohabitaient des peuples qui s'exprimaient en nahuatl, en maya ou encore en otomi… Ils circulaient librement, sans contrainte de frontières, et partageaient une culture commune. Ils avaient, en effet, des pratiques sociales, religieuses et cultuelles identiques. Une des conditions de cette convivialité était que tout le monde parlait les langues les plus importantes de la Méso-Amérique. Il est illusoire de vouloir dresser une carte linguistique de cette région, parce qu'en un même endroit on utilisait plusieurs idiomes.

Notre méconnaissance et notre incompréhension de ce monde viennent du XIXe siècle. Les premières études américanistes sérieuses sont postérieures à 1875. A cette époque, l'Europe se constituait en Etats-nations. Et les chercheurs ont voulu à tout prix transposer le modèle occidental à la Méso-Amérique. Dans une vision "balkanisée" du monde, ils ont défini un peuple en fonction d'un territoire et d'une langue.

Pour ajouter à la confusion, la réflexion sur ces sociétés anciennes s'est également confondue avec le commerce de l'art. Les marchands d'exotisme, à la suite de quelques scientifiques qui s'étaient déjà aventurés sur ce terrain, ont inventé la "mosaïque des cultures". Pour eux, à chaque vallée correspondait une civilisation. Et comme on a une vallée tous les 50 kilomètres, on s'est retrouvé avec un catalogue de cultures fantaisistes : Tépanèques, Zapotèques, Mixtèques, Mazatèques... Alors que partout, chez les Mayas, les Aztèques ou les Toltèques, le nom importait peu. N'avait de sens, dans le monde préhispanique, que le nom de la ville que vous habitiez : si vous habitiez Cacaxtla, vous étiez un Cacaxteca, si vous viviez à Mexico, un Mexica.

Tous ces peuples étaient, à l'origine, des tribus nomades. Sait-on à quel moment elles se sont fixées, pour fonder les grandes cités-Etats ?

Il est difficile de répondre avec une grande précision à cette question. Avec prudence, je dirais que les tribus se sont sédentarisées vers 1500 ans avant notre ère. C'est-à-dire trois siècles avant l'apparition de l'écriture en Méso-Amérique. Les premiers glyphes connus à ce jour remontent à 1200 ans avant Jésus-Christ. Entre ces deux dates, on ne sait pas comment cela s'est passé. Y a-t-il des tentatives, des tâtonnements ? Rien ne nous permet de le savoir avec certitude. Ce qui est certain, en revanche, c'est qu'auparavant il s'agissait de groupes nomades, moyennement nombreux pour des raisons logistiques : de 30 à 80 personnes, c'est-à-dire juste au-dessus du niveau familial. Au moment où apparaissent les premiers écrits, on s'aperçoit qu'ils étaient constitués en sociétés déjà très développées et hiérarchisées, avec des savoir-faire et des connaissances : ils savaient chasser, pêcher, et ils maîtrisaient l'agriculture.

Quatre-vingt-quinze pour cent des glyphes ont été déchiffrés. Que racontent les premières écritures ?

Chez les peuples précolombiens, l'écriture sert d'abord à rédiger le pacte "juridique" - pour utiliser un terme anachronique -, qui légitime la présence d'un clan sur un territoire. La prise de possession, pour ces anciens nomades, est essentielle. L'implantation se déroule toujours selon le même processus. Ils commençaient par creuser un trou dans la terre pour y déposer des offrandes, suivant une codification précise. Au-dessus de l'offrande, ils construisaient un "marqueur", c'est-à-dire une construction qui servait à rappeler leur arrivée à cet endroit aux générations futures.

Au départ, il s'agissait d'un tumulus, sur lequel serait ensuite érigée une pyramide. Celle-ci recevait des inscriptions disant, en substance : "Nous, peuple Untel, nous nous sommes installés à cet endroit, en telle année, et nous avons décidé de l'appeler ainsi." Grâce à ces inscriptions, tout le monde connaissait l'histoire de la cité. Elles relatent également les récits légendaires, comme la création du monde. Enfin, on y trouve les acteurs de la fondation de la ville, des listes de souverains ou de rois-prêtres.

Comment les cités-Etats se sont-elles organisées ? Leurs structures sont-elles comparables à celles de l'Antiquité grecque ?

Il faut bien garder en tête que le monde préhispanique est unique. Les Méso-Américains ont quelque chose d'à la fois très beau et très particulier : ce sont des sédentaires qui n'ont pas oublié qu'ils ont été nomades. Et ils ont organisé leur société de façon à conserver un peu de nomadisme dans leur vie. On le constate en observant les plans de leurs villes : au centre, il y a toujours une pyramide, qui rappelle l'offrande faite aux dieux au moment de leur installation. Autour de celle-ci, s'organisent d'autres pyramides, des temples, des sanctuaires et des palais. Viennent ensuite les quartiers d'habitation. Ces derniers ne sont pas forcément proches les uns des autres. Contrairement à nos cités médiévales, où les maisons étaient agglutinées, les villes précolombiennes utilisaient beaucoup l'espace. Enfin, au-delà des quartiers résidentiels, les Méso-Américains conservaient un espace de nature à l'état sauvage. On y trouvait ni habitation ni culture. Quant aux champs, ils se situaient au-delà de ce no man's land. Le

paysan aztèque devait marcher pendant une demi-heure pour se rendre à son champ - c'est le cas minimal qu'on puisse observer, le maximum étant une heure et demie. Obligé de traverser cette zone à l'état sauvage, l'homme - seuls les hommes travaillaient la terre, les femmes restaient au foyer pouvait chasser, faire de la cueillette et retrouver des pulsions de son passé migratoire. Cette persistance du nomadisme dans l'imaginaire des Méso- Américains se retrouve aussi dans leurs rites funéraires. Ils enterraient leurs morts avec de la boisson et de la nourriture. Ils croyaient en effet que le défunt avait besoin de provisions pour migrer jusqu'au pays des morts. Son voyage sous terre durait quatre ans. C'est un au-delà de nomades.

Maïs, avocat, pomme de terre, ou encore tomate (qui vient du mot nahuatl tomatl), courants sur nos tables aujourd'hui, n'ont pas seulement été cultivés, mais aussi élaborés par les Méso-Américains. Etaient-ils des maîtres en agriculture ?

Leur agriculture est, en tout cas, remarquable en ce sens que tout a été prévu pour éviter l'effort aux hommes. Le maïs, par exemple, la base de l'alimentation chez eux, demande un minimum de travail au paysan. Pour ensemencer sa milpa, son champ, le cultivateur précolombien fait un trou dans la terre avec un bâton. Il y jette la graine. Et c'est tout ! Ensuite, le maïs se débrouille. On ne le repique pas. On ne désherbe pas, puisque les mauvaises herbes ne dépassent pas 40 centimètres. On ne se baisse pas pour récolter, l'épi poussant à hauteur d'homme. Enfin, vous obtenez une productivité extraordinaire : pour un grain semé, vous récoltez 80 graines ! Or le maïs n'est pas un don de la nature, c'est le résultat d'un travail de sélection des plants, une construction "génétique", comme on dirait aujourd'hui, des Méso-Américains. Même chose pour la tomate qui a été travaillée pour obtenir, à partir de la même souche végétale, deux autres plantes.

La pomme de terre, qui n'existait pas à l'état naturel et qui a été obtenue en développant la partie radiculaire de la tomate. Le tabac : ils ont modifié le plant pour qu'il produise des feuilles pouvant être séchées et fumées.

Le cacao occupait aussi une place particulière dans leur société. Pourquoi ?

Selon leurs légendes, le cacao était un don des dieux. Dans certaines traditions, Quetzacóatl, le "serpent à plumes", a enseigné aux femmes comment moudre les fèves. Contrairement aux populations amazoniennes qui mangent le cacao à l'état de fruit - le cupuaçu, c'est délicieux -, les Méso-Américains attendaient que la gousse mûrisse pour récolter les fèves. C'était une boisson de luxe, réservée aux classes dirigeantes. Le cacaoyer pousse en effet dans les terres basses, et l'importer jusque dans les terres hautes, comme à Mexico (2 200 mètres), stocker les fèves, les traiter, était assez onéreux. Les Aztèques l'appelaient xocoatl ("eau amère"). Il était consommé sans sucre. On y rajoutait du piment, pour obtenir une boisson exclusivement virile, censée être aphrodisiaque. Les fèves, qui se conservaient longtemps, servaient également de monnaie.

Sacrifices humains, rituels sanglants, polygamie, bien des aspects de la société précolombienne ont choqué les conquistadors du XVIe siècle. Aujourd'hui, les travaux des archéologues permettent-ils de mieux comprendre ces pratiques ?

Oui, mais le malentendu risque de durer encore longtemps, parce que le monde méso-américain est un contre-modèle du nôtre. Dans le modèle occidental, vous avez une cosmogonie de nature divine et transcendantale. La question de la création du monde a été résolue assez simplement : c'est un dieu - quelquefois, ils s'y sont mis à plusieurs - qui a créé l'univers. Le travail de l'homme consiste à chercher à comprendre ce monde qui s'impose à lui et dont il n'est pas en mesure de changer les règles. Dans le monde préhispanique, l'homme est le créateur de l'ordre terrestre et il en est le responsable. Tous les jours, il doit accomplir un certain nombre d'actions pour sauvegarder l'univers. D'où une série de rites, d'obligations cérémonielles, parmi lesquelles se trouve le sacrifice humain.

Il y a d'autres différences majeures. Prenons le temps : l'Ancien Monde a établi son calendrier en fonction de la création divine. Le calcul des jours se base sur des observations astronomiques liées au mouvement du soleil. Dans le monde méso-américain, l'homme crée ses propres rythmes calendaires : leur cycle de 260 jours, par exemple. Tout le monde a cherché à quelle planète cela pouvait correspondre. Or c'est une approximation du temps de la gestation humaine. Il n'y a pas d'astronomie ici, tant pis pour le mythe romantique. Les Méso-Américains se contrefichent du mouvement des étoiles, pour la bonne raison que ce sont eux qui font marcher les étoiles.

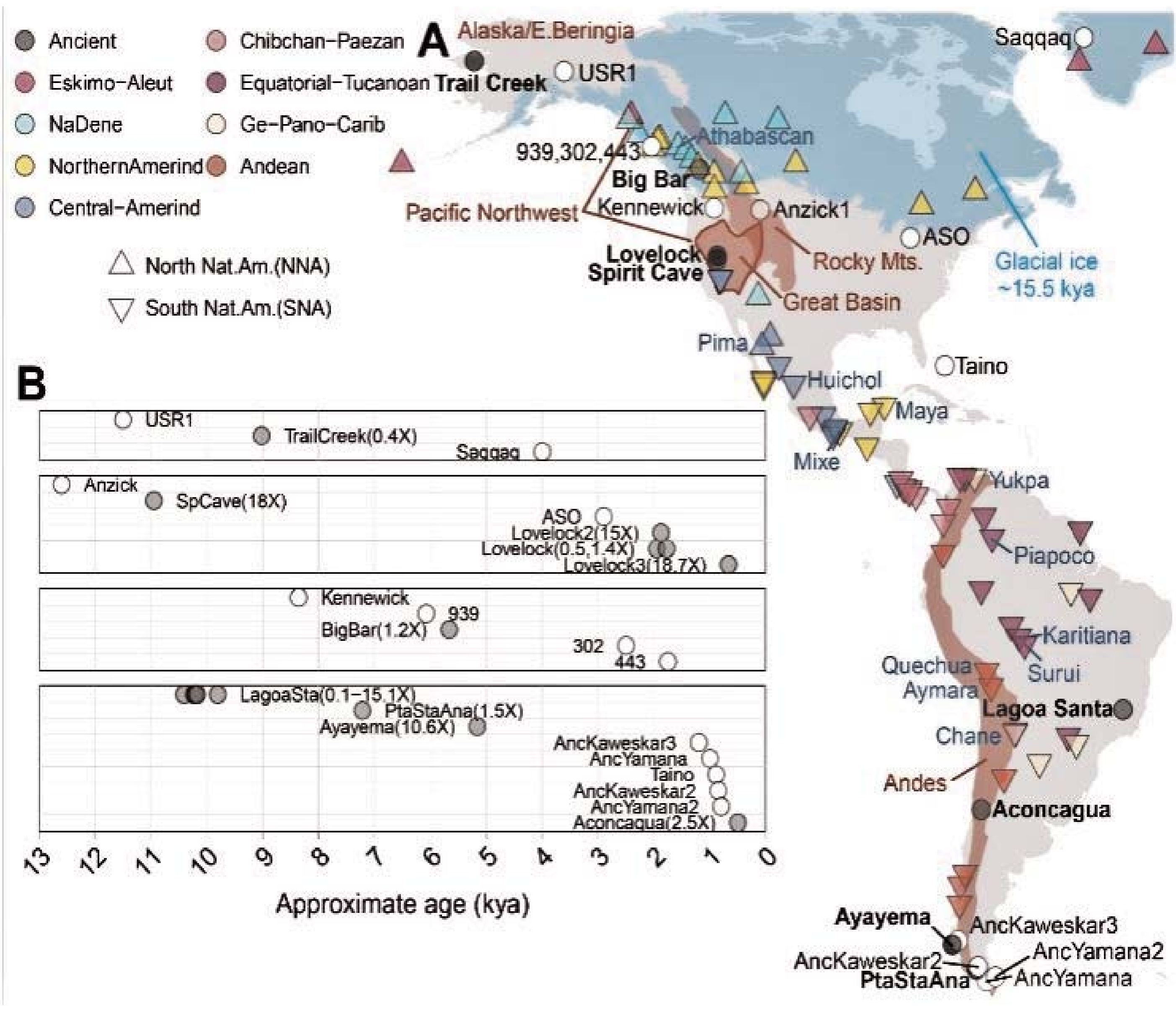
Autre exemple d'incompréhension : la polygamie. On ne peut pas la réduire, chez eux, au plaisir masculin. La femme, dans la société méso-américaine, est liée au territoire. Elle représente la maison, qui s'inscrit dans un quartier, puis dans une cité, laquelle appartient finalement à une géographie cosmique. Selon la logique de ces peuples, un chef ne peut pas revendiquer l'autorité sur un territoire s'il n'est pas marié à une femme de ce territoire. Moctezuma, le souverain de Mexico, avait 150 épouses afin de pouvoir régner sur tout l'Empire aztèque. Il y a eu énormément de malentendus, parce que, objectivement, c'est compliqué. Pour chaque détail, pour chaque élément, les chercheurs doivent, à chaque fois, se poser la question : n'est-on pas en train, en faisant telle ou telle interprétation, de plaquer une idée européenne ?

L'histoire est souvent racontée par les vainqueurs. Les conquistadors du XVIe siècle, et les religieux qui les ont suivis pour évangéliser les populations, n'ont-ils pas présenté ces peuples comme des barbares pour justifier leur conquête ?

Pour répondre à cette question, il faut bien comprendre qui est le vainqueur des Aztèques. Après quinze années passées dans les Antilles, Hernán Cortés a constaté le désastre de la présence espagnole. Il ne souhaitait pas laisser le scénario de destruction et d'esclavagisme se répéter au Mexique. Puisque, de toute façon, ces peuples se sont rencontrés, pensait-il, il fallait qu'ils cohabitent. Son grand projet, c'était le métissage. Lui-même liera son destin à une femme nahua, la Malinche, qui lui donnera un fils. Après s'être rendu maître de Mexico, se méfiant de l'Eglise catholique, Cortés a fait venir des missionnaires franciscains, un ordre qui prône une vie simple, la pauvreté et la fraternité.

Au Mexique, il leur a demandé de convertir les Indiens sans les déposséder de leur identité. Le baptême dans la foi catholique devait les sauver de l'esclavage, sans les empêcher de vivre selon leurs traditions, à l'exception des sacrifices humains. Ces franciscains se sont intégrés aux populations indigènes et ont appris leurs langues. Ils ont recueilli des renseignements sur la religion, les pratiques sociales, la politique, les rituels... Est-ce une source fiable ? Absolument ! Dans la mesure où l'objectif de Cortés et des franciscains était de constituer un corpus historique national de façon à rendre, à terme, le Mexique indépendant. Car Cortés était un indépendantiste. Le Mexique que nous connaissons aujourd'hui est le produit de la vision qu'il a eue il y a 500 ans.

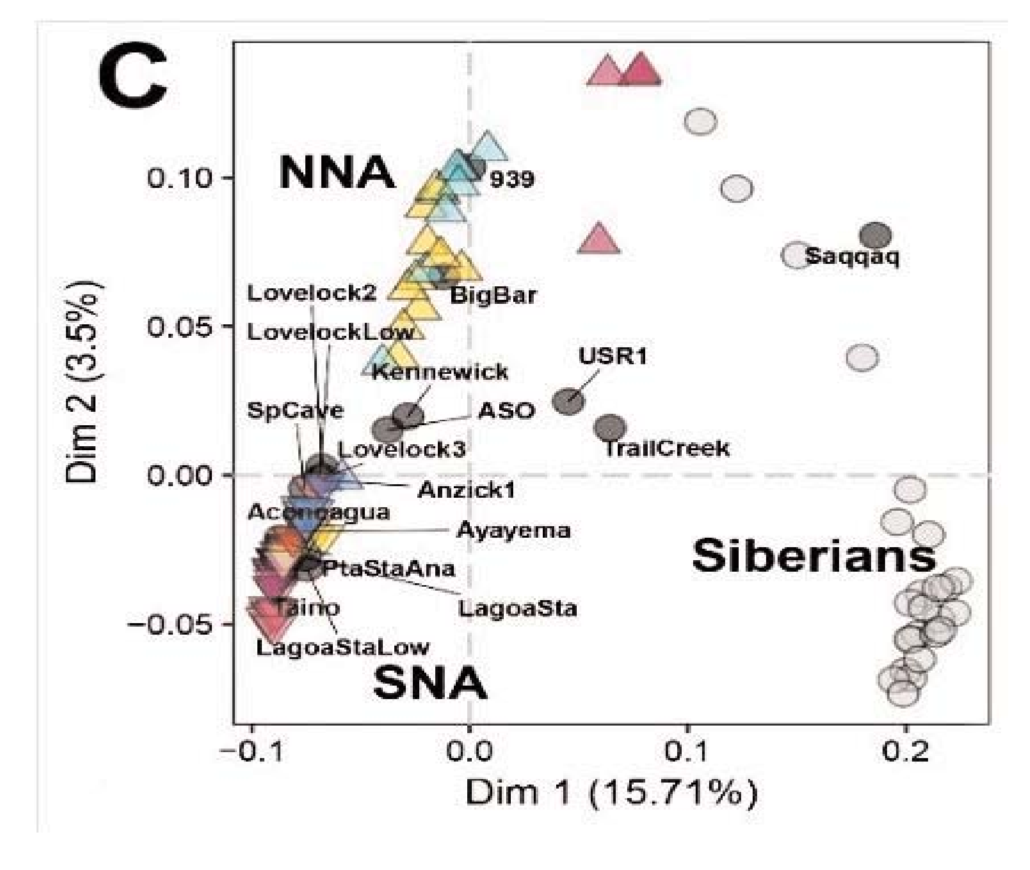
Dispersions antiques des hommes dans les Amériques



Les premières études génomiques ont montré que les ancêtres des Amérindiens ont divergé des populations de Sibérie et d'Asie de l'Est il y a environ 25 000 ans. Puis une divergence s'est produite entre 22 000 et 18 000 ans entre les Béringiens antiques et les Amérindiens qui se sont alors divisés en deux groupes : les Amérindiens du Nord et les Amérindiens du Sud entre 17 500 et 14 600 ans au sud de la Béringie orientale (actuelle Alaska).

Les paléogénéticiens ont séquencé 15 nouveaux génomes anciens situés entre l'Alaska et la Patagonie et datés entre 10 700 et 500 ans : un individu du site de Creek Cave 2 en Alaska âgé de 9 000 ans, un individu du site de Big Bar Lake en Colombie-Britannique de 5 600 ans vieux, un individu du site Spirit Cave au Nevada 10 700 ans, quatre individus du site Lovelock Cave au Nevada datés entre 1950 et 600 ans, cinq individus du site Lagoa Santa au Brésil datés entre 10 400 et 9 800 ans, deux des individus des sites de Punta Santa Ana et Ayayema en Patagonie datés il y a 7 200 et 5 100 ans et une momie inca de 500 ans de Mendoza en Argentine :

Les auteurs ont effectué une analyse multi-échelle. Dans la figure ci-dessous, les individus sont représentés par les mêmes symboles que dans la figure ci-dessus. Les Indiens d'Amérique du Nord (NNA) sont en haut à gauche, les Indiens d'Amérique du Sud (SNA) sont en bas à gauche et les Sibériens à droite :



Une étude précédente a montré que l'individu USR1 d'Alaska, représentatif des Anciens Béringiens, restait isolé et se distingue des Amérindiens du Nord et du Sud. L'individu de Creek Cave 2 (TrailCreek) étudié ici s'avère proche de USR1 dans les deux analyses précédentes. Ainsi ces deux anciens individus d'Alaska forment un groupe appelé Anciens Béringiens et confirment l'hypothèse que la séparation entre les Amérindiens du Nord et du Sud s'est faite dans le sud de l'Alaska (Beringie Orientale), et non en Alaska. Cela implique notamment que les Athapascans et les Inuits qui habitent maintenant l'Alaska et sont des Indiens d'Amérique du Nord, se sont déplacés vers le nord après 9000 ans (âge de TrailCreek).

On pense que les Amérindiens du Nord et du Sud ont divergé il y a 17 500 à 14 600 ans. Les Amérindiens du Sud atteignirent rapidement l'Amérique du Sud. Les Mésoaméricains se sont séparés les premiers, suivis des Sud-Américains situés à l'est et à l'ouest des Andes. Cependant, les individus anciens de cette étude de Spirit Cave au Nevada et Lagoa Santa au Brésil, âgés d'environ 10 000 ans, suggèrent des événements démographiques complexes. Dans la branche sud-amérindienne, Spirit Cave est plus proche de l'ancien individu Anzick1, tandis que Lagoa Santa est plus proche des groupes sud-amérindiens actuels.

Les statistiques f et D montrent qu'Anzick1, Spirit Cave et Lagoa Santa forment un groupe distinct des méso-amérindiens mixtes. Les modèles montrent que les Mixe ont reçu un flux génétique d'un groupe inconnu, que les auteurs appellent UPopA (Unknown Population A). Cette population n'est ni des anciens Béringiens, ni des Amérindiens du Nord, ni des Amérindiens du Sud. Il s'est séparé des autres populations amérindiennes il y a entre 30 000 et 22 000 ans, donc proche de la séparation avec les populations sibériennes et est-asiatiques, ou les Anciens Béringiens avec les Amérindiens. Ces résultats suggèrent que plusieurs séparations de population ont eu lieu en Béringie avant la descente vers l'Amérique. Les auteurs ont estimé à environ 11% l'ascendance UPopA (ghostA dans la figure ci-dessous) parmi les Mixe, il y a environ 8 700 ans. Ainsi, les ancêtres communs d'Anzick1 et de Spirit Cave ont divergé des ancêtres communs de Lagoa Santa et Mixe il y a environ 14 100 ans. Puis les ancêtres de la Lagoa Santa et ceux des Mixe se sont séparés peu de temps après, il y a environ 13 900 ans. Les individus de Spirit Cave et Lagoa Santa sont des Américains paléo avec une forme de crâne différente de celle des autres Amérindiens. D'autre part, les Amazoniens Surui ont dans leur génome un signal d'une ancienne ascendance australienne. Les anciens individus de Lagoa Santa ont également cet ancien signal australien, mais pas l'individu Spirit Cave. Il n'y a donc pas de corrélation entre la forme du crâne paléo-américain et le signal australien. La plupart des Amérindiens du Sud d'aujourd'hui ne fusionnent pas avec les anciens individus de Lagoa Santa, mais dérivent d'un mélange génétique entre la population de Lagoa Santa et une ancienne ascendance méso-amérindienne selon la statistique D :

D'autre part, les Karitiana d'Amazonie et les anciens individus de Lagoa Santa ont divergé il y a environ 12 900 ans. Les Karitiana ont ensuite reçu un flux de gènes (35%) d'une population méso-amérindienne (ghostM ci-dessus) qui avait précédemment reçu un flux de gènes de la population UpopA. Ces flux de gènes ont probablement dilué le signal australien qui aurait pu être présent dans les populations plus âgées. Dans le nord-ouest de l'Amérique, il y a eu une diminution des précipitations au milieu de l'Holocène et une augmentation de l'aridité qui a entraîné un déclin de la population. Ce dernier y croyait encore il y a environ 5000 ans. Mais il est difficile de savoir s'il s'agit de la même population. D'autre part, il y a des indications que les ancêtres des populations parlant une langue numérique sont arrivés en Amérique occidentale il y a seulement 1000 ans. Cependant, les changements culturels qui se sont produits à cette époque et qui sont visibles dans le matériel archéologique, ne sont pas nécessairement liés à un changement linguistique ou biologique. Les auteurs de cette étude ont donc comparé le génome de l'individu de Spirit Cave à celui d'individus de Lovelock Cave. Les analyses multi-échelles et ADMIXTURE montrent que ces individus se regroupent (voir figures ci-dessus). Cependant, les auteurs ont trouvé un flux de gènes mésoaméricains dans le génome Lovelock3 vieux de 700 ans qui n'existe pas dans le génome Lovelock2 vieux de 1900 ans. Il y a donc une certaine continuité de la population accompagnée de l'arrivée d'une nouvelle population qui pourrait correspondre à l'arrivée des langues numériques dans la région : il n'y a pas de remplacement de la population. Les auteurs ont également introduit dans cette étude les génomes d'une population actuelle de la Colombie-Britannique et d'une ancienne population du sud-ouest de l'Ontario (ASO) qui sont apparentés aux populations amérindiennes nord-algonquines. Il y a cependant des différences : les anciens individus de la côte nord-ouest du Pacifique se regroupent avec les Athapascans et les Tsimshians, tandis que l'homme de Kennewick et les anciens individus du sud-ouest de l'Ontario se mettent en position. intermédiaire entre les Amérindiens du Nord et du Sud.

Ainsi l'histoire de cette région est marquée par des mélanges génétiques entre les branches nord et sud amérindiennes, et par l'isolement de groupes sur la côte Pacifique.

Affinité génétique australo-mélanésienne chez les Indiens d'Amazonie

Deux articles viennent de paraître simultanément dans les revues Science et Nature concernant une affinité génétique australo-mélanésienne chez certains Amérindiens, notamment en Amazonie.

L'article de Maanasa Raghavan

Il est communément admis que les ancêtres des Amérindiens sont les descendants des peuples sibériens qui ont traversé le détroit de Béring à la fin du Pléistocène. De plus, la culture Clovis, datée d'environ 13 000 ans, ne correspond pas aux premiers habitants de la région. En effet, des preuves archéologiques indiquent que les humains étaient présents en Amérique il y a au moins 14 600 ans. Cependant, les interprétations diffèrent sur la date d'arrivée des premiers hommes, et sur le nombre de vagues migratoires.

Maanasa Raghavan vient de publier un article intitulé : Preuves génomiques pour le Pléistocène et histoire récente de la population des Amérindiens. Il a séquencé 31 génomes d'individus contemporains d'Amérique, de Sibérie et d'Océanie, ainsi que 23 génomes d'individus anciens datés entre 200 et 6 000 ans d'Amérique du Nord et du Sud, y compris Pericúes du Mexique et de Patagonie. de la Terre de Feu de la pointe sud de l'Amérique. Des génomes précédemment publiés ont été ajoutés à cette étude :

Une analyse avec le logiciel Admixture a été réalisée.

Une composante amérindienne spécifique apparaît pour K = 4. Pour K = 15, il existe une structure qui apparaît chez les Amérindiens qui sépare les Athabaskans et les Amérindiens du Nord (notamment du Canada) du reste des Amérindiens. Comme on l'a dit précédemment, l'ancien individu d'Anzick se situe chez les Amérindiens du Sud, tandis que l'ancien individu Saqqaq se rapproche des populations sibériennes.

Ce résultat est confirmé par une analyse avec le logiciel Treemix qui montre que tous les Amérindiens forment un groupe monophylétique qui se scinde ensuite en deux entre les Athabaskans du Nord et les autres Amérindiens. Les Paléo-Esquimaux et les Inuits sont sur une branche distincte des Amérindiens. Les Sibériens Yupik et Koryak sont les Eurasiens génétiquement les plus proches :

Pour estimer la date de divergence des Amérindiens et des Eurasiens, les auteurs ont utilisé la méthode diCal2.0 qui définit des modèles démographiques, et une méthode par IBS (Identity By State). La valeur de divergence estimée entre les Amérindiens et les Koryaks sibériens est d'environ 20 000 ans avec les deux méthodes utilisées. En ajoutant une hypothèse de flux génétique après la première arrivée des hommes en Amérique, les auteurs ont affiné cette valeur de divergence à environ 23 000 ans pour l'ensemble des Amérindiens du Nord et du Sud des Amériques. Ce résultat induit une migration unique pour les Athabaskans du Nord et d'autres Amérindiens, suivie de flux de gènes en provenance de Sibérie. Ces résultats suggèrent en outre que l'homme Mal'ta provenait d'une population originaire des Athabaskans et d'autres Amérindiens.

De plus, la méthode diCal2.0 suggère que les Athabaskans et Karitiana du Brésil ont divergé il y a environ 13 000 ans. Cet écart a probablement eu lieu dans le sud de l'Amérique du Nord.

En revanche, en comparant les Amérindiens à d'autres populations avec la statistique D, les auteurs ont montré que certaines populations amérindiennes (les Aleuts, les Surui du Brésil et les Athabaskans notamment) sont plus proches des Australo-Mélanésiens. En fait, les Surui sont les Amérindiens les plus proches des Australo-Mélanésiens et des Asiatiques de l'Est. Les auteurs supposent que cet afflux génétique est postérieur à l'arrivée initiale des humains modernes en Amérique. Cependant, les circonstances de son arrivée en Amérique du Sud restent floues. Un itinéraire via les îles Aléoutiennes est envisagé.

Fig. S1. Geographical locations of populations from the Americas that were analyzed in this study. See Section S1 and Tables S1, S3 and S4 for further information.

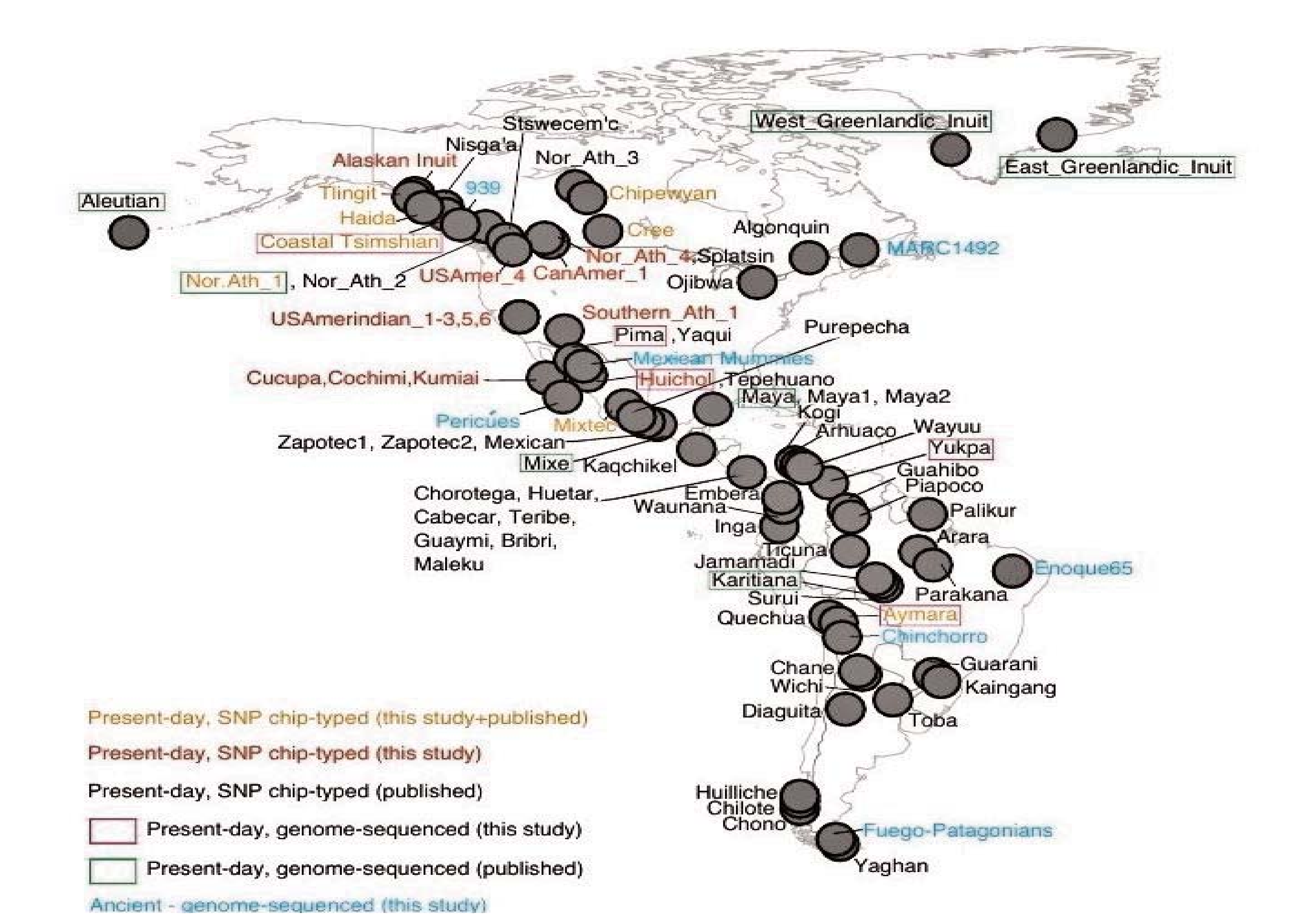
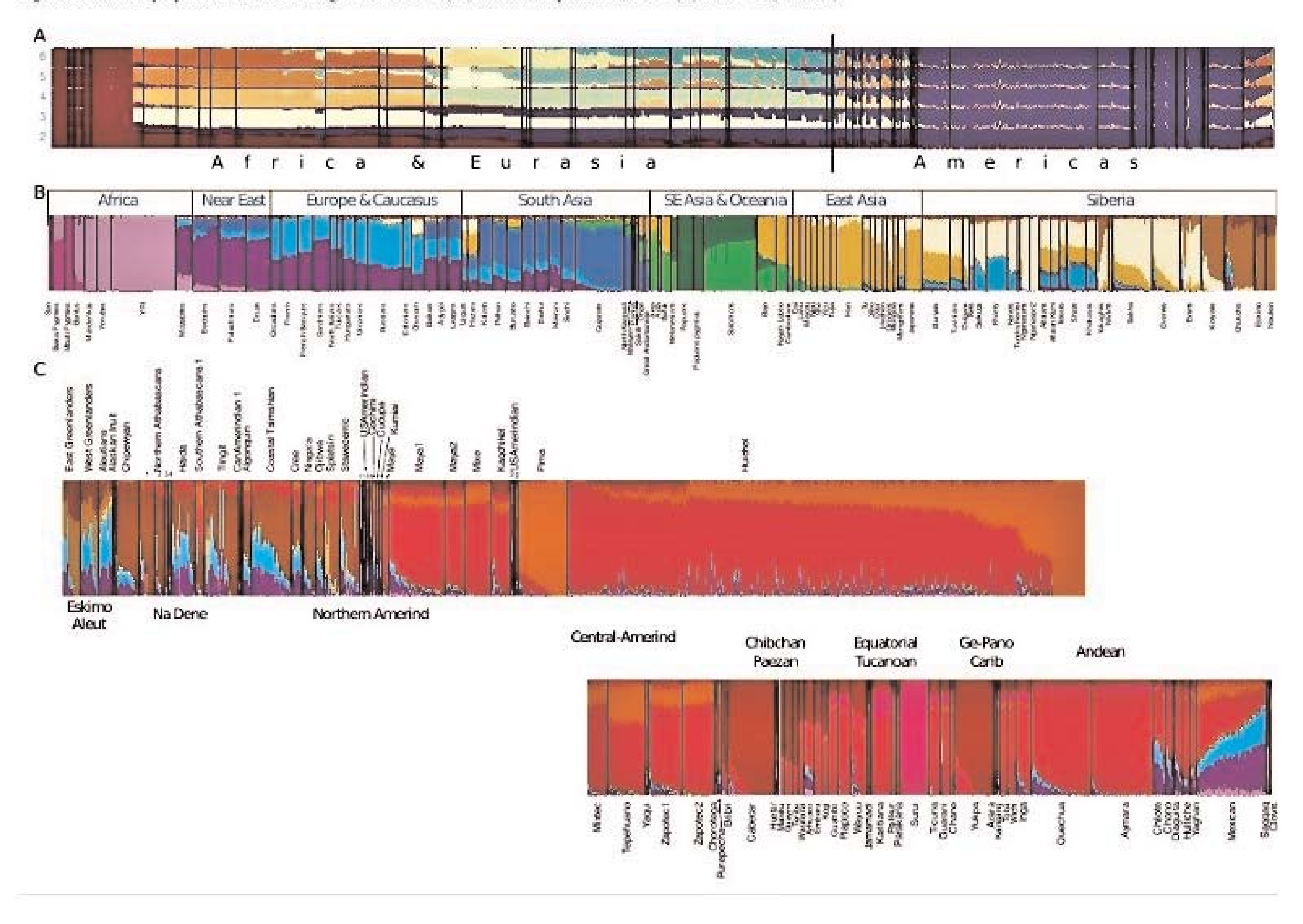
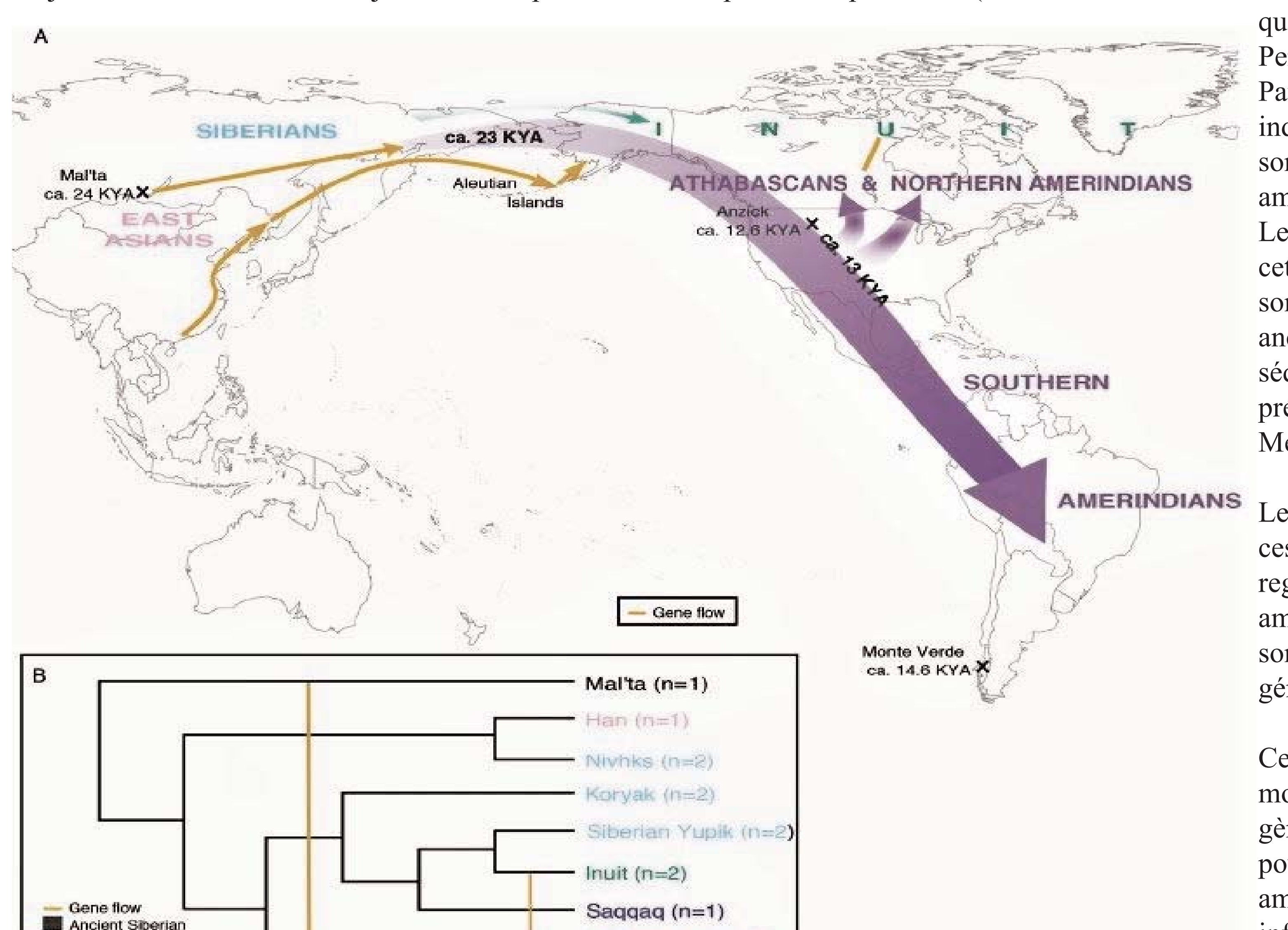


Fig. S4. Admixture proportions estimated using ADMIXTURE (*36*). Shown are plots with *K*=2-6 (**A**) and *K*=15 (**B** and **C**).



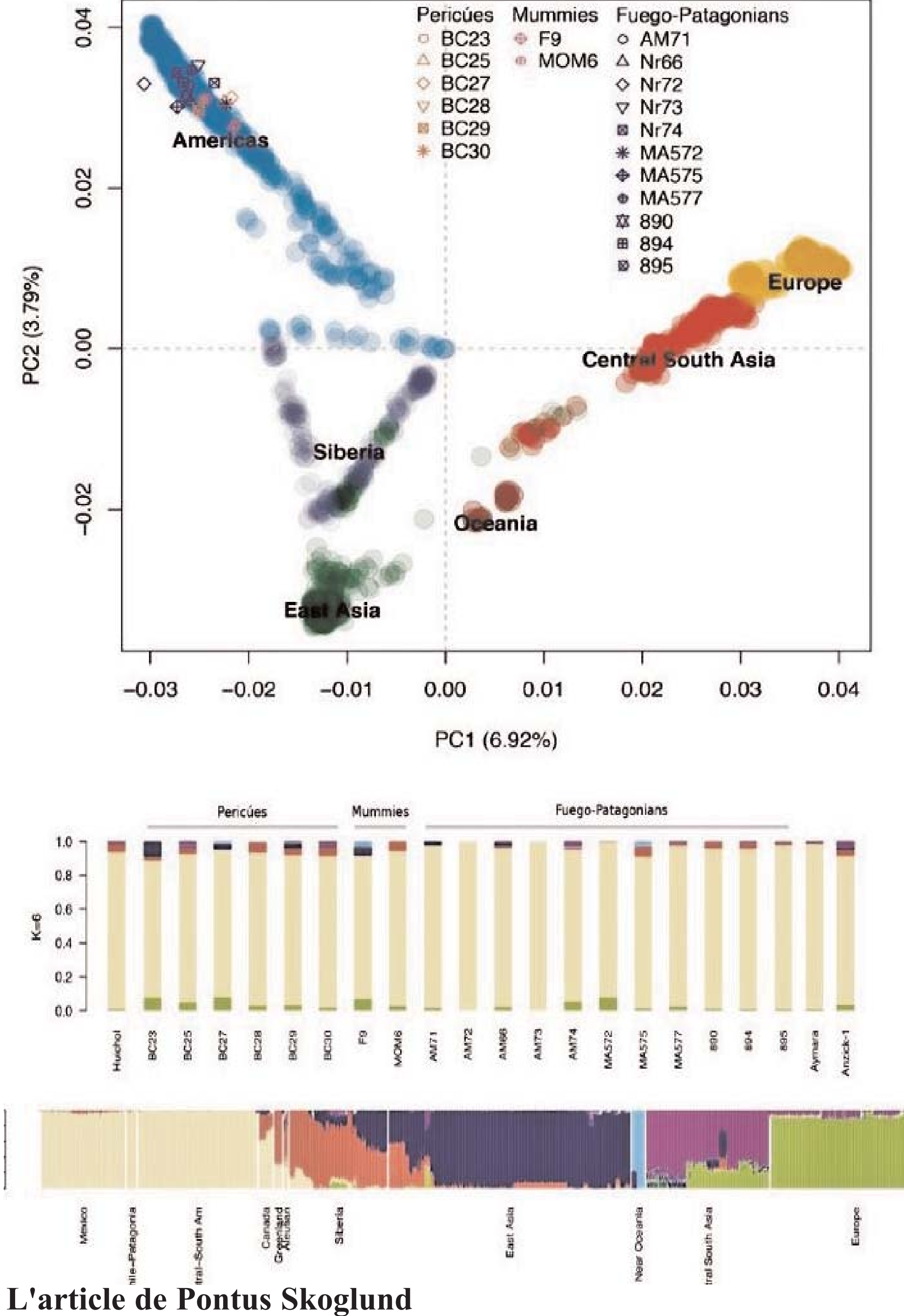
Ce signal australo-mélanésien vient étayer le modèle paléo-américain qui, sur la base de paramètres craniométriques, suggère l'arrivée de deux vagues distinctes en Amérique. Une première vague originaire d'Asie serait à l'origine des Australo-Mélanésiens et des premiers Paléo-Américains. Celles-ci auraient alors été largement remplacées par l'arrivée d'une deuxième vague à l'origine de la grande majorité des Amérindiens d'aujourd'hui. La présence de ces paléo-américains est d'abord induite par des squelettes anciens d'Amérique du Nord et du Sud et aussi par certaines populations plus récentes comme les Pericúes du Mexique ou les Patagoniens de la Terre de Feu.

Cependant, des études antérieures basées sur des marqueurs uniparentaux (ADN mitochondrial et du chromosome Y) ont montré que les données obtenues sur les Pericúes du Mexique et les Patagoniens de la Terre de Feu, indiquent que leurs haplogroupes sont similaires aux populations amérindiennes contemporaines. Les auteurs ont cependant étendu cette recherche à l'ADN autosomique. Ainsi 17 individus anciens de ces populations ont été séquencés, ainsi que 2 momies précolombiennes du nord du Mexique.



Les résultats montrent que tous ces individus anciens se regroupent avec les populations amérindiennes contemporaines et sont en dehors des variations génétiques des Océaniens :

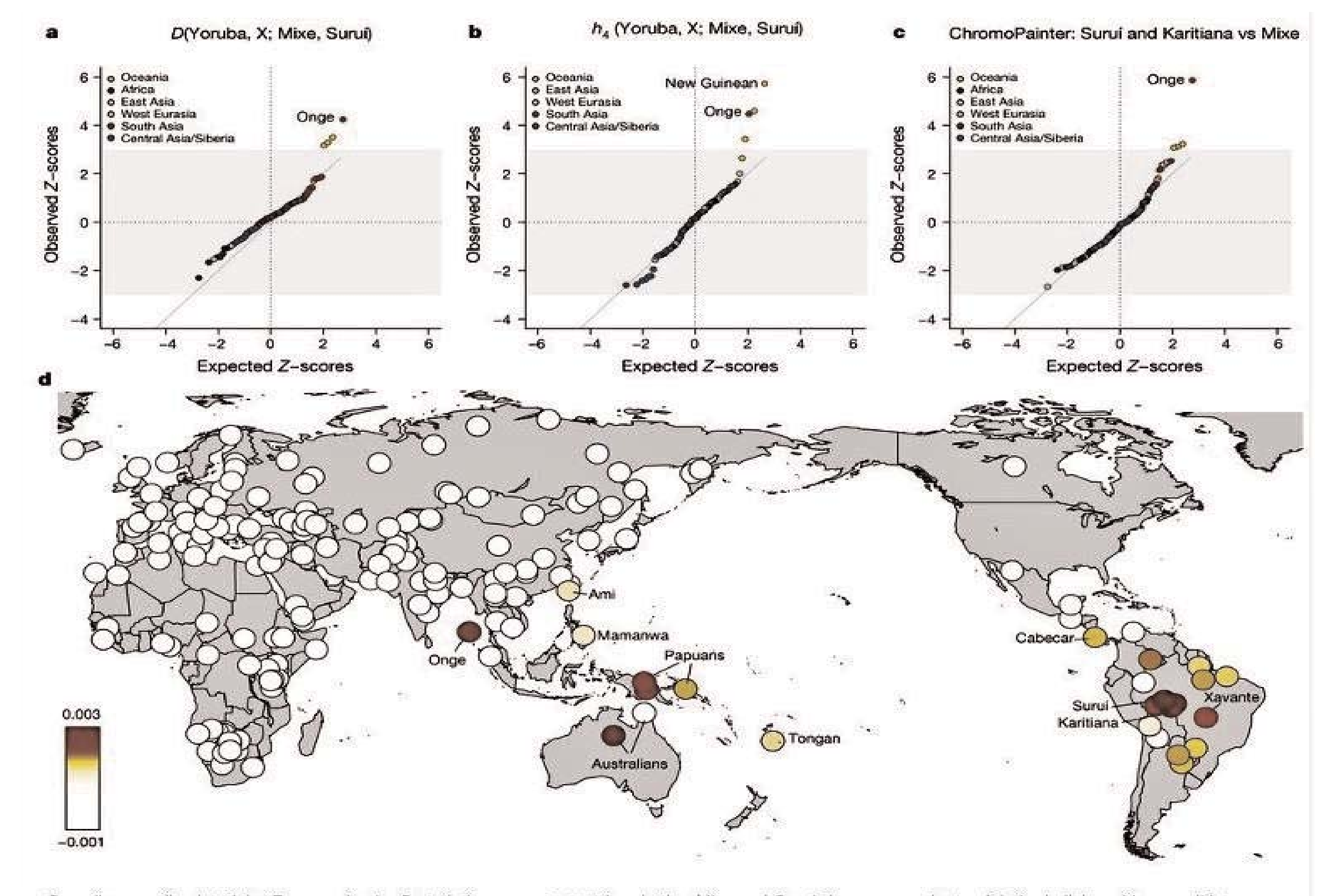
Ces résultats invalident donc le modèle paléo-américain et suggèrent donc une migration unique pour toutes les populations amérindiennes, suivie de plusieurs influx génétiques dont un d'affinité australo-mélanésienne.



L'article de Pontus Skoglund

Tous les Amérindiens ont leurs ancêtres d'une population ancestrale qui a migré à travers le détroit de Béring depuis l'Asie il y a plus de 15 000 ans. De plus, certains groupes arctiques ou nord-américains ont une partie de leurs ancêtres issus de migrations plus récentes. L'étude génétique d'un ancien individu de la culture Clovis datée il y a 12 600 ans a montré qu'il possédait déjà cette ascendance ancestrale. Cependant, les caractères morphologiques de certains squelettes américains suggèrent qu'ils ont des caractéristiques distinctes des Amérindiens d'aujourd'hui, mais ressemblent davantage aux individus actuels d'Australie ou de Mélanésie. Ces caractères ont suggéré l'existence d'une population paléo-américaine ancestrale qui a été remplacée par une seconde population d'affinité génétique sibérienne. Cependant, les caractéristiques physiques du squelette peuvent être dues non seulement à l'hérédité génétique, mais aussi à une évolution convergente indépendante due à la similitude environnementale (climat, régime alimentaire, ...).

Pontus Skoglund vient de publier un article intitulé : Preuve génétique pour deux populations fondatrices des Amériques. Il a analysé 63 individus amérindiens sans ascendance européenne ou africaine appartenant à 21 populations , Les auteurs ont ensuite utilisé la statistique f4 pour comparer les groupes amérindiens avec les populations non américaines. Le résultat a montré que tous les groupes amérindiens ne descendaient pas d'une seule population ancestrale. Ainsi les Surui et les Karitiana : deux groupes amazoniens se distinguent des Méso-Américains, par leur affinité génétique avec les Australo-Mélanésiens (les Onge des îles Andaman, les Papous de Nouvelle-Guinée, les Negrito Mamanwa des Philippines et les aborigènes d'Australie). Ces résultats ont été confirmés par la statistique D. Les auteurs ont ensuite conçu une nouvelle statistique h4 analogue à la statistique f4, mais qui remplace les fréquences alléliques par un déséquilibre de liaison. Cette nouvelle méthode a confirmé l'affinité génétique entre les Surui d'Amazonie et les Australo-Mélanésiens. Enfin, les auteurs ont utilisé la méthode de la peinture chromosomique qui a une nouvelle fois confirmé l'affinité génétique des populations amazoniennes avec les Australo-Mélanésiens, contrairement aux populations d'Amérique. situé au nord du Panama ou à l'ouest des Andes.

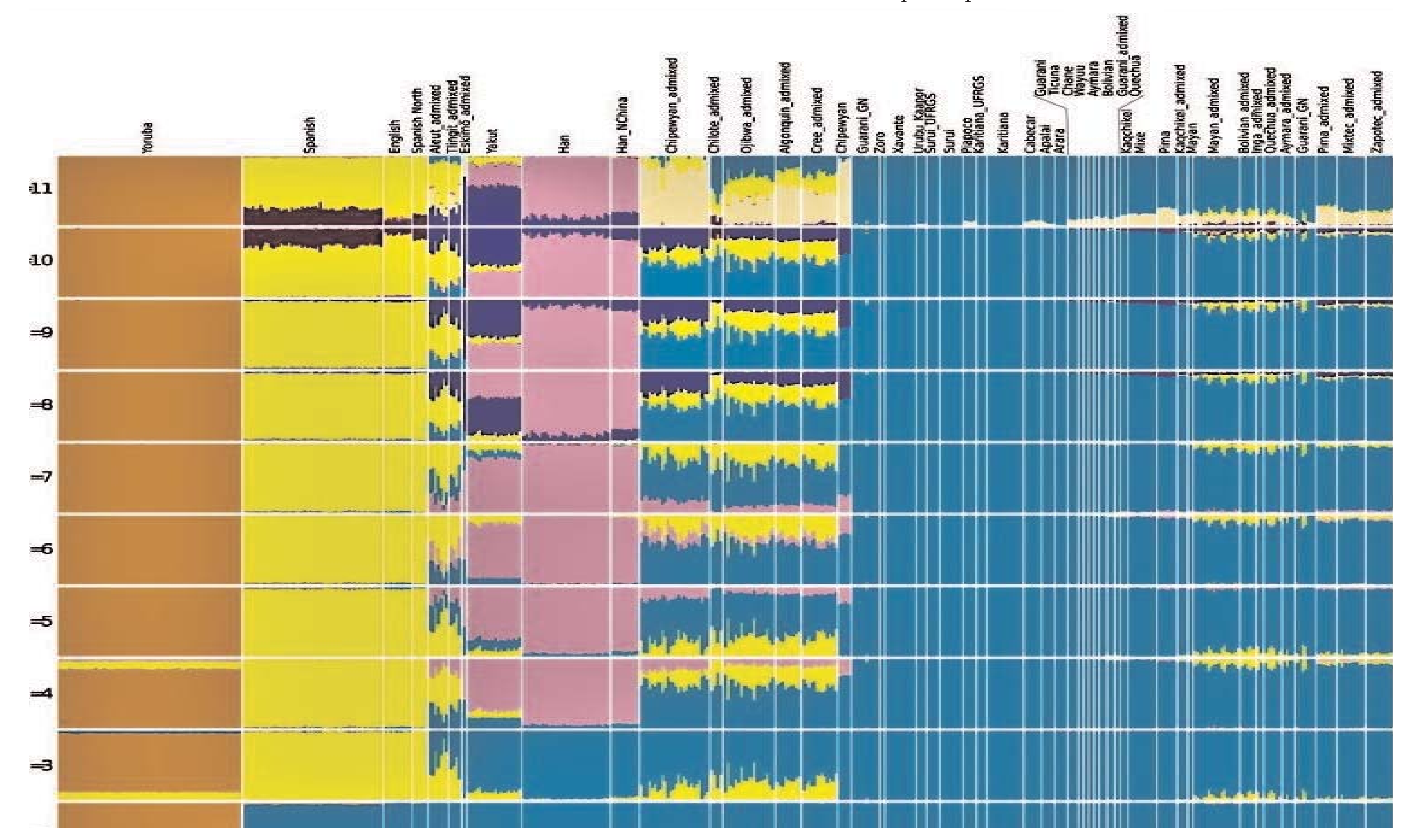


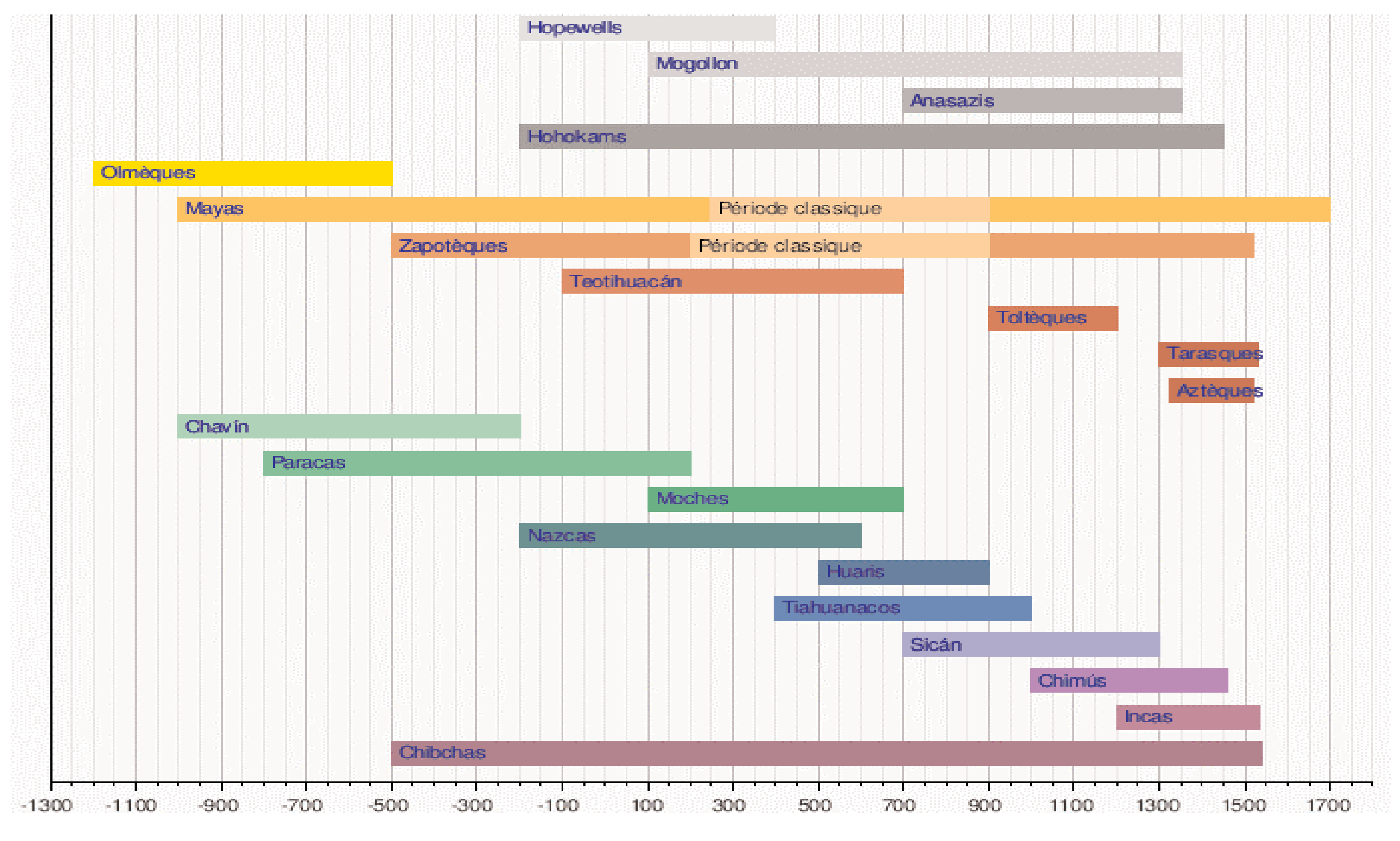
a, Quantile–quantile plot of the *Z*-scores for the *D*-statistic symmetry test for whether Mixe and Suruí share an equal rate of derived alleles with a candidate non-American population *X*, compared to the expected ranked quantiles for the same number of normally distributed values. **b**, *Z*-scores for the h_4-statistic. **c**, *Z*-scores for the ChromoPainter statistic. **d**, Heatmap of ChromoPainter statistics. For non-Americans we display the symmetry statistic *S*(non-American; Mixe, Suruí and Karitiana) for donating as many haplotypes to Mixe as to Suruí and Karitiana. For the Americas we plot *S*(Onge; Mixe, American) for receiving as many haplotypes from the Onge as do the Mixe.

Les auteurs ont ensuite testé des modèles démographiques pour relier l'ascendance amérindienne aux Chinois Han et aux Onges de l'île d'Andaman, en incorporant l'ascendance d'une population de près de 24 000 ans d'homme maltais. Le modèle le plus probable pouvant expliquer ces données est un modèle qui suppose l'existence d'une population initiale Y dont l'ascendance est proche de celle des Australo-Mélanésiens et qui a contribué à l'ascendance des Amazoniens.

Ces informations permettent notamment d'expliquer les paramètres craniométriques de certains squelettes américains proches de ceux des populations australo-mélanésiennes. Ces squelettes sont particulièrement nombreux au Brésil.

Ces résultats suggèrent que la population de l'Amérique a été constituée de deux vagues migratoires distinctes car l'arrivée de la population Y en Amérique ne peut être récente.





Culture	Période	Localisation
Mayas	du XIe siècle av. J.-C. au XVIe siècle[21]	De la péninsule du Yucatán (Mexique) au Honduras
Olmèques	du XIIIe siècle av. J.-C. au VIe siècle av. J.-C.	Côte du Golfe et le long de la côte Pacifique (État du Guerrero, Oaxaca et Chiapas) jusqu'au sud du Costa Rica
Zapotèques	du VIe siècle av. J.-C. au VIIIe siècle	Côte pacifique de l'État d'Oaxaca (Mexique)
Teotihuacán	du IIe siècle av. J.-C. au VIIIe siècle	Ville de Teotihuacán, État de Mexico (Mexique)
Toltèques	du Xe siècle au XIIIe siècle	État de Mexico (Mexique)
Aztèques	du XIVe siècle au XVIe siècle	Ville de Mexico, principalement, mais aussi jusqu'à l'est de l'État de Veracruz (Mexique)

La civilisation du maïs

Dans l'Amérique précolombienne, une autre céréale, le maïs, a également contribué au développement de grandes civilisations. Le maïs est issu de la culture de la téosinte, une plante modeste dont l'épi, à l'état sauvage, n'a que six ou sept petits grains. Consommée par les chasseurs-cueilleurs paléolithiques, la téosinte a commencé à être cultivée il y a près de 9 000 ans dans une haute vallée du Mexique. De ce berceau, les ancêtres de notre maïs actuel se sont répandus d'abord dans toute la Mésoamérique (Mexique, Yucatan, Caraïbes...) puis vers le sud du continent : il y a 7000 ans, le maïs était produit dans certaines vallées des hauts plateaux une altitude de 2600 m. Six millénaires plus tard, les Amérindiens ont réussi à acclimater le maïs dans les régions tempérées du nord des États-Unis et du Canada.



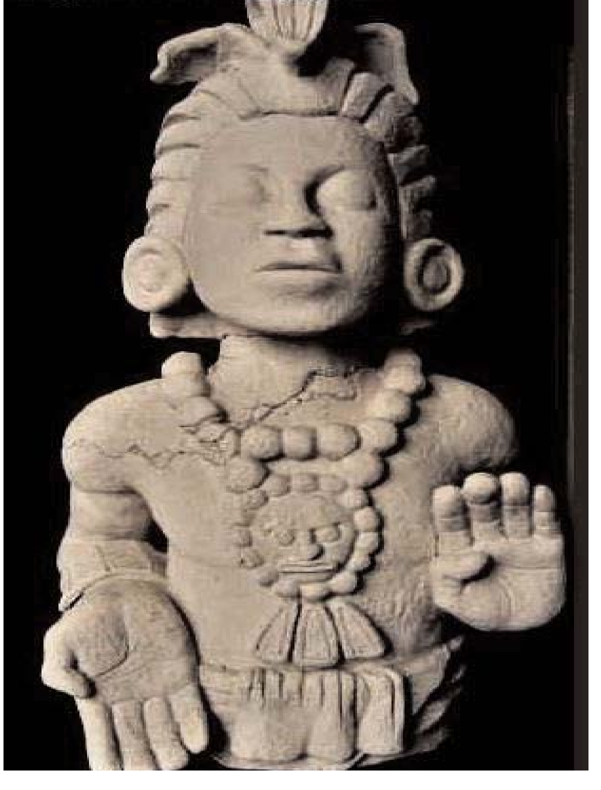
La culture du maïs a favorisé l'émergence et le développement de grands empires conquérants et bâtisseurs dont les plus connus étaient les Mayas, les Aztèques et les Incas. En plus de ses bienfaits nutritionnels, le maïs a un double avantage. Tout d'abord, cette céréale pousse rapidement, ce qui laisse le temps aux paysans pour d'autres activités comme les guerres de conquête et la construction de villes puissantes aux monuments impressionnants. De plus, en année normale, la forte productivité du maïs permet la génération d'excédents importants qui, échangés contre d'autres biens, constituent une source de richesse.

Le maïs est largement cultivé pour ses grains amylacés, pour la consommation humaine quotidienne et comme fourrage pour les animaux. Aliment de base en Amérique centrale, le maïs a aussi une dimension sacrée pour les civilisations qui peuplent les sous-continents américains, constituant un lien entre les hommes et les dieux : le maïs a, dans de nombreuses cultures précolombiennes, une double dimension de don divin qui permet la subsistance. des hommes et offrande des hommes aux divinités. Le maïs est au cœur de la cosmogonie, c'est-à-dire de la représentation que les populations se font de la création et de l'organisation de l'univers.

C'est le cas des Mayas, une civilisation mésoaméricaine située dans la péninsule du Yucatan (correspondant actuellement au sud du Mexique, du Guatemala, du Honduras, du Belize et du Salvador). Entre 600 a. CDC et vers 1000 après JC, la culture maya s'est développée dans les cités-états, comme Copán, Tikal, Palenque et Chichén Itzá autour de la culture du maïs. Le mot "maya" signifierait "maïs"; céréale qui occupe donc une place primordiale dans la mythologie et dans la vie quotidienne. En effet, les Mayas s'identifiaient comme des " hommes de maïs " et pratiquaient, à l'aide de tables de compression, la déformation crânienne dès le plus jeune âge, par parallélisme avec la forme d'un épi de maïs.

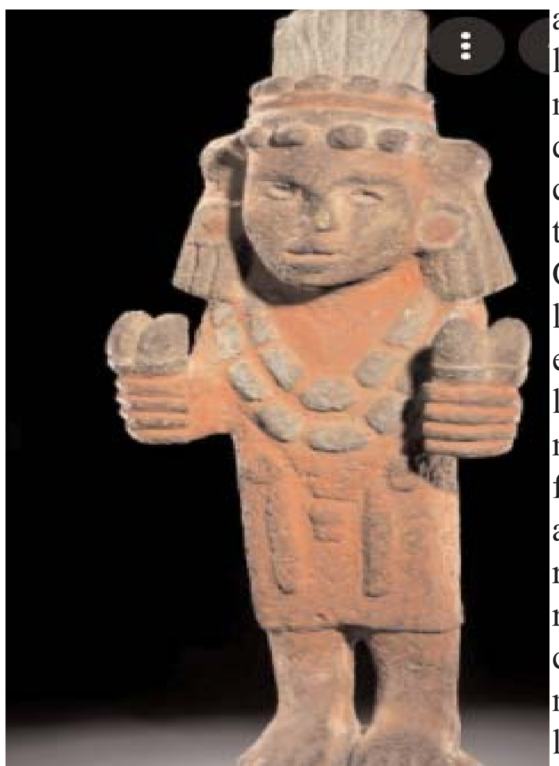
Les Aztèques ou Mexicas succédèrent politiquement aux Mayas du XIIIe siècle à l'an 1521. Ils divinisèrent le maïs sous le couvert de Chicomecóatl, déesse de la subsistance et de la végétation, en particulier du maïs et, par extension, déesse de la fertilité.

On l'appelle aussi Xilonen, c'est-à-dire "le poilu", évoquant ainsi les soies des épis de maïs tendres. Le culte Chicomecóatl centré sur le mois de septembre appelé huei tozoztli (jeûne prolongé). Les autels des maisons étaient ornés de plants de maïs et dans les temples la semence était bénie. Les sacrifices étaient associés au culte destiné à nourrir la déesse qui avait elle-même assuré la subsistance des communautés humaines. En revanche, les Mexicas vénéraient une divinité par stade de maturité du maïs (la déesse Ilamatecuhtli symbolisait le maïs mûr, par exemple, tandis que le Chicomecoatl était associé au maïs jeune), rappelant ainsi, outre la consommation quotidienne de cette céréale, l'importance du cycle de leur culture dans le monde aztèque. Toujours en Amérique du Sud, dans les régions andines influencées par la culture maya (Equateur, Pérou, Bolivie, Venezuela et Colombie), cette céréale occupe une place prépondérante dans la vie quotidienne et dans les croyances. Ainsi, les prêtres chamanes consommaient de la chicha, une boisson à base de maïs fermenté, dans le cadre de leurs activités spirituelles. Aujourd'hui, la culture maya est toujours très présente au Yucatan et le maïs continue d'être l'aliment de base de l'alimentation en Amérique centrale. De plus, si le maïs est étroitement lié à la représentation de l'univers et des dieux en Amérique centrale et du Sud, dans la plupart des autres continents la culture des céréales se reflète dans la vie quotidienne d'une communauté, où le calendrier agraire sert de modèle pour événements sociaux et rites.



Chez les peuples d'Amérique centrale (Mayas, Aztèques, etc.) ainsi que chez les Incas des Andes et certaines tribus indigènes du nord du continent, le maïs représentait bien plus qu'une ressource alimentaire. Cette céréale avait acquis le statut de plante sacrée et était présente dans de nombreux mythes. Les Indiens Navajo croyaient qu'une dinde leur avait apporté du maïs du ciel, tandis que les ruisseaux prétendaient que la plante leur était venue dans l'oreille d'un corbeau.

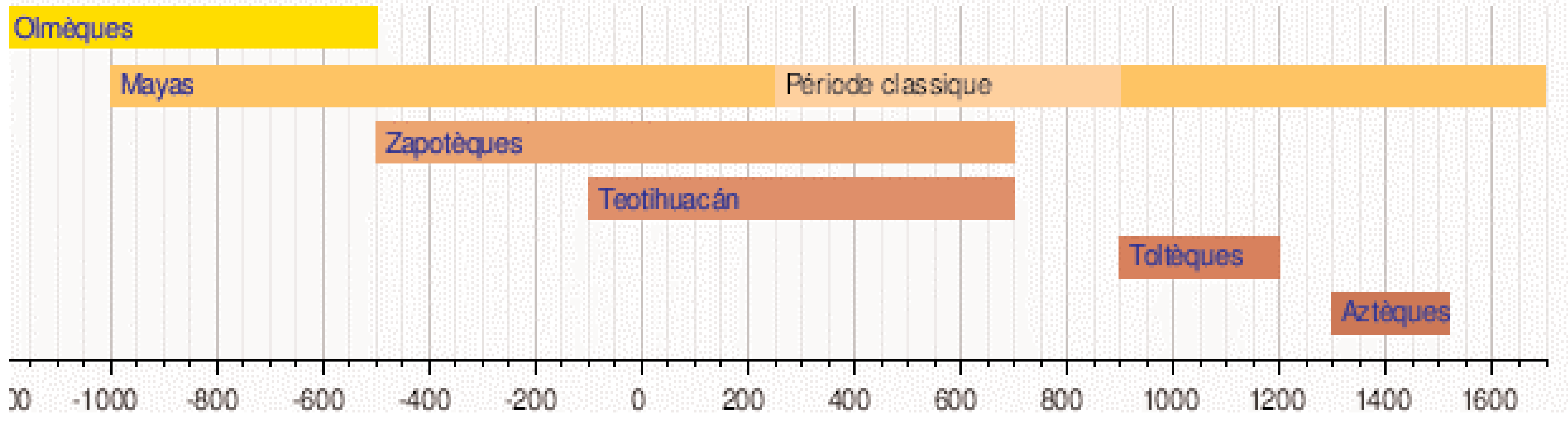
Les aristocrates mayas ont déformé les crânes de leurs bébés pour prendre la forme oblongue d'un… épi de maïs. Les " hommes de blé " (c'est le sens du mot maya) voyaient dans cette céréale très verticale l'union de la force ascendante du feu et de l'énergie descendante de la pluie. Selon le Popol Vuh, le livre sacré du peuple maya, c'est le maïs qui a permis la création de l'espèce humaine... Au début, les dieux ont essayé de façonner les hommes avec de l'argile, du bois et bien d'autres matériaux. Toutes ces tentatives ont échoué ... jusqu'à ce qu'ils aient l'idée de les pétrir avec de la semoule de maïs. Un autre mythe raconte comment les humains ont découvert le maïs... Ils ont appris du renard que les fourmis ont vu cette céréale cachée sous une montagne. Puis ils demandent à Chac, le dieu de la pluie, de les aider. Ce qu'il fait en envoyant des éclairs à travers la montagne. Une partie du maïs noircit à cause de la fumée qui s'en dégage, une autre partie acquiert la couleur rouge du feu ; le maïs qui n'a reçu qu'une faible quantité de chaleur jaunit, tandis que le maïs qui n'a pas été frappé par la foudre reste blanc.











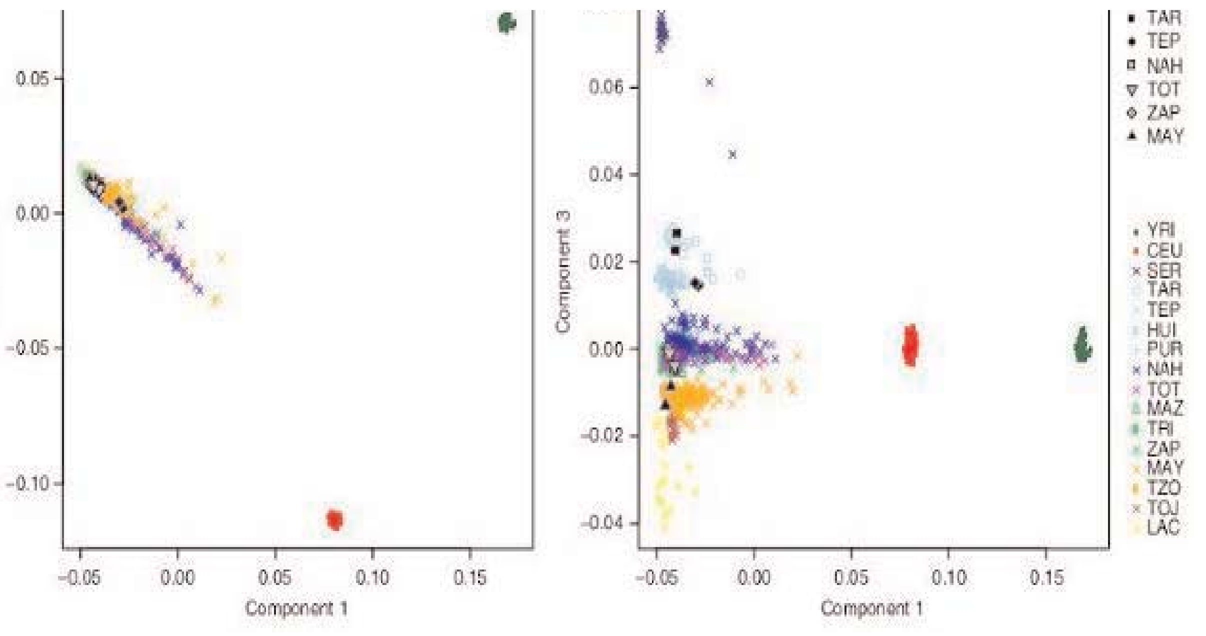
Culture	Période	Localisation
Mayas	du XIe siècle av. J.-C. au XVIe siècle[21]	De la péninsule du Yucatán (Mexique) au Honduras
Olmèques	du XIIIe siècle av. J.-C. au VIe siècle av. J.-C.	Côte du Golfe et le long de la côte Pacifique (État du Guerrero, Oaxaca et Chiapas) jusqu'au sud du Costa Rica
Zapotèques	du VIe siècle av. J.-C. au VIIIe siècle	Côte pacifique de l'État d'Oaxaca (Mexique)
Teotihuacán	du IIe siècle av. J.-C. au VIIIe siècle	Ville de Teotihuacán, État de Mexico (Mexique)
Toltèques	du Xe siècle au XIIIe siècle	État de Mexico (Mexique)
Aztèques	du XIVe siècle au XVIe siècle	Ville de Mexico, principalement, mais aussi jusqu'à l'est de l'État de Veracruz (Mexique)

Histoire génomique des Amérindiens du Mexique

La population des Amériques est originaire de l'Asie du Nord-Est il y a environ 23.000 ans, franchissant ensuite le détroit de Béring avant de se répandre sur tout le continent. La population actuelle est le résultat de plusieurs migrations, mélanges génétiques et processus d'adaptation. Au quinzième siècle, avant la conquête du Mexique par les Européens, le territoire est occupé par plusieurs groupes Amérindiens nomades ou semi-nomades. Après la conquête Espagnole, de nombreux processus de mélanges génétiques ont eu lieu, d'abord entre Amérindiens et Espagnols, puis avec une population Africaine venue avec le commerce des esclaves. Actuellement il y a 68 langues Amérindiennes connues au Mexique. Environ 21% de la population s'identifie à l'un des groupes Amérindiens, et 7% (soit environ 7 millions d'individus) parle une des langues Amérindiennes.
Des paléo-généticiens ont séquencé le génome complet de 12 Amérindiens du Mexique appartenant à six groupes ethniques différents (TAR: Tarahumara, TEP: Tepehuano, NAH: Nahua, TOT: Totonaca, ZAP: Zapoteca et MAY: Maya) et trois Mexicains métisses (MES: Mestizo). L'ascendance Amérindienne est estimée supérieure à 98% pour tous les individus Amérindiens sauf les Tepehuanos du Nord dont l'ascendance Amérindienne est estimée à 91%:

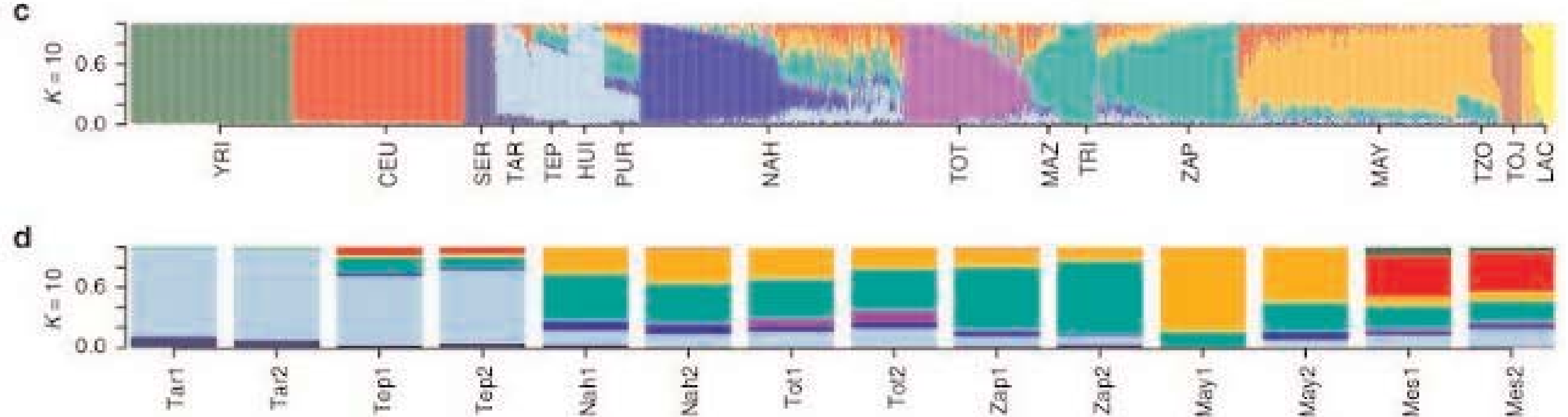
Ils ont également analysé l'ADN autosomal de 312 Amérindiens du Mexique, obtenu par puces à ADN. Les individus se regroupent en trois clusters: Nord, Sud et Maya.

Les auteurs ont réalisé une Analyse Multi-échelles. La figure a ci-dessous représente les deux premières composantes qui séparent bien les Africains en vert foncé, les Européens en rouge et les Amérindiens à gauche (les 12 individus séquencés sont en noir et gris):



Enfin la troisième composante visible dans la figure b ci-dessus permet de séparer les Amérindiens. Les Seri (SER) sont en haut à gauche (croix bleu foncé) alors que les Lacandona (LAC) sont en bas à gauche (croix jaunes).

Les auteurs ont également réalisé une analyse avec le logiciel ADMIXTURE. Les individus séquencés sont représentés à la figure d ci-dessous. L'analyse est optimale pour une valeur de K=10. La composante Africaine est représentée en vert foncé, la composante Européenne en rouge:



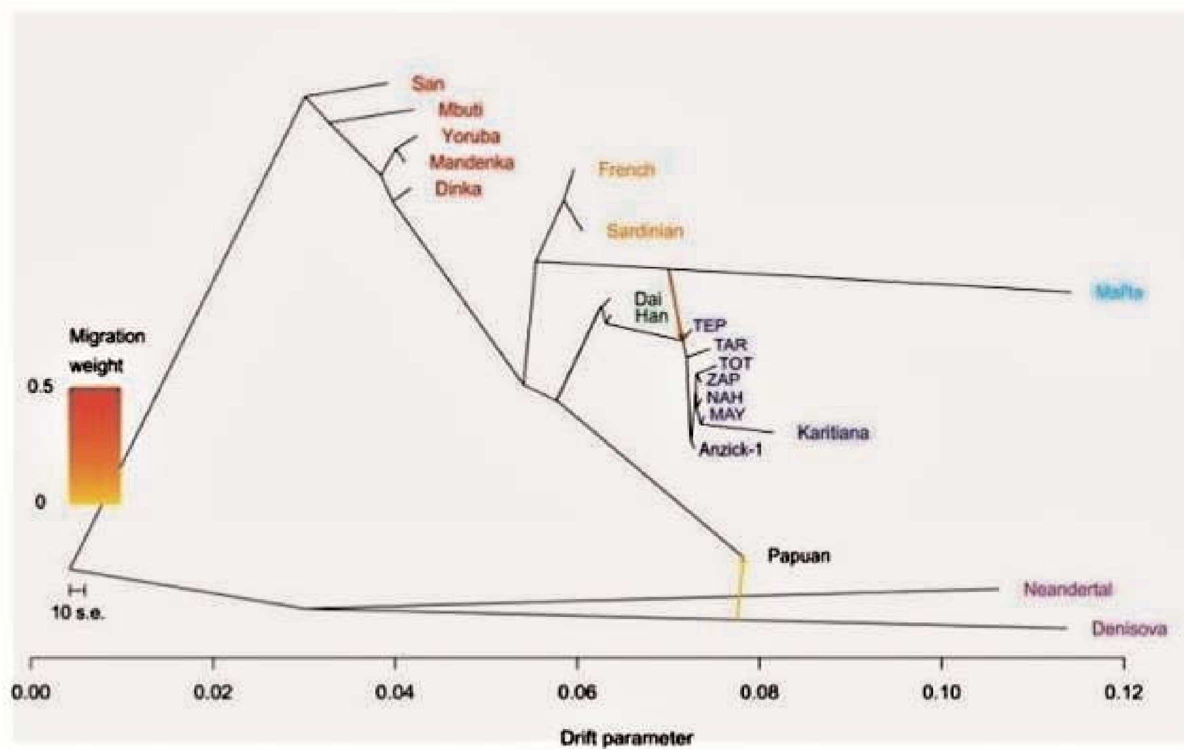
L'analyse permet ainsi d'identifier une composante Seri en bleu foncé, Huichol en gris bleu, Nahua en bleu, Totonaca en violet, Zapoteca en vert clair, Maya en orange, Tojolabal en marron et Lacandona en jaune. Parmi les Amérindiens séquencés, les Tarahumara et Tepehuano possèdent la plus forte proportion d'ascendance du Nord en gris bleu. Les Nahua et Totonaca montrent le plus de mélange de composantes. La diversité des individus Nahua est probablement une conséquence de l'expansion de l'empire Aztèque au 15ème et début du 16ème siècles.

Les auteurs ont déterminé les haplogroupes mitochondriaux et du chromosome Y des individus séquencés: Il y a 6 hommes. Les cinq hommes Amérindiens sont de l'haplogroupe Q1a2a spécifique des populations Amérindiennes, alors que l'homme métisse est R1b commun dans la péninsule Ibérique. Tous les individus ont un haplogroupe mitochondrial typique des populations Amérindiennes. Ces données confirment l'hypothèse selon laquelle la contribution Européenne est essentiellement masculine.

Table 1 Characteristics of Native American and Mestizo individuals

ID	Population	Location of origin	Linguistic group	Y chromosome	mtDNA haplog
Tar1	Tarahumara	Northern Mexico	Uto-Aztecan	Q1a2a1b	C
Tar2				—	C1c1a
Tep1	Tepehuano	Northern Mexico	Uto-Aztecan	Q1a2a1a1	C1b10
Tep2				Q1a2a1a1	A2c
Nah1	Nahua	Central Mexico	Uto-Aztecan	Q1a2a1a1	B2
Nah2				—	A2B
Tot1	Totonaca	Central Mexico	Totonac	Q1a2a1a1	C1c2
Tot2				—	A2u
Zap1	Zapoteca	Southwestern Mexico	Oto-Manguean	—	A2m
Zap2				—	A2
May1	Maya	Southeast Mexico	Mayan	—	A2
May2				—	C
Mes1	Mestizo	Central Mexico	Spanish	R1b1a2a1a2b1a1	A2g
Mes2				—	C

Les auteurs ont également construit un arbre avec le logiciel TreeMix à partir des 12 génomes Amérindiens, 11 génomes de la population mondiale et 4 anciens individus: Néandertal, Denisova, un ancien Amérindien: Anzick et un ancien Sibérien de Mal'ta:



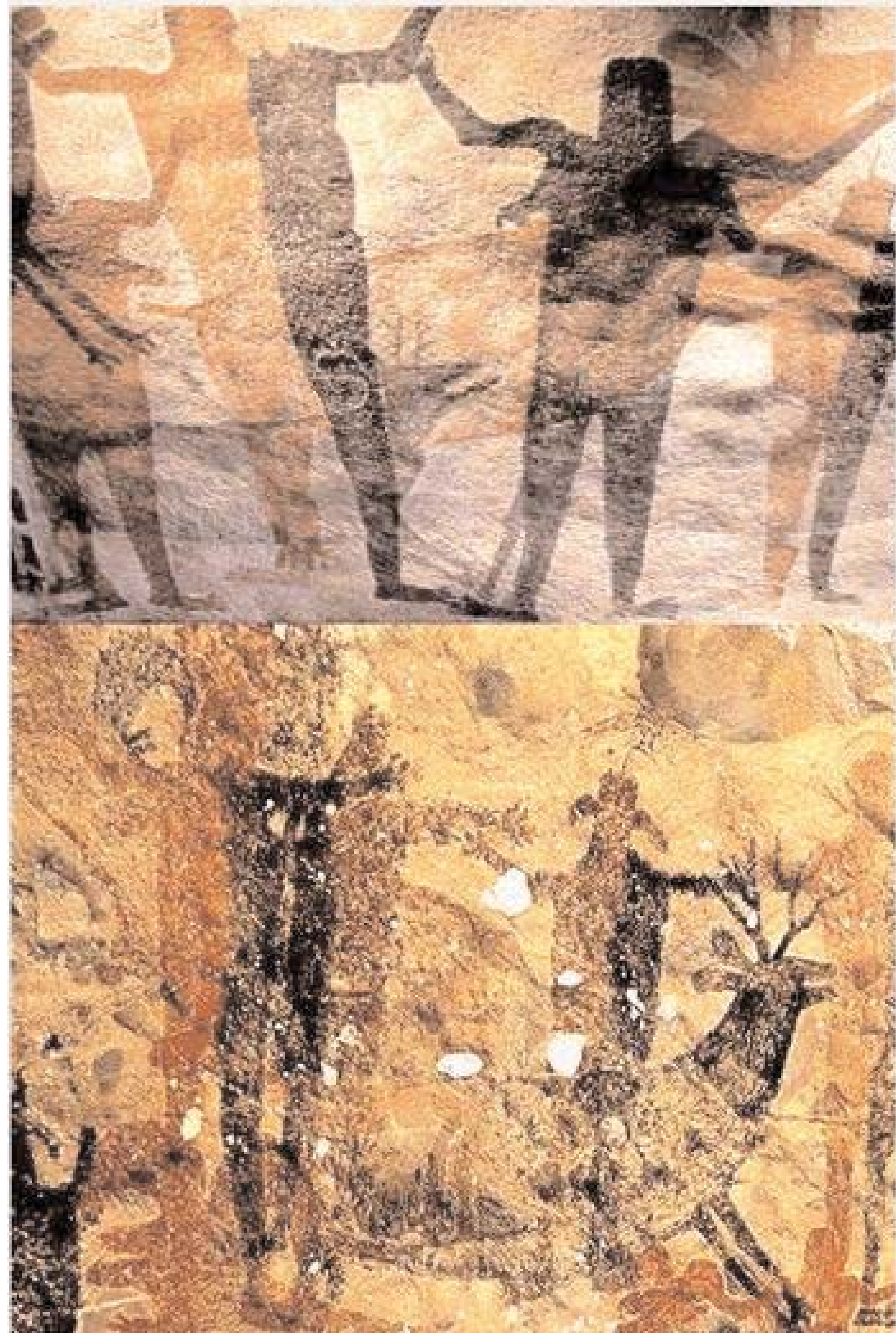
L'arbre ci-dessus sépare bien les groupes Amérindiens du Nord (Tarahumaras et Tepehuanos) de ceux du Sud (Totonacas, Zapotecas, Nahuas, Mayas et Karitiana). Le flux de gènes issu de la population Sibérienne liée au garçon de Mal'ta vers toutes les populations Amérindiennes est également représenté (flèche orange).

La reconstruction démographique avec des méthodes PSMC et MSMC montre que les populations non Africaines ont subi une goulet d'étranglement génétique entre 60.000 et 50.000 ans correspondant à la sortie de l'Afrique. De plus les populations Amérindiennes montrent ensuite une faible valeur de la population effective de l'ordre de 2000 individus jusqu'à 20.000 ans, date correspondant à la position de la population en Béringie avant de se diffuser aux Amériques. Cette population reste faible jusqu'à 10.000 ans. Ensuite la population d'Amérique du Sud augmente constamment à l'inverse de la population d'Amérique du Nord qui décroit jusqu'à 4000 ans.

On notera cependant des découvertes qui remettent en cause le schéma général de la colonisation de l'Amérique par les Amérindiens. Certains spécialistes pensent que le peuplement du continent américain n'a pas une seule origine. Des théories parlent de peuples océaniens qui auraient traversé l'océan Pacifique (théorie avancée par Paul Rivet), ou encore de peuples européens (hypothèse de l'archéologue Dennis Stanford qui estime en effet qu'une peuplade pourrait être venue d'Europe il y a 12 000 à 36 000 ans ; elle correspondrait aujourd'hui à un groupe très restreint d'autochtones : les Ojibwés, les Nuu-Chah-Nulth, les Sioux et les Yakamas. Des études génétiques plus récentes contredisent cependant cette thèse.

L'autre question problématique est celle de la date du peuplement. Là encore, le travail des archéologues semble repousser l'origine du peuplement à des époques plus anciennes qu'on ne l'a longtemps cru :

Les ossements de la femme de Peñon (environ 13 000 ans), découverts près de Mexico présentent aussi des caractéristiques europoïdes. Des momies furent exhumées sous plusieurs mètres de dépôts de guano dans la caverne de Lovelock en 1911 par des exploitants-récolteurs. Elles étaient du type europoïde. Elles furent datées d'environ 5 000 ans par l'analyse au radiocarbone 14. D'autres furent découvertes en 1931 de même type non loin de la caverne de Lovelock.



Fresques rupestres - Sierra de San Francisco - Mexique

Dans la réserve d'El Vizcaino, en Basse-Californie, la Sierra de San Francisco a abrité, depuis 100 av. J.-C. jusqu'à 1300 apr. J.-C., un peuple aujourd'hui disparu, qui a laissé un des plus beaux et des plus importants ensembles de peintures rupestres du monde. Celles-ci, remarquablement conservées en raison du climat sec et des difficultés d'accès, représentent des êtres humains et de nombreuses espèces animales. Elles reflètent la relation entre l'homme et son environnement et constituent l'expression la plus raffinée de la culture de ce peuple. La composition et la dimension des peintures, ainsi que la précision des tracés et la variété des couleurs, mais surtout le nombre de sites, font de ce travail artistique un témoin exceptionnel d'une tradition unique. La région est isolée et a maintenu les peuples autochtones relativement à l'abri des influences continentales, ce qui a permis le développement d'un complexe culturel local. L'une des caractéristiques les plus importantes de la préhistoire péninsulaire est la production de masse d'art rupestre depuis l'Antiquité et le développement d'une tradition d'art rupestre intitulée " la grande peinture murale ". La Sierra de San Francisco est la chaîne de montagnes qui abrite la plus forte concentration d'œuvres d'art rupestre préhistorique de grande peinture murale les mieux préservées et les plus spectaculaires du monde. Des centaines d'abris rocheux et des panneaux parfois immenses, avec des centaines, voire des milliers de motifs peints de couleurs vives, s'y trouvent dans un bon état de conservation. Le style est essentiellement réaliste et dominé par des représentations d'êtres humains et d'espèces de faune marine et terrestre, peints en rouge, noir, blanc et jaune, qui illustrent la relation entre les humains et leur environnement et révèlent une culture très sophistiquée. Les peintures se trouvent à la fois sur les murs et sur les plafonds des abris rocheux nichés dans les versants de ravins difficiles d'accès. Le paysage de la région est un autre trait remarquable, qui doit être appréhendé comme le vaste espace physique dans lequel, à travers l'art rupestre, se sont exprimés les premiers habitants chasseurs-cueilleurs qui y ont vécu du Pléistocène terminal (10.000 ans av. J.-C.) jusqu'à l'arrivée des missionnaires jésuites à la fin du XVIIe siècle. Les traditions culturelles, dont les racines remontent au XVIIIe siècle, se sont maintenues et la Sierra a une importante valeur sociale dans le rôle que joue la culture dans la préservation des liens traditionnels entre les communautés de montagne, les Californiens du Sud et les Mexicains en général. Les peintures rupestres de la Sierra de San Francisco, région de Basse Californie, sont parmi les plus remarquables concentrations d'art préhistorique du monde; elles sont aussi un étonnant exemple de très belles manifestations d'expression culturelle humain. L'ensemble de la Sierra de San Francisco est une illustration d'un groupe culturel qui a vécu dans les conditions climatiques rudes de la péninsule de Basse Californie puis qui a rapidement disparu après avoir été en contact avec les colons européens, et ce pour diverses raisons.

ADN mitochondrial ancien en Amérique Centrale et au Mexique

La population Amérindienne contemporaine d'Amérique Centrale et du Mexique présente une grande variété culturelle, linguistique et génétique. Ainsi près de 300 groupes ethniques différents coexistent dans cette vaste région entre le Nord du Mexique et le sud du Panama. Cette région peut être divisée en quatre principales zones culturelles: le Grand Sud Ouest au Nord-Ouest du Mexique, l'Amérique aride au Nord-Est du Mexique, la Méso-Amérique et l'aire Isthmo-Colombienne (voir figure ci-dessous). Les preuves archéologiques ont montré une continuité de l'occupation humaine dans cette région, depuis au moins 10.000 ans. L'arrivée des Européens après 1492 a entrainé un déclin et la disparition de plusieurs groupes. Aujourd'hui, les différents mouvements et distribution des populations locales avant l'arrivée des Européens, restent peu clair, notamment dans les régions périphériques des grandes cultures Précolombiennes, où prospéraient les anciennes cultures Greater Nicoya et Casas Grandes.

Durant les périodes classique (entre 200 et 900 ap. JC.) et post-classique (entre 900 et 1519 ap. JC.), les sociétés complexes Méso-Américaines comme les Mayas et les Aztèques ont exercé une influence considérable dans la région et au-delà. Il a longtemps été postulé que les cultures frontalières comme Greater Nicoya ou Casas Grandes représentaient des colonies avancées. Ces deux cultures montrent des influences et des échanges commerciaux sur de longues distances avec les noyaux Méso-Américains. Cependant les preuves archéologiques sont insuffisantes pour identifier l'origine et l'histoire migratoire de ces populations.

Ana Morales-Arce et ses collègues viennent de publier un papier intitulé: Successful reconstruction of whole mitochondrial genomes from ancient Central America and Mexico. Ils ont analysé l'ADN mitochondrial de 14 individus issus de quatre sites archéologiques d'Amérique Centrale et du Mexique: Jícaro et La Cascabel de la culture Greater Nicoya au Nord-Ouest du Costa-Rica, et Paquimé et Convento de la culture Casas Grandes au Nord-Ouest du Mexique:



Les méthodes classiques d'extraction d'ADN ancien (amplification PCR et séquençage SANGER) ont donné peu de résultats (seulement deux échantillons). A l'inverse les méthodes de séquençage de nouvelle génération ont donné plus de résultats (huit échantillons):
Les huit séquences mitochondriales obtenues appartiennent aux haplogroupes B et C. Tous les haplotypes sont différents.

Les trois individus de Jícaro appartiennent tous à l'haplogroupe B2d, mais comme leur haplotype sont différents, ils ne sont pas proches parents maternellement. Cette branche B2d a été détectée dans les populations actuelles du groupe ethnique Arawak des Wayuu de Colombie et des Chibchan Ngöbe du Panama. Les cinq séquences des sites de Casas Grandes appartiennent aux haplogroupes B2a, B2f, C1c1a et C1c5. La branche B2a a été observée dans des groupes Amérindiens comme les Tsimshian, Chippewa et Pima. La branche B2f a été observée chez des Amérindiens du Mexique, la branche C1c1a chez des Amérindiens des États-Unis, et la branche C1c5 chez des Amérindiens du Mexique.

De manière générale, les résultats obtenus sur des anciens individus des régions périphériques des grandes cultures Méso-Américaines comme les Aztèques et les Mayas montrent une plus grande affinité génétique avec les populations actuelles de ces régions périphériques que de la Méso-Amérique.

Sample ID	Site	Individual	Extraction 1-Calgary	Extraction 2-LMAMR	PCR amplification[a] (X)	#Range (bp) covered	Mitogenome in-solution capture (HTS)[a,b]	Haplogroup	
								PCR	HTS
1	Jicaro	31–127		LM3			Full coverage		B2d
2	Jicaro	1–133	LM3		Contamination (1x)	16267–16410 (143 bp)	Full coverage		B2d
3	Jicaro	64		RM2			Full coverage		B2d
4	Jicaro	22–33		RM3			Insufficient coverage		
5	Jicaro	24–96		LPM2			Insufficient coverage		
6	Jicaro	39–154	LI2	RI1	Negative		Insufficient coverage		
7[c]	Jicaro	24–130	RM1		Negative		Insufficient coverage		
7[d]				RPM1	Negative		Insufficient coverage		
8	La Cascabel	3–4	RPM1	RM1	Contamination (3x)	16112–16410 (298 bp)	Insufficient coverage		
9	La Cascabel	58–26	RM3	RPM2	Positive (1x)	16112–16410 (298 bp)	Insufficient coverage	C	
10	Paquimé	14–1 A	LI2		Positive (4x)	15989–16410 (421 bp)	Full coverage	C	C1c5
11	Paquimé	20–13		RI1			Full coverage		C1c1a
12	Paquimé	2–16		LI1			Full coverage		B2f
13	Paquimé	25–6		LI2			Full coverage		C1c1a
14	Convento	16		LI2			Full coverage		B2a



Comparaison entre les Civilisations Précolombiennes

Dates	Aire Méso Américaine	Aire Caraïbe	Aire Andine
	Début chronologie Maya (-3113)		Temple de KOTOSH (-1800)
-1500			
	Civilisations moyennes (-1500, -300) OLMEQUE(-1200, +400)		CHAVIN (-1200, -400) PARACAS (-1100, -200) SAN AGUSTIN (-600, +400)
0			
	ZAPOTEQUES I et II (0, 500) TEOTIHUACAN I et II (200, 400) Ancien Empire MAYA (292, 889)	ARAWAK	NAZCA (200, 600) MOCHICA (200, 700) CHANCAY (200, 1438)
400			
	TEOTIHUACAN III (400, 800) MONTE ALBAN III (500,1000)	TAINO	TIAHUANACO (500, 1000)
600			
	TOTONAQUE I (600, 1200)	CARIBE	HUARI (700, 1000) CHIMU (700, 1470)
800			
	TEOTIHUACAN IV (800, 1000) MIXTEQUE (838, 1289) TOLTEQUE (935, 1188)		
1000			
	Renaissance MAYA (987, 1441) MONTE ALBAN IV (1000, 1400) HUASTEQUE (1100, 1400)	**Civilisations d'origine imprécise qui influencèrent ou furent influencées par les autres aires culturelles**	
1200			
	TOTONAQUE II (1200, 1500) CHICHIMEQUE (1200, 1430) TENOCHCA (1335, 1428)		QUECHUA (1200, 1438) POPAYAN (1200, 1400)
1400			
	MONTE ALBAN IV (1400, 1521) TARASQUE (1400, 1521) AZTEQUE (1400, 1521)		CHIBCHA (1400, 1533) INCA (1438, 1533)

Les cultures précolombiennes sont étudiées selon leurs aires de diffusion culturelle : Méso-Amérique (des États de Tamaulipas et Sinaloa au Mexique jusqu'au nord-ouest du Costa Rica) ; aire circumcaraïbe (Antilles, sud de l'Amérique centrale, Costa Rica, Panamá, côtes de la Colombie et du Venezuela sur l'Atlantique, et, au sud, jusqu'à la Guyane) ; aire andine (zone des Andes jusqu'au Chili).

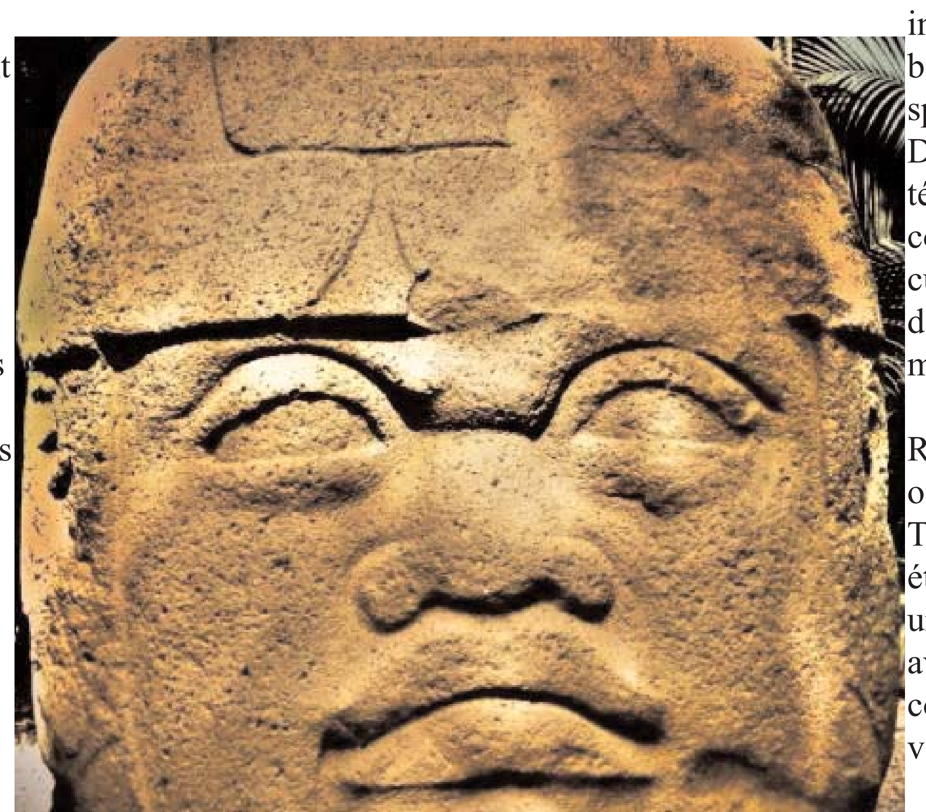
La plupart des civilisations précolombiennes évoluent au sein d'une chronologie divisée en trois grandes périodes, elles-mêmes subdivisées et qui définissent les styles :
- l'époque préclassique (vers 2000 avant J.-C.-vers 250 après J.-C.) comprend le préclassique ancien (vers 2000-vers 1000 avant J.-C.), le préclassique moyen (vers 1000-vers 300 avant J.-C.) et le préclassique récent ou tardif (vers 300 avant J.-C.-vers 250 après J.-C.) ;
- l'époque classique (vers 250 après J.-C.-950 après J.-C.) comprend le classique ancien ou inférieur (vers 250-vers 600) et le classique récent ou supérieur (vers 600-vers 950) ;
- l'époque postclassique (vers 950-1500) comprend le postclassique ancien (vers 950-1200) et le postclassique récent de 1200 à 1500.

Les Olmèques - La "mère" de toutes les autres cultures méso-américaines.

La culture olmèque (également appelée simplement les Olmèques) était une culture précolombienne qui a habité la Méso-Amérique de la période de formation (environ 2000 avant J.-C.) à la période classique (400 avant J.-C.). On pense qu'elle a été la "mère" de toutes les autres cultures méso-américaines.

Les origines de la civilisation Olmèque ?
Le terme "Olmec" (Olmecatl) signifie dans la langue aztèque "habitant de la région du caoutchouc" et est le seul mot que nous ayons pour appeler cette civilisation. En fait, nous ne savons pas comment les Olmèques se sont appelés. Il est possible que ce nom ait été donné par l'empire Mexica aux habitants de la région des actuels États mexicains de Veracruz et Tabasco pendant des siècles, sans distinguer leur origine culturelle ou linguistique.

Les Olmèques sont traditionnellement considérés comme les inaugurateurs d'un style artistique et architectural méso-américain dont les ruines sont encore abondantes, de Jalisco au Costa Rica. La construction de pyramides et de centres cérémoniels dont les ruines ont inspiré d'autres cultures ultérieures. Leurs motifs ont ensuite été adoptés par les cultures ultérieures de la région. Cela signifierait que la culture olmèque est restée vivante même après son déclin.



Localisation géographique des Olmèques
Les Olmèques sont apparus dans la région sud-est du Mexique actuel, en particulier dans les États de Veracruz et de Tabasco. Plus tard, leur influence s'est étendue à toute la région méso-américaine, dans les territoires des actuels Guatemala, Belize, El Salvador, Nicaragua et Honduras.

Il existe des preuves de leur origine au Chiapas et dans les vallées centrales de Oaxaca, ainsi que dans l'isthme de Tehuantepec. Mais leurs principaux centres cérémoniels étaient : San Lorenzo (1150 av. J.-C.), La Venta (1750 av. J.-C.) et Tres Zapotes (900 av. J.-C.).

Économie de la civilisation olmèque
Il est probable que l'économie olmèque était essentiellement agricole, mais avec une marge importante pour le commerce avec les peuples voisins grâce à des réseaux d'échanges vastes et élaborés.

Ils ont été les premiers connaisseurs du cacao, qu'ils ont su transformer en formes primitives de chocolat. Ils pratiquaient un sport inconnu, dans lequel ils utilisaient des balles en caoutchouc sur des terrains spécialement conçus.
De cette façon, leur culture a été adoptée et diffusée sur tout le continent, comme elle a été valorisée par d'autres cultures. Le caoutchouc, abondant dans la région, a peut-être servi de marchandise d'échange.

Religion et divinités de la culture olmèque
Tout indique que la culture olmèque était profondément religieuse. C'était une époque théocratique, polythéiste, avec des divinités principalement agricoles, qui représentaient les étoiles, les volcans et d'autres aspects du cosmos.

Ils avaient des animaux sacrés, comme le jaguar, qu'ils vénéraient abondamment. Ils vénéraient aussi les crapauds, les caïmans et toute une vaste mythologie d'êtres ayant la tête de l'un et le corps de l'autre.

On estime que c'était une religion dynastique, c'est-à-dire qu'elle liait directement ses dirigeants aux dieux, comme s'ils étaient leurs héritiers. Mais c'était une religion complexe qui n'a pas encore été complètement déchiffrée.

En se sédentarisant, les Olmèques auraient fondé les premières cités de la Méso-Amérique, aire culturelle s'étendant du nord du Mexique au Costa Rica. Parmi celles-ci nous pouvons retenir El Tajin, Tres Zapotes, La Venta et San Lorenzo. Ces villes étaient les lieux de résidence des seigneurs et reproduisaient par leur architecture caractéristique - pyramides, buttes artificielles en terre, temples, stèles - toute une symbolique cosmique. La cosmogonie olmèque s'est d'ailleurs diffusée par la suite auprès de l'ensemble des peuples de Méso-Amérique. Le jade, que l'on retrouve beaucoup dans cette civilisation, était considéré comme une métaphore de l'eau, mais aussi du sang. Elle est en cela un indice de sacrifice humain, pratique reprise par d'autres peuples et que les Olmèques avaient initiée lors de rituels pour l'obtention d'eau. De même, le serpent ailé, qui n'est pas sans rappeler le serpent à plumes de Teotihuacán, apparaît chez les Olmèques en liaison avec les rituels de fertilité. On le rapprochait en effet de l'humidité, du tonnerre et du ciel.

En plaçant la figure humaine au cœur de son inspiration, l'iconographie de cette civilisation nous a plutôt bien informés sur son type physique. On les imagine ornés de peintures faciales, les yeux bridés, les lèvres charnues et le nez probablement épaté. L'obésité était par ailleurs considérée comme le signe d'un statut social élevé. Les têtes colossales de Tres Zapotes, La Venta et San Lorenzo, fabriquées à partir de blocs monolithiques lourds de plusieurs tonnes, sont devenus les plus célèbres représentantes de l'art olmèque. Malheureusement, les stucs et les peintures qui les recouvraient ont disparu, ce qui laisse la porte ouverte à diverses interprétations. Certains y voient des portraits de chefs, d'autres des têtes-trophées obtenues par la décapitation de captifs, l'absence d'expression portant à croire qu'il s'agit de têtes de personnes mortes.

Organisation sociale de la culture olmèque

On sait peu de choses sur la façon dont les Olmèques étaient organisés, mais à en juger par la complexité de leurs représentations, il est probable qu'ils avaient une société complexe, avec des domaines divers, dans laquelle les guerriers et les soldats avaient un rôle prépondérant.

Vêtements des Olmèques

À en juger par l'art et les statuettes olmèques conservées, cette culture portait probablement des vêtements légers en coton cultivé. Ils utilisaient également diverses méthodes d'ornement personnel en fonction de l'activité exercée et de la place qu'ils occupaient dans l'ordre social et ses hiérarchies.

Les narines, les plumes, les anneaux de nez et les boucles d'oreilles pectorales étaient probablement communs chez les hommes, surtout chez les guerriers. Les femmes portaient du huipil et du quechquemitl, avec des jupes en dessous.

Contributions de la civilisation olmèque

La civilisation olmèque a contribué de manière significative à la culture méso-américaine et, indirectement, à la civilisation humaine, par le développement d'un style artistique, architectural et philosophique particulier, en plus de la découverte du caoutchouc ou du latex naturel, provenant de l'hévéa.

Ses imposantes sculptures enterrées, qui ont la forme d'une tête géante (3 mètres) et ont été plus tard reproduites par d'autres cultures locales.Que ce soit l'écriture, les cités monumentales, les rituels religieux, le calendrier ou bien les structures sociales, nombre de cultures pré-colombiennes trouvent leur source dans cette civilisa-

tion. Mais le pillage lointain des sites, la difficile lecture des glyphes, la plus ancienne écriture d'Amérique centrale, et la disparition des éléments peints font que tant de zones d'ombres perdurent encore chez ce peuple originel du monde méso-américain.
Mais les Olmèques sont surtout connus pour avoir façonné des têtes gigantesques à partir de monolithes de plusieurs tonnes, lesquelles "ne sont ni d'origine extraterrestre, ni africaine !", s'empresse de préciser Ann Cyphers. Car depuis leur exhumation, un mythe tenace entoure ces étranges visages, né des commentaires d'un antiquaire mexicain, José Maria Melgar y Serrano, qui avait pu observer le premier mis au jour en 1862 par un paysan à Veracruz. "Il lui avait trouvé un petit air 'éthiopique'", explique l'archéologue qui rappelle qu'aucun scientifique à l'époque n'envisageait l'existence de sociétés avancées en Amérique. Depuis les campagnes de Bonaparte en Égypte et la découverte de Ninive en Irak, toute l'attention était en effet tournée vers le Moyen-Orient. "La présence de Phéniciens ou encore d'Africains en Amérique était alors une théorie en vogue", poursuit Ann Cyphers. "C'était une façon de dénier aux populations américaines l'aptitude à être à l'origine de puissantes civilisations, précise Caterina Magni, spécialiste des Olmèques. Or aucune relation n'a jamais été établie entre le continent africain et la Mésoamérique." Ce que la génétique a récemment confirmé, ajoute l'anthropologue Enrique Villamar Bercerit, de l'Unam : "Une étude pionnière d'ADN mitochondrial prélevé sur des restes humains a conclu à l'origine américaine incontestable des Olmèques.

Les Zapothèques

Les Zapotèques apparurent vers 1500 avant J-C, dans la vallée de Oaxaca, où l'agriculture connut un essor rapide grâce à plusieurs systèmes d'irrigation. Monte Alban, sa capitale, fut fondée au 5éme siècle avant J-C. Elle se tient sur une éminence, arasée à son sommet moyennant des travaux considérables. Ville funéraire et religieuse, elles est la plus belle réalisation de cette culture qui, très tôt, mit au point une écriture glyphique et utilisa un système de notation des nombres analogue à celui des mayas (un point pour l'unité, une barre pour cinq unités).

La place centrale et l'observatoire astronomique de Monte Alban datent de la première phase d'occupation, qui s'étend jusqu'au 1er siècle après J-C, de même que le palais des Danzantes, d'influence olmèque, orné de personnages en bas relief. La plupart des édifices



datent cependant de la période classique (250-800). La population atteignait alors 30.000 habitants. Les maisons occupaient les terrasses en contrebas de la grande esplanade, réservée à des cérémonies. La place était entourée de temples enduits de stuc peint. A Monte Alban plus qu'ailleurs, les architectes utilisèrent la colonne pour soutenir les toits des vastes salles.

Convaincus qu'il existait une vie dans l'au-delà. Les Zapotèques ont bâti des tombeaux à grandes chambres souterraines, ornés de fresques représentant des divinités, comme en témoigne, la tombe découverte récemment à Huijazoo, à 30 km à l'ouest de Monte Alban. Ils plaçaient dans ces sépultures leurs célèbres urnes, statues en terre cuite incarnant les nombreux dieux de leur panthéon, revêtus de costumes et de bijoux somptueux. Monte Alban déclina à partir du 9éme siècle avant de devenir une nécropole mixtèque.

Matriarcat Zapotèque : la plus ancienne société matriarcale vivante

Juchitán de Zaragoza est une ville de 100 000 habitants, de la vallée d'Oaxaca au Mexique, au bord de l'isthme de Tehuantepec, et une plaque tournante du commerce mondial, car située sur un axe routier reliant l'Amérique du nord à l'Amérique du sud. La population est majoritairement zapotèque. Seules les femmes y parlent encore la langue de cette civilisation vieille de près de deux mille ans. Cette langue préservée leur a permis de développer une solidarité féminine remarquable qui est à la base de leur société matrilinéaire.

La puissance notoire des femmes Zapotèques
Le Manuel des Indiens d'Amérique, fait référence à "la puissance notoire des femmes zapotèques " qui se disent Tehuanas. Les femmes sont chefs de famille, contrôlent les richesses et représentent la communauté à l'extérieur. Seules les femmes vont au marché.
" Le passe-temps le plus prisé du marché de Tehuanas, et qui provoque beaucoup de rires, est de se moquer d'un individu, surtout quand l'objet des moqueries est un homme. " (L'écrivain ici, a été offensé par l'utilisation de surnoms que les femmes lui ont donné, comme " tortue ", " femme de la ville ", " grandes dents ", " petit cochon ", " gros testicules "). Il y a une forte solidarité entre toutes les femmes, et les personnes âgées sont très respectées. La majorité des guérisseurs indigènes sont des femmes.

Des origines antiques
La civilisation zapotèque était une civilisation amérindienne précolombienne qui s'est épanouie dans la vallée d'Oaxaca au sud de la Mésoamérique et qui a développé une société de structure matriarcale. La position particulièrement avantageuse des femmes dans la culture matriarcale zapotèque fait que ces dernières sont aujourd'hui encore réputées pour leur tolérance vis-à-vis de certaines formes d'homosexualité masculine. À noter aussi la place particulière des homosexuels " au cœur de femme ". Ces muchés sont les seuls à être admis dans certaines circonstances à partager les rituels ou les activités des femmes. En effet, les hommes ayant un "cœur de femme" (désignés sous le terme de muxhe) sont socialement acceptés comme un genre supplémentaire.

Une homosexualité tolérée
Expliqué à tort par le fait que la virginité des femmes avant le mariage est considérée comme indispensable (apport espagnol?), il n'est pas rare de voir des jeunes hommes former des couples avec des muches, qui sont souvent considérés comme des personnes de compagnie agréable. Ces couples sont toutefois généralement éphémères, les couples hétérosexuels étant la norme pour la formation du noyau familial. Toutefois, la grande tolérance des Zapotèques pour les muche contraste avec ce qui se passe ailleurs au Mexique, ainsi, il n'est pas rare de voir des muche immigrer en pays zapotèque pour y vivre plus sereinement.

Matrilinéarité de l'héritage
Comme on pouvait s'y attendre, la mère et la maternité jouent un rôle important dans cette société. Le nom, la maison, l'héritage

passent par les femmes et la naissance d'une fille est donc une grande réjouissance. À l'âge de quinze ans, la jeune fille - reine du jour - est intronisée à la suite d'une cérémonie initiatique. Le mariage fait aussi l'objet de pratiques parallèles aux cérémonies catholiques. À la suite de celles-ci, le mari, perdu pour sa famille, ira vivre dans la maison de sa femme (mariage matrilocal).

Le mari expulsé de la maison de sa femme
La résidence matrilocale donne véritablement l'avantage à la femme, puisqu'elle peut expulser son mari de chez elle, ainsi que cela arrive chez les Pueblo. C'est assurément une supériorité dans les relations conjugales, mais la situation de l'homme n'en est pas aussi sérieusement affectée qu'il semblerait au premier abord, puisqu'il lui est toujours loisible de se réfugier chez sa mère ou ses sœurs; il trouve toujours un abri, en raison d'un droit reconnu à se domicilier dans sa propre parenté féminine.

Une économie féminine

Ici domine depuis toujours une économie régionale qui se base aussi sur les échanges avec les autres ethnies de la région. Les femmes se sont approprié le commerce dans la région et, par conséquent, le pouvoir économique. Les hommes, quant à eux, ont les activités agricoles peu rémunératrices. Ils sont agriculteurs, pêcheurs, artisans et journaliers. Ils donnent leurs produits et leurs salaires aux femmes.

Le peuple mixtèque

Les Mixtèques sont connus comme l'un des principaux rivaux des Aztèques, bien que tôt ou tard ils aient été soumis par leur empire. Cette culture était l'une des plus développées et des plus prospères de Mésoamérique avec les Zapotèques, établissant un vaste réseau commercial, développant un art sophistiqué et s'organisant politiquement en petits royaumes et en villes indépendantes.

Localisation géographique de la civilisation mixtèque
La civilisation mixtèque est née dans les hautes terres occidentales de l'Oaxaca au VIIe siècle et a duré jusqu'en 1350. En raison des caractéristiques géologiques de la région (terrain très accidenté), les Mixtèques se sont organisés en seigneuries indépendantes. Les plus importants étaient Tilantogo, Coixtlahuaca, Teozacoacoalco et Yanhuitlán.

Ce n'est qu'en 750 après J.C. que les Mixtèques ont commencé à peupler les vallées du centre de Oaxaca et ont ainsi pris le contrôle de villes zapotèques telles que Mitla, Yagul et Zaachila. Le premier d'entre eux est devenu le plus important centre mixtèque.

Les coutumes et traditions mixtèques
Comme nous l'avons mentionné, les Mixtèques partageaient de nombreux traits avec leurs voisins les Zapotèques, ainsi qu'avec les Mayas et les Aztèques. Leurs traditions et leur mythologie étaient très similaires à celles des autres peuples méso-américains, notamment centrées sur la divinité solaire Yya Ndicahndíí ou Taandoco. On pense que le rituel du Jour des morts, s'il n'est pas d'origine mixtèque, du moins la façon dont il était célébré, a eu une grande influence sur les habitants du Mexique actuel.

La religion mixtèque était animiste et polythéiste, comme c'était le cas dans la plupart des religions méso-américaines. En tant que divinité protectrice, ils avaient Dzahui, qui personnifiait la pluie. Cette divinité est très similaire au dieu Tlaloc, présent dans le panthéon teotihuacan et toltèque. Avec celui-ci, on trouve aussi le dieu du feu Huehuetéotl, très vénéré en Basse-Mixte.

Pour satisfaire les dieux, les Mixtèques pratiquaient des sacrifices humains et animaux, qui étaient mis en scène dans leurs temples construits dans des grottes ou des sommets, le principal étant Apoala. Les prêtres avaient une grande importance dans la structure sociale, agissant en tant que chefs religieux suprêmes. Leurs rituels

n'impliquaient parfois pas de tuer qui que ce soit, mais ils extrayaient du sang et des parties du corps, comme les oreilles et les langues humaines, pour montrer leur loyauté et leur vénération aux dieux, en jetant les membres dans des paniers cérémoniels.
Mais tout n'était pas que rituels sanglants et amputations. Ils ont également célébré des cérémonies avec des cérémonies et des jeux cérémoniels, parmi lesquels ne pouvait pas manquer la distraction méso-américaine la plus célèbre : le jeu de balle.

Assister à un de ces matchs n'était pas comme regarder un match de football, mais quelque chose de beaucoup plus transcendantal. Ce jeu représentait la lutte éternelle entre les puissances de l'univers. Le terrain de jeu représentait le ciel et le ballon le soleil, faisant de chaque match un événement chargé de religiosité et de symbolisme.

La langue et l'écriture des Mixtèques
Les Mixtèques préhispaniques parlaient la langue Proto-Mixtèque, le nom proposé pour la langue d'où proviennent la plupart des langues parlées par les Mixtèques d'aujourd'hui. Cette langue ancestrale a réussi à survivre à la domination aztèque et espagnole, en évoluant et en se diversifiant sous plus de 80 formes différentes. La langue a tellement évolué que ses variantes sont très différentes, rendant ses locuteurs incapables de se comprendre et recourant à l'espagnol comme lingua franca.

Bien que l'on ne sache pas grand-chose sur le son de Proto-Mixtec, il est possible de voir à quoi ressemble l'une de ses variantes actuelles, Xochapa.

Cependant, bien que les efforts pour reconstituer le son de Proto-Mixtec n'aient pas été très fructueux, nous savons comment il a été écrit. Comme les Zapotèques, les Mixtèques utilisaient comme système d'écriture des hiéroglyphes qui ont été conservés et analysés dans de nombreux codex, tels que le codex mixtèque-zapotèque, le vindoboninensis mexicanum, le Brodley et le Zouche Nuttal, dans lesquels sont décrites des scènes historiques, une généalogie noble et des alliances sociopolitiques.

L'organisation sociale et politique des Mixtèques
La structure sociale mixtèque était constituée de strates hiérarchiquement organisées. Il était très similaire au système zapotèque. Au sommet, il y avait le roi, mais aussi les chefs religieux et la haute noblesse, mais jamais au même niveau que le monarque. L'échelon suivant est celui des commerçants, très appréciés, suivis des paysans et des artisans qui constituent le principal moteur économique.
Enfin, à l'échelon inférieur se trouvaient les esclaves et les serfs, pour la plupart des prisonniers de guerre et des criminels qui représentaient la main-d'œuvre de chaque royaume.

Les Mixtèques ne vivaient pas dans un seul pays, mais dans plusieurs royaumes et cités-états, comme les Grecs le faisaient dans l'Antiquité classique. Chaque État indépendant était dirigé par un roi qui percevait des impôts sous forme de biens et de services, la noblesse étant la structure bureaucratique chargée de percevoir les impôts de ses sujets. Ces royaumes, bien que faisant partie de la même culture, se sont parfois disputés et attaqués, bien qu'ils aient également conclu des alliances commerciales et militaires.

Parmi les leaders les plus importants de l'histoire des Mixtèques, on trouve Ocho Venado Garra de Jaguar, un leader qui, au cours du 10ème siècle, a fondé plusieurs royaumes mixtèques. Ce célèbre chef a initié un important processus expansionniste et est crédité d'avoir unifié les royaumes de Tututepec (Yacudzáa), Tilantongo (Ñuu Tnoo Huahi Adehui) et Ñuu Cohyo sous son seul commandement, les gouvernant jusqu'à sa mort.

Comme les Mixtèques ne s'entendaient pas très bien entre eux, ils n'allaient pas être amis avec d'autres cultures. Ils s'entendaient particulièrement mal avec les Toltèques et, à plus d'une occasion, ils se sont brouillés avec les Zapotèques. Cependant, leurs désaccords ethniques ont été surmontés chaque fois que les Aztèques ont essayé de s'établir comme la principale puissance au Mexique, ce qui a poussé

les Mixtèques et d'autres peuples à s'unir pour affronter l'ennemi commun.

Malheureusement, le système d'alliances entre les royaumes mixtèques et avec d'autres pays méso-américains finira par échouer, réveillant de vieilles tensions ethniques qui seront exploitées par l'Empire aztèque au XVe siècle. Plus tard, les Espagnols apprendront ce manque d'unité militaire et étatique des Mixtèques et des autres peuples, ce qui accélérera considérablement la conquête du Mexique.

L'économie des Mixtèques
Leur économie dépendait principalement de l'agriculture. Les Mixtèques plantaient du chili, des haricots, des citrouilles, du cacao, du coton et, bien sûr, le maïs si important pour toute culture méso-américaine. Il convient de mentionner que la culture du cacao et du coton n'était possible que si le terrain le permettait, outre le fait que cette culture était constamment confrontée à un relief abrupt et à la rareté de l'eau. C'est pourquoi ils ont dû réussir à développer un système de culture en terrasses qu'ils ont appelé "coo yuu".

Comme leurs voisins les Zapotèques, les Mixtèques n'aimaient pas particulièrement la pêche, la chasse ou la cueillette de fruits sauvages, bien qu'ils se livrent à ces activités de temps en temps. D'autre part, les Mixtèques sont connus pour avoir domestiqué la guajolote, ou dinde.

Ils étaient très doués pour le travail du métal, en particulier de l'or. Dans leur culture, ce minéral était considéré comme l'excrément des dieux et avait une signification sacrée importante. On pense que les Mixtèques ont dû être l'une des premières cultures à travailler les métaux, bien que la possibilité qu'ils aient développé la métallurgie plus tard ait également été envisagée. De même, leur maîtrise des métaux était très grande, les transformant en statuettes, ainsi que la réalisation de sculptures avec des os.

Leur poterie est polychrome, avec des nuances d'orange, de noir, de rouge, de blanc, de bleu et de lilas. Pour teindre les récipients et les tissus en rouge, ils ont fait pousser des cochenilles, un insecte parasite de la plante de cactus qui, lorsqu'il est écrasé, donne une couleur rouge vif. En plus de cela, ils ont extrait de la caliche (carbonate de calcium) et de la magnétite, qu'ils ont commercialisées avec leurs manufactures et certaines de leurs cultures.

L'art du peuple mixtèque
Les Mixtèques se distinguent par leur savoir-faire en tant qu'artisans, orfèvres et peintres de codex. Ils travaillaient des métaux tels que l'or, l'argent et le cuivre. Avec eux, ils ont fabriqué des bracelets, des colliers, des bagues et d'autres bijoux.

L'influence des Toltèques

La civilisation olmèque, qui a duré de 1200 à 400 avant notre ère, a été la première société hautement organisée en Méso-Amérique. Cette civilisation est devenue la base de nombreuses nouvelles cultures au Mexique et en Amérique centrale. Les Olmèques ont développé des routes commerciales et avaient un style artistique distinct, créant des têtes de pierre sculptées massives qui existent encore aujourd'hui. Les Toltèques sont un peuple de guerriers venus du nord et dont on ne connaît que fort peu les origines, pour conquérir de nouvelles terres et qui fonda là sa capitale, sous le règne de leur chef dénommé Mixcoátl. Ces envahisseurs dont l'origine est certainement Chichimèque (terme qui désigne un ensemble assez large de groupes nomades qu'une tribu ou une ethnie précise). Ce sont donc les descendants de ces barbares qui accoucheront pourtant d'une culture à la vie et aux mœurs raffinées d'après les légendes et vestiges qu'ils nous ont laissés comme à Tula (leur capitale mythique). De 500 avant notre ère à 1000 de notre ère, la civilisation zapotèque est née dans la vallée d'Oaxaca, où ils ont construit des pyramides et des palais. Le peuple zapotèque a également développé un alphabet, un système de nombres et son propre calendrier.
Les Toltèques ont développé leur culture entre 850 et 1168 après J.-

C., ce qui les situe dans les périodes classique et post-classique de l'histoire mexicaine. Leur centre principal est la ville de Tula qui a atteint sa splendeur maximale dans les années 400 après JC.
Tula était peuplée de deux groupes ethniques principaux : les Toltèques Chichimèques et les Nonoalcas. Cette culture s'est développée très rapidement et a influencé la culture maya de la péninsule du Yucatan.

terme "Toltèque" a différentes significations mais il est généralement identifié aux "gens des roseaux" car ils étaient associés à la ville de Tula (Tullan en Nahuatl et cela signifiait "roselière"). Après un certain temps, il a été associé au mot "constructeur" et a fini par être synonyme de "civilisé".

Localisation géographique des Toltèques
La culture toltèque était géographiquement située dans la région du Haut Plateau Central. Cette culture était très riche et ses principaux



Le mot Toltèque dérive du Nahuatl toltécatl, qui était utilisé pour désigner le peuple de Tollan, bien que plus tard ce mot ait été utilisé pour désigner les artisans.

Il est connu sous le nom de Toltèque par un groupe de personnes parlant le Nahuatl, qui sont venues du nord-ouest du Mexique et ont installé leur centre politique et religieux dans la ville de Tula. Le

centres cérémoniels étaient Huapalcalco à Tulancingo et la ville de Tollan-Xicocotitlan (aujourd'hui Tula de Allende).

Histoire de la civilisation toltèque
Tula est apparu vers 950 après J.-C. et c'est en 1025 que le roi Mitl a réussi à s'imposer dans la guerre interne qui a opposé une partie de la noblesse.

Selon la légende toltèque, cette culture trouve son origine dans une tribu Chichimeca qui, au début du 10ème siècle, dirigée par leur roi Miscoatl, s'est installée à Culhuacan. Topiltzin lui a succédé, qui est certain d'être un vrai personnage mais pas son prédécesseur.

Il y a une grande controverse sur sa relation avec les Mayas, même certains historiens affirment que Tula a été fondée par des Mayas venant du Yucatan. Il est vrai que les deux tribus entretenaient des relations politiques, religieuses et commerciales intenses. Cela a été très évident à Chichén itzá. On peut le voir dans les structures du Castillo ou dans le Temple des guerriers. Un autre exemple est le dieu Quetzalcoatl qui était très présent à Kukulkan.

Les Toltèques étaient très habiles dans le travail de construction et leur influence s'est étendue pendant la période post-classique à toute la Mésoamérique. Parmi les gens de cette époque, Toltèque était synonyme de personnes qui étaient des artistes et des artisans qualifiés.

Ville de Tula

Lorsque les Toltèques arrivèrent à Teotihuacán, suite à leur migration (vers l'an 1000), la cité était déjà abandonnée depuis près de trois siècles. On ne sait quelle guerre ou cataclysme a pu vider l'endroit de tous ses habitants. On a retrouvé récemment les traces d'un grand incendie dans la cité. Les Toltèques ont investi une ville fantôme et très vite lui ont redonné vie. Ils reconstituèrent en partie l'héritage de ces ancêtres prestigieux dont ils ne savaient presque rien. Ils fondèrent leur nouvelle capitale, Tula, 50 Km plus au nord-ouest, et, en deux siècles, bâtirent un empire puissant s'étendant sur tout le centre du Mexique.

Certains historiens affirment que la ville de Tula est la carte de la traduction de Vénus. Ces cycles font référence aux étapes que Quetzalcoatl a traversées pour devenir un homme-Dieu. Même dans le costume atlante est représenté un exemple est le miroir noir dans lequel Quetzalcoatl s'est vu reflété et a reconnu ses erreurs. On y fait également référence dans le chacmol qui est une représentation de Quetzalcoatl sortant du feu caché sous la Terre.

Culture toltèque

Les Toltèques ont réussi à développer une culture extraordinairement avancée pour leur époque. Leurs emblèmes sont l'aigle et le jaguar, qui symbolise les hauts plateaux du centre et la plaine côtière du golfe où ils étendirent leur influence. Ils passent pour avoir inventé la peinture et l'art de la fresque, la sculpture, la poésie et donc d'avoir été les premiers à avoir su maîtriser l'écriture. Le régime politique était féodal et les conflits fréquents. De Toetihuacan, ils ont repris le calendrier et l'utilisation de signes graphiques, mais ils ont eux-mêmes donné une grande impulsion à la médecine, à l'astronomie et à des activités plus quotidiennes comme la métallurgie et l'orfèvrerie.

Comme ils avaient un grand empire, ils ont créé un système bureaucratique efficace et ont établi un système postal primitif (le premier de la région) qui était soutenu par un réseau de messagers.

Sur le plan architectural, l'influence de Teotihuacan est clairement visible et il avait un caractère monumental marqué qui se reflétait dans la construction de grandes pyramides, de terrains de jeux de balle, de temples et de tombes.

La sculpture reflétait leurs croyances religieuses à travers la représentation de guerriers (comme les célèbres Atlantes de Toula), de serpents à plumes qui symbolisaient Quetzalcoatl et d'autres figures comme les statues assises du dieu Chac Mool. La position allongée de ce dernier a été interprétée comme une représentation du reste des messagers pendant leurs voyages.

On parle beaucoup de l'influence toltèque sur la civilisation maya, mais il est également évident que l'art et l'architecture que l'on peut voir à Toula ressemblent beaucoup aux techniques utilisées par les Aztèques. En même temps, la similitude des motifs représentés

démontre une ressemblance idéologique et culturelle entre les cultures.

Architecture toltèque

Les Toltèques ont apporté d'importantes innovations dans l'architecture en Méso-Amérique au IXe siècle. Les figures humaines qui soutiennent le toit des bâtiments avec leur cou en sont un exemple.

Parmi les constructions architecturales les plus célèbres, on trouve la pyramide B avec ses atlantes. Ceux-ci étaient décorés de bijoux et de mosaïques. On pense qu'ils représentaient le guerrier toltèque-chichimèque Mixcoatl (père de Quetzalcoatl) ou le dieu de l'étoile du matin Tlahuizcalpantecuhtli. D'autres éléments caractéristiques sont les colonnes en forme de serpents à plumes.

En architecture et en sculpture, ils se distinguent par la construction de colonnes serpentines, de plaques de relief de jaguars et d'aigles, de pilastres avec des figures de guerriers et d'autres détails qui cherchent à souligner son organisation de caractère purement militaire.

Les Atlantes de Tula sont un exemple clair de la façon dont cette culture a bien travaillé la pierre.

Economie toltèque

L'économie était basée sur l'agriculture, en particulier la culture du maïs, des haricots et de l'amarante. Une autre source importante de revenus était le commerce, la production d'artisanat et le tribut.

L'agriculture était pratiquée dans des champs irrigués par des systèmes de canaux. Les principales cultures étaient le maïs, les haricots et l'amarante. Dans le régime toltèque, l'amarante a joué un rôle central car grâce à elle, la famine a pu être évitée en période de sécheresse. En raison de ses caractéristiques, cette plante est très facile à cultiver et résiste aussi très bien au manque d'eau. De plus, il est facile à stocker pendant de longues périodes sans s'abîmer. Elle a également une valeur nutritionnelle élevée, c'est pourquoi beaucoup la considèrent comme la culture la plus importante de Tula.

Cette graine, l'amarante aussi appelée huatli ou joie, était également utilisée dans les offrandes et les rituels. De nombreux chroniqueurs ont décrit que dans certaines cérémonies, ils utilisaient des figures faites avec de l'amarante agglutinée. Aujourd'hui, la même technique utilisée par les anciens Toltèques est utilisée pour fabriquer les célèbres bonbons à l'amarante de la région.

Organisation sociale et politique

Les Toltèques se sont développés entre le 10e et le 12e siècle après J.-C. L'État toltèque est devenu le plus grand empire qui existait au Mexique jusqu'à cette époque. Dans la sphère politique, elle a été la première à passer d'une société organisée sous une théocratie religieuse à un type mythique et guerrier. Ce changement d'organisation politique est caractéristique de la période post-classique mésoaméricaine.

Cette formation d'un nouveau système gouvernemental avait la caractéristique de lier les questions religieuses et guerrières. Ainsi, les postes précédemment occupés par des castes de prêtres sont passés aux mains de chefs militaires qui ont été regroupés en ordres dits totémiques (jaguar, coyote et aigle). Ce changement a permis la création d'une armée forte et puissante qui a rendu possible l'expansion de l'empire. Ce point est considéré comme le début du militarisme en Méso-Amérique.

La société toltèque était divisée en deux classes distinctes :
*Groupe privilégié : était composé de militaires, de fonctionnaires, de prêtres et du chef suprême.
*Groupe non privilégié : il était composé d'agriculteurs et d'artisans.
Fait curieux Ils ont été les premiers en Méso-Amérique à faire les premiers registres et chroniques historiques dans lesquels on peut trouver des informations généalogiques de leurs souverains.

Décadence et destruction de Tula

Vers l'année 1160, les sécheresses, les conflits internes et l'irruption de peuples barbares du nord (Chichimecas) ont conduit à la décadence et au dépeuplement de Tula. Avec l'effondrement de Tula, ses habitants ont migré vers la vallée du Mexique où ils ont fondé Culhuacan tandis que d'autres sont partis vers le sud et se sont installés vers 1290 à Cholula où ils sont restés jusqu'au milieu du 14ème siècle.

Vers 1184, Tula a été licencié et brûlé en raison des importants conflits internes qui existaient entre les Nooalcas et les Tolteca-Chichimecas. Cette situation a été aggravée par de graves sécheresses qui ont accru le mécontentement de la population. Ainsi s'est achevée cette civilisation.

LES AZTÈQUES

Les Aztèques admiraient beaucoup la civilisation toltèque, qui est devenue une culture idéale et très admirée pour les Aztèques. Ils ont modelé une grande partie de leur culture sur les Toltèques, y compris leur religion et leur art. Le terme aztèque Toltecayotl (cœur toltèque) signifie qu'une personne a des qualités extraordinaires.

Les cultures ultérieures, telles que les Mayas et Teotihuacan, se sont construites sur la connaissance des Olmèques. Ils ont étudié l'astronomie, créé des langues écrites et utilisé les mathématiques. Les classes divisaient le peuple, avec la noblesse et les dirigeants aux plus hauts rangs. Juste avant que les Aztèques n'accèdent au pouvoir, les Toltèques détenaient le contrôle de 900 à 1100 CE. Au fur et à mesure que cette civilisation déclinait, les Aztèques montaient lentement au pouvoir.

Dans les années 1200, une tribu errante de peuples appelés les Mexicas cherchait une nouvelle patrie. À l'origine, ils avaient quitté leur île mythique d'Aztlan dans les années 1100.2 Le nom aztèque vient du nom de l'île et est devenu le nom couramment utilisé pour les habitants de la vallée de Mexico pendant le règne de l'empire.

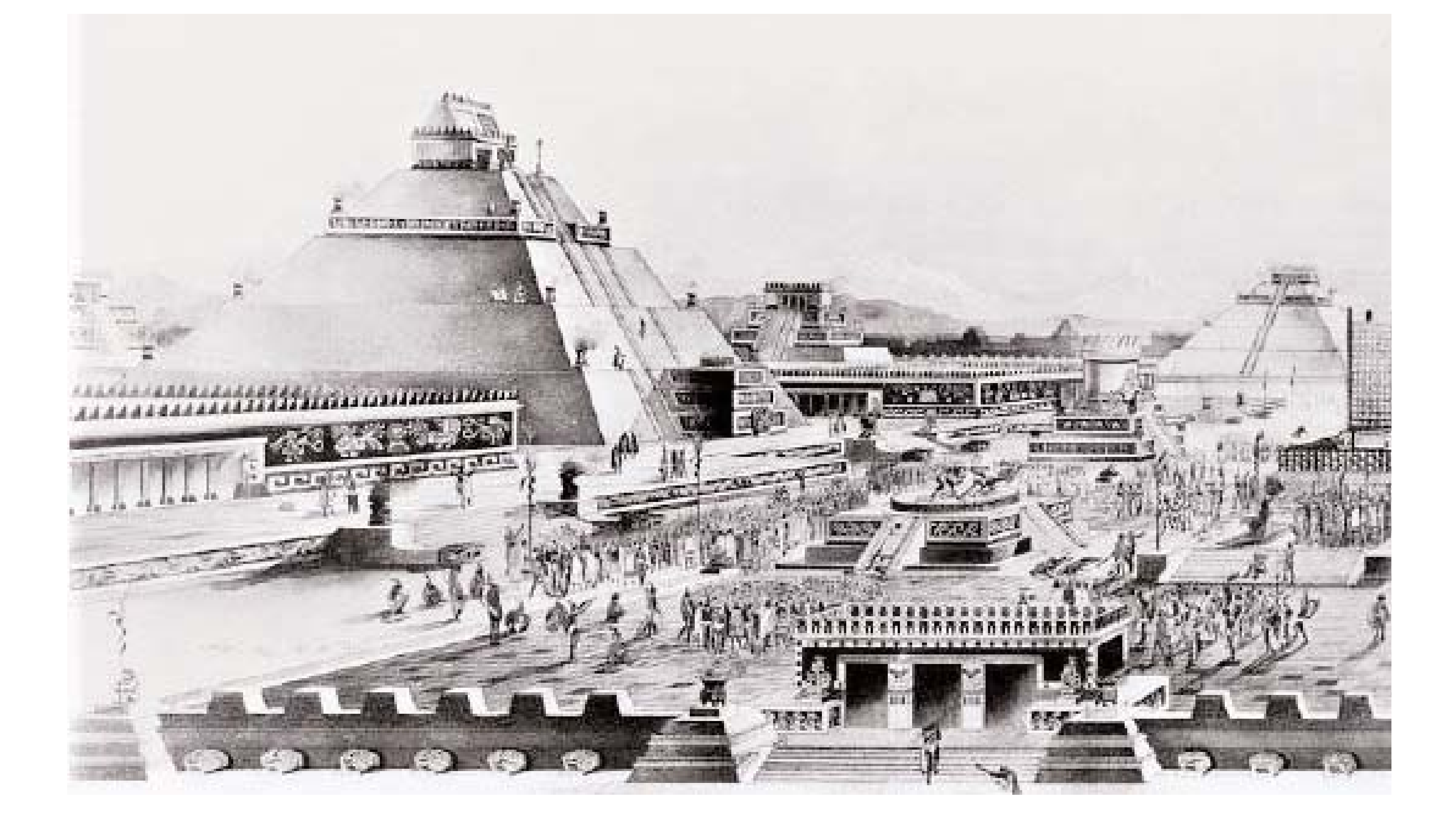
Au début des années 1300, les Aztèques sont arrivés au lac Texcoco. C'était une zone marécageuse avec une île inoccupée dans la vallée de Mexico. La vallée était un excellent endroit pour s'installer. Une carte d'un livre publié en 1524 montre la capitale de l'empire aztèque de Tenochtitlan, à droite, avec une représentation du golfe du Mexique, à gauche. Il est basé sur les souvenirs d'Hernan Cortes.

aquifères, et toute cette eau s'est déversée dans le lac Texcoco. C'était une zone humide tentaculaire qui couvrait 400 miles carrés (1 000 km2) et avait une faune et une végétation abondantes.

Les Aztèques ont revendiqué l'île du lac Texcoco comme leur dernière demeure et ont nommé la communauté Tenochtitlan. Bien que les terres marécageuses ne soient pas idéales pour l'agriculture et qu'il y ait peu de matériaux de construction, la région était riche en oiseaux, poissons et autres espèces aquatiques. Plusieurs communautés étaient situées sur les rives du lac Texcoco, telles que Culhua et Atzcapotzalco, et les femmes aztèques ont commencé à vendre du poisson, des oiseaux, des grenouilles et des légumes du lac sur les marchés de ces

d'autres communautés. Les Aztèques ont également établi des marchés sur l'île et les communautés extérieures ont apporté des marchandises au commerce. Ce fut le début d'un réseau commercial qui allait éventuellement aider la civilisation aztèque à se développer. Les gens ont également commencé à construire un système agricole connu sous le nom de système chinampa pour cultiver de la nourriture pour la communauté en pleine croissance.

Peu de temps après la fondation de la ville en 1325, le chef des Aztèques était Tenoch, qui avait été élu au pouvoir par un conseil des anciens. Tenoch a dirigé la communauté insulaire pendant 25 ans. Après sa mort, le nouveau chef, Acamapichtli, a réuni les habitants de Tenochtitlan et les habitants de Culhua. Acamapichtli était



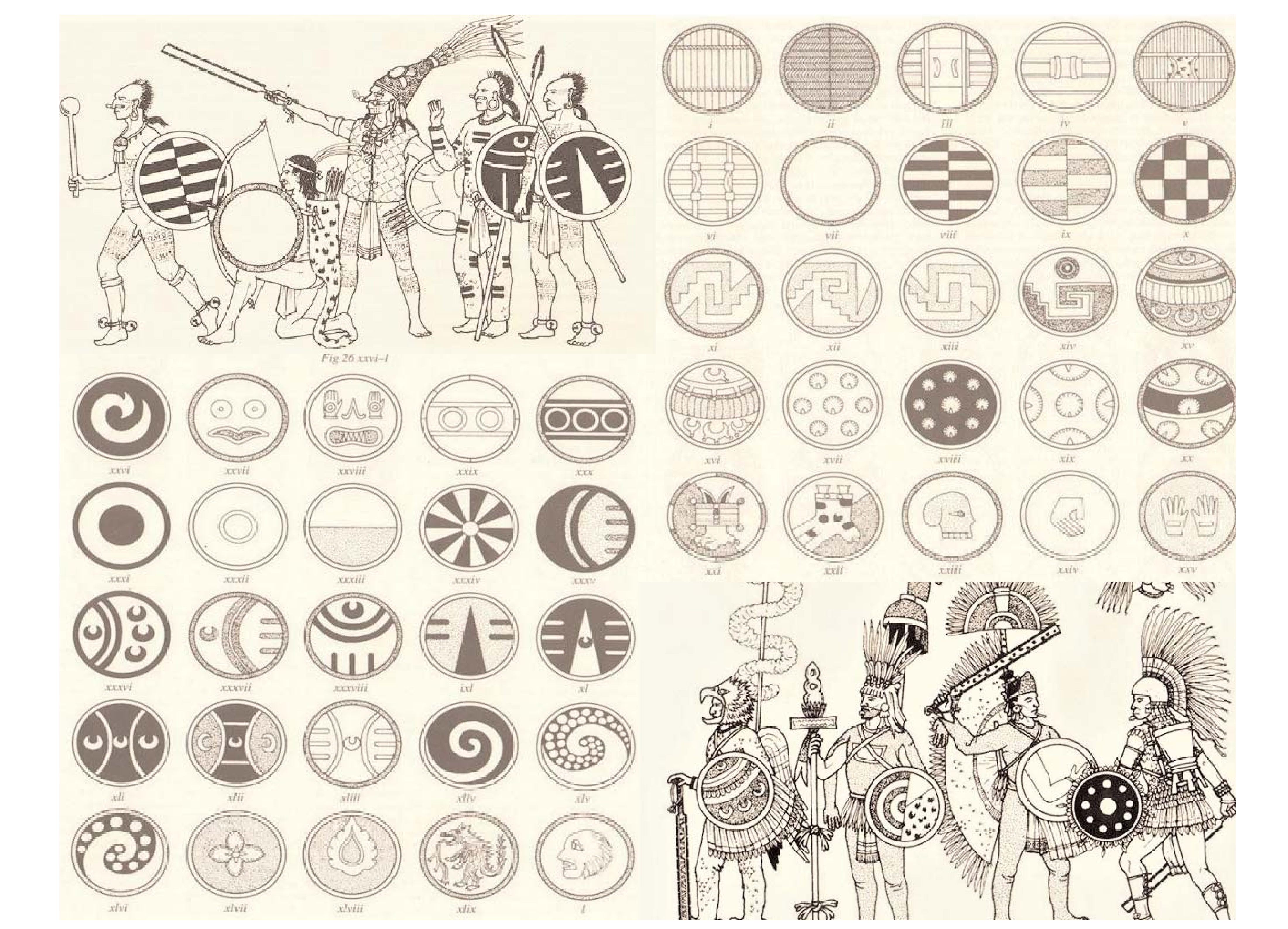

i
ii
iii
iv
v
vi
vii
viii
ix
x
xi
xii
xiii
xiv
xv
xvi
xvii
xviii
xix
xx
xxi
xxii
xxiii
xxiv
xxv
xxvi
xxvii
xxviii
xxix
xxx
xxxi
xxxii
xxxiii
xxxiv
xxxv
xxxvi
xxxvii
xxxviii
ixl
xl
xli
xlii
xliii
xliv
xlv
xlvi
xlvii
xlviii
xlix
l

Fig 26 xxvi–l

un noble qui avait à la fois des ancêtres aztèques et culhuacan.

Pendant le règne d'Acamapichtli, de 1375 à 1395, les Aztèques étaient les sujets d'une plus grande puissance dans la vallée. Ils payaient tribut et étaient sous le commandement de Tezozomoc de la ville d'Atzcapotzalco, qui régna sur la vallée jusqu'à sa mort en 1426. Une partie du tribut des Aztèques consistait à se battre dans les campagnes militaires d'Atzcapotzalco. Finalement, les Aztèques ont reçu la permission de mener leurs propres guerres pour conquérir des villes, exiger un tribut et gagner des terres agricoles. Ils ont continué à se battre pour Atzcapotzalco, prouvant leur puissance militaire, et ont été récompensés par des terres.

En 1426, les Aztèques avaient prouvé qu'ils étaient égaux aux guerriers d'Atzcapotzalco. Le nouveau souverain d'Atzcapotzalco, le fils de Tezozomoc, Maxtla, était un souverain meurtrier et instable. En 1426, il tua son frère pour prendre le pouvoir, puis il assassina le souverain aztèque Chimalpopoca. Le conseil aztèque a rapidement élu un nouveau chef, Itzcoatl, qui était un puissant guerrier. Sous sa direction, de 1427 à 1440, les Aztèques ont cherché le soutien des villes voisines pour mener une guerre contre Atzcapotzalco. Ils ont trouvé des alliés dans les chefs de Texcoco, Tlaxcala, Tlacopan et Xaltocan.

Cette guerre a conduit à une alliance en 1431 entre trois villes importantes de la vallée de Mexico : Tenochtitlan, Texcoco (à l'est) et Tlacopan (à l'ouest). Cette alliance était le début de l'empire aztèque, avec Tenochtitlan comme capitale.

Le moyen le plus rapide pour les Aztèques d'augmenter leurs ressources et leur richesse était la conquête. Les Aztèques ont commencé par vaincre les villes entourant le lac Texcoco. Ils ont continué sur le continent et passé les montagnes Ajusco dans la vallée de Morelos. Chaque ville vaincue est devenue une cité-État de l'empire en pleine croissance. Chaque cité-État devait rendre hommage aux Aztèques sous forme de biens ou de services, qui variaient selon les

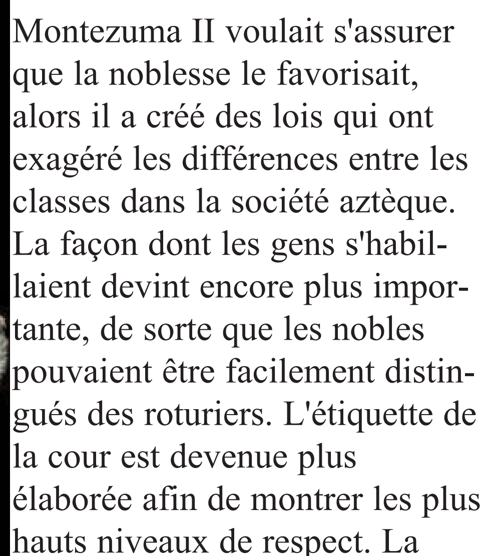


types de ressources ou de compétences trouvées dans la région. Ces tributs ont également augmenté au fil du temps à mesure que les besoins de l'empire en pleine croissance augmentaient.

En 1440, Montezuma Ier devint le nouveau souverain aztèque. Sous son règne, l'empire s'étendit sur des terres plus lointaines. Les Aztèques ont vaincu les Huaxtèques dans le centre-nord de Veracruz au milieu des années 1450. Ils ont ensuite vaincu Coixtlahuaca en 1458 et sont passés à la défaite de Cosamaloapan en 1459. En 1472, quelques années seulement après la mort de Montezuma Ier, l'empire s'était étendu à la Méso-Amérique.

Un grand sacrifice

Lorsque la Grande Pyramide a été achevée en 1487, Ahuitzotl a organisé une cérémonie de dédicace. Au sommet du grand temple, des prêtres et des nobles aztèques, dont Ahuitzotl, ont ouvert et enlevé les cœurs de 20 000 prisonniers de guerre ou plus. Le sang des victimes sacrifiées coulait sur les marches du temple et s'accumulait sur la place en contrebas, horrifiant les Aztèques et les ambassadeurs invités d'autres nations. Le sacrifice humain est devenu un outil politique puissant pour Ahuitzotl et les futurs dirigeants de l'empire.



Axayacatl, un prince de 19 ans, est devenu le prochain souverain aztèque. Ses campagnes ont vaincu les villes et les terres à l'ouest de Tenochtitlan. Sous son règne, les Aztèques ont également subi une défaite contre les Tarasques près du lac Patzcuaro. En 1481, Tizoc accéda au pouvoir mais n'étendit pas l'empire durant son règne. Au lieu de cela, il s'est concentré sur la suppression des rébellions dans les cités-États de l'empire. Sous Ahuitzotl, élu souverain en 1486, l'empire prit une tournure plus sanglante et plus impitoyable. Son sacrifice humain de masse à la Grande Pyramide a été l'un des événements les plus sanglants de l'histoire de Tenochtitlan. Ses conquêtes ont encore élargi l'empire jusqu'en 1502, lorsque le dernier souverain de l'empire, Montezuma II, a pris le pouvoir.

Montezuma II voulait s'assurer que la noblesse le favorisait, alors il a créé des lois qui ont exagéré les différences entre les classes dans la société aztèque. La façon dont les gens s'habillaient devint encore plus importante, de sorte que les nobles pouvaient être facilement distingués des roturiers. L'étiquette de la cour est devenue plus élaborée afin de montrer les plus hauts niveaux de respect. La


Fig 40
Fig 41
Fig 42
42a
43a
Fig 29
Fig 30
Fig 31
31a
31b
31c
Fig 32
Fig 33
Fig 34
Fig 35
Fig 36
Fig 37
Fig 38
Fig 39

position de huey tlatoani, l'empereur aztèque, a gagné plus de pouvoir, jusqu'à ce que Montezuma II soit essentiellement un tyran. Ses campagnes ont acquis encore plus de territoire pour l'empire. Il a également gagné des ennemis acharnés, en particulier dans le peuple invaincu de Tlaxcala. Au moment où Cortes est arrivé en 1519, l'empire était immense, avec une population d'environ 5 à 6 millions et couvrant une superficie de plus de 80 000 miles carrés (207 200 km²).6

Technologie aztèque

Les Aztèques utilisaient les mathématiques pour mesurer les distances, les longueurs et la superficie des terres. Leurs avancées technologiques se sont concentrées sur l'utilisation pratique, comme l'agriculture et la construction. Les Aztèques utilisaient des outils en obsidienne et en cuivre pour construire, sculpter et sculpter à l'aide de pierre et de bois.

Canoës et bateaux

Une pirogue était très utile pour naviguer sur les canaux et le lac entourant Tenochtitlan. Ces canots étaient fabriqués à partir de rondins évidés brûlés par le feu. Les charpentiers aztèques ont également fabriqué un bateau à fond plat semblable à un radeau, composé de planches de bois liées entre elles par des fibres serrées.
À partir de ces connaissances, les Aztèques ont construit une gamme impressionnante d'outils, de structures et de systèmes pour aider leur société à prospérer.

Alors que la roue n'était utilisée que pour les jouets et qu'il n'y avait pas de bêtes de somme, les Aztèques ont développé plusieurs moyens de transporter des marchandises sur de longues distances.
La forme la plus courante de transport de marchandises était dans un conteneur de canne tissé attaché au dos d'une personne sur un cadre de transport. Des porteurs, appelés tlamèmes, se spécialisaient dans ce type de transport. Chaque tlameme pouvait transporter un peu plus de 50 livres (23 kg) sur environ 13 miles (21 km).1
Les voyageurs naviguaient entre les villes le long d'un système de routes. Les routes les plus développées étaient situées à proximité des villes. Une route principale reliait les grandes villes de l'empire. Les populations ou les autorités locales ont entretenu les tronçons de route situés à proximité de leurs villes.

À Tenochtitlan, cinq grandes chaussées reliaient la ville au continent. Les gens pouvaient marcher le long des chaussées au-dessus du lac pour sortir de la ville. Ces chaussées de 12 pieds (3,7 m) de large étaient constituées de pieux en bois enfoncés dans le lit du lac et remplis de sable, de terre et de roches.2 Pour permettre au courant de traverser le lac, des parties des chaussées ont été coupées, création de canaux. Au-dessus de ces lacunes se trouvaient des ponts de bois.

Le manuscrit de Badianus

Au moment où les Espagnols sont arrivés, les Aztèques pratiquaient la médecine depuis des siècles. Ces herboristes experts avaient une connaissance approfondie des utilisations médicinales des plantes.
En 1552, deux érudits aztèques ont enregistré une liste d'herbes utilisées par leur peuple dans le manuscrit de Badianus, qui a été écrit en nahuatl et traduit plus tard en latin.

Les Aztèques avaient des mélanges médicinaux spécifiques pour traiter de nombreux types de maux. Pour arrêter un saignement de nez. Les Aztèques ont mélangé le jus d'une plante d'ortie qui a été broyée dans du sel avec de l'urine et du lait et ont versé ce mélange dans les narines. Pour un coup de foudre, une personne blessée a bu un liquide à base de feuilles de différents arbres et a frotté un pansement à base de différentes herbes sur son corps.

Engrais pour les Chinampas

Les Aztèques étaient des agriculteurs biologiques modèles qui ne laissaient rien se perdre, même les excréments humains. Ils remplissaient les canots d'excréments des habitants de Tenochtitlan et envoyaient les canots dans les champs de chinampa. Ces déchets humains ont ensuite été utilisés comme engrais riche pour le sol.

LE TEMPLE DU SOLEIL DE PALENQUE

Le "Palais" domine la zone centrale de Palenque. Sis sur un vaste monticule artificiel, ce réseau de galeries et de cours est à peu près de la dimension d'un pâté de maisons standard en Amérique du Nord.



Le temple du Soleil, à Palenque, a été bâti par Chan-Bahlum ("serpent-jaguar"), fils de Pacal, vers 690 apr. J.-C. L'arête de toit n'a pas de fonction structurelle, mais on peut considérer qu'elle ressemble au panache de cérémonie porté par un roi. Le toit mansardé du temple est orné de magnifiques figures en stuc qui font la renommée de Palenque, avec raison d'ailleurs. La crête du toit consistait en un treillis de pierre surmontant la structure, déjà élevée, des temples-pyramides. Peut-être les architectes mayas, craignant que ces temples ne fussent pas assez grandioses, voulaient-ils ainsi les rehausser. La crête était toujours abondamment ornementée de reliefs peints en plâtre, à l'instar des façades des temples. Les entrées, les montants de porte et les façades de nombreux autres bâtiments mayas étaient également décorés d'une multitude de sculptures en bois ou en pierre.

Si les temples étaient les structures les plus imposantes, plus nombreux étaient les palais d'un étage, d'aspect semblable, mais aux plates-formes beaucoup plus basses. Ces palais comportaient quelques douzaines de pièces aux murs enduits de plâtre. Souvent, contrairement aux temples-pyramides, une ou deux cours intérieures étaient aménagées dans l'enceinte des palais.

On ne sait pas au juste à quoi servaient ces "palais". Les chefs ou d'autres membres de l'élite y habitaient peut-être, quoique les pièces fussent minuscules et sans confort. Selon les archéologues, il est plus vraisemblable que les nobles aient vécu dans des édifices aujourd'hui disparus. Il se pourrait aussi que des moines, des religieuses ou des prêtres aient vécu dans ces "cellules", bien que l'existence d'ordres ecclésiastiques ou monastiques chez les anciens Mayas ne soit pas attestée.

La pyramide du Magicien, à Uxmal (nord du Yucatán), a une forme particulière. Elle est construite sur une grande plate-forme ovale, mais hormis cette particularité, elle est de la même forme que les temples-pyramides traditionnels.



D'après la légende maya, le temple a été créé en l'espace d'une seule nuit par un enfant prodige qui serait devenu le souverain du pays. En réalité, il a peut-être fallu jusqu'à 300 ans pour ériger la structure que l'on observe aujourd'hui puisqu'il s'agit en fait de cinq structures bâties l'une sur l'autre.

Les terres marécageuses ne sont pas idéales pour l'agriculture, mais les Aztèques ont réussi à rendre la zone autour de la ville insulaire de Tenochtitlan productive sur le plan agricole. Ils ont construit des lits agricoles surélevés appelés chinampas sur le lit peu profond du lac. Pour construire une chinampa, une zone rectangulaire a d'abord été choisie et ses quatre coins marqués par des piquets de bois s'étendant dans le lit du lac. La taille des chinampas variait d'environ 10 à 16 pieds (3 à 5 m) de large et 20 à 98 pieds (6 à 30 m) de long.3 La zone rectangulaire était alors remplie de couches de boue et de végétation. Le chinampa fini s'étendait à environ 3 pieds (1 m) au-dessus de l'eau. Des saules ont été plantés à chaque coin pour aider à stabiliser le chinampa. Parfois, les agriculteurs ont également construit leurs maisons sur ces parcelles.

Même s'ils vivaient sur un lac, les habitants de Tenochtitlan avaient besoin d'eau potable et d'eau pour irriguer les fermes. Une partie de l'eau du lac était saline et donc imbuvable. Les ingénieurs aztèques ont conçu un type ingénieux d'aqueduc pour amener de l'eau douce dans la ville. L'aqueduc de Chapultepec prend sa source aux sources de Chapultepec et se termine au centre de la ville. Il a été construit sur une plate-forme surélevée, au sommet d'une chaussée près de la ville. À sa base se trouvaient des pilotis en bois, surmontés d'une fondation de sable, de chaux et de roche. Cette base supportait deux canaux d'eau en maçonnerie. Pendant qu'un canal était utilisé, l'autre pouvait être nettoyé et entretenu. Cela garantissait que le débit d'eau ne s'arrêtait jamais. L'aqueduc de Chapultepec était l'aqueduc le plus avancé construit par les Aztèques, mais ils ont construit de nombreux autres aqueducs pendant leur règne.

Légendes AZTÈQUES
Le soleil et la lune
Le premier Soleil, le Soleil du Tigre, naquit en 955 avant J.C. Mais au bout d'une longue période de 676 ans le Soleil et les hommes furent dévorés par les tigres.
Le second Soleil, était celui du Vent. Il fut emporté par le vent et tous ceux qui vivaient sur la terre, et qui s'accrochaient aux arbres pour résister à la tempête, se transformèrent en singes.
Vint ensuite le troisième Soleil, le Soleil de la Pluie. Une pluie de feu s'abattit sur la terre, et les hommes se changèrent en dindons.
Le quatrième Soleil, le Soleil d'eau, fut détruit par les inondations. Tous ceux qui vécurent à cette époque se transformèrent en poissons. L'eau recouvrit tout pendant 52 ans.

Pensifs, les dieux se réunirent à Teotihuacan :
- Qui va se charger maintenant de ramener l'aube sur la terre ?
Le Seigneur des Escargots, célèbre pour sa force et sa beauté, fit un pas en avant :
- Je serai le Soleil, dit-il.
- Qui d'autre ?
Silence.
Tous regardèrent le Petit Dieu Syphilitique, le plus laid et malchanceux des dieux, et ils décidèrent :
- Toi.
Le Seigneur des Escargots et le Petit Dieu Syphilitique se retirèrent dans les montagnes, qui aujourd'hui sont les pyramides du Soleil et de la Lune. Là-bas, à jeun, ils méditèrent.
Ensuite les dieux formèrent un immense bûcher, y mirent le feu et les appelèrent.
Le Petit Dieu Syphilitique prit son élan et se jeta dans les flammes. Il en ressorti aussitôt après et s'éleva, incandescent, dans le ciel.
Le Seigneur des Escargots regarda le bûcher ardent, le front plissé. Il avança, recula, s'arrêta, fit plusieurs tours. Comme il ne se décidait pas, excédés les dieux le poussèrent. Mais avant qu'il ne s'élève vers le ciel les dieux, furieux, le giflèrent et le frappèrent au visage avec un lapin, tant et si bien qu'ils lui retirèrent son éclat.
C'est ainsi que l'arrogant Seigneur des Escargots devint la Lune. Les taches de la Lune sont les cicatrices de sa punition.

Mais le Soleil resplendissant ne bougeait pas.
L'épervier d'obsidienne vola vers le Petit Dieu Syphilitique et lui demanda :
- Pourquoi, ne bouges-tu pas ?

Et il répondit, lui le mésestimé, le purulent, le bossu, le boiteux :
- Parce que je veux le sang et le royaume.

Ce cinquième Soleil, le Soleil du Mouvement, illumina les Toltèques et illumine les Aztèques. Il a des serres et se nourrit de coeurs humains.



La montagne de maïs
Les dieux se demandaient ce que pourraient bien manger les hommes.

Un jour, Quetzalcoatl rencontra une fourmi rouge dans les environs de Teotihuacan. La fourmi portait un grain de maïs. Très intéressé, Quetzalcoatl lui demanda où elle l'avait trouvé. Dans un premier temps, la fourmi fit comme si de rien n'était et poursuivit sa route. Mais face à l'insistance du dieu elle lui répondit qu'elle l'avait extrait de la "Montagne de Notre Alimentation" et l'invita à la suivre.

Mais Quetzalcoatl était trop grand pour pénétrer dans cet endroit comme les autres fourmis. Alors il dut recourir à la magie et se transforma en fourmi noire. La fourmi rouge l'attendait à l'intérieur, et elle le guida jusqu'au lieu où se trouvaient des tas et des tas de maïs. Puis elle l'aida à ramasser suffisamment de grains pour les partager avec les autres dieux. Le grand Quetzalcoatl la remercia puis s'en alla. Quetzalcoatl portait le maïs aux autres dieux qui, plus tard, le donneront à manger aux hommes. L'aliment était bon.
On avait besoin de plus de maïs, mais c'était une tâche fatigante que de se transformer en fourmi pour ramener les grains petit à petit. Quetzalcoatl tenta de ramener la "Montagne" entière mais il ne réussit pas. Les dieux demandèrent alors de l'aide au devin Oxomo et sa femme Cipactonal pour qu'ils jettent un sort. Ils leur révélèrent que si Nanahuatl lançait la foudre, la "Montagne de notre alimentation" resterait ouverte.

Les Huicholes et le maïs
Les Huicholes étaient fatigués de manger des choses qu'ils n'aimaient pas. Ils voulaient quelque chose qu'ils pourraient manger tous les jours, mais de façons différentes.



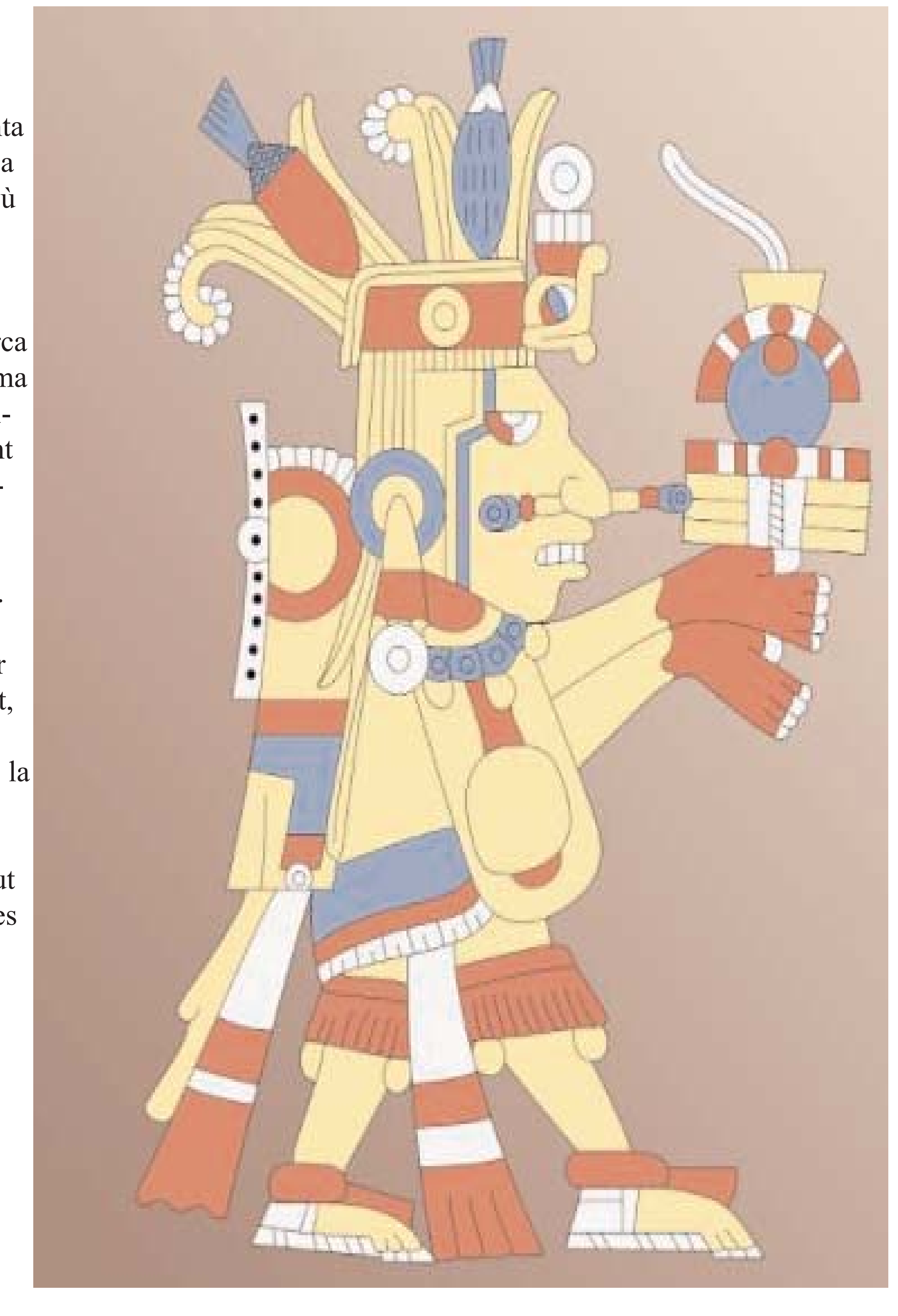
Un jeune Huichol entendit parler du maïs et de ses fameux mets, des tortillas, les chilaquiles et la soupe de tortilla que l'on préparait avec cette céréale. Mais le maïs se trouvait très loin, de l'autre côté de la montagne. Ceci ne le découragea pas et il se mit en marche. Au bout de peu de temps il vit une file de fourmis et comme il savait que certaines d'entre elles étaient les gardiennes du maïs, il les suiv-

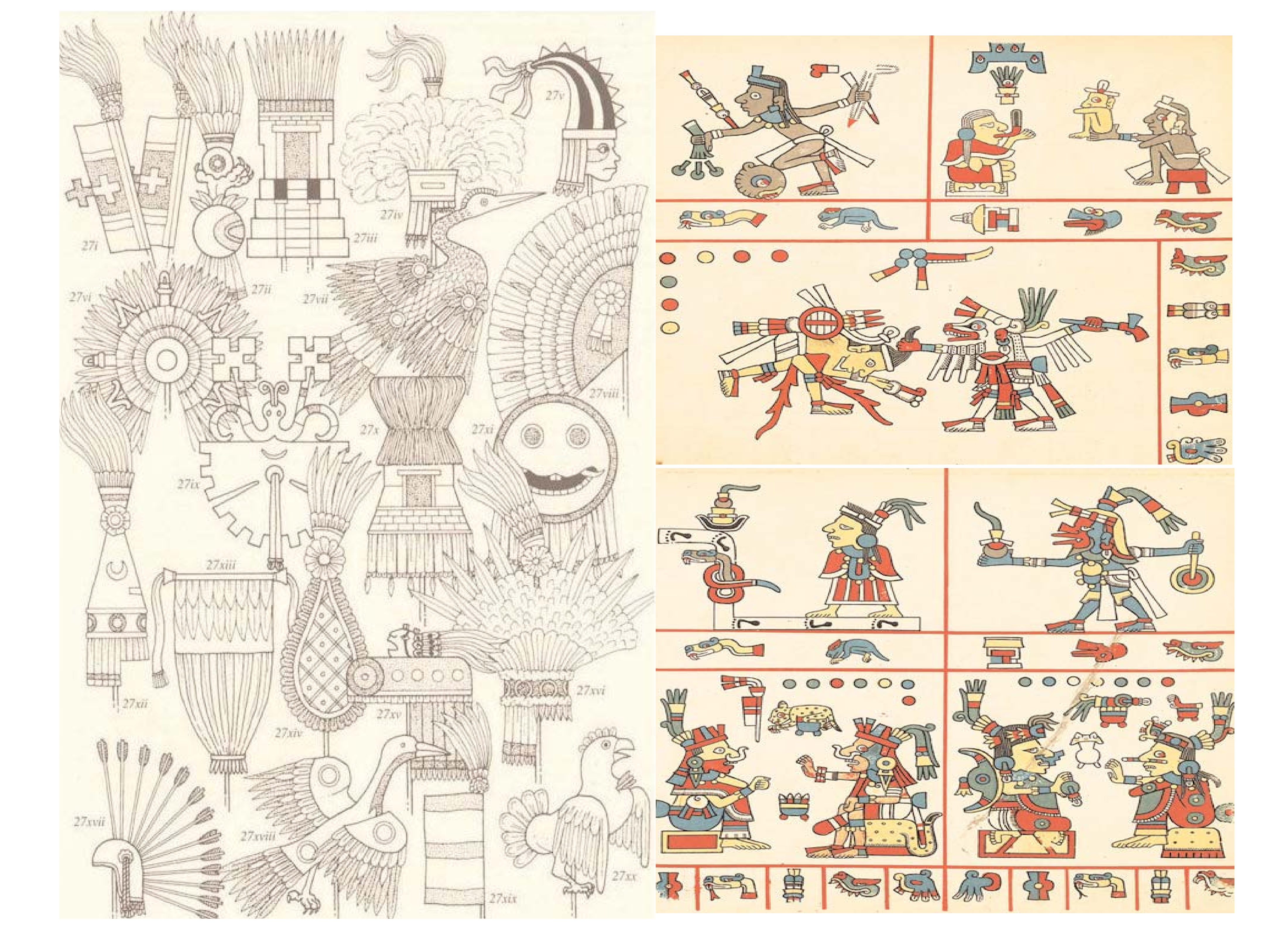
it. Mais quand le jeune s'endormit les fourmis, sans aucune gêne, dévorèrent tous ses vêtements, le laissant seul avec son arc et ses flèches. Sans vêtement et affamé le Huichol se mit à se lamenter. C'est alors qu'un oiseau se posa sur un arbre proche. Le jeune pointa son arc vers lui, mais l'oiseau le réprimanda et lui dit qu'elle était la Mère du maïs. Elle l'invita à la suivre jusqu'à la Maison du Maïs où elle l'autoriserait à prendre tout ce qu'il cherchait.

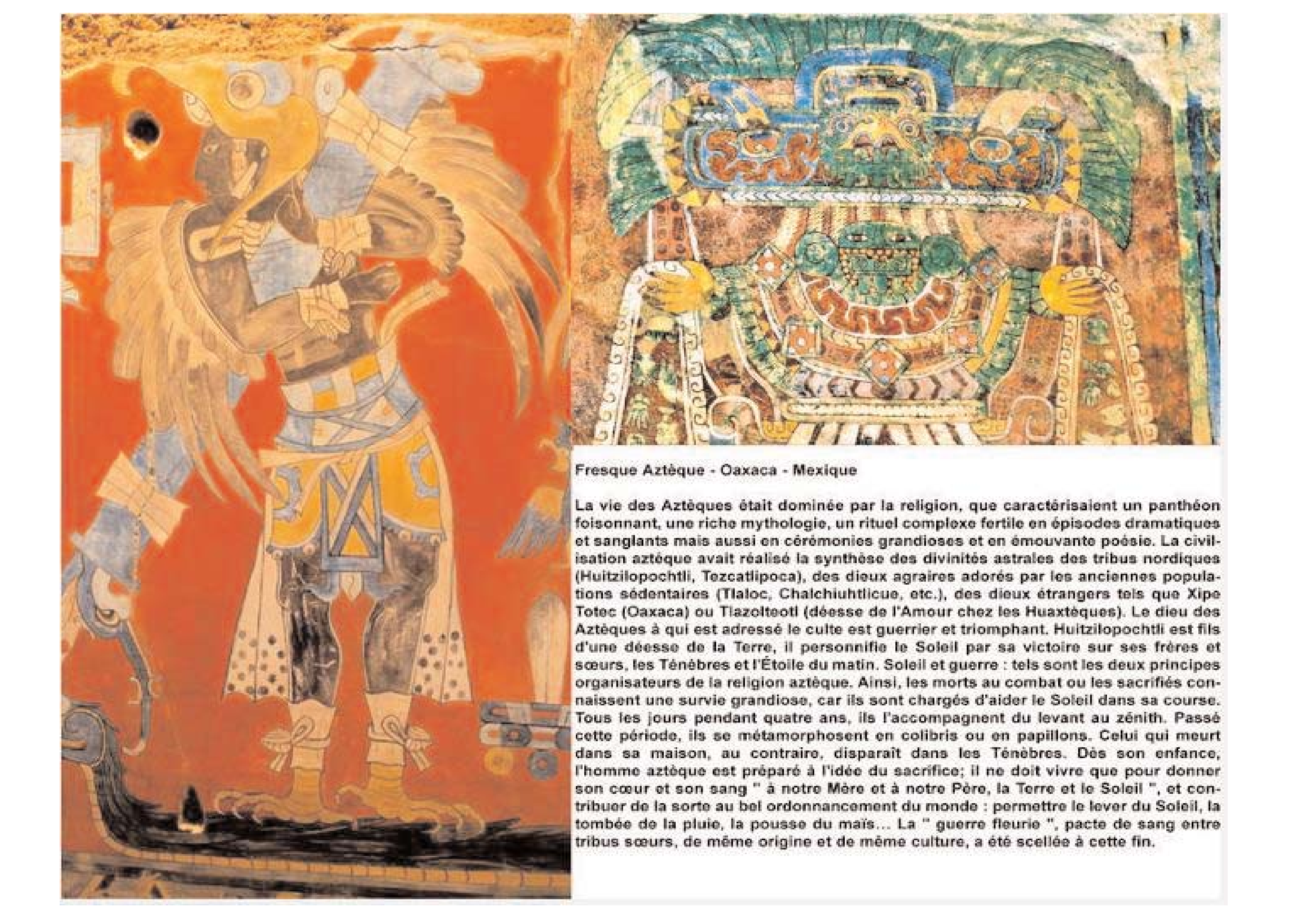
Dans la Maison du Maïs se trouvaient cinq belles demoiselles, les filles de la Mère du maïs : Mazorca Blanca, Mazorca Azul, Mazorca Amarilla, Mazorca Roja et Mazorca Negra. Mazorca Azul le charma avec sa beauté et sa douceur. Ils se marièrent et retournèrent au village Huichol. Comme il n'avait pas encore de maison, ils dormirent un temps dans un lieu dédié aux dieux. Puis, comme par enchantement, la maison des nouveaux mariés se remplissait chaque jour d'épis qui la décoraient comme des fleurs. Les gens venaient de toutes parts car Mazorca Azul leur offrait des épis à pleines mains.

La belle épouse enseigna à son mari à semer le maïs et à entretenir les cultures. En apprenant quels délices offraient ce nouvel aliment, les animaux tentèrent de le dérober. Mazorca Azul enseigna aux gens à placer des feux autour des cultures pour effrayer les bêtes à la recherche d'épis tendres.

Les Anciens racontent que Mazorca Azul, après avoir enseigné tout ce qu'elle savait, se moulut elle-même et c'est de cette façon que les hommes connurent l'excellent atole, une boisson chaude que l'on prépare avec des grains de maïs.

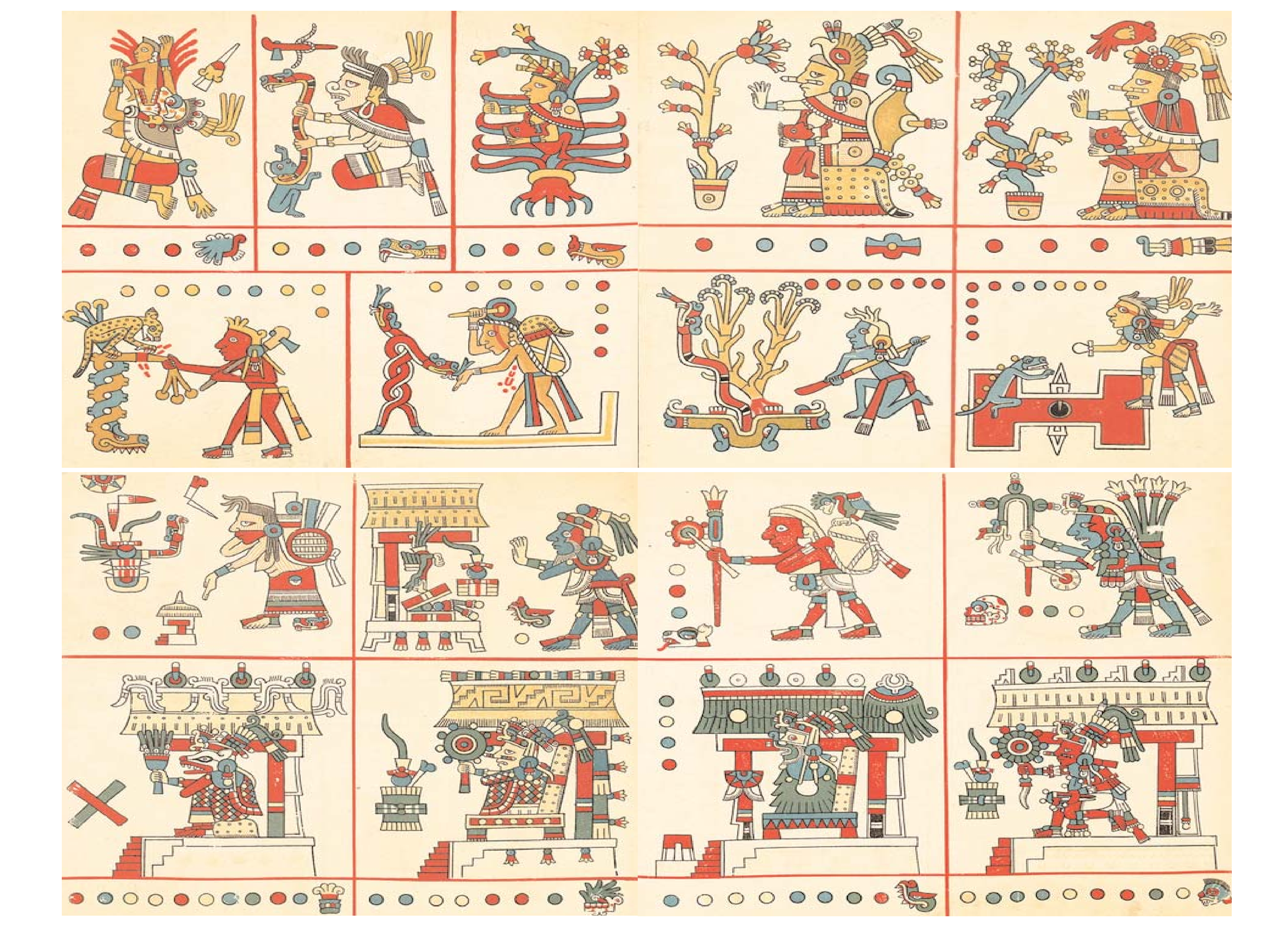



27i
27ii
27iii
27iv
27v
27vi
27vii
27viii
27ix
27x
27xi
27xii
27xiii
27xiv
27xv
27xvi
27xvii
27xviii
27xix
27xx



Fresque Aztèque - Oaxaca - Mexique

La vie des Aztèques était dominée par la religion, que caractérisaient un panthéon foisonnant, une riche mythologie, un rituel complexe fertile en épisodes dramatiques et sanglants mais aussi en cérémonies grandioses et en émouvante poésie. La civilisation aztèque avait réalisé la synthèse des divinités astrales des tribus nordiques (Huitzilopochtli, Tezcatlipoca), des dieux agraires adorés par les anciennes populations sédentaires (Tlaloc, Chalchiuhtlicue, etc.), des dieux étrangers tels que Xipe Totec (Oaxaca) ou Tlazolteotl (déesse de l'Amour chez les Huaxtèques). Le dieu des Aztèques à qui est adressé le culte est guerrier et triomphant. Huitzilopochtli est fils d'une déesse de la Terre, il personnifie le Soleil par sa victoire sur ses frères et sœurs, les Ténèbres et l'Étoile du matin. Soleil et guerre : tels sont les deux principes organisateurs de la religion aztèque. Ainsi, les morts au combat ou les sacrifiés connaissent une survie grandiose, car ils sont chargés d'aider le Soleil dans sa course. Tous les jours pendant quatre ans, ils l'accompagnent du levant au zénith. Passé cette période, ils se métamorphosent en colibris ou en papillons. Celui qui meurt dans sa maison, au contraire, disparaît dans les Ténèbres. Dès son enfance, l'homme aztèque est préparé à l'idée du sacrifice; il ne doit vivre que pour donner son cœur et son sang " à notre Mère et à notre Père, la Terre et le Soleil ", et contribuer de la sorte au bel ordonnancement du monde : permettre le lever du Soleil, la tombée de la pluie, la pousse du maïs... La " guerre fleurie ", pacte de sang entre tribus sœurs, de même origine et de même culture, a été scellée à cette fin.



Le peuplement initial de la Méso-Amérique MAYA

Maria Regueiro vient de publier un papier intitulé: On the Origins, Rapid Expansion and Genetic Diversity of Native Americans From Hunting-Gatherers to Agriculturalists basé sur l'étude de l'haplogroupe Q du chromosome Y.

Le processus de migration qui a amené l'espèce humaine aux Amériques est divisé en trois phases: la première est une migration dans le nord de la Sibérie datée d'environ 40.000 ans, de la région de l'Altaï vers la Béringie. Ensuite les conditions climatiques ont bloqué l'avance des hommes pendant environ 15.000 ans en Béringie. La dernière phase consiste en l'arrivée aux Amériques depuis la Béringie. Ce mouvement vers le sud a été probablement facilité par le réchauffement climatique il y a environ 12.500 ans. Les progrès de la biologie moléculaire aussi bien que l'amélioration des connaissances de l'archéologie, la linguistique et la paléo-climatologie ont éclairé cette diaspora ces dernières années. Deux fenêtres temporelles ont permis l'accès à la Béringie: entre 40.000 et 20.000 ans et entre 16.000 et 12.500 ans, et il y a encore aujourd'hui un désaccord sur le nombre de migrations et sur l'époque de ces migrations.

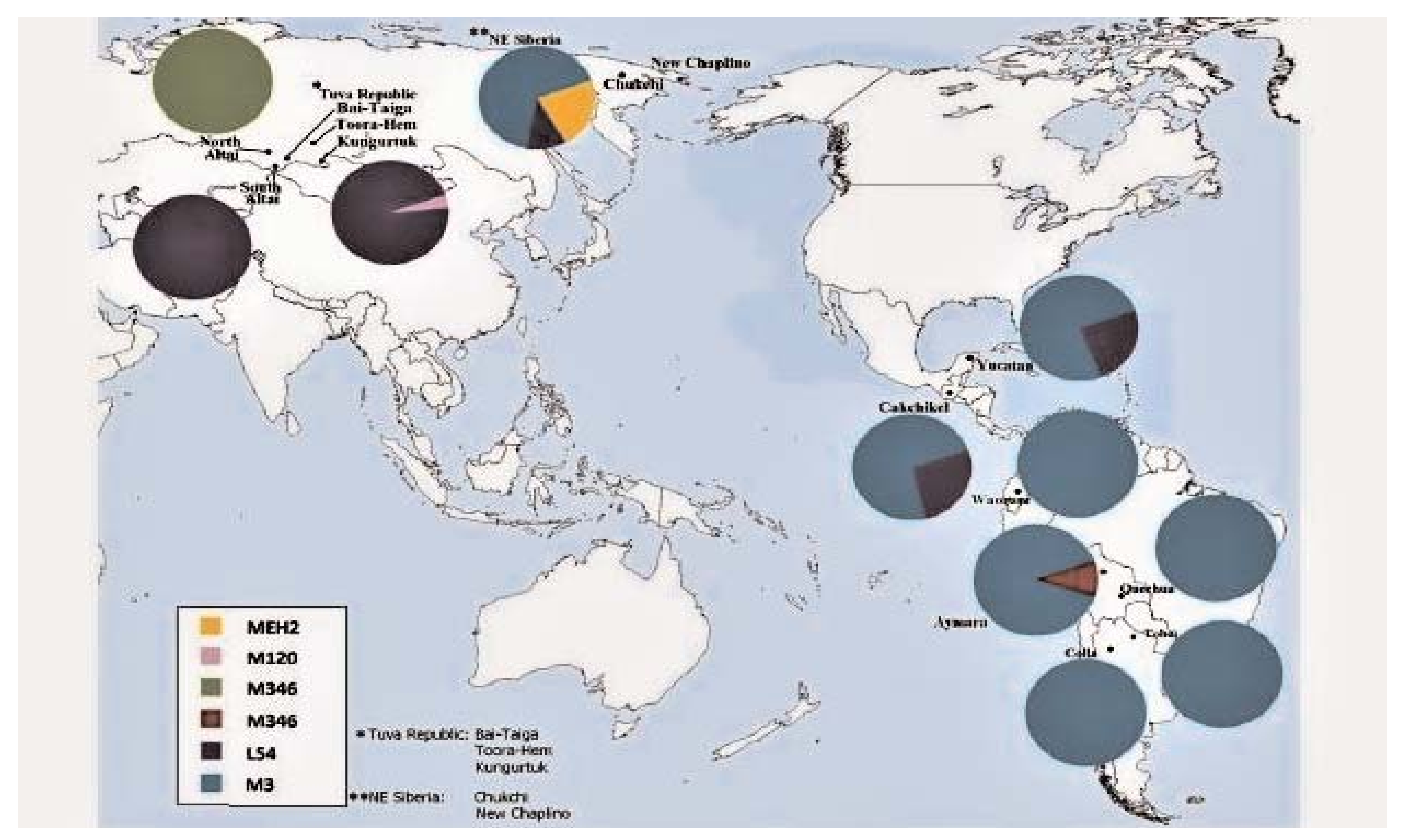
L'étude actuelle porte sur plusieurs populations est-asiatiques et natives américaines: 3 régions de la république Touva en Asie Centrale, 2 régions de la zone nord-est de la Sibérie, et des mayas du Yucatán et du Guatemala. Un total de 293 échantillons issus de ces 7 régions a été étudié: 146 de la république Touva, 32 du nord-est de la Sibérie, 72 du Yucatán et 43 du Guatemala. Des résultats issus d'études précédentes ont également été analysés. Le nombre d'échantillons de l'haplogroupe Q est donné dans le tableau ci-dessous:

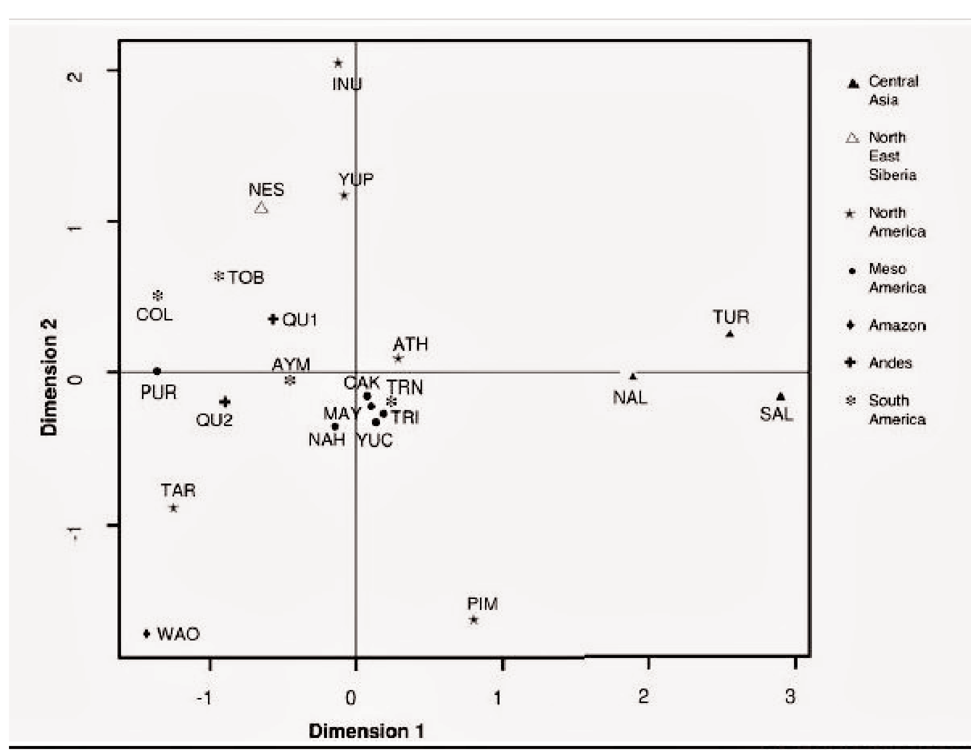
TABLE 1. Populations analyzed, their location, gene diversity, and mean variance

Population	Key	Ethnic group (geographic location)	Geographical coordinates, latitude/longitude	Reference	Number of individuals in Haplogroup Q	Gene diversity[a]	Mean variance (V_p
Central Asia							
Tuva Republic	TUR	Mongolian (Tuva Republic)		Present study	24	0.1864 ± 0.0446	0.171
Bai-Taiga		Mongolian	51°01′60″ N, 090°13′60″ E	Present study	3		
Kungurtug		Mongolian	50°35′58″ N, 097°31′22″ E	Present study	14		
Toora-Hem		Mongolian	52°29′52″ N, 096°23′50″ E	Present study	7		
North Altai	NAL	Mongolian (Altai Republic)	51°49′19″ N, 086°27′08″ E	Dulik et al., 2012	26	0.2946 ± 0.0568	0.350
South Altai	SAL	Mongolian (Altai Republic)	49°29′15″ N, 087°25′51″ E	Dulik et al., 2012	20	0.1400 ± 0.0485	0.133
North East Siberia	NES	Eskimo (Siberia)		Present study	9	0.5740 ± 0.0435	0.678
Chukchi		Eskimo (Siberia)	66°05′29″ N, 174°26′19″ W	Present study	7		
New Chaplino		Eskimo (Siberia)	64°29′51″ N 172°51′28″ W	Present study	2		
North America							
Athabaskan[b]	ATH	Eskimo (Alaska)	66°34′02″ N, 145°15′04″ W	Davis et al., 2011	31	0.5125 ± 0.0490	0.606
Inupiat[b]	INU	Eskimo (Alaska)	71°17′26″ N, 156°47′19″ W	Davis et al., 2011	101	0.4057 ± 0.0538	0.511
Yupik[b]	YUP	Eskimo (Alaska)	60°47′32″ N, 161°45′21″ W	Davis et al., 2011	98	0.4835 ± 0.0495	0.560
Pima	PIM	Native American (Mexico)	29°05′56″ N, 110°57′15″ W	Sandoval et al., 2012	49	0.2991 ± 0.0663	0.548
Tarahumara	TAR	Native American (Mexico)	28°45′08″ N, 107°38′05″ W	Sandoval et al., 2012	13	0.3975 ± 0.0680	0.430
Maya (Yucatan)[c]	YUC	Native American (Mexico)	20°42′35″ N, 089°05′39″ W	present study	56	0.5009 ± 0.0542	0.618
Maya (Yucatan)[c]	MAY	Native American (Mexico)	20°40′46″ N, 088°34′07″ W	Sandoval et al., 2012	14	0.5370 ± 0.0517	0.606
Nahua[c]	NAH	Native American (Mexico)	19°40′00″ N, 099°21′00″ W	Sandoval et al., 2012	56	0.4965 ± 0.0635	0.684
Purepecha[c]	PUR	Native American (Mexico)	19°34′41″ N, 101°37′20″ W	Sandoval et al., 2012	6	0.5156 ± 0.0565	0.798
Triqui[c]	TRI	Native American (Mexico)	17°04′04″ N, 096°43′12″ W	Sandoval et al., 2012	22	0.4730 ± 0.0578	0.670
Central America							
Maya (Cakchikel)[c]	CAK	Native American (Guatemala)	14°34′00″ N, 090°44′00″ W	present study	39	0.5232 ± 0.0490	0.678
South America							
Amazon							
Waorani	WAO	Native American (Ecuador)	01°05′00″ S, 075°55′00″ W	Geppert et al., 2011	36	0.2813 ± 0.0627	0.305
Andes							
Quechua1	QU1	Native American (Bolivia)	15°00′00″ S, 068°45′00″ W	Gaya-Vidal et al., 2011	33	0.4172 ± 0.0615	0.489
Quechua2	QU2	Native American (Peru)	06°25′38″ S, 076°31′09″ W	Sandoval et al., 2012	8	0.3976 ± 0.0670	0.326
Aymara	AYM	Native American (Bolivia)	18°10′00″ S, 068°11′00″ W	Gaya-Vidal et al., 2011	42	0.4449 ± 0.0541	0.523
Trinitario[b]	TRN	Native American (North Bolivia)	14°22′41″ S, 065°05′44″ W	Tirado et al., 2009	30	0.5144 ± 0.0438	0.522
Toba	TOB	Native American (Argentina)	32°57′02″ S, 060°39′59″ W	Toscanini et al., 2011	40	0.3692 ± 0.0596	0.341
Colla	COL	Native American (Argentina)	24°46′58″ S, 065°24′34″ W	Toscanini et al., 2011	10	0.4222 ± 0.0589	0.709

Il y ainsi 24 échantillons sur 146 de l'haplogroupe Q dans la république de Touva, 9 sur 32 dans le nord-est de la Sibérie, 56 sur 72 au Yucatán et 39 sur 43 au Guatemala. 8 marqueurs ont été étudiés. Leurs fréquences dans les différentes populations sont données ci-dessous: La répartition géographique de ces différents marqueurs est donnée ci-dessous:

L54 est le SNP le plus fréquent dans la république de Touva, alors que M3 domine chez les mayas et dans le nord-est de la Sibérie. MEH2 est présent uniquement dans le nord-est de la Sibérie. L'analyse des différents haplotypes montre que la plus grande diversité se retrouve en Sibérie du nord-est, suivie par les mayas. L'analyse multidimensionnelle basée sur la distance génétique, permet de différentier nettement les populations d'Asie Centrale qui possèdent la plus faible diversité.





Les estimations des temps de coalescence des différents haplogroupes ont été fait avec le taux de mutation évolutionnaire de Zhivotovsky et le taux de mutation généalogique de Goedbloed: (haut gauche)

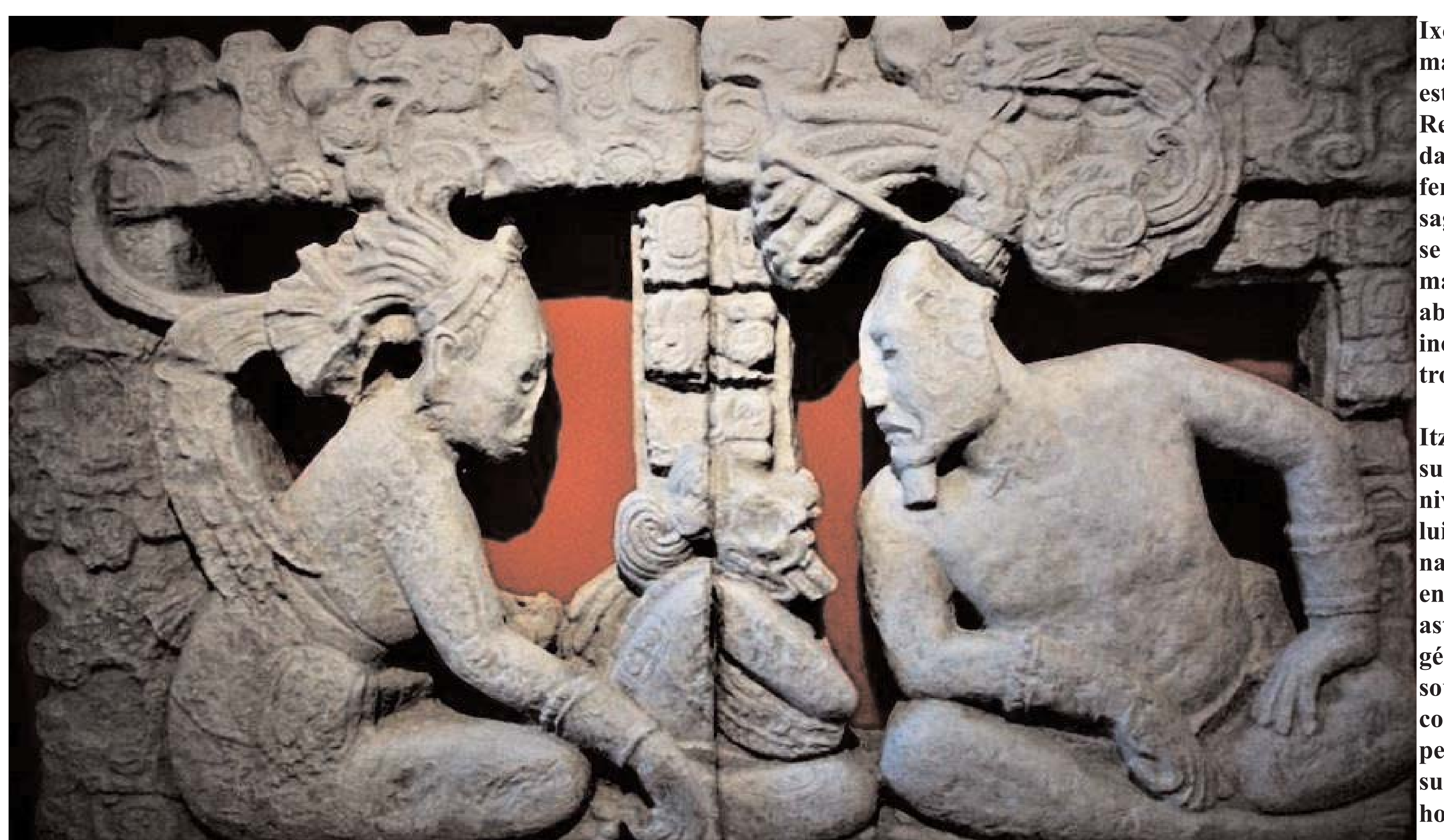
Le taux de mutation généalogique donne des résultats 3 fois plus jeune que le taux de mutation évolutionnaire. En général le taux généalogique est plus en accord avec les données archéologiques. Cependant certains ont proposé que le taux généalogique s'applique davantage aux données récentes avec une faible diversité, alors que le taux évolutionnaire s'applique davantage avec les données anciennes à plus grande diversité. Les plus anciens temps de coalescence pour tout l'haplogroupe Q, sont situés en Sibérie du nord-est (11.090 +/- 2.790 ans), et en Amérique du nord chez les Purepecha (11.270 +/- 3.740 ans) et Pima (10.870 +/- 5.250 ans). Pour le SNP M3, les plus anciennes dates sont pour les Nahuas d'Amérique du nord (11.450 +/- 2.810 ans). Ainsi la mutation Q-M3 est arrivée peu de

Population	N M242	Evo[a] TE	Gene[b] TE	N M346/L54	Evo[a] TE	Gene[b] TE	N M3	Evo[a] TE	Gene[b] TE
Central Asia									
Tuva Republic	24	7.24 ± 2.67	2.8 ± 1.03	23	7.45 ± 2.79	2.88 ± 1.07	0		
Bai-Taiga	3			3			0		
Kungurtug	14	10.00 ± 4.14	3.86 ± 1.60	13	10.59 ± 4.47	4.09 ± 1.72	0		
Toora-Hem	7	2.41 ± 0.99	0.93 ± 0.383	7	2.41 ± 0.99	0.93 ± 0.383	0		
North Altai	26	15.09 ± 4.69	5.83 ± 1.81	25[c]	13.52 ± 4.44	5.22 ± 1.71			
South Altai	20	5.19 ± 2.85	2.00 ± 1.10	20	5.19 ± 2.85	2.00 ± 1.10			
North East Siberia	9	28.71 ± 7.22	11.09 ± 2.79	1			6	16.90 ± 3.89	3.88 ± 1.50
New Chaplino	2			0			2		
Chukchi	7	26.57 ±6.52	10.26 ± 2.52	1			4		
North America									
Maya (Yucatan)	56	23.59 ± 5.02	9.11 ± 1.94	13	24.15 ± 5.41	9.33 ± 2.09	43	21.12 ± 4.90	8.16 ± 1.89
Maya (Mexico)	14	23.20 ± 5.67	8.96 ± 2.19				11	25.47 ± 6.85	9.84 ± 2.64
Nahua (Mexico)	56	27.21 ± 5.63	10.51 ± 2.17				22	29.64 ± 7.29	11.45 ± 2.81
Pima	49	28.14 ± 13.59	10.87 ± 5.25				1		
Purépecha	6	29.18 ± 9.70	11.27 ± 3.74				3		
Triqui	22	27.22 ± 4.66	10.52 ± 1.80						
Tarahumara	13	18.95 ± 4.57	7.32 ± 1.76						
Mesoamerica									
Maya (Cakchikel)	39	24.22 ± 5.64	9.36 ± 2.18	10	23.06 ± 4.06	8.91 ± 1.57	29	24.07 ± 6.73	9.30 ± 2.46
Amazon									
Waorani	36	16.50 ± 5.50	6.37 ± 2.12	0				16.50 ± 5.50	6.37 ± 2.12
Andes									
Quechua1	33	21.08 ± 5.07	8.14 ± 1.96	0			33	21.08 ± 5.07	8.14 ± 1.96
Quechua2	8	11.47 ± 2.85	4.43 ± 1.10				6	4.02 ± 1.52	1.55 ± 0.58
South America									
Aymara	42	22.25 ± 4.76	8.60 ± 1.84	5[d]	13.52 ± 3.79	5.22 ± 1.46	37	22.39 ± 4.53	8.65 ± 1.75
Toba	40	13.94 ± 3.38	5.39 ± 1.30	0			40	13.94 ± 3.38	5.39 ± 1.30
Colla	10	25.96 ± 7.32	10.03 ± 2.83	0			10	25.96 ± 7.32	10.03 ± 2.83

temps après l'émergence de Q-L54. Cela supporte l'idée d'une isolation des premières populations américaines créant un scénario démographique qui favorise des épisodes multiples de dérives génétiques issus de goulots d'étranglement et d'effets fondateurs. La faible diversité de l'haplogroupe Q en Asie centrale est probablement le résultat d'effets fondateurs suivis de dérives génétiques provoqués par le style de vie nomade. Il est aussi possible que cela soit du à des événements démographiques récents qui ont modifié le paysage génétique de cette région, ou tout simplement à des effets de sous-échantillonnage.

La prédominance et l'ubiquité du SNP M3 Natif américain est cohérent avec un unique événement migratoire pré-holocène. Les temps de coalescence proches entre L54 et M3 suggère que le peuplement des Amériques a été rapide. Le séquençage complet du paléo-eskimo de la culture Saqqaq, daté de 4000 ans indique d'autre part, une migration récente datée d'environ 5.500 ans entre la Sibérie du nord-est et les Amériques.

La grande diversité à l'intérieur de l'haplogroupe Q-M3 indique un fort accroissement de la population des Amériques du probablement à l'avènement du néolithique entre 2.000 et 1.000 av. JC. La population maya est ainsi maximale à la période classique vers 750 de notre ère.



Ixchel est la déesse de la maternité et de la lune et est associée à l'eau. Représentée par une vieille dame, elle protège les femmes et patronne le tissage. Elle peut également se présenter sous un aspect malveillant et être responsable des destructions, des inondations et des tempêtes tropicales.

Itzamna est le dieu suprême ayant créé l'univers. C'est également de lui que viennent les connaissances en agriculture, en écriture et en astronomie. Il était généralement représenté sous la forme d'un monstre cosmique en forme de serpent-crocodile qui, une fois sur terre, devenait un vieil homme

Les Mayas

Peuple indien d'Amérique centrale fondateur d'une brillante civilisation précolombienne qui s'étendit sur les territoires actuels des États mexicains des Chiapas et du Yucatán, et sur ceux du Belize, du Guatemala et du Honduras. Aujourd'hui, les Mayas sont quelque 2 millions qui appartiennent au groupe linguistique maya. Dans les forêts tropicales du Petén et sur les terres arides du Yucatán, les Mayas ont, durant plus de deux millénaires, développé une civilisation prestigieuse. Au IXe siècle de notre ère, leurs cités furent peu à peu abandonnées, pour n'être redécouvertes par les explorateurs qu'à partir du XIXe siècle. Mais les peuples mayas ont su jusqu'à nos jours préserver leur identité, en dépit des invasions et des conquêtes.

Les origines

Un peuple stable Venus d'Asie par le détroit de Béring, comme tous les peuples américains, les Mayas s'installèrent à une date qui reste encore inconnue sur le territoire actuellement occupé par leurs descendants. On peut cependant affirmer que ce peuple, ou plutôt ces peuples - car il faut distinguer, d'après leur langue, les Chols, les Chortis, les Yucatèques et de nombreux autres (le maya lui-même regroupant 24 langues indiennes) - ont connu une stabilité exceptionnelle: en dépit des vicissitudes de l'histoire, les Mayas ne se sont pas déplacés depuis le IIe millénaire avant J-C.

L'aire maya

Amérique du Nord : économies et aires culturelles vers 1500 Leur territoire couvre le sud-est du Mexique, le Belize et le Guatemala, l'ouest du Salvador et du Honduras, entre 14 degrés et 22 degrés de latitude nord: tout le pays est donc tropical, mais cette uniformité n'est qu'apparente. L'aire maya est traditionnellement divisée en trois ensembles géomorphologiques: les hautes terres volcaniques méridionales, fertiles et tempérées; les basses terres centrales, bien drainées par de grands fleuves, comme le Motagua ou l'Usumacinta; le plateau calcaire aride du Yucatán, au nord, au drainage souterrain. Cette distinction doit être nuancée en raison de la diversité du relief, des sols et du climat. Les basses terres centrales sont entrecoupées de grandes vallées mais butent au sud-est sur les monts Maya. Le vaste plateau calcaire du Yucatán est interrompu par la chaîne de collines du Puuc. À cette variété de paysages correspond la multiplicité des manifestations culturelles locales: s'il existe effectivement une civilisation maya, on ne saurait sous-estimer la richesse de sa diversité intérieure.

Une longue maturation

Les Mayas créèrent des terres arables en abattant et en brûlant la végétation. Ils cultivaient le maïs et des plantes secondaires telles que le haricot, la courge et le tabac. Dans le plateaux de l'ouest, ils défrichaient la jungle pour y faire des cultures. Après une période de deux ans, ils cultivaient de nouveaux champs, laissant les anciens en jachère pendant dix ans avant de les réensemencer.

Ils vivaient dans de petit villages constitués d'ensembles de maisons occupés par des familles étendues. Leurs maisons au toit de chaume étaient d'ordinaire des huttes à une seule pièce aux murs faits de poteaux de bois entrecroisés recouverts de boue séchée. On utilisait surtout ces huttes pour y dormir, les tâches quotidiennes telles que la cuisine étaient effectuées dehors, dans une espace central commun. La répartition du travail entre hommes et femmes était clairement définie : les hommes entretenaient les huttes et s'occupaient des champs de maïs, et les femmes préparaient les repas, confectionnaient les vêtements et veillaient aux besoins de la famille. Ces méthodes agricoles anciennes et ces traditions familiales ont survécu au fil des siècles et constituent encore le mode de vie de nombreuses communautés rurales.

Au Préclassique moyen, les croyances et idées olmèques sur l'organisation hiérarchique de la société s'étaient probablement répandues dans la société maya. Les Mayas du sud, dans les vallées des montagnes, choisirent de se regrouper sous l'autorité de chefs de haut rang ou de rois, mais la plupart des Mayas des basses terres résistèrent aux pressions, préférant des confédérations tribales qui ne reconnaissaient aucun pouvoir au-dessus des anciens de leurs vil-

lages. Le Préclassique récent a vu l'apparition de l'ahau, ou grand roi, et l'ascension de royaumes dans tout le pays maya. Au cours du millénaire suivant, les principes de la royauté domineraient la vie des Mayas.
Dans chaque royaume maya, la société était composée, selon un ordre hiérarchique, de rois, de nobles, de maîtres, de scribes, de guerriers, d'architectes, d'administrateurs, d'artisans, de marchands, d'ouvriers et d'agriculteurs. Outre la capitale, il y avait un certain nombre de centres secondaires éloignés, villes d'une certaine dimension ou simples hameaux et fermes habités par une famille étendue.
Plusieurs raisons peuvent expliquer pourquoi les Mayas sont passés de petites communautés agricoles administrées par des responsables locaux aux royaumes complexes de la période classique. La découverte de moyens pour recueillir l'eau de pluie et la création de nouvelles terres arables pour l'agriculture ont joué un grand rôle dans cette évolution. Une force ouvrière non négligeable fut organisée pour construire et entretenir les systèmes hydrauliques (réservoirs, citernes, canaux) et s'occuper des champs de maïs. Ces innovations ont permis d'accroître la production d'aliments et de créer un surplus, de développer le commerce avec les états voisins, et donc de favoriser l'augmentation de la population. Le fait qu'on avait besoin d'un gouvernement pour administrer les activités urbaines et rurales, de plus en plus nombreuses et complexes, explique peut-être en partie que les Mayas se soient dotés de rois.
Les villes, en s'étendant, en partie à cause de l'arrivée de gens de l'extérieur de la région, grignotaient de plus en plus les terres arables. L'accroissement de la population, des sécheresses et de mauvaises récoltes peuvent avoir été cause de graves pénuries alimentaires et de malnutrition. Lorsque les récoltes étaient mauvaises, les gens étaient peut-être forcés d'aller ailleurs pour survivre. D'autres facteurs dans le déclin des villes des basses terres du sud vers 900 apr. J.-C. sont peut-être :

l'escalade des hostilités, plus tard au cours la période Classique;
la répugnance de l'état de geurre de plus en plus fréquent;
le coût élevé de l'entretien de la royauté et des nobles;
la dépense de la construction d'un nombre de plus en plus élevé de temples;
et l'habitude de prendres des gens du commun pour les sacrificeshumaines (au cours du Classique ancien, seuls les rois et les nobles capturés étaient ainsi sacrifiés).

Quelles qu'en soient les raisons, les Mayas ont décidé de retourner à un mode de vie plus simple en cultivant le maïs et en vivant dans des villages ruraux assez semblables à ceux d'aujourd'hui.
Les Mayas du nord aussi entrèrent dans une nouvelle phase lorsqu'ils tombèrent sous l'influence de leurs voisins toltèques et d'autres groupes qui s'établirent dans la péninsule du Yucatán

Implantation

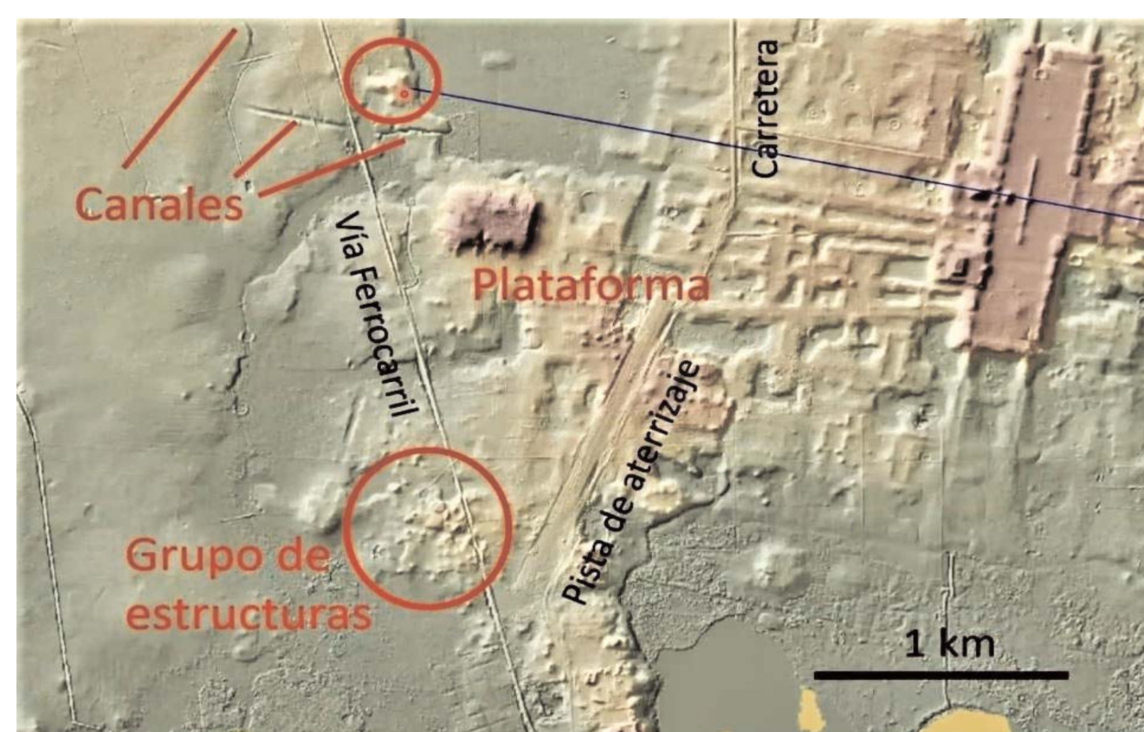
Des traces d'occupation antérieures au IIe millénaire ont été identifiées dans les hautes terres (Los Tapiales), au Belize et au Yucatán (grottes de Loltún). Mais les plus anciennes maisons - avec, à proximité, des édifices publics - que les archéologues aient découvertes, à Cuello, ne datent que de 1000 avant J-C Ils ont reconnu aussi un motif en natte, généralement associé à l'idée de pouvoir et qui est donc l'indice d'une hiérarchisation sociale. Des objets en jade ou en obsidienne, minéraux importés de gisements lointains, prouvent l'existence d'échanges à longue distance. À cette époque, de nombreux sites sont occupés, comme Tikal, et les Mayas colonisent progressivement toutes les basses terres. Il est cependant difficile de définir la nature de leurs relations avec les civilisations voisines, les Olmèques par exemple: il semble que les centres des hautes terres du Sud, Izapa, Abaj Takalik ou Kaminaljuyú, aient hérité de certains traits olmèques, pour élaborer à leur tour leurs traditions (écriture, calendrier), mais les modalités de leur adoption dans les basses terres restent inexpliquées.

Des cités autonomes

Vers 300 avant J-C se produit un phénomène d'accélération: à la multiplication des sites s'ajoute une activité architecturale intense, signe d'un fort accroissement de la population. À Komchén ou à El

Aguada Fénix - Le plus ancien complexe cérémoniel maya

Agé de 3000 ans, Aguada Fénix, le plus monumental complexe cérémoniel de toute la civilisation maya, a été repéré pour la première fois dans l'État du Tabasco, au Mexique. Il s'agirait de la plus vaste construction préhispanique rencontrée à ce jour en Amérique centrale. Cette immense plateforme de 1,4 kilomètre de long, bâtie par la civilisation maya, aurait été édifié il y a 3000 ans - bien avant les célèbres pyramides qu'on trouve dans la région -, ce qui en fait aussi le plus ancien monument maya.



Plus étendu que le complexe pyramidal de La Danta (400 av.J.C - 200 ap. J.C), aménagé dans une colline naturelle du site d'El Mirador (Guatemala) ; antérieur à Seibal (950 av.J.C), considéré jusqu'alors comme le plus ancien centre cérémoniel maya…

Aguada Fénix bat tous les records ! Ce site, détecté dans l'Etat mexicain du Tabasco, au sud-ouest de la péninsule du Yucatan, apparait désormais comme la plus vaste et plus vieille structure jamais observée pour cette antique civilisation : une plate-forme artificielle orientée nord-sud de 1400m de long, sur 400m de large et une quinzaine de mètres de hauteur, d'où rayonneraient neuf grandes chaussées. Cette découverte, concomitante à celle de 21 autres sites de moindre importance, fait suite à des relevés Lidar (Light Detection and Ranging). Cette méthode de télédétection aéroportée utilise des impulsions laser couplées à un GPS de haute précision pour détecter des structures au sol, y compris celles se trouvant sous la canopée. Révolutionnaire, elle permet de générer des cartes numériques 3D et son utilisation, ces dernières années a bouleversé l'étude du monde maya en révélant d'innombrables sites totalement inconnus. C'est ce qui s'est passé pour Takeshi Inomata, archéologue de l'Université de Tucson (Arizona) avec la découverte de cette gigantesque structure jusque-là indétectable au sol.

Aguada Fénix aurait ainsi été érigée vers 1000 avant notre ère, période que les "mayanistes" - spécialistes du monde maya - qualifient de "préclassique moyen" (1000-350 av.J.C). Soit avant la période d'apogée de cette civilisation dite "classique" (entre 250 et 900). Plus encore que les célèbres sites à pyramides construits en pierre et se dressant à la verticale - comme Tikal (Guatemala) ou Palenque (Mexique) 1500 ans plus tard - "la structure en terre et argile d'Aguada Fénix constitue une plate-forme qui a nécessité une importante mobilisation communautaire pour amasser des millions de mètres cubes de terre et d'argile (entre 3,2m3 et 4,3m3)", explique Takeshi Inomata, l'auteur principal de l'étude."Ce site cérémoniel était-il destiné à des rituels de masse ? Des foules auraient-elles pu s'y rassembler lors d'immenses processions", s'interrogent les chercheurs de l'Université d'Arizona. Peut-être lors d'évènements calendaires ? Des spéculations étayées par la présence au centre de la plate-forme d'un bâtiment connu dans l'univers maya sous le nom énigmatique de "Groupe E". Un type de structure unique, propre à cette civilisation, lié au calendrier solaire et à des préoccupations cérémonielles. Quoi qu'il en soit, la gigantesque plate-forme semble avoir fonctionné à peine 200 ans avant d'être abandonnée en même temps que plusieurs sites voisins vers 800-750 av.J.C.

Mirador, les habitants édifient de vastes plates-formes ou pyramides; à Cerros apparaissent les premiers terrains de jeu de balle. La voûte à encorbellement est utilisée à Tikal pour des tombes décorées de peintures. De grands masques en stuc ornent les façades, à Cerros ou à Uaxactún. Chaque site se développe de façon autonome, néanmoins on utilise partout la même céramique rouge, marque indéniable d'unité culturelle.

L'époque protoclassique
Des tensions se manifestent, peut-être dues à cette rapide croissance, entre 50 et 250 de notre ère, période traditionnellement dénommée "protoclassique". On ne sait si c'est à cause de difficultés internes ou s'il s'agit de conséquences d'une invasion, mais certains sites, comme El Mirador, Komchén ou Cerros, disparaissent définitivement, tandis que d'autres, Tikal ou Dzibilchaltún, s'imposent. Des cités déclinent provisoirement (Seibal) ou se fortifient (Becan). L'instabilité règne et bénéficie à certaines villes, par exemple Tikal, qui va désormais compter durant la période suivante, dite du "classique ancien".

Vers un pouvoir dynastique
Chaque État-ville avait un gouverneur : le halach uinic (le vrai homme). Souvent, le pouvoir se transmettait de père en fils. C'est lui qui assurait la politique intérieure et extérieure de son État et recevait l'impôt. Pourtant, il ne gouvernait pas tout seul. Un conseil d'État, composé des principaux chefs et de prêtres, le secondait dans sa tache.

Sous lui se trouvait le batab, autrement dit, un chef local chargé d'assurer la bonne marche du village. Il gérait aussi l'armée et les soldats qui étaient eux-mêmes commandés par le nacom (chef militaire). Élu pour une période de trois ans, il ne mangeait pas de viande et n'avait pas de relations avec les femmes. Enfin les tulipes (petits fonctionnaires) faisaient office de policiers locaux.

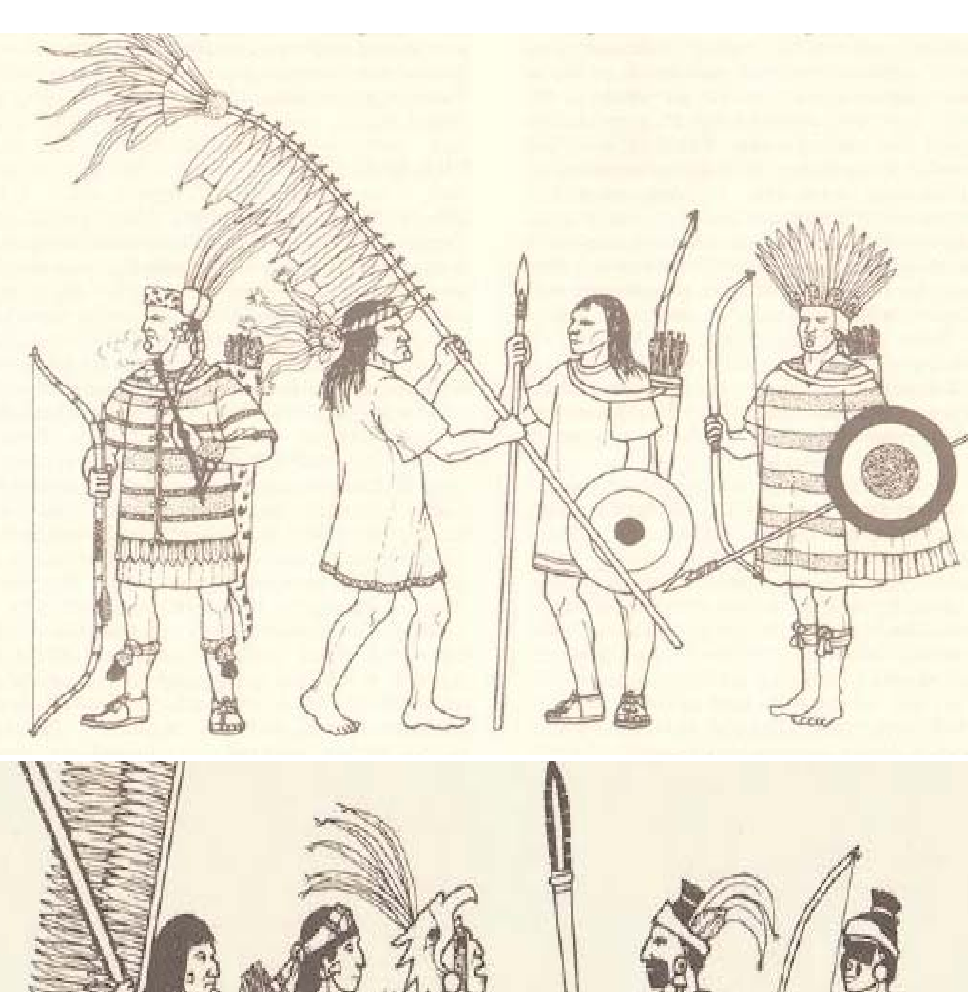
La société aussi était divisée en caste
Outre cet aspect très militaire et juridique, la société elle-même suivait des schémas très précis. Quatre classes coexistaient : les nobles, les prêtres, le peuple et les esclaves.

Ce sont les ahkin (prêtres) qui avaient le plus de prestige et de pouvoir. Leur rôle était très étendu et allait de ceux qui s'occupaient du culte à ceux qui prédisaient l'avenir, les chilanes, ou encore les sacrificateurs appelés nacom.

Le peuple, qui composait la majorité de la population, travaillait dans les champs et construisait les différents bâtiments de la cité. Enfin les esclaves, qui n'avaient aucun droit, étaient le plus souvent composés de prisonniers ou de délinquants.
En 292, Tikal érige la première stèle datée connue, revendiquant ainsi un pouvoir politique dominant pour sa dynastie, laquelle va imposer sa marque à une grande partie du monde maya. Le rôle de Tikal semble avoir été renforcé par les liens qui l'unissent à la grande métropole du Mexique central, Teotihuacán. Cette dernière cité, peuplée de 200.000 habitants environ, exerce alors son influence sur toute la Méso-Amérique, et on en trouve les témoignages tant dans les hautes que dans les basses terres, à Kaminaljuyú, Becan, Yaxhá ou Altun Ha. Mais Tikal jouit de rapports privilégiés: certains de ses dirigeants seraient alliés à des groupes mexicains, et l'appui de la métropole, qui se manifeste dans l'architecture, la céramique et la sculpture, n'est pas étranger au jeu politique de Tikal: alliances (avec Uaxactún) ou conquêtes (la dynastie de Río Azul est chassée et remplacée).

L'apogée culturel
Vers le milieu du VIe siècle, on note toutefois en territoire maya un ralentissement des activités, qui se traduit par l'interruption de l'érection de monuments datés. Cet arrêt marque la fin du classique ancien. Bientôt s'opère un renouveau d'activité architecturale et artistique, accompagné d'un fort accroissement de population: les grands sites se développent encore, d'autres sortent de leur léthargie, comme Seibal, et de nouvelles cités sont fondées. Autour de centres où abondent pyramides et monuments sculptés s'organisent des cités-

MAYAS





ZAPOTHÈQUES MIXTÈQUES

États qui rivalisent de prestige. La culture maya atteint son apogée: il durera jusqu'au Xe siècle.

L'écriture maya

Les glyphes

L'écriture des Mayas est un système combiné de signes idéographiques et syllabiques. Chaque glyphe est composé d'un signe principal et d'affixes qui en complètent le sens. Ces glyphes peuvent être des noms, des verbes, et forment des phrases. Si beaucoup se rapportent à des actes ou désignent des chefs dynastiques, une part importante correspond au découpage du temps.

Le calendrier

En mathématiques, les Mayas utilisent trois signes: le point équivaut à un, la barre à cinq, et un coquillage symbolise le zéro. Ils comptent de 20 en 20, et, avec le zéro, utilisent une numérotation de position. C'est sur ces bases que fut élaboré un système de division du temps, par cycles et depuis un jour origine. Lorsque nous donnons une date, par exemple le lundi 1er janvier 1993, nous combinons plusieurs cycles, l'un de 7 jours, le deuxième de 28 à 31 jours, le troisième de 12 mois; et nous complétons par un nombre d'années écoulées à partir d'une année origine. Le calendrier maya est similaire: un premier calendrier rituel combine 13 chiffres et 20 noms de jours, soit 260 possibilités; un second calendrier, solaire, compte 18 mois de 20 jours, plus 5 jours néfastes, soit 365 jours. Avant que le même jour ne revienne dans les deux systèmes simultanément, il doit s'écouler 18?980 jours (approximativement 52 ans). Le dernier élément repose sur le nombre de jours passés depuis une date initiale, soit le jour 4 Ahau (calendrier rituel) 8 Cumku (calendrier solaire) de l'an 3113 avant J-C Comme pour nos unités, dizaines et centaines, les Mayas utilisent des subdivisions: le kin, ou jour, est l'unité de base; le uinal équivaut à 20 jours, le tun à 360, le katun à 7.200 et le baktun à 144.000. Les Mayas érigeaient régulièrement des monuments datés et inscrivaient des dates sur des stèles et des vases, signe de leur hantise du temps.

L'économie du monde maya

L'agriculture

Comme les autres peuples du continent, les Mayas ignorent la métallurgie et l'élevage, et n'ont donc pas d'animaux de trait. Leur économie, proche de celle du néolithique, repose donc pour l'essentiel sur l'agriculture et la pierre taillée. L'agriculture sur brûlis est le système le plus courant: le paysan défriche un champ (la milpa) en saison sèche, puis brûle la végétation, la cendre jouant le rôle de fertilisant; le champ est ensemencé au début de la saison des pluies, et la récolte se fait à l'automne. Le même champ, vite épuisé, ne peut être cultivé que deux ou trois ans d'affilée, puis doit être laissé en jachère pendant plus de dix ans. Chaque cité avait donc besoin pour sa subsistance de vastes territoires, sinon elle ne pouvait nourrir qu'une population réduite. Or la dimension de la plupart des cités comme l'ampleur des travaux menés à bien en peu de temps font penser que ce mode de production ne pouvait suffire aux besoins. Les Mayas avaient mis au point des systèmes plus intensifs, comme l'agriculture en terrasses (à Caracol ou à Río Bec) ou en jardins potagers, autour des maisons: un site maya n'est pas une cité comme dans l'Ancien Monde, mais un habitat dispersé, sans rues, autour d'un noyau central fortement concentré. La chasse, la pêche, la cueillette constituaient des ressources d'appoint.

Un fragile équilibre

L'essentiel de l'activité économique se déroulait dans le cadre familial. Mais la fabrication de céramiques de luxe, la production de vêtements pour l'élite, la construction des édifices ou la sculpture suggèrent l'existence de catégories de spécialistes. Mais, surtout, la diversité du territoire s'accompagne d'une variété des ressources. Les zones côtières produisent du sel (et des salaisons), qui fait défaut à d'autres cités: la production doit donc être intensive. À Colha, la présence de gisements de silex permet la fabrication en série d'outils agricoles: de vastes ateliers y ont en effet été identifiés.

En l'absence de roues ou d'animaux de trait, seuls le portage ou la navigation rendaient possibles les échanges, en faibles quantités ou

sur de courtes distances. Le commerce à longue distance ne pouvait concerner que les produits de luxe, en faibles quantités également. La situation économique était donc stable, mais fragile, sensible à tout impondérable.

La société maya

L'organisation sociale

À la simplicité de cette économie répondait une structure sociale complexe, fondée sur une organisation familiale patrilinéaire, une division sexuelle du travail et une répartition par secteurs d'activité. Les agriculteurs, c'est-à-dire la majeure partie de la population, se divisaient en paysans, serviteurs et esclaves. L'élite, de son côté, se répartissait en guerriers, prêtres, administrateurs et dirigeants. De plus, l'élite et le peuple ne formaient pas des catégories antagonistes, car des liens de parenté ou d'alliance unissaient dirigeants et serviteurs, chefs et paysans. L'organisation urbaine traduit assez bien cette unité, depuis les habitats dispersés de la périphérie, construits en matériaux périssables, jusqu'au cœur des sites regorgeant d'édifices prestigieux, où réside l'élite: la plupart des grands édifices, pyramides ou palais, sont associés au lignage dirigeant, et la pyramide principale abrite fréquemment le tombeau d'un chef ou d'un ancêtre.

La cosmogonie maya

Plus qu'un culte à des dieux (les Mayas ont une multiplicité de divinités, qui reçoivent pour symboles cultuels des éléments naturels: sources, nuages, vent, etc.), la vie religieuse et ses manifestations semblent liées au culte des ancêtres. Les stèles ou inscriptions de Copán, par exemple, représentent le roi, entouré de ses ancêtres et de son lignage. Les tombeaux et les pyramides sont les signes architecturaux du pouvoir d'une dynastie, et les peintures murales, telles celles de Bonampak, glorifient ses actions. La cosmogonie maya est le reflet d'une vision du monde pessimiste (à la tête du panthéon maya se trouve Chac, un dieu zoomorphe qui se plaît aux sacrifices humains) - dont témoigne le Popol-Vuh - et d'une conception de l'histoire fondée sur une succession d'ères ponctuées par des déluges ou des incendies, et que l'on découvre dans les chroniques du Chilam-Balam. Le roi, par les rites et par ses actes, assure la pérennité du monde.

Divisions et décadence

Dans un univers instable et jugé tel, en l'absence d'une technologie élaborée et confrontés à une croissance de population permanente, les Mayas n'ont pu faire face au destin qu'ils redoutaient tant. La guerre et les crises internes ont entraîné la décadence puis la chute de leurs cités. Grâce à leurs capacités d'adaptation ou à des apports étrangers (les Toltèques), certaines régions ont, un temps, échappé au sort commun, comme les cités du Puuc, Uxmal, Sayil ou Kabah. Au postclassique, Chichén Itzá a même pu être, pour une brève période, à la tête d'un véritable État. Mais les cités du Yucatán furent à leur tour frappées par les conflits. Chichén Itzá fut abandonnée vers 1200, puis Mayapán; ensuite le Yucatán se divisa en provinces rivales autour de centres mineurs, Tulum ou Tayasal.

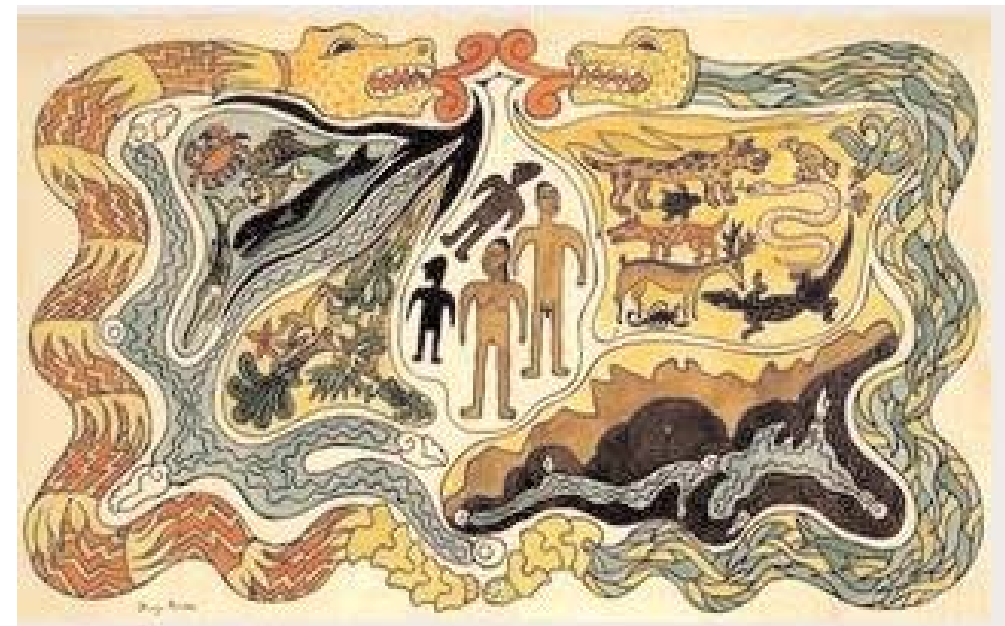
Quand les Espagnols tentèrent de pénétrer au Yucatán, la division régnait, mais la conquête n'en fut pas facilitée: le Yucatán ne fut soumis qu'en 1540, Tayasal tomba en 1697. Un siècle et demi plus tard, les insurrections de la guerre des castes montreront le caractère superficiel de la conquête.

LÉGENDES MAYAS

CRÉATION DU MONDE

Jadis, il n'y avait sur terre aucun homme, aucun animal, ni arbres, ni pierres. Il n'y avait rien. Ce n'était qu'une vaste étendue désolée et sans limites, recouverte par les eaux. Dans le silence des ténèbres vivaient les dieux Tepeu, Gucumats et Hurakan. Ils parlèrent entre eux et se mirent d'accord sur ce qu'ils devaient faire.

Ils firent jaillir la lumière qui illumina pour la première fois la terre. Puis la mer se retira, laissant apparaître des terres qui pourront être cultivées, où les arbres et les fleurs pousseront. De douces senteurs



s'élevèrent des forêts nouvellement créées.
Les dieux se réjouirent de cette création. Mais ils pensèrent que les arbres ne devaient pas rester sans gardiens ni serviteurs.
Alors ils placèrent sous les branches et près des troncs toute sorte d'animaux. Mais ceux-ci restèrent immobiles jusqu'à ce que les dieux leur donnèrent des ordres :

- Toi, tu iras boire dans les rivières. Toi, tu dormiras dans les grottes. Tu marcheras à quatre pattes et un jour ton dos servira à porter des charges. Toi, oiseau, tu vivras dans les arbres et tu voleras dans les airs sans avoir peur de tomber.

Les animaux firent ce qu'on leur avait ordonné. Les dieux pensaient que tous les êtres vivants devaient être soumis dans leur environnement naturel, mais ils ne devaient pas vivre dans le silence; car le silence est synonyme de désolation et de mort.
Alors ils leur donnèrent la voix. Mais les animaux ne surent que crier, sans exprimer une seule parole intelligente.

Attristés, les dieux tinrent conseil puis s'adressèrent aux animaux :
- Parce que vous n'avez pas eu conscience de qui nous étions, vous serez condamnés à vivre dans la crainte des autres. Vous vous dévorerez les uns les autres sans aucune répugnance.

Entendant cela, les animaux tentèrent de parler. Mais seuls des cris sortirent de leur gorge et de leur museau. Les animaux se résignèrent et acceptèrent la sentence : bientôt ils seraient poursuivis et sacrifiés, leurs chairs cuites et dévorées par les êtres plus intelligents qui allaient naître.

CRÉATION DES HOMMES
Les dieux voulurent créer de nouveaux êtres capables de parler et de récolter ce que la terre pouvait leur offrir. Mais ces nouvelles créatures devraient être capables de rendre hommage à leurs créateurs.



C'est ainsi qu'ils formèrent le corps du premier homme avec de la boue. Ils le modelèrent avec minutie, n'oubliant aucun détail. Malheureusement, le résultat fut déplorable : édenté, les yeux vides, sans aucune grâce, ces poupées ne pouvaient se maintenir debout et se désagrégeaient sous l'eau. Cependant, le nouvel être avait le don de la parole, une voix harmonieuse, jamais entendue dans ce monde. Mais il n'avait pas conscience de ce qu'il disait.

Malgré tout, les dieux décidèrent que ces êtres fragiles vivraient. Ils devraient lutter pour survivre, se multiplier et améliorer leur espèce, en attendant que des êtres supérieurs ne les remplacent.
Les nouvelles créatures furent fabriquées en bois pour qu'elles puissent marcher bien droit sur la terre. Ils s'unirent entre eux et eurent des enfants. Mais ces êtres n'avaient pas de sentiments. Ils ne pouvaient pas comprendre qu'ils devaient leur présence sur terre par la seule volonté des dieux.

Ils déambulaient sans savoir où ils allaient, tels des morts vivants. Quand ils parlaient il n'y avait aucune émotion dans leur voix.
Ils vécurent plusieurs années jusqu'à ce que les dieux décidèrent de les condamner à mort : une pluie de cendres s'abattit sur ces êtres imparfaits. Puis l'eau coula tellement qu'elle atteignit les sommets des montagnes les plus élevées. Tout fut détruit.

Les dieux créèrent alors deux nouveaux êtres. Mais ils ne correspondaient pas non plus à leurs espérances. L'oiseau Xecot Covah leur creva les yeux, tandis que le félin Cotzbalam les étripa. Les survivants affrontèrent les accusations de tous les êtres et objets que l'on croyait sans âme; les pierres à moudre, les marmites, les cruches, les chiens, tous se plaignaient des mauvais traitements qu'ils avaient reçus et menaçaient maintenant les hommes.
Ceux-ci prirent peur, s'enfuirent, montèrent sur les toits qui s'écroulaient. Alors ils se réfugièrent dans les arbres. Mais les branches se cassèrent. Ils tentèrent de trouver refuge dans les grottes; mais les parois s'effondrèrent.

Les quelques survivants se transformèrent en singes. C'est pour cela que les singes sont les seuls animaux qui évoquent la forme des premiers êtres humains de la terre Quiché.
Alors les dieux se réunirent encore une fois afin de créer un nouvel être fait de chair et d'os, et doué d'intelligence. Cette fois ils se servirent de maïs; ils modelèrent leur corps avec cette pâte jaune et blanche et y introduisirent des bouts de bois pour qu'ils soient plus rigides.

Rapidement, les nouveaux êtres humains firent preuve d'intelligence : ils comprirent le monde qui les entourait. Ces êtres s'appelaient Balam Quitzé, Balam Acab, Ma Hucutah et Iqui Balam.
Alors les dieux interrogèrent le premier d'entre eux :
- Parle en ton nom et celui des autres, et dis nous quels sont tes sentiments. Es-tu conscients de tes pouvoirs ?

Balam Quitzé leur répondit :

- Vous nous avez donné la vie et grâce à cela nous savons ce que nous savons, nous sommes ce que nous sommes; nous parlons, nous marchons et comprenons ce qui nous entoure. Nous savons déjà où reposent les quatre coins du monde, lesquels marquent les limites de tout ce qui nous entoure.

Mais les dieux n'appréciaient pas que les nouveaux êtres sachent autant de choses. Il fallait qu'ils ne connaissent qu'une partie du monde qui les entoure. Seule une partie de ce qui existe leur serait révélée et ils ne devraient pas tout comprendre. Il fallait limiter le champs de leurs connaissances afin de réduire leur orgueil. Sinon leurs enfants percevront encore mieux les réalités du monde jusqu'à en savoir autant que les dieux, et se croire dieux eux-mêmes.
Il fallait remédier à ce danger qui serait fatal pour l'ordre fécond de la création. Alors les dieux limitèrent le champs de leurs connaissances.

Afin que ces êtres ne soient pas seuls, les dieux créèrent les femmes. Ils endormirent les hommes et placèrent auprès d'eux les femmes, nues et paisibles.

Quand ils se réveillèrent, ils les virent avec joie tant elles étaient belles. Pour les distinguer ils leurs donnèrent des noms qui évoquaient la pluie selon les saisons.

Les couples se formèrent et ils eurent des enfants qui commençaient à peupler la terre. Certains d'entre eux étaient plus doués que les autres. Pour cette raison les dieux les choisirent pour qu'ils deviennent Adorateurs et Sacrificateurs, des prêtres aux fonctions très élevées.

Les premiers êtres engendrés étaient aussi beau que leur mère, aussi puissants que leur père et surent deviner le mystère de leurs origines. C'est ainsi que Balam Quitzé et les autres anciens furent les géniteurs des êtres humains qui vécurent, se développèrent et formèrent les tribus du Quiché. Ces premiers hommes se propagèrent sur la terre, dans la région de l'Orient.





Les fresques de Bonampak datent de 790 et représentent une procession de prêtres et de nobles, un orchestre avec des trompettes et des tambours, des dignitaires discutant entre eux, des prisonniers torturés et prêts à être sacrifiés, des danseurs portants des masques à l'éfigie des dieux, et des membres de la famille royale se transperçant la langue avec des épines de cactus pour verser leur sang. Dans la langue des Mayas, Bonampak veut dire "murs peints", en raison des magnifiques fresques qui ont été découvertes à l'intérieur des temples de cette cité qui fut édifiée entre 580 et 800. Miraculeusement conservées les peintures de ce site, couvrant les murs et les voûtes, rassemblent quelques 300 personnages. Ces fresques nous renseignent sur des éléments qu'on ne peut aborder par l'archéologie : la musique, la danse, les rituels, la pratique de la guerre ou la succession dynastique. L'épisode le plus important est sans conteste placé dans la chambre centrale du complexe religieux : c'est la victoire du roi sur la cité ennemie. Les vaincus sont représentés dénudés, suppliant et montrant leurs mains mutilées. Leurs doigts ont été coupés ou leurs ongles arrachés. Ils seront sacrifiés. La guerre, qui sert à la fois à s'imposer sur la scène politique et à ramener des sacrifiés, est un facteur essentiel de l'émergence de la civilisation maya comme de son déclin. C'est en 1946 que Bonampak fut découvert par Giles Healy et Carlos Frey en suivant les indications des Indiens Lacandons José Pepe Chambor et Acasio Chan.



La plus vieille fresque maya

Ce mur peint date de 100 avant notre ère. Cette peinture murale décrit les mythes fondateurs de la civilisation Maya. La première partie de cette paroi représente la cosmogonie des Mayas. Ce récit de la création fait intervenir plusieurs divinités, incarnant le ciel, la terre, les eaux et le paradis. Au centre figure le couronnement du fils du dieu maïs. Sur l'autre partie de la paroi est représenté le couronnement d'un roi maya.

L'ARCHIPEL DES GALAPAGOS

Peuplement des îles

Ces îles furent découvertes le 10 mars 1535 par le dominicain Tomas de Berlanga, quatrième évêque de Panama. Celui-ci s'était embarqué pour le Pérou en vue de régler une dispute entre Francisco Pizarro et ses lieutenants. Les vents s'étant arrêtés, son vaisseau se mit à dériver si bien que son équipe atteignit les îles. certaines traces trouvées en différents sites suggèrent que des Amérindiens sud-américains avaient déjà visité les îles avant leur découverte par les Espagnols.

Les Îles Galápagos firent leur apparition vers 1570 sur les cartes dressées par Abraham Ortelius et Mercator. Elles furent appelées "Insulae de los Galopegos" (Îles des tortues).



Des fragments de poteries Huancavilca provenant de la côte équatorienne ont été découvertes en 1956 par Thor Heyerdahl et Arne Skjølsvold qui les ont interprétés comme d'origine incaïque.

Par la suite, jusqu'au début du xixe siècle, elles furent pour les pirates (et plus tard pour les baleiniers), des points d'eau et de ravitaillement en tortues : une tortue survit très longtemps sans eau ni nourriture, et constitue donc une réserve appréciable de chair fraîche. Depuis ce repaire, les pirates attaquaient et pillaient les galions espagnols transportant de l'or et de l'argent depuis le Pérou vers l'Espagne.

L'Équateur a officiellement annexé l'archipel des îles Galápagos en 1832. Environ un siècle plus tard, les îles n'étaient habitées que par quelques colons et ont été utilisées en tant que colonies pénitentiaires (qui furent fermées en 1959). Avant les années 1930, plusieurs tentatives de colonisation agricole ont échoué en raison du faible nombre de volontaires, de l'irrégularité de la disponibilité en eau, des maladies et des dissensions.

L'archipel est officiellement devenu un parc national en 1959. Le tourisme organisé a commencé vers la fin des années 1960 ; plusieurs dizaines de milliers de personnes visitent aujourd'hui les îles chaque année. En 2007 la population sédentaire s'élevait à 20.000 habitants concentrés en trois localités (Ayora, Baquerizo Moreno et Villamil).

On dénombre 58 espèces d'oiseaux, dont 28 sont endémiques de l'archipel : quatre espèces de moqueurs (dont le moqueur des Galapagos) et 13 espèces de pinsons de Darwin dont le Géospize des mangroves, l'Albatros des Galapagos, trois espèces de fous (Fou à pieds bleus, Fou à pieds rouges et Fou masqué), la Frégate superbe et la

Frégate du Pacifique, le Cormoran aptère, la Tourterelle des Galapagos et le manchot des Galápagos, seul manchot à vivre dans un milieu chaud, arrivé (comme les otaries) par le courant de Humboldt.

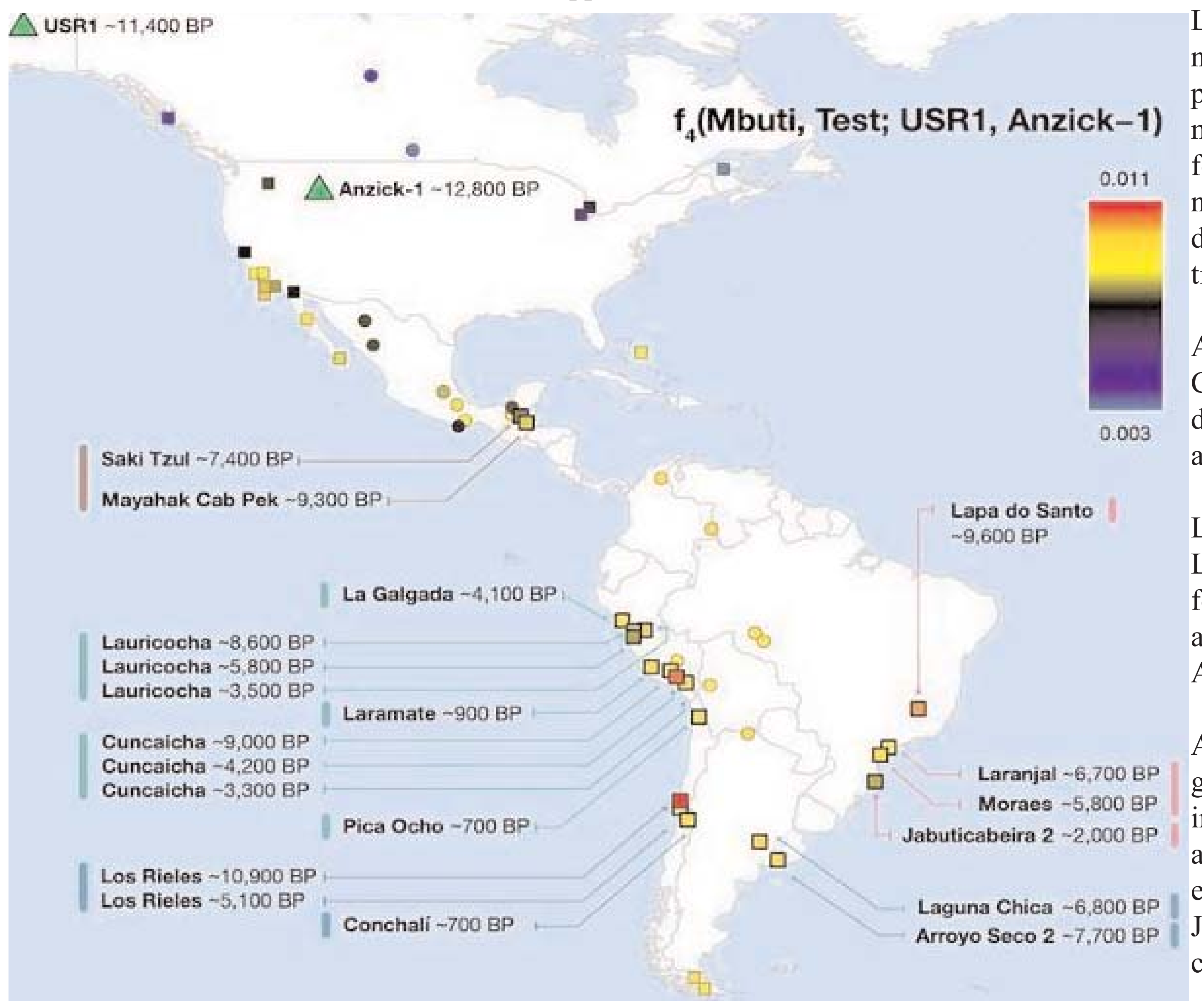
On trouve également sur l'archipel la buse des Galapagos, seul prédateur autochtone des jeunes iguanes et tortues.

L'archipel des Galápagos est peuplé de près de 1 600 espèces d'insectes différentes dont 300 espèces de coléoptères, 80 espèces d'araignées, 80 espèces d'escargots de terre, 650 espèces de coquillages et mollusques, 120 espèces de crabes (dont les plus connus sont les crabes rouges des Galapagos) et bien d'autres petits animaux.



Histoire génomique de l'Amérique Centrale et du Sud

Les études génétiques précédentes ont montré que la grande majorité des Amérindiens en dehors de la zone Arctique, dérivent d'une population ancestrale unique. Cette population ancestrale est supposée s'être séparée en deux branches entre 17.500 et 14.600 ans: les Amérindiens du Sud et les Amérindiens du Nord. Un ancien individu du site archéologique de Anzick dans le Montana daté d'environ 12.800 ans et associé à la culture Clovis appartient à la branche Sud Amérindienne. La branche Nord Amérindienne est fortement représentée dans le Nord-Est de l'Amérique, et parmi les ancien individus du Sud-Ouest de l'Ontario au Canada. D'autre part certains groupes Amazoniens actuels comme les Surui, possèdent une ascendance Autralésienne. Des généticiens ont séquencé le génome de 49 individus de quatre régions différentes: Belize, Brésil, Pérou et cône sud-Américain (Chili et Argentine). Dans chacune de ces régions le plus ancien individu est plus vieux que 9000 ans:



Les plus anciens individus de cette étude ne partagent pas plus d'allèles avec les populations Amérindiennes actuelles de la même région qu'avec celles de régions différentes. Cependant, il y a une forte continuité génétique entre les anciens individus datés de moins de 5800 ans et les populations actuelles de la même région.

Au Pérou, les plus anciens individus de Cuncaicha et Lauricocha partagent plus d'allèles avec les groupes Amérindiens actuels du centre des Andes.

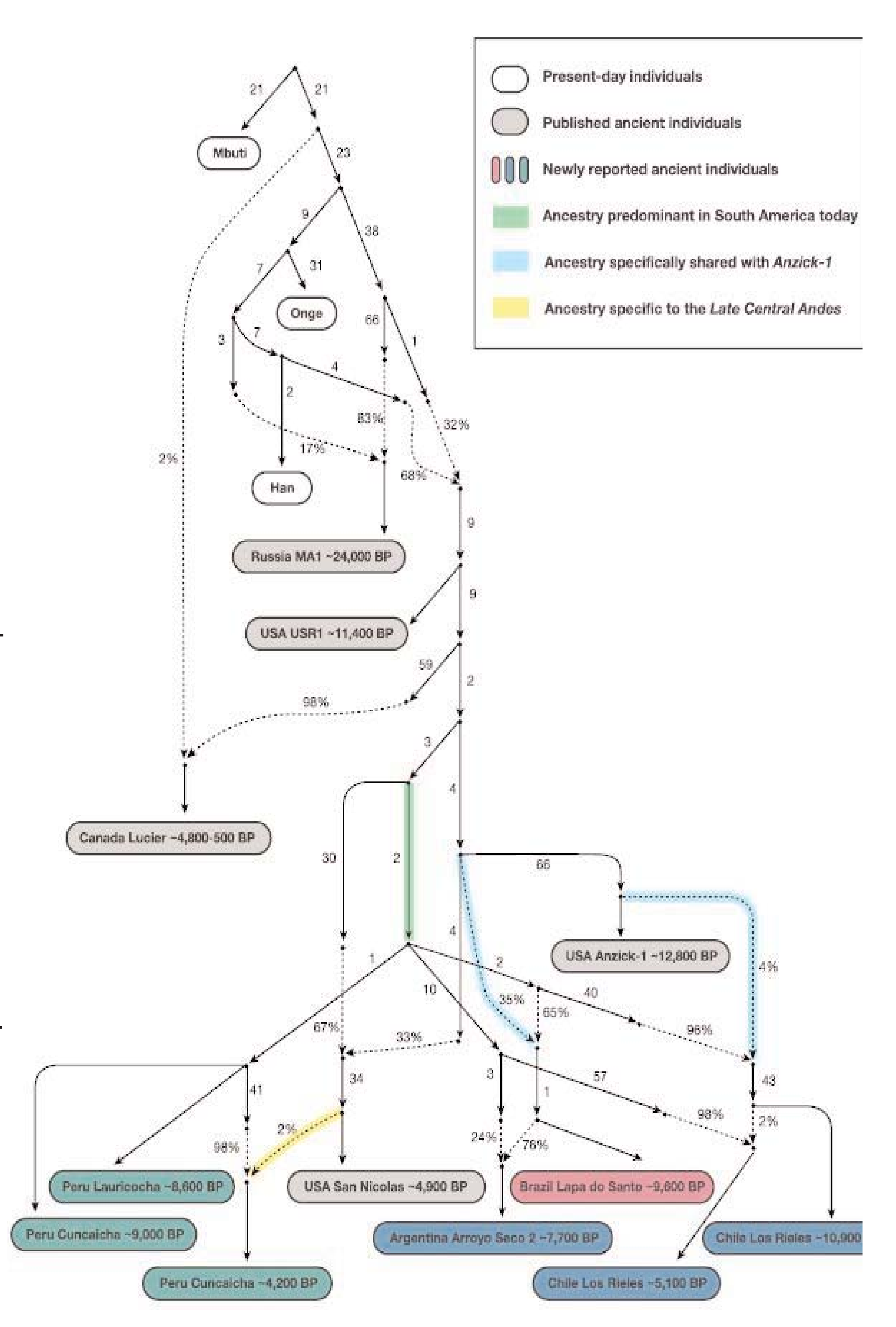
Les anciens individus de Arroyo Seco 2 et Laguna Chica datant de 8600 ans ont une forte affinité génétique avec des groupes actuels Amérindiens du cône sud-Américain.

Au Brésil, la continuité génétique avec les groupes actuels commencent avec l'ancien individu de Moraes vieux de 5800 ans. Il y a également une forte continuité génétique entre les anciens individus de Jabuticabeira 2 vieux de 2000 ans de la culture Sambaqui, et les groupes actuels

du sud du Brésil. Ces anciens individus partagent plus d'allèles avec les groupes Amérindiens actuels parlant une langue Gê que ceux parlant une langue Tupi-Guarani. Ce résultat supporte la théorie qui relie la culture Sambaqui et les locuteurs de la langue proto-Gê qui sont supposés avoir vécu il y a environ 2000 ans. Cela suppose également un remplacement de population sur la côte Brésilienne: les locuteurs de langue Gê remplacés par des locuteurs de langue Tupi-Guarani.

La figure ci-dessus montre également l'affinité génétique des différents anciens squelettes avec Anzick-1 de la culture Clovis. Ainsi tous les anciens individus d'Amérique du Sud et Centrale ainsi que les Californiens sont proches de Anzick-1, à l'inverse des anciens Américains du Nord. Cependant certains sont plus proches de Anzick-1 que les autres, par exemple l'individu de Los Rieles du Chili vieux de 10.900 ans, l'individu de Lapa do Santo du Brésil vieux de 9.600 ans, et plusieurs individus du Pérou datant de 4200 ans ou moins. Ces résultats sont indiqués par la statistique f4 et confirmés par le logiciel qpWave. Ce dernier indique de plus que la plupart des anciens Amérindiens du Sud sont issus de trois sources ancestrales différentes dont Anzick-1 et les anciens Californiens de la côte. Si, en plus, on intègre les Surui d'Amazonie, on rajoute une quatrième source ancestrale d'origine Australésienne.

Les auteurs ont ensuite utiliser le logiciel qpGraph pour construire des modèles démographiques. Ils ont ainsi pu relier neuf populations différentes d'Amérique du Nord, Centrale et du Sud issue d'une population source unique sans mélange génétique significatif entre les branches Nord et Sud Amérindiennes. Ce résultat va à l'encontre des conclusions du papier de Scheib qui supposait des mélanges génétiques importants entre les branches Sud et Nord Amérindiennes. Cependant si les auteurs intègrent l'ancien individu de Anzick-1 dans le graphe, ils doivent également intégrer des événements de mélange génétique:



Ce résultat indique au moins 4 événements de mélange génétique entre l'Amérique du Sud et des régions en dehors de l'Amérique du Sud: une première source à l'origine de toutes les populations Sud Amérindienne (en vert ci-dessus), un lignage proche de Anzick-1 chez l'ancien individu de Los Rieles du Chili vieux de 10.900 ans, chez l'ancien individu de Lapa Do Santo du Brésil vieux de 9600 ans ou l'ancien individu de Arroyo Seco 2 d'Argentine vieux de 7.700 ans (en bleu clair), une ascendance Sud Amérindienne en provenance de la côte Californienne (USA San Nicolas) dans les anciens individus du Pérou (en jaune). Le dernier événement est représenté par l'ascendance Australésienne chez les Surui d'Amazonie qui ne sont pas représentés dans le graphe ci-dessus.

Il n'y a quasiment pas de mélange génétique entre les branches Sud et Nord Amérindiennes. Le seul signal mis en évidence est celui détecté chez les anciens Péruviens plus récent que 4200 ans, mais il reste inférieur à 2%.

Il y a très peu de dérive génétique dans les différents lignages conduisant aux anciens groupes d'Amérique du Sud, ce qui implique une rapide diffusion de la migration initiale vers les différentes régions d'Amérique du Sud.

Il y a une ascendance commune entre l'ancien individu Anzick-1 de la culture Clovis avec les premiers individus d'Amérique du Sud ou Centrale ce qui implique qu'un groupe associé à la culture Clovis était associé à cette première population arrivée en Amérique du Sud, bien que l'essentiel de cette première population était issue d'une population différente de la culture Clovis. Ce résultat peut s'expliquer par une première migration en Amérique du Sud d'une population associée à la culture Clovis, suivie vers 9600 ans par une seconde migration qui a remplacé une bonne part de la population Sud Américaine. Ces résultats sont notamment corrélés avec les preuves archéologiques au Brésil. Cependant ce pourrait être l'inverse, une première migration par une population antérieure à la culture Clovis, liée par exemple au site archéologique de Monte Verde au Chili vieux de 14.500 ans, remplacée par une seconde migration reliée à la culture Clovis.

Les auteurs n'ont pas détecté le signal Australésien présent dans la population actuelle Surui, dans l'ensemble des anciens individus analysés dans cette étude.

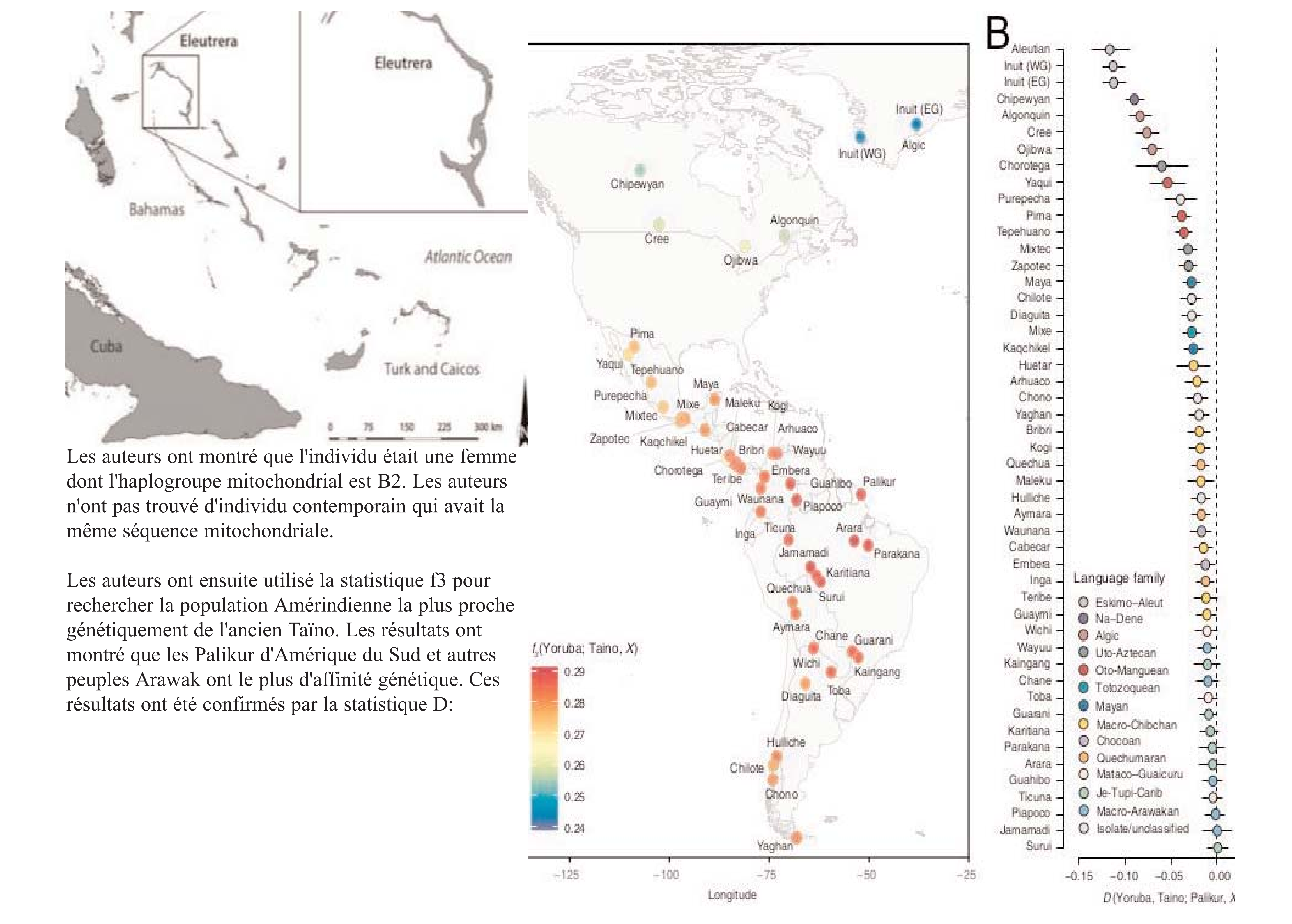
Enfin les données de cette étude montrent que le gène EDAR lié à la forme des dents et à la texture des cheveux crépus et épais, présent chez tous les Amérindiens et Est Asiatiques actuels, n'était pas présent chez tous les anciens individus d'Amérique comme USR1, Anzick-1, Lapa Do Santo et Laranjal du Brésil. Ainsi il est probable que ce gène s'est imposé chez les Amérindiens et les Est Asiatiques de façon indépendante en parallèle.

Génome d'un ancien Caribéen

Lorsque Christophe Colomb a posé le pied en Amériques, le peuple Taïno était le groupe dominant dans les Antilles et les Bahamas. On suppose que leurs ancêtres sont des Amérindiens Arawak qui sont entrés dans les Caraïbes à partir de l'Amérique du Sud il y a environ 2500 ans. Les Bahamas n'ont été peuplés qu'environ 1000 ans plus tard par une culture dont les preuves archéologiques et linguistiques suggèrent également des liens forts avec l'Amérique du Sud.

Hannes Schroeder et ses collègues viennent de publier un papier intitulé: Origins and genetic legacies of the Caribbean Taino. Ils ont séquencé le génome d'un individu qui vivait aux Bahamas plus de 500 ans avant l'arrivée des Espagnols dans la région. Les restes de cet individu ont été retrouvés dans la grotte du prédicateur (Preacher's Cave) sur l'île de Eleuthera.

La dent dont les auteurs ont extrait le génome a été directement datée entre les années 776 et 992. Des analyses isotopiques ont montré que l'individu a grandi probablement sur place.



Les auteurs ont montré que l'individu était une femme dont l'haplogroupe mitochondrial est B2. Les auteurs n'ont pas trouvé d'individu contemporain qui avait la même séquence mitochondriale.

Les auteurs ont ensuite utilisé la statistique f3 pour rechercher la population Amérindienne la plus proche génétiquement de l'ancien Taïno. Les résultats ont montré que les Palikur d'Amérique du Sud et autres peuples Arawak ont le plus d'affinité génétique. Ces résultats ont été confirmés par la statistique D:

Les auteurs ont ensuite construit un arbre qui montre la proximité du génome du Taïno avec les peuples Arawaks:

Les analyses avec le logiciel ADMIXTURE confortent également ce résultat.

Les auteurs ont ensuite montré que l'ancien Taïno n'avait pas d'affinité génétique avec les populations Australiennes, Mélanésienne ou des îles Adaman contrairement à certaines populations Amazoniennes comme les Surui. Ce résultat suggère que soit ce signal a été perdu chez les Taïnos soit il est entré dans les populations Amazoniennes après leur divergence avec les Taïnos il y a environ 3000 ans.

Les auteurs ont mesuré les segments homozygotie chez l'ancien Taïno pour étudier la démographie passée de son peuple. Son excès de segments courts indique que la population a subi un ou plusieurs goulots génétiques. Il a également très peu de longs segments indiquant une population relativement nombreuse et non isolée. Vu la petite taille de l'île Eleuthera, cela suggère l'existence d'un réseau de communication important reliant les différentes îles des Bahamas avant l'arrivée des Espagnols.

Enfin les auteurs ont comparé le génome de Portoricains actuels avec l'ancien génome Taïno. Pour cela ils ont masqué les mutations Européennes et Africaines dans les génomes Portoricains. L'analyse avec le logiciel ADMIXTURE montre qu'il y a de fortes similarités entre les génomes contemporains Portoricains, Arawaks et l'ancien génome Taïno. La statistique f3 montre de plus que l'ancien Taïno a plus d'affinité génétique avec les Portoricains qu'avec toute autre population Amérindienne. Ces résultats sont confirmés par la statistique D.

Le meilleur modèle démographique obtenu par les auteurs est le suivant:

Il y a donc une certaine continuité génétique dans la région depuis plus de 1000 ans.



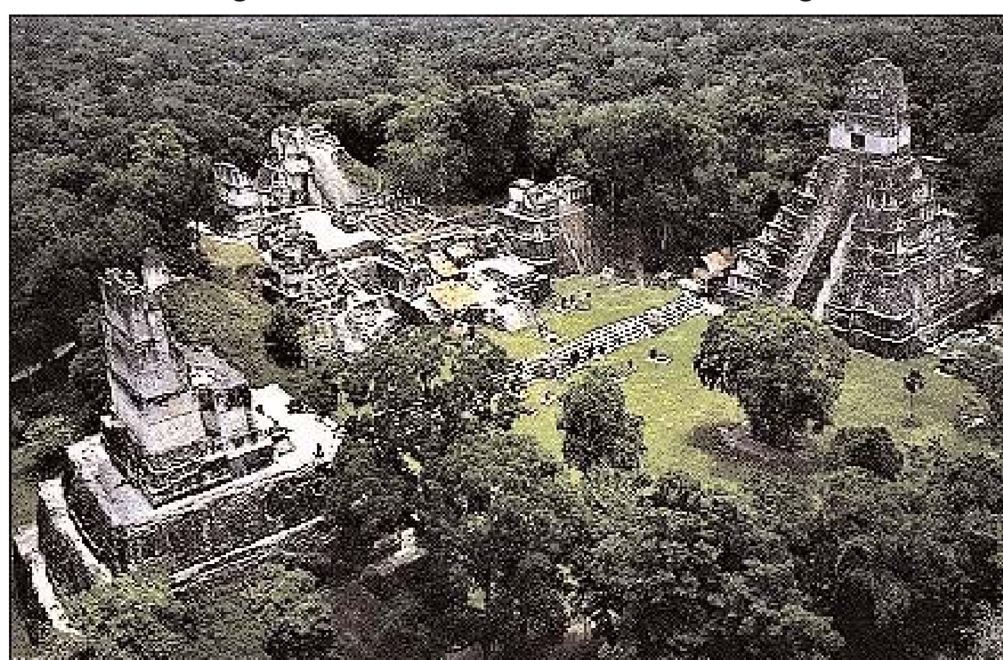
" Naj Tunich " signifie " maison de pierre " en maya mopan. Au cours des périodes préclassique et classique, la grotte fut un important lieu de pèlerinage pour les Mayas. Les Mayas considéraient les grottes comme des accès à l'Inframonde ou Xibalba. Naj Tunich fut le théâtre de nombreuses activités rituelles, qu'il s'agisse de saignées rituelles ou de sacrifices d'enfants.

On y a découvert un grand nombre de peintures, de dessins, (18 dessins représentant une relation sexuelle), d'inscriptions, d'empreintes de mains, d'artefacts et de constructions maçonnées. Certaines inscriptions commémorent la visite de personnages importants dans la grotte, sans doute des souverains comme l'indique la présence du glyphe-emblème assez rare d'Ixtutz, un site à 35 km au Nord-Ouest de Naj Tunich ou encore une inscription mentionnant la visite de Tum Yohl K'inich, sans doute un souverain de Caracol. Sa découverte a joué un rôle pionnier dans le domaine de l'archéologie des grottes dans la civilisation maya.

TIKAL - CITÉ ÉTAT MAYA

Les cités mayas formaient, avec leur arrière-pays agricole, des centres administratifs et rituels. Les grandes cités mayas étaient très populeuses. Le plus impressionnant des sites mayas est probablement celui de Tikal, au Guatemala. Au centre même de Tikal par exemple, se dressaient sur 15,6 kilomètres carrés, quelque 10 000 bâtiments, allant des temples-pyramides aux huttes à toit de chaume. On évalue la population de Tikal à plus de 60 000 habitants, une densité beaucoup plus forte que celle d'une ville moyenne d'Europe ou d'Amérique à la même époque.

Une ville maya de la période classique consistait habituellement en une série de plates-formes stratifiées surmontées de structures de maçonnerie qui pouvaient aussi bien être de grands temples-pyramides et des palais que de simples maisons individuelles. Autour de ces structures étaient aménagées de vastes cours ou esplanades. L'architecture maya se caractérisait par l'abondance des sculptures en bas relief et des peintures murales ornant les édifices, qui dénotaient un sens aigu de l'art et de la décoration. Dans les grandes cités comme Tikal, des routes ou des chemins en pierre reliaient parfois les édifices imposants et les grands ensembles entre eux.



Sur ces photographies, on voit les édifices qui entourent la Grande Place : le temple de Jaguar géant (à droite, circa 700 apr. J.-C.), le temple des Masques (circa 699 apr. J.-C.) et l'Acropole nord. La tombe d'un grand prêtre, enterré avec des centaines d'offrandes, en l'occurrence des vases, du jade, etc., se trouve au cœur du temple de Jaguar géant. Le lieu de culte au haut de l'édifice se trouve au faîte d'une pyramide à neuf paliers.

Les cités, rarement disposées sous forme de quadrilatères, semblent s'être développées sans plan préconçu, les temples et les palais ayant été détruits et rebâtis maintes fois au cours des siècles.

L'aménagement apparemment arbitraire des cités mayas complique le tracé de leurs frontières. Certaines sont délimitées par des fossés tandis que d'autres sont parfois, quoique rarement, entourées de fortifications. On ne bâtissait pas d'ordinaire de murailles autour des sites, à l'exception de certaines villes récemment découvertes datant de l'effondrement de la civilisation maya où l'on s'était ainsi prémuni contre l'envahisseur.

Dans certaines régions, l'eau souterraine était rare, si bien que l'on fabriquait sans doute, dans de grands centres comme Tikal, de vastes réservoirs pour servir la population durant la saison sèche. De nombreux sites disposaient aussi de terrains de jeux. Certains étaient munis de bains de vapeur, probablement d'origine mexicaine. Devant les grands temples et palais des villes importantes se dressaient habituellement, dans le stuc des terrasses et des esplanades, une multitude de piliers ou de stèles. Ces stèles, parfois placées sur les plates-formes, servaient alors à étayer les temples-pyramides et il n'était pas rare que soient disposés devant elles des autels plats et peu élevés, de forme arrondie.

En 292, Tikal érige la première stèle datée connue, revendiquant ainsi un pouvoir politique dominant pour sa dynastie, laquelle va imposer sa marque à une grande partie du monde maya. Le rôle de Tikal semble avoir été renforcé par les liens qui l'unissent à la grande métropole du Mexique central, Teotihuacán. Cette dernière cité, peuplée de 200.000 habitants environ, exerce alors son influence sur toute la Méso-Amérique, et on en trouve les témoignages tant dans les hautes que dans les basses terres, à Kaminaljuyú, Becan, Yaxhá ou Altun Ha.

Mais Tikal jouit de rapports privilégiés: certains de ses dirigeants seraient alliés à des groupes mexicains, et l'appui de la métropole, qui se manifeste dans l'architecture, la céramique et la sculpture, n'est pas étranger au jeu politique de Tikal: alliances (avec Uaxactún) ou conquêtes (la dynastie de Río Azul est chassée et remplacée).

Les Mayas excellent également dans l'architecture et l'art. Ils construisent de grands palais et de hautes pyramides à partir de pierre taillée. Leurs artistes, souvent spécialisé dans un métier, produire de belles peintures murales,masques, sculptures sur pierre et sur bois, vêtements à plumes et des bijoux décorés de jade, de perles et de coquillages.

L'apogée culturel

Vers le milieu du VIe siècle, on note toutefois en territoire maya un ralentissement des activités, qui se traduit par l'interruption de l'érection de monuments datés. Cet arrêt marque la fin du classique ancien. Bientôt s'opère un renouveau d'activité architecturale et artistique, accompagné d'un fort accroissement de population: les grands sites se développent encore, d'autres sortent de leur léthargie, comme Seibal, et de nouvelles cités sont fondées. Autour de centres où abondent pyramides et monuments sculptés s'organisent des cités-États qui rivalisent de prestige. La culture maya atteint son apogée: il durera jusqu'au Xe siècle.





Parmi les constantes des principes architecturaux figurent la voûte en encorbellement et la crête couronnant le toit. Contrairement aux arches européennes, la voûte n'avait pas de clé, ce qui lui donnait davantage l'apparence d'un triangle étroit que d'une arcade. Bien que cette forme inhabituelle ait parfois été attribuée à la méconnaissance des techniques nécessaires à la fabrication des clés, d'aucuns prétendent qu'il s'agissait d'un choix délibéré. La voûte comportait toujours neuf strates de pierre représentant les neuf strates du monde souterrain; la clé de voûte superposée aurait constitué un élément de plus, étranger à la cosmologie maya.

Dans chaque royaume maya, la société était composée, selon un ordre hiérarchique, de rois, de nobles, de maîtres, de scribes, de guerriers, d'architectes, d'administrateurs, d'artisans, de marchands, d'ouvriers et d'agriculteurs. Outre la capitale, il y avait un certain nombre de centres secondaires éloignés, villes d'une certaine dimension ou simples hameaux et fermes habités par une famille étendue. Plusieurs raisons peuvent expliquer pourquoi les Mayas sont passés de petites communautés agricoles administrées par des responsables locaux aux royaumes complexes de la période classique. La découverte de moyens pour recueillir l'eau de pluie et la création de nouvelles terres arables pour l'agriculture ont joué un grand rôle dans cette évolution. Une force ouvrière non négligeable fut organisée pour construire et entretenir les systèmes hydrauliques (réservoirs, citernes, canaux) et s'occuper des champs de maïs. Ces innovations ont permis d'accroître la production d'aliments et de créer un surplus, de développer le commerce avec les états voisins, et donc de favoriser l'augmentation de la population. Le fait qu'on avait besoin d'un gouvernement pour administrer les activités urbaines et rurales, de plus en plus nombreuses et complexes, explique peut-être en partie que les Mayas se soient dotés de rois.

Les villes, en s'étendant, en partie à cause de l'arrivée de gens de l'extérieur de la région, grignotaient de plus en plus les terres arables. L'accroissement de la population, des sécheresses et de mauvaises récoltes peuvent avoir été cause de graves pénuries alimentaires et de malnutrition. Lorsque les récoltes étaient mauvaises, les gens étaient peut-être forcés d'aller ailleurs pour survivre.



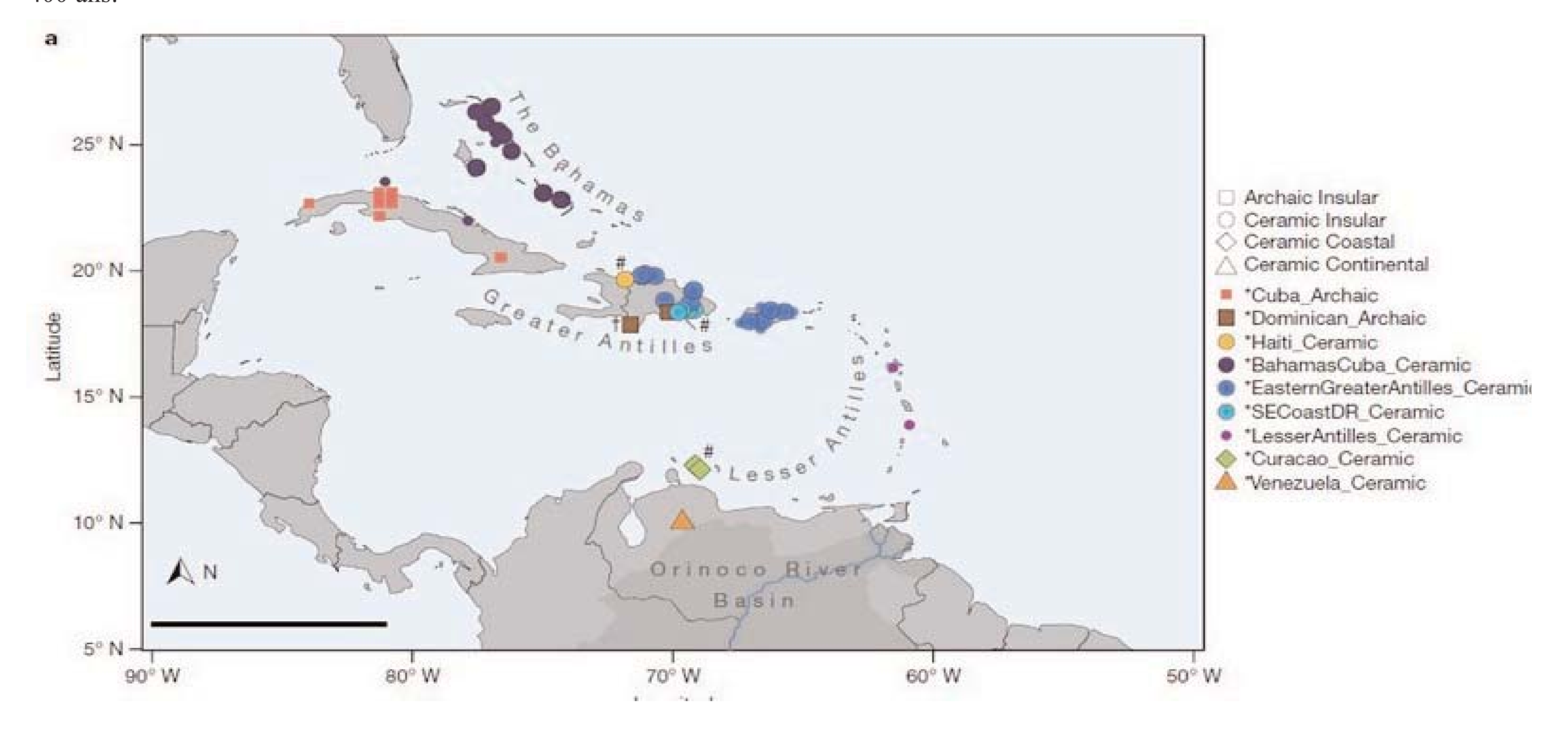
Histoire génomique des Caraïbes

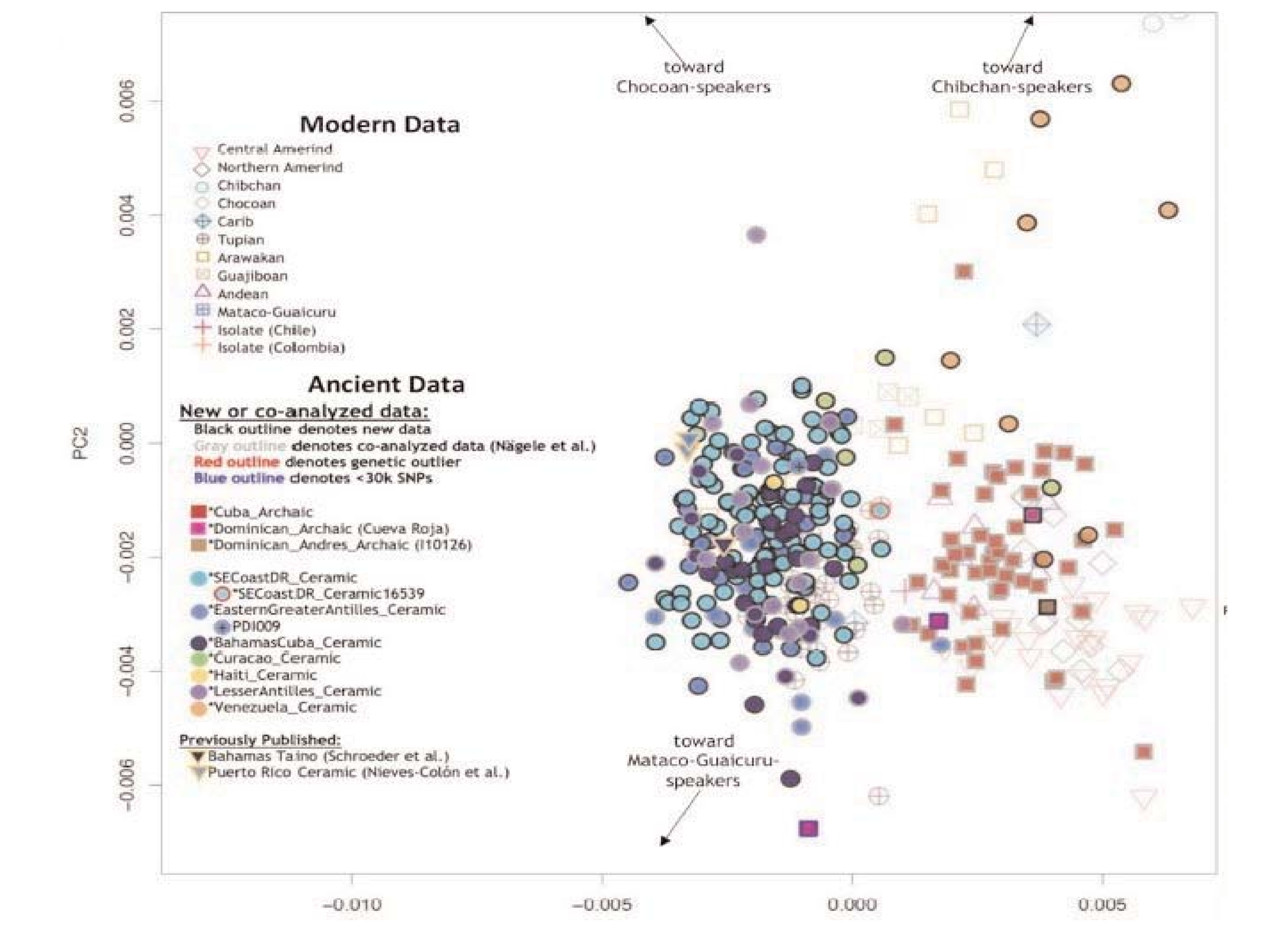
Avant l'arrivée des Européens, les Caraïbes sont peuplées par une mosaïque de communautés archéologiques connectées entre elles, depuis l'arrivée des premiers migrants à Cuba, Haïti et Porto Rico il y a environ 6000 ans. Les premières occupations qui définissent l'âge archaïque, sont caractérisées par une industrie lithique spécifique. L'âge céramique commence il y a environ 2500 à 2300 ans, caractérisé par l'apport de l'agriculture et de la céramique.

Des paléo-généticiens viennent de publier un papier intitulé: A genetic history of the pre-contact Caribbean. Ils ont séquencé le génome de 195 anciens individus des Caraïbes datés entre 3100 et 400 ans:

Ces génomes ont été ajoutés à 89 anciens génomes préalablement publiés dans une étude précédente. L'ensemble de ces génomes sont séparés en deux groupes en fonction de leur datation et leur technologie: archaïque et céramique.

Les auteurs ont réalisé une Analyse en Composantes Principales. La figure ci-dessous montre que les individus archaïque (symboles carrés) et céramique (symboles circulaires) se séparent en deux groupes distincts:





toward Chocoan-speakers
toward Chibchan-speakers
toward Mataco-Guaicuru-speakers
Modern Data
Central Amerind
Northern Amerind
Chibchan
Chocoan
Carib
Tupian
Arawakan
Guajiboan
Andean
Mataco-Guaicuru
Isolate (Chile)
Isolate (Colombia)
Ancient Data
New or co-analyzed data:
Black outline denotes new data
Gray outline denotes co-analyzed data (Nägele et al.)
Red outline denotes genetic outlier
Blue outline denotes <30k SNPs
*Cuba_Archaic
*Dominican_Archaic (Cueva Roja)
*Dominican_Andres_Archaic (I10126)
*SECoastDR_Ceramic
*SECoastDR_Ceramic16539
*EasternGreaterAntilles_Ceramic
PDI009
*BahamasCuba_Ceramic
*Curacao_Ceramic
*Haiti_Ceramic
*LesserAntilles_Ceramic
*Venezuela_Ceramic
Previously Published:
Bahamas Taino (Schroeder et al.)
Puerto Rico Ceramic (Nieves-Colón et al.)
PC2
0.006
0.004
0.002
0.000
-0.002
-0.004
-0.006
-0.010
-0.005
0.000
0.005

Les individus céramique du Vénézuela (symboles circulaires rose) se situent à part de ces deux groupes et sont plus éparpillées en haut à droite de la figure ci-dessus. La forte homogénéité des individus céramique quelque soit leur localisation indique un fort taux de migration entre les îles à cette époque. Quelques individus montrent un mélange génétique entre ascendance archaïque et céramique.

Les anciens individus archaïque partagent le plus d'allèles avec les populations actuelles d'Amérique Centrale et du nord de l'Amérique du sud appartenant à plusieurs familles linguistiques: arawak, caribes, chibchanes, chocó, guahibanes, Mataco-Guaicuru et tupi. Il n'y a pas d'affinité génétique avec des populations d'Amérique du nord contrairement à ce qui était indiqué dans une étude précédente. Tous les résultats suggèrent que les anciens individus céramique sont issus d'une source unique.

L'arrivée des groupes céramique a remplacé une bonne partie des populations dans toutes les Caraïbes à l'exception de l'ouest de Cuba où une ascendance archaïque a persisté pendant au moins 2500 ans. Au moment de l'arrivée des premiers Européens, cette région était caractérisée par une culture et une langue différentes des autres régions des Caraïbes. L'analyse avec le logiciel ADMIXTURE montre que les anciens individus céramique ont une affinité génétique avec les populations actuelles de langue arawak. En effet, la figure ci-dessous montre que ces anciens individus céramique sont constitué principalement par une composante bleu-vert qui est majoritaire chez les Piapoco une population actuelle de langue arawak.

Cependant, la statistique f4 ne confirme pas ce résultat car elle ne montre pas plus d'affinité génétique entre les anciens céramique et les populations actuelles de langue arawak par rapport aux populations actuelles d'une autre famille linguistique.

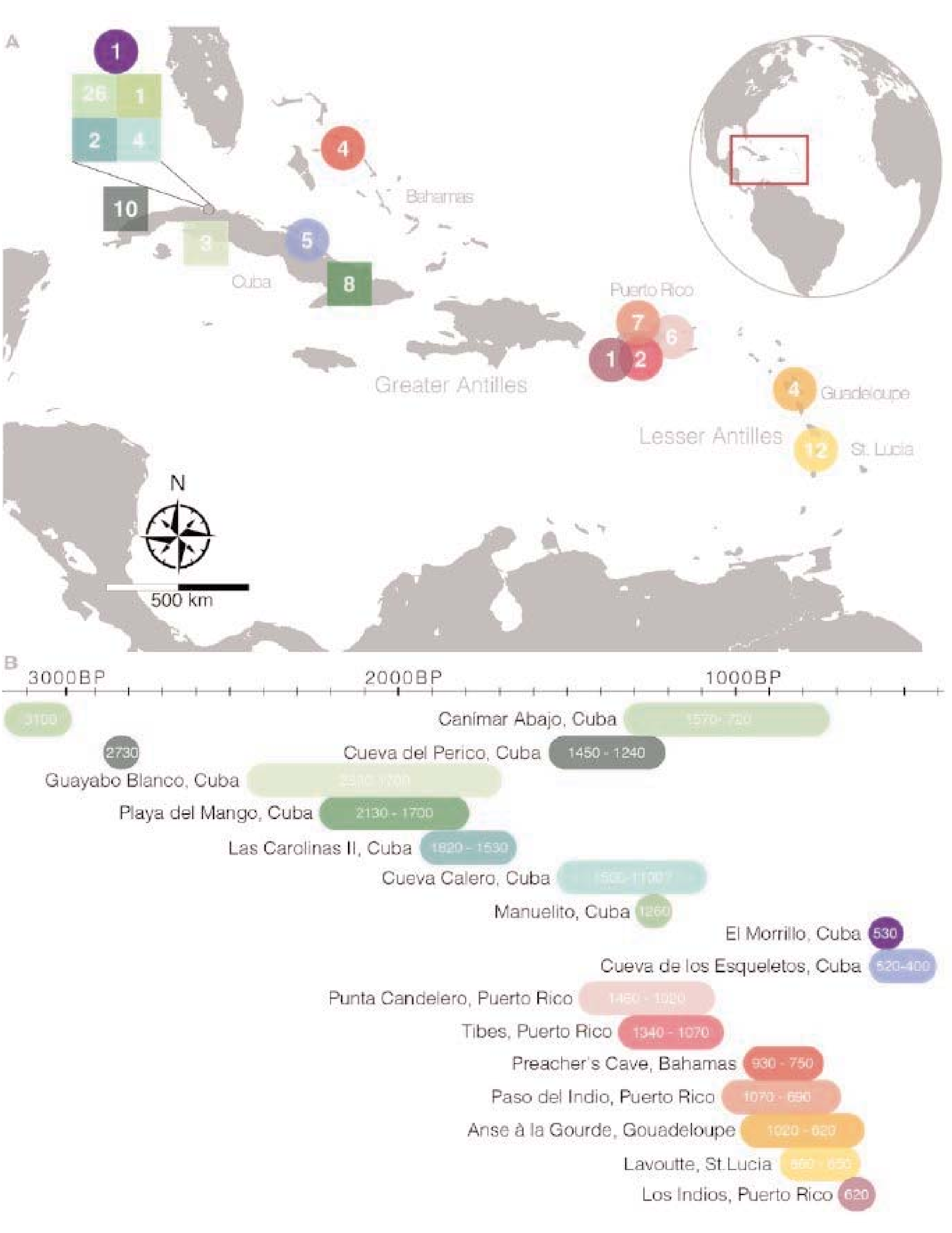


L'analyse avec le logiciel ADMIXTURE ci-dessus montre que les anciens individus céramique du Venezuela ont une forte proportion d'ascendance (bleu foncé) que l'on retrouve chez les Cabécar de langue chibchane. Les anciens individus céramique de Curaçao peuvent être modélisés comme issus d'un mélange génétique entre les anciens individus céramique des petites Antilles (74,5%) et les anciens individus céramique du Venezuela (25,5%). Enfin les auteurs n'ont pas mis en évidence d'arrivée d'un nouveau flux de gènes il y a environ 1150 ans comme suggérée par de précédentes études craniométriques.

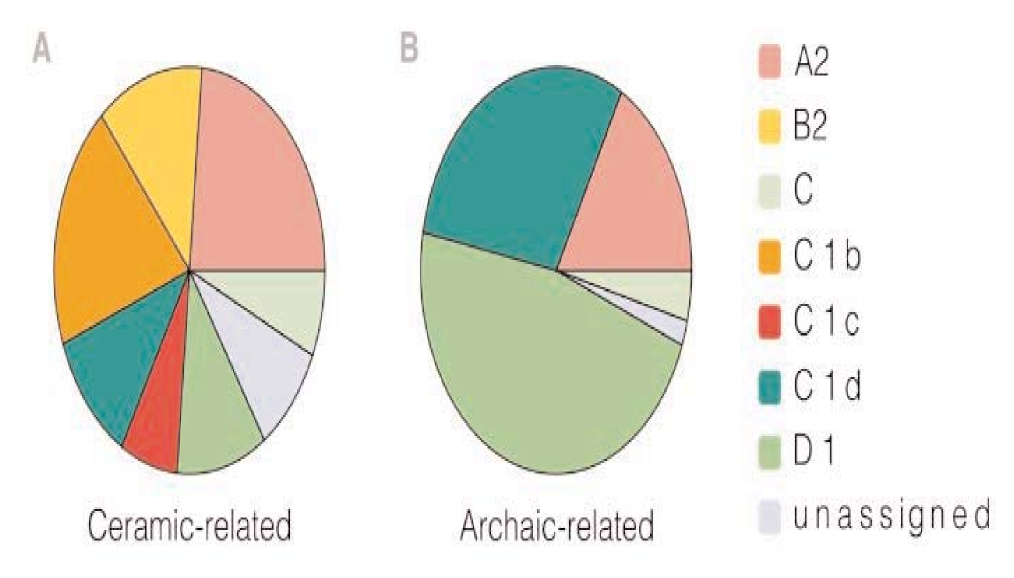
L'analyse de la longueur des segments d'homozygotie montre qu'il y a eu de la consanguinité au second ou au troisième degré parmi ces anciennes populations, suggérant ainsi une faible taille de la population. La taille effective de la population est ainsi estimée entre 200 et 300 pour les individus archaïque et entre 500 et 3000 pour les individus céramique. La taille réelle de la population devait être entre 3 et 10 fois supérieure à la taille effective estimée de la population.

Nouvelles études

Les preuves archéologiques montrent que les premiers habitants des Caraïbes sont arrivés il y a environ 8000 ans à Trinidad, puis il y a environ 5000 ans dans les autres îles. Ensuite, il y a environ 2800 ans, une seconde vague de colonisation se répand dans les Caraïbes apportant un nouveau style de poterie, des habitats permanents et l'agriculture. Ces nouveaux arrivants viennent d'Amérique du Sud.



Kathrin Nägele et ses collègues viennent de publier un nouveau papier intitulé: Genomic insights into the early peopling of the Caribbean. Ils ont séquencé le génome de 93 squelettes issus de 16 sites archéologiques des Caraïbes datés entre 3200 et 400 ans. Ces individus sont issus de deux contextes archéologiques différents baptisés archaïque (symboles carrés) et céramique (symboles ronds):



Les individus archaïques viennent de sept sites archéologiques de Cuba datés entre 3200 et 700 ans, alors que les individus céramique viennent de neuf sites archéologiques de différentes îles des Caraïbes: Cuba, les Bahamas, Porto Rico, la Guadeloupe, et Santa Lucia datés entre 1500 et 400 ans.

L'analyse des haplogroupes mitochondriaux révèle des différences importantes entre les deux groupes. Les individus archaïques appartiennent principalement aux haplogroupes A2, D1 et C1d, alors que ceux du groupe céramique sont plus variés et incluent en plus les haplogroupes: B2, C1b et C1c:

Les auteurs ont ensuite réalisé une Analyse en Composantes Principales. Les échantillons de cette étude se regroupent dans deux clusters en fonction de leur origine archéologiques: archaïque ou céramique:

A
PC2 - [16.6 %]
PC2
PC1
PC1 - [9.2 %]
LOI001
PCA001
ALG001

present-day American mainland
Cree / Chipewyan / Pima
Mixe / Mixtec / Maya/Zapotec
Piapoco/Karitiana/Surui
Chane/Quechua

ancient Archaic-related
Cueva del Perico
Playa del Mango
Manuelito
Canímar Abajo
Las Carolinas II
Cueva Calero
Guayabo Blanco

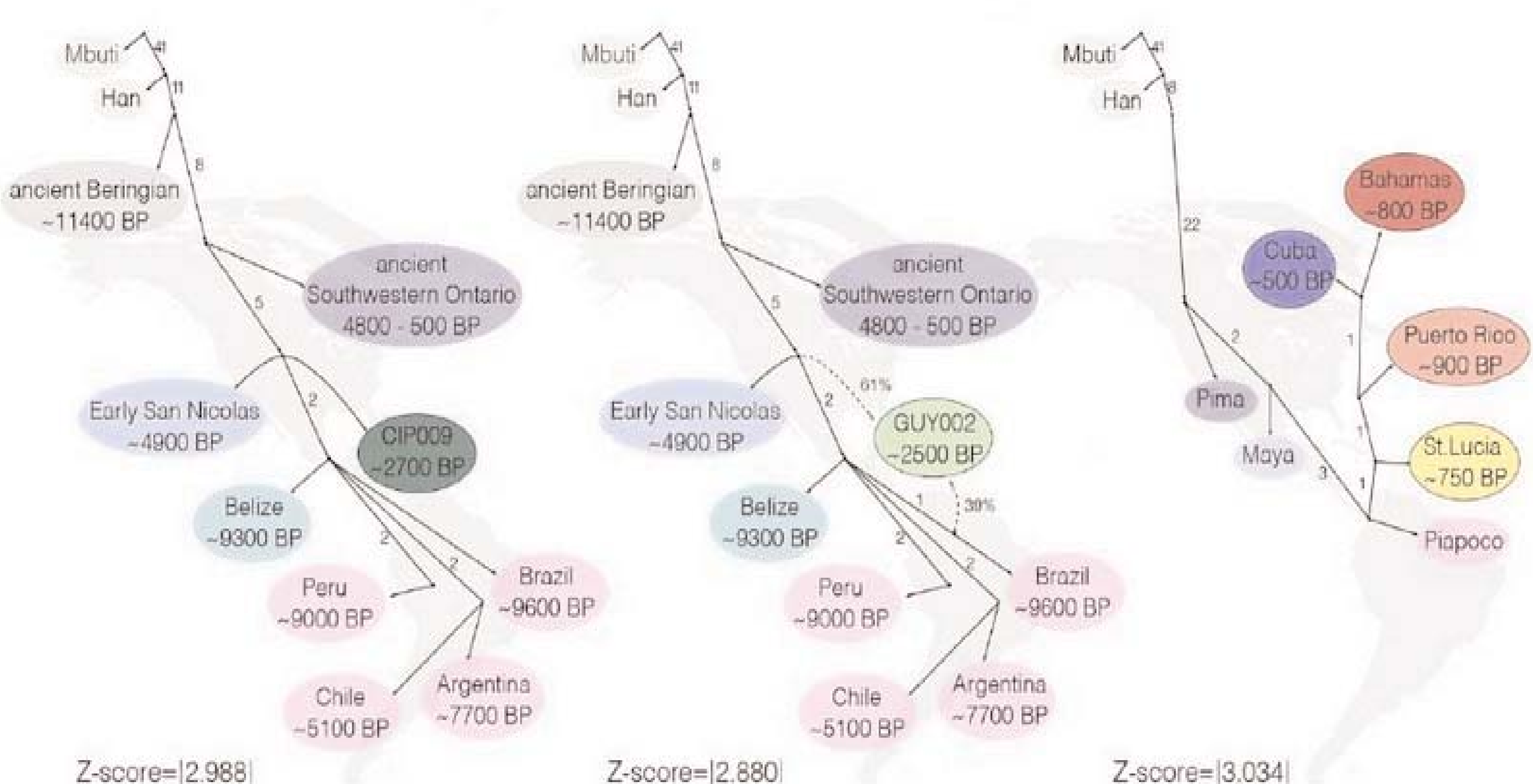
ancient Ceramic-related
Cueva de los Esqueletos
El Morrillo
Los Indios
Punta Candelero
Paso del Indio
Tibes
Preacher's Cave
Anse à la Gourde
Lavoutte

Les individus du groupe céramique se regroupent avec des individus anciens ou contemporains d'Amérique du sud, alors que ceux du groupe archaïque ne se regroupent avec aucune population contemporaine.

Les auteurs ont ensuite utilisé la statistique f4 pour voir si les anciens individus de cette étude se rapprochent davantage de l'ancien individu des Bahamas de la grotte du Pêcheur préalablement publié ou des anciens individus des îles Channel en Californie. Sans surprise les individus de cette étude de la grotte du Pêcheur ont le plus d'affinité génétique avec l'ancien individu du même site, suivis par les autres individus du groupe céramique. A l'inverse les individus du groupe archaïque ont moins d'affinité génétique avec l'ancien individu des Bahamas. De plus un individu de la grotte de Perico à Cuba est même plus proche génétiquement des anciens individus de Californie.

Le logiciel qpWave confirme que les individus des deux groupes de cette étude sont bien issus de deux lignées ancestrales différentes et ne peuvent pas être simplement expliqués par la seule dérive génétique. De plus bien que certains individus de ces deux groupes ont vécu à la même époque, il n'y a aucun signe de mélange génétique entre ces deux groupes.

Les auteurs de cette étude ont mis en évidence deux origines différentes pour les individus du groupe archaïque, suggérant plusieurs vagues migratoires avant l'arrivée du groupe céramique. Ainsi l'individu CIP009 de la grotte de Perico à Cuba semble issu d'une branche qui diverge de la branche principale Amérindienne en même temps de la branche qui amène aux individus des îles Channel en Californie, avant la dispersion des groupes d'Amérique du Sud. A l'inverse les autres individus du groupe archaïque comme GUY002 du site de Guayabo Blanco à Cuba ont besoin d'un flux de gènes supplémentaire (39%) en provenance d'Amérique du Sud comme le montre la figure ci-contre gauche:



Ainsi ces résultats suggèrent au moins deux vagues migratoires dans les Caraïbes avant l'arrivée du groupe céramique, dont l'une est originaire d'Amérique du Nord et l'autre est originaire d'Amérique du Sud. Enfin l'arrivée du groupe céramique est lié à une seconde vague migratoire en provenance d'Amérique du Sud.

Diversité génétique dans les Petites Antilles

Les Caraïbes sont une région bordée par l'Océan Atlantique à l'est, la côte sud des Bahamas au nord, la côte nord de l'Amérique du sud au sud et la côte est du Mexique à l'ouest. Ils comprennent environ 700 îles et 17 millions de personnes. La première présence humaine est datée de 7200 ans sur l'île de Trinidad. Ensuite une colonisation des îles de Cuba, Hispañola et Porto-Rico est attestée entre 8000 et 5000 ans, suivie des Petites Antilles et de la Barbade entre 5000 et 3000 ans. Pour les autres îles, les données archéologiques et linguistiques suggèrent une arrivée de l'homme dans des migrations successives jusque vers l'an 1500. Les différentes sources de peuplement des Petites Antilles sont l'Amérique du sud ou les Grandes Antilles. Au moins 8 groupes ethniques différents peuplaient cette région au moment de l'arrivée des Européens: les Guanahatebay de Cuba, les Macorix et les Ciguayo d'Hispañola, les Taïnos Lucayens dans les Bahamas, les Ciboney à Haïti, la Jamaïque et Cuba, les Taïnos classique dans la République Dominicaine, Porto-Rico, les îles Vierge et les îles Leeward, et les Kalipuna et les Karina dans les îles du Vent.

Ces premières populations ont été beaucoup affectées par l'assimilation génétique, les maladies et les génocides au moment de la colonisation Européenne et de la traite des esclaves. Elles ont été également dispersées dans d'autres îles ou d'autres lieux des Amériques durant cette période. Tandis que les données archéologiques, ethno-historiques et linguistiques apportent des réponses cruciales au peuplement et à l'histoire de cette région, beaucoup de questions subsistent quant à l'origine et la date des migrations initiales.

Jada Benn Torres vient de publier un papier intitulé: Genetic Diversity in the Lesser Antilles and Its Implications for the Settlement of the Caribbean Basin. Il a analysé l'ADN mitochondrial et du chromosome Y de deux communautés indigènes: la First Peoples' Community (FPC) de Santa Rosa à Trinidad et les Garifuna de Saint Vincent:



88 échantillons ont été recueillis pour des tests génétiques: 65 sont des Garifuna de Saint Vincent et 23 de la FPC de Trinidad. Après élimination des échantillons apparentés, il en reste 12 de la FPC de Trinidad (dont 5 hommes) et 43 Garifuna (dont 18 hommes). Ces données ont été comparées à d'autres populations des Caraïbes et d'Amérique du Sud et Centrale.

Les résultats ont montré que pour l'ensemble des 2 communautés, la proportion de lignées maternelles indigènes est de 42%. Cependant, seulement 2 des 5 haplogroupes mitochondriaux Amérindiens principaux: A2 et C1 ont été détectés:

Table 3. Mitochondrial DNA and Y-chromosome haplogroup frequencies in indigenous Caribbean communities.

mtDNA Haplogroup	Trinidad % (n)	St. Vincent % (n)	NRY Haplogroup	Trinidad % (n)	St. Vincent % (n)
A2	41.7 (5)	16.3 (7)	E1b1a	60(3)	44.4(8)
C1	16.7 (2)	20.9 (9)	Q-M3	20(1)	16.7(3)
L0	0 (0)	7 (3)	R1b	20(1)	22.2(4)
L1	0 (0)	4.7 (2)	I1	-	11.1(2)
L2	16.7 (2)	30.2 (13)	I2b	-	5.5(1)
L3	16.7 (2)	20.9 (9)			
M33	8.3 (1)	-			

Il y a également 4 lignées maternelles Africaines (L0, L1, L2 et L3) et une lignée sud Asiatique (M33) à Trinidad. La diversité génétique est plus grande dans la communauté de Trinidad que chez les Garifuna de Saint Vincent: (table 4)

Cependant lorsqu'on enlève les lignages Africains et Asiatiques, cette diversité chute fortement. Ceci peut-être du à plusieurs facteurs comme la dérive génétique, la perte de lignages aux temps historiques et l'endogamie.

Une Analyse Multi-Échelles a été réalisée sur les distances génétiques entre échantillons à l'intérieur de chaque population. Seuls les haplotypes Amérindiens ont été utilisés. Comme les populations d'Amérique du Nord n'apportent aucune information supplémentaire, elles ont été retirées de cette analyse:

Table 4. MtDNA summary statistics for the Indigenous Caribbean communities based on HVS1 sequences (np 16024–16400).

HVS1 (np 16024–16400)	n	Haplotypes	H (± SD)	π (± SD)
		All mtDNA lineages		
St. Vincent	43	25	0.942 (0.021)	0.020 (0.002)
Trinidad	12	10	0.955 (0.057)	0.018 (0.002)
		Native American mtDNA lineages only		
St. Vincent	16	4	0.650 (0.075)	0.012 (0.001)
Trinidad	7	5	0.857 (0.004)	0.013 (0.004)

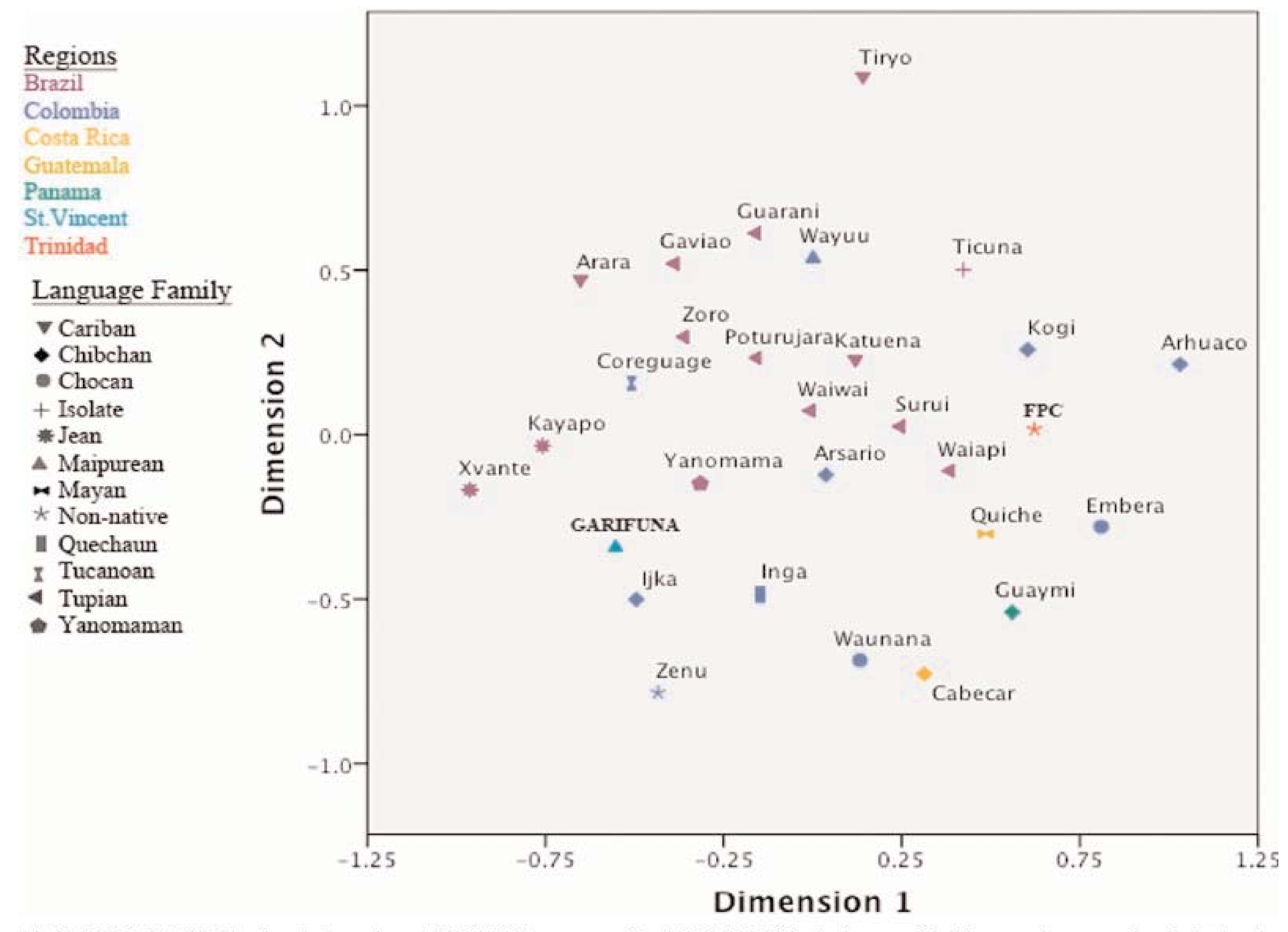
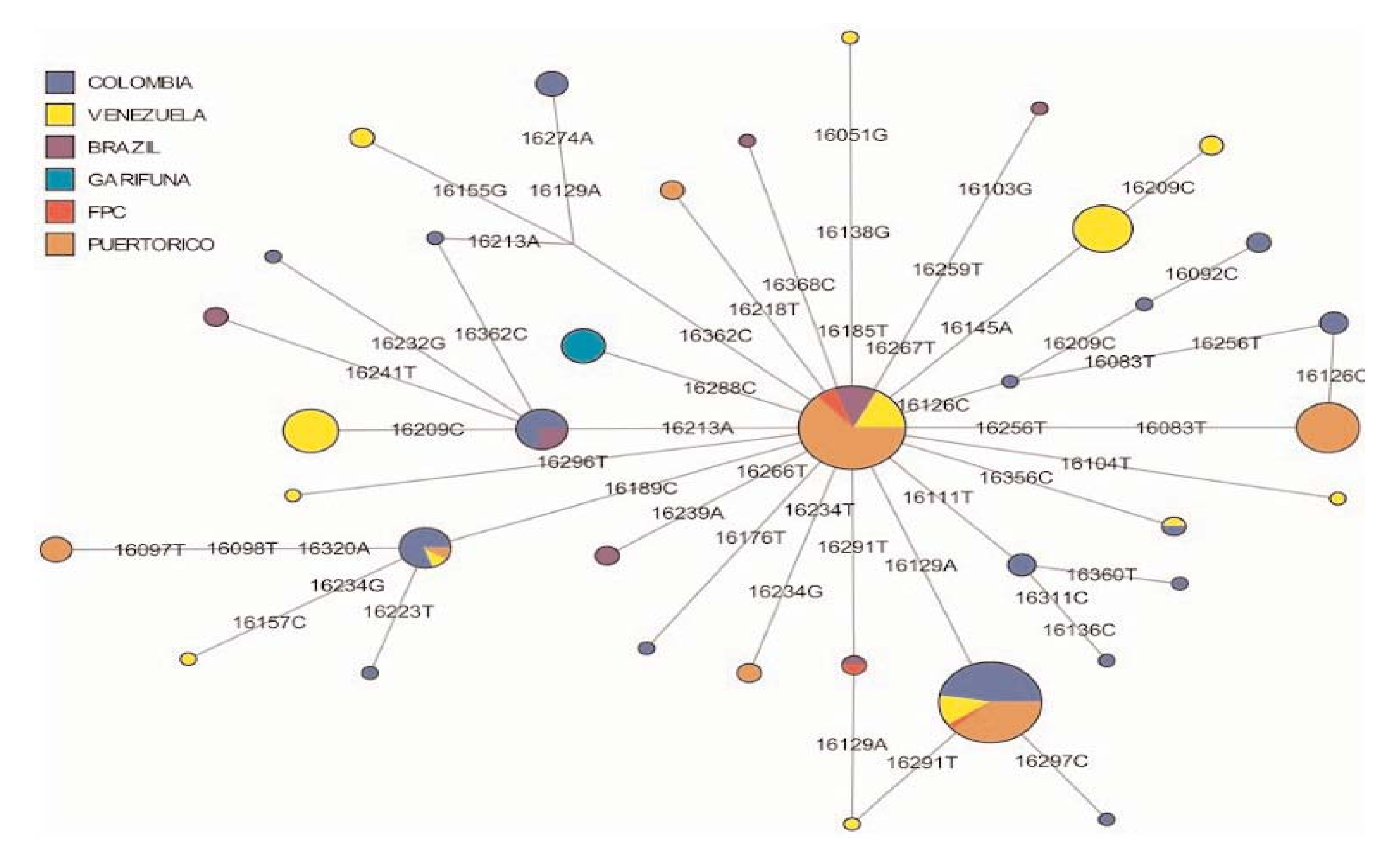


Fig 2. A MDS plot of FST estimates based on mtDNA HVS1 sequences (np 16024–16400) for Indigenous Caribbean and comparative Central and South American populations. The stress value of the plot is 9.8%. Data points are labeled with the population name and color-coded by geographic origin, with each shape corresponds to the language family of the sample.

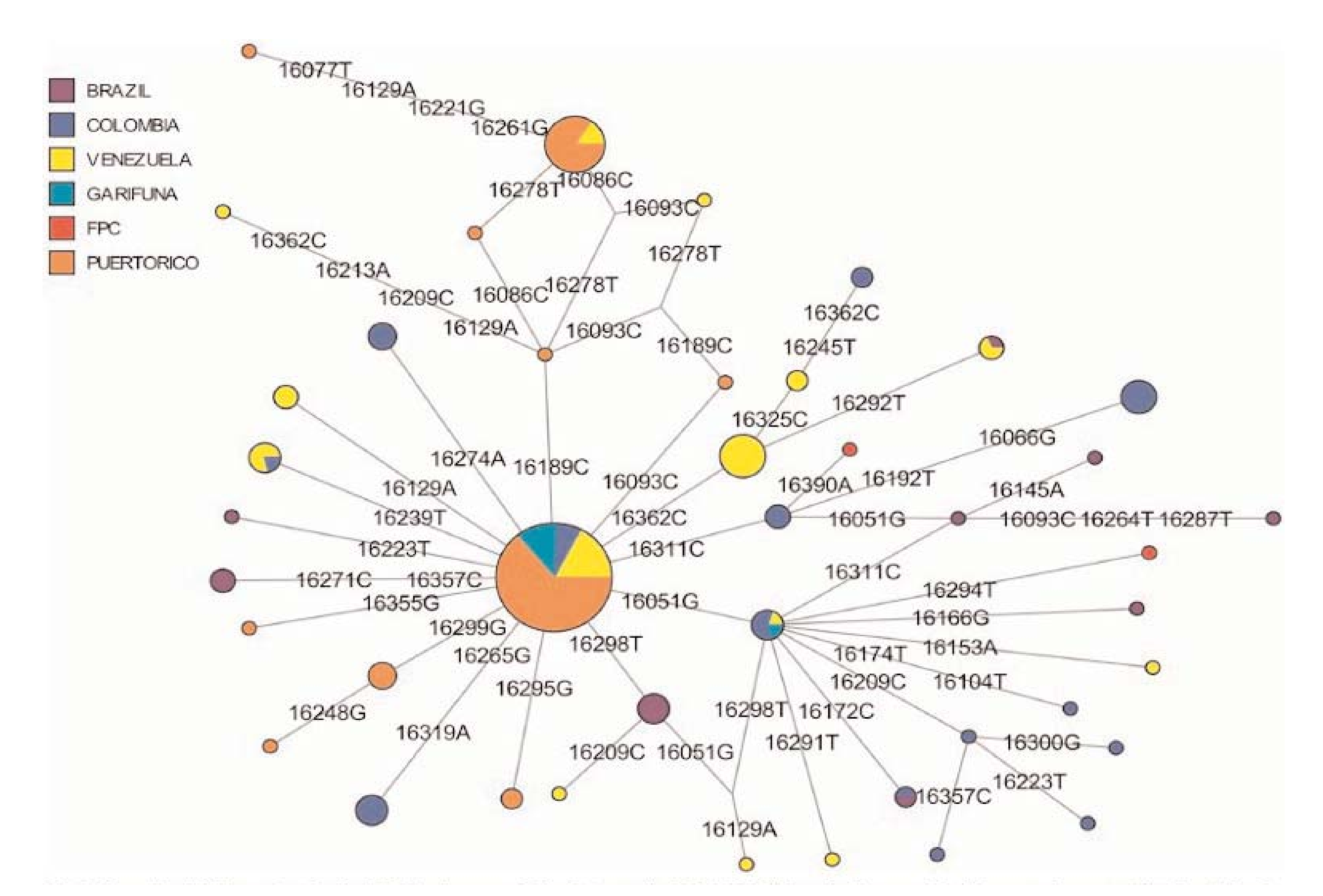
De manière intéressante, les populations des Caraïbes sont distantes l'une de l'autre avec des populations d'Amérique du Sud situées entre elles. Ainsi FPC de Trinidad est plus proche de certaines populations du Brésil, de Colombie ou d'Amérique Centrale, alors que les Garifuna de Saint Vincent sont plus proche de populations différentes de Colombie ou du Brésil. De plus, les populations des Caraïbes ne semblent pas se rapprocher d'un groupe linguistique particulier. Néanmoins elles devaient parler une langue appartenant à la fois aux familles Arawakiennes et Caribes.

Des réseaux ont été ensuite tracé à partir des séquence HVR1 des différentes populations, pour les haplogroupes A2 et C1. Comme les haplotypes des populations d'Amérique Centrale sont bien séparées des autres populations, elles ont été retirées de cette analyse:



Dans le réseau de l'haplogroupe A2 ci-dessus, des haplotypes de Trinidad, Porto Rico, du Venezuela et du Brésil se situent dans le nœud central. Un haplotype voisin défini par la mutation 16288C est observé uniquement à St Vincent.

Les deux haplotypes C1 de Saint Vincent correspondent à des haplotypes anciens de Guadeloupe situés à Marie-Galante et à la Désirade datés entre 1289 et 1445. Il y a donc une certaine continuité génétique dans les Petites Antilles au moins depuis cette date. D'autre

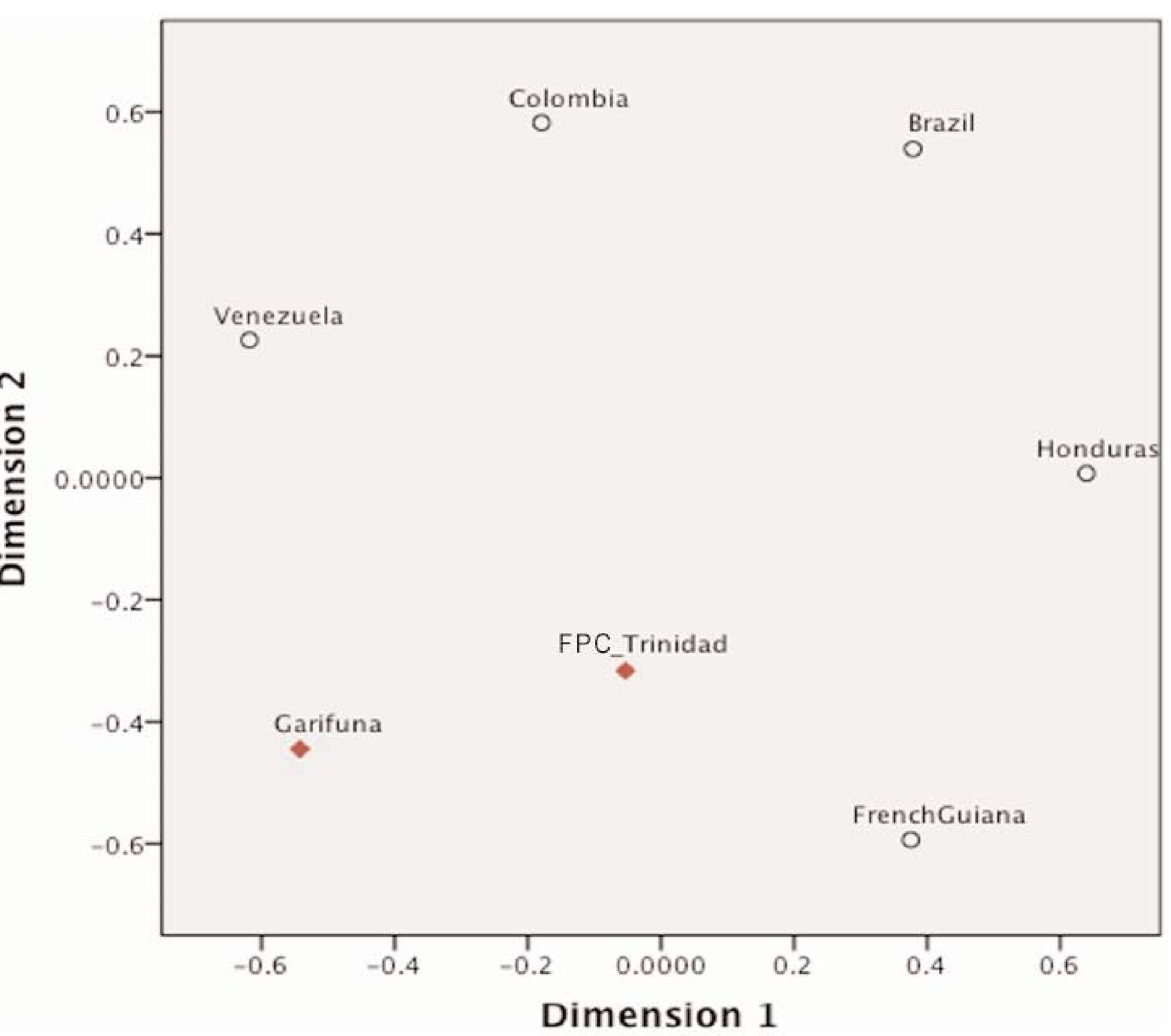


part les lignages maternels Asiatiques à Trinidad ne sont pas surprenant sachant qu'après l'émancipation de 1838, les esclaves d'origine Africaine de Trinidad ont quitté l'île et ont été remplacé par des travailleurs sud Asiatiques originaire du Bengale, de l'Awadh dans le nord de l'Inde et du Penjab.

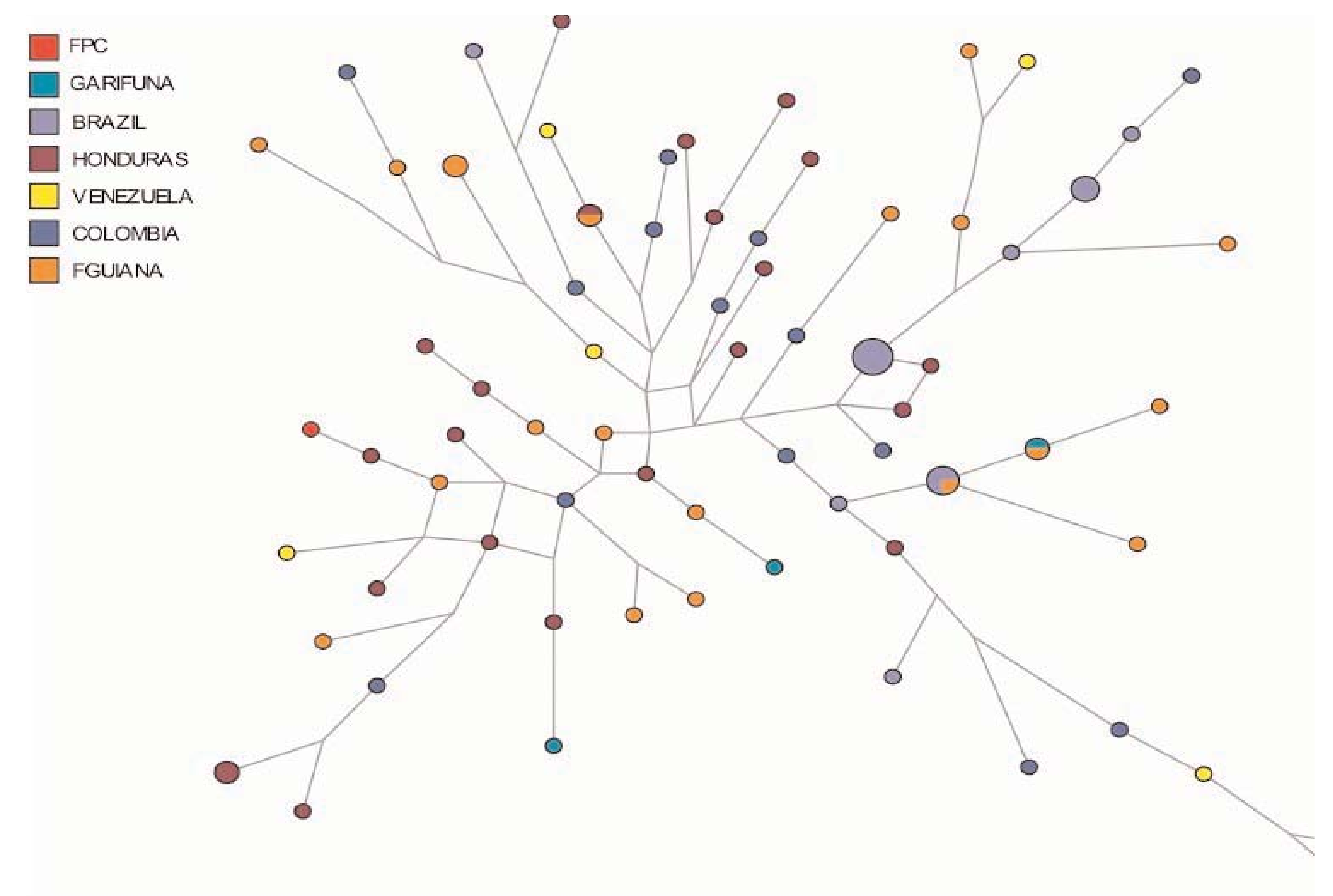
Les estimations des âges des lignages maternels Amérindiens indiquent que l'haplogroupe C1 est plus jeune (2900 ans) que l'haplogroupe A2 (8500 ans). Ces dates coïncident avec les preuves archéologiques qui indiquent que les Petites Antilles ont été habitées il y a 7200 ans dans une série de migrations depuis les régions voisines.

Des haplogroupes du chromosome Y Africains (E1b), Européens (R1b) et Amérindiens (Q-M3) sont présents dans les deux populations de Trinidad et de Saint Vincent. L'haplogroupe Amérindien C3c commun parmi les populations Na-Dene d'Amérique du Nord est absent des populations des Caraïbes. Plus de 80% des haplotypes du chromosome Y ne sont pas Amérindiens. A Saint Vincent il y a environ autant d'haplotypes Africains que d'haplotypes Européens, alors qu'à Trinidad il y a beaucoup plus d'haplotypes Africains (60%) qu'Européens (20%) (voir la table 3 ci-dessus). La diversité génétique paternelle des populations des Caraïbes est équivalente à celle des populations des Amériques. Tous les haplotypes des Caraïbes sont uniques sauf un haplotype de Saint Vincent commun avec un haplotype de Guyane Française (population Kali'na qui parle une langue des Caraïbes).

Une Analyse Multi-Échelles a été réalisée sur les distances génétiques entre échantillons à l'intérieur de chaque population:
 Dans le réseau de l'haplogroup C1, les échantillons de Saint Vincent se situent en majorité dans le noeud central et le nœud qui définit la sous-clade C1d (mutation 16051G), contrairement aux échantillons de Trinidad ou de Porto Rico:



Les groupes des Caraïbes sont éloignés des groupes du Brésil ou de Colombie. Un réseau a été tracé pour l'haplogroupe Q-M3 à partir des marqueurs STR:



Les haplotypes des Caraïbes sont uniques et dispersés dans le réseau. Cependant le manque d'haplogroupes dans les Caraïbes que l'on retrouve dans les populations du sud-ouest de l'Amérique, indique

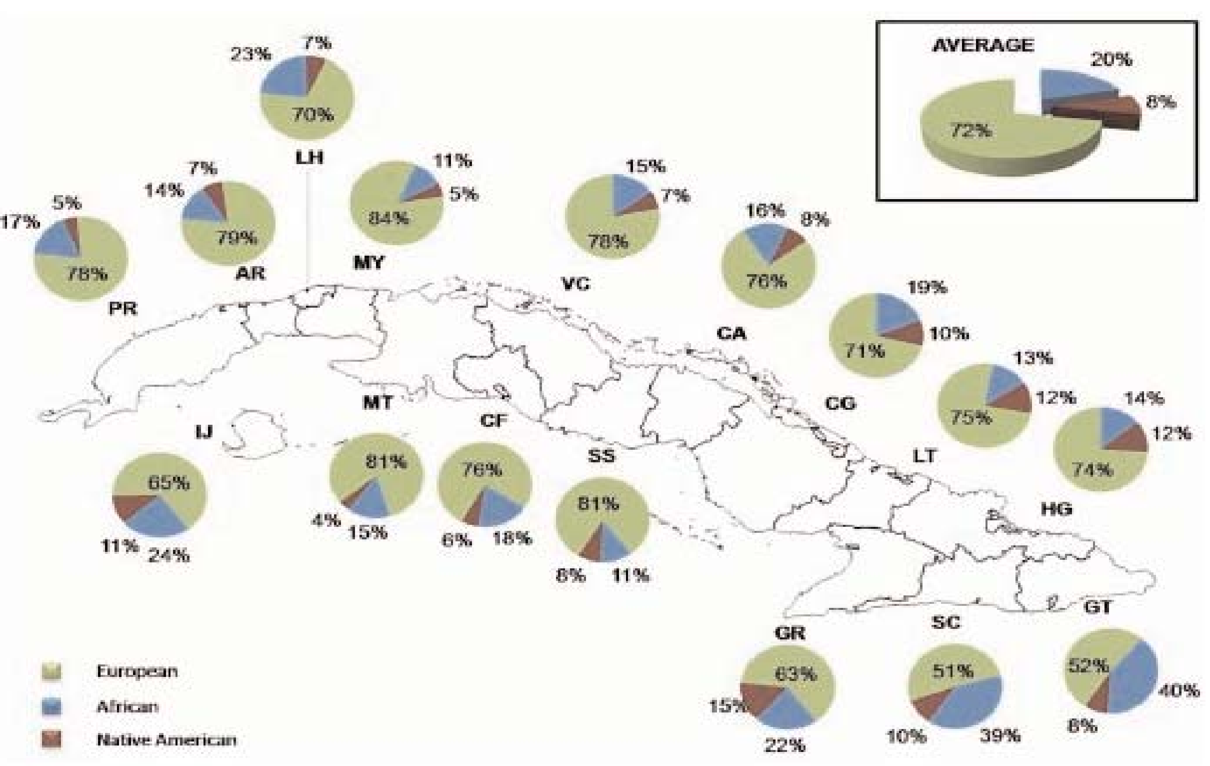
que la source potentielle des populations des Caraïbes doit se situer plutôt au Brésil ou au Venezuela. De plus les haplotypes diffèrent entre Trinidad et Saint Vincent malgré la faible distance géographique entre les deux îles. Cela implique que soit elles sont issues de populations différentes, soit elles ont subi des dérives génétiques différentes de par leur isolations respectives. Ces données génétiques pointent davantage pour une origine chez les Kali'na parlant une langue Caribe. Ils se situent actuellement au nord du Brésil, au Venezuela, en Guyane Britannique et au Surinam.

Histoire du mélange génétique de la population cubaine

Beatriz Marcheco-Teruel vient de publier un papier intéressant sur la génétique de la population cubaine. Il est intitulé: Cuba: Exploring the History of Admixture and the Genetic Basis of Pigmentation Using Autosomal and Uniparental Markers.

Les preuves de la première colonisation humaine sur l'île de Cuba remontent à environ 7.000 ans. A l'arrivée des espagnols, la population indigène est estimée à environ 110.000 individus. Il y a avait alors deux types de population: les Guanahatabey étaient des chasseurs-cueilleurs qui vivaient à l'ouest de Cuba et représentaient 10% de la population totale. Ils sont considérés comme les descendants des premiers habitants de l'île. Les Taino étaient des agriculteurs qui vivaient dans le reste de l'île et représentaient 90% de la population. Ils parlaient une langue Arawak. On suppose que les deux groupes sont issus de populations venues d'Amérique du Sud. En l'espace de 50 ans, la population indigène de l'île est tombée à quelques milliers d'individus. Les espagnols ont ensuite repeuplé l'île avec des populations indigène d'Amérique du Nord ou Centrale, et avec des esclaves issus de la côte ouest de l'Afrique. On estime qu'entre 700.000 et 1.300.000 africains sont arrivés à Cuba pendant la période de la traite négrière. L'immigration en provenance d'Espagne a continué jusqu'à la moitié du vingtième siècle. Ainsi la structure génétique de la population actuelle de l'île de Cuba est le résultat de l'histoire de ces différents mélanges entre Amérindiens, Européens et Africains. Aujourd'hui, le recensement cubain classifie la population de l'île en trois catégories: les blancs, les métis et les noirs.

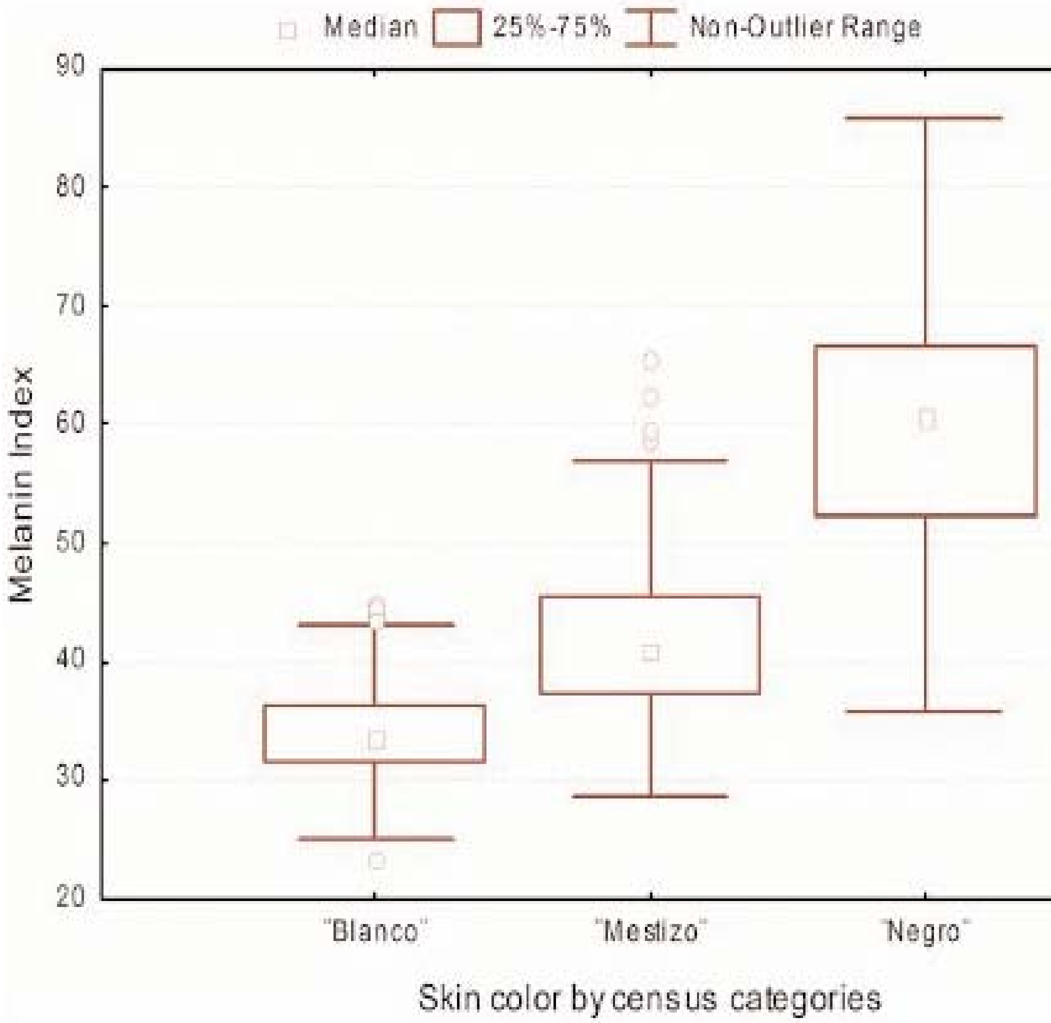
L'objectif de cette étude est de présenter les résultats obtenus sur un échantillon de 1.019 individus issus des 16 provinces de Cuba. 128 SNPs autosomaux ont été utilisés pour caractériser l'ascendance de la population cubaine. De plus des tests d'ADN mitochondrial et du chromosome Y ont été effectués sur cet échantillon. Enfin 16 SNPs liés à la pigmentation de la peau ont également été testés.
Ainsi la proportion d'ascendance européenne varie de 51% dans la province de Santiago de Cuba à 84% dans la province de Mayabeque. La proportion d'ascendance africaine varie de 11% à Mayabeque à 40% à Guantanamo, et la proportion d'ascendance amérindienne varie de 4% à Matanzas à 15% à Granma.



L'ascendance européenne est plus forte dans l'ouest de Cuba, alors que les ascendances africaine et amérindienne sont plus fortes dans l'est de l'île.

L'échantillon étudié se compose de 55% de blancs, 33% de métis et 12% de noirs selon les critères du recensement cubain. Il est donc intéressant de comparer cette classification avec d'une part une mesure objective de la pigmentation de la peau de ces individus et d'autre part leur ascendance génétique. La pigmentation de la peau est estimée à partir du niveau de mélanine. Ce dernier est mesuré avec un réflectomètre à bande étroite sur la face interne de la partie supérieure d'un bras (peu exposé au soleil), et sur la face dorsale d'une main (beaucoup exposée au soleil). En moyenne le taux de mélanine est légèrement supérieur chez les hommes (40,68) que chez les femmes (39,17). La moyenne globale est de 39,8 sur l'ensemble de l'échantillon, mais varie de 23,4 à 85,9. La moyenne du taux de mélanine est de 34,06 chez les blancs, de 41,69 chez les métis et de 60,59 chez les noirs:

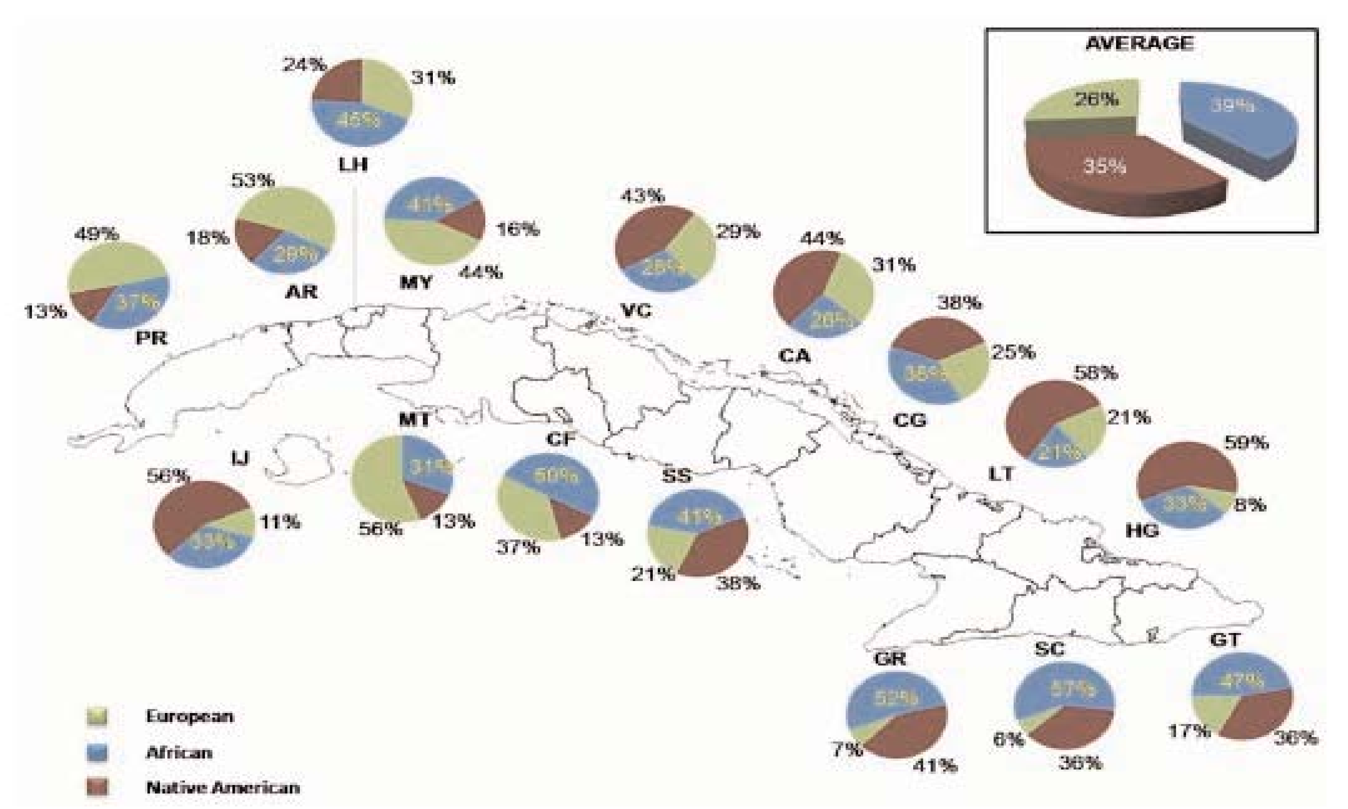
Les résultats des tests autosomaux ont montré qu'en moyenne la contribution européenne à la population cubaine est de 72%, la contribution africaine est de 20% et la contribution amérindienne est de 8%. Cependant ces valeurs varient beaucoup en fonction de la province:



Le graphe ci-dessus montre que les différentes catégories se recouvrent. Ainsi deux individus de même index de mélanine peuvent appartenir à 2 catégories différentes, par exemple blanc et métis.

Chez les blancs, les contributions européennes, africaines et amérindiennes sont respectivement de 86%, 6.7% et 7.8%. Chez les métis ces valeurs sont de 63.8%, 25.5% et 10.7%. Enfin chez les noirs ces valeurs sont de 29%, 65.5% et 5.5%. Il y a donc une forte corrélation entre la pigmentation de la peau et l'ascendance des individus. L'ascendance africaine est ainsi corrélée positivement avec l'index de mélanine, l'ascendance européenne est inversement corrélée avec l'index de mélanine, tandis qu'il n'y a pas de corrélation entre l'ascendance amérindienne et l'index de mélanine. De plus, en moyenne, l'index de mélanine est plus élevé dans les provinces de Santiago de Cuba et de Guantanamo conformément à une ascendance africaine plus élevée dans ces deux régions.

Il y a une forte corrélation entre la proportion d'ascendance africaine et la proportion de noirs par province. Par contre dans les provinces à forte proportion d'ascendance africaine, les noirs n'ont pas plus d'ascendance africaine que les noirs situés dans les provinces à faible proportion d'ascendance africaine. Il y a égale-

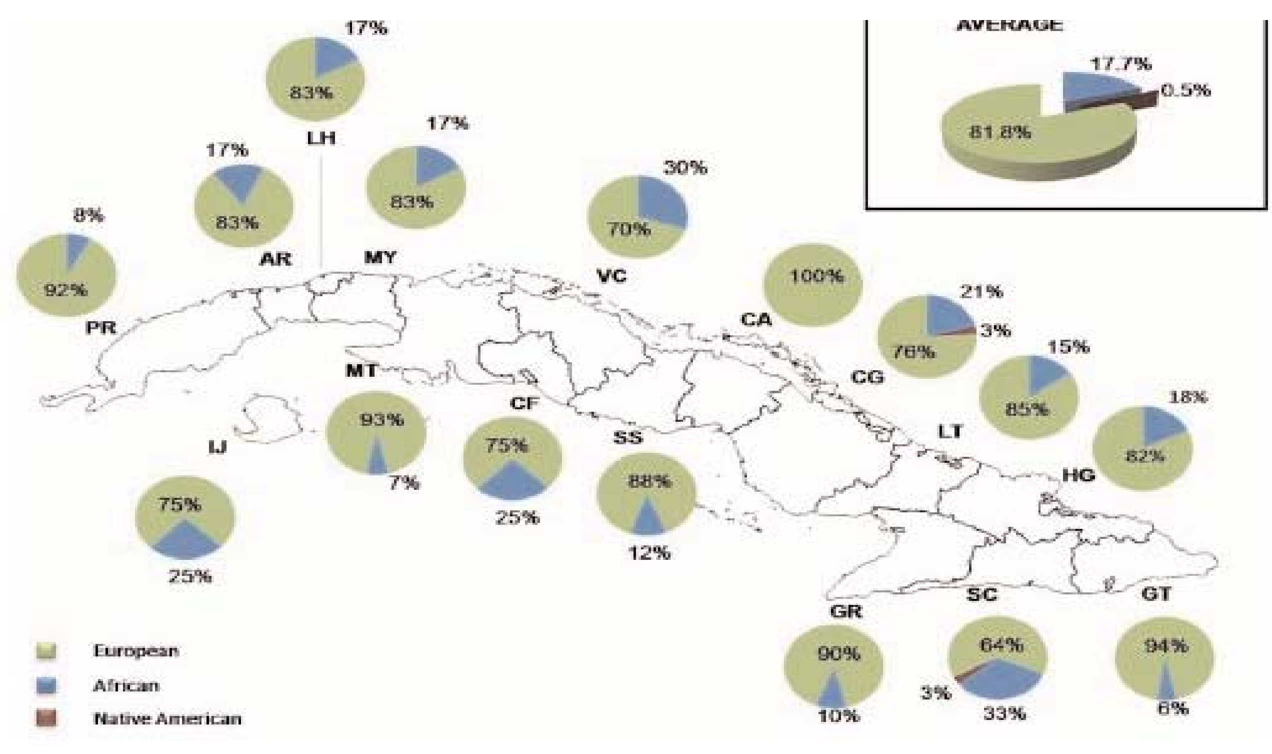


ment une corrélation positive entre la proportion de métis et l'ascendance amérindienne par province, bien qu'elle soit plus faible que la corrélation liée à l'ascendance africaine et la proportion de noirs.

Enfin, la proportion d'ascendance africaine est plus forte dans les zones urbaines que dans les zones rurales. Inversement la proportion d'ascendance amérindienne est plus forte dans les zones rurales que dans les zones urbaines. Ces corrélations sont liées à la population noire et non aux populations blanches et métis.

Un total de 943 individus ont été testés pour leur ADN mitochondrial sur 18 SNPs permettant de distinguer les haplogroupes d'origine africaines, eurasiennes ou amérindiennes. Ainsi, sur l'ensemble de l'échantillon, 34,5% des haplotypes sont d'origine amérindienne ,38,8% sont d'origine africaine et 26,7% sont d'origine eurasienne. Ces valeurs varient d'une province à l'autre.:

384 hommes ont été testés pour leur ADN du chromosome Y, sur 12 SNPS permettant de distinguer les haplogroupes d'origine africaines, eurasiennes ou amérindiennes. Ainsi, globalement, 81,8% des échantillons sont d'origine européenne, 17,7% des échantillons sont d'origine africaine et seulement 0,5% des échantillons sont d'origine amérindienne (2 échantillons):



Il y a donc une grosse différence entre l'ascendance paternelle et l'ascendance maternelle dans la population cubaine. Les immigrés européens étaient ainsi en grosse majorité des hommes qui ont pris des femmes dans les populations amérindienne ou africaine. Les lignées amérindiennes paternelles n'ont quasiment pas survécu.

16 marqueurs SNPs autosomaux sont liés à la pigmentation de la peau. D'après cette étude, seuls quatre SNPs semble influencer de manière significative l'index de mélanine: est situé sur le gène SLC24A5, et sont localisés sur le gène SLC45A2, et est localisé sur le gène HERC2. Ainsi le marqueur allèle A décroit l'index de mélanine d'un facteur 5,04 et le marqueur allèle G d'un facteur 3,40. Le marqueur allèle G décroit l'index de mélanine d'un facteur 1,11 seulement. Les effets directs du marqueur ne sont pas significatifs. On pense qu'il agit en liaison avec le marqueur situé sur le même gène du chromosome 5.

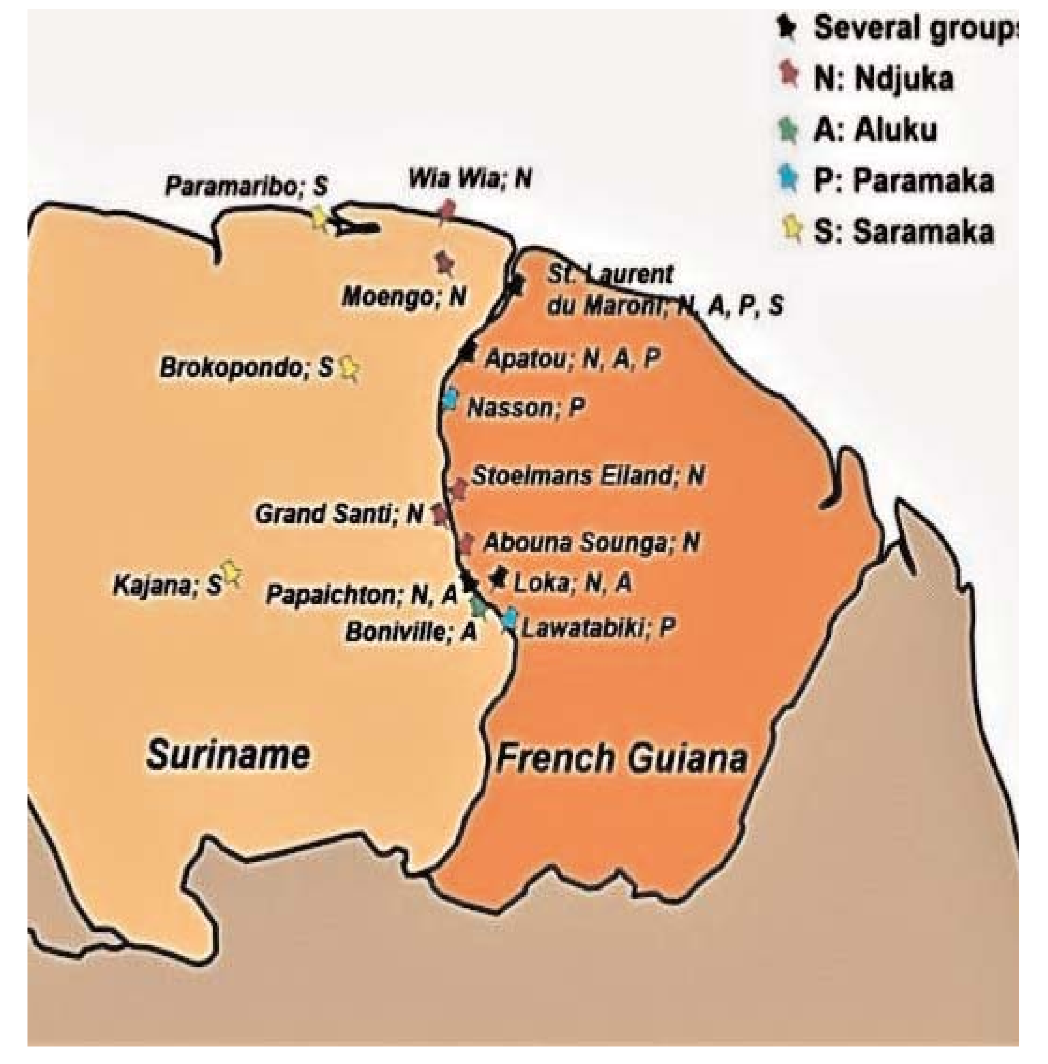
Ascendance génomique des communautés Noir Marron de Guyane Française et du Suriname

Entre 1526 et 1875 environ 7 millions d'Africains ont été transportés en Amérique du Sud. D'après les archives, ils ont embarqué dans différentes régions côtières d'Afrique. Ainsi les populations d'origine Africaine de Guyane Française et du Suriname venaient principalement de la Côte de l'Or, du Golfe du Bénin et d'Afrique du Centre Ouest.

Les précédentes études génétiques des populations d'Amérique d'origine Africaine ont révélé des différences dans leurs proportions d'ascendance Africaine, Européenne et Amérindienne, leurs dates de mélanges génétiques et leur flux génétique biaisé en fonction du sexe.

Les communautés Noir Marron sont des descendants d'esclaves Africains qui se sont échappés et ont formé des villages d'hommes libres. Ainsi la communauté Noir Marron du Suriname et de Guyane Française est l'une des plus importantes en Amérique du Sud. Ils sont les descendants des esclaves Africains qui se sont échappés des plantations Hollandaises du Suriname durant les 16ème et 17ème siècles.

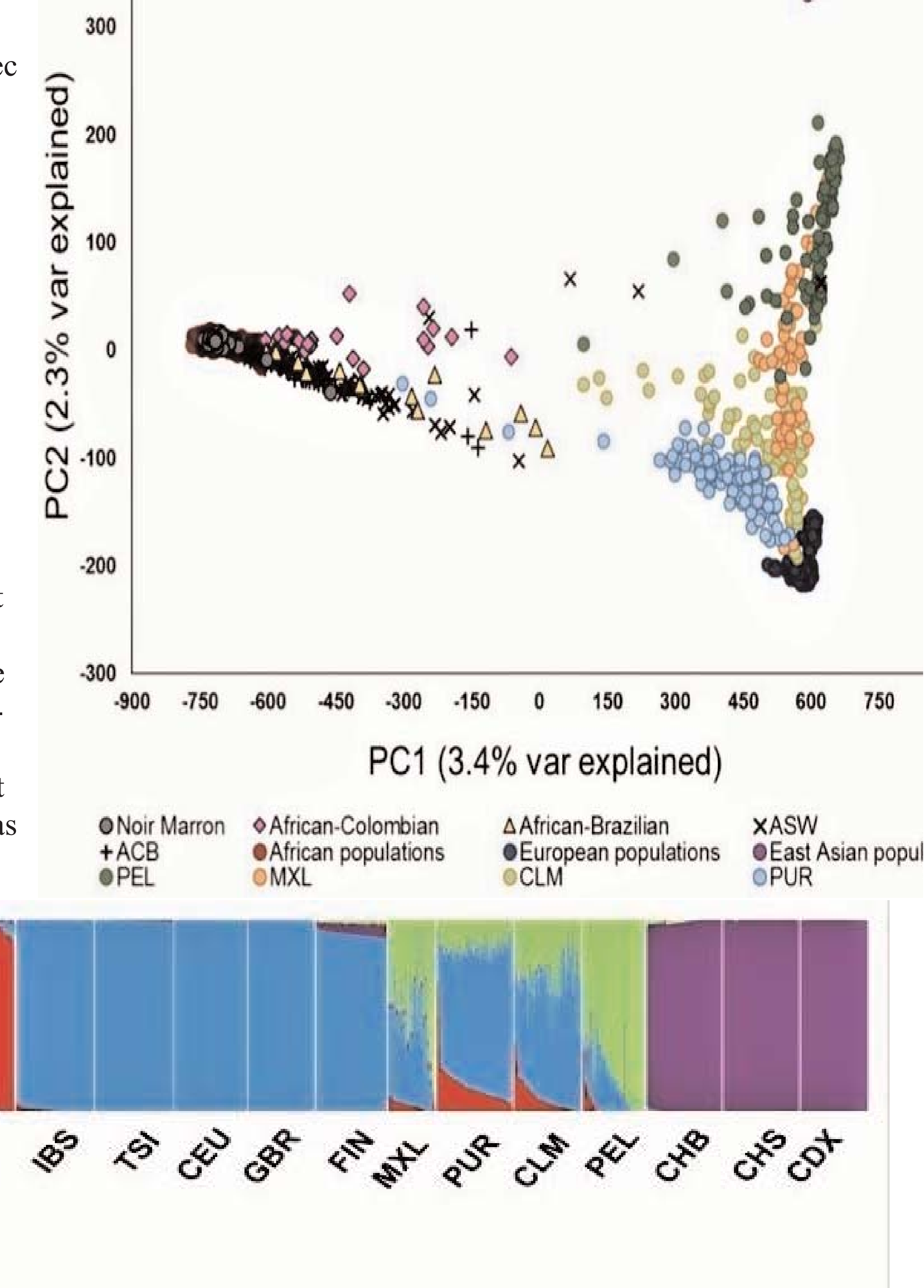
Cesar Fortes-Lima et ses collègues viennent de publier un papier intitulé: Genome-wide Ancestry and Demographic History of African-Descendant Maroon Communities from French Guiana and Suriname. Ils ont analysé le génome de 107 Sud Américains d'origine Africaine dont 71 Noir Marrons de Guyane Française et du Suriname (23 Aluku, 23 Ndjuka, 19 Saramaka et six Paramaka), 16 Afro-Brésiliens et 20 Afro-Colombiens:



Ils ont également analysé le génome de 124 Ouest Africains dont 19 Fon, 24 Bariba et 24 Yoruba du Bénin, 20 Ahizi et 17 Yacouba de Côte d'Ivoire et 20 Bwa du Mali. Ces résultats ont été fusionnés avec deux ensembles de génomes préalablement obtenus dont 157 individus des Caraïbes (ACB) et d'Amérique du Nord (ASW).

Les auteurs ont réalisé une analyse avec le logiciel ADMIXTURE. La figure ci-dessous donne le résultat obtenu pour une valeur de K=4 (en bas)
Les Noir Marrons représentent la population Afro-Américaine qui contient le plus d'ascendance Africaine (98%). Elle est équivalente dans les quatre communautés à l'exception d'un individu Saramaka (90%) et un individu Ndjuka (79%). De plus cette population a un haut coefficient de consanguinité et un grand nombre de segments homozygotes, signes d'une forte isolation.

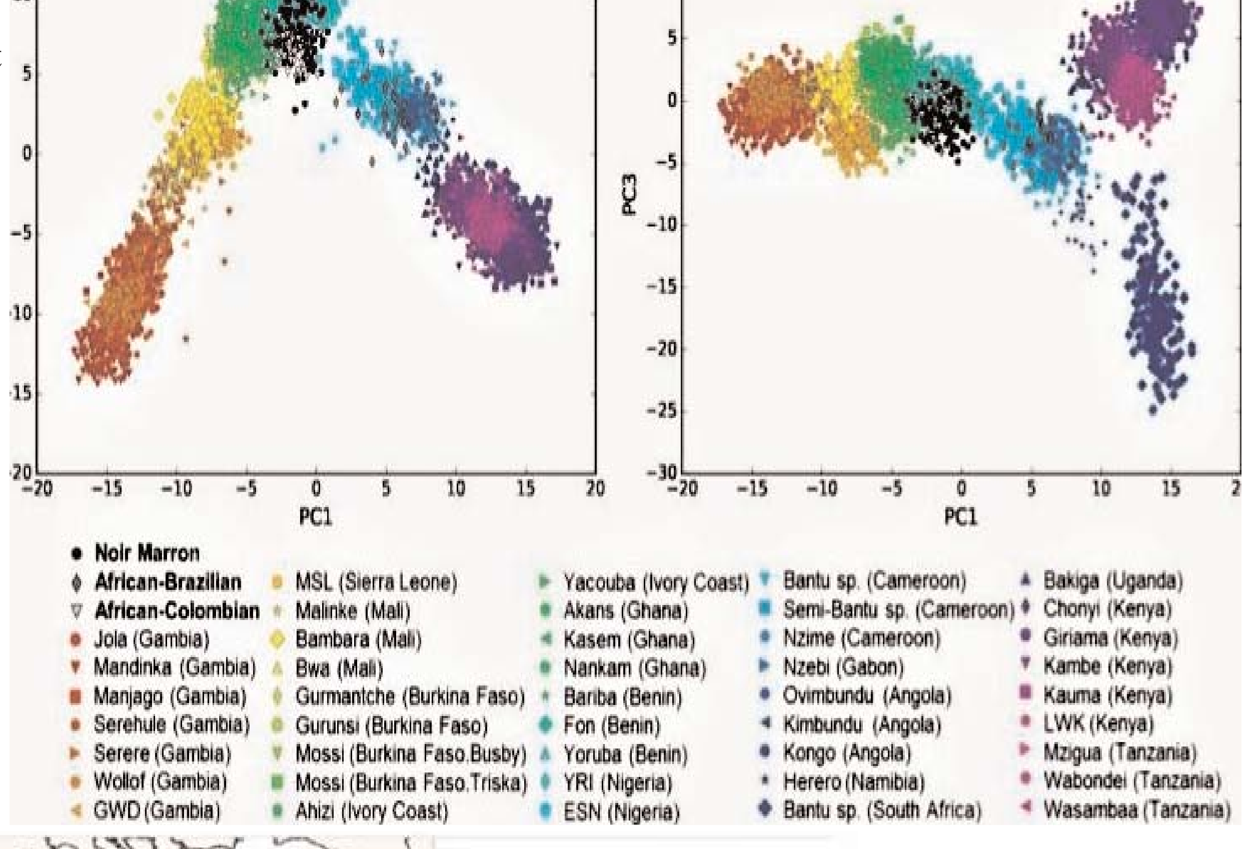
A l'inverse les Afro-Brésiliens ont 23% d'ascendance Européenne et 5% d'ascendance Amérindienne et les Afro-Colombiens ont 12% d'ascendance Amérindienne et 11% d'ascendance Européenne. Ils se sont donc mélangés beaucoup plus que les Noir Marrons. Ces résultats se retrouvent également dans l'Analyse en Composantes Principales. Dans la figure ci-contre, les populations Africaines sont en rouge à gauche, les populations Européennes en bleu foncé en bas à droite et les populations Est Asiatiques en violet en haut à droite:



PEL sont les Péruviens de Lima, MXL les Mexicains de Los Angeles, CLM les Colombiens de Medellin et PUR les Portoricains. Les Noir Marrons représentés par des cercles gris sont bien la population la plus proche des populations Africaines.

D'autre part l'analyse avec le logiciel ADMIXTURE pour K=12 permet de mettre en évidence 12 ascendances distinctes. La figure ci-dessous donne le résultat pour les différentes populations d'ascendance Africaines:
La population Noir Marron (NM) est similaire à la population Africaine du Golfe du Bénin (population 5 Africaine ci-dessus).

Les auteurs ont ensuite masqué les ascendances Européenne et Amérindienne dans les populations Afro-Américaines et construit une nouvelle Analyse en Composantes Principales:



AC NM AB 1 2 3 4 5 6 7 8

East Asia (CHB)
American (PEL)
North Europe
South Europe
East Africa (LWK)
East Africa
Batwa (HG)
Khoe-San
Baka (HG)
Central Africa
West Africa
West Africa (Gambia)

Les résultats montrent que les populations Noir Marron et Afro-Colombienne se superposent avec les populations du Golfe du Bénin et du Ghana. A l'inverse la population Afro-Brésilienne se superpose avec les populations Bantoues du Cameroun, du Gabon et d'Angola en Afrique du Centre Ouest. Ces résultats sont confirmés par une analyse des segments IBD.

Les auteurs ont ensuite utilisé le logiciel GLOBETROTTER pour estimer les dates de mélanges génétiques. Ainsi plusieurs vagues de mélanges ont été identifiées au 18ème siècle dans les différentes populations. Les Noir marrons ont reçu un flux de gènes Amérindien vers 1750 suivi d'un flux de gènes Européen vers 1775. Les Afro-Brésiliens ont reçu un flux de gènes Amérindien vers 1756 suivi d'un flux de gènes Européen vers 1796. Enfin les Afro-Colombiens ont reçu un flux de gènes Amérindien vers 1731 suivi d'un flux de gènes Européen vers 1749.

Ces flux de gènes sont biaisés sexuellement. Ainsi dans la population Afro-Brésilienne l'ascendance Européenne est plus masculine alors que les ascendances Africaine et Amérindienne sont plus féminine. Dans la population Afro-Colombienne les ascendances Européenne et Amérindienne sont plus masculine alors que l'ascendance Africaine est plus féminine.

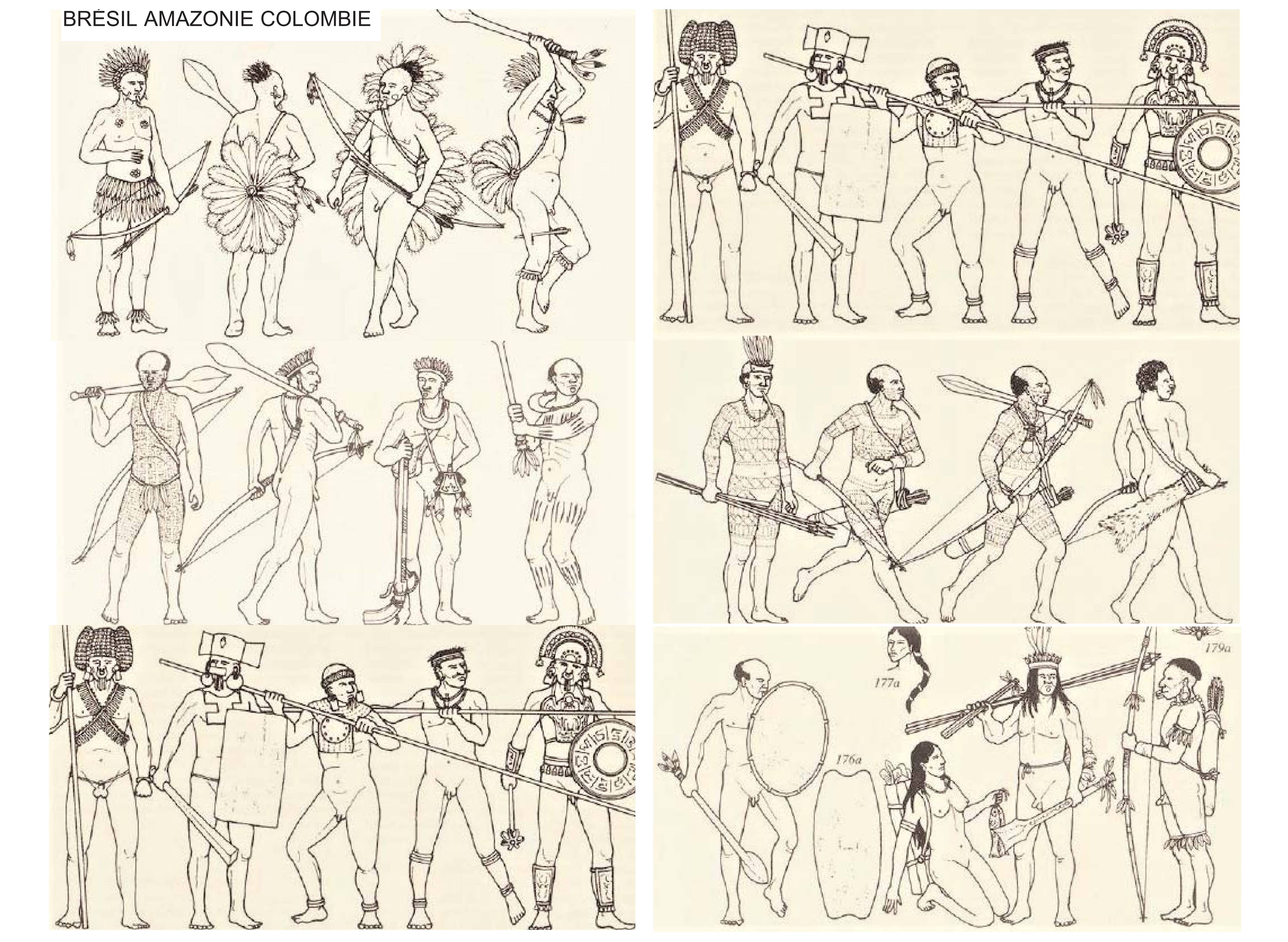


Fresque - El Encanto" - Caquetá - Colombie

Nous pouvons trouver dans tout le territoire colombien des exemples d'art gravé sur les rochers, plus principalement dans les régions de Caquetá, Cundinamarca et Boyacá, où les investigations se sont recentrées et où les chercheurs en ont trouvé le plus grand nombre. Le reste du pays est encore à découvrir bien qu'il y ait des études isolées et des efforts de particuliers. En Colombie, l'étude des signes rupestres a dépassé les attentes; ils représentent une remarquable valeur esthétique en reflétant le comportement humain, les diverses caractéristiques de sa vie, ses peurs et ses espoirs. La Colombie par sa position géographique est une zone de contact entre les cultures d'importance comme celle du Mexique ou du Pérou, ce qui fait d'elle un pays de contraste et de convergence artistique.

De plus à La Florida, dans le Sud de l'Équateur, des archéologues de l'Institut de recherche pour le développement ont découvert un site funéraire, ou cérémoniel, daté d'environ 2 450 av. J.-C. C'est la plus vieille occupation connue de l'Amazonie occidentale. De la céramique, des récipients en pierre finement polie et un millier de perles en turquoise prouvent l'existence de sociétés complexes sur le versant amazonien des Andes, à une époque encore insoupçonnée. Cette découverte pourrait remettre en question les origines des grandes civilisations andines.

BRÉSIL AMAZONIE COLOMBIE




Zones de déforestation
SURINAM
GUYANA
VENEZUELA
COLOMBIE
GUYANE FRANÇAISE
Océan
Atlantique
ÉQUATEUR
Amazonie
BRÉSIL
PÉROU
Brasilia
Océan
Pacifique
BOLIVIE
Rio de Janeiro
Ouest-France

L'AMAZONIE

La forêt tropicale amazonienne n'est pas si vierge qu'il y paraît. Une civilisation de pêcheurs, agriculteurs, bâtisseurs de villes et de routes a longtemps occupé la région du Haut-Xingu.



En 1961, le Brésil crée la réserve indienne du Xingu. La zone est alors enfouie au Sud de l'immense forêt amazonienne, loin de toute civilisation moderne. Lorsque, en 1992, je viens vivre avec les Indiens Kuikuros, les frontières de ce parc brésilien n'étaient rien d'autres que des lignes pointillées sur des cartes. Aujourd'hui, les limites du parc sont matérialisées par un mur d'arbres bordant une mosaïque de parcelles cultivées. Tel celui de Jurassic Park marquant le passage vers le temps des dinosaures, ce mur de verdure semble marquer la frontière entre le monde moderne, avec ses champs de soja, ses systèmes d'irrigation, ses énormes camions, et une société originelle en harmonie avec une nature vierge.

Aujourd'hui, le poumon vert de la planète qu'est la forêt amazonienne occupe le devant de la scène écologique. Bien avant cela, la grande forêt fascinait déjà les Occidentaux, qui, à la simple mention de son nom, imaginaient d'impénétrables jungles à la végétation luxuriante, d'inextricables réseaux de rivières, de dangereuses faunes sauvages, des tribus indiennes vivant à l'âge de pierre… Dans l'imaginaire collectif, les Amazoniens vivaient forcément au sein de sociétés primitives, se contentant d'exploiter les ressources de la nature.

Or ce n'est pas ce qui s'est passé dans le Xingu. Les Kuikuros sont une importante ethnie au sein de la population amérindienne du Xingu, population que l'on désigne au Brésil par le terme générique de " Xinguanos ". Avec leur aide, nous avons mis en évidence tout un réseau de villes, de villages et de routes anciennes, où vivait autrefois une population sans doute 20 fois plus importante que celle d'aujourd'hui. Cette civilisation a disparu, dévastée par les microbes véhiculés par les Européens. Comment a-t-elle pu passer inaperçue jusqu'à aujourd'hui ?

Une immense fresque de 12 500 ans découverte en Amazonie

Une immense "toile" remplie de dessins de la période glaciaire a récemment été découverte en Amazonie colombienne. Cette "chapelle Sixtine des anciens", comme la surnomment les archéologues, est l'une des plus grandes collections d'art rupestre préhistorique découverte dans la région.

Une découverte exceptionnelle

Elle était passée inaperçue pendant tout ce temps, et pourtant. Cette incroyable fresque prend en effet de la place, s'étendant sur près de treize kilomètres de roches sur les collines surplombant trois abris sous roche dans l'Amazonie colombienne. Ces dessins dépeignent des empreintes de mains, des dessins géométriques, mais aussi des humains et des animaux. Parmi eux des poissons, des lézards, des cerfs, des alligators, des chauves-souris ou encore des tortues.



D'après le chercheur, les peuples autochtones ont probablement commencé à peindre ces illustrations sur le site archéologique de Serranía La Lindosa, à la limite nord de l'Amazonie colombienne il



y a environ 12 600 à 11 800 ans (datation en partie basée sur les représentations de ces animaux éteints vers la fin de la dernière période glaciaire
À cette époque l'Amazonie, qui ressemblait auparavant davantage à la savane africaine d'aujourd'hui, composée majoritairement de broussailles épineuses et de petites forêts éparses, était en train de se transformer peu à peu en forêt tropicale.

"Si ces gros bœufs sont bien des mastodontes, cela confirme que l'Amazonie était peuplée à l'ère de la mégafaune, ces grands animaux du pléistocène qui se sont éteints pendant l'holocène", explique Gaspar Morcote, qui espère aussi trouver des traces de glyptodons (tatous géants) ou de mégathériums (ours paresseux géant). Pour les spécialistes de paléobotanique, les peintures les fascinent, certes, mais leur servent surtout d'indication quant aux emplacements où faire des excavations.

Leur marotte à eux, ce sont les éléments microscopiques qu'on peut trouver dans les sols: pollens, phytolithes, autant d'empreintes digitales qui racontent l'histoire des peuples de la forêt, des changements climatiques, de la domestication des espèces, de l'introduction de l'agriculture. "Nous écrivons l'histoire des peuples sans historiens, nous donnons une voix aux peuples sans histoire", s'exclame le paléo-anthropologue Javier Francisco Aceituno.

Danses immobiles

Les peintures, faites avec un minéral (essentiellement du manganèse) qui a garanti leur conservation jusqu'ici, sont impossibles à dater scientifiquement au carbone 14. Mais les vestiges de carbone végétal, ou les restes de graines trouvés au pied des fresques peuvent l'être, et sont ensuite associés aux éléments culturels comme des restes de céramique ou d'instruments en silex découverts au même endroit.

Pour cela, les archéologues font des excavations minutieuses en grattant la terre par couches de 5 centimètres pour mettre au jour les différentes strates géologiques, puis passent au tamis les sédiments, les lavent, les classent avant de les étudier en laboratoire. Certains échantillons d'une première expédition en 2015 ont été datés au carbone 14 avec certitude. Verdict: 12?200 ans. "Nous allons vérifier une autre date de 19?000 ans", souligne avec espoir le professeur Morcote.

L'étude systématique et scientifique de ces trésors de l'humanité vient à peine de commencer. En 1948, l'explorateur français Alain Gheerbrant avait sans doute été l'un des premiers à découvrir cette "falaise d'un blanc éclatant" où "des animaux, des hommes et des singes rouges se chevauchaient en un palimpseste de danses immobiles".

Région impénétrable

"Nous étions devant quelque chose de tout à fait nouveau, d'absolument original dans l'histoire des arts primitifs", ajoute-t-il dans son livre Orénoque-Amazone (Folio, 1992). Dans la Serrania de La Lindosa, cinq grandes fresques ont déjà été mises au jour, mais il y en a certainement d'autres. "Faire de l'archéologie en Amazonie est une sinécure", soupire Javier Francisco Aceituno. Ses bras sont couverts de piqûres: la veille, il a fallu plus de quatre heures de marche harassante dans la forêt avec un guide aguerri pour explorer un nouveau site.Un peu plus au sud du massif de La Lindosa, le parc national du Chiribiquete, déclaré en juin dernier patrimoine mondial de l'humanité, étend ses 43?000 mystérieux kilomètres carrés de forêt vierge, où des peuples indigènes non contactés vivent sans doute encore. Des milliers d'autres peintures rupestres y ont été découvertes. Mais les autorités colombiennes privilégient pour l'instant l'ouverture au public de la Serrania de La Lindosa, déclarée depuis le mois de juin aire archéologique protégée, bien plus facile d'accès.

La région est longtemps restée impénétrable, théâtre des violences du long conflit entre la guérilla des FARC, le gouvernement, les paramilitaires, les narcos. Il a fallu attendre les années 1990 pour que commencent les premières expéditions scientifiques, mais c'est surtout depuis 2015 - début de l'arrêt des combats avec les FARC, avant l'accord de paix historique de novembre 2016 qui mit fin à un conflit de plus d'un demi-siècle ayant fait 260?000 morts - que les chercheurs peuvent y passer du temps.

Les premiers colons sont arrivés à San José del Guaviare, chef-lieu du département, à la fin du XIXe siècle, pour la fièvre du caoutchouc. Puis d'autres les ont rejoints pour le boom des peaux de tigre, de la pêche ou des bois précieux. Il y eut ensuite l'âge d'or de la marijuana dans les années 1970, puis celui de la coca dans les années 1980.

A chaque étape, les peuples indigènes de la forêt - Guayavero, Nukak, Jiw - ont été décimés, perdant, au rythme des violences et de la déforestation, une grande partie de leur territoire et de leur culture. Et les colons ont amassé des fortunes, défaites tout aussi rapidement.

Expier ses fautes

A une heure de piste ou de bateau de San José del Guaviare, le village d'El Raudal del Guayabero - d'où on part voir les peintures rupestres - est le témoin de ces histoires tragiques. Aujourd'hui, les paysans sont nombreux à avoir détruit - conformément au programme de substitution des cultures de l'accord de paix - leurs cultures de coca, mais les aides promises en échange par le gouvernement tardent à arriver.

Certains, pour subsister, sont donc partis replanter un peu plus loin dans la forêt. D'autres misent avec espoir sur le tourisme. Au Raudal del Guayabero, deux modestes épiceries et quelques échoppes offrent café et déjeuner et plusieurs guides attendent les visiteurs.

L'autre grande question est: comment les peuples d'Amazonie ont-ils peint si haut sur ces falaises abruptes? Sur certains dessins, on devine des sortes d'échelles ou d'échafaudages. La réponse la plus logique pour les scientifiques. Mais bien des légendes courent parmi les peuples indigènes. Don José, un ancien paysan cocalero devenu un des guides et gardiens des peintures, aime raconter celle-ci: les membres de la communauté reconnus coupables de certains crimes étaient envoyés dessiner sur ces falaises pour expier leurs fautes. Et pour qu'ils puissent dessiner si haut, les chamans leur donnaient à boire une potion qui les faisait léviter…



La langue amazonienne des tambours

En Amazonie, la langue des tambours permet de se parler à des kilomètres Au cœur de l'Amazonie les populations Bora utilisent un langage tambouriné pour communiquer sur des kilomètres de distance.

Au cœur de l'Amazonie les battements de tambour résonnent. Il ne s'agit pas toujours de fêtes ou de concerts, mais souvent d'une langue et, derrière les coups, des phrases s'articulent. Julien Meyer chercheur à l'Université Grenoble Alpes et au CNRS (Laboratoire Gipsa), et Frank Seifart du département de linguistique de l'Université d'Amsterdam, cosignent avec deux autres auteurs une étude dans the Royal Society Open Science sur la langue tambourinée des Boras, peuple du nord-ouest de l'Amazonie.



La langue des Bora n'est pas unique, de nombreux systèmes de communication à tambour existent à travers le monde. "Il y a deux types de langage tambouriné," explique Julien Meyer. "Un qui est totalement indépendant de la parole, qui fonctionne comme un code. Par exemple trois coups pour dire poisson et deux pour dire crabe. Un autre qui imite la langue, c'est le cas du langage tambouriné Bora."

Jusqu'à présent, les caractéristiques rythmiques de ces langues avaient été très peu étudiées. "C'est très dur de trouver un corpus suffisamment large pour bien en saisir tous les enjeux," explique Julien Meyer. Avec seulement deux tambours pour communiquer, les tonalités ne varient pas beaucoup, l'essentiel du vocabulaire passe donc par le rythme. "Quand on étudie avec attention le rythme des percussions on se rend compte qu'il imite l'espacement entre deux voyelles dans un mot prononcé dans la langue orale," rajoute le chercheur français.

Une langue contextuelle

Pour réussir à faire passer ces messages, la version tambourinée de la langue des Boras est une langue contextuelle: chaque temps de l'annonce est réservé à un type d'information. Les premiers battements permettent d'annoncer de quoi il est question (invitation, demande, annonce…), ensuite on désigne la personne à qui s'adresse le message en jouant le rythme de son nom complet, enfin on passe au cœur du message. "De cette manière, on peut quasiment aborder tous les sujets! On peut même demander à quelqu'un de prendre des baskets et de les faire sécher par exemple," détaille Julien Meyer.

La langue des tambours se retrouve au cœur de l'organisation de la société traditionnelle Bora, tout le monde peut venir les utiliser. Contrairement aux langues sifflées qui permettent de dialoguer et de se répondre, les langues tambourinées se prêtent plutôt aux annonces publiques. De la même manière que les crieurs venaient annoncer les dernières nouvelles, les tambours sont là pour être entendus de tous et diffuser le plus largement possible une information.

Il n'y a qu'une paire de tambour par village, un mâle et une femelle

Il n'y a qu'une paire de tambours par village, appelée Manguaré, constituée d'un petit et d'un gros tronc évidés. Le gros représente la

femelle, et le petit le mâle. De nombreux mythes accompagnent ces instruments. Tous se rejoignent autour d'une idée: le masculin et le féminin doivent se combiner pour expliquer le monde. Une sorte d'allégorie pour expliquer le langage. "Ce qui est très intéressant c'est que ces tambours se trouvent dans une maison particulière de chaque village," rajoute Julien Meyer. "Une maison ronde en bois avec un toit en palmes qu'on appelle la Maloca. La maison et le tambour dépendent du statut du propriétaire. Il existe même des petits tambours, un trou avec deux planches sur lequel on peut s'entraîner."

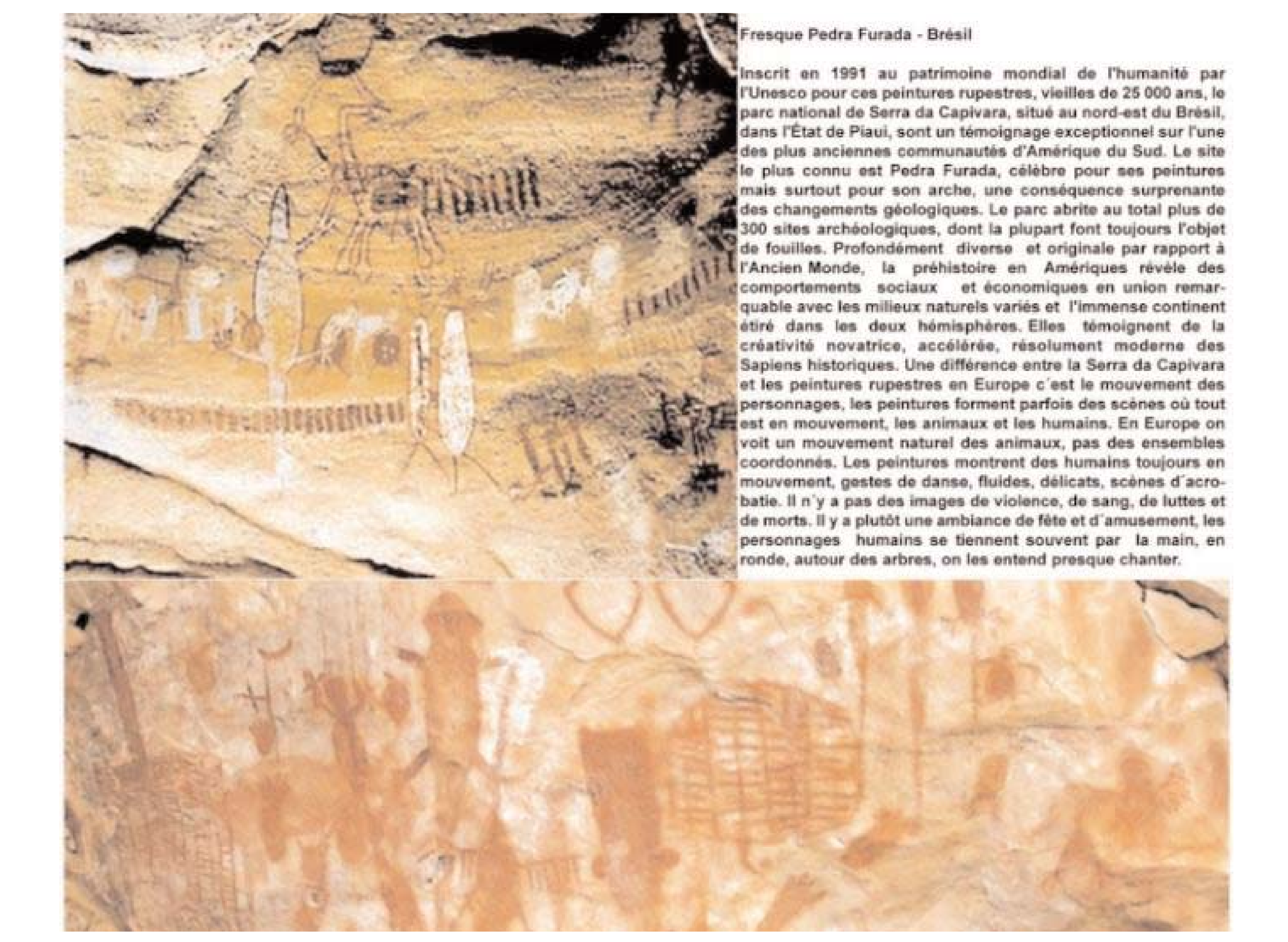
Ces langues ont un objectif: faire passer le plus largement possible un message. En Amazonie, les textes des premiers explorateurs parlent de tambour sur des canoës permettant aux tribus d'avancer dans la jungle en annonçant leurs arrivées. À cette époque, les échanges étaient courants, et bien que différentes les langues étaient connues et répandues.

Ces langues anciennes disparaissent petit à petit

Ces langues inclusives et entendues de tous localement, qu'elles soient articulées par des tambours ou des sifflets, sont aussi un moyen de communiquer et de s'organiser de loin et de n'être compris que par les initiés. "En général, on ne va pas faire une déclaration d'amour au tambour (il existe, par contre, des poèmes d'amour en parole sifflée), car tous ceux qui parlent la langue la comprendront," explique Julien Meyer. "Mais la parole tambourinée est plutôt utilisée pour prévenir d'un danger, annoncer l'arrivée d'une personne importante, passer une commande à quelqu'un, envoyer un message à un village voisin ; bref, organiser la vie quotidienne et se protéger des éventuelles agressions extérieures. Malheureusement, cette pratique de télécommunication ancienne disparaît petit à petit mais nous avons eu la chance de pouvoir en étudier suffisamment d'éléments pour commencer à en comprendre toute la richesse."

" Leurs sons, en basse fréquence, passent très bien à travers la forêt alors qu'on pourrait croire que les arbres constituent un obstacle, poursuit le jeune linguiste, co-signataire de l'article. Les messages courts ainsi diffusés ont des destinations multiples. On peut ainsi demander à des chasseurs de rapporter un gibier particulier, alors qu'ils se sont déjà éloignés du village ; ou bien signaler l'arrivée de visiteurs, la survenue d'un décès ou - dans les temps plus anciens - l'approche d'ennemis. " Si les tambours codent les paroles, ils ne le font pas selon le code morse, par exemple, qui s'appuie sur l'alphabet et des transmissions chiffrées avec des séries d'impulsions courtes ou longues.

Chez les Bora, les tambours imitent la langue parlée, en utilisant la mélodie des intonations de la langue (variations acoustiques des sons graves ou aigüs). "Surtout, ils s'appuient sur le rythme, essentiel dans la compréhension et l'intelligibilité des paroles ", précise Julien Meyer après l'analyse de 169 " dépêches ". En outre, ces missives sonores suivent toujours un même schéma : les premiers battements, donnés à l'aide de maillets, indiquent le thème du message (invitation, fête, etc.), puis vient le nom du destinataire et enfin le message lui-même. " Ce système est proche de celui des annonces publiques tel qu'il était pratiqué en Europe avec les crieurs de villages", résume le linguiste. Les Bora d'Amérique sont le dernier groupe humain du continent à utiliser ce procédé, la langue Bora étant progressivement remplacée par l'espagnol. Des systèmes similaires sont encore attestés en Afrique de l'Ouest, notamment au Burkina Faso, en Centrafrique ou en Côte d'Ivoire, mais aussi chez les Chin de Birmanie.



Fresque Pedra Furada - Brésil

Inscrit en 1991 au patrimoine mondial de l'humanité par l'Unesco pour ces peintures rupestres, vieilles de 25 000 ans, le parc national de Serra da Capivara, situé au nord-est du Brésil, dans l'État de Piaui, sont un témoignage exceptionnel sur l'une des plus anciennes communautés d'Amérique du Sud. Le site le plus connu est Pedra Furada, célèbre pour ses peintures mais surtout pour son arche, une conséquence surprenante des changements géologiques. Le parc abrite au total plus de 300 sites archéologiques, dont la plupart font toujours l'objet de fouilles. Profondément diverse et originale par rapport à l'Ancien Monde, la préhistoire en Amériques révèle des comportements sociaux et économiques en union remarquable avec les milieux naturels variés et l'immense continent étiré dans les deux hémisphères. Elles témoignent de la créativité novatrice, accélérée, résolument moderne des Sapiens historiques. Une différence entre la Serra da Capivara et les peintures rupestres en Europe c´est le mouvement des personnages, les peintures forment parfois des scènes où tout est en mouvement, les animaux et les humains. En Europe on voit un mouvement naturel des animaux, pas des ensembles coordonnés. Les peintures montrent des humains toujours en mouvement, gestes de danse, fluides, délicats, scènes d´acrobatie. Il n´y a pas des images de violence, de sang, de luttes et de morts. Il y a plutôt une ambiance de fête et d´amusement, les personnages humains se tiennent souvent par la main, en ronde, autour des arbres, on les entend presque chanter.



Fresque - Serra da Capivara - Brésil

Beaucoup des nombreux abris creusés dans le roc du parc national de Serra da Capivara sont ornés de peintures rupestres dont certaines remontent à plus de 25 000 ans. Elles fournissent un témoignage exceptionnel sur l'une des plus anciennes communautés humaines d'Amérique du Sud. Il est situé dans la zone morphoclimatique de la caatinga brésilienne, qui se définit par la multiplicité des formations végétales typiques des régions semi-arides du nord-est du Brésil. Les espèces végétales de la région sont essentiellement caractérisées par la perte de leurs feuilles pendant la saison sèche de mai à septembre, ce qui donne au paysage des teintes argentées. Elle se caractérise par une grande diversité de végétation de terrain accidenté et de paysages d'une saisissante beauté offrant des perspectives exceptionnelles sur les vallées, montagnes et plaines environnantes. Cette zone abrite l'un des plus importants ensemble de sites archéologiques des Amériques renfermant des vestiges et des aretfacts qui ont entraîné une réévaluation radicale des théories traditionnelles fondamentales sur les origines des peuplements humains des Amériques. On a découvert plus de 300 sites archéologiques dans le Parc, la majorité d'entre eux consistant en peintures rupestres et pariétales datant de 50 000 à 25 000 ans. De nombreux abris-sous-roche du Parc national Serra da Capivara National sont décorés de peintures rupestres, dont certaines ont plus de 25 000 ans. Les analyses et la datation des traces et artefacts découverts dans le Parc national Serra da Capivara contribuent à confirmer la présence millénaire d'êtres humains sur le continent américain et l'importance de ce patrimoine. L'ensemble des sites archéologiques contient des preuves de datation qui ont totalement révolutionné les théories classiques sur les itinéraires d'entrée sur le continent américain de populations humaines passant par le détroit de Béring. Selon les études, la zone actuellement occupée par le Parc national Serra da Capivara a servi de refuge à des chasseurs-cueilleurs, puis à des sociétés agraires utilisant la céramique. Des découvertes faites sur le site archéologique du Boqueirão da Pedra Furada laissent penser que des êtres humains pourraient s'être installés dans la région il y a au moins 50 000 ans, alors que le plus ancien site archéologique qui subsiste avec des traces de peintures rupestre remonte à 10 530 ans. Compte tenu de ces nouvelles constatations, la région représente l'un des plus importants ensembles archéologiques au monde et le bien constitue un témoignage inestimable sur l'une des plus anciennes communautés d'Amérique du Sud.



Fresque - Pétroglyphes - Pierre d'Ingra - Brésil

La pierre d'Inga (Pedra do Ingá ou itacoatiaras do rio Ingá, en portugais), est un ensemble de pétroglyphes sur basalte situé dans l'État de Paraíba, dans la région du Nordeste brésilien. La plus grande roche qui le compose fait 24 mètres de long pour trois mètres de haut, et est gravées de symboles et de glyphes qui, bien que remarquables et spectaculaires, ne sont pas déchiffrés jusqu'à présent. À la surface de ces pierres, on peut voir des glyphes représentant des animaux, des fruits, des humains, ce que l'on interprète comme des constellations (peut-être la Voie lactée, Orion ou les Pléiades), et d'autres images méconnaissables.

Cet ensemble monumental n'est associé avec certitude à aucune culture archéologique, dû à l'absence d'artéfact dans l'environnement, causé par le ravinage des eaux entourant les roches. De ce fait, de nombreuses légendes, voire des hypothèses fantastiques, ont été développées à son sujet depuis le XIXe siècle. Très discutée du fait du manque d'éléments archéologiques à partir desquels on pourrait fonder des hypothèses, certains chercheurs pensent toutefois que ces inscriptions auraient été réalisées il y a environ 5 000 ans (donc faisant partie de l'époque Holocène par la périodisation géologique brésilienne), par les habitants de la région, ou plus récemment.

L'histoire génétique des Andes

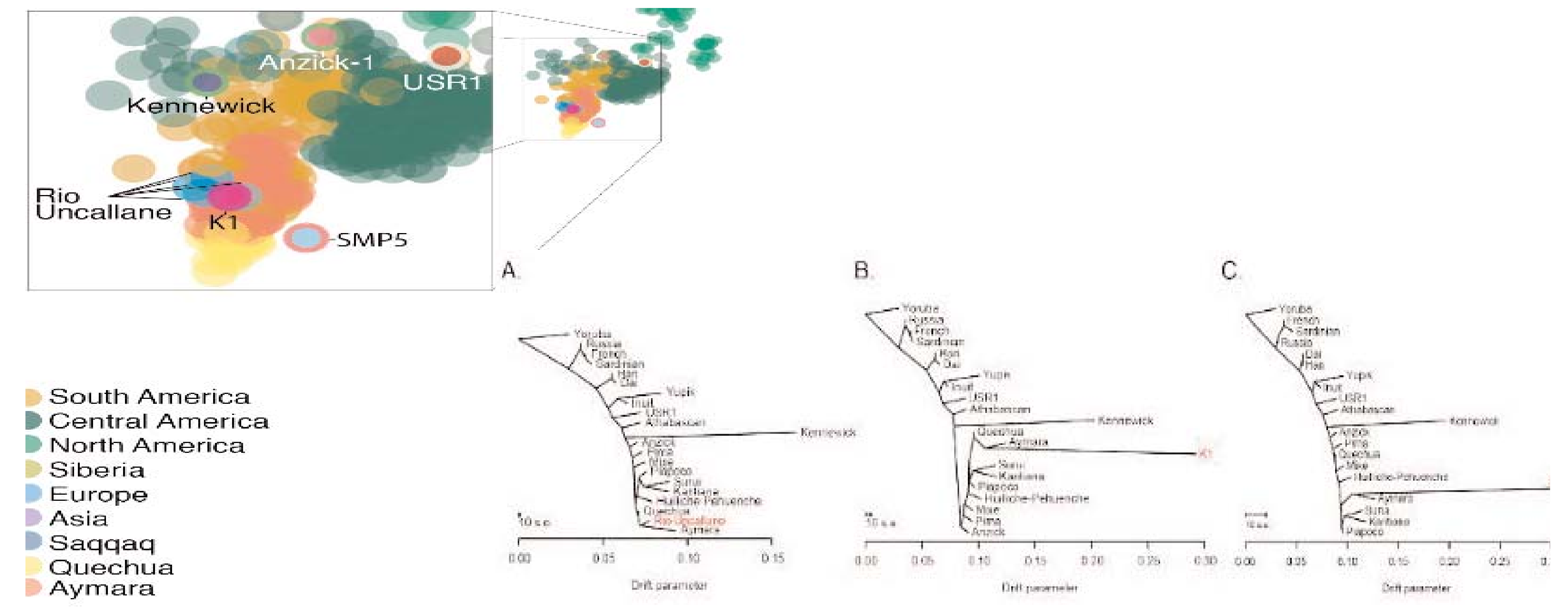
Les hommes sont arrivés dans les Andes peu de temps après leur arrivée en Amérique du Sud. Les premières traces d'occupation datent de 12.000 ans, cependant l'occupation permanente de la région se situe entre 9500 à 9000 ans. La pression sélective a du être importante à cause des conditions environnementales difficiles. Les premiers contacts avec les Européens ont provoqué de nombreux changements sociaux, économiques et sanitaires, qui ont conduit à une réduction de la population Amérindienne.

Des paléo-généticiens ont séquencé l'ADN de sept anciens individus issus de trois sites archéologiques différents: cinq de Rio Uncallane datés entre 1800 et 1400 ans, un de Kaillachuro (K1) daté de 3800 ans et le dernier de Soro Mik'aya Patjxa (SMP5) daté de 6800 ans. Les auteurs ont également séquencé ou génotypé le génome de deux populations contemporaines: 24 Aymara de Bolivie proche du lac Titicaca en altitude et 39 Huilliche-Pehuenche du sud du Chili. Tous ces individus ont moins de 5% d'ascendance non Amérindienne.

La statistique f3 montre que les 7 anciens individus des Andes ont plus d'affinité génétique avec les Amérindiens actuels et notamment ceux des Andes, qu'avec toute autre population. L'Analyse en Composantes Principales montre que les anciens individus de Rio Uncallane et Kaillachuro se regroupent avec les populations actuelles des Andes. Le plus ancien individu SMP5 se situe proche de la ligne de séparation des Quechuas et des Aymaras:

L'analyse avec le logiciel TreeMix montre de plus que les anciens individus se regroupent avec les Aymaras de Bolivie:

Enfin l'analyse avec le logiciel ADMIXTURE montre que les anciens individus de Rio Uncallane et de Kaillachuro ont une seule composante (jaune) partagée également par les Quechuas et les Aymaras, alors que le plus ancien individu (SMP5) possède une seconde composante (bleue) que l'on retrouve dans les populations Sibériennes:

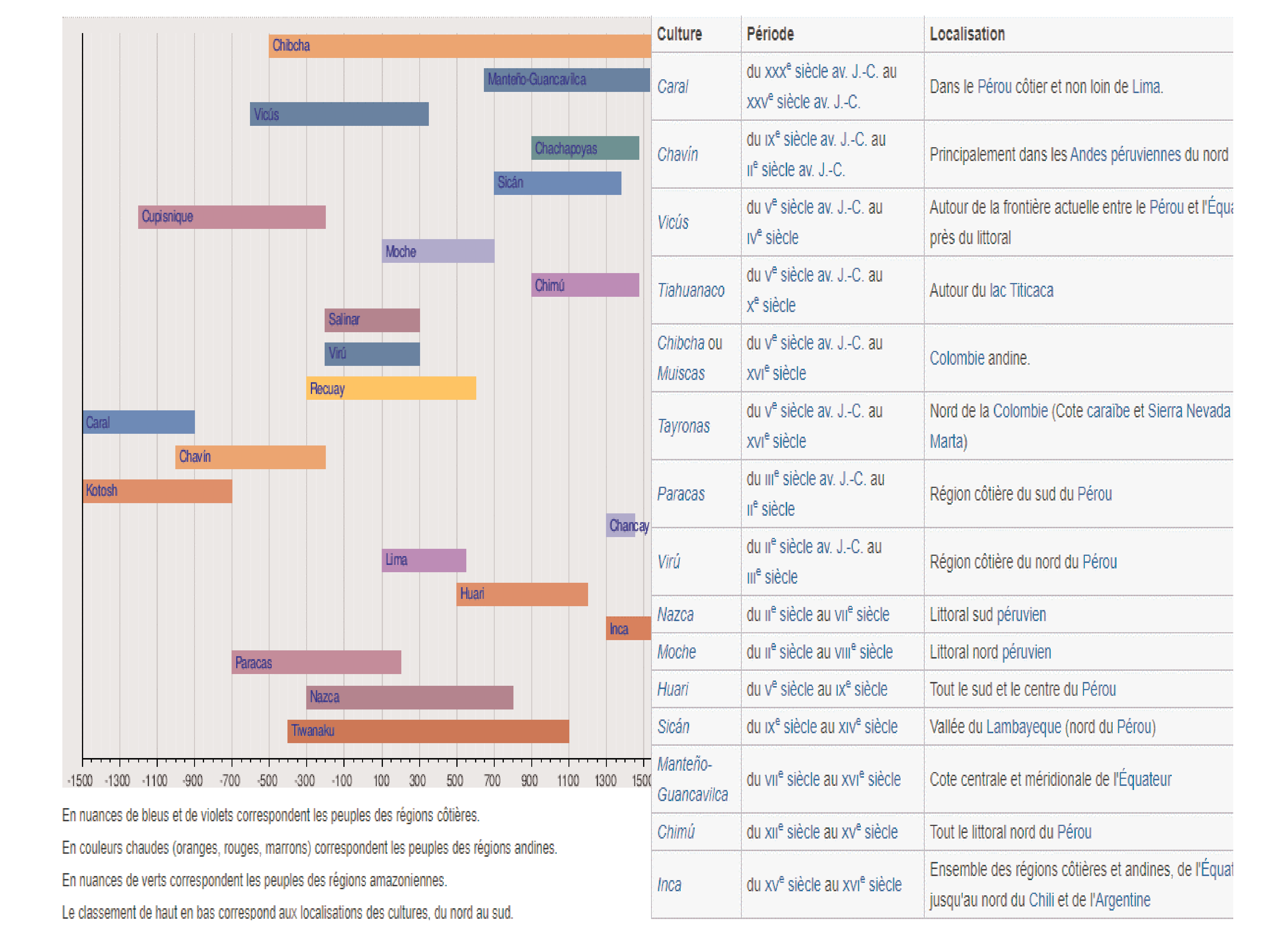


L'ancien individu USR1 vieux de 12.000 an en Alaska, supposé appartenir à une population ancestrale à toutes les populations Sud Américaines, possède également cette composante bleue, ainsi que les anciens individus d'Amérique du Nord: Anzick-1, Saqqaq et Kennewick.

Les auteurs ont ensuite utilisé la méthode Fastsimcoal2 pour générer un modèle démographique:

Les résultats indiquent une séparation entre populations d'altitude (Aymara) et des basses terres (Huilliche-Pehuenche) dans les Andes autour de 8750 ans. Ils indiquent également une réduction de la population Andine d'altitude d'environ 27% après les contacts avec les Européens il y a 425 ans.
Cette réduction est beaucoup plus importante pour les populations des basses terres: 94 à 96%.

Les auteurs ont ensuite étudié l'impact de la sélection naturelle sur les populations Andines. Les résultats montrent que les populations anciennes d'altitude ont un signal significatif pour les gènes MGAM lié à la digestion de l'amidon (influence de l'agriculture) et DST lié à une protéine du cytosquelette active dans les cellules neurales et musculaires. DST a été associée à des conditions hypoxiques (faible taux d'oxygène dans le sang) et à la santé cardiovasculaire. De plus deux signaux apparaissent liés aux gènes CD83 lié au virus de la vaccine utilisé notamment dans la vaccination de la variole, et IL-36R lié à l'inflammation de la peau et également au virus de la vaccine.



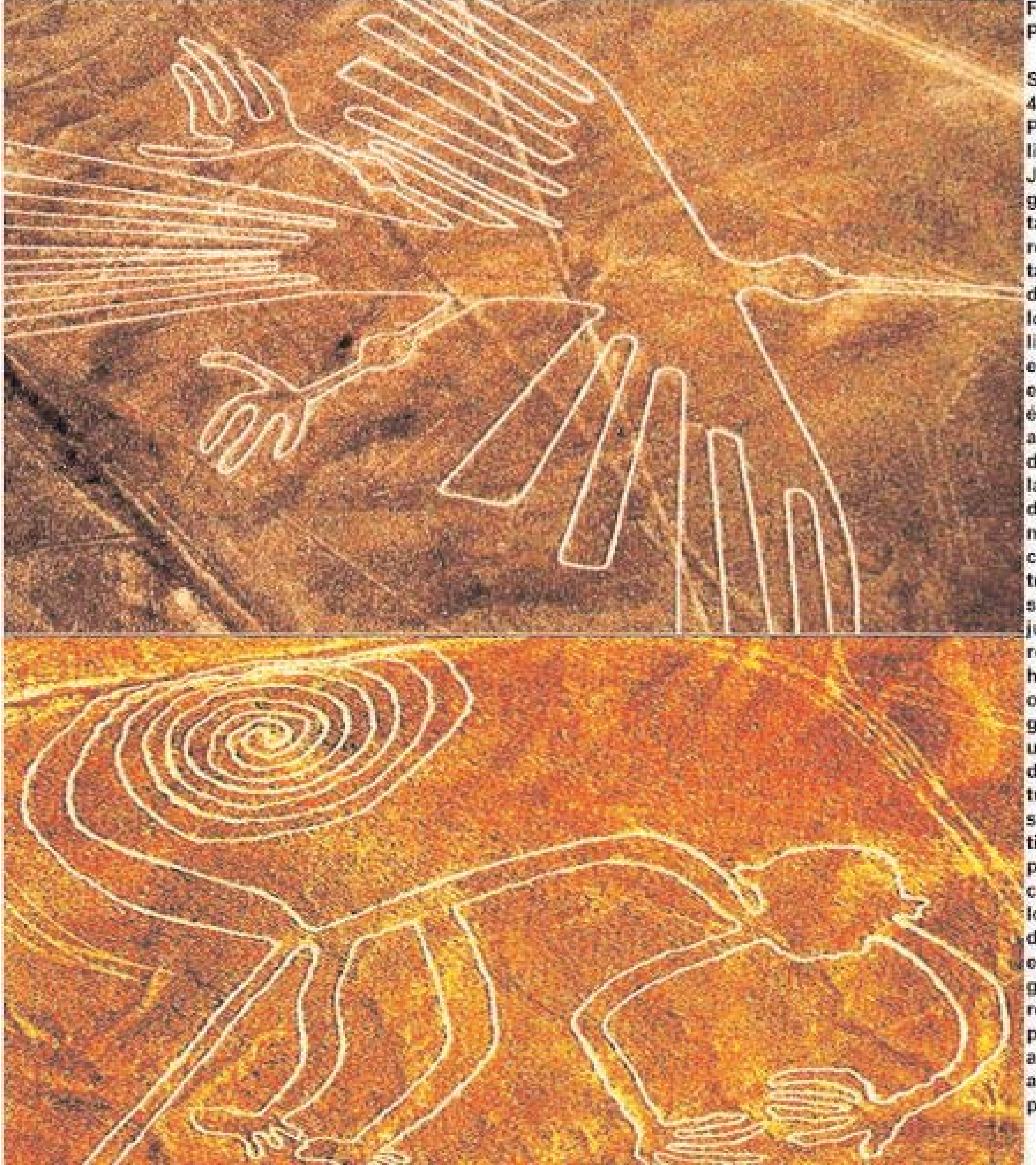
En nuances de bleus et de violets correspondent les peuples des régions côtières.

En couleurs chaudes (oranges, rouges, marrons) correspondent les peuples des régions andines.

En nuances de verts correspondent les peuples des régions amazoniennes.

Le classement de haut en bas correspond aux localisations des cultures, du nord au sud.

Culture	Période	Localisation
Caral	du XXXe siècle av. J.-C. au XXVe siècle av. J.-C.	Dans le Pérou côtier et non loin de Lima.
Chavín	du IXe siècle av. J.-C. au IIe siècle av. J.-C.	Principalement dans les Andes péruviennes du nord
Vicús	du Ve siècle av. J.-C. au IVe siècle	Autour de la frontière actuelle entre le Pérou et l'Équa près du littoral
Tiahuanaco	du Ve siècle av. J.-C. au Xe siècle	Autour du lac Titicaca
Chibcha ou *Muiscas*	du Ve siècle av. J.-C. au XVIe siècle	Colombie andine.
Tayronas	du Ve siècle av. J.-C. au XVIe siècle	Nord de la Colombie (Cote caraïbe et Sierra Nevada Marta)
Paracas	du IIIe siècle av. J.-C. au IIe siècle	Région côtière du sud du Pérou
Virú	du IIe siècle av. J.-C. au IIIe siècle	Région côtière du nord du Pérou
Nazca	du IIe siècle au VIIe siècle	Littoral sud péruvien
Moche	du IIe siècle au VIIIe siècle	Littoral nord péruvien
Huari	du Ve siècle au IXe siècle	Tout le sud et le centre du Pérou
Sicán	du IXe siècle au XIVe siècle	Vallée du Lambayeque (nord du Pérou)
Manteño-Guancavilca	du VIIe siècle au XVIe siècle	Cote centrale et méridionale de l'Équateur
Chimú	du XIIe siècle au XVe siècle	Tout le littoral nord du Pérou
Inca	du XVe siècle au XVIe siècle	Ensemble des régions côtières et andines, de l'Équat jusqu'au nord du Chili et de l'Argentine



Fresque géolythique - Nazca - Pampas de Jumana - Pérou

Situés dans la plaine côtière aride du Pérou à quelque 400 km au sud de Lima, les géoglyphes de Nazca et de Pampas de Jumana couvrent environ 450 km2 . Ces lignes, tracées dans le sol entre 500 av. J.-C. et 500 apr. J.-C., soulèvent une des grandes énigmes de l'archéologie en raison de leur quantité, de leur nature, de leur taille et de leur continuité. Certains de ces géoglyphes représentent des créatures vivantes, d'autres des végétaux stylisés ou des êtres fantastiques, d'autres encore des figures géométriques de plusieurs kilomètres de long. On suppose qu'ils auraient eu une fonction rituelle liée à l'astronomie donc ils seraient aussi un exemple extraordinaire de l'univers magico-religieux traditionnel et millénaire des anciennes sociétés préhispaniques établies sur la côte sud du Pérou entre le VIIe siècle avant J.-C. et le VIIe siècle après J.-C. où, pendant près de 2 000 ans sans interruption les anciens habitants de la région ont dessiné sur le sol aride une grande variété de milliers de silhouettes zoomorphiques et anthropomorphiques à grande échelle et des lignes ou des courbes d'une extraordinaire précision géométrique, transformant ce vaste territoire en un paysage culturel, social et rituel hautement symbolique qui est resté jusqu'à maintenant. Ils représentent des manifestations remarquables d'une religion commune et d'une homogénéité sociale constatée sur une très longue période. Il y a deux catégories de glyphes : le premier groupe est figuratif et représente de façon schématique une grande variété de formes naturelles ; beaucoup sont des animaux, des oiseaux, des insectes et d'autres créatures vivantes, des fleurs, des plantes et des arbres, des silhouettes déformées ou des représentations fantastiques et des objets de la vie quotidienne. On trouve très peu de formes anthropomorphiques. Le second groupe comprend des lignes qui sont en général droites et sillonnent certaines parties de la pampa dans toutes les directions. Certaines font plusieurs kilomètres de long et forment les contours de nombreuses figures géométriques diverses et variées : triangles, spirales, rectangles, courbes, etc. D'autres lignes rayonnent à partir d'un promontoire central ou l'encerclent. Puis un autre groupe est composé de " pistes " qui semblent avoir été destinées à guider un grand nombre de peuples.

CIVILISATION CARAL

La civilisation de Caral a émergé il y a environ 5000 ans et était une société précolombienne complexe qui comprenait trente centres



majeurs de population sur la côte nord du Pérou. La société de Caral a prospéré autour d'une économie de commerce complexe, axée sur le troc avec les pêcheurs de la côte avec lesquelles ils échangeaient des filets de pêche tissés avec le coton qu'ils produisaient contre du poisson. C'est la plus ancienne civilisation connue d'Amérique qui a laissé derrière elle une architecture impressionnante comprenant pyramides et amphithéâtres.

Des chercheurs ont retrouvé des figurines précolombiennes sur le site archéologique de Vichama appartenant à l'antique civilisation de Caral. C'est une découverte historique. Des statuettes vieilles de 3800 ans et datant de l'ère précolombienne ont été trouvées à l'intérieur d'un panier de roseaux noué avec des fils de coton à proximité des ruines d'un bâtiment du site archéologique. Situé sur le littoral péruvien, à proximité du village de Vegueta, à 130 km au nord de Lima, ce site appartient à l'ensemble culturel de la civilisation Caral, décrété Patrimoine culturel du Pérou en 2008.

Selon le ministère péruvien, les sculptures anthropomorphes étaient probablement utilisées dans des rituels religieux. Les statuettes de boue représentent un homme et une femme nus peint en blanc, rouge et noir, représentant la noblesse de l'époque. Une deuxième femme à 28 doigts est recouverte de peinture blanche avec des points rouges symbolisant une prêtresse.

L'équipe de recherche, dirigée par l'archéologue Ruth Shady, a également déterré deux têtes de femmes en boue enveloppées de tissus recouverts de plumes jaunes, bleues et orange.

LE SITE DE PACHACAMAC

Le site de Pachacamac est un site très important pour l'archéologie latino-américaine", explique l'archéologue belge. "Il a connu plusieurs occupations. Les Incas en avaient fait un haut lieu de pèlerinage, mais la momie découverte est antérieure. Elle appartient aux populations Ychsma entre le Xe et le XVe siècles." La civilisation Ychsma commence peu à peu à se dévoiler. Leur territoire, principalement côtier, n'était pas très vaste, tout juste de la taille de la Belgique. Incomparable avec l'Empire Inca qui viendra après. Cette civilisation a néanmoins laissé derrière elle plusieurs traces architecturales et particulièrement des pyramides à rampe, typique de sa culture. "C'est très difficile de réussir à comprendre leur organisation, car les Ychsma ne maîtrisaient pas l'écriture, et on est donc encore à la préhistoire", précise Peter Eeckhout. "Il n'y avait sûrement pas une organisation étatique, mais tout de même une forme de succession au pouvoir."

Au XVe siècle, les Ychsmas sont conquis par les Incas. "Il n'y a pas de remplacement d'un peuple par un autre", explique Peter Eeckhout. "Il y a eu une assimilation et pendant la période Inca, on retrouve encore des traits culturels Ychsmas." Les Incas ont fait de Pachacamac un haut lieu de pèlerinage en y construisant un temple de l'eau et des guérisseurs, en lieu et place d'un cimetière Ychsma.

Les archéologues ont mis au jour de nombreuses offrandes, comme des coquillages spondyles, importés d'Équateur. Associés à l'arrivée des eaux en période d'El Niño, ils symbolisaient, par extension, la fertilité, la fécondité et l'abondance. En plus de ce temple, deux autres bâtiments sont étudiés par les archéologues. Le premier est un monument inca dédié à l'accueil des pèlerins et aux rituels. Le second est sans doute l'une des "chapelles pour pèlerins étrangers", déjà évoquées au XVIIe siècle par le moine espagnol Antonio de la Calancha dans sa description du site. "Les divinités et leur culte jouaient un rôle clé dans les sociétés précolombiennes", poursuit Peter Eeckhout, "les Incas l'ont parfaitement compris et intégré cela dans l'exercice de leur pouvoir. Promouvoir de grands cultes communs à tous les citoyens de l'Empire a contribué à créer une véritable identité parmi la mosaïque de peuples qui le composaient. Pachacamac en constitue l'un des meilleurs exemples."

Pachacamac, célèbre dieu vénéré par les incas dans son temple dédié, était représenté par une statue de plus de deux mètres en bois sculpté et coloré de rouge, de jaune et de blanc.





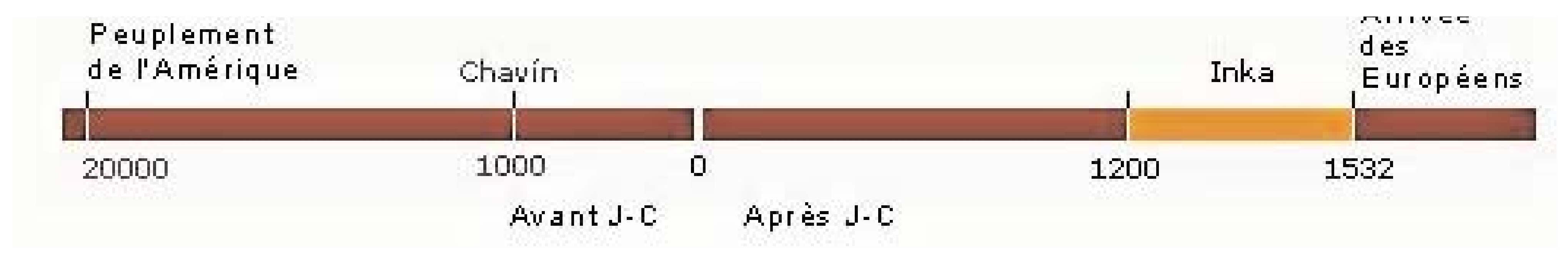
Le dieu Pachacamac

Né de l'union entre le Soleil et la Lune, le dieu Pachacamac fonda selon la mythologie inca les peuples établis le long des côtes du Pérou. Suivant la création des premiers Hommes par le dieu Kon, Pachacamac prit le pouvoir et transforma tous les humains en singe, avant de façonner les deux premiers représentants de la nouvelle humanité, un homme et une femme, sans leur donner de quoi se nourrir. Succombant à la faim, l'homme mourut, laissant seule la femme qui peu après donna naissance au fils que lui donna le Soleil en la fécondant, un enfant qui lui enseigna les bienfaits nutritionnels des plantes sauvages qui dans l'environnement abondaient. Furieux que la femme ait vénéré le Soleil plutôt que lui, Pachacamac tua l'enfant dont le corps devint terre fertile, dédiée à la culture de maïs et de toutes les plantes qu'aujourd'hui nous cultivons.

Les Incas

Chavin

Les historiens supposent que la culture chavin s'est manifestée vers l'an 1000 av. J.-C. et était contrôlée par des prêtres et hauts dignitaires qui habitaient les souterrains des pyramides. La culture chavin disparaît vers l'an 200 avant notre ère en emportant tous ses secrets. Aujourd'hui, les archéologues s'efforcent de décrypter ces énigmatiques symboles gravés dans la pierre



Les Incas étaient à l'origine une petite tribu guerrière qui résidait dans une région de plateaux au sud de la Cordillera Central au Pérou. Inca (Quechua inka, "Fils du Soleil"), nom des souverains du peuple quechua, au Pérou (vallée de Cuzco), qui établirent un empire sur la cordillère des Andes (Amérique du Sud) du milieu du XVe siècle à la conquête espagnole en 1532. Le terme désigne également la population de ce royaume, ainsi que celles qui lui furent soumises.

Au XIIe siècle, ils commencèrent à se déplacer dans la vallée de Cuzco, où ils soumirent les peuples voisins et leur imposèrent un tribut durant trois siècles. Il fallut attendre le milieu du XVe siècle pour que les Incas entreprennent de consolider et d'étendre leur domination sur la région. Avant cette date, leur plus grande avancée les avaient amenés à environ 30 km au sud de la capitale Cuzco, sous le règne du sixième empereur Inca Roca, qui vécut au XIVe siècle. L'expansion commença véritablement sous le règne du huitième empereur, Viracocha, qui vécut au début du XVe siècle. Cependant, l'empire atteignit son étendue maximale sous le règne du fils de Túpac, Huayna Cápac (v. 1493-1525). En 1525, le territoire contrôlé par les Incas comprenait la partie la plus méridionale de la Colombie, l'Equateur et le Pérou, jusqu'à la Bolivie en incluant une partie de l'Argentine et du Chili du Nord. L'empire s'étendait sur près de 3 500 km du nord au sud et sur 800 km d'est en ouest. On estime que le nombre d'habitants de cette immense région, issus de peuplements très divers, était de l'ordre de 2,5 à 16 millions.

Huayna Cápac mourut en 1525 sans avoir désigné son successeur, ce qui entraîna la division de l'empire. C'est à ce moment critique que le conquistador espagnol Francisco Pizarro débarqua sur la côte accompagné d'une troupe d'environ 180 hommes pourvus d'armes à feu.

A l'apogée de leur puissance, les Incas avaient développé un système administratif et politique sans équivalent parmi les sociétés amérindiennes. L'État inca était une théocratie fondée sur l'agriculture, organisée selon un système rigide de castes et dominée par le tout-puissant Inca qui était vénéré à l'égal d'un dieu vivant. Au-dessous de l'Inca, dans l'ordre décroissant de rang et de pouvoir, se trouvaient la famille royale et l'aristocratie, les administrateurs impériaux et la petite noblesse, puis la grande masse des artisans et des fermiers.

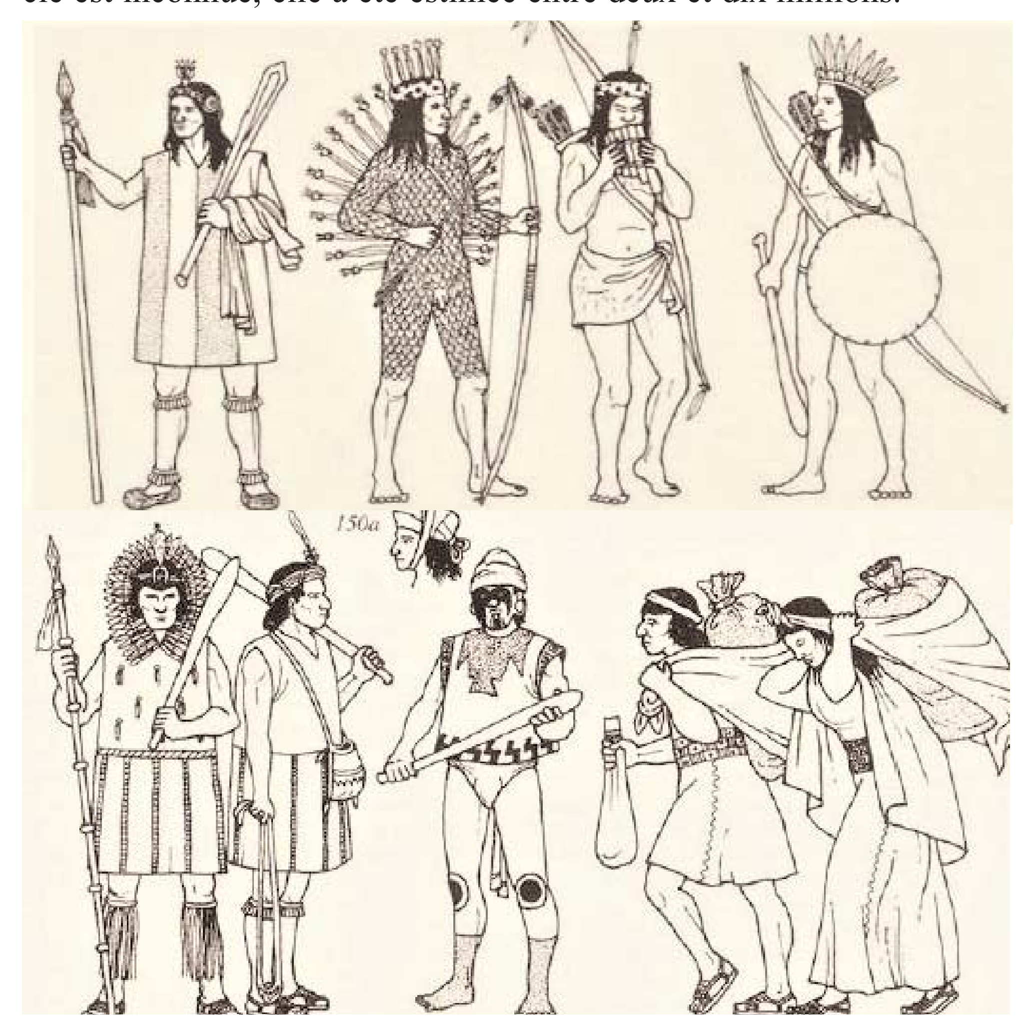
Du point de vue administratif, l'empire était divisé en quatre grandes régions. Ces régions étaient subdivisées en provinces et en diverses autres unités socio-économiques de moindre importance, dont la plus petite était la propriété familiale étendue, connue sous le nom de ayllu. La mise en culture des "ayllus" - pratiquement autosuffisantes - était strictement contrôlée par l'État.

TERRITOIRE INCAS

Si la langue quechua-Inca, a connu une ère d'expansion si rapide c'est que l'état inca englobait une vaste zone qui s'étendait presque sur toute la longueur de 3 500 milles des Andes. Cette zone incluait non seulement les deux tiers ouest du Pérou moderne, mais aussi l'ouest de la Bolivie, la majeure partie de l'Équateur, une bande du nord-ouest de l'Argentine, le nord du Chili et peut-être même une petite partie du sud de la Colombie. La croissance de l'empire Inca a été réalisée par ce qui a décrit comme une diplomatie de la " carotte et du bâton ", qui impliquait d'envoyer des ambassadeurs dans les régions que les Incas avaient l'intention de conquérir, dont le travail était de signaler à l'ennemi tous les avantages de faire volontairement partie du domaine Inca. Si cette cajolerie bien rodée ne parvenait pas à la soumission pacifique alors les Incas passaient à l'attaque dont le résultat était pratiquement inévitable. L'empire Inca atteint son apogée sous Huayna Cápac (1493-1527).

L'État éait divisé en quatre grandes provinces ou quartiers de Antisuyu à l'est, Cuntisuyu à l'ouest, Chinchasuyu au nord, et Collasuyu au sud, tous respectivement nommés d'après l'une des principales tribus vivant dans ces directions à partir de la capitale du pays, Cuzco comme centre de l'Empire. Tous pareillement ont été désignés "Incas" par les historiens ultérieurs, et leur pays sont ainsi devenus connus depuis comme l'Empire inca mais pour les Indiens eux-mêmes, c'était simplement Tawantinsuyu, 'le pays des quatre quartiers', État intégré sous le souverain quechua, le Sapa Inca. Chacun de ceux-ci était administré par un Apu, généralement une relation étroite du Sapa Inca. L'empire contenait également quatre groupes linguistiques, composé des Quechua eux-mêmes, des Chimu côtiers, l'Aymara au sud et l'Uru au nord, mais sous les Incas tous étaient obligés de parler quechua. La société inca était organisée sur une base décimale à des fins administratives, chacun des quatre quartiers du pays étant divisés en plus petites provinces de 10 000 ménages, ceux-ci à leur tour en groupes de 1 000 ménages, et ainsi de suite. La population globale de l'empire Inca au XVIe siècle est inconnue, elle a été estimée entre deux et dix millions.





Le contrôle rapproché qu'exerçaient les administrateurs impériaux sur l'empire, qui allait jusqu'à déplacer des populations entières pour les implanter dans une nouvelle région pour des raisons économiques ou politiques, fut en grande partie rendu possible par ce système de communications d'une efficacité remarquable.

L'empire inca, l'une des civilisations les plus bureaucratisées ne possédait cependant pas d'écriture. Ses fonctionnaires utilisaient à la place un système basé sur les noeuds de différentes sortes de laines en des en plusieurs couleurs. Les messages qui en résultaient ou " quipus " servaient à enregistrer toutes les marchandises qui entraient ou sortaient des entrepôts de l'états. Ils ne pouvaient être établis ou décodés que par des administrateurs formés. La plupart des quipus étaient de simples rapports comptables, utilisant le système décimal. D'autres servaient apparemment d'aides pour se souvenir ou raconter des histoires et des formules religieuses, et sont de nos jours indéchiffrables.



Le gouvernement de Cuzco parvint néanmoins à garder un contact étroit avec la marche des affaires de l'empire grâce à une organisation très élaborée. Un réseau complexe de routes pavées qui reliaient toutes les régions de l'empire accéléraient les communications; des coureurs entraînés qui se relayaient pouvaient parcourir jusqu'à 400 km par jour en suivant ces routes.

Les routes incas reliaient les terres de leur vaste royaume, les incas s'appuyaient sur un réseau routier exceptionnel. Plus de 25 000 kilomètres de voies royales, empruntées uniquement par les voyageurs officiels, permettaient une communication rapide et sûr avec le centre de Cuzco. Sans cette infrastructure, l'état inca, immense et complexe, se serait effondré. Les routes étaient conçues pour être utilisés par les piétons et des caravanes de lamas. Des auberges d'état de trouvaient tous les 20 kilomètres environ. Cette infrastructure est étonnante car les incas ne connaissaient pas la roue.

Les réalisations les plus impressionnantes de la civilisation inca furent les temples, les palais et les forteresses placées aux endroits stratégiques, comme Machu Picchu ; d'immenses édifices à la maçonnerie précisément ajustée, notamment le grand temple du Soleil à Cuzco, furent édifiés avec des techniques et des outils limités.

Les édifices sont construits selon la technique " pirca " ; cela consiste à enchâssées des pierres dans un mortier de boue. Les incas battirent plusieurs résidences somptueuses non loin de Cuzco selon par un plan grandiose réalisé par le roi Pachacuctec.

Cuzco l'ancienne capitale de l'empire inca est en forme de puma symbolisant la force et la puissance. La cité de Machu Picchu qui fut découverte en 1911. Elle est située à 2000 m d'altitude, elle est environnée de terrasses agricoles ; les Andennes, patiemment édifiées par les paysans incas. Ils cultivaient la pomme de terre et le maïs.

Parmi les autres réalisations d'exception, on peut citer la construction de ponts de corde suspendus (certains dépassant 100 m de long), des canaux d'irrigation et des aqueducs. Le bronze (un alliage de cuivre et d'étain) était très souvent utilisé pour les outils et les ornements.

Ces travaux étaient réalisés par la main d'œuvre illimitée de l'empire au titre de la " mita " ; travail obligatoire dû à l'état. Ce monarque ambitieux : le roi Pachacutec fait aménagé la campagne environnante de terrasses, avec des kilomètres de canaux d'irrigations pour la culture ce qui accroissait les richesses du roi.

Grâce aux énormes effectifs qu'ils pouvaient mobiliser, souvent plusieurs centaines milliers d'hommes, et à la qualité de leurs armes courte et longue portée ; les incas disposaient, avant l'arrivée des espagnoles, de la plus formidable armée de l'Amérique précolombienne. Elle est constituée uniquement d'appelés entre 20 à 25 ans. Cette force si bien organisée bénéficiait d'une infrastructure efficace de communication et de ravitaillement. Les déplacements s'effectuaient sur un réseau de routes de plusieurs milliers de kilomètres jalonnées de magasins remplis de vêtements, de vivres et d'armes de toutes sortes.



Qui a bien pu découvrir le Machu Picchu ?



Le 24juillet 1911, après une longue marche dans la forêt vierge péruvienne, l'explorateur américain Hiram Bingham découvre le sanctuaire inca du Machu Picchu. Ses clichés font l'objet, dès1913, d'un numéro entier de National Geographic et Bingham devient célèbre. Toutefois, il craint déjà à l'époque d'avoir été devancé. " Le Machu Picchu découvert un siècle auparavant ? Bingham a vu juste : en 2008, Paolo Greer, explorateur de la région de Cuzco et examinateur infatigable des archives péruviennes, révèle que le premier découvreur est en réalité l'Allemand Augusto Berns. Ce prospecteur de mines a travaillé dès les années 1860-1870 dans la région de Cuzco, où il possédait un vaste terrain englobant le Machu Picchu, clairement identifié sur une de ses cartes ! Ses archives montrent même qu'en1887 il a obtenu l'autorisation du gouvernement d'exploiter une huaca inca, c'est-à-dire un lieu sacré. Très probablement le Machu Picchu.Car en réalité, le Machu Picchu n'a jamais été complètement perdu : déjà en 1843, le lieu figurait sur les cartes de l'allemand Herman Gohring.À la possible exception d'un prospecteur de mines, personne à Cuzco n'avait vu les ruines du Machu Picchu ou perçu leur importance ", écrit-il en 1922.

Un archéologue, lui ? jamais ! Hiram Bingham se targue d'être un explorateur, un vrai, engagé dans une noble quête : trouver la dernière ville occupée par les incas, avant que les conquistadors espagnols ne fassent tomber leur empire au XVIe siècle. Le 24 juillet 1911, dans la jungle du Pérou, cet ancien militaire de 36 ans touche au but. Après six jours de marche, la cité perdue du Machu Picchu, - " la vieille montagne " en langue quechua - s'offre à lui. La végétation a gagné les 172 constructions qui composent l'ensemble et la centaine d'escaliers de granite tombant en cascade à flanc de montagne. Bingham tient son graal ! Perchée à 2400 mètres d'altitude, au-dessus de la vallée sacrée de l'Urubamba, à 120 kilomètres de Cuzco, Machu Picchu couvre un plateau de dix hectares. La cité surprend par ses murs en grosses pierres assemblées sans mortier, selon une technique bien maîtrisée par les Incas. Le site se compose de quelques 200 constructions et est divisé en deux parties : la haute et la basse ville. On y découvre des terrasses destinées au travail agricole. La cité était traversée de canaux d'irrigation. pour commencer, avec ces immenses terrasses (aussi appelées andenes) destinées à la culture de la pomme de terre ou du maïs par exemple. La civilisation inca savait y faire pour travailler la terre et les rendre fertiles pendant de nombreuses années. Un jardin de plantes médicinales a été aménagé au cœur des habita-

tions de la cité, dans lequel on retrouve notamment les incontournables feuilles de coca. À noter que parmi ces terrasses, certaines servaient à lutter contre l'érosion de la montagne.

Le Machu Picchu témoigne de la puissance et de l'ingéniosité de l'Empire Inca. Construit sans l'utilisation de mortier, d'outils en métal ni de roue, le Machu Picchu se présente comme une merveille archéologique du monde antique. Construite vers 1450, soit peu avant l'arrivée des Espagnols, pour servir de lieu de repos à l'empereur Pachacutec (1438-1471) et à sa famille, loin du tumulte de la capitale Cuzco, elle aurait abrité un maximum de 600 personnes.

Du fait que l'empereur est aussi un chef religieux (le fils du Soleil), la religion est indissociable de ses résidences et l'on identifie au Machu Picchu des édifices qui devaient servir à des rites religieux. À preuve, leur culte du soleil avec plusieurs lieux qui ont été construits en son honneur : la porte du soleil (Inti Punku), qui surplombe la cité, ou encore le temple du soleil, au coeur du Machu Picchu. car le 21 juin, le soleil vient frapper une roche possédant trois marches descendantes de chaque côté alors apparaît sur le sol une ombre qui forme la chacana, la croix andine. Un observatoire astronomique a également été bâti.

Son reportage photographique, publié par la revue National Geographic, allait valoir au Machu Picchu une notoriété mondiale et en faire - de façon quelque peu excessive - le symbole de la grandeur du Pérou précolombien. Il rentre aux Etats-Unis avec une idée fixe : séduire les investisseurs et financer d'autres expéditions. Ça, il sait faire. Devant le comité de recherche de la National Geographic Society (NGS), il met l'accent sur l'écrin naturel unique dans lequel se déploient ces ruines. Elles " sont perchées au sommet d'une corniche étroite dans le coin le plus inaccessible de la partie la plus inaccessible de Andes ", s'enthousiasme- t-il. Il promet de rapporter " l'or des Andes " et des secrets millénaires. Mission accomplie : la NGS et l'université de Yale lui allouent chacune 10 000 dollars !

L'aventurier va réaliser trois expéditions jusqu'en 1915. Au passage, il dérobe des milliers d'artéfacts que Yale mettra près de cent ans à rendre au Pérou. S'appuyant sur les travaux de son équipe, des experts vont diffuser l'idée que certaines parties du Machu Picchu ont 6 000 ans - 1 000 de plus que Babylone. Comme ils se trompaient ! On sait aujourd'hui que le site ne fut occupé qu'à partir du milieu du XVe siècle. Moins d'un siècle après sa fondation, une guerre civile déchire les Incas. Les conquistadors espagnols font tomber leur empire, et le site, qui ne recèle pas d'or, n'intéresse plus les conquérants. Peu importent les approximations - souvenez-vous, Binhgam n'est pas un archéologue ! -, la merveille des Andes lui a apporté la gloire.   Si Bingham n'est pas le découvreur du Machu Picchu, il fut néanmoins la personne qui le mit en valeur, notamment en le dégageant de la végétation . Et il contribua ainsi à la naissance d'un mythe.



Site de Huanchaquito

Macabre découverte au Pérou. En août 2019, une équipe de chercheurs a mis au jour 227 squelettes d'enfants de la civilisation chimú, sur le site archéologique de Huanchaco, à 700 km au nord de Lima. Déjà, quelques mois auparavant, à quelques kilomètres de là, sur le site de Huanchaquito, on avait retrouvé un charnier similaire. Mais que leur est-il arrivé ?



Un premier charnier découvert sur le site de Huanchaquito

Tout commence en 2011 à Huanchaquito. Les enfants d'un restaurateur remarquent une étrange touffe noire qui émerge du sable, à environ 300 mètres de l'océan Pacifique. Leur père s'approche, creuse et déterre… des cheveux, des crânes, des ossements en grande quantité ! Il prévient les archéologues. Commence alors une enquête qui va s'étaler sur huit années et trois séries de fouilles pour que le site révèle son secret : ici gisent les dépouilles de 140 personnes et plus de 200 lamas.

Les archéologues menés par le professeur Gabriel Prieto, de l'université de Trujillo, explorent la dune. Le mystère commence à s'éclaircir. Les chercheurs savent que ce site a été habité par les Chimús, une importante civilisation précolombienne, qui a vécu entre le XIe et le XVe siècle.

Mais qui sont précisément ces personnes et pourquoi un tel charnier ?

Première piste : l'étude des corps. Ils sont dans un très bon état de conservation : certains ont encore leurs cheveux et même des restes de repas dans leur intestins. " L'aridité, la sécheresse ont opéré un processus de momification naturelle ", détaille l'archéozoologue français, Nicolas Goepfert, qui a participé à l'étude. En laboratoire, les analyses ADN confirment que les victimes sont des enfants et qu'il s'agit de filles et de garçons sans lien de parenté, âgés de 5 à 13 ans. Pour retrouver leurs origines géographiques, l'équipe mène des études morphocrâniennes et isotopiques. Celles-ci dévoilent que les enfants venaient de la côte mais aussi de la cordillère des Andes, soit de tout l'empire chimú.

Comment sont-ils morts ?

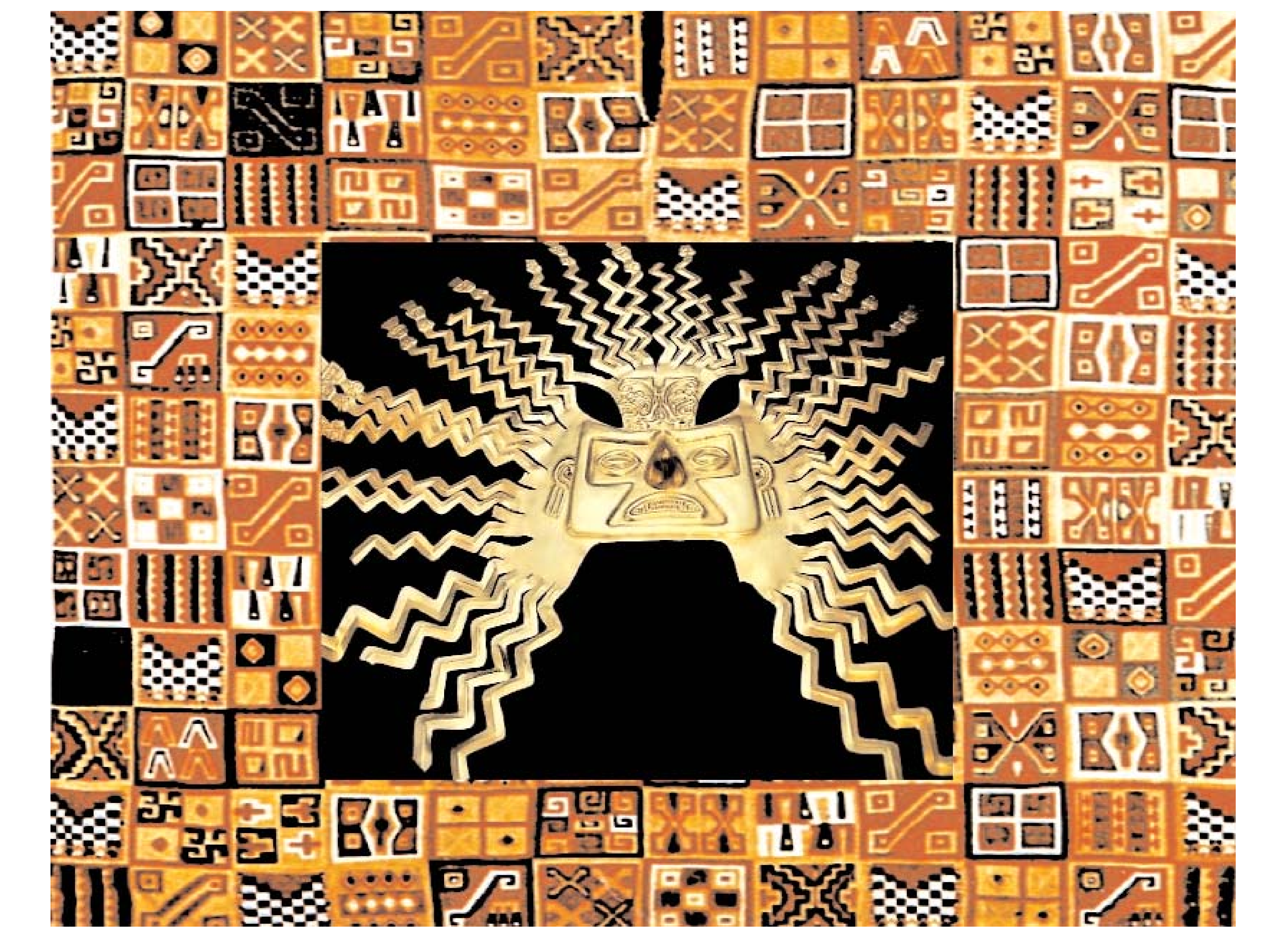
" Leurs cages thoraciques ont été ouvertes, très certainement pour arracher leurs cœurs. Nous avons retrouvé des marques d'incision au niveau du sternum et sur les côtés. Tout indique qu'ils ont été tués dans le cadre d'un sacrifice ", détaille Nicolas Goepfert. Les datations montrent qu'ils ont été tués entre 1400 et 1450. Les coiffes et les textiles en coton laissent supposer qu'ils appartenaient à l'élite locale. L'association funéraire avec les

lamas montre aussi l'importance du sacrifice. Ces animaux sont utilisés pour l'alimentation et le transport. C'est donc un bien utile et précieux qui a été offert aux dieux.

Autre détail troublant : " Les sacrifices se sont succédé à un rythme important. Probablement en moins d'un an. Parfois juste quelques jours entre eux ", poursuit le spécialiste. Qu'est-ce qui a fait paniquer les Chimús ? Pourquoi ont-il sacrifié ce qu'ils avaient de plus précieux ? Les réponses surgissent sous les truelles des chercheurs. L'une des couches du sol de Huanchaquito porte des traces de pas. L'argile compacte a pu conserver les derniers pas des victimes innocentes. Or, s'il y a de la boue, c'est qu'il a plu, et même beaucoup. Le coupable pourrait bien être El Niño, un courant marin qui modifie les températures et… les précipitations. Certaines années, ses effets peuvent être dévastateurs. Un changement climatique qui a profondément désorienté les Chimús.

Habiles ingénieurs, ils ont prospéré dans une des régions les plus arides du monde, entre le XIe et le XVe siècle, grâce à un système hydraulique capable d'apporter de l'eau depuis les contreforts andins. Pour eux, la question de l'eau est vitale. " El Niño a pu provoquer de la peur, étaye l'archéozoologue. Pour demander la clémence des dieux, les Chimús ont sacrifié leurs enfants et leur bétail. " Les dieux ont-ils entendu leur prière ? Si répit il y a eu, il n'aura été que de courte durée : vers 1470, les Chimús disparaissent, victimes de l'expansionnisme des Incas.





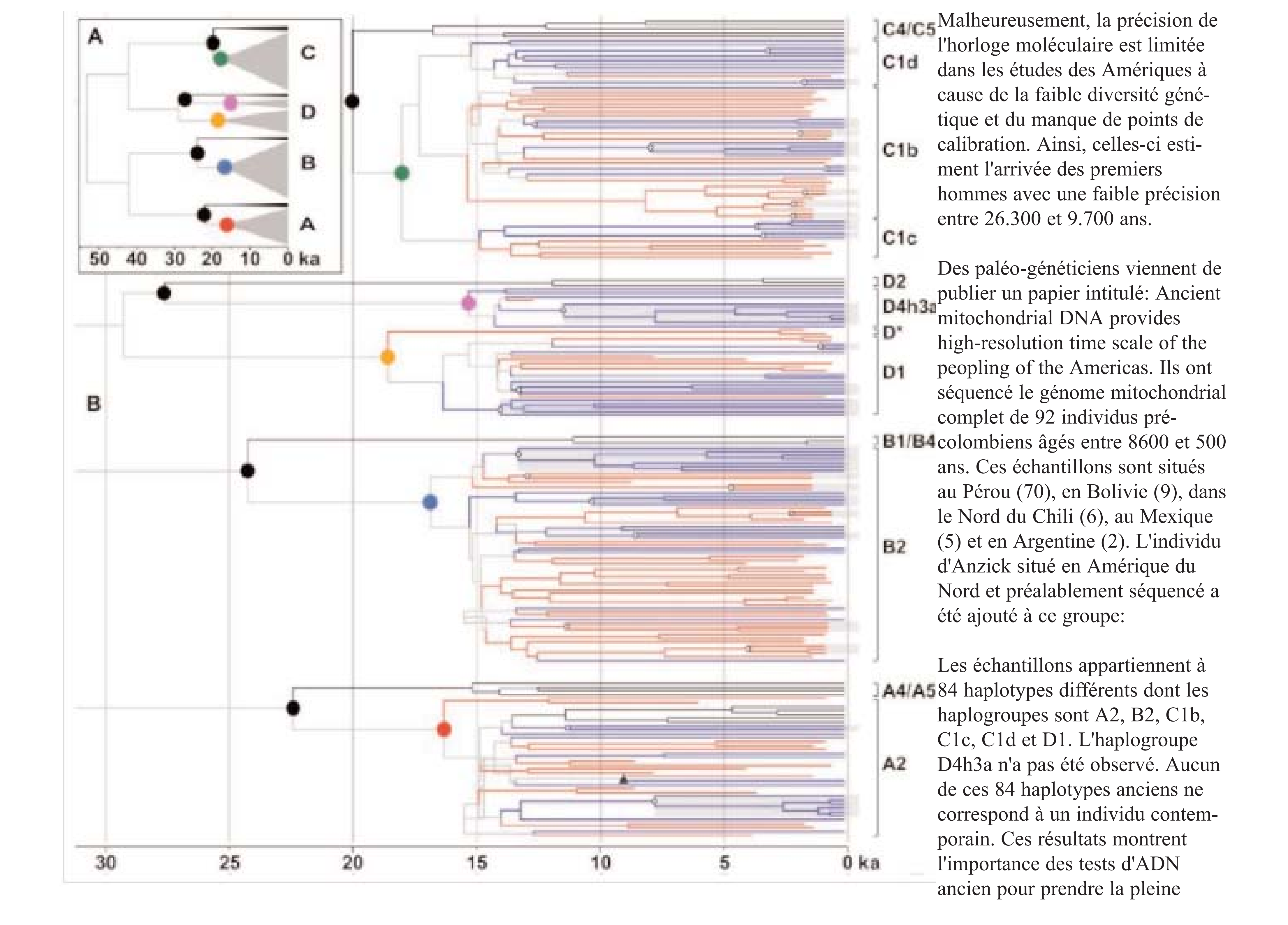
ADN mitochondrial ancien en Amérique du Sud

L'isolement géographique des Amériques a retardé leur colonisation jusqu'à la fin du Pléistocène il y a entre 20.000 et 10.000 ans. Il est probable que les premiers hommes arrivèrent d'Asie à travers le détroit de Béring situé au-dessus du niveau de la mer durant le Dernier Maximum Glaciaire. Cependant, à cette époque, la plupart de l'Amérique du Nord était recouverte par les plaques glaciaires de la Cordillère et de la Laurentide qui bloquaient l'accès depuis l'Est de la Béringie. Peu de temps après la fonte de la plaque de la Cordillère, une route potentielle le long de la côte Pacifique s'est ouverte il y a environ 17.000 à 15.000 ans. La route alternative à travers un corridor à l'Est des Montagnes Rocheuses s'est ouverte seulement entre 11.500 et 11.000 ans. Le timing et la route utilisés par la première migration humaine sont importants dans la compréhension de la taille et de la vitesse de celle-ci.

Les études génétiques des populations Amérindiennes sont compliquées par l'effondrement démographique et la perte importante de la diversité génétique qui ont suivi la colonisation Européenne à la fin du 15ème siècle. Cependant les premiers résultats suggèrent que l'arrivée de petits groupes fondateurs dans une unique migration soit à l'origine de la plupart de l'ascendance Amérindienne aujourd'hui, bien que la distribution de certains haplogroupes mitochondriaux suggèrent différentes routes d'arrivée soit le long de la côte Pacifique (pour D4h3a), soit à travers le corridor à l'Est des Montagnes Rocheuses (pour X2a).

fig. S1. Location of archaeological sites (see table S2 for detailed information a samples). Camarones and Pica-8 have the same coordinates, as well as Jauran Molinos.





Malheureusement, la précision de l'horloge moléculaire est limitée dans les études des Amériques à cause de la faible diversité génétique et du manque de points de calibration. Ainsi, celles-ci estiment l'arrivée des premiers hommes avec une faible précision entre 26.300 et 9.700 ans.

Des paléo-généticiens viennent de publier un papier intitulé: Ancient mitochondrial DNA provides high-resolution time scale of the peopling of the Americas. Ils ont séquencé le génome mitochondrial complet de 92 individus pré-colombiens âgés entre 8600 et 500 ans. Ces échantillons sont situés au Pérou (70), en Bolivie (9), dans le Nord du Chili (6), au Mexique (5) et en Argentine (2). L'individu d'Anzick situé en Amérique du Nord et préalablement séquencé a été ajouté à ce groupe:

Les échantillons appartiennent à 84 haplotypes différents dont les haplogroupes sont A2, B2, C1b, C1c, C1d et D1. L'haplogroupe D4h3a n'a pas été observé. Aucun de ces 84 haplotypes anciens ne correspond à un individu contemporain. Ces résultats montrent l'importance des tests d'ADN ancien pour prendre la pleine

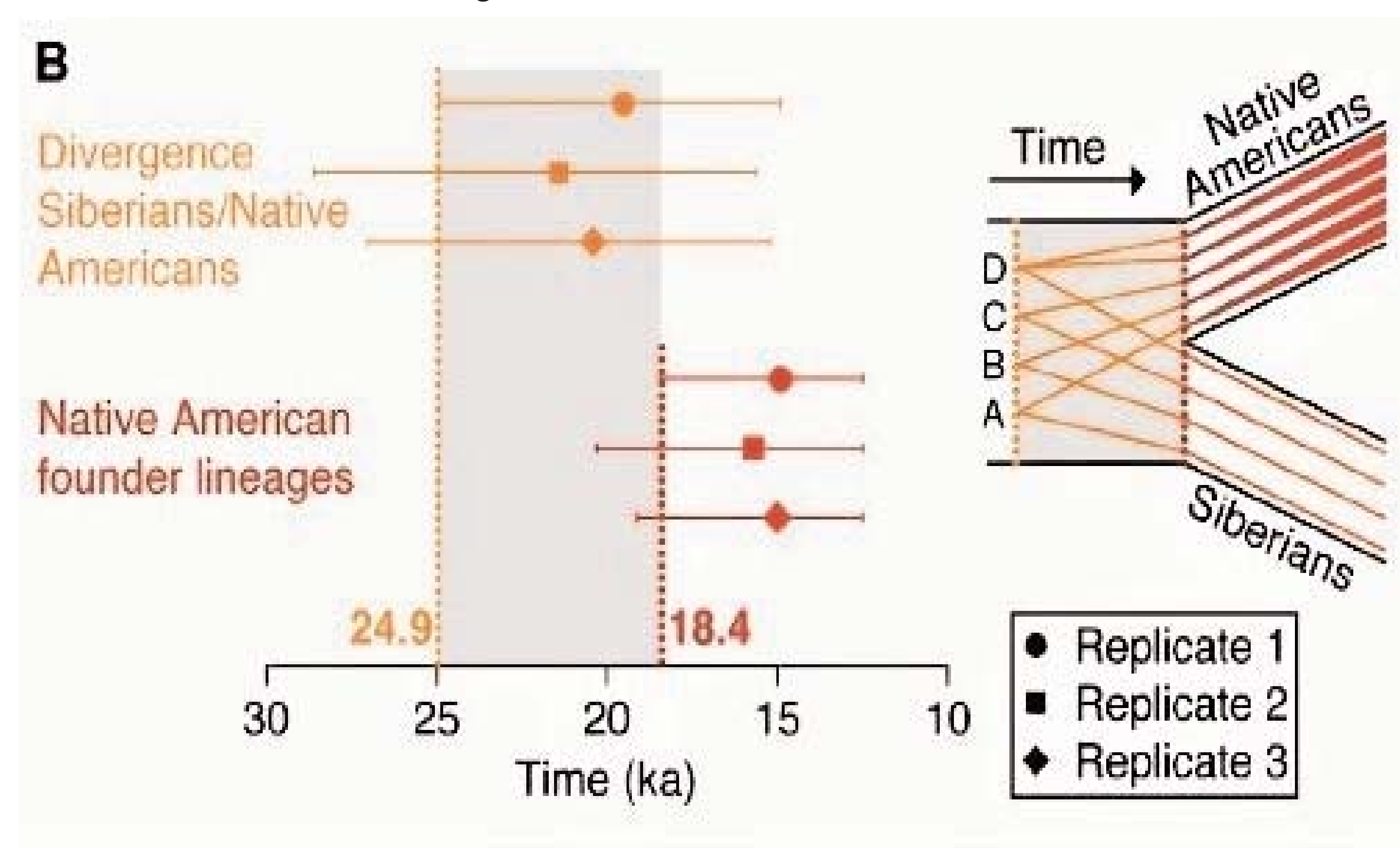
mesure de la diversité génétique du passé et pour reconstruire le processus de peuplement des Amériques.

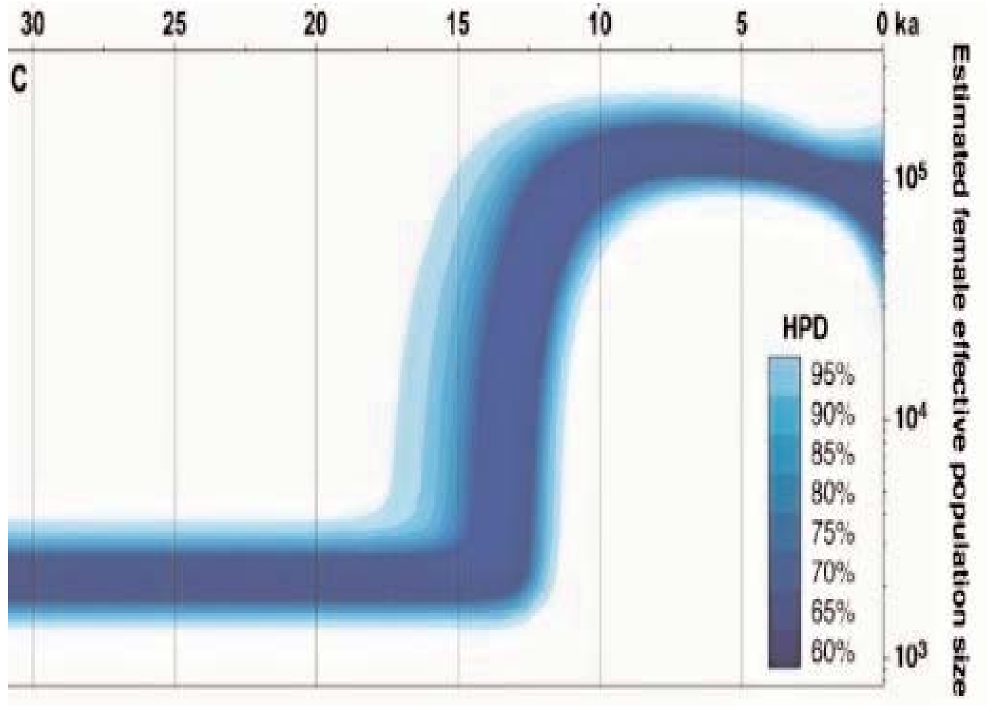
L'estimation des âges des ancêtres communs les plus récents (TMRCA) pour les haplogroupes A2, B2, C1, D1 et D4h3a est fortement synchrone confirmant ainsi que ces cinq haplogroupes ont pris part à la migration initiale. Dans la figure A ci-dessus, les disques noirs indiquent les points de divergence entre les Sibériens et les Amérindiens. Les clades Sibériennes sont en noir et les clades Amérindiennes en gris.

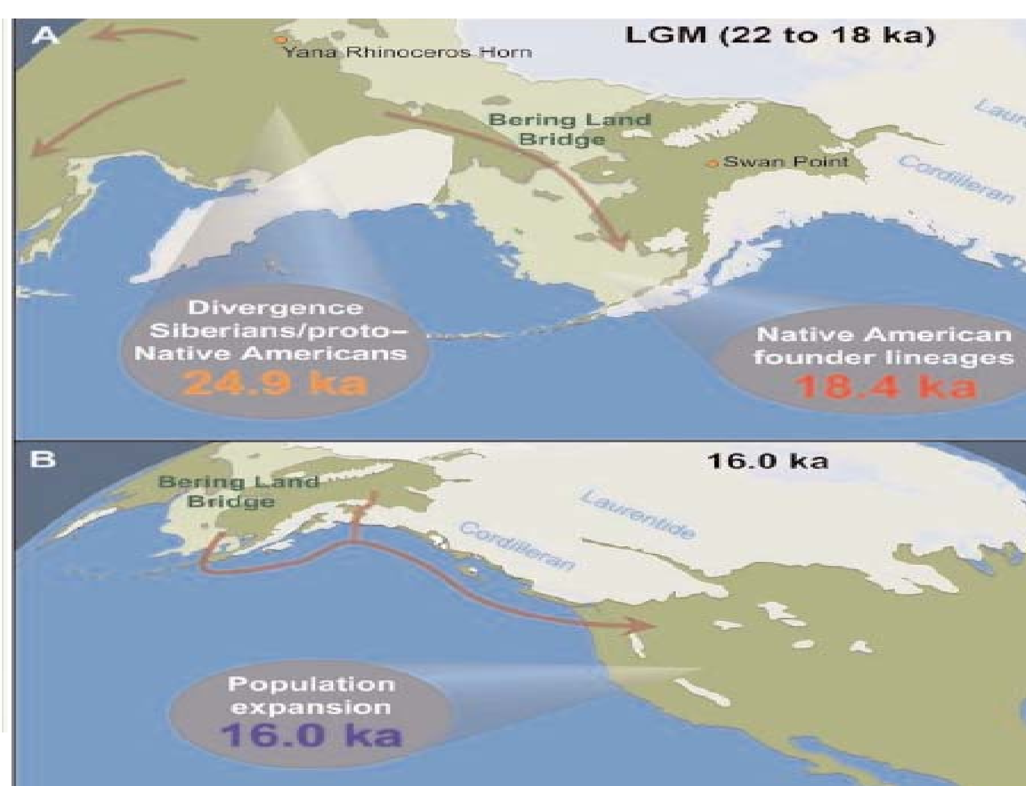
Dans la figure B ci-dessous, les clades Sibériennes sont en noir, les clades Amérindiennes contemporaines en bleu et les clades Amérindiennes anciennes en rouge.

Les auteurs ont effectué une analyse phylogénétique Bayesienne des séquences mitochondriales. Comme l'utilisation de plus de 400 séquences pour cette analyse est trop consommatrice de temps de calcul, les auteurs ont utilisé trois ensembles de 87 séquences contenant exclusivement les cinq haplogroupes Amérindiens: A2, B2, C1, D1 et D4h3a pour cette analyse, plus 20 séquences Sibériennes des lignages sœur et les 92 anciens génomes de cette étude auquels a été ajouté le génome de l'individu d'Anzick séquencé dans une étude antérieure. Ainsi chaque ensemble contenait en tout 200 séquences dont les résultats correspondent aux trois réplicats indiqués dans le figure ci-dessous:

La figure ci-dessous montre que la divergence génétique entre les ancêtres des Sibériens et des Amérindiens remonte à une date située entre 24.900 et 18.400 ans. On peut considérer que les deux populations étaient séparées après cette date. Il n'est pas possible de savoir ci cette séparation a eu lieu en Sibérie ou en Béringie. Cependant cette date de séparation correspond au Dernier Maximum Glaciaire. On peut supposer que les conditions arides ont conduit les populations vers les franges Ouest de la Béringie, c'est à dire la Sibérie actuelle pour aller dans dans un refuge situé plus au sud. A l'inverse, les populations situées à l'Est des péninsules du Kamchatka et du Chukotka ont été bloquées par les ceintures de glace Aléoutiennes et ont du restée isolées en Béringie de l'Est. La taille de la population féminine effective bloquée en Béringie est de l'ordre de 2000:







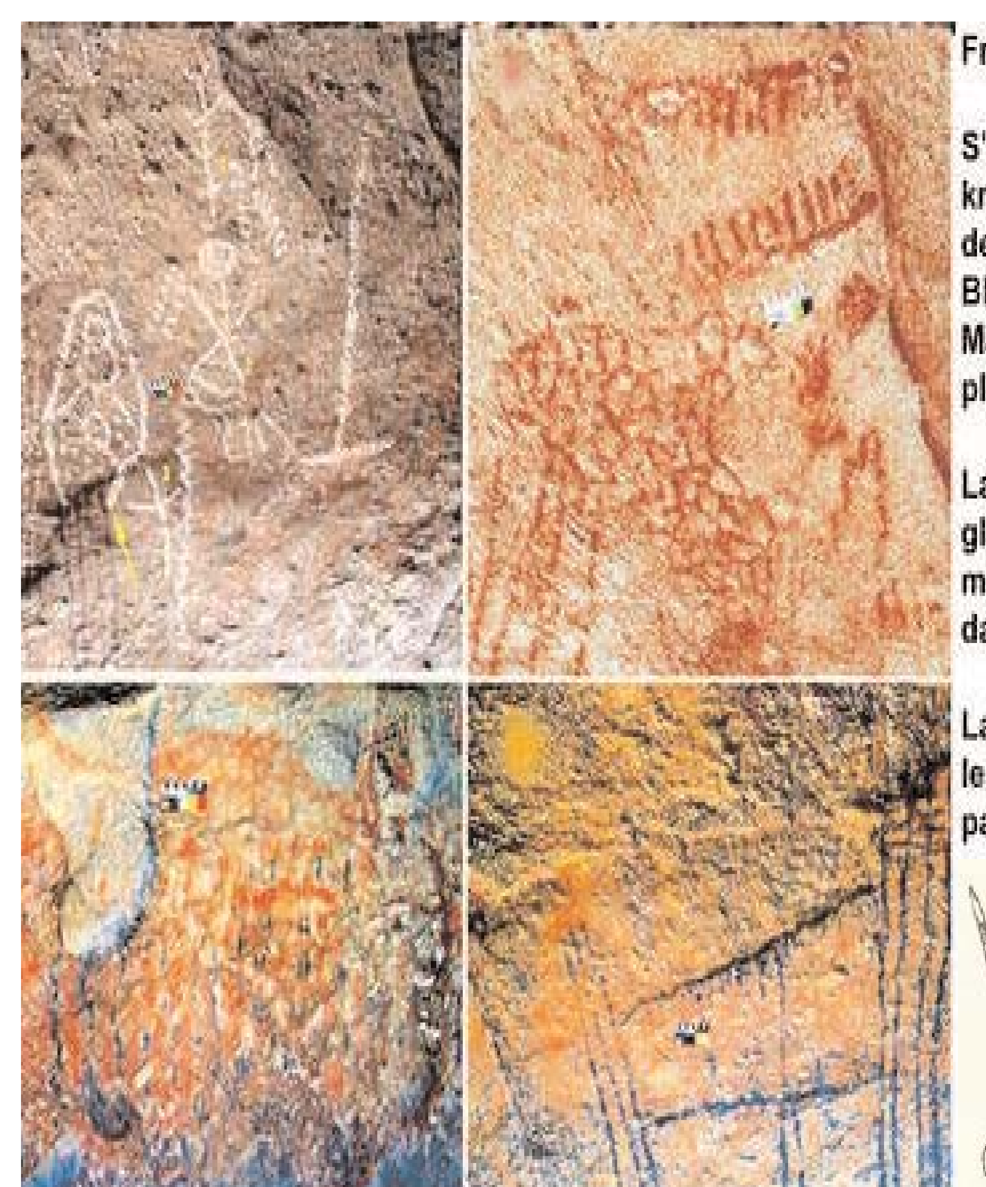
Quoique ce nombre ne peut pas être traduit directement en taille de population réelle, cette population devait être relativement réduite et pas supérieure à quelques dizaines de milliers d'individus. L'observation de la faune dans cette région à cette époque indique un paysage formé par une toundra arbustive qui aurait pu être capable de subvenir aux besoins d'une telle population. Ces données sont donc compatibles avec un refuge glaciaire en Alaska et au Yukon durant le Dernier Maximum Glaciaire.

L'arbre phylogénétique mitochondrial montre qu'il y a une soudaine expansion de tous les haplogroupes entre 16.000 et 13.000 ans suggérant que la date de 16.000 ans correspond effectivement à l'entrée initiale des premiers hommes en Amérique du Nord. Si on suppose que l'isolement de cette population a commencé entre 24.900 et 18.400 ans, cela correspond à une durée de séjour de ces hommes dans ce refuge compris entre 2400 à 9000 ans.

Cette date de 16.000 ans correspond au retrait de la plaque glaciaire de la Cordillère et donc à une route le long de la côte du Pacifique:

Sachant que le premier indice archéologique de la présence de l'homme au sud du Chili est de 14.600 ans, il a fallu 1400 ans à cette population pour atteindre le sud de l'Amérique du Sud. Cette migration rapide des premiers hommes a conduit à la formation d'une structure géographique de la génétique de cette population avec des flux de gènes limités entre ces diverses régions.

Il a été suggéré précédemment que la colonisation Européenne a résulté en un effet de goulot dans la diversité génétique des Amérindiens. Les données de cette étude montrent en effet que les haplotypes modernes et anciens ne partagent pas d'ancêtres communs plus récent que 9.000 ans malgré leur nombre élevé. Les auteurs ont étudiés sept modèles démographiques différents pour essayer d'expliquer ces données à l'aide de l'outil BayeSSC. Seul le modèle qui combine une séparation géographique entre des populations hébergeant les haplotypes modernes et anciens et une extinction rapide des anciens lignages suite à la colonisation Européenne permet d'expliquer les observations.



Fresque - Magallanes - Patagonie - Chili

S'étendant sur l'Argentine et le Chili, la Patagonie est une région de 785 000 km². Située à l'extrême de l'Amérique du Sud, la Patagonie est également la dernière terre habitable avant le Pôle sud. La ville principale est Bahia Blanca. Cette région s'étend de part et d'autre de la cordillère des Andes. Malgré son caractère austère et son climat extrême, la Patagonie a été peuplée par l'homme dès la préhistoire.

La présence de chasseurs-cueilleurs, arrivés après la dernière période glaciaire est attestée par des peintures rupestres, notamment. Cette première vague a été suivie par celle des Indiens Tehuelches. Leurs descendants furent ensuite exterminés par les Européens.

La " Terre de feu ", terme qui nous vient de Magellan, est aujourd'hui encore le berceau des Mapuches, les seuls indiens à ne pas avoir été exterminés par les Européens.



MAPUCHES

Les Mapuches

(littéralement " Peuple de la terre " en mapudungun) sont un groupe ethnique et peuple autochtone du Chili et d'Argentine formant plusieurs communautés,connues également sous le nom d'Araucans (cette dernière dénomination ayant été donnée par les Espagnols aux autochtones peuplant originellement la région historique d'Araucanie) Au sens strict, le terme Mapuches désigne les Amérindiens habitant l'Araucanie ou Arauco, coïncidant grosso modo à l'actuelle région administrative chilienne d'Araucanie, c'est-à-dire les Araucans et leurs descendants ; dans un sens plus large, le terme englobe tous ceux qui parlent, ou parlaient naguère, la langue mapuche ou mapudungun, y compris divers groupes autochtones ayant subi entre les xviie et xixe siècles le processus dit d'araucanisation par suite de l'expansion araucane à partir de l'Araucanie originelle (dans le Chili actuel) vers des zones sises à l'est de la cordillère des Andes (c'est-à-dire dans l'actuelle Argentine).



Au Chili, ils vivent principalement dans les zones rurales de la région d'Araucanie ainsi que dans la région des Lacs et la région métropolitaine de Santiago (la capitale, Santiago du Chili). On estime à environ 200 000 leur nombre en Argentine, répartis principalement sur la province de Neuquén, mais aussi sur celle de Río Negro et de Chubut. Les autres populations autochtones du Chili, moins nombreuses, sont aymaras et rapa nuis. Dans les provinces chiliennes d'Osorno et de Chiloé est implanté le peuple huilliche. Occasionnellement, les Huilliches de Chiloé préfèrent nommer Veliches aussi bien eux-mêmes que la variante de la langue mapudungun qu'ils utilisaient jusqu'à la fin du xixe siècle.

Dans les provinces chiliennes de Malleco et de Cautín sont utilisés les noms de Nagche, 'gens d'en bas', pour les habitants de la Vallée centrale et Wenteche, 'gens d'en haut', pour ceux habitant dans la Précordillère andine ; ces deux dénominations ont une signification territoriale plutôt que culturelle.



Des groupes ethniques indigènes habitent le sol de Neuquén depuis des milliers d'années. Des vestiges tels que des peintures rupestres et des gravures réalisées par les cultures les plus anciennes sont encore conservés.

Les derniers groupes à habiter le territoire de Neuquén, avant la conquête, étaient les les Puelches, les Pehuenches et la Mapuches

Puelches

Ils ont reçu ce nom par les Mapuches chiliens, car il signifie "peuple de l'Est". Groupés en tribus dirigées par un chef, ils étaient monogames, bien que les chefs et les personnages importants puissent avoir plusieurs femmes.

Ils vivaient dans des tipis, qu'ils transportaient d'un endroit à un autre. Ils dormaient sur des peaux de mouton. Ils sont habillés en chiripa , poncho et bottes en cuir. Les femmes portaient leurs cheveux en deux longues nattes et se couvraient de couvertures qu'elles attachaient à leur taille avec des ceintures colorées.
Leurs armes comprenaient les boleadoras, qu'ils attachèrent autour de leur taille, la fronde et la lance, qu'ils utilisèrent contre les Espagnols pendant la conquête, surtout après avoir commencé à monter à cheval. Comme arme défensive, ils utilisaient également une sorte de casque en cuir brut et un bouclier.



La langue mapuche a prévalu sur les langues des cultures précédentes.
Ils étaient polygames. Le nombre d'épouses variait selon leur richesse.

Aussi d'autres hypothèses nouvelles sur l'origine de l'ethnie mapuche ont-elles été formulées, portant que l'actuel territoire chilien aurait été habité, avant l'avènement de la culture mapuche, par des groupes de cueilleurs qui, sans avoir de lieu de résidence fixe, occupaient certaines zones de façon stable et vivaient de la chasse au guanaco et à l'huemul, en plus de collecter des mollusques, des fruits et des graines. Il fut postulé que ces groupes étaient le socle du peuplement mapuche, et que l'un de ces groupes prit le dessus sur le reste et sut imposer sa langue et ses croyances. Cependant, l'on n'est pas en mesure encore d'indiquer avec précision comment cette ethnie s'est constituée, les éléments de preuve disponibles permettant de préciser seulement qu'aux environs des années 500 et 600 avant. J.-C., il existait une culture que l'on peut avec certitude suivre dans le temps jusqu'aux Mapuches des siècles ultérieurs.

En Argentine, les Mapuches ou Araucans constituent le peuple autochtone le plus nombreux, encore que leurs effectifs soient environ dix fois inférieurs à ceux du Chili.

Les Mapuches eurent à faire face d'abord aux visées expansionnistes des Incas, qui réussirent certes à soumettre les groupes mapuches septentrionaux, appelés Picunches par les historiens, mais furent ensuite bloqués par la résistance mapuche à la hauteur du fleuve Maule (à 250 km environ, à vol d'oiseau, au sud de Santiago), après la lourde défaite de Tupac Yupanqui à la fin du xve siècle; puis, au xvie siècle, aux tentatives de conquête des conquistadors espagnols, qui venaient de renverser l'Empire inca (et du même coup assujetti les Picunches) et trouvèrent face à eux les autres Mapuches établis entre la vallée de l'Aconcagua et le centre de l'île de Chiloé.

Les Mapuches eurent à affronter l'expansion de l'Empire inca ou Tawantisuyo, dont la poussée se fit sentir à partir du xve siècle, avec l'extension vers le sud de la région méridionale de Collasuyo, l'une des quatre régions ou rumbos

Les Incas appelaient Promaucaes ou Purumaucas ou encore purum aucca ces populations non encore assujetties à leur empire. Ils commencèrent par mettre sous leur tutelle quelques peuples de la Vallée du Chili, qui durent dorénavant leur payer tribut. La guerre à laquelle donna lieu cette campagne dans le sud opposa, au sud du fleuve Maule, 20 000 Incas de Yupanqui et un nombre à peu près égal de Mapuches. La tribu des Picunches, nommée Promaucaes par les Espagnols, ayant eu connaissance de la venue des Incas, conclut une alliance avec les Antallis, les Cauquis et les Pincus.

Les Incas envoyèrent des émissaires pour parlementer et amener les Promaucaes à reconnaître Túpac Inca Yupanqui comme souverain. Les Promaucaes cependant préférèrent livrer bataille et affronteront les Incas trois jours durant, événement connu sous le nom de bataille du Maule. La bataille provoqua un grand nombre de morts dans chaque camp, sans que l'une des deux armées n'en sortît victorieuse. Le quatrième jour, il fut décidé de ne pas s'affronter. Les Promaucaes se retirèrent du champ de bataille en chantant victoire. Les Incas, qui avaient d'abord envisagé de prolonger les opérations et de poursuivre leurs adversaires, afin d'assurer les conquêtes réalisées jusque-là, résolurent finalement de ne pas pousser davantage leur avance, mais de se borner à fortifier leurs positions et à administrer les territoires déjà conquis par eux plus au nord, où les nouveaux peuples vassalisés acceptèrent de bonne grâce la tutelle incaïque et sauront en retirer des bénéfices.

Les chroniques mentionnent encore que dans la décennie 1520, les deux fils de l'Inca Huayna Cápac, Huáscar et Atahualpa, se disputèrent l'Empire dans une guerre civile acharnée, laquelle contribuera à affaiblir l'armée inca sur le territoire mapuche, les contraignant à abandonner leurs positions et à se replier plus au nord pour défendre dans des conditions mieux assurées le reste du territoire conquis peu avant.

Leur principale activité économique était l'agriculture, pratiquée selon un système d'agriculture itinérante. Ils s'adonnaient en outre à l'élevage de lamas et connaissaient la poterie en grès.

Les Mapuches (ou Araucans) n'ont jamais formé un peuple uni, mais se présentaient plutôt comme une juxtaposition de tribus parlant une langue commune, le mapudungun. Le concept de nation mapuche ne commença à apparaître que vers la fin du xixe siècle, au cours du processus de conquête des territoires mapuches par le Chili et l'Argentine.

Le territoire revendiqué par les Mapuches est appelé par ceux-ci Mapuche Wallontu Mapu, ou plus simplement Wallmapu ('terre entourante, ceinturante'), et se divise en deux parties, séparées par le Pire Mapu (ou cordillère des Andes) : le Ngulu Mapu et le Puel Mapu. Ces deux parties se subdivisent à leur tour en portions de territoire dénommées fütanmapus (ou butanmapus), qui coïncident jusqu'à un certain point avec les butanmapus (confédérations militaires) de la guerre d'Arauco.

Les principaux peuples araucanisés s'énumèrent comme suit :

les Chonos : vivant au sud de Chiloé (archipel des Chonos), ils furent emmenés par les missionnaires vers les îles et adoptèrent le mode de vie huilliche. Il est conjecturé que les Payos pourraient avoir été des Chonos ultérieurement mapuchisés.
les Poyas, y compris les Vuriloches, plus tard " poyuche " : ils habitaient, et leurs descendants habitent encore, les étendues montagneuses dans le sud de la province argentine de Neuquén et dans le nord-ouest de la province de Río Negro, principalement.
les Puelches ('gens de l'est') : si les Mapuches donnaient ce nom à différents groupes à l'est des Andes, il est néanmoins d'usage en espagnol de désigner par ce terme ceux que se nomment eux-mêmes gününa küne. Ils se groupaient en familles étendues, dirigées par un cacique. Les familles pratiquaient la monogamie, quoique les caciques et les individus importants fussent autorisés à avoir plusieurs épouses. Ils étaient de haute stature et de visage allongé,

qu'ils avaient coutume de déformer artificiellement chez leurs bébés. Leur mode de vie était nomade et leur alimentation principale était obtenue à partir du guanaco et du nandou, qu'ils chassaient à l'arc et à la flèche et au moyen de boleadoras. D'autre part, ils cueillaient des racines et des semences et savaient préparer des boissons alcoolisées. Ils s'abritaient dans des toldos (tentes) faites de peaux, et leur vêtement était le quillango, pelisse confectionnée avec la peau du guanaco, le poil tourné en dedans, qu'ils ornaient de dessins géométriques sur sa face extérieure. Ils assujettissaient leur chevelure avec un bandeau et se chaussaient de mocassins de cuir. Ils avaient aussi coutume de se peindre le visage à certaines occasions.

les Ranqueles (rangkülche, 'gens des cannes' ou 'gens du roseau') : les Ranquels surgirent de la mapuchisation de groupes apparemment liés aux Puelches. Au xixe siècle, en particulier au temps du cacique Calfucurá, ils jouèrent un rôle très actif dans les guerres et les incursions contre la population argentine de la province de Buenos Aires.
les Tehuelches : ils vivaient en Patagonie, au nord du détroit de Magellan, majoritairement sur l'actuel territoire argentin. Les Mapuches désignaient tous les Tsoneks, appelés Patagons par les Espagnols, du nom de Chewelche, " gens vaillants ", en raison de la résistance qu'ils opposèrent à l'expansion mapuche à l'est des Andes. Leur structure socio-politique était lignagère, c'est-à-dire reposait sur la reconnaissance de lignages, dirigés chacun par un chef, et s'appuyait sur des chamanes. Leurs croyances religieuses simples postulaient la présence dans leur monde d'esprits bienveillants à l'origine de la joie et d'esprits malveillants provoquant dommages et maladies. Ils inhumaient les défunts, et avec eux leurs possessions, dans des tombes creusées dans le sol ou dans des cavernes qu'ils couvraient de pierres. Leur économie était tributaire de la chasse au guanaco et au nandou, pour laquelle ils faisaient usage de leurs fameuses boleadoras, et de la cueillette de tous types de racines et de semences sylvestres. Ils s'habillaient de capes en peau de guanaco serrées à la taille par un bandeau, et se couvraient les pieds avec une sorte de mocassins de cuir très épais.

Certains auteurs classent les Patagons comme ramification mapuche ; d'autres au contraire considèrent que les différences culturelles, comme p. ex. celles linguistiques, entre Patagons et Mapuches sont rédhibitoirement importantes. Il est certain que la relation entre Tehuelches et Araucans en fut une continuellement belliqueuse. Les Tehuelches septentrionaux, inférieurs en nombre et en tactique de combat, n'eurent d'autre issue, devant l'invasion mapuche de Comahue et de la région pampéenne, que de se replier vers le sud ; les survivants demeurés sur place seront majoritairement acculturés.

Spiritualité
Le NGUILLATUN , au cours duquel des prières sont dites à NGUENECHEN, le seigneur des Indiens, "propriétaire du peuple", est parmi les plus célèbres. Au cours de cette célébration, ils exécutent plusieurs rites dont la danse dite loncomeo . L'une de ses figures était le choique purrún , dans lequel les danseurs imitaient les mouvements du nandou ou choique .

L'intervention du machi ou chaman , sorte de médecin ou de sorcière, était indispensable. Elle était responsable de la guérison à l'aide d'herbes et d'autres procédures telles que des sorts, des sacrifices d'animaux et des bouffées de fumée. La cérémonie a été effectuée dans une vallée, où ils ont élevé un autel qu'ils ont appelé rehue avec des poteaux ou des cannes plantés.

Les couleurs du nguillatúnsont bleus (du ciel) et jaunes (du soleil). Parfois, ils utilisaient aussi du vert (de l'herbe).

Instruments de musique indigènes
Le climat inhospitalier et la lutte pour survivre dans cette terre couverte de neige depuis tant de mois donnent à la musique un caractère douloureux où la passion est cruelle et sans espoir. La passion ne peut même pas s'exprimer par des pleurs ou par l'amour. C'est la raison de la simplicité de leurs instruments de musique et du fait que la musique araucano est chargée de gémissement et d'angoisse.
Ils utilisaient plusieurs instruments de musique : cultrun, trutruca, pifilca, Ã±orquin, quinquer-cahue ou violon araucano.

Cultrun : tambour fait d'un morceau de bois creux, en forme de timbale. Il est doublé de peau de cheval bien tenue. Il est battu avec un seul bâton dont le manche est orné de fils colorés.

Pifilca : flûte en bois ou en os. Il est court et sonne comme un sifflet. Ils l'accrochent à leur cou avec une ficelle. Actuellement, il est sculpté en morceaux de bois de 30 à 40 centimètres. L'extrémité inférieure du tube est fermée et les trous sont ouverts à mi-chemin de sa longueur. Il n'émet qu'un seul son et cette note unique est mélangée tout au long d'une chanson ou d'une pièce instrumentale sans aucune relation rythmique ou mélodieuse avec le reste.

Trutruca : cet instrument est fabriqué avec une canne de colihue d'une longueur allant jusqu'à quatre mètres. Il est coupé en deux afin de le rendre creux. Ensuite, les deux moitiés sont attachées avec un fil de laine et elles sont enveloppées dans des tripes de cheval. Une corne de vache est placée à une extrémité et elle est soufflée à travers l'extrémité opposée. Son son ressemble au mugissement d'un taureau et il représente la force de la tribu. C'est l'un des deux genres de gros aérophones existant dans notre pays (l'autre est le erke)

Quinquercahue : il possédait deux arcs (généralement constitués d'os de côtes) complétés par une seule corde en crinière de cheval. Il se jouait en plaçant l'un des arcs - le corps du violon - contre les incisives supérieures avec la main gauche. La main droite, à son tour, passa la corde de l'autre arche, celle du violon, par-dessus la précédente, produisant ainsi un son plaintif et douloureux.

Lolquin : semblable au trutruca mais beaucoup plus petit. Il est fabriqué avec de la canne de chardon, appelée troltro.

Clarin : il était connu à l'arrivée des espagnols et imité avec des matériaux locaux (canne végétale et bois)

Cullcull : c'était le clairon utilisé comme alarme en cas d'urgence ou de guerre. Il a été fait avec des cornes de bœuf.

Pinquilhue : depuis des temps reculés, c'était une sorte de flûte faite avec la tige du colihue

Caquel cultrum : c'est un tambour réalisé avec la coupe creuse d'une bûche.

Huala : sorte de maraca, fait avec une gourde qui sonne avec des pépins secs et parfois de petits cailloux à l'intérieur.

Cada Cada : gros coquillages qui sonnent en frottant leurs bords et leurs faces rayées. Plusieurs des instruments susmentionnés sont généralement joués ensemble lors des cérémonies rituelles : nguillatunes et machitunes.

Génomes anciens en Patagonie du sud

La Patagonie du sud est occupée par les hommes depuis au moins 12.600 ans. Une poignée de sites archéologiques sont datés entre 12.600 et 3500 ans. La densité de ces sites archéologiques augmente de manière significative ensuite. L'apparition de la technologie de navigation (canoës, harpons) date d'il y a environ 6700 ans. La colonisation des archipels à l'ouest de la Patagonie commence à cette date. Un débat existe pour savoir si cette technologie est apparue localement ou suite à la migration de population ou de diffusion d'idées depuis le nord. Un autre changement technologique apparaît dans l'archipel occidental avec la disparition de l'utilisation de l'obsidienne verte dans l'outillage entre 6300 et 5500 ans. Enfin il y a 2000 ans, on observe un accroissement de la taille de la population et des innovations technologiques.

Au 16ème siècle les premiers Européens décrivent cinq groupes Amérindiens pratiquant soit la chasse et la cueillette au nord et à l'est, soit la pêche au sud et à l'ouest. Les premiers sont les Aónikenk ou Tehuelche du sud et les Selk'nam. Les seconds sont les Yámana et les Kawéskar. A l'extrémité de la pointe sud-est de la Patagonie, les Haush se partagent entre la chasse aux animaux terrestres et la pêche aux animaux marins bien qu'ils ne possèdent pas de technologie de navigation.

Des paléo-généticiens ont séquencé le génome de 19 anciens individus de Patagonie datés entre 5800 et 100 ans, et un individu de la pampa Argentine daté de 2400 ans. Ces génomes (en gras ci-dessous) ont été comparés à ceux préalablement obtenus (en italique): Les individus de cette étude appartiennent tous aux haplogroupes mitochondriaux: C1b, C1c, D1g5 et D4h3a et à l'haplogroupe du chromosome Y Q1a2a. Leur taux d'hétérozygotie est parmi le plus bas au monde correspondant à des populations peu nombreuses.

La statistique f4 montre que tous les anciens individus de Patagonie partagent plus d'allèles avec les autres individus de Patagonie qu'avec les anciens individus de la pampa Argentine ou du centre du Chili. Ce résultat suggère un degré significatif de continuité génétique en Patagonie depuis au moins 6600 ans.

Une analyse multi-échelle basée sur la statistique f3 montre que les individus de Patagonie de l'Holocène moyen se distinguent des individus plus récents. Ils se regroupent ensemble à l'exception de l'individu Ayeyama du Chili vieux de 4700 ans qui est déplacé vers les individus plus récents de l'archipel occidental de Patagonie:

La figure ci-desosus montre également qu'à la fin de l'Holocène, les individus sont corrélés avec la géographie avec différents clusters correspondants aux individus de l'archipel occidental (en orange), à la région du canal Beagle (en rouge) et à la région correspondant au sud du continent et au nord de la Terre de Feu (respectivement en vert et bleu). Cependant les individus de la pointe de la péninsule Mitre (en violet) se répartissent sur un gradient génétique entre les clusters rouge et bleu. La statistique f4 montre que les anciens individus de l'Holocène moyen: Punta Santa Ana du Chili daté de 6600 ans et La Arcillosa d'Argentine daté de 5800 ans sont à égale distance génétique de tous les anciens individus de Patagonie de l'Holocène final, et à égale distance génétique de tout autre groupe Amérindien en dehors de Patagonie. Or les résultats isotopiques montrent que l'individu de Punta Santa Ana a une diète marine alors que celui de La Arcillosa a une diète terrestre. Ces résultats suggèrent que l'adaptation au milieu marin dans le sud de la Patagonie n'est pas liée à une migration venue du nord, mais s'est faite localement. De plus l'ancien individu d'Ayayema du Chili vieux de 4700 ans est plus proche génétiquement des individus de l'archipel occidental, des Kawéskar et Yámana, mais pas des Selk'nam, Aónikenk et Haush. Ce résultat suggère que l'ascendance génétique présente chez l'individu d'Ayayema a contribué aux individus plus récents basés sur des ressources marines. Cet individu d'Ayayema date du changement lié à la perte de l'utilisation de l'obsidienne verte dans l'archipel occidental. Ce changement technologique semble donc être lié à l'arrivée d'une population venue du nord où est situé Ayayema.

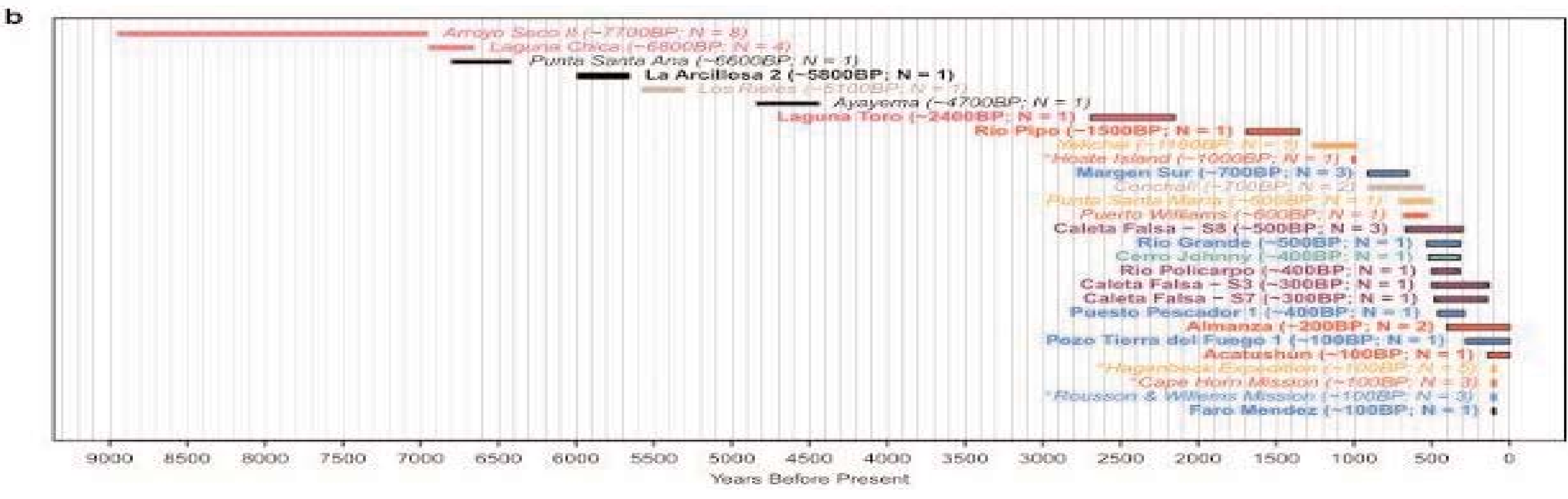
a

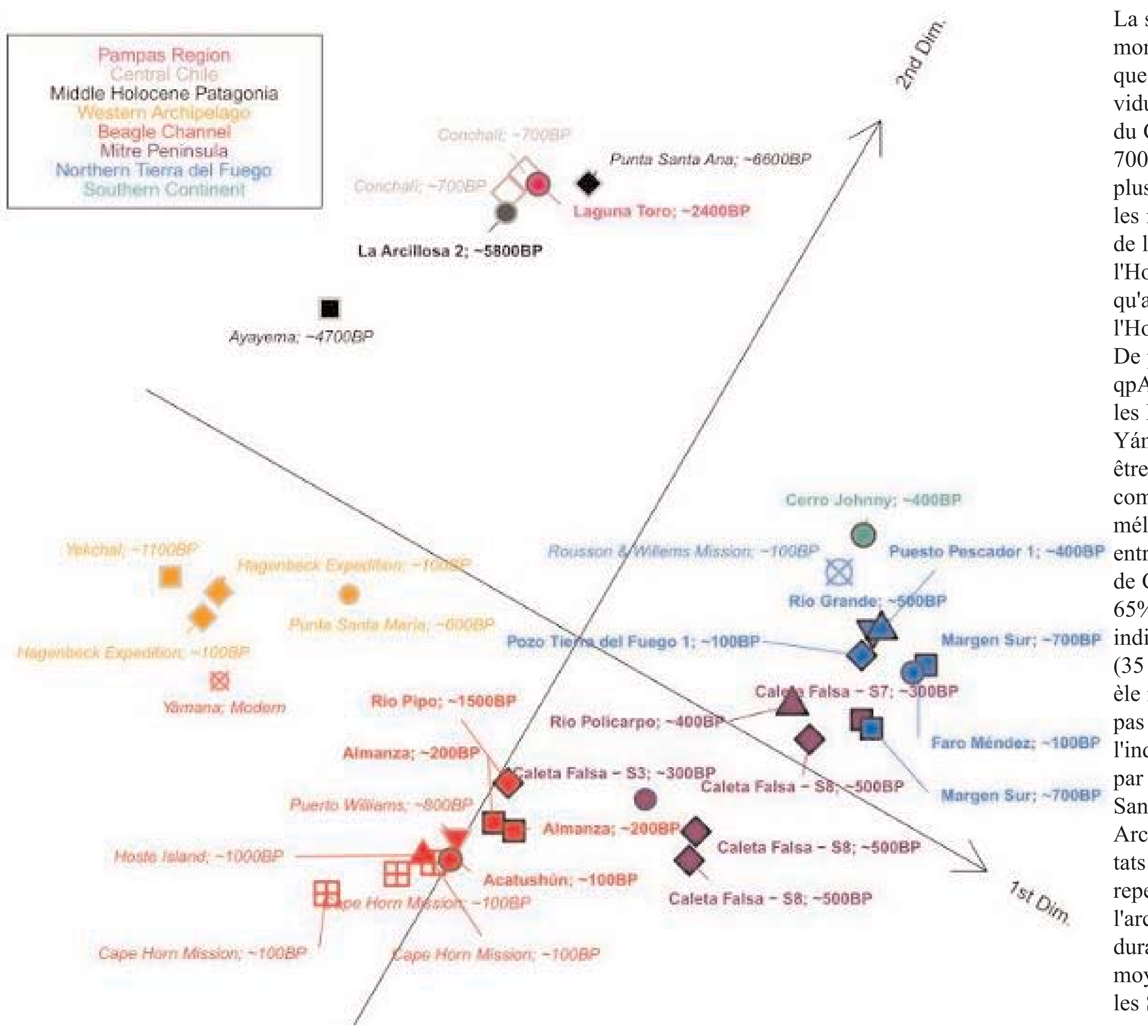
Geographical Region / Historical Ethnic Range
Western Archipelago / Kawésqar
Beagle Channel / Yámana
Mitre Peninsula / Haush
Northern Tierra del Fuego / Selk'nam
Southern Continent / Aónikenk
Middle Holocene / n.a.

Ayayema (~4700BP)
Cerro Johnny (~400BP)
Faro Mendez (~100BP)
La Arcillosa 2 (~5800BP)
Rousson & Willems Mission (~100BP)
Puesto Pescador 1 (~400BP)
Pozo Tierra del Fuego 1 (~100BP)
Rio Grande (~500BP)
Margen Sur (~700BP)
Punta Santa María (~500BP)
Los Rieles (~5100BP)
Laguna Chica (~6800BP)
Arroyo Seco II (~7700BP)
Laguna Toro (~2400BP)
Hagenbeck Expedition (~100BP)
Punta Santa Ana (~6600BP)
Rio Pipo (~1500BP)
Almanza (~200BP)
Rio Policarpo (~400BP)
Caleta Falsa – S7 (~300BP)
Caleta Falsa – S8 (~500BP)
Caleta Falsa – S3 (~300BP)
Acatushun (~100BP)
Cape Horn Mission (~100BP)
Hoste Island (~1000BP)
Puerto Williams (~600BP)
Strait of Magellan
Isla Grande de Tierra del Fuego
Mitre Peninsula
Beagle Channel

−50
−52
−54
−56
−75
−70
−65

b





La statistique f4 montre également que les anciens individus de Conchali du Chili vieux de 700 ans partagent plus d'allèles avec les individus du sud de la Patagonie de l'Holocène final qu'avec ceux de l'Holocène moyen. De plus le logiciel qpAdm montre que les Kawéskar et Yámana peuvent être modélisés comme issus d'un mélange génétique entre les individus de Conchali (45 à 65%) et l'ancien individu d'Ayayema (35 à 55%). Ce modèle ne fonctionne pas si on remplace l'individu d'Ayayema par ceux de Punta Santa Ana ou de La Arcillosa. Ces résultats confirment le repeuplement de l'archipel occidental durant l'Holocène moyen. Par contre les Selk'nam de l'est

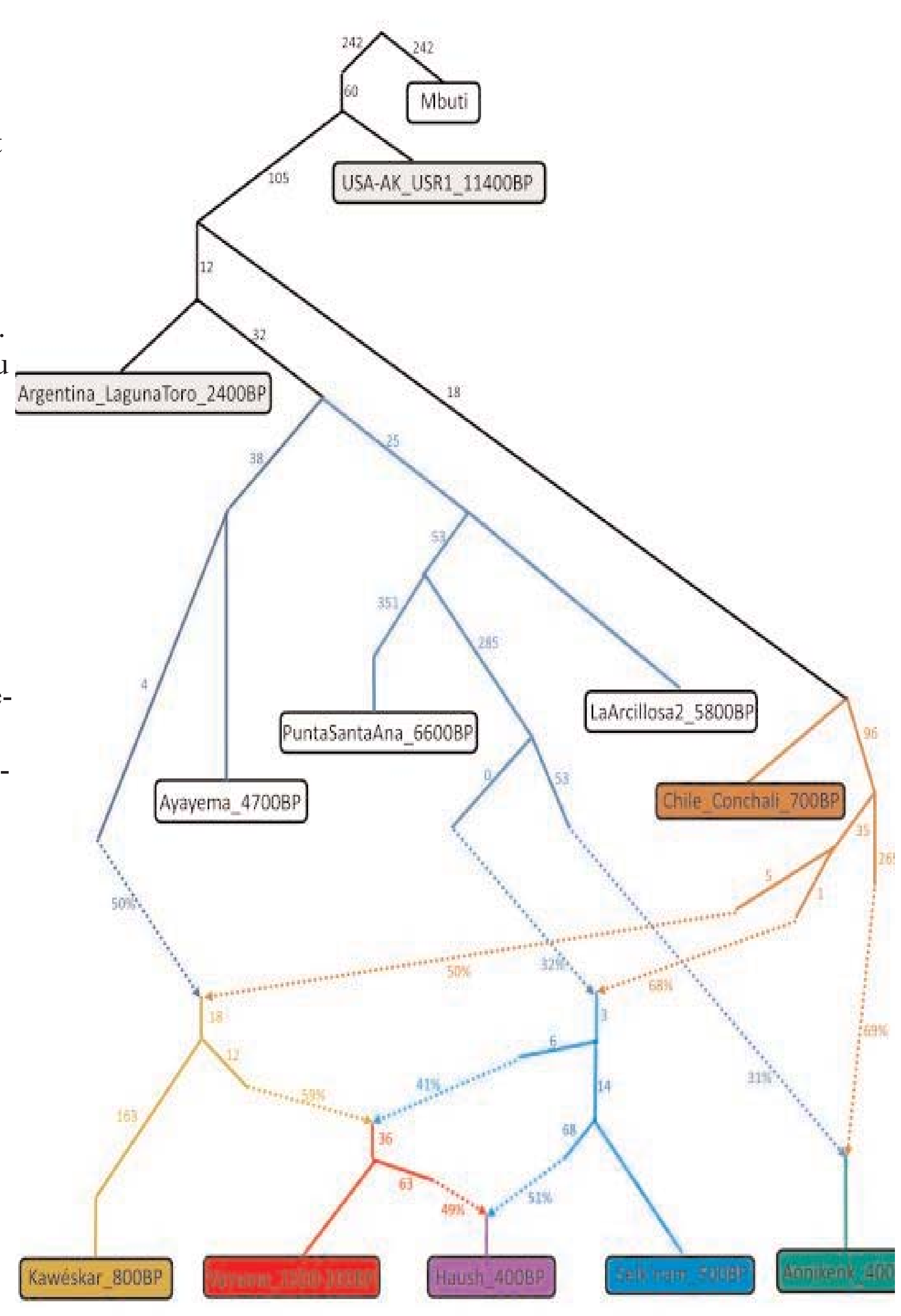
peuvent être modélisés comme issus d'un mélange génétique entre les individus de Conchali (50 à 60%) et l'ancien individu de Punta Santa Ana ou de La Arcillosa (40 à 50%). Tous ces résultats suggèrent donc également l'arrivée d'une population venue du nord durant l'Holocène final, proche des anciens individus de Conchali et qui se sont mélangés avec tous les groupes du sud de la Patagonie.

En résumé cette étude indique l'arrivée d'au moins trois populations en Patagonie du sud. La première est datée d'au moins 6600 ans et correspond à l'arrivée des ancêtres de l'individu de Punta Santa Ana. La seconde est liée à l'arrivée de l'ascendance incluse dans l'individu d'Ayayema dans l'archipel occidental il y a plus de 2000 ans. La troisième apporte l'ascendance incluse dans les individus de Conchali, dans le sud de la Patagonie.

D'autre part l'analyse des anciens individus de l'Holocène final du sud de la Patagonie montre que les Selk'nam sont génétiquement intermédiaires entre leurs voisins Aónikenk, Haush et Yámana. Les Haush sont génétiquement intermédiaires entre leurs voisins Yámana et Selk'nam. Enfin les Yámana sont génétiquement intermédiaires entre leurs voisins Selk'nam et Kawéskar. Les dates de mélanges génétiques sont comprises entre 1200 et 2200 ans. En conclusion ces résultats suggèrent qu'il y a eu des mélanges génétiques entre chacun des groupes voisins du sud de la Patagonie.

Les auteurs ont utilisé le logiciel qpGraph pour modéliser les relations entre les différents groupes de Patagonie du sud:

Enfin la comparaison des génomes des populations actuelles de Patagonie du sud avec les anciens individus montre que toutes les populations actuelles partagent plus d'allèles avec les anciens individus de la même région suggérant ainsi une certaine continuité génétique.



Découverte de la plus ancienne trace de présence humaine connue aux Amériques.

Dans le sud du Chili, ils ont mis au jour une empreinte humaine qui remonterait à au moins 15.600 ans. Un âge qui ferait de cette empreinte la plus ancienne trace de présence humaine connue aux Amériques.



C'est en 2010 que la découverte a été réalisée dans une couche de sédiment sur le site de Pilauco en Patagonie chilienne. Localisé dans la ville d'Osorno, ce site paléo-archéologique est fouillé depuis 2007 par les scientifiques qui y ont trouvé de nombreux ossements animaux ainsi que des traces de présence humaine. Mais jamais encore aucune empreinte.

Une empreinte laissée par un homme pieds nus

La trace a été repérée près d'une maison mais les archéologues de l'Université australe du Chili ont mis de nombreuses années à confirmer que l'empreinte était bien humaine. Parallèlement, ils ont mené des analyses de datation sur la matière végétale organique identifiée à proximité de la trace. Les résultats dévoilés dans une étude parue dans la revue PLoS ONE suggère un âge compris de 15.600 à 16.000 ans.

"D'autres empreintes humaines ont été découvertes aux Amériques", a relevé le géologue Mario Pino, membre de l'équipe pour le quotidien El Austral, "mais aucune n'a jamais été datée d'aussi loin". Sur le site de Monte Verde voisin au sud d'Osorno, une empreinte avait en effet déjà été identifiée mais celle-ci serait environ 1.000 ans plus récente. D'après les archéologues, l'empreinte aurait été laissée dans le sol boueux par un homme pieds nus pesant environ 70 kilogrammes. Elle appartiendrait à l'ichnoespèce Hominipes modernus, une espèce dénommée à partir de traces fossiles généralement associée à Homo sapiens. Aux côtés de l'empreinte, des outils en pierre et des ossements animaux ont aussi été trouvés, confirmant la piste humaine.

Une migration à revoir

Si l'empreinte établit un nouveau record, elle bouscule aussi l'histoire de l'arrivée des humains aux Amériques. Pendant longtemps, les théories ont suggéré que l'Homme avait atteint le continent il y a environ 13.500 ans, en empruntant une route qui l'avait mené de la Sibérie à l'Amérique du Nord en passant par le détroit de Béring. Un scénario de plus en plus réfuté par des découvertes archéologiques.

En 2016, des chercheurs ont trouvé en Floride des outils en pierre et des ossements de mastodonte suggérant une présence humaine dans la région il y a 14.500 ans. D'autres ont mis au jour au Texas des projectiles d'un style encore inconnu remontant à quelque 16.000 ans. Autant d'indices qui suggèrent que ce que les spécialistes appellent la culture Clovis ne serait pas la plus ancienne du continent américain.

La découverte de cette empreinte pousse ainsi une nouvelle fois à revoir la chronologie et la carte des migrations qui a conduit l'Homme à coloniser les Amériques. Elle appuie également une théorie suggérant que les hominidés pourraient avoir emprunté un autre passage connu sous le nom de "Kelp Highway" qui les aurait menés il y a 16.000 ans - voire plus - de l'Asie à l'Amérique du Nord puis l'Amérique du Sud.

"Cette trace humaine découverte à Pilauco, ichnologiquement attribuée à Hominipes modernus, ajoute un élément de preuve nouveau et indépendant à la colonisation du nord de la Patagonie, comme certains le défendent depuis plus de quarante ans", concluent les archéologues dans leur étude.

La route du varech

Les premiers Américains ont peut-être suivi une " autoroute du varech " des ressources marines via une route côtière de la Sibérie au Nouveau Monde. Les lits de varech riches en nutriments comme ceux-ci, près de Crook Point sur la côte de l'Oregon, attirent le saumon et d'autres espèces marines qui auraient soutenu les premiers explorateurs. Le pont terrestre de la Béringie, aujourd'hui submergé, reliait autrefois la Sibérie à l'Amérique du Nord. Pendant des années, l'histoire standard nous enseignait que les chasseurs-cueilleurs de Sibérie l'ont traversé à pied lorsque les glaciers se sont suffisamment retirés, à la fin de la dernière période glaciaire, pour ouvrir un couloir sans glace. Et les gens ont parcouru la Béringie à pied lorsqu'une telle route s'est ouverte. Mais ils n'étaient probablement pas des premiers Américains.

Grâce à un corpus croissant de preuves archéologiques et génétiques, plusieurs chercheurs affirment qu'il est de plus en plus probable que les premiers humains à arriver dans les Amériques aient suivi une route côtière, tirant le meilleur parti des ressources marines sur une "autoroute de varech" qui enjambait le bord du Pacifique Nord de l'Asie à l'Amérique du Nord. Et ils ont fait ce voyage bien avant que les glaciers ne se retirent pour ouvrir la route terrestre traditionnelle de la Béringie.

Il y a environ 16 000 ans, quelqu'un voyageant le long de la côte nord de l'océan Pacifique vers l'est depuis la Sibérie aurait rencontré une route essentiellement dégagée au niveau de la mer, avec beau-

coup de poissons, de crustacés, de varech, d'oiseaux de mer et d'autres ressources - et aucun océan ouvert dangereux. La spécificité de l'hypothèse, ainsi que les découvertes archéologiques ultérieures qui défient la chronologie de la Béringie, ont conduit de plus en plus de chercheurs à se demander s'ils voulaient rester dans le camp de migration par voie terrestre.

Pendant près d'un siècle, la principale théorie de la population humaine des Amériques était que les chasseurs de gros gibier Clovis sont entrés en Amérique du Nord à la fin du Pléistocène le long d'un couloir libre de glace entre les calottes glaciaires du Canada, il y a environ 10 000 ans

La nouveauté de l'hypothèse de l'autoroute du varech, selon les auteurs du commentaire d'aujourd'hui, c'est que nous avons dépassé un point de basculement, et que la majeure partie du terrain pense maintenant que les premiers Américains ont suivi ce buffet de varech « Pacific Rim » depuis la Sibérie jusqu'à la côte nord-américaine et au-delà. Ce que l'hypothèse de « l'autoroute du varech » apporte au modèle de migration de la côte du Pacifique, c'est l'accent mis sur le régime alimentaire des prétendus aventuriers qui ont utilisé la côte du Pacifique pour s'installer en Amérique du Nord et du Sud. Cet objectif alimentaire a été suggéré pour la première fois par l'archéologue américain Jon Erlandson et ses collègues à partir de 2007.

Erlandson et ses collègues ont proposé que les colonisateurs américains étaient des personnes qui utilisaient des pointes de projectiles à soie ou à tige pour s'appuyer sur une abondance d'espèces marines telles que les mammifères marins (phoques, loutres de mer et morses, les cétacés (baleines, dauphins et marsouins), les oiseaux de mer et la sauvagine, les crustacés, les poissons et les algues comestibles. La technologie de soutien requise pour chasser, abattre et transformer les mammifères marins, par exemple, doit inclure des bateaux, des harpons et des flotteurs en état de naviguer. Ces différentes ressources alimentaires se trouvent en permanence le long du bord du Pacifique. Bien que la construction de bateaux ait longtemps été considérée comme une capacité assez récente - les plus anciens bateaux excavés sont originaires de Mésopotamie - les chercheurs ont été contraints de recalibrer cela. L'Australie, séparée du continent asiatique, a été colonisée par l'homme il y a au moins 50 000 ans. Les îles de l'ouest de la Mélanésie l'ont été il y a environ 40 000 ans et les îles Ryukyu entre le Japon et Taïwan, il y a 35 000 ans.

Au fur et à mesure que ces premiers Américains se sont déplacés vers le sud en Amérique centrale, l'écosystème marin aurait changé - plus de bancs de varech, mais des habitats de mangrove à la place, qui offraient des motifs de maintien différents que les humains adaptables utilisaient. En même temps que l'hypothèse de l'autoroute du varech apparaît de plus en plus plausible, l'ancienne idée terrestre de la Béringie comme étant la seule route migratoire est confrontée à de plus en plus de défis.

Les partisans varech suggèrent qu'à partir d'il y a environ 18 000 ans, les chasseurs-cueilleurs d'Asie utilisaient le pourtour du Pacifique pour voyager, atteignant l'Amérique du Nord il y a 16 000 ans et longeant la côte, atteignant Monte Verde dans le sud du Chili en moins de 1 000 ans. Une fois que les gens ont atteint l' isthme de Panama , ils ont emprunté différents chemins, certains vers le nord le long de la côte atlantique de l'Amérique du Nord et certains vers le sud le long de la côte atlantique sud-américaine, en plus du chemin le long de la côte sud-américaine du Pacifique qui menait à Monte Verde.

Les partisans suggèrent également que la technologie de chasse aux grands mammifères de Clovis s'est développée en tant que méthode de subsistance terrestre près de l'isthme il y a 13 000 ans, et s'est propagée vers le centre-sud et le sud-est de l'Amérique du Nord. Ces chasseurs Clovis, descendants de Pre-Clovis, se sont à leur tour propagés vers le nord par voie terrestre en Amérique du Nord, rencontrant finalement les descendants des Pre-Clovis dans le nord-

ouest des États-Unis qui utilisaient des pointes à tige occidentale. C'est alors seulement que Clovis a colonisé le corridor enfin véritablement libre de glace pour se mêler à l'est de la Béringie.

Mais l'hypothèse de l'autoroute du varech et le modèle de migration de la côte du Pacifique sont une riche source d'enquêtes futures pour déterminer comment les gens se déplaçaient vers de nouveaux territoires en découvrant des sites côtiers de vie maritime qui sont aujourd'hui submergés entre 50 et 120 m sous le niveau moyen de la mer en raison du réchauffement climatique.

Il existe de solides preuves archéologiques sur le site de Monte Verde au Chili d'une présence humaine sur la côte sud-américaine il y a au moins 14 500 ans - et potentiellement il y a 18 000 ans sur le site de Pilauco en Patagonie chilienne. Et en Floride l'année dernière, des chercheurs ont trouvé des preuves d'un site d'abattage de mastodontes vieux d'environ 14 550 ans.

Génomes anciens sur l'île de Pâques

L'île de Pâques (Rapa Nui) joue un rôle centrale dans le débat sur d'éventuels contacts pré-Européens entre les Polynésiens et les Amérindiens. La découverte de patates douces en Polynésie autour de l'an mille est un argument fort en faveur d'un tel contact. De plus une étude récente sur le génome d'habitants actuels de l'île de Pâques a montré qu'ils avaient environ 6% d'ascendance Amérindienne. Des paléo-généticiens viennent de publier un papier intitulé: Genetic Ancestry of Rapanui before and after European Contact. Ils ont analysé le génome de 7 squelettes de l'île de Pâques dont une partie date d'avant l'arrivée des Européens en 1722. Les auteurs ont obtenu des résultats pour cinq de ces anciens individus dont trois datent d'avant l'arrivée des Européens, et les deux derniers d'après:

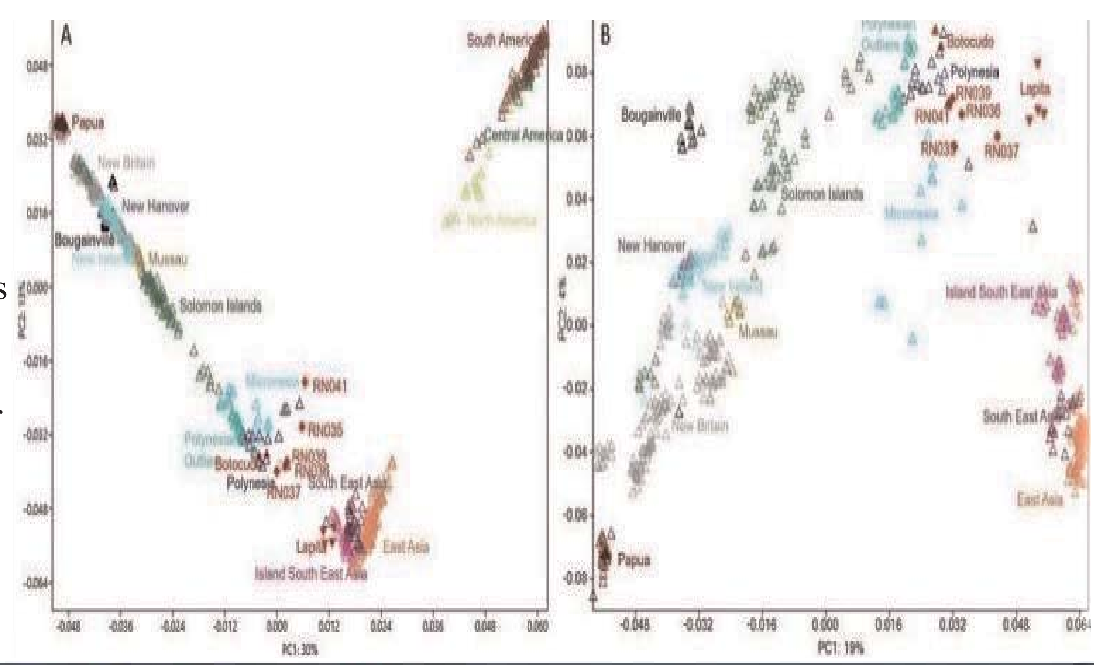


Table 1. Radiocarbon Dates and DNA Sequencing Results for Five Ancient Rapanui Samples

Sample	Date	Mapped Reads	Genome Coverage	Covered SNPs: Human Origins	Covered SNPs: SGDP	mtHG	Sex	mtContamination (Average)	Damage
RN035	1445–1620 CE	223,312	0.0041	2,402	35,629	B4a1a1	XY	0.57%	14%
RN036	1458–1624 CE	45,212	0.001	459	8,368	B4a1a1m1	XY	0.04%	16%
RN041	–	101,754	0.002	746	14,622	B4a1a1m1	XY	0.78%	19%
RN037	1815–1945 CE	24,162	0.0004	104	4,060	B4a1a1m1	?	9.46%	12%
RN039	–	36,518	0.001	369	6,658	B4a1a1	XY	0.35%	11%

Quatre de ces cinq individus sont des hommes. Le sexe du cinquième individu n'a pas pu être déterminé. Tous ces individus portent l'haplogroupe mitochondrial Polynésien typique: B4a1a1.

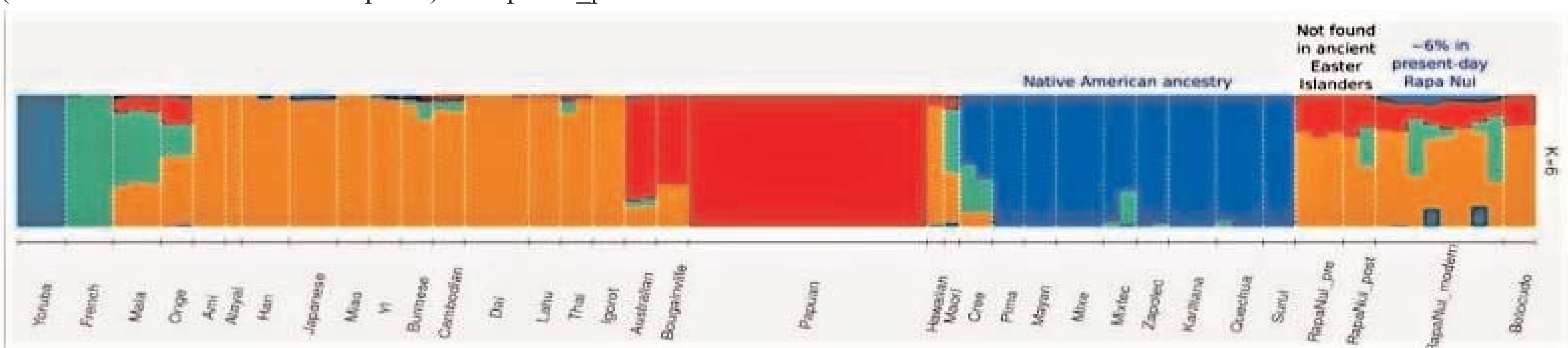
Les auteurs ont ensuite effectué une Analyse en Composantes Principales pour comparer ces anciens individus de l'île de Pâques (losanges rouges ci-dessous) aux populations actuelles et à deux anciens individus de Botocudo au Brésil (triangles rouges vers le haut) mais portant une ascendance Polynésienne et à des anciens individus de la culture Lapita (triangles rouges vers le bas) en Océanie:

Les résultats montrent que les anciens individus de l'île de Pâques se regroupent avec les Polynésiens anciens et actuels. Ces résultats sont confirmés par la statistique f3 comme le montre la figure ci-dessous:

Ainsi les trois anciens individus de l'île de Pâques datés d'avant l'arrivée des Européens ont environ 80% d'ascendance Asiatique (en orange) et 20% d'ascendance Papoue (en rouge) de manière similaire aux Polynésiens actuels et aux anciens individus de Botocudo. Ils n'ont pas d'ascendance Amérindienne (en bleu) contrairement aux habitants actuels de l'île de Pâques (RapaNui_modern) qui en possèdent entre 5 et 9%. Un des deux anciens individus de l'île de Pâques datés d'après l'arrivée des Européens possède environ 20% d'ascendance Européenne (en vert).

De plus la statistique D confirme que les anciens individus de l'île de Pâques datés d'avant l'arrivée des Européens ne possèdent pas d'ascendance Amérindienne.

Les auteurs ont ensuite réalisé une analyse avec le logiciel ADMIXTURE dont les résultats optimaux sont obtenus pour K=6. Ci-dessous les anciens individus de l'île de Pâques sont RapaNui_pre (datés d'avant l'arrivée des Européens) et RapaNui_post:



L'ÎLE DE PÂQUES

La civilisation disparue, la population pascuane, au moment de la découverte de l'île, se divise en une dizaine de clans différents sur lesquels règne un roi. Le premier d'entre eux aurait été un certain Hotu Matua, venu avec sa femme, et ses compagnons, d'un autre atoll polynésien en proie à la guerre.

Dans les années 1950, le navigateur norvégien, Thor Heyerdahl avance que, les premiers habitants de cette terre ont été les descendants de Péruviens (hommes dits aux longues oreilles) et qu'une seconde vague d'immigration a gagné la Polynésie juste avant la découverte de l'île. Quelles preuves avons-nous, hormis cette histoire, pour étayer la théorie du contact inca ?

L'historien péruvien José Antonio del Busto avance plus d'une trentaine de preuves pour appuyer son idée. Entre autres :

* Il existe à Mangareva (ainsi que sur les îles Marquises) une légende intéressante, parlant d'un roi nommé Tupa, qui arriva de l'est sur des radeaux à voile, apportant l'orfèvrerie, la céramique et le textile.
* Le fils du Grand Inca, sur l'île de Pâques, se serait fait appeler " Mahuna-te Ra'a ", qui signifie " fils du soleil "… Ce qui rejoint les appellations classiques propres aux Incas et leurs croyances selon lesquelles les chefs incas sont les descendants du dieu soleil.
* L'on raconte également qu'à son retour au Pérou, Tupac Yupanqui rapporta des personnes à la peau noire et des objets inconnus conservés ensuite dans la forteresse de Sacsayhuaman.
* Un mythe Rapa Nui raconte qu'un jour, des navigateurs d'origine et de culture inconnues arrivèrent sur l'île de Pâques. Ceux-ci étaient physiquement très différents : plus corpulents et plus robustes, ils avaient également des lobes d'oreilles plus étirés… Ce dernier trait physique les rapprochant des Incas de haute société.
* Poussant cette légende un peu plus loin, l'on pourrait considérer les derniers Moaïs comme des représentations des Incas : nez effilé, lèvres minces, menton proéminent… des traits typiques des Incas ! * Le pukao représenterait le llautu inca : un turban que seuls l'Inca et sa garde peuvent porter, signe d'élite au même titre que les les oreilles allongées.
* Selon l'historien Français Jean Hervé Daude, les plateformes (ahu) de Vinapu sont construites selon le même modèle que les " Chullpas de Sillustani " du lac Titicaca au Pérou et que les murs de Cuzco. Malheureusement, le mur de l'ahu Tahira a été endommagé à coup de dynamite par l'équipage de l'USS Mohican en 1886, à la recherche d'or et matières précieuses (pour ne trouver finalement que quelques ossements…).
* Pour l'archéologue Sergio Rapu, les yeux des Moaïs constituent un lien entre les cultures Rapa Nui et Inca : la technique derrière ces yeux d'obsidienne et de corail se retrouverait également chez les Mochicas.
* Des études génétiques, menées par Jean Dausset, soutiendraient que les anciens Rapa Nuis ont le même ADN que les indigènes sud-américains. Mais cette étude génétique a été controversée : des études d'ADN plus récentes relient les Pascuans avec les Polynésiens. Et, génétiquement parlant, ces derniers sont plus proches des Asiatiques que des Sud-Américains. Mais cette thèse ne rencontre plus guère d'écho aujourd'hui. La seule certitude en ce qui concerne les Pascuans, semble être leur parenté avec les Polynésiens.

Une trentaine de souverains ont succédé à Hotu Matua jusqu'en 1862. Un second roi, ou chef militaire, est aussi choisi chaque année, après une cérémonie religieuse consacrée au cule d'un Homme-Oiseau au printemps. Les ressources et la configuration de l'île expliquent que, la société pascuane soit formée pour l'essentiel de pêcheurs et de cultivateurs. Très hiérarchisée, elle est continuellement en proie à des luttes violentes, et le cannibalisme y est une pratique courante. Mais c'est une grande rafle d'esclaves en 1862, par des négriers péruviens, qui lui porte un coup fatal en décimant la quasi-totalité de ses habitants. Aujourd'hui les pascuans d'origine ont pratiquement disparu, et l'île de Pâques, avec environ 2000 habitants, n'est plus qu'un département du Chili, qui l'a annexé en 1888.

Elle demeure encore énigmatique et il n'est pas possible d'affirmer avec certitude, s'il s'agit d'édifices dressés en l'honneur des morts ou d'idoles. Des auteurs, estiment que ces statues auraient eu pour mission, de veiller sur l'île, mais le fait, que ces statues sont tournées vers l'intérieur des terres, et non vers la mer, ne rend pas cette hypothèse crédible. Sont-ce des vestiges d'un continent perdu ?
Les Pascuans actuels, plus ou moins métissés, disent eux que, ces statues représentent des ancêtres puissants, initiés et détenteurs du mana, un pouvoir mental particulier. Plusieurs experts soutiennent la thèse que les MOAI, ont étés construits par les héritiers de la Lémurie, monde hautement civilisé équivalent de l'Atlantide, mais situé dans l'océan indien.

D'autres y voient les vestiges de la civilisation avancée de Mu, et enfin une troisième hypothèse, serait que l'île de Pâque aurait été une sorte d'avant poste de la civilisation atlante dans le Pacifique. Sont-ce des visiteurs Célestes ?

Ce qui a autorisé quelques auteurs très imaginatifs, à voir là l'influence d'extraterrestres hautement évolués, et venus initier les autochtones dans le passé. Pour eux, les MOAI seraient donc une représentation de ces visiteurs spatiaux… statues gigantesques, appelées "moaï".

Revenons sur terre ! Les Rapanuis, autochtones de l'île de Pâques, se sont lancés dans la construction mégalithique peu après leur arrivée, au XIIIe siècle. Ils ont fabriqué au total près de 1.000 statues (moaï), dont 400 gisent encore, comme abandonnées, dans leur carrière d'origine de Rano Raraku. Des centaines d'autres ont été déplacées et installées sur des terrasses de pierre rectangulaires (ahu) réparties sur l'île, généralement près des côtes. Entre le XVIIIe et le XIXe siècle, l'ensemble des statues posées sur des ahu ont été renversées, supposément lors de guerres de clans. Depuis, un petit nombre d'entre elles ont été dressées à nouveau sur leur plateforme. Les dernières études scientifiques racontent que les monolithes auraient été sculptés pour favoriser la fertilité des sols et l'agriculture. Et pas seulement d'un point de vue symbolique. Les travaux des chercheurs se sont concentrés sur deux monolithes se trouvant dans la région intérieure de la carrière de Rano Raraku qui est à l'origine de 95 % des 1.000 moaï de l'île. Une analyse approfondie



montre des traces d'aliments comme la banane, le taro et la patate douce. Une preuve, selon les chercheurs, que le lieu servait à la fois de carrière et de lieu de production agricole.Pourquoi les énigmatiques statues de l'île de Pâques ont été placées là, le long des côtes ? Des chercheurs nous fournissent un indice : l'eau.

Surprenant pour une île où ne coule aucune rivière...Les monolithes de l'île de Pâques ont été érigés près des sources d'eau, particulièrement précieuses sur cette terre sans rivières. Car l'eau souterraine représente la seule réserve d'eau possible sur l'île. De là, la relation entre statue et source d'eau puisque que l'eau, c'est la vie

LES MOAÏ

Dressés là, immobiles, depuis des centaines d'années, les Moaï sont devenus un symbole de Rapa Nui, plus connu sous le nom d'île de Pâques. Mais pourquoi et comment ces énigmatiques monolithes sculptés ont-ils été érigés ? Si les spécialistes s'accordent à dire que les statues témoignent d'une certaine ingéniosité humaine, le mystère est loin d'être résolu.

Plusieurs théories ont été avancées pour justifier la construction des quelque 1.000 Moaï par les Rapanuis. L'une d'elles, publiée début 2019 dans la revue PLoS One, suggère que l'emplacement des colosses auraient servi à indiquer les précieuses sources d'eau de l'île. Aujourd'hui, c'est pourtant une toute autre hypothèse que des chercheurs avancent dans la revue Journal of Archaeological Science.

Selon leur étude, l'exploitation de la roche et la construction des géants visaient en réalité à favoriser la fertilité des sols, l'agriculture, et donc la production de nourriture sur ces terres isolées à quelque 3.500 kilomètres des côtes du Chili.

Le sol le plus fertile de l'île

Cette conclusion est le fruit de cinq années de fouilles menées dans la carrière du volcan Rano Raraku. Ce site est considéré comme l'origine de 95% des Moaï et certains s'y trouvent encore. En excavant l'endroit, les scientifiques ont ainsi mis au jour deux statues géantes, l'une sur un piédestal et l'autre dans un trou profond, ensevelies sous le sol et les gravats.

Les analyses menées ont permis d'estimer que les colosses auraient été érigés entre 1510 et 1645 tandis que les activités dans cette partie de la carrière auraient démarré autour de 1455.



Plus important, les chercheurs ont constaté que les sculptures se trouvaient dans une position suggérant que leur destinée était de rester à cet endroit et non d'être transportées, comme d'autres, vers le reste de l'île.

Dans quel but ? Des analyses du sol environnant ont apporté une piste inattendue. Les résultats ont révélé la présence passée de cultures de bananes, de taro et de patates douces. Ils ont également indiqué que le sol à ce même endroit était particulièrement riche en divers éléments. "Quand nous avons reçu les résultats des analyses, j'ai dû y regarder à deux fois", a expliqué Sarah Sherwood, co-auteure de l'étude.

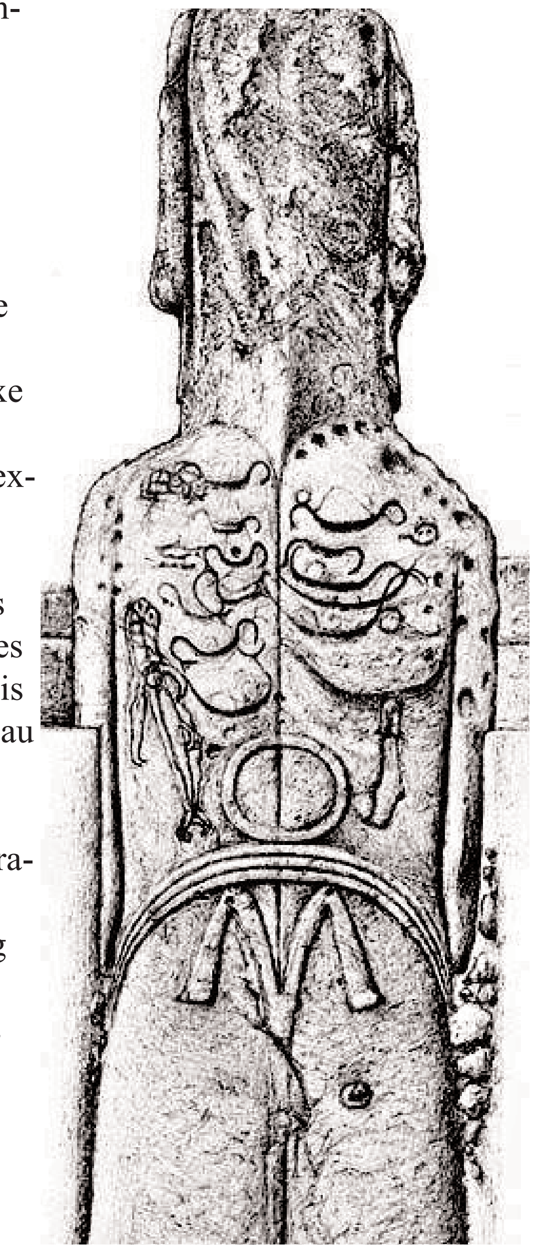
"Il y avait des niveaux très élevées d'éléments que je n'aurais jamais pensé trouver ici, tels que le calcium et le phosphore. La chimie du sol a montré des niveaux élevés d'éléments clés dans la croissance de plantes et essentiels pour obtenir des productions importantes", a poursuivi la géoarchéologue dans un communiqué.

Une carrière et surface agricole productive
Selon l'équipe, les sols de Rano Raraku seraient probablement les plus riches de l'île et certainement depuis longtemps. La carrière n'aurait donc pas simplement servi à extraire de la roche et sculpter les Moaï mais également à faire pousser des cultures essentielles pour la survie des habitants. Deux activités qui seraient étroitement liées, affirme l'étude.

Si le sol est devenu aussi riche, ce serait en effet grâce au processus d'extraction de la roche locale, du tuf volcanique. "Dans la carrière, le flux constant de petits fragments de roche générés par le processus d'exploitation a permis un système de retour parfait d'eau, d'engrais naturels et de nutriments", a précisé Sarah Sherwood.

En plus de cette activité, le peuple de Rapa Nui aurait eu la bonne intuition de planter diverses cultures au même endroit, ce qui aurait permis d'encourager encore davantage la fertilité des sols. Une fois achevés et installés sur place, les Moaï quant à eux, auraient servi à maintenir la nature sacrée de la carrière elle-même.

"Les Moaï étaient au centre de l'idée de fertilité et, dans la croyance rapanui, leur présence ici stimulait la production agricole alimentaire", a affirmé Jo Anne Van Tilburg, directrice du Easter Island Statue Project qui travaille depuis plus de trente ans sur l'île chilienne. "Cette étude bouscule complètement l'idée que toutes les statues dressées de Rano Rarku attendaient juste d'être transportées hors de la carrière".



Ces travaux constituent, selon leurs auteurs, la première preuve scientifique que la carrière représentait un paysage complexe et qu'il existait des liens entre la fertilité des sols, l'agriculture, l'exploitation de la carrière et la nature sacrée des Moaï.
Néanmoins, l'énigme des statues géantes comporte encore bien des zones d'ombre. Par exemple, trois des statues géantes comportent, au niveau de leur dos, des dessins gravés qui n'existent sur aucune des 1.000 autres répertoriées à travers l'île et dont la signification reste floue. Jo Anne Van Tilburg et ses collègues ont entamé une nouvelle étude pour analyser les gravures et tenter de percer leur secret.

